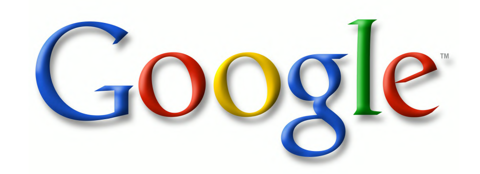
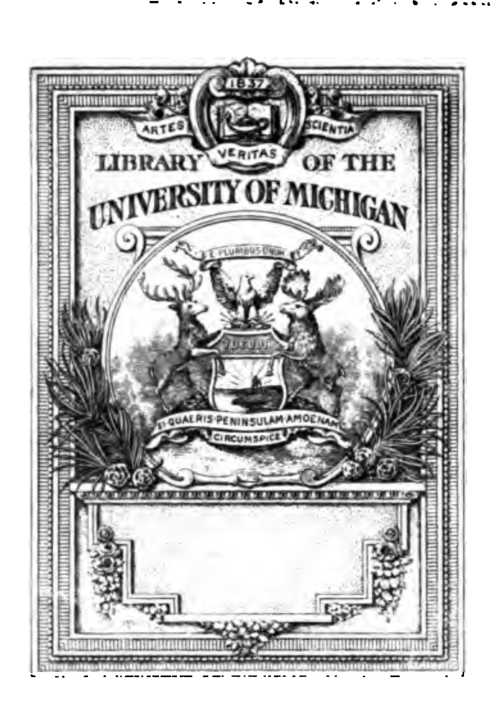



A 796,435


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



NOUVEAU
JOURNAL ASIATIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES,

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

RÉDIGÉ PAR MM.
BROSSET, BURNOUF, CAUSSIN DE PERCEVAL, DUBEUX, D'ECKSTEIN,
GARCIN DE TASSY, DE HAMMER, HASE,
GUILL. DE HUMBOLDT, JACQUET, AMÉDÉE JAUBERT, STANISLAS JULIEN,
KLAPROTH, REINAUD, G. DE SCHLEGEL, S. DE SACY, STAHL,
ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME XII.

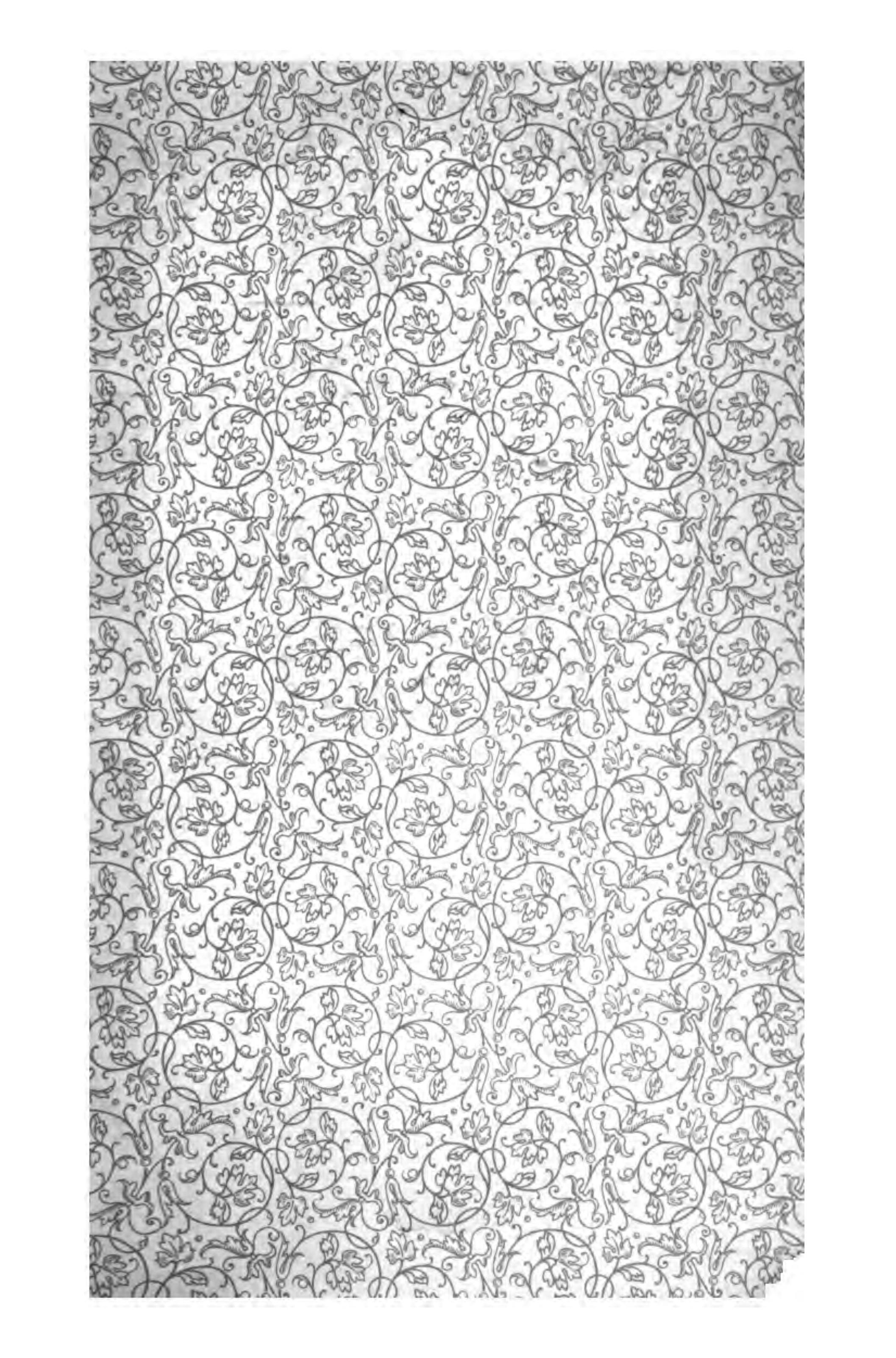


PARIS.
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX,
A L'IMPRIMERIE ROYALE.
M DCCC XXXIII.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

TOME XII.





ON SOUSCRIT :

A la librairie orientale de DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imprimeurs-libraires, membres de la Société asiatique de Paris, libraires des Sociétés asiatiques de Londres et de Calcutta, rue Richelieu, nº 47 *bis*.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1833.

PROGRAMME

Du prix proposé par la Classe des sciences politiques, historiques et philologiques de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, à la séance publique du 29 décembre 1832 (10 janvier 1833).

La domination de l'empire mongol, connu chez nous sous le nom de *Horde d'or,* chez les Mahométans sous celui d'*Oulous de Djoutchy* ou de *Khânat des Tchinguizides du Dacht-Kiptchâq,* et chez les Mongols mêmes sous la dénomination de *Togmak,* qui fut jadis, pendant à peu près deux siècles et demi, l'effroi et le fléau de la Russie qu'il fit gémir sous un tribut humiliant, et qui disposait avec le despotisme le plus arbitraire de la couronne et même de la vie de ses princes, cette domination, disons-nous, a influé d'une manière plus ou moins sensible sur les destinées, l'organisation, les institutions, la culture, les mœurs et la langue de ce pays. Les annales de cet empire forment donc une partie intégrante de l'histoire

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1833.

PROGRAMME

Du prix proposé par la Classe des sciences politiques, historiques et philologiques de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, à la séance publique du 29 décembre 1832 (10 janvier 1833).

La domination de l'empire mongol, connu chez nous sous le nom de *Horde d'or*, chez les Mahométans sous celui d'*Oulous de Djoutchy* ou de *Khânat des Tchinguizides du Dacht-Kiptchâq*, et chez les Mongols mêmes sous la dénomination de *Togmak*, qui fut jadis, pendant à peu près deux siècles et demi, l'effroi et le fléau de la Russie qu'il fit gémir sous un tribut humiliant, et qui disposait avec le despotisme le plus arbitraire de la couronne et même de la vie de ses princes, cette domination, disons-nous, a influé d'une manière plus ou moins sensible sur les destinées, l'organisation, les institutions, la culture, les mœurs et la langue de ce pays. Les annales de cet empire forment donc une partie intégrante de l'histoire

russe; et il est clair qu'une connaissance plus précise des premières sert non-seulement à nous donner des notions plus exactes de la dernière à cette fatale et mémorable époque, mais qu'elle est encore susceptible de contribuer, d'une manière essentielle, à éclaircir nos idées sur l'influence que le gouvernement des Mongols a exercée sur la constitution et sur le peuple russes.

Cependant il nous manque encore toujours une histoire spéciale vraiment authentique de cet empire, où tous les matériaux historiques de diverse nature qui existent à ce sujet soient recueillis avec un zèle infatigable et une connaissance profonde des langues dans lesquelles ils sont écrits, examinés et épurés à l'aide d'une judicieuse critique, et fondus en un seul et même tout dont il soit facile de saisir l'ensemble. Car toute personne tant soit peu versée dans cette matière ne pourra disconvenir que les différents essais entrepris sur cette matière ont été jusqu'ici très-peu satisfaisants, et ne remplissent aucune des conditions que l'on est en droit d'exiger d'un pareil travail. Dans ce qui a été fait, par exemple, pour l'histoire de cette dynastie par Deguignes (*Histoire générale des Huns*, t. III, ch. 18), par Rytschkov (Опытъ Казанской Исторiи *Essai d'une histoire de Kazan*, ch. III), par Langlès dans sa *Notice chronologique des Khâns de Crimée*, insérée à la fin du tome III de sa traduction française du *Voyage de Forster du Bengale en Angleterre*, et par Boutkov dans son mémoire О Ногаѣ и всѣхъ прочихъ Монгольскихъ Ханахъ Даштъ-Кипчака (*Des Nogais et de tous les*

autres Khâns mahométans du Dacht-Kiptchâq) consigné dans le Сѣверный Архивъ (*Archives du Nord*) de 1824, n°s 12 et 13 (malgré tout le mérite qu'on ne saurait d'ailleurs, sous bien des rapports, refuser à la plupart de ces travaux), le sujet a été cependant, en partie, trop peu approfondi ou considéré sous un seul point de vue, c'est-à-dire en se bornant, la plupart du temps, à une partie seulement des sources disponibles; traité, presqu'en général, avec trop peu d'esprit de critique; et, si l'on en excepte Deguignes et Langlès, élaboré par des écrivains qui n'étaient pas versés dans les langues orientales, dont la connaissance, en pareil cas, est absolument nécessaire; tandis que, d'un autre côté, ces deux savants ne possédaient pas non plus celle de la langue russe tout aussi indispensable pour un semblable travail. Or, l'ignorance de l'une ou de l'autre de ces deux littératures a dû nécessairement entraver d'une manière essentielle la marche des écrivains qui se sont lancés dans le champ des recherches historiques de ce genre, puisque les principales sources de l'histoire de cette dynastie mongole proviennent précisément de la Russie et de l'Asie, et que les unes, comme les autres, ne sont accessibles que partiellement aux personnes qui ne peuvent consulter les textes originaux, et qui, par conséquent, sont obligées de se fier à des traductions dont l'usage offre parfois quelque danger. Combien sont insuffisants, par exemple, les matériaux russes qu'a eus à sa disposition l'illustre Deguignes dans les extraits de la *Stépennaïa Kniga*, traduits en

français par Delisle, qu'il regardait comme une excellente chronique russe! et combien est apocryphe la traduction française de seconde main d'Aboulghâzy, la seule dont lui et tant d'autres aient pu faire usage, de même qu'ils paraissent n'avoir consulté que la version française très-infidèle qu'a faite Petis de la Croix du Zèfer-nâmè de Chèref-ed-dîn!

C'est également faute de devanciers qui aient traité l'Histoire des Mongols du Decht-Kiptchâq foncièrement, avec critique et dans son ensemble, que les auteurs modernes de l'histoire de Russie se sont vus hors d'état de faire de grandes corrections à cette partie de leur travail, et de lui donner plus d'extension.

Il est temps enfin que l'on tente sérieusement de remédier au besoin fréquemment senti d'une monographie de ce khânat puisée aux sources orientales et européennes, que l'on comble par là une lacune qui a si longtemps subsisté dans l'histoire, et que l'on contribue en même temps à éclaircir plusieurs points encore obscurs et confus de l'histoire et de la géographie de notre pays à cette époque, et à expliquer tant de phénomènes orientaux que dès lors nous remarquons dans le caractère national des habitants de la Russie, ainsi que différentes expressions qui nous embarrassent dans nos anciennes chroniques et chansons populaires.

Il est heureux que, dans l'état où se trouvent aujourd'hui les sciences en Russie, où elles ont fait tant de progrès, on puisse enfin y entreprendre également une tentative de ce genre. Depuis trois lustres les

muses de l'Orient y sont aussi dignement appréciées que partout ailleurs : les bibliothèques de Saint-Pétersbourg, comme celles de Paris et de Londres, sont déjà riches en collections précieuses de manuscrits orientaux de toute espèce, et le nombre des connaisseurs et des amateurs de littérature orientale s'y accroît de jour en jour, de même qu'en France et en Angleterre. On peut donc aujourd'hui considérer comme praticable ce qui ne l'était pas il y a quinze ans et encore bien moins à l'époque où Schlozer émit le vœu de voir traiter un sujet aussi intéressant. L'Académie peut, par conséquent, proposer aujourd'hui une question dont la solution exige aussi bien une connaissance approfondie de la langue et de l'histoire russes que de celles de l'Orient, et principalement des nations mahométanes. L'objet de cette question consiste en

*Une histoire critique de l'*Oulous de Djoutchy *ou de la* Horde d'or, *traitée non-seulement d'après les historiens orientaux, surtout mahométans, et d'après les monuments numismatiques de cette dynastie même, mais encore d'après les chroniques russes, polonaises, hongroises, etc., et les autres documents qui se trouvent épars dans les écrits des auteurs européens qui vivaient à cette époque.*

Il serait à désirer que cette histoire offrît d'abord un tableau juste et succinct de l'origine et du début des Mongols, puisé aux sources originales, qui ne sont devenues accessibles que dans les temps modernes

principalement, qu'elle contînt ensuite une description claire et précise de l'individualité de cette nation jadis si remarquable, du caractère distinctif de ses institutions et de son genre de vie, de ses premières idées religieuses et de l'influence qu'exercèrent sur la culture les doctrines qu'elle embrassa plus tard, telles que l'Islamisme et le Bouddhisme. Elle devrait plus loin faire connaître, en abrégé, au lecteur, les destinées primitives et les conquêtes de ce peuple sous Tchinguis-khân, le ramener aux temps où les hordes sauvages de la Mongolie parurent sur le théâtre d'où leur nom répandit la terreur dans toute la Russie, et exposer enfin d'une manière suivie et circonstanciée, *autant du moins que le permettent les matériaux existants*, les marches dévastatrices de cette nation à travers ce pays jusqu'aux contrées qui l'avoisinent à l'Occident, l'asservissement de la Russie, la fondation de l'*Oulous de Djoutchy*, son développement et son perfectionnement progressifs, son étendue géographique, ses relations avec le Grand-Khânat, ses rapports avec la Russie, les vicissitudes auxquelles il fut sujet par le laps des temps, son affaiblissement par suite de ses discordes et de ses factions intestines, ses divisions préalables et enfin sa dissolution définitive en plusieurs petits khânats (dont l'histoire spéciale est réservée à un travail ultérieur).

Il est fâcheux que nous ayons été dans le cas d'ajouter ce qui vient d'être dit au sujet des matériaux de l'histoire de la domination mongole en Russie, et que nous ne soyons pas, à cet égard, dans la même posi-

tion où se trouve, par exemple, l'historien qui traite de la domination des Maures en Espagne. Tandis que celui-ci peut consulter pour son travail, non-seulement les anciennes chroniques espagnoles, mais encore une multitude d'ouvrages estimables où l'histoire des divers États maures de l'Espagne a été décrite d'une manière circonstanciée par des Arabes mêmes du pays, nous sommes encore aujourd'hui embarrassés de trouver un auteur arabe, persan, turc, mongol ou chinois qui ait consacré ses veilles à une histoire spéciale des Tchinguizides du Kiptchâq susceptible d'être considérée comme une source pure, complète et à laquelle on puisse recourir avec sûreté pour le but que nous nous proposons. Tant que l'on n'aura pas découvert une monographie de ce genre, rédigée par un auteur oriental, nous nous verrons restreints, pour la composition d'une histoire de ce khânat, aux seuls matériaux qui se trouvent épars dans d'autres ouvrages historiques et écrits différents; de façon que nous ne pourrons songer à voir traiter le sujet en question dans toute sa latitude : car, tandis que plusieurs parties de ce cadre seront assez bien remplies, d'autres, en revanche, ne pourront être que superficiellement ébauchées.

Comme les sources auxquelles il faudra remonter pour le travail en question sont de diverse nature, que plusieurs d'entre elles sont cachées, et qu'en général on ne rencontre nulle part une notice sur la littérature de l'histoire de cette dynastie, il ne sera pas inutile d'indiquer les ouvrages les plus marquants

à consulter sur cette matière; et nous les rangerons ici, pour être plus concis, en trois classes principales.

I. SOURCES ORIENTALES.

A. Ouvrages imprimés et manuscrits.

Les uns sont arabes, syriaques, persans, turcs; les autres mongols; d'autres chinois, et d'autres arméniens et géorgiens. Nous avons déjà fait observer qu'il n'existe dans aucune langue de l'Orient une histoire spéciale de cette dynastie; du moins il ne s'en trouve à aucune des bibliothèques de l'Europe, quelque riches qu'elles soient d'ailleurs en manuscrits orientaux; et Hâdjy Khalfa, qui peut à juste titre être considéré comme le *Meusel* des Turcs, de même qu'aucun des historiens mahométans qui ont cité les sources où ils ont puisé, n'a fait mention d'une production de ce genre. Cependant les différentes histoires universelles, surtout celles des Mahométans, aussi bien que leurs histoires spéciales, comme, par exemple, celles du khânat de la Crimée, des Khâns Houlagouïdes, de Timour et des Timourides, etc., offrent des matériaux qui ne sont nullement à dédaigner pour la solution de notre question. Nous allons indiquer ici, en peu de mots, les principaux ouvrages de ce genre dont on pourra plus ou moins tirer parti pour ce travail. Ce sont nommément :

1° En fait d'*imprimés*, *Abou'l-faradje* (c'est-à-dire ses deux ouvrages historiques en arabe et en syriaque), *Abou'l-féda* (dans ses Annales et ses Tables géographiques), *Ibn-Batouta* (traduction anglaise),

les mémoires de Timour, Ibn-Arabchâh, Исторія о Казанскомъ Царствѣ (*Histoire du royaume de Kazan*), par un Tatare converti au Christianisme, *Abou'l-ghâzy,* Жизнь Джингизъ-Хана и Аксакъ-Тимура (*Vies de Tchinguiz et d'Aksak Timour*), *Stephanos Orphelian, Haiton, Ssanang Ssetsen, Yung-sse,* par *Soung-lian,* etc.; et pour celui qui ne pourra consulter les annales chinoises en original, *Gaubil* et *Mailla.*

2° En fait de *manuscrits* mahométans, le *Djâmi'-ut-téwârikh,* par *Rèchîd-ud-dîn,* en persan (dont la première partie du moins se trouve ici au Musée asiatique de l'Académie et à la Bibliothèque impériale publique); l'histoire des Mongols par *Wasszâf,* persan (Acad. et bibl. imp. publ.); le *Zè-fèr-nâme* et la *Mouquddèmè* (ou Discours préliminaire) de *Chèref-ud-dîn 'Aly Yezdy,* persan (ibidem); le *Mathla'-us-saadeïn* de *'Abd-ur-rezzâq Samarqandy,* persan (ibid); le *Raouzèt-usz-szafa* de *Mirkhond,* cinquième et sixième partie, persan (ibid.); le *'Habîb-us-sièr* et la *Khoulâszèd-ul-akhbâr* de *Khondémîr,* persan (ibid.); le *Bâbèrnâmé* en turc (à la bibl. de la Section d'enseignement du ministère des affaires étrangères de cette ville)[1]; le *Nigaristân* de *Ghaffâry Qazwîny,* persan (Académie et bibliothèque impériale publique); le *Târikh* de *Djennâby,* arabe (Académie et Section d'enseignement); les *Sèba'-us-seïyar* du *Seïd Mo'hammed Riza,* en turc

[1] Il existe aussi une traduction imprimée de cet ouvrage en anglais, faite sur une version persane.

(Section d'enseignement et Université de Casan) [1].

Outre ces auteurs, il existe encore une foule d'autres historiens arabes, persans et turcs, qui nous promettent également une moisson plus ou moins abondante pour l'objet en question; mais il ne s'en trouve malheureusement aucun manuscrit dans les diverses bibliothèques de cet empire; et il y en a même deux qui pourraient fort bien être les plus importants pour nous, et que ne possèdent pas même celles des autres États européens. Il ne sera pas hors de propos d'en indiquer aussi quelques-uns, tels que le *Kâmil-ut-târikh* d'*Ibn-ul-Ecîr* en arabe, et nommément la dernière partie de ce grand ouvrage, c'est-à-dire la 12ᵉ ou la 13ᵉ (qui se trouve à la bibliothèque de l'Université d'Upsal et à celle du Roi à Paris); la *Sirèt-us-Sultân Djélâl-ed-din Mingberny* par *Niçavy*, arabe (bibl. du Roi à Paris); le *Tarikhi Djéhânkuchaïy*, persan (ibid.); *Minhâdj-Sérâdj-Djordjâny* dans ses *Thabéqâti Naszîry*, en persan (bibl. de l'East-India House et de Sir W. Ouseley à Londres); le *Nizâm-ut-têwârikh* de *Beïzawy* en persan (bibl. du Roi à Paris, Bodleyenne à Oxford, celle de l'E. Ind. House et de sir W. Ouseley à Londres); *Bénâkity* dans sa *Raouzèt-ouly-l-elbâb*, persan (bibl. de l'Université de Leyde et ci-devant collection Rich.); le *Târikh-ul-islâm* de *Zèhèby*, en arabe, 11ᵉ et 12ᵉ partie (bibl. Bodl.); *Ibn-Falz-ullah* dans ses *Méçâlik-ul-abszâr*, arabe, 1ʳᵉ partie (ibid. et bibl. du roi à Paris); le *Tarîkhi guzîdé* de *'Hamd-ullah Qazwiny*, persan (bibl. du

[1] Ce manuscrit sera vraisemblablement imprimé sous peu.

comte Suchtelen à Stockholm, de sir W. Ouseley à Londres et de l'Université d'Oxford); le *Târikh* d'*Ibn-Khaldoun*, arabe, 5[e] partie (bibl. Bodl. et celle d'Ibrahim-Pacha à Constantinople); le *Târikh* de *Hâfiz Abrou*, pers. (bibl. de sir W. Ouseley); l'*Histoire des quatre Oulous* par *Oulougbeg*, et celle *des Khâns Ouzbegs* par *Mohammed Tûchekendy*, qui ne sont pas encore parvenues en Europe; le *Loubb-ut-téwârikh* par *Ya'hïa Qazwîny*, persan (bibl. de Vienne, de Paris, du Vatican, de Bodley, de sir Ouseley, etc.)[1]; l'*histoire des Khâns de Crimée* par *'Abd-ullah bèn Rizwân Pacha* (dont il se trouve un extrait à la bibl. du Roi à Paris), et celle de *'Abd-ul-gheffâr bèn Haçan* (dont il n'existe, à ce qu'il paraît, qu'une traduction française à la même bibliothèque). Cependant quelques-uns de ces ouvrages ont déjà été mis à profit dans les travaux de plusieurs orientalistes européens qui peuvent être consultés, mais en partie avec une grande circonspection, à défaut des originaux[2].

[1] Conf. *Busching's Magazine*, XVII[e] part.

[2] Les connaisseurs en fait de littérature arménienne pourraient bien, entre autres, consulter principalement *Wartan mieds* (dont la Chronique est déposée au musée Roumiantzof de cette ville), ainsi que *Kyriakos* et *Wanagan*, s'il leur est possible de le découvrir. Ceux également qui se sont occupés de littérature géorgienne feraient bien de ne pas négliger nommément la Chronique de *Wakhtang V* (qui se trouve ici, à Moscou et à Rome).

B. Monnaies et actes publics.

Ce qu'il y a de consolant pour nous, c'est qu'à défaut d'annales particulières de cette dynastie il se soit conservé une telle masse de monuments numismatiques de ces princes, qu'il n'y a presque point d'autre dynastie mahométane dont les monnaies soient parvenues jusqu'à nous en si grande quantité. Il a été itérativement démontré que ces monuments sont d'une grande valeur, tant sous le point de vue historique, géographique et chronologique, que pour déterminer les noms propres qui souvent sont très-défigurés. L'historiographe de la Horde d'or doit par conséquent prendre en considération ces témoins contemporains, de même qu'il doit se faire un devoir de consulter le petit nombre d'*Yarliqs* de ces khâns qui se sont conservés jusqu'ici et dont il est à regretter qu'il n'existe, presque exclusivement, que des traductions russes.

II. SOURCES RUSSES.

Il n'y a point de doute que les anciennes chroniques russes ne soient une des mines les plus riches pour l'histoire de ce khânat, quoiqu'elles ne puissent, sous le rapport des données qu'elles nous fournissent à ce sujet, être rangées dans la même catégorie que les anciennes chroniques espagnoles relativement aux documents qui ont trait à la domination des Maures en Espagne. Les notices qui concernent la grande Horde et que nous rencontrons dans nos chroniques n'y sont consignées qu'accidentellement et par consé-

quent par fragments ; elles y sont en outre insérées d'une manière aussi défectueuse qu'incomplète ; les noms des Khâns, des généraux mongols, etc., y sont souvent très-défigurés et dès lors confondus en partie ; les époques où ont régné les premiers ne sont pas toujours exactes, et il n'est ordinairement fait aucune mention des événements de leur règne lorsqu'ils ne se rattachent pas à l'histoire de Russie. Un grand nombre de ces princes, n'ayant eu aucune relation avec celle-ci, ne figurent pas même nominativement dans nos chroniques. On serait donc complétement dans l'erreur, si l'on s'imaginait que l'on peut, à l'aide des chroniques russes exclusivement, former une série complète des Khâns ou même écrire leur histoire. Tout cela n'empêche pas cependant d'avouer que ces sources sont de la plus haute importance et du plus grand prix pour celui qui consacrera ses veilles à l'histoire de cette Oulous ; car elles lui fourniront une foule de données intéressantes et entièrement ignorées de tous les auteurs orientaux. Il faudrait par conséquent, pour la période dont il est ici question, parcourir avec la plus grande attention les diverses éditions de ces chroniques, conjointement avec les nombreux extraits de celles encore inédites qui ont été cités par Chtcherbatov et Karamzine, et consulter les Родословныя книги (*Livre des généalogies*), la Древняя Россїйская Бибλїотика (*Ancienne bibliothèque russe*) de *Nowikov*, la *Continuation* (ou Продолженїе) de cet ouvrage et le recueil du feu comte Roumiantzof, intitulé Собранїе Государственныхъ

грамотть (*Collection de lettres-patentes impériales*), ainsi que d'autres ouvrages semblables, même les productions poétiques de l'ancienne littérature russe.

III. HISTORIENS ÉTRANGERS.

Les sources de la troisième classe se composent : 1° Des *historiens étrangers* (autres que les Orientaux), savoir les *Byzantins* (voy. Stritter, *Tatarica*), les *anciennes chroniques polonaises, bohèmes, hongroises, silésiennes* et autres [1]; 2° *Des Relations de voyages* et *Journaux d'ambassade* rédigés par des Européens dans le XIII[e], le XIV[e] et le XV[e] siècle, tels que ceux de *Plano Carpini*, *Ascelin, Ruysbroek, Marco Polo, Pegoletti, Jo. de Marignola, Schiltberger, Ruy Gonçalez de Clavigo* et *Josaphat Barbaro*.

On suppose qu'indépendamment de ces sources on consultera également et mettra à profit tout ce qui se rattache d'une manière quelconque à notre sujet et qui nous a été fourni par un grand nombre de savants européens, tant indigènes qu'étrangers; comme par exemple *Tatichtchv, Rytchkov, Chtcherbatov, Karamzine, Yazykov, Boutkov, Naoumov, Hyacinthe, Naruszewicz, Czatzki, Mosheim, Nuller, Pallas, Hüllmann, Schmidt, Herbelot*, les deux *Petis de la Croix, Deguignes, Langlès, Silvestre de Sacy, Rémusat, Saint-Martin, Klaproth, d'Ohsson*, et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Enfin le vœu de l'Académie est que les concur-

[1] Comme, par exemple, *Mathæi Parisiensis*. Hist. angl.

rents indiquent partout où il sera nécessaire, de la manière la plus précise, les sources et les autres écrits où ils auront puisé; et que, s'il s'agit d'ouvrages inédits, les textes originaux soient joints à leur travail.

Les écrits admis au concours pourront être rédigés en langue russe, allemande, française ou latine. Ils seront munis d'une devise et accompagnés d'un billet cacheté portant en dehors la même devise, et en dedans l'indication du nom et du domicile de l'auteur. Le terme de rigueur pour leur admission est fixé au 1er août 1835, et le prix assigné pour une solution complète de la question sera de 200 ducats.

Dans le cas où aucun de ces écrits ne remplirait toutes les conditions prescrites par l'Académie, celui d'entre eux qui ne satisferait qu'en général au vœu de cette Académie obtiendrait un *accessit* de 100 ducats. Mais si la meilleure même des compositions envoyées au concours n'était pas jugée digne de cet *accessit*, et qu'elle répondît cependant en partie au but proposé; par exemple, si les matériaux relatifs à l'histoire en question y étaient tous réunis, épurés avec critique, fidèlement traduits et rangés par ordre chronologique, elle pourrait encore prétendre à un troisième prix qui consistera dans la médaille en or de la valeur de 50 ducats qui a été frappée à l'occasion de la fête séculaire de l'Académie.

Le prix sera adjugé à la séance publique du 29 décembre 1835.

ESSAI

Sur la langue et la littérature persanes, par M. de Hammer.

La langue persane appartient à la grande famille des idiomes *indo-slavo-germaniques*, et se rapproche plus qu'aucune autre de l'Asie des langues germaniques. Sous ce rapport, elle est, pour les peuples qui parlent ces dernières, d'un intérêt majeur, et c'est sur une connaissance exacte du persan seulement que peut être basé solidement l'édifice de l'étymologie de l'allemand et de ses sœurs. Il faut bien distinguer le véritable persan, soit le moderne, soit l'ancien, des langues *mèdes* ou *ariennes*, comme le *zend* et le *pazend*, lesquelles, quoique autrefois florissant en Perse comme idiomes des livres sacrés de Zoroastre, et, à ce qu'il paraît aussi, comme la langue des inscriptions en caractères cunéiformes, n'en sont pas moins d'une autre branche que le *persan*, avec lequel elles n'ont que peu de rapports directs.

I. Des dialectes du persan.

Nous savons, par les plus anciennes notions historiques qui nous sont parvenues, qu'il y avait dans les temps les plus reculés deux dialectes bien distincts en Perse, l'oriental ou le *deri*, et l'occidental ou le *pehlewi*. Le *deri* était parlé au-delà de l'Oxus et au

pied du Paropamisus, à *Balkh*, à *Merou*, dans le *Badakhschan*, à *Boukhara* et à *Bamian*; le *pehlewi* était en usage dans la Médie proprement dite, dans les villes de *Rei*, de *Hamadan*, d'*Ispahan*, de *Nehawend* et à *Tebriz* [1], capitale de l'*Adzarbeïdjan*. Quoique de ces deux dialectes le *pehlewi* ait dominé jusqu'à la conquête de l'empire persan par les Arabes, et que ce soit le dialecte dans lequel ont été écrites non-seulement les histoires du pays, citées si fréquemment par *Firdewsi* [2], l'auteur du *Châh nâméh*, comme les sources dans lesquelles il a puisé; mais aussi les inscriptions des monuments du genre de *Nakschi Roustem*, et les légendes des médailles sassanides, quelques chroniques persanes racontent cependant que *Behmen*, fils d'*Isfendiar* (Artaxercès aux longues mains), avait chargé les savants d'épurer les différents dialectes du pays, et d'en fixer la partie la plus pure comme langue de la *porte*, c'est-à-dire, de la *cour*, d'où elle prit la dénomination de *deri*, c'est-à-dire, langue de la *porte* ou de la *cour* [3].

[1] Voy. les dictionnaires persans de *Djihanghiri* et de *Chououri*, ainsi que le *Bourhani Quatii*, aux articles *Deri* et *Pehlewi*.

[2] La prononciation généralement reçue en Europe de *Firdoussi*, n'en est pas moins erronée : puisque le mot de *paradis*, dont ce nom est dérivé, se prononce *Firdews*, comme la manière dont le *Ferhengi Chououri* classe ce mot le prouve sans réplique. Les Persans d'aujourd'hui prononcent aussi *Firdewsi*; *Firdoussi* est une prononciation erronée des *Indo-Persans*, qui a été propagée par les Anglais en Europe.

[3] Voy. le *Ferhengi Chououri*, éd. de Constantinople, I, f. 432, au mot *Deri*, et le *Bourhani Quatii*, p. 360.

D'autres historiens [1] racontent que *Behramgour*, le Cosroès le plus célèbre de la dynastie des Sassanides, avait ordonné que le *deri*, comme le dialecte le plus pur, fût parlé à la cour et employé dans les dépêches officielles. Quoi qu'il en soit, on n'a pas encore découvert de monuments antérieurs à la conquête des Arabes en *deri*, et *Firdewsi* ne nomme que le *pehlewi* comme le principal dialecte de l'ancien persan. Il n'en est pas moins vrai que la tradition attribuée à Mohammed cite déjà le *deri* comme le dialecte le plus pur du persan; car on prétend que ce prophète a dit: « La langue des habitants du paradis, c'est l'*arabe* et « le *persan deri* [2]. »

Outre ces deux dialectes principaux de l'ancien persan, l'oriental (le *deri*) et l'occidental (le *pehlewi*), les dictionnaires persans en comptent encore cinq autres de l'ancienne Perse, savoir : le *herivi*, le *soghdi*, le *segzi*, le *zawouli* et le *parsi*, c'est-à-dire les dialectes parlés dans la ville de *Herat* en Khorasan, à *Sogd* et *Samarkand* dans la Transoxiane, dans le *Sedjistan*, dans le *Zawoulistan* et dans la province de *Fars* [3].

Ces sept dialectes sont nommés par les auteurs des

[1] Dans le *Ferhengi Chououri*, I, f. 432, d'après *Kemalpacha Zadé*, sans citer la source de celui-ci; l'autre version, qui attribue l'établissement du deri à Behramgour, est racontée sur l'autorité de Mohammed Schah de *Nakhdjwan*, l'auteur du *Sihhah* persan.

[2] *Ferh. Chououri*, I, p. 432.

[3] Voyez les Mémoires d'Anquetil, qui prend pour autorité le *Djihanghiri*, et *Walk's Allgemeine geschichte der morgenländischen Sprachen*. Leipzig, 1784, p. 254.

dictionnaires, les sept langues (*Loughati sebaa*) de l'ancienne Perse; mais dans le cours de leurs ouvrages, ils font encore mention, à plusieurs reprises, de cinq autres dialectes parlés dans le Khowarezm et nommément à *Khiwa*, dans le *Ghilan*, dans le *Taberistan*, à *Kazwin* et dans le *Kerman*.

D'après ces autorités, on peut compter les douze dialectes suivants du persan ancien et moderne.

1° Le *pehlewi*, le dialecte occidental, le plus ancien [1];

2° Le *deri*, le dialecte oriental le plus ancien, et la langue de la cour [2];

3° Le dialecte du *Khorasan*, particulièrement celui de *Herat* et de *Tous* [3];

4° Le dialecte de la Transoxiane, nommément celui de *Soghad* et *Samarkand* [4] (le soghdi);

5° Le *segzi*, parlé au Sedjistan [5];

6° Le *zawouli*, parlé au *Zawoulistan* [6];

7° Le *parsi*, d'abord le dialecte parlé en *Fars* [7], puis le persan actuel;

[1] *Djihanghiri*, *Chououri*, et *Bourhani Quatii*, au mot *Pehlewi*.

[2] Les mêmes, au mot *Deri*.

[3] Les mêmes, à l'article *Herwi*, et *Bourhani Quatii*, pag. 494, l. IV, au mot de *Soutam*, édit. de Constantinople.

[4] Les mêmes, au mot de *Soghdi*, et le nouveau Meninski, IV, 1162, aux mots de *Ieb* et *Pekend;* Men. I, 577; *Bourhani Quatii*, p. 210, l. 1.

[5] *Djihanghiri*, dans les Mémoires d'Anquetil du Perron. C'est la langue du Beloudjistan, l'ancien *Sedjistan*, dont un échantillon se trouve dans l'*Asia polyglotta*, p. 74.

[6] *Bourh. Quat.* p. 421. Le *zawouli*, l'un des sept dialectes de la Perse maintenant hors d'usage.

[7] Voyez les Mém. d'Anquetil du Perron d'après le *Djihanghiri*.

8° Le *khowarezmi*, parlé en *Khowarezm*, et nommément à *Khiwa* [1];

9° Le *ghilani*, parlé au *Ghilan* [2];

10° Le *kazwini*, parlé à *Kazwin* [3];

11° Le *kermani*, parlé au *Kerman* [4];

12° Le *tabaristâni* ou la langue du Tabaristân [5].

Deux autres langues des provinces limitrophes de la Perse, dont l'une se trouve à l'extrémité orientale, et l'autre à l'extrémité occidentale de cet empire, savoir : les langues du *Kurdistân* et de l'*Afghanistân*, appartiennent sans doute à la famille des langues médo-germaniques, mais ne sauraient être classées parmi les dialectes de la langue persane, puisque, malgré le nombre des mots persans dont elles se sont enrichies, leur fond n'est point persan; aussi n'est-il point question de ces deux langues dans les dictionnaires persans. Avec plus de raison pourrait réclamer une place parmi les dialectes de l'ancienne Perse, la langue

[1] Voyez les mots *Souyourgamichi*, Meninski, III, 358, d'après le *Ferhengi*. — *Karendjou*, Menins. III, 996, d'après le *Ferhengi Chououri*, II, f. 224. — *Felerseny*, Men. III, 916, d'après le *Ferhengi Chououri*, II, f. 198. — *Bourhani Quatii*, p. 307.

[2] Voy. le *Bourhani Quat.* p. 333. — *Darkoub Bourhani Quat.* p. 349. — *Khoul Bourh. Quat.* p. 333. — *Mayedar Bourh. Quat.* p. 751. — *Kelané*, Men. IV, p. 105, d'après le *Ferhengi Chououri*. — *Chilkat*, Men. III, p. 449, d'après *Castel*.

[3] *Serek*. Meninski, III, 258, d'après le *Ferhengi Chououri*, II, fol. 66.

[4] *Kirpou*. Men. IV, 50, d'après le *Ferhengi Chououri*, II, fol. 272. — *Chichalenk*. Men. III, 484, d'après le *Ferhengi Chououri*, II, f. 144.

[5] Voyez l'échantillon tiré de l'histoire d'*Ahmed Couyani*, dans les *Mines de l'Orient*, III, p. 46.

du *Dessatir*, que des critiques trop sévères ont pris pour une langue factice, de même qu'on a douté pendant longtemps de l'authenticité du *zend*, dans lequel est écrit le *Zendavesta:* en effet elle porte en elle-même des preuves évidentes de vérité par son affinité avec les langues germaniques qu'un imposteur indien ou persan n'aurait jamais pu inventer [1]. Elle est citée d'ailleurs par les auteurs des dictionnaires persans *Ferhengi-Djihanghiri* et *Bourhani Quatii*, comme une ancienne langue persane sacrée, de même que le zend, et ses dictionnaires renferment quelques centaines de mots de l'une et de l'autre de ces deux langues sacrées:

[1] Nous nous référons ici à l'analyse détaillée du *Dessatir*, donnée dans le *Heidelberger Jahrbucher der Litteratur, 1823;* Nos 6, 12, 13, 18, 20. Outre plusieurs terminaisons des déclinaisons que cette langue a de commun avec les anciennes déclinaisons gothiques, il y a nombre de radicaux germaniques qui ne se trouvent point dans le persan moderne et ne sauraient donc avoir été si heureusement inventés par l'imposteur supposé.

Outre une cinquantaine de mots qui offrent une analogie frappante avec l'allemand, il y en a d'anglais, comme *tal*, grand (tall), *sbis*, abeille (bee), *wadram*, l'eau (water), *chlid*, entendu (sly), *werd*, le monde (world), *top*, plein (top), *bidar*, meilleur (better); de grecs comme *archian*, les seigneurs (αρχοντ[illegible]), *hader*, le feu (ἄδης), *pal*, derechef (παλιν), *labed*, il reçoit (λαμβανει), *tighoud*, les éléments (ϛοιχεια), *pan*, dessus (απανω) en grec moderne; de latins comme *med*, moyen (medium), *pur*, fils (puer), *sopar*, sommeil (sopor), *misur*, mal (miserere), *wertid*, il retourne (vertitur), *bi*, (vide), *arsaten*, être (esse), *sefd*, sept (septem), *prim*, premier (primus), etc.

Il faut avouer que ce serait un singulier hasard que l'inventeur indien ou persan d'une langue factice eût rencontré si juste les formes de l'ancienne grammaire gothique, comme, par exemple, du datif *gha*, et des mots latins, grecs, allemands et anglais.

peut-être est-ce une sœur de l'ancien *deri*, parlé autrefois à *Bamiân*.

II. DE LA STRUCTURE DE LA LANGUE.

1° La structure du persan porte, de même que son matériel, le caractère d'une grande affinité avec les langues germaniques.

2° Son alphabet est de quatre lettres plus nombreux que l'arabe, dont deux plus dures (le چ *tchim* et le پ *pa*), et deux plus douces (le گ *gief* et le ژ *je*) que les lettres analogues de l'alphabet arabe, et dont le *j* seul répondant exactement à cette lettre de l'alphabet français n'a point de remplaçant dans les alphabets germaniques. L'alphabet persan a l'avantage d'exprimer, par des lettres simples, les sons de *dje*, *tche*, *kha*, *che*, *tha*, *ghain*, et le *th* anglais (ث غ ط ش خ چ ج), que l'allemand ne saurait exprimer que par des lettres composées comme : *dsch*, *tsch*, *ch*, *th*, *sch*, *gh* et le *th* anglais. Il y a plusieurs *s* dont la prononciation répond à celle de *z*, *s* et *sz* (ص س ز) français; mais il ne connaît point le son du *z* allemand, c'est-à-dire le *ts* français, soit comme lettre simple, soit composée. Il faut remarquer ici que le *th* anglais (ث), de même que les sept lettres du Ha (ح), dzal (ذ), szad (ص), dhad (ض), tha (ط), za (ظ) et ain (ع), ne sont point originairement persans, mais arabes, que les mots où ces lettres se trouvent sont d'origine arabe, et que dans les dictionnaires du persan pur elles manquent entièrement [1].

[1] Un passage décisif sur ces huit lettres, originairement étran-

3° L'accent tombe ordinairement sur la dernière syllabe des mots bissyllabiques, et non pas sur la première, comme en allemand; il repose même sur la terminaison de l'infinitif des verbes *ten* et *den* qui est le *en* des Allemands, et le *ειν* des Grecs. Ainsi lisez *sakhtén*, et non pas *sákhten; pedér*, et non pas *péder*.

4° Le persan n'a point d'article [1].

5° La terminaison du pluriel est pour les hommes, les animaux et les choses animées, la syllabe *ân*, qui répond à l'*n* du pluriel allemand; ainsi *sister*, la sœur, fait *sisteran*, schwester*n*.

6° Les pronoms de la première et seconde personne sont les mêmes *men* (mein, ich), *tu* (du).

7° Les syllabes dérivatives des substantifs allemands, *heit*, *keit*, *ey*, *isch*, *er* et *el*, se retrouvent dans les persanes *het*, *ghi*, *i*, *gher* et *al*, comme par exemple : *Ferahet*, *Freiheit*; *Pejmurdeghoui*, état de corruption; *Chermendeghi*, Schamhaftigkeit; *Dihkani*, l'agriculture, de *dihkân* ou *dehkân* l'agriculteur, ou *decanus*. De *djenk*, l'allemand *zank*, la

gères à l'alphabet persan, se trouve dans le *Ferhengi Chououri*, tome II, fol. 155 V. Aussi ce dictionnaire donne-t-il sous ces lettres seulement un petit nombre de mots arabes, adoptés par un long usage en persan, et la lettre *dzal* (ذ) manque entièrement. Il faut observer cependant que dans les manuscrits les plus anciens, le *dal* est partout écrit avec un point ذ, comme il est écrit de même encore aujourd'hui dans l'écriture marocaine immédiatement dérivée de la coufique.

[1] L'affinité du persan soit avec le grec soit avec les langues germaniques se montre également dans les noms de nombre *dou* deux, *seh* trois, *tchehar* quatre, *pindj* cinq, *chech* six, *heft* sept, *hecht* huit, *neh* neuf, *deh* dix, *sad* cent.

guerre, on fait *djenkgher*, le guerrier, *tchengal* la griffe.

8° Les syllabes dérivatives, qui forment des adjectifs en allemand, comme *bar, en, icht, lich*, sont, à la modification de la prononciation près, les mêmes que *wer, n, lak,* en persan. Ainsi *namwer* en allemand *nambar; chiriné*, laiteux, de *chir*, du lait, comme on dit en allemand, *golden, holzern, silbern;* de *nem*, humidité, se fait *nemnak;* de *seng*, pierre, *senglakh.* Dans les dialectes du Tyrol et de la Styrie, ce *lakh* se prononce encore aujourd'hui *lacht*, au lieu de *lich.* On y dit: *feuwtlach, tchwarplacht.*

9° Les comparatifs se font en persan et allemand par la syllabe *ter* ou *er;* ainsi *bed*, mauvais (l'anglais bad) fait *bedter* plus mauvais, et *bih*, bon, *bihter* meilleur, en anglais *better* et en allemand *besser; mih*, grand (le vieux mot allemand *mihel* signifie la même chose), *mihter* plus grand, *siterg* fort (stark), *sitergter* stärker; *khourd*, petit (*kurz*), *kourdter* moindre (kurzer).

10° Les diminutifs se font en persan par la syllabe *ek*, comme en allemand par *gen* ou *chen.* Ainsi *dochterek*, tochterchen; *pederek*, vâterchen.

11° Sans parler des auxiliaires *être* et *avoir*, les formes de la conjugaison des verbes sont les mêmes que dans les langues germaniques, et principalement en allemand et en anglais: l'infinitif se termine en *en*, le participe actif en *endé*, comme l'allemand en *end.* Ainsi *zaindé*, vivant, comme l'allemand *seyend; derendé*, l'anglais *to tear*, et le participe *tearing*, en

allemand *zerreissend; kounende* (faisant) en allemand *könnend* (pouvant); *seraiende*, chantant, en allemand *schreyend* (criant). Le participe passif en *é*, comme l'anglais. Ainsi de *sakhten*, en anglais make, *sakhtè* made; *ghiriften*, en allemand *greiffen; ghirifté*, er-*griffen*. La troisième personne du singulier et la seconde du pluriel se terminent en *d*, comme en allemand en *t*. Ainsi *gouyed*, il parle, en allemand er *spricht* (en anglais he *quoth*); *takhtid*, en allemand ihr *trachted*. Le futur est formé par l'apposition du verbe auxiliaire; *khouahem* (je veux ou désire) est tout à fait le futur des verbes anglais, formé par l'apposition des auxiliaires *I will* ou *I shall*.

12° L'affinité du persan et des langues germaniques se montre de même dans les particules de composition : elle a échappé jusqu'ici à tous ceux qui ont comparé le génie du persan et de l'allemand. L'*a* persan répond non-seulement à l'*a* privatif des Grecs, mais il représente aussi les particules grecques ἀπὸ et ἐπὶ, et les allemandes *an*, *ab*, *auf*, *nur*. Ainsi *avikhten*, suspendre, *auffangen*, *awourden*, apporter, *afferre; arasten*, orner, et de là *araî*, l'anglais *array; amaden*, préparer (en allemand *auf* machen), *amadé*, en anglais *madé*. Le *ba* persan est l'allemand *bay* et l'anglais *by;* le *pes* persan, le *post* latin. Ainsi *pes* dest kerden, *post* manum ponere, mettre sous la main, *pes ef kenden*, post ponere, rejeter; *pes* uftade, un traînard.

Le *fer* persan répond à la fois à l'allemand *vor*, *ver* et *für*, lesquelles ne sont que des nuances d'une

même syllabe. Ainsi, *fer*, en avant (*vorwärts*); le persan *fer*akhten, élever, répond non pas à l'allemand *ver*achten, mais à *ver*richten; *fer*zanc, entendu, est l'allemand *ver*standen; *fer*noud, entendement, en allemand *ver*nunft; *fer*man, ordre, *ver*mahnen; *fer*giche, vieux, hors de mode, *ver*giss; *fer*miche, oublié, *ver*missen; élever, *ver*hüten; *fer*wer, *für*wuhr (?).

Les particules négatives *ne* et *me* sont le latin *ne*, et le grec *μη*, ainsi *nist*, non est, et *mekun*, ne le fais point; mais le persan ne connaît point la particule réduplicative du *γε* grec, et le *ge* allemand, dont ces deux langues se servent pour la formation du temps prétérit.

III. DU GÉNIE DE LA LANGUE.

Le génie de la langue persane consiste dans la simplicité, l'harmonie, et surtout en ce que cette langue est éminemment propre à la poésie. Malgré son affinité intime avec les langues germaniques, elle est une des plus harmonieuses des langues de l'Asie intérieure, et mérite d'être nommée, sous ce rapport, l'*italien* de l'Asie, de même que les poëtes italiens sont ceux parmi les poëtes européens dont les ouvrages offrent le plus de ressemblance avec ceux des Persans par la richesse de l'harmonie et des *concetti*. La langue persane partage avec la grecque, l'allemande, et l'anglaise, l'avantage de pouvoir composer des mots de tous genres; elle fait des substantifs composés avec des substantifs, comme *châhrokh*, champion royal (en

allemand *königsreke*); des substantifs avec des adjectifs, comme *rouyinrouï*, face de bronze (en anglais *brazenface*); des substantifs avec des participes, comme *fernoudrouba*, ce qui ravit la raison, en allemand *vernunftraubend*.

Comme le génie d'une langue consiste surtout dans les idiotismes et les formes qui la distinguent exclusivement des autres langues, il faut considérer ici les deux grands idiotismes par lesquels le persan se distingue des langues germaniques, qui sont les pronoms *affixes* et l'*izafet*.

Les *affixes* sont communs au persan et aux langues sémitiques et turques. Ainsi on dit indifféremment comme l'allemand *pederi men*, mon père (*vater mein*) ou *pederem*; *maderi tu*, ta mère (*mutter deine*) ou *maderet*; *bidweï o*, la veuve de lui, au lieu de sa veuve ou *bidwech*.

L'*izafet*, c'est-à-dire, le signe de la relation ou l'annexion grammaticale, consiste dans un *i* bref, prononcé sans être écrit (lorsque le mot se termine par une consonne) pour désigner le régime du nominatif sur le génitif, celui du substantif sur l'adjectif, ou celui du nom sur le pronom. Ainsi *Niwei men*, mon neveu (*mein neffe*); *bari khourd*, petit fardeau (*kurze bahre*); *desti berader*, la main du frère (*des bruders tatze*); *bendi gham*, les liens du chagrin (*die bunde des grams*); *guermii suné*, la chaleur du soleil (*die wärme der sonne*), en vieux allemand aussi *sune*; *cheni manek*, la beauté de la lune (*die schöne der mondes*). On voit par ces exemples que cet *i* bref

a été remplacé dans l'allemand par l'*e* bref dérivatif, qui est resté attaché soit aux substantifs, soit aux adjectifs. Ainsi, au lieu de dest*i*, l'allemand dit : *tatze;* au lieu de chen*i*, *die schöne*, et pour bend*i*, die *bande*.

Le génie enfin d'une langue se manifeste surtout dans les tournures de phrases et dans les expressions figurées, et encore ici l'affinité de la langue persane avec les langues germaniques et surtout avec l'allemande est très-frappante. Ainsi, par exemple, *cela saute aux yeux*, se dit en persan, *ber-roui mi-schehid*, littéralement, cela saute à la face; *il s'est brouillé*, se dit *der ufted*, il est dedans tombé; en allemand, *er ist zerfallen* [1]; s'inquiéter, *ser kharéden*, littéralement, se gratter la tête (*sich den kopf kratzen*) [2]; s'opiniâtrer, *ser ber nihaden*, littéralement, mettre la tête dessus (*den kopf aufsetzen*); il n'en sera rien, *der ne mi ayed*, littéralement, il n'en viendra rien (*es kommtnichts heraus*); cela ne prend point, *der ne mi-gired* (*es greift nicht an*) succès manqué; *ab zed*, il a battu les eaux (*wasser abschlager*); *il a fortement convoité*, se dit, *ab der dehan amed*, littéralement, l'eau lui est venue à la bouche (*das wasser kam ihm in den mund*); se mettre à l'égal, *pa dachten*, littéralement, tenir pied (*schritt halten*);

[1] Il faut observer encore ici que la particule persane *der* est la même que l'allemande *zer;* le changement de *d* en *z* se retrouve dans plusieurs autres mots communs à l'allemand et au persan, ainsi *derende*, en anglais *searing*, en allemand zer*reissen*.

[2] *Ser* est l'anglais *sir*, et *khareden* le grec χαράττειν et l'allemand *kratzen*.

sois à la main, *bedest bache* (en allemand *sey bey der hand*); il s'est altéré, troublé, littéralement, *behem ber amed*, il est venu dessus dessous (*er ist zusammengefahren*).

Quant aux tropes, la langue persane abonde en images brillantes et en tropes de toute espèce. Les plus nombreuses de ces expressions figurées sont prises des sens, de la *vue*, de l'*ouïe;* et des *membres* du *corps humain*, du *cœur*, des *lèvres*, de la *langue*, des *mains*, des *pieds*, des *dents*, du *dos*, de la *poitrine;* ou des animaux, comme le *lion*, le *chien*, le *chat*, le *taureau*, le *loup*, le *serpent;* des parties de l'habillement, comme la *manche*, le *collet*, le *bord*, le *soulier;* des couleurs, et surtout des nombres, parmi lesquels le *septenaire* joue le plus grand rôle. Il y a une infinité d'expressions figurées pour exprimer le ciel, le monde, le soleil, la lune, les étoiles, le jour, la nuit, le matin, le soir, l'épée, le vin, le cheval, etc., et surtout les détails d'un beau corps [1].

Le génie d'une langue et du peuple qui la parle se décèle enfin aussi dans les proverbes. Ceux des Persans sont peu nombreux en comparaison de ceux des Arabes; il en existe cependant des recueils. Il y en a

[1] Comme le défaut d'espace nous empêche de citer un plus grand nombre d'exemples, nous nous référons à ceux très-nombreux qui ont été donnés dans la notice des deux éditions de *Bourhani Quatii* (celle de Constantinople et celle de Calcutta), dans la *Gazette littéraire de Halle*, 1821, nos 308-312, et à ceux donnés dans la *Geschichte den Schœnen, &c.*, ou *Histoire de la Poésie persane*, pag. 27-33.

plusieurs qui concernent les chiens, ce qui est caractéristique pour les mœurs et les croyances des anciens Persans, chez lesquels le chien était un animal consacré à Ormouzd, et par conséquent respecté [1].

IV. DE LA RICHESSE DE LA LANGUE, ET DE SA SYNONYMIE.

La synonymie de la langue persane, quoique infiniment moins riche que celle de la langue arabe, l'est cependant plus qu'on ne serait tenté de le croire d'après les synonymes de *Kemalpacha zadé*[2]. Cet ouvrage n'est qu'un essai, et une complète collection des synonymes persans est encore à faire. Il y a un nombre assez considérable de mots pour désigner un *cheval,* du *vin,* une *coupe,* une *corbeille,* un *marteau,* un *verrou,* un *cauchemar,* le *basilicon,* la *mandragore,* les *parties sexuelles,* pour les termes techniques de la *cuisine,* de l'*agriculture* et de l'art

[1] Voici quelques proverbes persans, tirés du *Lehdjetol loughat,* dictionnaire turc-arabe-persan, imprimé à Constantinople en 1210 (1798) :

« Ne marchez pas avec un chien dans un sac, » c'est-à-dire « Ne « cherchez pour vos compagnons que des égaux. »

« La mort de l'âne est la fête de noce des chiens. »

« Lorsqu'on invite un âne aux noces, c'est pour porter de l'eau « et du bois. »

« Mangez les raisins, sans vous informer de la vigne. »

« Ne suis point la corde au puits, » c'est-à-dire « Ne vous laissez « pas entraîner au danger. »

« Il n'a point de laine au bonnet, » c'est-à-dire « Il n'a point « d'honneur au corps. »

[2] Voyez-en l'extrait dans le second vol. des *Mines de l'Orient,* pag. 47.

du *tisserand*, de même que pour les idées abstraites comme *joie*, *grief*, *temps*, *sort*, *expérience*, *bêtise*, *gaucherie*, *étonnement*, *dignité*, *magnificence*, *luxe*, *désir*, et surtout *bouffonnerie*.

Le fonds matériel des mots dont se compose la langue persane équivaut à peu près au tiers de celui de la langue arabe, puisque le dictionnaire persan intitulé *Ferhengi Chououri* renferme 22,550 mots, et le *Quamous* à peu près 60,000 mots. Le *Bourhani Quatii* n'en renferme que 21,004, attendu qu'on n'y a pas compris plusieurs formes dérivées et divers mots arabes qui se trouvent dans le *Ferhengi Chououri*, de même que les mots turcs *djagatais*. En déduisant de cette somme les noms de plantes, au nombre de plus de 1,000, tirés pour la plupart du grec ou de l'arabe; environ 1,500 mots de la langue *zend;* les expressions figurées, qui sont à peu près au nombre de 2,000; un millier des mêmes mots, qui reparaissent avec un léger changement de lettres radicales, et un couple de milliers qui ne sont que des formes dérivées, il restera à peu près 10,000 mots persans, dont deux mille verbes, ce qui revient au nombre que l'auteur du *Ferhengi Chououri* donne comme le fond des anciens dictionnaires, qui contiennent à peu près 10,000 noms et 1,500 verbes. De ces 12,000 mots persans à peu près 4,000 se retrouvent avec plus ou moins de changement dans les langues germaniques.

V. DE L'ÉCRITURE PERSANE.

L'écriture *pehlewi*, et le caractère employé dans

les monuments sassanides, firent place au caractère coufique, qui se conserva en Perse jusqu'au milieu du v[e] siècle de l'Hégire, comme on le voit par le manuscrit le plus ancien qui existe en Europe, qui est un dictionnaire de *matière médicale*, écrit par le fils du célèbre poëte *Esedi*, l'an 447 (1055)[1]; le caractère coufique fit place au *neskhi*, et celui-ci au *taalik*, qui est resté l'écriture distinctive des Persans modernes, comme le dit avec raison le poëte *Djami*[2], dans le quatrain adressé à son fils, pour l'instruire des sept écritures persanes. Ce sont donc :

1° Le *neskhi*, ou l'écriture arabe, dans laquelle sont écrits de préférence les textes du Coran, et de la tradition, lorsqu'ils sont cités dans un autre ouvrage;

2° Le *taalik*, écriture plus arrondie et hardie que la précédente, qui est celle des livres et des lettres; elle va en montant;

3° Le *soulous* ou le neskhi entrelacé, qui sert aux inscriptions et aux titres;

4° Le *rikaa*, ou le taalik rompu, pour les lettres d'affaires et suppliques;

5° Le *tewkii*, l'écriture des diplômes et mandements;

6° Le *rihân*, écriture mince des livres (Voyez *Herbin*, pag. 233);

[1] Ce manuscrit très-précieux se trouve à la Bibliothèque impériale de Vienne, n° 83.

[2] *Resemblances linear and verbal by Jamy*. London, 1810.

7° Le *mohakak*, écriture très-fine, nommée de plus *ghoubari*, c'est-à-dire de la poussière.

De ces sept écritures enseignées par *Djami* à son fils vers la fin du XVe siècle, il n'y a aujourd'hui que le *neskhi*, le *taalik* et le *soulous*, qui soient en usage; le *rikaa* a été remplacé par le *chikesté*, écriture fort difficile à lire, qui est en usage dans la chambre de finances à Constantinople, et aux Indes, et le *neskhitaalik*, mélange du *neskhi* et du *taalik* (comme le nom le désigne), dont on se sert aussi pour écrire des ouvrages en prose, et des lettres de créances. L'écriture des diplômes s'appelle *djelli*, c'est-à-dire l'élevée [1].

VI. DES BELLES-LETTRES PERSANES.

L'histoire littéraire d'un peuple, qui embrasse le tableau de ses travaux scientifiques, n'a d'autre liaison avec l'histoire de sa langue qu'autant que la culture des sciences philosophiques et exactes enrichit la langue de termes techniques, tirés de son propre fonds ou empruntés à l'étranger.

Les dictionnaires persans les plus complets, et nommément le *Bourhani Quatii*, fournissent la preuve de cette double source d'acquisitions (du dehors et du dedans), par les termes de botanique et de médecine, et par ceux de philosophie et de mysticisme qu'ils contiennent. Les premiers sont pour la plupart em-

[1] Dans les *Développements des principes de la langue arabe moderne*, par Herbin, pag. 240, cette écriture est nommée *djeri* au lieu de *djelli*.

pruntés aux étrangers, soit aux Arabes, soit aux Grecs, dont la civilisation, quoique devancée par celle de l'ancien empire persan, l'a surpassé ensuite dans la carrière des sciences, et a reflué des Grecs et des Arabes aux Persans modernes. Si quelques-uns décèlent une origine indienne, le plus grand nombre, purement persan, fait preuve du développement de la philosophie mystique en Perse [1].

L'étude des sciences philosophiques et exactes augmente la richesse d'une langue, mais sa gloire doit être cherchée dans la culture des belles-lettres : les Arabes et les Persans, à l'exemple des Grecs et des Romains, les regardent comme le complément de l'éducation, comme le triomphe de la langue, et les qualifient d'*edab*, c'est-à-dire d'*humanités*. Les belles-lettres sont la fleur de la philologie; si nous les passions sous silence, nous croirions traiter notre sujet d'une manière défectueuse.

Les Persans cèdent le rang aux Arabes et aux Turcs dans le nombre des chefs-d'œuvre de rhétorique et des grands historiens, mais l'histoire de *Wassaf* surpasse autant en beauté de style, en richesse et

[1] Voyez les exemples de ces termes dans la notice du *Dessatir*, insérée dans les *Annales de la littérature de Heidelberg*. Si le mot *Ferstar*, signifiant entendement (en allemand *verstand*), n'est plus en usage dans le persan moderne, il est aussi bien persan que le mot *perestar*, prêtre (*priester*), qu'on a dérivé si longtemps du grec πρεσβυτηρ. Sans parler des noms propres de planètes, citées dans la même notice, nous citerons ici la seule leçon différente du mot *mithras* (aujourd'hui *mihr*), qui se trouve dans le *Dessatir* avec la préposition *her* ou *hre*; *hermehr* ou *hremihr*, ce qui est la même chose que *sol mithras*, c'est-à-dire un redoublement de nom.

en variété de composition l'histoire d'*Otbi*, célébrée comme le chef-d'œuvre de l'historiographie arabe, que l'*Anwari Soheili* surpasse en beautés rhétoriques l'original de *Kelilet* et *Dimnet*, c'est-à-dire les fables attribuées au célèbre *Bidpai*. Nous nous bornons à citer *Wassaf* comme chef-d'œuvre de la langue, sans vouloir par là rien diminuer du mérite historique des grands historiens persans, tels que *Mirkhond*, *Khondemir*, *Djouvaïni*, *Binakiti*, *Rachideddin*, *Abdourrizak*, etc.

Mais la couronne de la littérature persane est sa poésie, qui brille parmi les poésies des autres peuples asiatiques comme la lune parmi les étoiles. Les Arabes ne connaissent que les deux sources de la poésie lyrique le *Ghazel* et la *Kassidet;* ils n'ont pas un seul poëte *épique* ou *romantique*, aucun qui soit grand dans tous les genres de poésie comme *Djami*, le dernier des grands poëtes persans. Le mérite des poésies royales de *Feth Ali chah* est comparable à celui de *Hafiz*, comme le *Chahinchâhnâmé* du dernier poëte de la cour au *Chahnâmé* de *Firdewsi*. Si le mérite des grands poëtes panégyriques *Anwary* et *Kakhani*, des grands poëtes romantiques comme *Nizami*, *Djami*, *Mir Khosrew*, *Hatifi*, des poëtes mystiques, comme *Zenay*, *Attar* et *Djelaleddin Roumi*, n'est pas encore aussi connu en Europe que celui de *Hafiz*, de *Firdewsi* et de *Saadi* (les princes des poëtes *lyriques*, *épiques* et *moraux*), la cause en est au manque de traductions. L'auteur du *Ferhengi Chououri* cite dans ses exemples à peu près 500 poëtes, et les

quatre biographies de poëtes (de *Djami*, *Dewletchâh*, *Sam Mirza* et *Loutfali*) donnent la notice de la vie et des ouvrages de plus de *deux cents* [1].

VII. BIBLIOGRAPHIE DES DICTIONNAIRES, GRAMMAIRES, SYNONYMIES ET AUTRES OUVRAGES PERSANS PUREMENT PHILOLOGIQUES.

La connaissance des grammaires et dictionnaires est nécessaire, non-seulement comme revue des ressources existantes pour l'enseignement et l'étude de la langue, mais encore comme la charpente de l'édifice philologique élevé depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

L'ouvrage grammatical le plus ancien de la langue persane moderne que nous connaissons date du XIe siècle, c'est-à-dire du Ve de l'Hégire, et, ce qui est très-remarquable, il est du même auteur que le dictionnaire de matière médicale qui existe à la Bibliothèque impériale de Vienne, sous le n° 83; c'est le célèbre poëte *Ali*, fils d'*Ahmed Esedi*, lequel a écrit un ouvrage sur les verbes, nommé :

1° *Tadjol-Massadir, fy-loughat alfars*, c'est-à-dire, la couronne des *Masdars* dans la langue persane.

2° Un siècle après lui, un ouvrage sur le même sujet et sous le même titre fut écrit par *Abou Djaafer Ahmed ben Ali Djaaferck*.

Deux siècles plus tard, au VIIIe de l'Hégire (XIVe de l'ère chrétienne), parut le premier dictionnaire connu.

[1] Voyez mon *Histoire de la belle littérature de la Perse*. Vienne, 1808.

3° *Miyari Djemali*, c'est-à-dire, *la pierre de touche de la perfection de la langue et de la prosodie*, par *Chem Takhri*, mort en 744 (1343), composé pour le sultan *Djemaleddin Abou Ishak Chah*, au nom duquel le titre fait allusion.

4° D'après le modèle du *Sihah*, c'est-à-dire, du dictionnaire arabe de *Djewheri*, mort à la fin du IVᵉ siècle de l'Hégire, parut le *Sihahol-adjem*, c'est-à-dire, l'*Affineur persan*, par *Hindouchah* de Nakhdjïwan. Du VIIIᵉ au IXᵉ siècle de l'Hégire parurent plusieurs dictionnaires persans qu'on ne saurait pas encore classer dans l'ordre exact chronologique, vu le silence que Hadji Khalfa garde sur l'époque de leur mort, tels sont :

5° *Sihhah*, l'affineur, par le cheikh *Yahya Erroumi Al-Karchi*.

6° *Achrafnamé*, le plus noble des livres, c'est-à-dire, un dictionnaire persan, par *Ibrahim Kawam Farouki*.

7° *Tohfetul-Ahbab*, c'est-à-dire, *le présent pour des amis*, par *Hafiz Aobahi*.

8° *Moeyidoul-fouzela*, l'inaugurateur des gens de mérite, par *Mohammed Lawi*.

9° *Adatoul-fouzela*, les contributions des gens de mérite, par *Kazikhan Bedr Mohammed de Dehli*.

10° *Djamioul-loughat*, c'est-à-dire, *le collecteur des mots*, par *Niasi du Hedjaz*, en rimes.

11° *Ferheng*, c'est-à-dire, dictionnaire de *Housein Wefayi*.

12° *Ferheng* de Mirza Ibrahim ben Mirza Chah Housein.

13° *Ferheng* de Hhakim katran d'Armewi.

14° *Ferheng* d'Ebou Hafs Sefedi.

15° *Ferheng* de Fakhreddin Kawani.

16° *Ferheng* d'Ibrahim Ben Fewakih.

17° *Ferheng* du Cheikh Mohammed ben Cheikh Lala.

18° *Ferheng* de *Sefangouya.*

19° *Ferhengi Mahmoudi.*

20° *Ferheng* Mohammed Badakhchani [1].

21° *Loughati Kasemye*, c'est-à-dire, *les mots rassemblés par Kasem.*

22° *Aknoumoul-loughat*, c'est-à-dire, *les individus des mots.*

23° *Lisanoueh-chouara*, la langue des poëtes.

24° *Wesiletol-makasid*, c'est-à dire, *le moyen des buts, par Khatib Roustem le Mewlewi*, dictionnaire qui contient 1,105 verbes et 10,000 noms [2].

C'est le dernier de ces ouvrages qui réunit le plus de mots, cependant leur somme est précisément la moitié de celle que renferment les dictionnaires persans les plus complets.

Les ouvrages les plus volumineux et les plus esti-

[1] Les *Ferheng* sont aussi souvent cités (comme par *Sourouri* dans l'énumération des sources) sous le simple nom de *Risalet* ou traité, ce qui prouve leur peu de volume. De tous ces auteurs il n'y a que *Katran Armawi* et *Hafiz Aobahi* qui sont connus aussi comme des poëtes.

[2] C'est l'ouvrage qui se trouve à la Bibliothèque impériale de Vienne, nº 13, sous le titre de *Kawaidol-fars*, règles du persan.

mables de la lexicographie persane ne parurent point en Perse, mais en Turquie et aux Indes, lorsque l'étude du persan et de ses poëtes commença à fleurir en même temps au xe siècle de l'Hégire sur les rives du Bosphore et du Gange.

25° En Turquie, *Hàlimi*, le précepteur de Selim I, qui cultivait lui-même avec succès la poésie persane, fut l'auteur du *Bahrolgharaib*, c'est-à-dire de la *mer des raretés*, divisé en deux parties, dont la première est un petit dictionnaire persan et turc; la seconde, un traité de *métrique*, *prosodie* et *rhétorique*[1]. *Kemalpacha zadé*, le contemporain de *Halimi*, qui, comme celui-ci, accompagna Selim lors de la conquête de l'Égypte en 1518, donna des synonymes persans sous le titre :

26° *Dakaïkol-hakaik*, c'est-à-dire, *les finesses des vérités*.

27° *Loughati Nimetoullah ben Ahmed, ben Moubarek de Roumelie;* ce dictionnaire est extrait des ouvrages cités plus haut sous les numéros 21, 22, 24, 25.

28° *Et-tohfet-es-seniyé ila Hazrletil-hasaniyé fi loughatilfars*, c'est-à-dire, *le présent sublime fait à Son Exc. Hasan*, par *Mohammed, fils de Moustapha, fils de Seifallah Dechichi*, pour Hasan le pacha d'Égypte, en 988 (1580). Il l'a compilé des dictionnaires de *Halimi* et *Nimetollah*[2].

[1] A la Bibl. imp. de Vienne, sous les nos 7, 8, 9, 10 et 11.

[2] Voyez Latifi, dans les *Biographische Nachrichten von Turkischen Dichtern*. Zurich, 1800, pag. 202.

29° *Kenzol-loughat*, c'est-à-dire, *le trésor des mots*, par *Mohammed Abdollatif*, composé pour *Mohammed Ben Kia Naszir Kia*, Chah de Ghilan au IXe siècle de l'Hégire.

30° *Loughati Sourouri* ou *Medjmaol-fars*, c'est-à-dire, *recueil du persan*, composé en 1005 (1596)[1]. Il indique comme sources de son ouvrage ceux cités ci-dessus sous les numéros 1, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, et le commentaire de l'ouvrage arabe de *Sáalebi* sur les noms *Kitabolsami-fil-esami* (livre sublime des noms). Ce n'est que dans le XVIIe siècle que parurent les grands dictionnaires, qui embrassent tout le trésor de la langue. Le premier de tous fût :

31° Le *Ferhengi Djihanghiri*, composé par *Hasan ben Mohammed Indjewi*, en 1017 (1608), pour le Chah Selim Noureddin Mohammed *Djihanguir*, fils d'Akber. Le dictionnaire *Djihanghiri* resta le seul grand ouvrage lexicographique, pendant tout le cours du XVIIe siècle; mais il parut des glossaires comme le

32° *Mouchkïlati Chahnâmé*, c'est-à-dire les difficultés du Chahnâmé, glossaire composé pour en expliquer les mots les plus difficiles, en 1067 (1657), par *Abdol Kadir ben Omar* de Bagdad[2].

33° *Mouchkilati Mesnewi*, c'est-à-dire les difficul-

[1] Ce *Sourouri*, natif de *Kache*, ne doit point être confondu avec le *Sourouri* turc, mort en 969 (1561), commentateur célèbre des chefs-d'œuvre de la poésie persane, nommément du *Diwân* de Hafiz, du *Gulistan* et du *Bostan* de Saadi, du *Mesnewi* de Djelaleddin Roumi et du *Chebistani Khial*.

[2] Se trouve dans la collection de manuscrits de M. le comte Wenc. de Rzewusky.

tés du Mesnewi de Djelaleddin Roumi, par le Cheikh Ismail d'Angora.

34° *Tohfetousch ouchak*, c'est-à-dire, *le présent pour les amoureux*, par Aboul Hassan [1].

35° *Miftahol-loughat*, c'est-à-dire, *la clef des mots* [2].

36° *Loughati Emir Housein Ayari*, c'est-à-dire, *dictionnaire de l'Emir Housein Ayari* [3].

37° *Kechfol-loughat wel isstilahat*, c'est-à-dire, *explication des phrases et des mots*, composé par *Sour Behari*, en 1060 (1649), pour son fils *Chehab*.

38° *Istilahati sofié*, phrases des *sofis*, glossaire des expressions figurées des ouvrages mystiques, par *Kemaleddin Ebil-Ghanim Abdhorrizak ben Djemaleddin de Kache*.

39° *Moukademmetol-fars*, les prolégomènes persans, grammaire persane [4].

40° *Destorol-amel*, c'est-à-dire, *règles d'actions*, par *Riasi;* c'est un recueil de proverbes persans [5]. Au XVIII[e] siècle parurent enfin, tant aux Indes qu'à Constantinople, les deux grands ouvrages lexicographiques persans, lesquels tous les deux basés sur le dictionnaire Djihanghiri, n'ont fait que l'augmenter

[1] A la Bibl. imp. de Vienne, n° 34.

[2] *Ibid.* n° 407.

[3] *Ibid.* n° 408.

[4] Cet ouvrage est reproduit comme introduction dans les dictionnaires *Ferheng Chououri* et *Bourhani Qatii*.

[5] Dans la collection de manuscrits de feu M. de Diez, léguée par lui à la Bibliothèque royale de Berlin, n° 55.

d'expressions tirées pour la plupart des dictionnaires de botanique et de médecine.

41° Le *Ferhengi Chououri* persan et turc, imprimé à Constantinople en 1155 (1742), contient 22,550 mots justifiés par 22,450 distiques tirés d'un demi-millier de poëtes persans [1].

42° Le *Bourhani Quatii*, c'est-à-dire, *la preuve tranchante*, par Housein, fils de Khalif, natif de *Tebriz*, qui a paru en deux éditions, une en persan, imprimée à Calcutta, 1818, et l'autre avec la traduction turque, à Constantinople, l'an 1214 (1799) [2].

Outre ces deux grands ouvrages, il a paru plusieurs dictionnaires de moindre volume et des glossaires, savoir :

43° *Siradjol-loughat*, la lampe des mots, par *Siradjeddin Alikhan Arsa.*

44° *Hedayetol-loughat*, la direction des mots, ou plutôt de la parole (puisque *Loughat* est parent de Λογος) du même auteur, composé en 1147 (1734).

[1] Le *Ferhengi Chououri* cite trente-deux ouvrages antérieurs, dans lesquels il a puisé, savoir ceux dont la notice a été donnée ci-dessus sous les numéros 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 26, 27, 30, 31, 32, 33, 37, 39, 40 ; le *Kitâbol sami* de Saalébi, le *Mokademetol edeb* de Zamakhchari et le *Gouchasb nameh.*

[2] Le traducteur turc cite encore seize ouvrages dans lesquels il a puisé pour enrichir son travail, savoir les ouvrages cités ici sous les numéros 1, 24, 28, 29, 38, 51, 52, 54, puis quatre dictionnaires de médecine (voyez ci-dessous les nos 58, 59, 62, 63), deux commentaires arabes mystiques, le *Cherhol-fous-soufs* et les Définitions (*Tarifat*) de Djordjani, deux ouvrages mathématiques, un traité d'astronomie, un traité d'arithmétique et un traité de métaphysique.

45° *Behari adjem*, c'est-à-dire, *le printemps persan*, compilé en 1182 (1768) par l'Indien *Tekchend*.

46° *Sahaïfoul-loughat*, les feuilles des mots.

47° *Loughati Chahidi*, le glossaire de Chahidi, persan et turc, en rimes, destiné à être appris par cœur dans les écoles.

48° *Tohfei Sabyan*, c'est-à-dire, *le rosaire pour les garçons*, nommé aussi *Mahmoudiye*, glossaire rimé, comme le précédent, dans le même but.

49° *Tohfei Wehbi*, le présent de Wehbi, édition améliorée du glossaire de Chahidi, imprimé à Constantinople en 1213 (1398).

50° *Cherhi Tokfei Wehbi*, commentaire de l'ouvrage précédent, par *Ahmed Hayali*, imprimé à Constantinople en 1215 (1800).

51° *Newadiroul-loughat*, c'est-à-dire, *les raretés des mots*.

52° *Lehdjetoul-loughat*, le résumé des mots, dictionnaire turc, arabe et persan, imprimé à Constantinople l'an 1210 (1795).

53° *Medjmaol-kawaid*, la collection des règles pour apprendre la langue persane.

54° *Djamioul-fars*, le collecteur du persan, par *Mustafa Ben Mohammed Ibn Qouli*. Comme les auteurs des *Ferhengi Chououri* et *Bourhani Quatii*, et de même que les traducteurs turcs du dernier citent différents dictionnaires de matière médicale, dans lesquels ils ont puisé leurs additions, nous les réunissons ici pour la facilité du coup d'œil.

55° Le plus ancien de tous est celui qui se trouve

à la Bibliothèque impériale de Vienne, n° 83. *Kitabol-enbiyé oua hakaikil edwié*, c'est-à-dire, *livre des structures prises des vérités des médicaments*, par *Ali*, fils du poëte *Asadi*, écrit en 447 (1055).

56° *Mouferredat Ben Beitar*, c'est-à-dire, *les simples de Ibn Beitar*, mort en 646 (1248).

57° *Ikhtiarat ol-bediyé fil edwiyet*, rare choix de médicaments, par le Cheikh *Ali Ben Missir*, composé en 770 (1368).

58° *Mouferredat Cheikh Isa*, les simples de Ben Isa, d'après Galien et Dioscoride.

59° *Feraëdol-mouferredat*, les perles des simples.

60° *Bahrol-djewahir*, la mer des joyaux, par *Mohammed Ben Youssouf de Herat*, médecin.

61° *Medjmaol-fewaid*, le recueil des profits, par le même.

62° *Tohfetol-moumenin*, le présent pour les fidèles.

63° *Ghaietol-ittikan*, le but de la science évidente.

64° *Elfazol-edwie*, c'est-à-dire, *les termes de médecine*, imprimé à Calcutta, par Gladwin, sous le titre *Ulfazool udiwyuh*. Enfin, deux dictionnaires arabe-persan, qui ont paru à Calcutta, savoir :

65° Le *Soorah*, publié en deux volumes, en 1812, et

66° Le *Chemsol-loughat*, c'est-à-dire, *le soleil des mots*, publié comme le précédent par des savants du pays, sous la direction de Joseph Baretto, en 1806.

GRAMMAIRES PUBLIÉES PAR DES EUROPÉENS.

67° La première grammaire publiée sous le nom d'un Français (*Lud. de Dieu*, rudimenta linguæ persicæ, à Leyde, 1639) est d'un Allemand nommé *J. Elichman* (selon Ravii Panegyr., LL. OO., pag. 12).

68° *Jo. Gravii* elementa linguæ persicæ. London, 1644 et 1649, in-4°.

69° *Fr. Ignatii a Jesu* grammatica linguæ persicæ. Romæ, 1661, in-4°.

70° *Joh. Bapt. Podesta*: Persismus et arabo-persismus, le troisième volume de son cours des langues orientales. Viennæ, 1686, 2 vol. in-4°.

71° *Franc. a Mesgnien Meninski* institutiones linguæ turcicæ, cum rudimentis parallelis linguarum arabicæ et persicæ. Viennæ, 1756, in-4°.

72° *Will. Jones* grammar of the persian language. Oxford, 1771, 1774, 1783 et 1799, et la dernière édition, par *Lee*, 1828.

73° *G. Hadley* introductory grammatical remarks on the persian language. Bath, 1776, in-4°.

74° *Ant. Vieyra*, brevis, clara, facilis ac jucunda non solùm arabicam sed etiam hodiernam persicam linguam addiscendi methodus. Dublin, 1789, in-4°.

75° *Ed. Moises* the persian interpreter in three parts, grammar, extracts and a vocabulary. Newcastle, 1792, in-4°.

76° *Will. Ousely* persian miscellanies, an essay to facilitate the reading of persian msts. London, 1795.

77° *Fr. Gladwin's* persian monshee, dont trois éditions, in-4°, ont paru à Calcutta en 1796, 1799 et 1800. Cet ouvrage a été réimprimé à Londres, 1801, in-4°.

78° *Franc. de Dombay* grammatica linguæ persicæ. Viennæ, 1804, in-4°.

79° *Frid. Wilken* institutiones ad fundamenta linguæ persicæ cum chrestomathia maximam partem ex autoribus ineditis collecta et glossario locupleti. Lipsiæ, 1805, in-8°.

80° Dissertations on the rhetoric, prosody and rhyme of the Persians, by *Franc. Gladwin*. London.

81° A new theory of the persian verbs, by *Gilchrist*. Calcutta.

82° A grammar of the persian language comprising a portion of arabic inflexion, together with some observations on the structure of either language considered with reference to the principles of general grammar, by *M. Lumsden*. Calcutta, 1810, 2 volumes, in-fol.

83° Grammar of the three principal oriental languages hindostani, persian and arabic, etc., by *W. Price*, 1824.

84° *Gilchrist's* rudimental principles of persian grammar and hindost-persic and english vocabulary. London, in-8°.

85° A treatise on persian writing, illustrated by copperplates, intended to facilitate the acquirement of the art of writing the Nustaluk character with elegance and correctness. Calcutta.....

DICTIONNAIRES.

86° *Christ Ravii* specimen lexici arabico-persico-latini. Leyden, 1645.

87° *Edm. Castelli* lexicon persicum. London, 1669, in-fol.

88° *Francisc. a Mesgnien Meninski* lexicon arabico-persico-turcicum. Première édition, Vienne, 1680 - 1687; seconde édition, 1780 - 1806, in-fol., 4 vol.

89° *Angeli a S. Josepho* Gazophylacium linguæ persicæ. Amstelodami, 1684, in-fol.

90° *John Richardson's* dictionary persian, arabic and english. Oxford, 1777, 2 vol. in-fol.; augmenté par Wilkins; nouvelle édition du premier volume, persan-anglais, par *Franç. Johnson*. Londres, 1829, in-4°.

91° L'abrégé du précédent, par *Hopkins*, intitulé: Vocabulary persian, arabic and english, abridged from the fourth edit. of Richardson's dictionary persian, arabic and english.

92° *Franc. Gladwin's* persian vocabulary. Malda, 1780. Calcutta, 1788, in-4°.

93° *Le même*. Vocabulary english and persian; with introductory grammatical remarks. Calcutta, 1791, in-8°.

94° *Le même*. Vocabulary of english and persian, for the college at Fort-William in Bengal. Calcutta, 1800, in-4°.

95° Vocabulary of the persian language, viz.: per-

sian and english, and english and persian, by *Rousseau*. London, 1803.

OUVRAGES SUR LE GÉNIE DE LA LANGUE, ET SA RESSEMBLANCE AVEC LES IDIOMES GERMANIQUES.

96° *Briani Waltoni* diss. de lingua persica et ss. versionibus persicis in prolegom., ad biblia polygl. et in apparatu biblico. Zurch. 1673.

97° *Olai Odhelii* dissert. de convenientia linguæ persicæ cum gothica. Upsalæ, 1723, in-8°.

98° *Guilielmi Burtoni* Angli Λείψανα veteris linguæ persicæ, quæ apud priscos scriptores græcos et latinos reperiri potuerunt. Lubecæ, 1720, in-8°.

99° *L. B. de Jenisch* dissert. de fatis linguarum orientalium, arabicæ nimirum, persicæ et turcicæ. Viennæ, 1780.

100° A specimen of the conformity of the european languages, particularly the english, with the oriental languages, especially the persian, by *Stephen Weston*. London, 1802, in-8°.

101° *S. T. G. Wahl's* Allgemeine geschichte der morgenländischen sprachen und litteratur. Leipzig, 1784.

102° De Persidis lingua et ingenio commentatio philosophica, autore *Ottmar Funk*. Norimbergæ, 1809.

103° Die nahe Verwandtschaft der deutschen und persischen sprache durch ein vergleichendes Worterverzeichniss anschaulich dargestellt. Dans les *Mines de l'Orient*, tom. VI, pag. 162, 390.

ANALYSE

Du quatrième chapitre de l'*Aitareya Upanishad*, extrait du *Rigveda*.

(Fin.)

Nous avons vu l'homme et la nature liés l'un et l'autre par la corde du triple Guna, et jetés aux pieds du sacrificateur, comme l'animal du sacrifice. Fils de la nature, cet homme, par la corde du Tama-Guna, est attaché à la terre, qui, elle-même, est l'esclave du Tama-Guna. Dans le monde intermédiaire, *Antarikska Loka*, l'homme et l'atmosphère sont assujettis par la corde du Raja-Guna, le Manas de l'homme étant troublé comme l'atmosphère est troublée par les vents et les nuages contraires. Enfin, par la corde du Satva-Guna, l'homme est attaché au monde solaire, *Swar*, où règnent les Dévas, au milieu des rêves heureux, et loin de la science suprême. Ce Ciel lui-même est inséparable du Satva-Guna, qui le pénètre. Ténèbres, crépuscule, lumière; non-être, illusion, être; *Tama, Raja, Satva; Asat, Moha, Sat;* tels sont les chaînes dont l'être naturel est accablé, soit dans le monde des Daityas, ou des fils des ténèbres, soit dans le monde des hommes, dont le veil est sujet aux incertitudes du cœur et de l'esprit, soit dans le monde des Dévas, ou des fils de la lumière.

Placés en face du temple de l'univers, nous avons vu sa structure du dehors : pénétrons maintenant dans

le sanctuaire ; c'est ainsi que nous arriverons à l'idée du sacrifice, qui a donné naissance aux trois mondes.

La cosmogonie de l'Aitareya nous a fait assister à l'ouverture du Puruscha, de cet esprit divin qui s'est incorporé dans le monde. Il s'est étendu dans la nature première, sous forme illimitée. Il y est entré, d'abord pour en expulser les ténèbres, ensuite pour la *remplir*, pour l'occuper. Puruscha veut dire celui qui remplit l'univers.

Ce Puruscha se referme ensuite, se replie sur lui-même : tout ce qui était sorti de lui rentre maintenant en lui. Il se concentre dans les trois grandes figures symboliques des trois mondes ; il y est immolé, il s'y immole lui-même trois fois ; il périt dans ce monde pour y revivre, pour s'y individualiser, et il s'y laisse démembrer. Dans la création du monde de la terre, il a figure de vache ; dans la création du monde intermédiaire, il a figure de cheval ; quand il produit le Ciel, il revêt la figure de l'homme. Le symbole de cette triple création, c'est, tour à tour, le *Gomédha*, ou le sacrifice de la vache, l'*Asvamédha*, ou le sacrifice du cheval, et le *Nârâmédha*, ou le sacrifice de l'homme.

Les sacrificateurs sont, dans le sacrifice de la vache, les huit Vasus ou Vishnus, dieux gardiens et nourriciers de la terre ; dans le sacrifice du cheval, les onze Rudras, qui siégent dans l'atmosphère, ainsi que dans les agitations et oppositions du Manas ; dans le sacrifice de l'homme, les douze Adityas, qui peuplent le Ciel, où réside l'ineffable clarté. Mais il n'en est pas

toujours ainsi. Quand le triple acte qui constitue ces trois mondes est considéré sous le point de vue d'un acte unique, alors le Brahmâ ou le Puruscha, c'est-à-dire le Créateur, est immolé par les cent et un dieux. Ces cent et un dieux forment une hiérarchie, une société divine, modelée sur le type des quatre castes. (*Vrihad Aranyaka*, *Srichti Brahmena*, p. 132.)

Les tribus pastorales, guerrières et sacerdotales de l'Inde ont toujours considéré ces trois sacrifices comme se reflétant les uns dans les autres, à l'instar des trois mondes, dont ils sont les emblèmes. Pour les pâtres, la vache *Surâbhi* représentait les trois mondes : elle habite la terre, s'élève dans les airs et se cache au fond des cieux; on la place encore dans l'enfer, dans le monde intermédiaire et dans le monde céleste. Les rois cavaliers ont envisagé le cheval, et les Brahmanes l'homme sous un point de vue sembable.

Un Mantra du noir Yayurvéda, liv. VII, chap. 1, sect. 5, donne la description suivante du *Gomédha* (*Asiat. Res.*, vol. VIII, pag. 452-453) :

« Les eaux seules existaient : dans le principe, ce « monde fut eau. Le seigneur de la création, étant de- « venu air, eut son mouvement sur cette eau. Il vit « cette terre, et la souleva, en adoptant la forme du « sanglier (*Varâha*). Alors il jeta cette terre dans un « moule, et fut l'artisan de l'univers (*Viswakarman*). « Cette terre devint célèbre (*Aprathata*), et étendue « (*Prithivi*), et pour cela ce nom de *Prithivi* lui a « été assigné.

« Le seigneur de la création médita profondément

« sur la terre : il créa les dieux, les Vasus, les Rudras « et Adityas. Ces dieux, s'adressant au seigneur de la « création, dirent : « Comment pouvons-nous former « des créatures ? » Il répliqua : « De la même manière « que je vous ai créés, par la contemplation profonde « (*Tapas*). Cherchez, comme moi, dans la dévotion « (*Tapas*), les moyens de multiplier les créatures. » « Il leur donna du feu consacré, et dit : « Avec ce feu « du sacrifice accomplissez des actes de dévotion. » « Avec ce feu ils accomplirent des austérités, et dans « une seule année ils produisirent une seule vache. « Il la donna successivement aux Vasus, aux Rudras « et aux Adityas, et les pria : « Gardez-la. » Les Vasus « les Rudras et les Adityas la gardèrent, chacun à leur « tour. Et elle vêla trois cent trente-trois veaux pour « les Vasus, autant pour les Rudras, et autant pour « les Adityas. Elle fut la millième.

« Ils s'adressèrent au seigneur de la création, et le « prièrent de les diriger dans le mode pour accomplir « un acte religieux solennel, où mille vaches seraient « distribuées en don. Il ordonna aux Vasus de se ser- « vir, pour ce sacrifice, de l'*Agnishtoma*, et ils con- « quirent cette terre, et la donnèrent aux Brahmanes. « Il ordonna aux Rudras de sacrifier au moyen de « l'*Ucthya*, et ils obtinrent la région moyenne, et la « donnèrent comme le don qui se distribue dans les « sacrifices. Il ordonna aux Adityas de sacrifier avec « l'*Atiratra*, et ils acquirent cet autre monde (le ciel), « et en firent un don aux Brahmanes. »

D'abord les *Apas*, les eaux. Dans le principe, cet

univers fut *Ambhas*, eau. Nârâyana, qui se meut sur les ondes, descend, comme Prajâpati, le seigneur de la création, sur ces ondes. Il devient le souffle de vie (*Prâna*). Il *voit* cette terre dans les eaux, et la soulève, en plongeant dans l'abîme comme le sanglier. Ce n'est pas de la fameuse incarnation de Vishnus en sanglier qu'il est ici question, mais d'un vieux type sur lequel le *Varaha Avatara* a été évidemment modelé. C'est le *Vérâdjehé* du Zendavesta, qu'il compare à Mithra (le *Mitra* des Védas), et qu'il montre en lutte contre l'ennemi de Mithra (*Ieschi* de Mithra 18ᵉ cardé; *Ieschi* de Behram, 5ᵉ cardé). Comme symbole héroïque, comme soutien de la terre, protégée par Vishnu ou Vasudéva, le sanglier joue un grand rôle dans la mythologie des Vaishnavas.

Vishnu ou Vasu, le soutien de la terre, dont il est le dieu, est un symbole patriarcal, mais aussi une figure héroïque, car il défend et protége cette terre qu'il alimente. Voilà comment le dieu des Vaisyas est devenu le dieu des Kshatriyas, comment le pasteur est devenu le guerrier. Mais dans le Mantra cité, il n'est pas question d'un Asura, qui aurait entraîné la terre dans l'abîme, ce qui nécessita la descente de Vishnu en sanglier, pour la ressusciter. Au contraire Nârâyana prend la figure de Viswakarman, dieu artiste, dieu des Sudras, qui jette la terre en fonte, qui la moule, pour ainsi dire, et jamais Vishnu ne paraît sous ce costume dans la mythologie des Vaishnavas. Le Mantra du Yayurvéda nous transporte dans la sphère d'un symbolisme antérieur à celui des Puranas. Viswakarman

n'y est pas encore le serviteur de Vishnu, l'esclave des dieux; il y est encore le dieu suprême, ce qui correspond à une époque où la vieille théologie n'avait pas encore fait scission complète avec les dieux des Vaisyas et des Sudras.

Par le *Tapas*, dans lequel son esprit est embrasé, Prajâpati, le seigneur des créatures, s'enfonce dans le *Dhyana*, ou dans la méditation sur son être même. Il réfléchit, il s'enflamme. Brasier ardent, foyer des âmes, Vaiswanara-atma, il est le feu du sacrifice: rentrant en lui-même, méditant sur lui-même, il est en lui-même la victime qui s'immole dans cette flamme. Il est le sacrificateur, l'autel et le sacrifice. Il médite sur cet univers, qui se réfléchit dans son esprit: ainsi il crée les dieux des trois grands mondes, des trois noms mystérieux, des Maha-Vyahritis.

Les Vasus, les Rudras et les Adityas veulent ensuite achever l'œuvre que Prajâpati avait commencée lorsqu'il les produisit. Ils veulent que le créateur unique, devenu double en Viraj, lors de la séparation des sexes, et triple dans les trois mondes, se multiplie et s'individualise à l'infini; ils veulent le distribuer dans tous les êtres, dans toutes les choses, dans toutes les âmes. Prajâpati est le prêtre qui offre le sacrifice, et les Vasus, les Rudras et les Adityas sont les sacrificateurs qui l'immolent.

Il commence par leur enseigner le *Tapas* de l'esprit; il leur offre ce brasier ardent du Vaiswanara-atma, feu du sacrifice universel, avec lequel ils sont appelés à produire tous les êtres particuliers dans les

trois mondes. Il leur dit : « Il faut que vous vous « immoliez en vous-mêmes ; il faut que vous vous con- « centriez en vous-mêmes ; il faut brûler de la flamme « interne ; alors comme moi vous produirez, c'est-à- « dire vous m'immolerez, j'entrerai par votre moyen « dans les êtres individuels, parmi lesquels vous me « distribuerez en corps et en aliment. »

Ils font comme il leur ordonne. Alors la vache paraît, comme emblème de la terre, dans laquelle se reflètent les trois mondes. Sa production dure une année divine, année de création, année de Brahmâ, du soleil créateur, qui naît, qui croît et qui se maintient, qui meurt dans le cours d'une année divine. Sa mort constitue l'achèvement de l'univers. Retournant sur lui-même, dans le cercle de rotation de toutes les existences, cet univers était clos et achevé dans ce créateur suprême

Le nombre de mille, dans le Mantra cité, signifie l'unité ; la vache est la millième. Elle est triple, car elle est dans chacun des trois mondes ; d'elle proviennent les trois cent trente-trois veaux qu'elle enfante pour chacune des trois associations de dieux. Mille vaches sur ce type sont souvent présentées en don, lors d'un sacrifice solennel, par les rois aux Brahmanes. Ainsi le Rishi Yajnyavalcya en reçoit à plusieurs reprises de la part du roi Janaka.

Les trois associations de dieux concentrent leur *Tapas* sur un foyer unique, et sacrifient les mille bêtes à la fois. Le monde rentre dans le suprême esprit incorporé, le *Paratma Puruscha* : il doit vivre

d'une vie parfaite et idéale dans le corps idéal, dans le Linga Sharira de ce suprême Puruscha. Ainsi fait le sage, qui vit dans le Brahmâ. Ce sage, c'est le Brahmane, qui reçoit les trois mondes comme un don du sacrifice, de la part des dieux. Offrant cet holocauste dans son esprit, il se voit dans les mondes, et voit les mondes en lui-même. Les Vasus sacrifient avec la flamme de l'Agnishtoma, et envahissent la terre; les Rudras, au moyen du feu de l'Ucthya, s'emparent du monde intermédiaire; les Adityas, par le feu de l'Atiratra, s'assujettissent le ciel. Ce dernier sacrifice, adressé à Brâhma, est accompli à la dernière station de la nuit.

Maître des trois mondes, le Brahmane en jouit, en dispose : c'est le vrai sens de cette conquête, dont il est souvent question dans les Upanishads. Après avoir assujetti ces mondes, le Brahmane y renonce, il les immole dans l'esprit suprême, et, par là, devient ce même esprit suprême.

La vache Surâbhi est l'emblème de la prospérité dans les trois mondes. Dans l'empire de Yama, elle nourrit les Pitris; dans le monde intermédiaire elle nourrit les hommes; dans le Ciel elle nourrit les dieux. Fille du soleil, mère des trois mondes, fille de l'Océan, elle est avant tout l'emblème de la terre. Son nom est *Kamadhenu,* parce qu'elle remplit les désirs des dieux, des hommes et des Pitris, des immortels, des vivants et des morts. Cette nourrice de l'univers est comparée à l'*Udgitha,* ou au chant du Samavéda, qui renferme le *Aum,* la figure mystérieuse des trois mondes (*Vri-*

had Aranyaka, VIII[e] Brahmena, pages 273-274, *Chhandôgya*, pag.). Le Yayurvéda l'appelle la fille des Vasus, la mère des Rudras et la sœur des Adityas; elle est la source de l'*Amrita*. (*Asiat. Res.*, vol. VII, pag. 292.)

L'existence du Gomédha est prouvée, dans l'ancienne religion bactrienne, par le sacrifice du taureau indiqué dans la cosmogonie du Bundehesch, et figuré sur les monuments mithriaques. Le taureau, dans le Zendavesta, est l'emblème du règne végétal; il renferme le germe des êtres, la semence des choses, et sa semence lumineuse est conservée dans le ciel de la lune. Ce ciel est, suivant les Brahmanes, occupé par les Pitris, qui sont les âmes des morts; il contient également les principes de la végétation, concentrés dans le Soma-Lata, dans l'eau de la vie ou de la lune. C'est la boisson extraite de l'arbre Haoma, des livres zends.

On retrouve ce sacrifice de la vache parmi les Pélasgues de l'Attique. Il y tomba en désuétude, et fut envisagé avec horreur, comme dans l'Inde et dans la Bactriane : c'est le contraire des nations sémitiques, où le sang des génisses coula toujours.

La vie pastorale remonte à l'antiquité la plus reculée. Elle fut, pour plusieurs peuples, le point de départ par lequel ils arrivèrent à l'existence agricole : cela paraît certain pour l'Inde. Le Vaisya de cette contrée, le fond de la population nationale, se compose d'une réunion de pasteurs, dont les uns se sont postérieurement livrés à la culture de la terre, et dont

les autres ont exploité le commerce. Le Brahmane lui-même paraît avoir été un pasteur dans son origine, sans avoir, toutefois, cultivé les céréales. La vache est, à ses yeux, l'animal sacré par excellence, le symbole de la terre. Partout, dans les Upanishads, les Brahmanes figurent comme pasteurs. Dans le Chhandôgya, c'est surtout la race des Gautamides qui se présente sous cet aspect. Sans parler des fables héroïques, où les Brahmanes et les Khatriyas se disputent la possession de la vache, quand Viswamitra veut l'enlever à Vasishtha, quand Kartavirja-Arjuna la vole à Yamadagni; il y a un trait plus caractéristique encore en preuve de cette assertion.

Une vache était jadis immolée, d'après un vieux rite de l'hospitalité, en honneur de chaque hôte important qui venait s'abriter sous le toit hospitalier du Grihastha brahmanique. De là le nom de Gôghna, tueur de vaches, que l'on donnait à l'hôte. (Colebr. *On the relig. cerem.* vol. VII, pag. 288-289.) Par ce rite, l'étranger était reçu dans la communion du chef de la famille. Comme lui, il était censé être nourri dans les trois mondes : tel est le sens des Mantras que l'on récite en cette circonstance. Suivant le rituel du Samavéda, cette vache était consacrée à Yama, à la mort. Attachée par la corde du sacrifice, elle devait périr dans ce monde, pour que l'immolateur vécût par elle, déjà ici-bas, comme s'il existait au sein de l'autre monde. Il fallait relâcher la vache des chaînes de *Varuna,* c'est-à-dire qu'il fallait la dégager de cet océan matériel, dont elle était sortie comme

représentante du système des trois mondes. On l'invoquait alors comme fille des Vasus, comme mère des Rudras, et comme sœur des Adityas.

Parmi les anciens rois qui se rendirent célèbres par le sacrifice de la vache, on cite *Rantidéva:* ce sacrifice ne se renouvela plus. Le meurtre d'une vache fut dès lors égalé au crime de Brahmicide. Le Shiva Purana rapporte une remarquable histoire, où nous voyons Gautama obligé de fuir les rives de la Narmada, et de s'expatrier au loin, pour échapper à la malice des Rishis, qui l'accusaient de ce crime. C'est à tort que M. Vans Kennedy a voulu rapporter cette histoire à celle du fameux Gautama Buddha, qui, au contraire, est connu pour avoir aboli toute espèce de sacrifice sanglant et non sanglant.

Mais revenons à notre Aitareya.

Les Dévas ne se montrent pas satisfaits de cette figure de vache que leur présente l'esprit créateur, afin qu'ils y entrent, qu'ils s'y renferment, qu'ils y apaisent leur faim et leur soif. L'esprit leur présente la figure d'un cheval, qui ne les satisfait pas davantage.

Le cheval est un emblème du *Prâna,* ou du souffle de vie, ainsi que de l'élément de l'air. L'air est dans la nature extérieure ce que le Prâna est dans la nature interne : l'être mû par le moteur caché. Souvent le Prâna est comparé, dans les Upanishads, comme le vent, dans la mythologie, à un coursier à la crinière flottante : par là on indique la rapidité de son mouvement. Voilà comment il est devenu un emblème de

la région moyenne, du monde de l'atmosphère. C'est dans ce monde que s'agitent les onze Rudras, ou les dix sens, qui se trouvent sous le commandement d'un Manas inquiet, d'une raison et d'un sentiment divisés, le Manas n'ayant pas su réprimer et diriger les sens, comme le conducteur d'un char de guerre réprime et dirige les coursiers qui l'entraînent, image souvent reproduite dans les Upanishads. Les onze Rudras sont incorporés au cheval du sacrifice, qui est le symbole de la région intermédiaire.

Les *Vajins*, c'est-à-dire les chevaux, sont les pontifes du Yayurvéda, et ce Véda s'occupe surtout de l'Asvamédha, ou du sacrifice du cheval. Il célèbre les dieux de l'atmosphère, comme le Rigvéda célèbre les dieux du feu ou de la terre, le Samavéda les dieux du ciel ou les dieux solaires. Les Vajins ont été très-probablement les prêtres domestiques des rois cavaliers, des *Asvapatis,* qui sont fameux dans les annales de l'Inde et de la Bactriane. Ce sont les Aspiens de cette dernière contrée. Ceux de l'Inde portent encore le nom de *Hayapatis.* Ce dernier nom mérite de fixer un moment notre attention.

Diodore de Sicile, dans son deuxième livre, où il traite de l'histoire des Assyriens, raconte au long l'histoire de Sémiramis et de ses guerres contre les Indiens et les Bactriens. Toute cette histoire est cousue de pièces et de morceaux, et l'Évhémérisme a passé par là. Sémiramis, exposée, comme Sacuntala, dans une forêt, est nourrie par les colombes, comme Sacuntala par les vautours; l'une est une déesse sy-

rienne, fille d'un mortel et de la nymphe Derketo, et l'autre a été, probablement, quelque divinité de l'Inde, qui a revêtu une figure humaine dans la fiction poétique. Entre les deux reines je ne prétends, d'ailleurs, établir aucune espèce de rapport. Mon intention était seulement de faire remarquer ce caractère particulier à la poésie héroïque, qui transforme les vieilles divinités de la religion naturelle en autant de reines et de princesses, filles d'un héros et d'une déesse.

Il se peut et je ne prétends nullement le nier, qu'il y ait eu une Sémiramis historique; mais si elle a jamais existé, elle s'identifia, sans aucun doute, dans l'esprit des peuples, à la déesse dont elle porta le nom, et qui était, pour les Syriens, la déesse de la nature, comme Asadévi ou Bhavani l'était pour les Indiens. Quoi qu'il en soit, la partie mythologique de l'histoire de Sémiramis a été extrêmement défigurée dans le récit de Diodore. Onnès, son premier époux, dont le nom rappelle le Oannès, ou dieu-poisson des Babyloniens, tombe en démence et se suicide par amour de sa femme, que le roi Ninus lui enlève. Cette histoire d'Onnès est la contrepartie de celle de Derkéto, la déesse-poisson, la mère de Sémiramis, qui tue son amant, le père de son enfant. Onnès a de Sémiramis deux fils : le nom de l'un est *Hyapates*, l'autre s'appelle *Hydaspes*. Ces deux noms, dans mon humble opinion, sont évidemment des noms indiens ou bactriens désignant les rois cavaliers. *Hyapates* est le *Hayapati* de l'Inde; le nom de *Hydaspes* rappelle celui d'un

fleuve du Pandjab (le *Vitasta* des Indiens) et paraît être un mot légèrement altéré; il se rapporte au mot *Hayasva*, qui signifie également cavalier.

Le tout est de savoir comment les cavaliers de souche médique ou arienne, car tels sont évidemment les Haihayas ou les Asvapatis, ont pu se trouver affiliés à la déesse ou à la reine syrienne, pour être appelés ses enfants. Les Assyriens, représentés par le personnage de Ninus, envahirent l'Arménie et la Médie, suivant Diodore de Sicile et les écrivains chaldéens que Moyse de Chorène prétend avoir consultés. Ces guerres furent achevées avant que celles contre les Bactriens et les Indiens fussent entreprises. Tous ces récits cachent, probablement, sous leur grossière enveloppe, et dans leur rédaction moderne, qui ne date que de Ctésias, quelque grand événement historique, de l'époque la plus reculée. Les Mèdes assujettis auront servi, comme cavaliers, dans l'armée assyrienne qui envahissait la Bactriane. Il se peut encore que ce mouvement de conquête ait ébranlé, par contrecoup, les peuples du Nord, et ait porté une partie de la race médique vers la Bactriane, d'où elle pénétra dans l'Inde. Ce sont ces Mèdes-Aspiens ou cavaliers, qui portent encore le nom de Mardes, c'est-à-dire d'hommes. Ces Mardes sont les Madras du Madradésa, région de l'Inde occidentale. Leur roi est Asvapati, suivant l'épisode de Savitri, que Bopp a traduit du Mahabharata.

La religion de Zoroastre connaît cette invasion médique et assyrienne, qui mit fin au royaume de Djemshid, c'est-à-dire à l'antique constitution bac-

trienne, laquelle était identique à la constitution des Brahmanes. Les quatre castes s'y trouvaient sous les mêmes noms et avec les mêmes lois. Dans le Zendavesta, le fameux Zohak, le *roi cavalier*, renverse l'édifice social de la haute antiquité, et se lie avec le *serpent méridional*. Il est vrai que les poëtes musulmans ont transformé *Zohak* en prince arabe, et que déjà le Bundehesch a fortement altéré la tradition ancienne. C'est que la gloire des Mèdes avait disparu depuis bien des siècles au temps des Sassanides, et que le peu de souvenirs de ces jours éloignés s'était entièrement effacé depuis l'invasion musulmane. Les Arabes étaient les seuls cavaliers célèbres de ces temps, et on conçoit comment le Zohak médique, venu à la suite d'une invasion assyrienne, s'est transformé en cavalier de cette nation.

Sans vouloir donner ces opinions pour certaines, je crois qu'il est essentiel de distinguer entre elles les tribus chevaleresques d'origine coushite et médique. Le nom de cheval le plus célèbre dans l'antiquité chez la race coushite, c'était celui de Paras ou de Pars; les Perses sont les chevaliers de l'Élam, les chevaliers de race coushite; ils paraissent avoir eu pour chefs des princes de la race médo-bactrienne, les fameux Achaeménides, qui se disaient descendre de Djemshid, par le héros Féridun. D'après les doctes investigations de M. Burnouf, le pehlewi, que parlaient les Perses, était un dialecte coushite, qui différait radicalement de la langue du Zendavesta, à origine indo-germanique.

Mais revenons aux Asvapatis l'Inde, qui ont été

la cause de cette digression. Les Upanishads retentissent de la gloire du sage Kaikaya ou Haihaya leur souverain. Leurs prêtres, les Vajins, les sacrificateurs du cheval, s'appelaient eux-mêmes les chevaux, parce qu'ils étaient, probablement, de même souche que les rois cavaliers; ils ont dû s'affilier étroitement avec les pontifes des Gauvansas (des fils de la vache), les Vaisyas ou les pasteurs de l'Inde. La principale richesse du Grihastha brahmanique consiste en troupeaux de bœufs et de chevaux. Les rois qui célèbrent le Gomédha ou l'Asvamédha leur donnent ces troupeaux ou de l'or, pour les récompenser de les avoir assistés dans leurs sacrifices.

Le Vrihad Aranyaka s'ouvre par l'Asvamédha Brahmena, qui traite du sacrifice du cheval. Ce chapitre a été traduit par Halhed, dans la préface de son *Code of Gentoo Laws*, et par M. Frank, dans le premier cahier de son *Vyasa*. La *Théogonie des Brahmanes*, par M. Dubois, donne une espèce de transcription, traduite de la langue tamoule, du livre intitulé Asvamédhya, qui fait aussi partie du Yayurvéda.

Voici comment s'exprime le Vrihad Aranyaka (p. 98-100).

« L'Asvamédha n'est pas cette cérémonie imposante « qui frappe les regards des hommes : ce n'est pas seu« lement le cheval que l'on immole. Ce sacrifice du « cheval est la figure d'une méditation profonde.

« Il est nécessaire que celui qui offre le sacrifice « sache bien que lui-même est la figure de ce cheval.

« Tous les êtres doués d'intelligence agissent dans

« le but de cueillir le fruit de leurs œuvres; le fruit « qui résulte de l'Asvamédha a pour conséquence de « faciliter à l'homme la récolte du fruit de ses autres « œuvres. C'est la route par laquelle il aboutit droit au « but vers lequel le conduisent les autres routes de « ses entreprises.

« La tête du cheval est le pur matin; son œil c'est « le soleil; le vent est son souffle; sa bouche, en s'en- « tr'ouvrant, répand la chaleur universelle; son corps « est l'année intégrale; son dos le ciel; son ventre l'at- « mosphère; ses sabots la terre; son flanc l'espace; les « os du flanc sont les coins de l'espace; d'autres mem- « bres sont les saisons; leurs articulations signifient « les mois et la moitié des mois; ses quatre pieds sont « nuit et jour; le premier, nuit et jour du Créateur; « le second, nuit et jour des dieux; le troisième, nuit « et jour des Manes (Pitris); le quatrième, nuit et « jour des hommes. D'autres os se composent des vingt- « huit constellations que la lune parcourt dans son « année.

« Et sa chair est le nuage; sa nourriture est le « sable; ses veines sont les mers; sa rate et son foie les « montagnes; les poils de son corps les végétaux; sa cri- « nière les arbres; l'avant de son corps figure la première « moitié du jour; le derrière de son corps la seconde moi- « tié; il ouvre la bouche, c'est l'éclair; il écume, c'est « le tonnerre; son urine est la pluie; son hennissement « la parole; le vase d'or que l'on prépare avant de « l'immoler représente la lumière du jour; le lieu où « ce vase est déposé, c'est la mer d'Orient; le vase

« d'argent que l'on prépare, après avoir immolé le « cheval, figure la lumière de la nuit; le lieu où ce « vase est déposé, c'est la mer d'Occident. Ces deux « vases sont toujours placés en avant et en arrière du « cheval.

« Et le cheval *Haya*, par ses mouvements vifs, « conduit à la demeure des Dévas; le cheval *Vajin*, « moins emporté, conduit à la demeure des Gandhar- « vas; le cheval *Arvan*, plus lent encore, conduit à « la demeure des Daityas; et l'*Asva* conduit à la de- « meure des hommes. Le même cheval conduit par ces « quatre routes, car il s'est divisé en quatre espèces.

« Le lieu où il reste est la grande mer (Maha Sa- « mudra), l'éther immense (Maha Akasha), le suprême « esprit (Param-Atma) : il est sorti de cet esprit, il « a été lié avec cet esprit. Et le but du sacrifice con- « siste à ce que celui qui l'offre s'imagine être au lieu « du cheval, et qu'il se sache dissout dans cette mer « de l'esprit suprême. »

Les sacrifices en masse sont, en général, rejetés par les Ascètes qui ont composé les Upanishads; le Vrihad Aranyaka prêche une autre doctrine, mais recommande, toutefois, d'accomplir le sacrifice moins en réalité que dans l'esprit.

L'espace et le temps, les saisons et les constellations, les jours de la création, des dieux, des Manes et des hommes : tels sont les objets principaux que le cheval de l'Asvamédha est censé représenter. L'homme qui se laisse enlever par l'esprit, il le conduit aux demeures des dieux, des musiciens célestes, des Titans et des

hommes; au ciel étoilé, dans la sphère du soleil, dans la nuit de l'abîme, par toute la terre. Ce cheval habite la grande mer éthérée, la mer sans rivages, principe des ténèbres et de la matière; elle est identifiée, dans ce récit, avec l'esprit suprême.

Nous avons déjà vu, dans un article précédent, ce que signifiait l'Hiranya-Garbha, dans le système du Vrihad Aranyaka. C'est la mort, c'est le vide, c'est le néant, qui se dévore éternellement lui-même, qui tient toute chose dissoute en lui. On conçoit ce principe sous le point de vue d'une agitation dans le vide. Il se crée un Manas, un centre d'action, s'adorant en cet état, et, dans le culte qu'il s'adresse à lui-même, il produit l'eau, comme une libation qu'il verse en son honneur. Cette eau enfante la terre, encore nue et stérile : entreprise infructueuse qui le fatigue. Puis il est dit :

« La chaleur, suite de l'excès d'un travail difficile, « inondant cet Hiranya-Garbha, l'occupa tout entier.

« De cette chaleur vint le feu, qui est sa volupté « et qui brûle : le premier corps produit est ce feu.

« L'Hiranya-Garbha se divisa alors en trois portions « égales en dignité : feu, soleil et air.

« Et parce qu'il fut de trois divisions, il se fit appa- « raître sous trois figures.

« Ces divisions sont toutes les trois un même souf- « fle (le Prâna).

« Et la tête de ce feu, c'est l'Orient; ses deux bras « sont le nord-est et le sud-est, le derrière de son « corps, c'est l'Occident; ses deux cuisses sont le sud-

« ouest et le nord-ouest; le dos figure le ciel, le ventre « l'atmosphère, la poitrine est la terre.

« Et ce feu est la forme du cheval, dont la demeure « est dans l'eau.

« Celui qui connaît ce mystère, quel que soit le lieu « où il se rende, obtiendra une demeure élevée. »

L'Hiranya-Garbha constitue, dans ce passage, les sept mondes; dans son corps sont les huit Locapalas, gardiens des quatre premiers mondes; on y trouve aussi les trois mondes des trois paroles mystérieuses (des Vyahritis). Le tout n'est que le souffle d'une seule et même vie, d'un seul et même Prâna : c'est la vitalité. Ce Prâna, pénétrant les cinq organes des sens et les cinq organes de l'action, est le onzième, et remplace le Manas. Il représente les onze Rudras, les dieux de la région moyenne, où est la demeure du cheval du sacrifice : cheval qui est le feu central, la chaleur naturelle. Ce Vaiswanara pénètre l'univers, l'alimente et le consume. Le cheval-feu habite la sphère éthérée, l'eau Ambhas, ou la grande mer.

Nous supprimons les détails intermédiaires, et nous passons à la mort allégorique et à la résurrection de ce cheval.

« Le *Virata Puruscha* voulut que les œuvres du « sacrifice fussent accomplies pour la seconde fois. De « nouveau il se fatigua, car sa peine était excessive : « difficulté qui fut cause que la chaleur vint encore « l'accabler.

« Par suite de cette chaleur, le souffle de vie, qui « est le Prâna, quitta son corps.

« Et lorsque ce Prâna l'abandonna, le corps de cet « Hiranya-Garbha commença à gonfler. Tout en le « quittant, cet Hiranya-Garbha ne conserva pas moins « pour ce corps le même penchant et la même sym- « pathie.

« A cet effet, il exprima un désir : « Que ce corps, « qui est devenu impur, redevienne pur, et que je « m'y identifie. »

« Alors il se fit cheval : pour cette cause, on l'ap- « pelle Asva. Dans le vocabulaire, Asva signifie : « Ne « pas gonfler. »

« Et comme, par la suite de la rentrée de l'Hira- « nya-Garbha dans le corps, ce corps devint pur, le « nom de l'Asvamédha date de cette circonstance. « *Médha,* dans le vocabulaire, veut dire : « Pur. »

« Celui qui connaît ce sens obtient le mérite de « l'Asvamédha.

« Et l'Hiranya-Garbha s'attacha ce cheval, qui sortit « de son corps, et il lui fit trancher la tête.

« Une année s'écoula : alors cet Hiranya-Garbha, « devenu cheval, servit de nourriture. Il fit d'autres « animaux, pour l'alimentation des autres dieux. Telle « est la raison pour laquelle le sacrifice, dans lequel « sont les dieux, et le seigneur du sacrifice, sont l'Hi- « ranya-Garbha. L'homme qui sait que celui-là est « grand et excellent, au-dessus de toute chose, doit « accomplir ce sacrifice : c'est là l'Asvamédha.

« Et ce cheval est la forme du soleil, qui chauffe et « brille; et cette année sert de corps au soleil, qui « chauffe et brille. Le feu nommé (plus haut) est la

« figure de ce soleil : et ces mondes sont le corps de ce « feu.

« Le soleil et l'Asvamédha, qui sont un seul dieu, « sont un avec ce Mrityu (la mort), qui est Hiranya-« Garbha. Il en résulte que celui qui en est instruit « triomphe de ce Mrityu, et que jamais la mort ne « l'atteint. Devenu un avec ces trois dieux, qui sont le « feu, le soleil et le vent, il devient la figure de ce « Mrityu, qui est Hiranya-Garbha. »

Les deux fois que l'Hiranya-Garbha paraît sous la figure du Puruscha, comme le génie de l'univers, il a le cheval pour symbole. D'abord ce cheval est le feu Vaiswanara, l'âme ignée, qui s'étend à l'infini. Ensuite ce cheval est le soleil qui concentre, dans un corps central, déterminé, cette chaleur originairement partout diffuse, et qui, reportée sur elle-même, et renfermée dans les corps, demeure cachée.

Cet énergique, ce mâle, ce Virata Puruscha, dans lequel les oppositions s'unissent et s'identifient, d'abord distribué entre tous les corps, indéfiniment répandu, dans une émanation première, est concentré ensuite dans l'Hiranya-Garbha, et rentre dans le corps primitif de l'univers. Création seconde, qui engendre le temps, réglé sur la course du soleil. De même l'espace naquit par suite de la première création, quand la chaleur naturelle remplit le vide.

A la seconde création, l'Hiranya-Garbha meurt. Son souffle expire. Il quitte le premier corps, qui est immolé dans son esprit; ce corps de l'univers était devenu impur. Mais il aime ce corps, pour lequel il a

toujours la même sympathie. De nouveau il se fait cheval, mais cheval du sacrifice, sous forme pure. Quand son souffle expire, le corps de l'Hiranya-Garbha se gonfle, signe de l'état bienheureux de l'esprit qui habitait ce corps. Les étymologies des mots *Asva* et *Médha* sont puériles.

Quand l'année est achevée, la création est accomplie. On immole un cheval pour l'offrir à l'Hiranya-Garbha, qui en fait sa nourriture. Le roi cavalier (l'Asvapati) et le pontife cheval (le Vajin), l'un qui présente la victime, et l'autre qui la tue, pénètrent, par la pensée, dans cet animal, et s'immolent eux-mêmes dans cet emblème de l'Hiranya-Garbha, pour devenir cet Hiranya-Garbha. D'autres animaux servent d'aliment aux autres dieux, qui sont le feu, le soleil et l'air, les dieux des trois Védas et des trois mondes, les trois portions de l'unique Hiranya-Garbha. Lui, qui créa les sacrifices, est le *Yajnya Pati*, leur seigneur.

L'homme pieux identifie la forme visible de l'univers, qui paraît dans le soleil créateur, dont l'année est le corps, et le sacrifice du cheval, emblème de l'univers. Il sait que la victime est une avec l'objet qu'elle représente : il reconnaît, pour me servir d'une expression philosophique, l'identité du sujet et de l'objet, car ce sacrifice est l'Hiranya-Garbha même. C'est la Mort dévorant tous les êtres que son sein a enfantés. Mrityu est antérieur et postérieur aux mondes. L'insatiable Mort, sortie de son propre néant pour se poses comme la vie du temps dans l'espace, qui est une

métamorphose du vide, n'a plus rien qui puisse effrayer celui qui l'a comprise. Il se sait la Mort; il se connaît comme étant le créateur, le destructeur: avec ou sans forme de vie, il devient cette Mort. Il est l'esprit, qui est la Mort. En lui sont les mondes, il est dans les mondes; il triomphe de lui-même, de cette Mort qui, étant devenue lui-même, ne peut plus l'assujettir. Métamorphosé dans un de ces trois dieux des trois mondes, parmi lesquels l'Hiranya-Garbha se partage, il est la figure de la Mort, comme le sont le soleil, le feu et le vent. Quand le temps aura sa fin, quand l'espace rentrera dans ce néant, qui est l'être suprême des Hiranya-Garbhites, alors cessant d'être seulement la figure de la mort, il en deviendra la réalité même.

Ce désolant système est l'expression du plus profond athéisme. Les Brahmanes ont donné un caractère systématique à une doctrine grossière, qui paraît avoir été une des nombreuses formes du Sivaïsme populaire. Il y a une grande force de pensée dans leur manière de concevoir cette doctrine, mais au bout de cette pensée il n'y a pas de moralité.

Le sacrifice du cheval est ignoré des livres zends, tels que nous les possédons, mais il a été pratiqué par les Mèdes et les Bactriens, suivant le témoignage des auteurs classiques. Hérodote le signale parmi les Massagètes du Turan, et les auteurs chinois nous le font connaître comme pratiqué parmi les hordes turques et les autres nations barbares du nord de l'Asie. Les Slaves et les Germains sacrifiaient des chevaux, dans

un esprit qui paraît avoir offert des analogies avec l'Asvamédha de l'Inde.

Les dieux ne sont pas satisfaits du cheval que l'esprit leur avait présenté. Il leur faut, suivant la cosmogonie de l'Aitareya, un sacrifice plus élevé, l'immolation de Brahmâ dans le Brahmaloka. Tel est le *Narâmédha*, ou le *Puruschamédha*. Le créateur, qui s'incorpore à l'univers, son œuvre, y est la victime; ses membres sont distribués dans les diverses portions de l'univers. Ce sacrifice constitue le monde du Swar, ou du ciel, qui se reflète dans l'atmosphère et dans la terre, comme l'atmosphère et la terre s'étaient, à leur tour, reflétés l'une dans l'autre. La plus haute expression de l'ensemble de la création, c'est le monde suprême. Là le soleil est soleil, tandis que le soleil de la terre, c'est le feu, le soleil de l'atmosphère, c'est le Prâna. (*Aitareya Aranya,* pag. 35-38.)

Ce sacrifice de Brahmâ rappelle la fameuse immolation du dieu Baal, dans la cosmogonie chaldéenne. Il offre aussi plus d'un point de ressemblance avec la doctrine de l'immolation d'Ymir, dans la religion des Scandinaves. Il y a cependant une différence fondamentale. A Babylone comme au siége des rois sacerdotaux de la race d'Odin, c'était la nature qui était placée à la tête de ces cosmogonies, et non pas l'esprit suprême, comme dans l'Inde. Baal et Ymir sont les fils de la grande mère, de la nature; ils n'ont pas pour ancêtre un dieu spirituel.

On attribue au faussaire Onomacrite une cosmogonie qu'il donna pour orphique, et suivant laquelle

le dieu Zagreus, le fils de Zeus, fut déchiré par les Titans, qui distribuèrent ses membres dans les diverses portions de l'univers. Il est difficile de croire qu'Onomacrite ait inventé ce mythe, puisqu'il correspond à de vieilles doctrines orientales : il l'aura probablement ravivé, en le combinant sur de nouvelles données.

C'est avec le prétendu meurtre, ou plutôt avec l'immolation du Kaiomorts de la cosmogonie bactrienne que le Puruschamédha des Indiens a les plus grands rapports. Kaiomorts, l'homme-monde, le Puruscha, est un être du même genre que le premier Manou, le fils de celui qui existe par lui-même. On en a fait un roi de la Bactriane, le chef des Pishdadiens ou des justes, que je crois être les mêmes que les sept Manous de la fable indienne. Mais le Bundehesch, qui rapporte la mort de Kaiomorts, la rapporte évidemment d'après une tradition corrompue.

Je m'arrête ici, pour ne pas dépasser les bornes d'un simple essai, mais je compte reprendre successivement les divers points qui me restent encore à parcourir, pour mettre cette cosmogonie de l'Aitareya dans son plein jour : chacun de ces essais aura, sous cette nouvelle forme, des titres séparés. C'est ainsi que je compte m'occuper prochainement du Puruschamédha et du sens cosmique des doctrines du sacrifice. Ensuite je montrerai l'homme, considéré par les Brahmanes comme un dieu qui s'ignore lui-même, et que sa sagesse doit rappeler au sentiment de sa divinité primitive.

NOTICE

Sur le palais du schah à Bakou, d'après un journal russe.

Au milieu d'une ville construite entièrement dans le goût asiatique, où des masses de maisons bâties d'argile et de moëllon forment des rues étroites et tortueuses, il est curieux de trouver un édifice capable de fixer l'attention d'un architecte, et dont les ruines offrent un certain goût et quelque magnificence. C'est le palais du schah de Bakou. S'il faut en croire les traditions, il fut construit en l'an 1491 de l'ère chrétienne, par le schah Ibrahim-Halil-Oulla-Faroukh-Yessar-Ogli, descendant de Bagram-Gur, de la dynastie des Sassanides.

Ce palais a 20 sagènes de long, avec sa façade au couchant, et se composait de trois étages. Le rez-de-chaussée, tout à fait sans ouvertures, et qui servait probablement aux caves et aux écuries, est coupé d'une infinité de cloisons avec des voûtes; dans les deux étages supérieurs, qui tombent partiellement en ruines, et dans l'aile ajoutée à gauche du palais, on peut compter jusqu'à quarante chambres, dont quelques unes sont assez spacieuses. Près du palais, à droite, et presque dans son alignement, est un édifice hexagone avec des colonnes à l'extérieur, et qui servait probablement aux bains du schah; car on y aperçoit des traces de bassins. Quelques uns prétendent, au contraire, que c'était son divan, ou salle de justice;

maintenant il est impossible de déterminer sa destination d'une manière positive. Cet édifice est séparé du palais par une cour, dont trois côtés forment à l'intérieur une galerie avec colonnade; cette cour était entourée d'une autre enceinte fort élevée, dont on ne peut plus reconnaître la forme primitive, car les habitans ont adossé leurs maisons aux ruines.

Ces édifices ont été construits uniquement avec une pierre poreuse, très-commune dans le pays, taillée par grands blocs, unis par de la chaux. Le manque de bois qui se fait sentir à une très-grande distance aux environs de Bakou, avait obligé à en être très-économe, aussi dans tout le palais il semble que l'on n'en ait employé qu'aux poutres des plafonds. Toute cette construction est extrêmement bien faite, régulière, et mérite de fixer l'attention, particulièrement sous le rapport de l'ajustement des pierres et de la précision des angles. Les sculptures au-dessus des portes sont admirables; on ne conçoit pas qu'il ait été possible de découper des traits aussi profonds et aussi délicats sur une matière aussi molle.

Le schah Ibrahim-Halil-Oulla, auquel on attribue la construction de ce palais, sortait d'une dynastie royale, chassée du trône par Ismaël Séfi. Les conquêtes de ce dernier dans le Daghestan et le Schirvan lui fournirent le moyen de dédommager les princes qu'il avait privés de la couronne, et vers l'an 1491 le schah Ibrahim-Halil-Oulla fut nommé naïb, ou gouverneur des provinces conquises. Il fixa sa résidence à Bakou, et y amena le luxe et la magnificence persane. Le pa-

lais de Bakou porte le cachet du talent des meilleurs architectes orientaux; il n'y a pas un seul édifice semblable dans tout le pays, et à l'époque de sa splendeur il pouvait probablement disputer de beauté avec les magnifiques palais d'Ispahan et de Schiras.

Kazi-Bek, petit-fils du schah Ibrahim-Halil-Oulla, fut, dit-on, le dernier prince habitant le palais de Bakou. On ignore la cause de son abandon. Il est présumable que le despotisme du schah Nadir, en privant les descendants d'Ibrahim-Halil de la dignité de naïb, fit tomber entièrement cette famille. L'usurpateur avait besoin de distribuer les terres dépendantes de la couronne persane à ses nouveaux favoris; ceux-ci, de basse extraction, n'avaient pas les moyens de soutenir la magnificence du palais des naïbs leurs prédécesseurs, et lui préférèrent des édifices moins étendus et moins somptueux. Au moins il est à présumer que le commencement de sa décadence date de cette époque; les détériorations subséquentes arrivèrent d'elles-mêmes; toutefois, malgré le laps de temps, ce colosse offre encore jusques à présent un magnifique aspect.

En face et de l'autre côté d'une rue, au-delà d'une clôture en pierre, on voit deux mosquées avec un minaret qui se sont conservées et qui appartenaient également jadis au palais; elles ont été construites en même temps que lui par le schah Ibrahim-Halil-Oulla, ainsi qu'on le voit par les inscriptions arabe au-dessus des portes; on y trouve aussi des inscriptions en caractères coufiques. Ces mosquées servent maintenant de magasins militaires.

SUR L'USAGE

Du thé en Chine, et Règlement concernant cette marchandise, par M. Klaproth.

Les missionnaires nous ont fourni des renseignements détaillés sur la culture et l'usage du thé, mais on est étonné de ne rien trouver dans leurs écrits, propre à fixer l'époque où l'habitude de prendre cette boisson s'est répandue en Chine. En effet, les livres chinois mêmes ne contiennent que fort peu de renseignements sur cet objet. Cependant plusieurs passages d'anciens auteurs nous apprennent que l'usage du thé date du temps de la dynastie de Tsin, qui régnait de 265 jusqu'en 419 de J. C. On lit dans un livre intitulé *Chi choue*, que *Wang moung*, ministre des travaux publics sous les Tsin, aimait beaucoup à prendre du thé; il en faisait prendre à ceux qui venaient le voir, et c'est de cette manière que l'habitude s'en répandit. Wang moung vivait dans la seconde moitié du IVe siècle.

L'histoire des Soui raconte que l'empereur Wen ti, dans les derniers temps de son règne, vers l'an 600, avait rêvé qu'un génie lui changeait le crâne. Depuis ce temps il fut continuellement tourmenté par des maux de tête. Un prêtre bouddhique lui conseilla alors de faire chercher dans les montagnes les feuilles de la plante 茗 *ming*, et d'en prendre une infusion. Ce remède le guérit, et depuis l'usage du

thé se répandit généralement. Il faut remarquer à cette occasion que 茗 *ming* est un synonyme de 荼 *tcha* ou thé. Anciennement ce dernier caractère s'écrivait 荼, et on le prononçait *thou* et *tcha*. Le mot *thé*, dont les Européens se servent, est sans doute le malaï تيه *Têh*, qui paraît venir du *thou* des anciens Chinois.

Déjà en 780, un membre du ministère des finances avait proposé à l'empereur Te tsoung, de la dynastie des Thang, de mettre un impôt de dix pour cent sur le thé, le vernis et le bois. Cette mesure ne fut exécutée pour le thé qu'en 793, mais on n'y assujettit que celui qui se vendait hors des montagnes où il croissait. Sous le règne de *Mou tsoung* (de 821 à 824), le trésor impérial se trouvant presque vide, *Wang po*, inspecteur général des salines et des mines fit porter l'impôt sur le thé à cinquante pour cent.

Sous la dynastie des Soung, les administrations du Hou nan, chargées de la récolte du thé nouveau, proposèrent au fondateur de cette dynastie d'augmenter le prix de cette marchandise; mais *Taï tsou* répondit : « Le thé est une excellente chose, qu'il ne faut pas « rendre plus chère, afin de ne pas opprimer le pauvre « peuple. »

Sous le règne de Jin tsoung, de la même dynastie (de 1023 à 1063), on établit de grandes fabriques de thé. Cette marchandise était alors de deux espèces : la première fut appelée *Pian tchha;* c'étaient des feuilles séchées par l'action du feu, et réunies dans

une masse en forme de planche; l'autre espèce nommée *San tchha*, était faite avec les feuilles également séchées au feu, et réduites en poudre. On la conservait dans des bouteilles de porcelaine, comme tous les autres parfums.

Sous le règne de *Chin tsoung* (de 1068 à 1086) *Li khi* se rendit dans le pays de *Chu* (le *Szu tchhuan* occidental), y acheta du thé, et l'échangea contre des chevaux, dans les villes de *Thsin tcheou*, *Fung tcheou*, *Hi tcheou* et *Ho tcheou* (dans le Chen si). Ce fut sous les Soung qu'on commença à établir dans les provinces limitrophes de l'empire des marchés où l'on offrait aux peuplades tubétaines du thé contre les chevaux qu'ils y amenaient.

Sous les Yuan, ou Mongols en Chine, il y avait du *Mo tchha* ou thé en poudre, et du *Ye tchha* ou thé en feuilles. Cette dynastie établit également des marchés où l'on échangeait du thé contre les chevaux des peuples nomades du nord-est, qui, à ce qu'ajoute l'histoire, en ont toujours été de grands amateurs.

Sous la dynastie des Ming, on établit un pareil marché dans le Szu tchouan pour les Tubétains, et quatre autres dans le Chen si pour les Mongols.

Le moyen qu'emploie la dynastie des Mandchoux, actuellement régnante en Chine, pour s'assurer de l'exacte perception des droits sur les thés, est très-simple. Personne ne peut acheter ni vendre du thé sans une autorisation du Gouvernement. Cette autorisation consiste en doubles billets que les bureaux du

Trésor donnent aux marchands qui veulent vendre du thé, et qui en ont payé les droits. Voici le contenu de ces billets :

BILLET DE THÉ DONNÉ PAR LE MINISTÈRE DES FINANCES.

« Le ministère des finances, ayant reçu un rapport « de l'administration des thés dans le district de .... « l'a soigneusement examiné, et trouvé qu'il est par- « faitement conforme tant au décret impérial sur les « thés, qu'à tous les autres règlements rédigés ici, et « promulgués partout. Le ministère a donc fait im- « primer ce billet de thé, contenant les points qui « suivent, et qui est donné aux marchands pour faire « foi qu'ils sont autorisés à vendre du thé.

« 1° Le marchand reçoit un de ces billets pour cha- « que boîte ou panier de thé pesant 100 *kin* ou livres « chinoises, de quelque qualité que soit le thé. Sur un « de ces billets est marqué le poids; l'autre, portant la « moitié de l'empreinte du sceau, autorise la vente du « thé. Ces feuilles sont pour les marchands une ga- « rantie suffisante, s'ils en ont payé le prix au trésor.

« 2° Le marchand qui va vendre du thé doit avoir « sur lui les billets nécessaires (pour la quantité de la « marchandise). S'il omet de prendre cette précau- « tion, son thé tombe dans la catégorie des marchan- « dises prohibées, et le propriétaire encourt la même « punition que ceux qui vendent du sel de contre- « bande. (On confisque la marchandise, et ils re- çoivent des coups de bambou.)

« 3° Quand un transport de thé arrive à une douane, « le chef de celle-ci doit soigneusement examiner les « billets qui l'accompagnent. S'il les a trouvés en règle « il en arrache un coin ; le thé peut alors passer, « s'il n'y a pas d'autres marchandises non déclarées em- « paquetées avec lui.

« Si quelqu'un cache du thé dans une maison, et l'y « recèle avec un ancien billet, le maître de la maison « est, comme recéleur, passible de la même punition « que le fraudeur.

« 4° Si l'on apporte du thé dans une ville, le maire « doit en examiner les billets; s'il les trouve bons, il « en arrache un coin, et permet la vente de la mar- « chandise.

« 5° Celui qui fabrique de faux billets de thé aura la « tête tranchée, et tous ses biens seront confisqués au « profit de l'état. Le délateur reçoit une récompense « de 20 onces d'argent.

« 6° Si le propriétaire d'une plantation de thé en « vend à un marchand qui n'a pas les billets néces- « saires, il recevra 60 coups de gros bambou, et l'ar- « gent qu'il aura reçu pour le thé sera confisqué. »

RÈGLEMENT CONCERNANT L'ÉCHANGE DES THÉS CONTRE DES CHEVAUX.

« Chaque boîte ou panier de thé doit peser 10 *kin* « ou livres chinoises.

« Pour un cheval de première qualité on donnera « douze boîtes; pour un de seconde qualité, neuf boîtes, « et sept pour les plus mauvais.

« Ce commerce d'échange avec les nations étran-
« gères ne peut avoir lieu qu'aux endroits prescrits en
« dehors de la frontière.

« Il est permis de prendre des étrangers en échange
« les chevaux qui leur ont été donnés comme présent
« par le gouvernement chinois.

« Le thé provenant des plantations placées sous les
« administrations du trésor doit être mis en boîtes et
« partagé également de la manière suivante entre le
« trésor et les marchands. Le marchand qui achète le
« thé le porte à l'administration, celle-ci en prend la
« moitié en nature, au lieu des droits, pour l'échanger
« contre des chevaux ; l'autre moitié reste au marchand
« pour la vendre.

« Il est défendu aux militaires d'échanger du thé
« contre des chevaux.

« Quand des étrangers arrivent à la frontière avec
« des chevaux pour les échanger contre du thé, il faut
« les recevoir avec bonté et bienveillance. On leur
« fournira aux frais du gouvernement une quantité suf-
« fisante de liqueurs fermentées et de tabac.

« Dans les endroits de la province de Yun nan des-
« tinés à l'échange du thé contre des chevaux, on ne
« doit prendre que trois pour cent de la valeur de
« cette marchandise.

« Le *Siun fou* (ou gouverneur en second) est tenu
« de faire tous les ans un rapport détaillé sur le mou-
« vement de ce commerce, et d'envoyer la liste des
« marchands qui l'exercent. »

L'usage du thé fut introduit dans le Tubet dès les

premières années du IX[e] siècle. A cette époque, *Tchhang lou* se rendit comme ambassadeur dans ce pays. Les Tubétains, voyant qu'on préparait du thé dans sa tente, lui demandèrent ce que c'était. Il leur répondit : « C'est une boisson qui disperse la tristesse « et désaltère. » Les Tubétains désirèrent alors en avoir; il leur fit donc distribuer du thé, en leur indiquant la différence entre celui de *Chou tcheou*, et celui de *King men.*

Selon le *Toung koue thoung kian*, ou les annales de la Corée, l'introduction du thé dans cette contrée date de l'an 828. A cette époque un ambassadeur du roi de *Sin lo* apporta de la Chine de jeunes rejetons de l'arbrisseau, que le roi ordonna de planter sur la montagne *Tchi i chan.*

Le thé fut connu au Japon en 810, sous le règne du daïri *Saga ten o*, mais l'introduction de l'arbrisseau qui le produit n'eut lieu qu'en 815. Deux religieux bouddhiques, *Mio sio nin* et *Ye sio nin*, du monastère *Toga-no o*, se rendirent en Chine, et en rapportèrent des rejetons, qu'on planta sur cette montagne. Depuis lors, l'usage du thé devint général au Japon.

On sait qu'en Russie l'habitude de prendre du thé est devenue générale; c'est aussi le pays de l'Europe où l'on trouve les meilleures espèces de cette marchandise, que leur prix élevé empêche les vaisseaux qui font le commerce à Canton d'exporter. Il nous paraît que le prix courant des thés d'un des plus célèbres magasins de Moscou est un document assez curieux pour en insérer la traduction ici. Les prix

sont indiqués en roubles en assignats, à 1 fr. 10 cent. mais comme le marchand accorde un rabais de dix pour cent, le rouble équivaut ici environ à un franc. Le kopek est la centième partie du rouble.

PRIX-COURANT DE TOUTES ESPÈCES DE THÉ EN VENTE AU MAGASIN DE GOLOUBKOV, A MOSCOU. — 1832.

(N. B. 40 livres russes équivalent à 33 de France.)

THÉS NOIRS.	LIVRE. Rb.	Kp.	BOÎTE. Rb.
Ordinaire (boîte double), San si, première qualité.	6		
Thé de famille, Meï yu kong tsi...............	6	50	
——— (boîte double), en papier, prem. qualité................................	7		
Thé transparent, prem. qual., Tiaï mo sy lian sy..	7	50	
Thé à fleurs Baï kho, nommé Yun soun tcho tsi et Tcho fu tcheng tsi.......................	8		
Thé à fleurs Baïkho, nommé Meï yu tang dji et Khyn soun tching tsi.....................	9		
Thé à fleurs de la qualité Lian sing, nommé Che lun gu tsi, et Wan sun tcho tsi.............	10		
Thé à fleurs de la qualité Lian sing, nommé Meï yu koung tsi et Khan sin yu 'an pekho..........	11		
Thé Liang sing ou odoriférant, haute qualité, Pen tchen ga pekho.........................	13		
THÉS IMPÉRIAUX DE HAUTE QUALITÉ, ET THÉS BLANCS A BOUQUET.			
Thé Fou tchan de Fou si, rosé Atsi, de l'algue de Lozan................................	16		
Thé Fou tchan de Fou si, Tie i mo sy, rosé ou des trois lys..............................	20		
Thé Fou tchan de Fou si, bouquet de Lozan, impérial blanc de haute espèce................	25		
Qualité particulière de Fou tchan, nommée Kou lang sa me, argentée....................	30		
Qualité particulière de Fou tchan, à bouquet, dans des boîtes d'étain ornées d'étoffes chinoises, et pesant une livre........................	..	..	40

THÉS LIAN SING, HAUTES QUALITÉS IMPÉRIALES A BOUQUET, EN BOITES.

		LIVRE.		BOITE.
		Rb.	Kp.	Rb.
Petites boîtes vernies, peintes à fleurs et garnies de plomb; empaquetées en Chine, haute qualité de Lian sing.	1 ½ livre.	..	..	35
	3 ½ —	..	..	65
Petites boîtes, vernies et peintes en fleurs, ornées d'étoffes de soie et tissus chinois, empaquetées en Chine, et pesant de 2, 3, à 5 livres. Prix, de 25 à		..	..	80
Boîtes d'étain emballées en Chine avec l'algue de Fouzi Lozan, haute qualité de thé à bouquet, pesant de 4 1/2 livres à 6. Prix, de 120 à		..	..	150
Boîtes richement ornées d'étoffes de soie de différentes couleurs et de tissus chinois, empaquetées en Chine, haute qualité de thé à bouquet, pesant de 9 1/2 à 10 livres		..	..	400

THÉS VERTS.

Première qualité de thé à perle, Kha lun toun	9		
———— nommée Khyn sun tchen tsi	10		
Tchain go, première qualité	11		
Wan zi, meilleur, appelé Kon sun jou lan	14		
Espèce particulière de thé vert, Kou lang fyn i, agréablement parfumée	40		

THÉS VERTS EN BOITES.

Wan zi, en boîtes d'étain couvertes de soie, pesant un quart de livre	..	..	12
Thé impérial de Fou zy, bouquet de Lozan, en boîtes pareilles, pesant une livre et demie	..	..	15
Wan zy, en boîtes empaquetées, avec couvertures tressées, de 10 livres	..	..	95
Wan zi, première qualité, en boîtes à fleurs, de 5 à 11 livres; prix, de 60 à	..	..	160
Dans des boîtes chinoises richement ornées, de 3 1/2 livres à 5 1/2; prix, de 150 à	..	..	220

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 3 juin 1833.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. MORDAUNT-RICKETS, esq.
Dr MOOYER, bibliothécaire à Minden.

M. André Ljungstedt écrit de Macao, en envoyant un exemplaire de son ouvrage sur les relations des Portugais avec la Chine, et leurs établissements en Asie.

M. le Ministre de la marine écrit au conseil pour lui faire connaître que sur la demande de M. le baron de Sacy, président de la Société, il a été envoyé aux agents français résidant à Bourbon et dans l'Inde des exemplaires de la notice des souverains orientaux, insérée dans le cahier du mois de janvier dernier, avec invitation à ces agents d'indiquer les changements dont cette notice serait susceptible.

Il est procédé, suivant les règlements, au renouvellement de la commission du journal. Les membres nommés sont MM. Jaubert, Klaproth, Hase, Eugène Burnouf et Reinaud.

Séance du 1er juillet 1833.

M. Vullers écrit en envoyant à la Société un exemplaire de sa chrestomathie du Schah-nameh, accompagnée d'un vocabulaire persan; un vol. in-8°.

Mme veuve de Chézy offre à la Société les cuivres des planches qui accompagnent l'édition de la mort de Jadnadattabada, publiée par son mari.

M. l'abbé Labouderie lit un rapport sur la traduction de la Bible par M. Cahen.

Le 23 mars (4 avril) dernier, les élèves de l'Institut oriental du ministère des affaires étrangères, de Saint-Pétersbourg, ont soutenu un examen, en présence de M. le vice-chancelier comte de Nesselrode, et de plusieurs autres personnages distingués. Après le discours prononcé par M. Charmoy, professeur de turc et de persan, les élèves ont été examinés sur les langues arabe, persane et turque. La précision de leurs réponses, l'aisance avec laquelle ils ont soutenu une conversation en persan, et enfin les discours prononcés par quatre d'entre eux dans les langues persane et turque, ont prouvé, à la satisfaction des assistants, et les progrès qu'ils ont faits dans leurs études, et les talents de leurs habiles professeurs. Sa Majesté, à qui M. le vice-chancelier en a rendu compte, a daigné créer MM. Charmoy et Demange chevaliers de l'ordre de Saint-Wladimir de 3e classe. L'adjoint de M. Charmoy pour le persan, Mirza Djâfar, tatar des provinces caucasiennes au service de la Russie, a reçu la croix de Sainte-Anne de la 2e classe, et les quatre premiers élèves, en tête desquels figure le fils de M. Fræhn, ont eu chacun une bague enrichie de diamants. Cette circonstance, si glorieuse pour les professeurs et pour la France, où la plupart d'entre eux se sont formés, prouve l'estime que l'on a pour leurs talents, et le haut prix que S. M. l'empereur de Russie attache à leurs travaux.

Le tome XIII de la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire*, paraît en ce moment. M. Saint-Martin n'avait préparé ses notes que pour la moitié de ce volume. M. Brosset a mis au commencement une notice historique et littéraire sur la vie et les ouvrages de l'illustre savant,

dont la mort prématurée avait laissé interrompu ce beau travail. Chargé de le continuer, les circonstances ne lui ont pas permis de faire beaucoup d'additions à ce tome XIII. Dans les suivants il compte mettre à profit toutes les nouvelles recherches relatives à l'histoire byzantine, principalement les belles éditions de Léon-le-Diacre, par M. Hase, les extraits des historiens orientaux relatifs aux croisades, par M. Reinaud; les savants travaux de M. Fallmerayer sur Trébisonde, et les documents contenus dans les historiens arméniens, manuscrits et imprimés. L'avis qui accompagne la *notice* donne l'idée complète du plan que le nouvel éditeur se propose de suivre.

FRAGMENTS D'UNE LETTRE DE M. RICHY, EN DATE DU 22 AOUT 1832, ADRESSÉE DE CALCUTTA AU SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ.

.....L'imprimerie de Calcutta est la seule qui ait quelque activité; on ne fait presque plus rien à celle de Serampore. J'ai écrit pour avoir les catalogues imprimés ou des listes manuscrites des ouvrages publiés à Madras et à Colombo; les réponses n'ont pas encore pu me parvenir.

Je m'occupe d'un catalogue général de ces publications, et lorsqu'il sera en état de vous être adressé, je vous l'enverrai en double copie. Je ferai ce travail avec le plus grand soin, et la double division que j'ai adoptée, l'ordre et la classification méthodiques, rendra les recherches faciles. Je ne négligerai rien pour que ce document soit aussi complet que possible.

Les manuscrits en général sont rares dans l'Inde, c'est-à-dire qu'il est difficile d'en trouver à acheter. A Benarès, toutefois, on peut en trouver quelques-uns, parce que là le genre d'industrie des copistes est depuis longtemps encouragé. Presque tous les ouvrages sanscrits ont été reportés en caractères bengalis, et le petit nombre de Brah-

manes que j'ai rencontrés connaissant un peu de sanscrit ne savent pas le lire en caractères nagris. Le collége hindou, spécialement institué à Calcutta pour conserver parmi les natifs les traditions de la littérature sanscrite, n'a pas encore formé d'élèves capables d'aller ailleurs étendre ces connaissances.

On paye ordinairement aux copistes deux roupies pour mille shlokas élégamment écrits en caractères devanâgaris. Le shlokas d'inégale longueur est communément de trente-deux syllabes, seize dans chaque ligne. On paye en sus le papier, l'encre et les deux planches qui sont d'ordinaire la couverture de ces manuscrits. Il faut ensuite les faire collationner par un pandit, autre dépense indispensable.

Le Dr Marshmann, directeur du collége de Serampore et de l'imprimerie de cette ville, m'écrit : « At present, the « operations of the press are confined chiefly to the edi- « tion of the Scriptures and to works translated into the « native languages. We have not recently printed any of « the original sanscrit classics, as the education commit- « tee has been very liberally and largely engaged in that « undertaking. »

Le Mudra Rákshasa que je vous envoie est le dernier ouvrage imprimé à Calcutta par le *Committee of public instruction*, qui publiera incessamment les ouvrages suivants, en partie composés :

Ratnavali. (Celui-ci doit paraître dans quelques jours.)

Mahabharata. (Il ne reste plus que quelques feuilles à composer du 1er volume de cette édition, qui sera très-belle et in-4°.)

Naishadha.

Radja Taringini.

Susruta.

Lilavati.

On est justement frappé ici de l'intérêt que vous donnez au *Journal asiatique*, et des travaux étendus auxquels

vous vous livrez. M. Wilson, à la dernière séance de la Société dont il est toujours secrétaire, a fait avec beaucoup de chaleur l'éloge de l'ouvrage de M. Garcin de Tassy sur l'état de la religion musulmane dans l'Inde. « C'est une honte, dit-il, pour nous, que cela se publie ail« leurs qu'ici, si loin des pays que cela concerne, peut-être « avec si peu de matériaux et privé de l'observation di« recte, etc.......... »

BIBLIOGRAPHIE.

Machiavel, son génie et ses erreurs, par M. Artaud, de l'Académie des inscriptions. Paris, 1833, 2 vol. grand in-8°; prix 20 fr.

Dans le deuxième volume de cet important ouvrage on trouve deux lettres inédites du grand Soliman à François I[er], en turc, en français, et avec des notes.

Lettres écrites d'Égypte et de Nubie, en 1828 et 1829, par Champollion le jeune, avec six planches lithographiées. Paris, Firmin Didot, 1833, un volume in-8°. Prix 7 fr. 50 c.

C'est ici la collection complète des lettres que l'illustre Champollion écrivit pendant son voyage d'Orient, et dont les dix-neuf premières, publiées successivement dans le *Moniteur* et dans d'autres recueils, excitèrent une si grande sensation. En tête se trouve le plan du voyage, tel que Champollion l'avait rédigé avant de partir. Les lettres sont accompagnées de trois morceaux inédits consistant: 1° Dans une notice sommaire sur l'histoire d'Égypte, rédigée en Égypte pour le vice-roi Mohammed-Ali; 2° dans une note

remise au vice-roi pour la conservation des monuments de l'Égypte; 3° dans quelques lettres arabes adressées à Champollion par un gouverneur du pays, et dans la réponse de Champollion. Le plan du voyage était aussi inédit.

Le volume tout entier a été imprimé sur les manuscrits autographes de l'auteur; et comme il n'est presque aucune localité un peu célèbre de l'Égypte et de la Nubie sur laquelle on n'y trouve des indications plus ou moins étendues, il ne peut manquer de devenir le guide des personnes qui désormais voudront tenter le même genre d'explorations.

Longtemps avant sa mort, M. Kieffer s'était occupé, conjointement avec M. Ruffin, de la composition d'un Dictionnaire usuel turc-français. En 1811, le Ministre des affaires étrangères prit à cette publication le plus vif intérêt; par son ordre, les feuilles de ce Dictionnaire, préparées à Paris par M. Kieffer, étaient portées par les courriers du ministère à Constantinople, d'où M. Ruffin les renvoyait à Paris avec les corrections et additions qu'il avait jugé à propos d'y faire. Ce travail, dont le manuscrit complet s'est retrouvé parmi les papiers de M. Kieffer, va être livré à l'impression. C'est M. Bianchi, avantageusement connu par son Vocabulaire français-turc, publié en 1831, qui est chargé du soin de la révision. Publié en un fort volume in-8°, et enrichi par l'éditeur d'un certain nombre de mots nouveaux, ce dictionnaire renfermera toute la substance du lexique de Meninski, et formera le complément indispensable du Vocabulaire français-turc. L'éditeur compte étendre suffisamment la partie persane, pour dispenser les élèves d'un dictionnaire persan.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

AOUT 1833.

NOTICE

Et extrait du *Roman d'Antar*, par A. CAUSSIN DE PERCEVAL.

Entre les temps reculés pendant lesquels l'histoire de l'Arabie est enveloppée d'épaisses ténèbres, et l'ère brillante de puissance et de civilisation ouverte à la nation arabe par l'islamisme, il est un siècle dont les événements et les personnages commencent à se dessiner dans les traditions sous des traits assez distincts, siècle qui n'a pas été sans gloire, puisqu'il a donné naissance à ces poëmes fameux, nommés *moallacat*, que l'admiration des enfants du désert avait suspendus au temple de la Mekke, et qui sont comptés encore aujourd'hui parmi les plus beaux monuments de la littérature arabe.

Antar ou Antara, fils de Cheddad, qui a dû vivre peu d'années avant Mahomet, est le héros de cette époque de transition, comme le fils de Pelée est le héros de cette antiquité grecque qui n'est plus la fable et qui n'est pas encore l'histoire. Mais Achille appar-

tient davantage à la fiction; Antar a une réalité historique non douteuse. A la fois poëte et guerrier, il a chanté lui-même ses exploits et ses amours. Plusieurs de ses compositions sont parvenues jusqu'à nous[1], entr'autres sa *Moallacat*, pleine de verve et d'enthousiasme belliqueux.

On prétend que sa haute renommée inspira au fondateur de l'Islamisme le regret de ne l'avoir pas connu, et l'on cite de Mahomet ces paroles : « Le seul Bé-« douin que sa réputation m'eût fait désirer de voir, « c'est Antara[2]. »

Le roman historique, en prose mêlée de vers, intitulé : سيرة عنتر, *Aventures d'Antar,* jouit en Orient, et particulièrement en Syrie, d'une célébrité égale à celle des *Mille et une Nuits*, ces contes ingénieux devenus presque populaires en Europe. Mais les aventures d'Antar prennent rang dans un ordre de littérature plus élevé. On y trouve une peinture fidèle de la vie de ces Arabes du désert, dont les mœurs semblent n'avoir reçu du laps des temps presque aucune altération. Leur hospitalité, leurs vengeances, leurs amours, leur libéralité, leur ardeur pour le pil-

[1] Le *Kitab el aghani*, ou livre des chansons, vaste recueil de poésies, de détails biographiques et historiques, contient plusieurs pièces de vers d'Antar (Voy. le Ms. de la Bibliothèque royale, IIe vol. fol. 165). Quelques unes de celles que l'auteur du roman d'Antar met dans la bouche de son héros, et qui sont dans le goût antique, font vraisemblablement partie du *Diwan Antara,* mentionné par Hadji Khalfa.

[2] ما وصف لي اعرابي قط فاحببت ان اراه الا عنترة.
Kitab el aghani, vol. II, fol. 167.

lage, leur goût naturel pour la poésie, tout y est décrit avec vérité. Des récits en quelque sorte homériques des anciennes guerres des Arabes, des principaux faits de leur histoire avant Mahomet, et des actions de leurs antiques héros[1]; un style élégant et varié, s'élevant quelquefois jusqu'au sublime; des caractères tracés avec force et soutenus avec art, rendent cet ouvrage éminemment remarquable. C'est pour ainsi dire l'Iliade des Arabes.

L'auteur est généralement peu connu des Orientaux eux-mêmes; il ne se trouve nommé ni dans le bel exemplaire dont la Bibliothèque royale a fait dernièrement l'acquisition, ni dans celui que je possède. Mais un autre manuscrit, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Reinaud, m'apprend qu'il s'appelait Seyyid youcef, fils d'Ismaïl. Il a emprunté la plupart des matériaux qu'il a mis en œuvre, à divers auteurs versés dans les traditions des anciens âges et cités dans les préliminaires du livre[2], notamment à

[1] On retrouve la trace de la plupart de ces faits dans le *Kitab el aghani*, aux articles :

دريد بن الصمة Vol. II, fol. 282.

ورقا بن زهير بن جذيمة *Ib.* fol. 365.

خالد بن جعفر بن كلاب Vol. III, fol. 1.

عمرو بن معدى كرب *Ib.* fol. 336.

الربيع بن زياد Vol. IV, fol. 4, &c. &c.

[2] Ce sont, d'après mon manuscrit : عبد الملك ابن عيلم — البلخى — جهينة بن اليمنى — الاصمعى — ابو عبيدة —

un savant contemporain de Haroun Arrachid, El Asmaï, auquel une opinion commune, et que j'ai souvent entendu exprimer en Syrie, attribue cet ouvrage. Mais le fond que Seyyid youcef a su exploiter et orner d'un grand nombre de détails et d'épisodes tirés de sa propre imagination, est devenu sous sa plume une véritable création, dont il est juste de lui restituer l'honneur. On s'étonnera de sa fécondité, il est même probable que le goût français lui reprochera de s'y être trop abandonné, quand on saura que sa gigantesque épopée se développe en trente et quelques volumes in-8°. Si le divin Homère lui-même sommeille quelquefois, l'on ne sera pas surpris qu'il existe quelques parties faibles dans une aussi vaste composition; mais il est à remarquer que ces parties inférieures au reste du tableau ne semblent pas être de la même main. On peut soupçonner quelques interpolations. La figure d'Antar, si grande, si animée, quand il est dans le désert, son élément, pâlit et se décolore dans deux guerres d'outre-mer dénuées de vraisemblance. Le contraste de ces expéditions et des scènes si pittoresques, si vraies de la vie nomade, est trop frappant, la touche est trop différente pour que le peintre soit le même.

Il est impossible de fixer avec certitude l'âge du *Roman d'Antar*. Hadji Khalfa, qui écrivait à Constantinople vers le milieu du XVIIe siècle de notre ère,

— الكاهن الغسانى — ابن قطيعة — جاد — سيار
ابن خداش النبهانى — الاشعث الثقفى

n'en fait pas mention dans son catalogue. On pourrait tirer de son silence l'induction que ce roman n'est pas une œuvre d'une haute antiquité, mais non qu'il n'existait pas au temps du bibliographe turc. En effet, l'on comprendra la possibilité d'une semblable omission en réfléchissant que, chez les nations musulmanes qui comptent peu de lecteurs avides, les livres, propagés seulement par la transcription à la main, n'ont pu jusqu'ici que bien lentement pénétrer d'un pays dans un autre. Dans notre Occident, grâce à l'activité de nos presses typographiques, la connaissance des travaux de l'esprit se répand avec rapidité ; nos journaux peuvent en quelques mois créer une réputation européenne. On n'improvise pas ainsi une réputation asiatique en littérature. Pour qu'une renommée de ce genre s'étende d'une extrémité à l'autre de l'empire musulman, il faut de longues années, il faut des siècles, et il a pu s'en écouler plus d'un avant que la publicité ait été acquise, en Turquie, à une production née dans l'Irak ou le Hedjaz, et composée de tant de volumes que chaque copie soignée doit absorber le quart de la vie d'un calligraphe consciencieux.

Hadji Khalfa paraît également avoir ignoré l'existence des *Mille et une Nuits*, ou du moins n'en avoir eu qu'une notion fort imparfaite. Car il est douteux qu'il les ait désignées par l'indication brève et vague de الف ليلة *mille nuits*, visiblement empruntée à un passage équivoque de Massoudi ; et pourtant, suivant une opinion accréditée, confirmée par l'autorité de notre plus célèbre orientaliste, la rédaction de

ces contes doit avoir précédé d'environ deux cents ans celle du catalogue.

On cherche avec aussi peu de succès des renseignements sur l'origine des aventures d'Antar dans la biographie des hommes illustres par Ebn Khallican; elles ne figurent point dans l'énumération qu'il fait des ouvrages composés par les écrivains arabes antérieurs à son époque. A la vérité, il cite un savant nommé Aboulmahacen youcef, fils d'Ismaïl, natif d'Alep, et mort vers le milieu du XIIIe siècle[1]; mais, malgré la ressemblance du nom, il n'est point à présumer que ce soit notre auteur, car le biographe, contemporain et ami d'Aboulmahacen, ne lui attribue d'autres productions que des pièces de vers. C'est donc uniquement par des conjectures que l'on peut essayer de résoudre cette question de date.

Une analogie assez apparente entre les aventures du héros bedouin, son dévouement à sa maîtresse, les entreprises qu'il exécute pour conquérir sa main, sa générosité protectrice des faibles, et les mœurs de la chevalerie d'Europe au moyen âge, a fait penser à M. Delécluse qu'Antar avait été le type primitif de nos chevaliers. « Sans pouvoir prouver, dit-il, que « l'ouvrage du romancier arabe a dû être connu par « quelques Européens, vers le IXe ou Xe siècle, il nous « semble raisonnable de conjecturer que c'est l'arsenal « où les Occidentaux ont puisé tout l'appareil de la « chevalerie. » Cette opinion, quoique soutenue de développements ingénieux, me paraît peu fondée.

[1] An 635 de l'hégire, et 1237 de J. C.

Elle supposerait l'introduction trop ancienne en Europe du roman d'Antar, et en ferait remonter la composition à une époque plus reculée que ne l'indiquent le genre, le goût, le style, dans lesquels il est écrit, rapprochés du silence d'Ebn Khallican et de Hadji Khalfa.

D'autres personnes, notamment M. Reinaud, croyent au contraire reconnaître dans un certain vernis chevaleresque répandu sur divers endroits de cet ouvrage, une imitation des idées et des habitudes de notre chevalerie. Ce sentiment est certainement plus plausible. Je ne saurais néanmoins l'adopter. Je regarde ce roman comme une œuvre entièrement originale. L'esprit qui anime les principaux acteurs du drame et surtout Antar, son exaltation de bravoure, son amour constant pour Abla, sa résignation à se soumettre aux dures conditions que lui impose le père de sa maîtresse, sont les mêmes dispositions morales empreintes dans son antique *Moallacat*. Les actions et les manières des différents personnages répondent parfaitement à l'image que nous pouvons nous former de la vie et des habitudes d'un peuple nomade et guerrier. Cependant je conviendrai qu'il se rencontre quelques détails dont la couleur, faute probablement d'une connaissance assez complète des mœurs arabes, peut nous paraître nuancée d'une teinte d'usages occidentaux. Je n'entends pas parler ici des armures que l'auteur donne à ses guerriers, ni des combats singuliers qu'ils se livrent. Les défis d'homme à homme, dont on trouve de nombreux exemples dans les récits des guerres des pre-

miers disciples de Mahomet [1], devaient être également communs parmi les Arabes, un demi-siècle auparavant. L'on sait aussi que, dès les temps antérieurs à l'Islamisme, les Arabes se servaient de boucliers, de casques, de cuirasses qu'ils achetaient sans doute des Grecs. L'histoire des armures d'Amroul Caïs confiées à la garde du Juif Samouil [2], plusieurs vers des *Moallacat* [3], suffiraient pour attester ce fait s'il avait besoin d'être prouvé. Mais on voit dans le roman de Seyyid youcef quelques tournois, ou plutôt des joutes, dans lesquelles des guerriers éprouvent, la lance à la main, leur force et leur adresse. Des jeux de ce genre ont-ils existé autrefois chez les Arabes? J'avoue que je n'ai rien remarqué dans les anciens auteurs qui puisse justifier suffisamment cette supposition. On pourrait donc être tenté ici de soupçonner un emprunt fait aux mœurs de notre chevalerie. Cependant des hommes admirateurs passionnés de la vaillance, qui faisaient de la guerre leur principale occupation, ne devaient-ils pas avoir des exercices propres à former au maniement des armes? Le *Juego de Canas*, imité des Maures par les Espagnols, transmis par ceux-ci à

[1] Khaled et surtout Ali se rendirent célèbres par leurs succès dans ces luttes. Aussi lorsqu'Ali, parvenu au Califat, proposa à Moawia, qui lui disputait cette dignité, de vider leur différent par un combat singulier, le prudent Moawia répondit : « Je sais qu'Ali, « dans ces sortes d'affaires particulières, n'a jamais manqué de tuer « son adversaire ; je ne veux pas m'exposer à la chance presque cer- « taine de périr sous ses coups. »

[2] *Kitab el aghani*, volume II, fol. 220 et 226, et volume IV, fol. 264.

[3] *Moallacat d'Antara*, vers 34, 51.

notre nation, ne paraît-il pas avoir été chez nous le modèle des tournois, dont l'origine remonterait ainsi aux Arabes? D'ailleurs chez notre romancier la galanterie ne préside pas aux joutes; les femmes n'en sont point spectatrices; les guerriers qui y figurent combattent souvent avec des lances dont le fer est revêtu d'une enveloppe imbibée de suc de safran, pour le rendre inoffensif et imprimer sur les armes des champions qui n'ont pas su parer les coups, des témoignages de la supériorité de leurs adversaires. Si, malgré ces particularités caractéristiques, on croit voir en ce point, ou dans d'autres traits de la physionomie de l'ouvrage, quelques vestiges d'imitation de nos mœurs chevaleresques, on se demandera comment la connaissance de ces mœurs serait parvenue au romancier musulman. Les communications établies par les croisades entre l'Asie et l'Europe, le contact prolongé des chevaliers chrétiens avec les Arabes, paraîtraient offrir une explication de ce fait assez naturelle. Elle conduirait facilement à penser que l'auteur écrivait à une époque postérieure aux croisades. L'examen attentif du style de l'ouvrage change presque en certitude cette dernière hypothèse.

En effet, abstraction faite de quelques formes de langage vulgaire introduites par des copistes qui, transcrivant le texte pour l'usage des conteurs publics, ont altéré certains passages pour les mettre plus à portée de l'intelligence d'un auditoire peu éclairé, le style, bien qu'élégant et savamment cadencé, n'appartient pas à l'école classique des écrivains qui ont fleuri

sous le règne des Califes ; il a un cachet de facture plus moderne, et se rapporte à ce temps où la littérature arabe, touchant à sa période de décadence, offre cependant encore plusieurs productions dignes d'une haute estime, comme l'*Histoire de Timour*, par Ebn Arabchah, mort en 1450 de notre ère.

Cette donnée laisse encore une assez grande latitude aux conjectures. Peut-être quelque observation qui m'est échappée, quelque indication nouvelle puisée dans des manuscrits que je n'ai point eus sous les yeux, fourniront-elles à d'autres le moyen de déterminer avec plus de précision l'âge du roman d'Antar. En attendant les lumières qui me manquent, je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la vérité en estimant que cet ouvrage a été écrit vers le XV[e] siècle, et qu'il a ainsi environ quatre cents ans d'existence.

Les exemplaires en sont fort rares en Égypte ; on en trouve davantage en Syrie. Ceux qui existent aujourd'hui dans les bibliothèques d'Europe, ou qui ont servi de modèle à deux copies récentes faites à Constantinople pour M. le baron d'Italinski et M. Cardin, interprète de France, ont presque tous été tirés d'Alep, de Damas, et de lieux voisins. Je ne pense pas cependant que la Syrie même soit la patrie primitive de ce livre. La tradition populaire, confirmée par le témoignage de quelques manuscrits, en distingue deux éditions légèrement différentes, celle de l'Irak السيرة العراقية et celle du Hedjaz السيرة الحجازية, qui passe pour supérieure. On peut en conséquence supposer avec assez de vraisemblance, qu'il a été rédigé origi-

nairement dans l'une ou l'autre de ces deux contrées.

Will. Jones est le premier qui ait appelé l'attention des orientalistes européens sur cette grande composition, dont il a fait un magnifique éloge [1]. Il ne pouvait cependant l'apprécier que d'une manière imparfaite, puisqu'il n'en avait qu'un seul volume en sa possession. M. de Hammer en a parlé avec une estime égale. Depuis, M. Terric Hamilton a donné une version anglaise du premier tiers de l'ouvrage [2], et ce travail, dont M. Delécluse a publié dernièrement deux extraits traduits en français [3], peut faire juger de l'art avec lequel l'auteur original a su lier tant de faits, mettre en scène tant de personnages, intéresser constamment par la variété des tableaux et le charme de la narration.

L'importance et le mérite du roman historique d'Antar le rendaient digne d'être mentionné honorablement dans le *Journal asiatique*, au moment surtout où un exemplaire complet en dix volumes in-fol., d'une écriture soignée et uniforme, est offert à la cu-

[1] Nihil est elegans, nihil magnificum quod huic operi deesse putem. Ita sane excelsum est, ita varium, ita periculosum, ut non verear eum inter poemata perfectissima recensere (*Poeseos asiaticæ commentarii*, pag. 323).

A la suite de ce passage, W. Jones donne le texte et la traduction d'une pièce de vers du genre satyrique, tirée du roman. M. Kosegarten a aussi publié dans sa *Chrestomathie arabe* un épisode d'Antar. Ce sont là, à ma connaissance, les seuls extraits du texte qui aient paru jusqu'à présent.

[2] Il a été imprimé à Paris, en 1819, une imitation française du commencement de cette version anglaise, sans nom d'auteur.

[3] *Revue française*, 1830.

riosité des amateurs dans la Bibliothèque royale [1]. Je n'entreprendrai pas d'en faire une analyse même succincte; elle ne pourrait former moins d'un tome de ce recueil. Je me bornerai à dire qu'on y voit dominer une double pensée, religieuse et philosophique. Antar est représenté comme chargé par la Providence de la mission d'humilier l'orgueil sauvage des guerriers arabes, et de préparer les voies à Mahomet. Fils d'une esclave noire et d'abord gardien de troupeaux, il parvient par les services qu'il rend à la tribu des Bénou-Abs, par l'admiration qu'inspirent sa valeur et son génie poétique, à triompher des préjugés qui le condamnaient à une condition servile. Il acquiert la noblesse, et, malgré les obstacles que lui suscitent mille envieux de sa gloire, il épouse une jeune fille d'illustre naissance, nommée Abla, qu'il aimait depuis longtemps.

Parmi les guerriers qu'il avait vaincus était Ouézar, homme vindicatif et féroce, qui souvent avait employé la perfidie pour le faire périr. Deux fois Antar lui avait pardonné généreusement; mais enfin, indigné d'une troisième tentative contre sa vie, il lui avait fait crever les yeux. Ce peu de détails était nécessaire pour l'intelligence du morceau suivant, qui donnera une idée de la manière de l'auteur.

[1] C'est celui que M. Cardin a fait copier à Constantinople sur un manuscrit d'Alep.

LA MORT D'ANTAR [1].

Ouézar, fils de Djaber, méditait en secret sa vengeance. Quoique ses yeux fussent privés de la lumière, il n'avait rien perdu de son adresse à tirer des flèches. Son oreille, exercée par un long apprentissage à suivre les mouvements des bêtes féroces sur le bruit de leurs pas, suffisait pour guider ses coups, et jamais le trait qu'il avait lancé ne manquait son but. Sa haine toujours attentive écoutait avidement les nouvelles que la renommée lui transmettait de son ennemi. Il apprend qu'Antar, après une expédition périlleuse et lointaine, vient d'arriver couvert de gloire, apportant avec lui un butin immense, des trésors aussi riches que ceux de Cosroës. A ce récit, Ouézar pleure d'envie et de rage. Il appelle Nedjm son esclave fidèle : « Trop longtemps, lui dit-il, la fortune a protégé « celui dont les succès me désespèrent. Depuis ce jour « où un fer brûlant ravit la lumière à mes yeux, dix « ans se sont écoulés, et je ne suis pas encore vengé ! « Mais enfin le moment est venu où je laverai ma « honte, où j'éteindrai dans son sang le feu qui dévore « mon cœur. Antar est campé au bord de l'Euphrate. « C'est là que je veux l'aller chercher. Je vivrai caché « dans les buissons, dans les roseaux, jusqu'à ce que « le ciel livre sa vie entre mes mains. » Il ordonne à

[1] C'est une imitation plutôt qu'une traduction exacte que je présente ici au lecteur. J'ai retranché un assez grand nombre de passages qui ont trait à des faits antérieurs et qui auraient nécessité des explications trop multipliées.

son esclave de lui amener sa chamelle, dont la course est aussi rapide que celle de l'autruche légère. Il s'arme de son arc et de son carquois rempli de flèches empoisonnées. Nedjm fait agenouiller la chamelle, aide son maître a monter, et prend la bride de l'animal docile dont il doit diriger la marche.

Lorsqu'ils se furent enfoncés dans les espaces immenses du désert, Ouézar exhala en ces mots le ressentiment qui l'animait : « Mes paupières mutilées ne « peuvent plus se fermer au doux sommeil; une nuit « éternelle m'environne. Trois fois vaincu, j'ai roulé « sur la poussière, et ma tribu m'a repoussé de son sein « comme un ennemi. Malheur à toi, fils de Cheddad, « toi qui as causé mes tourments et ma honte! L'envie « a consumé mon cœur et exténué mon corps. Puisse « enfin la fortune favorable à mes vœux te faire tomber « sous mes coups! »

Après plusieurs journées d'une marche pénible, ils sortent des déserts arides et entrent dans le pays qu'arrose l'Euphrate, pays fertile, orné d'arbres et de verdure. Ils parviennent au bord du fleuve. Nedjm jette les yeux sur l'autre rive; il aperçoit des tentes richement décorées, de nombreux troupeaux, des chameaux errants dans la plaine, des lances plantées en terre, des chevaux harnachés et attachés devant l'habitation de leur maître. Il entend les chants des jeunes filles et le son des instruments de musique. Une tente plus belle et plus haute que les autres était dressée à peu de distance du rivage; devant la porte s'élève une longue lance de fer, auprès de laquelle est

un cheval plus noir que l'ébène. Nedjm reconnaît le noble coursier d'Antar et sa lance terrible; il fait arrêter la chamelle qui porte son maître, et se place avec lui derrière des buissons qui les dérobent à tous les regards.

Lorsque la nuit eut étendu sur la terre ses ombres sinistres, Ouézar dit à son esclave : « Quittons ce lieu ; « les voix qui frappent mon oreille me semblent éloi« gnées. Rapproche-moi du fleuve. Mon cœur me dit « qu'un coup signalé va illustrer à jamais mon nom. » Nedjm le conduit par la main, le fait asseoir sur la rive, en face de la tente d'Antar, et lui présente son arc et son carquois. Ouézar choisit la plus acérée de ses flèches, la place sur son arc, et, l'oreille attentive, il attend le moment de la vengeance.

Antar, dans une sécurité profonde, se livrait au plaisir de revoir Abla sa bien-aimée, après une longue absence. Quoique séparé de la tribu des Bénou-Abs, et isolé avec sa famille sur une terre étrangère, il ne croyait avoir à redouter aucun ennemi, parce que la terreur de son nom, imprimée dans le cœur des Arabes, était un boulevart qui défendait ses tentes contre les attaques de tous les habitants du désert. Abla, fière d'avoir pour époux le héros de l'Arabie, redoublait pour lui de tendresse, et l'amour d'Antar pour elle, loin de s'être affaibli par le temps, semblait n'avoir fait que prendre de nouvelles forces. Il oubliait dans les bras de cette compagne chérie et ses travaux et ses dangers, lorsque les hurlements lugubres des chiens, fidèles gardiens du camp, succédant à leurs aboie-

ments prolongés, viennent jeter dans son âme un trouble inconnu. Inquiet, il se lève et sort de sa tente. Le ciel était sombre et nuageux. Antar erre quelque temps dans l'obscurité; il entend de nouveaux aboiements que lui paraissent venir du rivage du fleuve. Poussé par la fatalité, il s'avance au bord des eaux, et, soupçonnant la présence de quelque étranger, il appelle son frère Djérir pour l'envoyer reconnaître l'autre rive. A peine il a élevé sa voix puissante, qui fait retentir les vallons et les montagnes, qu'une flèche l'atteint au côté droit et pénètre dans ses entrailles.

Aucune plainte, aucun gémissement indigne de son courage ne trahit sa douleur. Il arrache le fer de sa blessure, et s'écrie : « O toi, dont la main perfide « s'est guidée sur le son de ma voix pour me frapper « dans les ombres de la nuit, que ne puis-je te con- « naître, pour te poursuivre jusqu'au fond des déserts « et te faire servir de pâture aux animaux sauvages ! « Traître, qui n'as pas osé m'attaquer à la clarté du « jour, tu n'échapperas pas à ma vengeance; tu ne « jouiras pas du fruit de ta perfidie. »

Ouézar entend ces paroles, et la crainte s'empare de son cœur. Il croit que sa flèche a mal servi son ressentiment, et à l'instant l'idée de la colère d'Antar, l'image des tourments qu'il lui prépare, saisissent son esprit d'épouvante; ses forces l'abandonnent; il tombe privé de sentiment. L'esclave Nedjm, voyant que son maître n'est plus qu'un corps froid et sans vie, monte sur la chamelle et se hâte de s'éloigner de ces lieux.

Cependant Djérir était accouru à la voix de son

frère. Antar l'instruit qu'il a été blessé d'un trait décoché de l'autre bord du fleuve, par une main inconnue; il lui ordonne de poursuivre le traître qui l'a frappé, et retourne à sa tente à pas chancelants. Djérir se dépouille de ses vêtements et s'élance dans les ondes. Bientôt il arrive au rivage opposé : il cherche dans l'obscurité, et trouve gisant sur le sable un corps inanimé, auprès duquel sa main rencontre un arc et un carquois. Incertain si ce corps sans mouvement peut être rappelé à la vie, mais espérant tirer quelque éclaircissement de la vue de sa figure, il charge le cadavre sur ses épaules, et le porte à la tente de son frère.

Antar, étendu sur le lit de douleur, environné de ses amis désolés, était en proie aux plus cruelles souffrances. La tendre Abla mettait un appareil sur sa blessure qu'elle arrosait de ses larmes. Dans ce moment Djérir entre et dépose aux pieds de son frère le corps de Ouézar, avec son arc et ses flèches. A peine Antar a-t-il jeté les yeux sur ce visage mutilé, où la férocité est encore empreinte, qu'il reconnaît l'implacable ennemi qui avait tant de fois conjuré sa perte. Il ne doute pas que le coup fatal ne soit parti de sa main, et que la flèche qui l'a blessé ne soit empoisonnée. Alors la douce espérance abandonne son cœur, et l'image de la mort se présente seule à ses yeux. Il l'envisage avec résignation, et, plongé dans de profondes pensées, il garde un moment le silence. Les combats où il a vaincu Ouézar, sans pouvoir dompter son âme de fer, la persévérance de

ce traître à poursuivre sa vengeance, enfin la justice céleste qui n'a pas permis qu'il survécût à son crime, viennent se retracer dans son esprit. Bientôt, sortant de sa rêverie, il s'écrie : « Le malheur de mon ennemi « a satisfait mon cœur ; sa mort me console de ma fin « prochaine dont il ne sera pas témoin. Oui, l'on doit « remercier le destin quand on survit à son ennemi « d'un jour ou même d'un instant. » Ensuite, s'adressant au cadavre de Ouézar : « Misérable, dit-il, tu « n'as pas savouré le plaisir de la vengeance, et j'ai « survécu à ton trépas. Mais vous jouirez de mon triste « sort, vous, guerriers jaloux de ma gloire, rivaux « que j'ai terrassés, et dont le cœur rongé par l'envie « ne peut oublier la honte de votre défaite. Triomphez « donc aujourd'hui, puisque telle est la volonté im- « muable de l'être immortel dont les humains ne peu- « vent prévoir ni éviter les décrets. »

« Fils de mon oncle, lui dit Abla, pourquoi re- « noncer à l'espoir? Pourquoi laisser abattre ton cou- « rage? Une légère blessure de flèche doit-elle t'inquié- « ter, toi qui, méprisant les coups des sabres et des « lances, as supporté sans te plaindre tant de blessures « larges et profondes, dont les cicatrices couvrent ton « corps? »

« Abla, répond Antar, ma vie touche à son terme ; « la flèche qui m'a atteint est empoisonnée. Reconnais « dans ce cadavre les traits de Ouézar, et cesse de te « flatter d'une vaine espérance. »

A ces mots, Abla fait retentir l'air de ses gémissements; elle déchire ses vêtements, arrache ses longs

cheveux et se couvre la tête de poussière. Les femmes qui l'entourent imitent sa douleur; bientôt tout le camp répond à leurs cris plaintifs, et au silence de la nuit succède le tumulte et les accents du désespoir.

Alors Antar dit à ses amis qui fondaient en larmes : « Cessez d'inutiles pleurs. Le Très-Haut nous a tous « assujettis à la même loi, et personne ne peut se sous- « traire aux arrêts du destin. » Puis, se tournant vers Abla : « Chère épouse, dit-il, qui défendra ton hon- « neur et tes jours après la mort d'Antar?...... Je sais « trop que la tribu des Bénou-Abs, privée du secours « de mon bras, va être accablée par ses nombreux en- « nemis, écrasée par toutes les tribus de l'Arabie que « la vengeance réunira contre elle!...... Un second « époux, un autre moi-même peut seul t'éviter les « horreurs de l'esclavage. De tous les guerriers du dé- « sert, Amer et Zéid el khaïl[1] sont ceux dont la va- « leur protégera le mieux ta vie et ta liberté. Choisis « donc l'un des deux et va lui offrir ta main..... Pour « retourner vers la terre qu'habitent les enfants d'Abs, « pour assurer ton passage dans le désert, tu monteras « mon coursier Abjar, tu revêtiras mes armes : sous « ce déguisement, ne crains pas d'être attaquée; mar- « che avec assurance, sans daigner donner le salut aux « guerriers des tribus qui se trouveront sur ta route.

[1] Zéid el Khaïl, fils de Mouhalhil زيد الخيل ابن المهلهل, vécut jusqu'à l'institution de la religion musulmane, qu'il embrassa. Mahomet changea son nom de *Zéid el Khaïl*, Zéid des chevaux, en celui de *Zéid el Khaïr*, Zéid du bien. *Kitab el aghani*, vol. IV, fol. 7.

« La vue du cheval et des armes du fils de Cheddad « suffira pour intimider les plus audacieux. »

Ensuite Antar prit la main d'Amrou Zoulkelb[1], et la pressant contre son cœur : « Ami, lui dit-il, je te « confie le jeune fils d'Aroué. Que cet aimable enfant, « élevé par toi et formé par ton exemple, devienne « un jour un héros, et que tes soins acquittent pour « moi la dette d'amitié que j'ai contractée envers son « père. »

Cependant le rideau des ténèbres s'était levé ; l'aube parut en souriant[2] et commença à colorer le sommet des montagnes. Antar se fit porter hors de sa tente, et là il distribua à ses parents et à ses amis les nombreux troupeaux, les chameaux et les coursiers qu'il possédait, et tout le butin qu'il avait rapporté de sa dernière expédition, réservant pour Abla la portion la plus considérable. Après ce partage, il fit ses adieux à Amrou, et l'engagea à retourner dans sa tribu avant que le bruit de sa mort se répandît dans l'Arabie et enhardît leurs ennemis communs à venir l'attaquer. Vainement Amrou protesta qu'il ne le quitterait point et qu'il voulait escorter Abla jusqu'à la tribu des Bénou-Abs. « Non, lui dit Antar, tant que j'aurai un « souffle de vie, Abla n'aura d'autre bras que le mien « pour la défendre. Pars, et si tu veux exposer tes « jours pour l'amitié, va combattre les Bénou-Nebhan, « va venger ma mort sur la famille de Ouézar. »

[1] Guerrier de la tribu des Bénou Kadaa, et ami d'Antar. *Kitab el aghani*, vol. IV, fol. 304.

[2] لما ارتفعت ستور الظلام و اقبل الصبح بالابتسام

Amrou cède à regret; il lui jure d'exécuter ses volontés, et les deux amis confondent leurs larmes dans un dernier embrassement. Antar ordonne les préparatifs du départ. Bientôt on abat les tentes, on les plie, on les charge sur des chameaux. La triste Abla se laisse revêtir des armes pesantes de son époux; ceinte de son large sabre, tenant dans la main sa lance redoutable, elle monte sur l'Abjar, tandis que des esclaves font asseoir Antar dans la littière où Abla avait coutume de se placer, dans des temps plus heureux, lorsqu'elle traversait les déserts.

On part: Amrou prend le chemin qui conduit à la tribu de Kadaa; Antar et sa famille se dirigent vers la terre de Chourbé. Ses esclaves chassaient en avant les troupeaux et les chameaux qui portaient les bagages; à leur suite venaient les cavaliers; la marche était fermée par Abla et Antar, accompagnés de l'infatigable Djérir qui précédait les pas de l'Abjar, et de son neveu Khadrouf, qui guidait la chamelle chargée de la litière.

A peine ils avaient perdu de vue les bords fortunés de l'Euphrate et commençaient à s'enfoncer dans l'immensité des déserts, qu'ils aperçurent au loin des tentes qui paraissaient comme des points obscurs à l'horizon, ou comme une bordure noire de la draperie azurée des cieux. C'était une tribu riche et puissante. Les guerriers qui la composaient égalaient en nombre les grains de sable de l'Irak, et en courage les lions des forêts. Aussitôt que leurs yeux vigilants eurent distingué dans le lointain la faible caravane qui s'avançait, trois cents des plus braves s'élancèrent sur leurs che-

vaux, saisirent leurs lances et volèrent à sa rencontre. Aussi rapides que les gazelles légères, leurs coursiers franchissent l'espace, et bientôt ils sont à la portée de la flèche. Alors ils reconnaissent la litière et le guerrier qui l'accompagne : « C'est Antar, se disent-ils les « uns aux autres; oui, c'est lui qui voyage avec son « épouse. Voilà ses armes, son cheval, et la magnifi- « que litière d'Abla. Retournons vers nos tentes, et « ne nous exposons pas à la colère de cet invincible « guerrier. » . . . .

Déjà ils avaient tourné bride et allaient reprendre leur course vers leur tribu, lorsqu'un d'entre eux les arrêta. C'était un vieux cheikh, dont l'esprit fin et rusé pénétrait les événements les plus secrets et perçait les voiles du mystère : « Mes cousins, leur dit-il, c'est « bien la lance d'Antar; c'est bien son casque, sa cui- « rasse et son coursier, dont la couleur ressemble à « la nuit; mais ce n'est ni sa taille, ni sa contenance « fière; c'est la taille et le maintien d'une femme « timide. Croyez-moi, Antar est mort, ou bien une « maladie dangereuse l'empêche de monter à cheval; « et ce guerrier que porte l'Abjar, cet Antar prétendu, « c'est Abla qui se sera revêtue des armes de son « époux, pour nous intimider, tandis que le véritable « Antar est peut-être couché mourant dans cette li- « tière. » . . . .

Ses compagnons frappés de ses observations reviennent sur leurs pas. Aucun d'eux cependant ne se sent l'audace de commencer l'attaque; mais ils se déterminent à suivre de loin la caravane, dans l'espoir

de voir naître quelque circonstance qui puisse fixer leur incertitude.

Cependant la main délicate d'Abla ne pouvait plus supporter le poids de la lance de fer; elle est obligée de la remettre à Djérir. Bientôt, lorsque le soleil parvenu à la moitié de son cours eût échauffé les sables de toute l'ardeur de ses feux, épuisée de fatigue, accablée par la pesanteur de ses armes, Abla voulut s'arrêter et prendre un instant de repos. Djérir s'avance vers elle, la soutient et l'aide à descendre de cheval.

A ce spectacle[1] les cavaliers qui observaient tous

[1] Je me suis permis de substituer les détails qui précèdent à ceux que donne l'auteur. La circonstance qui, dans l'original, fait reconnaître Abla, est certainement plus caractéristique de l'instinct observateur des Bédouins, mais elle est d'une nature si nue, si éloignée de nos convenances de style, que je n'ai pas cru pouvoir la reproduire en français. Voici le texte :

« اتفق من القضا و القدر والبلا المسطر ان عبلة نزلت تحتى تريق الماء فلما خلصت من شغلها وركبت على جوادها اتوا الفرسان على اثرها الى ان وصلوا الى موضعها فنظروا الى اراقة الماء فراوه مفروشًا على الارض بالطول والعرض. وكان عنتر اذا بال يثقب في بولته الحجر من شدة حيله وقواه التى قد ركبها فيه الاله فلما عاينوا الفرسان ذلك قال الشيخ يا بنى الاعمام الم اقل لكم انها امراة »

« Accidit per fatum ut Abla descenderit de equo urinam emit-
« tendi causâ. Et cum perfecisset opus suum et conscendisset equum,
« appropinquaverunt equites qui sequebantur eam, advenerunt-
« que ad locum, et viderunt urinam sparsam hùc et illùc. Antar
« autem cùm mingeret, perforabat lapides jactu urinæ, ob magnum

leurs mouvements, ne doutent plus de la réalité de leurs soupçons; ils mettent leurs lances en arrêt, et pressent les flancs de leurs coursiers pour fondre sur cette troupe qu'ils jugent trop faible pour leur résister. Antar était étendu dans la litière presque privé de sentiment. Les cris des ennemis, les hennissements des chevaux, la voix d'Abla qui l'appelle, viennent frapper son oreille et le tirer de cette léthargie. Le danger lui rend des forces; il se soulève, montre la tête et pousse un cri terrible qui porte l'effroi dans tous les cœurs. A ce cri semblable au tonnerre, le crin des coursiers se hérisse; ils reculent, ils fuient et emportent au loin dans la plaine leurs cavaliers glacés de la même terreur, et qui se disaient entre eux : « Malheur à nous! « Antar respire encore. Il a voulu éprouver les habi- « tants du désert et connaître quelle serait la tribu assez « hardie pour ambitionner la conquéte de son épouse « et de ses biens. » Envain le vieux cheikh qui leur avait déjà inspiré sa confiance cherche encore à les rassurer; la plupart sont sourds à sa voix et poursuivent leur course vers leur tribu. Trente seulement consentent à rester avec lui et continuent à observer la caravane.

Malgré ses douleurs que chaque instant rendait plus cuisantes, Antar avait voulu reprendre ses armes et remonter sur son coursier. Il fait replacer Abla dans la litière et marche à ses côtés : « Sois tranquille, lui

« robur quod illi Deus indiderat. Et cum aspexissent equites istud, « dixit eorum princeps : Patrueles mei, nonne dixi vobis feminam « esse?................ »

« disait-il ; Antar veille encore sur toi ; mais ce sont « ses derniers moments qu'il consacre à ta défense. » Abla attache sur lui un regard plein de tristesse. « Antar, lui disent ses compagnons en voyant son « attitude souffrante, n'épuise pas les forces qui te res- « tent, remonte dans la litière. Longtemps tu nous as « protégés par ta valeur, c'est à nous aujourd'hui de « combattre pour toi. » Il leur répond : « Je vous re- « mercie, mes cousins, vous êtes braves, mais vous « n'êtes pas Antar. Marchez, j'espère encore vous con- « duire heureusement jusqu'à notre tribu. »

Au déclin du jour ils arrivèrent dans une vallée peu éloignée des lieux où campaient les Bénou-Abs. Elle se nommait la vallée des Gazelles, et les montagnes qui la formaient ne laissaient d'autre issue du côté de la terre de Chourbé, qu'une gorge étroite où trois cavaliers pouvaient à peine se présenter de front. Antar fit passer en avant les troupeaux et la chamelle qui portait Abla. Quand il eut vu toute la caravane défiler devant lui, il s'avança lui-même à l'entrée de la gorge. En cet instant ses douleurs augmentent ; ses entrailles sont déchirées, et chaque pas de son coursier lui fait éprouver des tourments pareils aux supplices des enfers. Il arrête l'Abjar, plante sa lance en terre, et, s'appuyant dessus, il demeure immobile.

Les trente guerriers qui suivaient ses traces, en le voyant dans cette position, firent halte à l'autre extrémité de la vallée. « Antar, se disaient-ils les uns aux « autres, s'est aperçu que nous observions sa marche ; « sans doute il nous attend dans ce défilé pour nous

« exterminer. Profitons de la nuit qui va nous envelop-
« per de ses ombres pour regagner nos tentes et re-
« joindre nos frères. — Mes cousins, leur dit le cheikh,
« n'écoutez pas les conseils de la crainte; l'immobilité
« d'Antar est le sommeil de la mort. Hé quoi! ne con-
« naissez-vous pas son courage impétueux? Antar at-
« tendait-il son ennemi? S'il était vivant, ne fondrait-il
« pas sur nous comme le vautour sur sa proie? Avan-
« cez donc, ou si vous refusez de poursuivre votre
« marche, du moins restez en ce lieu jusqu'à ce que
« l'aurore vienne éclaircir nos soupçons. »

Persuadés de nouveau par ses discours, ses compagnons demeurent; mais toujours inquiets et alarmés, ils passent la nuit sur leurs chevaux, sans se livrer aux douceurs du sommeil. Enfin le jour commence à paraître et à dissiper les ombres qui couvraient la vallée. Antar est toujours à l'entrée du défilé dans la même attitude, et son coursier docile est immobile comme lui. A cette vue les guerriers étonnés se consultent longtemps entre eux; toutes les apparences leur montrent qu'Antar est mort, et cependant aucun d'eux n'ose l'approcher, tant est grande la crainte qu'il inspire. Le vieux cheikh fixe bientôt leur irrésolution. Il descend de sa jument, et, la piquant avec la pointe de sa lance, il lui fait prendre sa course vers le fond de la vallée. A peine elle est parvenue au pied des montagnes, que l'ardent Abjar, la sentant approcher, s'élance vers elle avec de bruyants hennissements. Antar tombe comme une tour qui s'écroule, et le bruit de ses armes fait retentir les échos.

Les guerriers, qui aperçoivent sa chute, s'empressent de voler vers lui. Ils s'étonnaient de voir étendu sans vie sur la poussière celui qui avait fait trembler l'Arabie, et ne pouvaient se lasser d'admirer sa taille gigantesque. Renonçant à l'espoir d'atteindre la caravane, qui avait dû arriver pendant la nuit à la tribu des Bénou-Abs, ils se contentèrent de dépouiller Antâr de ses armes pour les emporter chez eux comme un trophée. En vain ils voulurent saisir son coursier. Après la mort de son maître l'Abjar n'aurait plus eu de cavalier digne de lui. Plus rapide que l'éclair, il disparaît à leurs yeux et s'enfonce dans les déserts.

On dit qu'un de ces hommes, touché du sort d'un héros qu'avaient illustré tant d'exploits, pleura sur son cadavre, le couvrit de terre et lui adressa ces paroles : « Honneur à toi, brave guerrier, qui, pendant ta vie « as été le défenseur de ta tribu, et qui, même après « ta mort, as protégé les tiens par la terreur qu'im- « primait ton aspect ! Puisse ton âme vivre heureuse « à jamais ! Puissent les rosées bienfaisantes humecter « le lieu où tu reposes ! »

EXTRAIT

D'une lettre à M. Th. Panofka, sur les peintures des grottes Marzi et Querciola, et sur deux vases peints de la collection de M. Durand, par M. FÉLIX LAJARD.

Monsieur,

Vous avez eu la complaisance de me communiquer les dessins coloriés que vous avez reçus des peintures qui ornent l'intérieur de deux grottes sépulcrales, découvertes en 1830 et 1831, près de Corneto, l'ancien *Tarquinii*, dans des terrains appartenant à MM. Marzi et Querciola[1].

Occupé depuis longues années de l'étude des antiquités orientales et de l'examen des rapports que paraissent avoir entre eux certains mythes de la Grèce, de la Perse et des peuples hyperboréens, je n'ai pu voir les dessins coloriés de l'intérieur des grottes Marzi et Querciola sans être frappé du caractère asiatique ou oriental qu'ils présentent dans quelques-unes de leurs parties.

Les peintures qui couvrent les parois latérales de la grotte Marzi[2] ont principalement attiré mon attention.

[1] Voy. *Bulletino*, 1830, pag. 231 et suiv.; 1831, pag. 81 et suiv. —*Annali*, 1831, vol. III, pag. 312 et suiv. —*Monum. de Inst.*, tav. XXXII et XXXIII.

[2] Voy. *Monum. de Inst.*, tav. XXXII.

En examinant les danses mystiques qu'elles représentent, le souvenir des danses que j'ai vu exécuter en Perse et en Turquie, soit dans les cérémonies religieuses, soit dans les fêtes particulières, ce souvenir, dis-je, s'est offert à ma mémoire avec des traits caractéristiques qui ont singulièrement fortifié la première impression générale que m'avaient fait éprouver ces peintures. Quelque préparé que je fusse, par des observations antérieures, à retrouver des traces d'usages asiatiques dans des représentations que je devais, avec M. Gerhard, rapporter au culte de Bacchus, je n'ai pu cependant me défendre de quelque surprise en reconnaissant ici ces mêmes attitudes, ces mêmes mouvements, ces mêmes particularités de costume qui avaient si souvent excité ma curiosité au milieu des fêtes de l'Orient. Cette remarque s'applique, en général, aux six danseuses des peintures de la grotte Marzi[1] et aux deux danseuses de la grotte Querciola[2], mais plus particulièrement encore à la figure qui est placée à l'extrémité droite d'une des parois intérieures de la première de ces deux grottes[3]. Cette figure reproduit avec une similitude parfaite les poses les plus habituelles des danseurs et danseuses de Perse. La tête jetée en arrière, la face tournée vers le ciel, ainsi que la paume des mains; les cheveux épars, longs et touffus; l'inflexion du buste et des hanches, le mouvement des bras, des cuisses et des jambes; la pointe

[1] *Loc. sup. cit.*
[2] *Ibid.* tav. XXXIII, B. F. C.
[3] *Ibid.* tav. XXXII, partie supérieure.

des pieds posée en dedans, sont autant de caractères propres à la danse persane; et ces mêmes caractères, nous les retrouvons tous ici. Vous comprendrez facilement, monsieur, qu'ils ne se soient pas effacés de la mémoire d'un européen aussi peu accoutumé que je l'étais, en arrivant en Perse, à voir exécuter des danses avec des mouvements et des poses semblables à ceux qu'exécute la danseuse qui, sur les peintures de la grotte Marzi, vient de me servir de point de comparaison. Je pourrais, au reste, invoquer avec confiance le témoignage de toutes les personnes qui ont séjourné en Perse, et celui d'un grand nombre de dessins coloriés, persans ou indiens, que j'ai eu l'occasion de voir, soit en Asie, soit en Europe, et qui représentent des danses nationales.

Les costumes des six danseuses de la grotte Marzi n'attestent pas moins une origine orientale que leurs attitudes et leurs mouvements. Et d'abord, qu'il me soit permis de rappeler ici qu'une des particularités remarquables du costume des femmes, dans tout l'Orient, est l'usage où elles sont de placer leur ceinture sur les hanches, et de ne point soutenir leur gorge. Il résulte de cette coutume que les seins descendent promptement jusqu'à la ceinture; et cet effet est si impatiemment désiré, que les Persanes, par exemple, non contentes de l'influence qu'exercent sur cette partie du corps la chaleur du climat et l'usage journalier des bains de vapeur, ont grand soin, mariées ou non, de tirer leurs seins chaque jour, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la place que je viens d'indiquer. Les peintures

des grottes de Corneto nous montrent des danseuses qui avaient, comme les femmes de la Perse moderne, obtenu le même résultat, soit par ce dernier procédé, soit par l'effet inévitable de l'abaissement de leurs ceintures jusqu'aux hanches. Les seins de ces danseuses sont même tellement bas ou affaissés, qu'on ne peut en retrouver ici aucune trace; tandis que sur les parties de ces grottes où des personnages sont peints avec un costume indubitablement grec, le dessinateur a eu soin d'indiquer les seins des femmes par des traits qui laissent à cette partie du corps la forme et la place que la nature lui a données.

La coupe de l'espèce de tunique que portent les danseuses de la grotte Marzi, la longueur des manches, la manière dont elles sont attachées à la tunique, l'agencement des écharpes, la forme de l'espèce de jupon qui est fixé sous la ceinture, les chaussures très-couvertes et brodées, sont autant de particularités que l'on retrouve dans le costume des bayadères persanes. Je ne puis me rappeler, en ce moment, si la couleur amaranthe, qui se reproduit avec une intention marquée dans l'habillement des danseuses de nos peintures, est habituellement affectée, en Perse, aux femmes de cette profession. Mais ce que je ne saurais avoir oublié, c'est que l'amaranthe est la couleur nationale des Persans. Quant aux tissus brodés et transparents qui font partie du costume des danseuses de la même grotte, vous penserez probablement avec moi, monsieur, qu'on ne peut leur attribuer une origine grecque, et que je suis fondé à les considérer comme

des mousselines brodées ou brochées, de l'espèce de celles dont les dames persanes font un grand usage pour leur habillement, et qui, de temps immémorial, se fabriquent dans l'Inde. Les bordures de couleur, qui ornent les espèces d'écharpes ou de manteaux flottants que portent quelques-unes de ces mêmes danseuses, ces bordures, dis-je, ne sauraient appartenir à l'art grec et nous révèlent également une origine orientale.

Je ne passerai pas non plus sous silence, monsieur, quelques circonstances qui, sur les peintures dont je vous entretiens, me paraissent fournir de nouveaux indices des rapports qui existaient entre le culte de Bacchus, celui de Jupiter Sabasius, et ceux de Vénus-Uranie, d'Ormuzd et de Mithra. Telle est, par exemple, la présence simultanée, dans un même tableau[1], du lierre, du myrte et du lotus ou nymphæa bleu. Le lierre, comme personne ne l'ignore, fut spécialement consacré à Bacchus chez les Grecs; mais ce qui n'a peut-être pas encore été remarqué, c'est que sur plusieurs médailles de l'Asie Mineure, dites *incertaines de Cilicie*[1], on reconnaît la feuille de lierre, avec un pampre de vigne ou une grappe de raisin, parmi les symboles qui accompagnent la représentation d'une divinité assise, que l'on n'a pas hésité à prendre pour Jupiter, et qui me paraît être le *Jupiter Sabasius* des Phrygiens et de quelques autres peu-

[1] *Monum. de Inst.*, tav. XXXII.

[1] Voy. Mionnet, *Description de méd. ant.*, tom. III, pag. 667, nos 670, 671, 672 et 673; et pag. 668, nos 677, 678, 679 et 680.

ples de l'Asie Mineure. Avant d'achever cette lettre, j'aurai l'occasion de revenir sur ce point, et de vous indiquer quelques-uns des rapports intimes qui durent exister entre ce Jupiter Sabasius, Bacchus, Ormuzd et Mithra.

Le myrte était un des symboles propres aux initiations, selon la remarque judicieuse de M. Gerhard [1]; et s'il fut un des attributs de Bacchus, comme le prouvent le témoignage des peintres de nos deux grottes et un passage connu d'Aristophane, commenté par son scoliaste [2], il n'est pas moins constant que ce symbole appartenait aussi au culte de Vénus et à celui d'Ormuzd [3]. On doit supposer qu'il en fut de même à l'égard du lotus ou nymphæa bleu; et c'est ici le cas de vous rappeler, monsieur, que j'ai retrouvé cette plante symbolique sur des monuments figurés, que peuvent revendiquer à la fois les mystères de la Vénus-Uranie des Assyriens et les mystères de Mithra. Les livres religieux des Parses disent textuellement que le nymphæa est consacré à Aban; et cet Ized est la manifestation de Mithra comme génie de l'eau [4].

Les peintures de la grotte Marzi, en nous montrant plusieurs colombes parmi les animaux qui sont représentés sur les parois où l'on voit réunis le lierre, le myrte et le lotus, nous fournissent encore un exemple non moins remarquable des nombreux rapports

[1] *Loc. cit.*, pag. 340.

[2] Aristophane, *Ran.*, 329 sqq. *ibiq. scoliast.*

[3] Voy. *Zend-Avesta*, tom. II, pag. 100.

[4] *Ibid. Boun-Dehesch*, pag. 407.

auxquels j'ai déjà fait allusion. Un passage souvent cité d'Artémidore[1], plusieurs monuments grecs, et les doctes observations de quelques archéologues[2] nous avaient déjà appris, en effet, que la colombe, symbole de Vénus chez les Assyriens et chez les Grecs, était aussi consacrée à Bacchus; et vous me permettrez bien, monsieur, d'observer ici que dans un ouvrage encore inédit, mais qui a été soumis, en 1825, au jugement de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, je crois avoir mis hors de doute que cet oiseau fut un des emblèmes les plus fréquemment employés, sur les monuments anciens de la Perse, pour représenter Mithra.

Ce n'est probablement pas sans intention que, sur les tableaux de la grotte Marzi, on avait réuni des oiseaux et des arbres sacrés. Une semblable réunion se rencontre habituellement sur les monuments antiques de l'Orient; et ces objets me paraissent y être les symboles de la vie spirituelle ou de la vie immortelle, si je ne me fais pas illusion sur leur véritable acception. Sans entrer ici dans des détails que ne comportent ni la forme, ni l'étendue d'une lettre, je me bornerai, monsieur, à exposer en peu de mots quelques considérations générales sur ce point important.

Dans le système religieux des Perses, les oiseaux, soit parce qu'ils habitent les régions supérieures, les

[1] *Oneirocrit.*, tom. II, xx, pag. 174.—*Ibiq. Reiff*, pag. 350. Lips., 1805, 2 vol. in-8°.

[2] Boettiger, *Archeolog. Mus.* tom. I, pag. 96 et 97.—Creuzer, *Symbol.*, tom. III, pag. 191, 518 et suiv.

régions les plus éloignées de la terre et les plus voisines du soleil, soit par d'autres raisons encore que j'expliquerai ailleurs, ont été choisis pour être à la fois les emblèmes des dieux eux-mêmes, et les symboles des grades auxquels, dans les mystères, se rattachait l'idée d'une assimilation à des divinités de divers ordres, ou, en d'autres termes, l'idée d'une véritable apothéose. Ces êtres privilégiés, représentants des dieux, ou messagers des dieux, doivent donc, par leur présence sur les monuments orientaux, indiquer que les scènes dans lesquelles ils interviennent, appartiennent à un ordre de choses autre que l'ordre terrestre, et qu'elles nous transportent soit dans une région intermédiaire entre le ciel et la terre, soit dans la région céleste, séjour des bienheureux, séjour réservé aux âmes devenues *pures et lumineuses*, selon les expressions des livres zends.

Les arbres, sur ces mêmes monuments, sont encore, comme les oiseaux, des emblèmes de la vie immortelle, mais avec une acception plus générale, et, en même temps, plus précise; car dans la langue zende, le mot *orouere*, arbre [1], signifie aussi *âme ou vie*; et ce double sens est parfaitement en rapport avec la composition des sujets au milieu desquels est placé l'arbre ou le rameau sacré des initiations aux mystères. Ici, au-dessus de ce symbole de la vie immortelle, se trouve constamment la colombe à ailes

[1] C'est de ce mot *orouere* (*urvara*, selon la leçon de MM. Rask et Eug. Burnouf), que s'est formé le latin *arvor*, *arbor*. Cette dernière remarque appartient à Anquetil.

éployées, emblème de Mithra, roi des vivants et des morts, juge et conducteur des âmes, etc.

C'est probablement par une conséquence naturelle de l'acception symbolique attribuée aux arbres sacrés, que ceux-ci furent choisis parmi les espèces qui, telles que le myrte, le cyprès, le pin, le laurier, portent un feuillage qui reste vert dans toutes les saisons, ou produisent des sucs dont la nature inflammable pouvait aussi rappeler l'idée de la vie immortelle, en rappelant celle du feu, *germe éternel de la vie*, selon la doctrine du Zend-Avesta. J'ajoute qu'en Perse, où tant d'usages anciens n'ont pas cessé d'être pratiqués, certains arbres, et surtout ceux qui sont placés près des sources, reçoivent encore, de nos jours, une espèce de culte, que tolère la religion musulmane : une des principales obligations de ce culte est celle de suspendre aux branches de ces arbres des morceaux d'étoffes de couleur quelconque, auxquels les passants les moins superstitieux se gardent bien de toucher [1].

Les explications succinctes dans lesquelles je suis entré au sujet de l'acception symbolique des arbres et des oiseaux vous feront, je n'en doute pas, apercevoir plus d'un rapport entre certaines coutumes religieuses de la Perse, de la Grèce et de l'Italie. Mais, laissant de côté cette dernière considération, je n'en suis pas moins disposé à croire, je vous l'avouerai, que mes

[1] On peut consulter, sur le culte des arbres chez les Persans, plusieurs observations curieuses que sir William Ouseley a réunies dans le paragraphe IX de l'appendice qui termine le premier volume de son ouvrage intitulé *Travels in various countries of the East, more particularly Persia.*

observations sont applicables à l'explication de peintures qui, tout en appartenant aussi indubitablement à l'art grec que celles des tombeaux de Corneto, m'ont déjà donné lieu de vous faire remarquer plusieurs particularités dont chacune nous a révélé une origine orientale, ou tout au moins une communauté bien remarquable d'usages et d'idées entre les peuples de la Grèce, de l'Étrurie et de l'Orient.

Je préfère profiter de la place qui m'est accordée ici, pour vous entretenir quelques instants, monsieur, d'un vase peint, inédit, sur lequel j'ai observé plusieurs particularités qui me semblent pouvoir concourir, avec les peintures des tombeaux de Tarquinii, à établir d'une manière évidente l'origine orientale de certaines formes du culte de Bacchus chez les Grecs, et la fusion des idées grecques dans ce même culte. Ce vase, d'une admirable exécution et d'une conservation parfaite, se trouve dans la riche et précieuse collection de M. Durand, qui, avec l'obligeance que vous lui connaissez, a bien voulu me permettre d'en publier ici le dessin [1] et la description.

Le sujet offre la représentation de la marche triomphale de cette divinité que les antiquaires sont convenus d'appeler le *Bacchus indien*. Ce dieu est assis entre les deux bosses d'un dromadaire [2] qui marche de gauche à droite, ou de l'Occident vers l'Orient; il a les

[1] *Mon. de Inst.*, tav. L. *A*.

[2] En désignant ici cet animal sous le nom de *dromadaire*, je me conforme à l'usage généralement reçu; mais il convient de dire que les naturalistes appellent *camelus dromedarius* (L.) le *chameau à*

pieds appuyés sur une espèce d'étrier; il tient de la main gauche un sceptre terminé par une boule en or; et il fait avec le bras droit un geste en arrière, comme s'il voulait ordonner aux quatre personnages qui le suivent de s'arrêter, ou de cesser de faire résonner leurs instruments. La tête dessinée de profil est barbue, tournée de gauche à droite, et ornée d'une coiffure qui a la plus grande analogie avec le *bonnet phrygien*, et dont les appendices inférieurs tombent sur l'oreille, le cou et la poitrine, comme on l'observe sur plusieurs autres monuments où sont représentés des personnages qui portent le vrai bonnet phrygien. Le dieu est vêtu d'une tunique parsemée d'étoiles, de petits fleurons, et ornée, sur le devant, d'une longue bande brodée en échiquier; dans le bas, d'une grecque; et, dans le haut, d'une broderie formant autour du cou une espèce de collier qui rappelle la coupe et les ornements des *stoles* brodées des anciens rois de Perse. Une ceinture couverte d'ornements bosselés en or sert à lier cette tunique, qui ne descend que jusqu'aux genoux, et qui tombe sur un pantalon absolument façonné comme l'anaxyride du costume que les monuments romains attribuent à Mithra et à des personnages phry-

une seule bosse, dont l'espèce, tantôt lourde dans ses formes, tantôt légère et propre à la course, s'est répandue de l'Arabie dans une grande partie de la Perse, de la Syrie et du nord de l'Afrique, tandis qu'ils donnent le nom de *camelus bactrianus* (L.) au *chameau à deux bosses*, qu'ils regardent comme *originaire de l'Asie centrale* (Cuvier, *Règne animal*, tom. I, pag. 257-258), et qui est beaucoup moins commun que le premier dans les provinces méridionales de l'Asie.

giens ou barbares. Ce pantalon se lie ici, de même que sur la plupart de ces monuments, à une chaussure de forme orientale, et il est orné de broderies ou de fourrures disposées en zig-zag, comme celles des anaxyrides de Pâris et des Amazones sur plusieurs vases peints[1]. Autour du dromadaire sont rangés neuf personnages dont sept portent une coiffure et une tunique analogues à celles de Bacchus. Leurs anaxyrides et leur chaussure ne diffèrent en rien de celles du dieu lui-même. Le premier et le septième de ces personnages asiatiques sont représentés avec une barbe et placés respectivement aux deux extrémités du tableau, de manière à se faire face et à comprendre entre eux, comme dans un cercle ou une ellipse, Bacchus et tout le reste du cortége. Leur attitude mérite d'être remarquée : ils tiennent les deux bras élevés et le corps en équilibre sur la pointe des pieds, sans que cependant on puisse décider si cette pose doit indiquer qu'ils exécutent une danse mystique. Les cinq autres figures asiatiques me paraissent être des femmes, et sont disposées de la manière suivante : la première porte et pince une cithare de l'espèce appelée *phorminx;* les cornes et les boules qui terminent la barre transversale de cet instrument sont dorées; la seconde, placée immédiatement derrière le dromadaire, tient des deux mains un flambeau allumé dont la flamme est aussi peinte en

[1] J'ajoute, d'après le témoignage d'un bas-relief romain et d'un cône persépolitain, tous deux inédits, que l'usage des anaxyrides brodées fut également commun à Mithra et aux initiés qui avaient été promus à certains grades mithriaques.

or; la quatrième marche en avant du dromadaire, le conduisant par un licol et tenant, de la main gauche, un bâton qui achève de rappeler les fonctions d'un chamelier de l'Orient; la cinquième et la sixième se voient sur un plan plus élevé, et portent, l'une, un éventail de forme demi-circulaire qu'elle présente à Bacchus; l'autre, une lyre heptacorde, semblable à celle dont l'invention est attribuée à Mercure. Les deux figures de femmes qui, avec les sept personnages asiatiques dont je viens de parler, complètent le cortége de Bacchus, se distinguent de ceux-ci par la forme de leur costume, aussi bien que par le *tympanum* qu'elles tiennent chacune de la main gauche; la première est vêtue d'une longue tunique plissée et non brodée, mais à manches pareilles à celle du dieu lui-même; la deuxième nous montre une tunique longue et plissée, mais sans manches ni broderie; l'une et l'autre ne portent ni bonnet phrygien, ni anaxyride. L'arrangement de leurs cheveux, la forme de leurs vêtements et de leur chaussure, rappellent enfin des coutumes grecques, et forment un contraste singulier au milieu d'un tableau dont tous les autres détails appartiennent évidemment aux mœurs et au costume des peuples de l'Orient.

Une pareille représentation mérite, à tous égards, de nous arrêter quelques instans. Elle nous offre le premier exemple, je crois, d'une composition peinte sur un vase grec avec l'intention manifeste d'imprimer un caractère oriental non-seulement aux détails, mais à l'ensemble même du sujet.

Bacchus nous apparaît ici, en effet, entouré de neuf personnages dont nous verrons, plus loin, que l'idée ne pouvait être revendiquée par la Grèce. Au premier abord, on serait tenté, j'en conviens, de les prendre pour les neuf muses, et de faire valoir à l'appui de cette opinion, soit la considération que fournit ici une identité de nombre, soit le témoignage des monuments et des traditions qui, chez les Grecs, nous montrent les muses servant de cortége à Bacchus. Mais dans ce cas, on ne tiendrait aucun compte du costume asiatique de sept des personnages en question, non plus que du caractère viril de deux d'entre eux; et si nous pouvions passer condamnation sur deux points aussi importants, il nous resterait encore l'avantage décisif d'avoir à faire observer que chez les Grecs les muses passaient pour être originaires du pays des Thraces, et qu'en les donnant pour compagnes à Bacchus, divinité dont le culte avait eu tant de peine à s'établir en Grèce, les mythologues confirmeraient, par là même, l'opinion qui attribuait aux muses une origine étrangère. A défaut des traditions qu'il faudrait demander aux Thraces eux-mêmes, il est donc plus naturel de chercher le type de la représentation que nous avons sous les yeux, dans une des conceptions qui appartiennent aux nations de l'antique Orient. Mais, afin de ne pas courir le risque de nous égarer dans cette recherche, il convient, je crois, monsieur, de remarquer préalablement que la barbe et les autres formes qui donnent ici à Bacchus tous les signes caractéristiques de l'âge viril, excluent l'idée de *fils* qui se présente

assez généralement à notre esprit lorsque nous rencontrons ce nom. C'est indubitablement avec le double caractère de *père* et *créateur*, que l'arybalos de la planche L. A. nous offre les traits de cette divinité. En partant de ce point de vue, nous nous trouvons conduits à observer que, dans les livres zends, Ormuzd, *père* et *créateur*, est représenté sur le Gorotman, l'Olympe des Perses, ayant à ses côtés Mithra, et entouré tantôt de sept, tantôt de neuf[1] personnages, les uns mâles, les autres femelles, que ces livres appellent les *amschaspands*, c'est-à-dire, les *immortels et excellents*, et auxquels il faudrait ajouter encore, pour avoir le tableau complet de cette cour céleste, plusieurs autres personnages dont je crois inutile de rapporter ici les noms. Une conception analogue semblerait se montrer aussi dans les livres sanscrits, qui donnent pour compagnes à Krichna les neuf *gopis* ou bergères. Mais l'idée de *père* ne domine point ce mythe pastoral; et Krichna, dans le système religieux des Indiens, paraît trop évidemment avec le caractère de *fils* et de dieu pasteur, pour que nous ne devions pas nous arrêter au point de comparaison que nous fournissent les sept ou les neuf amschaspands d'Ormuzd.

Les attributions de ceux-ci présentent la plus grande analogie avec celles que les traditions mythologiques de la Grèce assignaient aux neuf muses. Les amschaspands du Zend-Avesta sont frères et sœurs, et appelés fils et filles d'Ormuzd, de même que les neuf sœurs

[1] Je reviendrai plus loin sur cette alternative de nombre.

sont réputées filles de Jupiter, divinité dont le culte, chez les Grecs, offre tant d'autres rapports avec celui d'Ormuzd [1]. Remarquons encore que le nom de *Bahman* [2], l'un des amschaspands qui joue le rôle le plus important, et que je considère comme la manifestation d'Ormuzd dans ses fonctions de roi du ciel fixe ou du firmament, signifie en zend le *ciel pur* ou le *ciel excellent* [3], tandis que l'une des neuf muses porte, dans la mythologie grecque, le nom d'*Uranie* (Οὐρανία), que les Latins ont rendu par le mot *cœlestis*.

Il est permis de supposer qu'une conception plus analogue au mythe des neuf amschaspands mâles et femelles qu'à celui des neuf muses, toutes femelles, devait se retrouver aussi dans l'ancien système religieux de la Phrygie. Cette contrée fut, à une époque dont la haute antiquité ne saurait être contestée, le siége d'une institution célèbre que son nom seul nous autorise à considérer comme ayant été fondée en l'honneur de Jupiter Sabasius. Plus tard, le culte de Bacchus et celui d'Ormuzd et de Mithra vinrent se réunir dans les Sabasies au culte de cette divinité. Une antique tradition, que nous a conservée Pausanias, et sur laquelle je reviendrai tout à l'heure, sem-

[1] Un des rapprochements les plus importants à signaler est, sans doute, cette double circonstance, qu'Ormuzd et Jupiter sont tous deux fils du *Temps*, et fils d'un père qui dévore ou *absorbe* ses enfants.

[2] *Vohou-man*, en zend.

[3] Ou, dans l'acception métaphysique, *l'intelligence pure*, *l'intelligence excellente*.

blerait indiquer que la première de ces deux fusions remonte à l'époque de la fondation de Troie par Dardanus. La seconde, celle du culte d'Ormuzd et de Mithra avec les Sabasies, peut sans difficulté, je pense, être attribuée à la domination des Perses sur l'Asie Mineure, depuis la conquête de Cyrus; mais, quoique les historiens de l'antiquité se taisent sur ce dernier point, l'alliance des trois cultes n'en reste pas moins un fait constant, qu'il est facile de prouver par des témoignages authentiques, et qui nous permet de supposer qu'antérieurement il existait des rapports nombreux entre les attributions et les mythes de chacune des divinités que je viens de nommer.

Le surnom de Sabasius donné à Jupiter et à Bacchus par les textes ou par les monuments lapidaires; plusieurs traditions bien connues des archéologues; le costume phrygien de Bacchus et de Jacchus sur les deux vases que j'ai décrits; la présence, sur l'un de ces vases et sur les peintures des grottes de Corneto, de certains instruments propres aux cultes d'origine phrygienne; les médailles de l'Asie Mineure qui attribuent à Jupiter deux symboles, le lierre et le pampre de vigne, que nous retrouvons partout dans le culte de Bacchus, sont autant de particularités ou de faits qui concourent, j'ose le croire, à justifier suffisamment mes propositions en ce qui concerne Jupiter Sabasius et Bacchus-Sabasius. Celle qui est relative à Ormuzd et à Mithra se fonde à la fois sur la considération de l'identité des fonctions et des symboles propres à Ormuzd et à Jupiter; sur l'observation importante que

dans le système religieux des Perses le culte d'Ormuzd est inséparable de celui de Mithra; et enfin sur l'explication que j'ai donnée ailleurs[1] de la formule sacramentelle NAMA. SEBESIO, qui fut employée dans les mystères de Mithra. Cette explication, qui me semble avoir obtenu l'assentiment du plus grand nombre des archéologues, nous montre que chez les Phrygiens l'idée d'Ormuzd se confondait avec celle du Sabasius de leurs mystères, et que le culte de Mithra avait fait alliance avec les Sabasies, sans cesser d'être réuni et subordonné à celui d'Ormuzd.

Si je ne me fais illusion sur les conséquences que l'on peut tirer de cet enchaînement de faits et de considérations, il me paraît impossible, monsieur, de se refuser à reconnaître que la confusion qui, dans les Sabasies, s'opéra entre les cultes de Jupiter, de Bacchus et d'Ormuzd, tous trois surnommés *Sabasius*, nous autorise à penser, je le répète, qu'antérieurement à cette alliance, les mythes propres à chacune de ces trois divinités devaient présenter entre eux de nombreuses analogies. On peut ajouter encore ici une supposition qui s'offre naturellement à l'esprit, c'est à savoir, que ces trois cultes, en se confondant dans une même institution, durent se faire des emprunts réciproques.

[1] Voy. *Nouvelles observations sur le grand bas-relief mithriatique du Musée royal de Paris*, pag. 23-26.

MANAVA DHARMA SASTRA,

Lois de Manou, comprenant les institutions civiles et religieuses des Indiens, traduites du sanscrit et accompagnées de notes explicatives, par A. Loiseleur des Longchamps. — 1 vol. in-8°.

M. Loiseleur des Longchamps avait déjà bien mérité des lettres sanscrites en publiant un texte soigné des lois de *Manou*, accompagné des fragments les plus importants des commentaires [1]. Il vient encore de rendre service aux lettres en général, en ajoutant à son premier travail la traduction française de ce code renommé, qui a fondé l'existence politique du peuple indien. Nous ne doutons point du succès que doit obtenir cette importante publication dans un temps où l'on recherche avec tant d'avidité ce qui a rapport aux origines des peuples. C'est une page très-curieuse de l'histoire du genre humain; car cet ouvrage ne serait-il recommandable que par sa haute antiquité, il mériterait de fixer l'attention du savant qui aime à se transporter en esprit à la naissance des vieilles sociétés. Mais il y a dans ce monument extraordinaire quelque chose de plus que l'attrait piquant d'une simple curiosité; ou je me trompe, séduit par l'objet habituel de mes études, ou je dois reconnaître dans l'ensemble de la législation indienne l'œuvre la plus étonnante de la

[1] *Lois de Manou,* publiées en sanscrit, avec des notes contenant un choix de variantes et de scolies. Un vol. in-8°.

philosophie : système admirable par son unité, qui saisit l'homme par l'imagination et la foi pour le conduire dans le chemin d'une morale sévère; qui l'entretient, comme être vivant et comme citoyen, dans les dispositions d'un esprit calme et résigné, non pas précisément par le dogme de fer de la fatalité, mais par l'enseignement plus consolant du spiritualisme; qui enchaîne le présent au passé et à l'avenir, et représente le mortel sur la terre comme recueillant les fruits d'une vie antérieure et préludant à une autre existence. Je sais tout ce que l'on peut dire contre la croyance de la métempsycose; mais il est intéressant de voir comment, appliquée en grand, elle peut fonder un état politique qui a traversé les âges sans altération, et donner à un peuple une individualité que le temps n'a point encore effacée. C'est que le code de *Manou* ne ressemble point à nos codes modernes, remplis de prescriptions sèches et arides, ne présentant que des menaces et jamais d'encouragements, toujours des châtiments, jamais de récompenses, ne réglant que le présent, et n'offrant aucun avenir. Le législateur indien établit des principes religieux, donne des préceptes de morale; il commande, mais il instruit; il parle des intérêts humains et présents, mais il dit à l'homme d'où il est venu et où il peut aller. C'est un maître, mais en même temps c'est un père et c'est un pontife. Tel était le caractère du philosophe des âges antiques.

Ce code, ou du moins les principes sur lesquels il paraît fondé, semblent avoir été en vigueur dès l'ori-

gine de la société indienne. Ont-ils été importés par la colonie, qui serait venue du nord-ouest, à une époque immémoriale, s'établir dans l'Inde, et imposés au peuple indigène par un vainqueur plus puissant et plus éclairé? ou bien sont-ils un produit du sol indien, un résultat d'une civilisation lente et progressive (lect. I, sl. 110)? Les éléments manqueront peut-être encore longtemps pour décider ces questions. Je vois dans le *Harivansa* plusieurs sociétés qui naissent et qui se divisent naturellement en castes, suivant le système de *Manou*, malgré leur communauté d'origine. C'est qu'en effet partout il faut reconnaître ces distinctions qui peu à peu se dessinent dans les associations humaines, et que forment la science, le courage, l'industrie et la force brute et matérielle. Ces éléments, que la nature me semble elle-même établir, mais d'une manière variable, voyons comment la philosophie va s'en emparer pour les coordonner, les enchaîner à jamais, et donner, dans cette partie du monde, un démenti à cette même nature, partout ailleurs changeante et mobile.

Elle proclame la spiritualité de l'âme, et sur ce principe métaphysique, elle construit tout l'édifice civil. Elle s'adresse aux besoins moraux de l'homme, mécontent de ses destinées mortelles et avide de compensations. Elle entre dans ses peines, et, raisonnant avec lui, elle cherche à lui donner des convictions capables de le soutenir, quelle que soit sa position sociale.

Tous les êtres, depuis le simple végétal jusqu'au

génie de l'ordre le plus élevé, sont animés d'un souffle spirituel émané du premier principe; ils forment entre eux une grande échelle, dont les dégrés supérieurs sont occupés par les âmes qui ont le mieux mérité, c'est-à-dire qui ont le mieux accompli leurs devoirs. Car tous ont des devoirs à remplir, ils possèdent une intelligence qui peut les diriger : bien plus, quels qu'ils soient (lect. XII, sl. 240), végétaux et animaux, par la puissance d'une dévotion austère, ils peuvent immédiatement arriver au séjour du bonheur. L'homme, en s'appliquant ce principe, doit reconnaître que sa condition est ou un progrès ou un mouvement rétrograde, une récompense ou une punition, et il doit l'accepter avec joie ou avec résignation, persuadé qu'il peut se préparer une amélioration dans son sort futur ou une aggravation de peine. Cette idée une fois établie, le législateur qui avait trouvé dans la société l'existence nécessaire et la distinction des quatre castes, a dû les déclarer héréditaires; car le fait de la naissance dans une caste plus ou moins élevée supposant une récompense ou une peine, admettre la possibilité de modifier ce fait, c'était porter la confusion dans tout son système. Qu'un *Kchatriya,* nommé *Viswâmitra,* arrive un jour, contre la règle générale, à la dignité de Brahmane, c'est une exception qui confirmera la règle, c'est une infraction aux lois même de la nature, que les dieux seuls pourront autoriser par des motifs dont ils sont les juges. On s'est récrié contre cette suprématie du Brahmane, considéré comme une divinité sur la terre; mais ses obligations étaient aussi

plus strictes que celles des autres. Il enseignait la sainte écriture, il présidait aux sacrifices; la science était pour lui un devoir, et le Brahmane ignorant devait être évité (lect. IV, sl. 81); la sainteté de sa conduite, sa soumission aux lois, sa pureté, sa mortification, son désintéressement devaient être exemplaires; et ce n'était pas trop des honneurs qu'on lui rendait pour payer toute l'instruction et la vertu qu'on exigeait de lui. Trompés par quelques idées de notre Occident, nous ne voulons voir dans les Brahmanes que des prêtres : nous les supposons possédés d'une morgue sacerdotale que la loi semblerait autoriser en les appelant la base de l'édifice social (lect. XI, sl. 83); mais privilégiés sur la terre, ils ne le sont pas au tribunal du juge suprême, et comme leurs obligations sont plus grandes, ils ont aussi plus à craindre que les autres, placés, comme ils le sont, au premier échelon. Il est d'usage de parler de l'oppression orgueilleuse des Brahmanes; cependant il leur manquait, pour être redoutables, une hiérarchie et un chef, et les puissants *Kchatriyas* se soumettaient sans murmurer à leur ascendant, qui pouvait être celui de la religion, mais surtout celui de la science.

J'ai montré la philosophie organisant les ordres divers de la société, et rivant, si vous le voulez, les chaînes de chaque condition par le moyen du dogme de la transmigration des âmes. Elle a le secret de rendre chacun content de son sort. Pour la souffrance et l'humiliation, elle a une parole d'espérance; elle a pour l'orgueil et l'ambition une menace dont elle montre

partout l'accomplissement autour d'elle. Ce n'est pas seulement le *Soûdra,* autrefois peut-être Brahmane infidèle ou *Kchatriya* injuste, et condamné maintenant, par un arrêt du juge des morts, à rester esclave toute sa vie, qu'elle présente comme un avertissement continuel au mortel vicieux; c'est encore l'homme malade ou difforme qu'elle lui met sous les yeux comme puni dans cette vie des crimes ou des fautes d'une existence précédente qu'il a négligé d'expier (lect. XI, sl. 48 et seq.). Et c'est ainsi qu'elle explique, d'une manière sinon véritable, du moins plausible, cette mystérieuse inégalité de rangs, de santé, de talents, source inépuisable de plaintes amères contre la Providence, thèse embarrassante pour le docteur qui prétend donner la raison du mal métaphysique et moral.

Après avoir réglé l'ordre politique, il appartenait encore à la philosophie d'administrer la famille, et après avoir considéré l'homme dans ses rapports avec toute la nature et avec ses concitoyens, de le diriger encore dans ses devoirs de père et de fils. Usant de toute la puissance du dogme religieux, elle a dit au père qu'il renaissait dans son fils, que de ce fils dépendrait même son bonheur après sa mort; elle a dit au fils que la félicité de ses ancêtres était une conséquence de sa piété (lect. III, sl. 37 et 38) et des sacrifices qu'il faisait en leur honneur; qu'oubliés par lui, ils se trouveraient dégradés et perdraient le mérite de leurs propres œuvres Quelle était donc la pensée du philosophe devenu homme d'État? Il voulait assurer et la propagation de l'espèce et la sainteté du

mariage. Il annonçait à l'homme qu'en recevant l'existence il avait contracté une dette envers les mânes (lect. IV, sl. 257), c'était de se faire revivre lui-même dans un fils; il établissait une solidarité entre le fils, qui peut souffrir des fautes de son père (Ibid., sl. 173), et le père qui peut déchoir par la négligence de son fils; il forçait le père, par une considération personnelle, à inspirer à ses enfants ces sentiments de piété filiale qui profitent toujours au bien commun de l'État, parce que celui qui observe les lois de la famille est mieux soumis aux lois de la patrie; et par une perpétuité de sacrifices intéressés, il liait le passé à l'avenir, ne faisant qu'une seule chaîne de tous ces anneaux des siècles écoulés et futurs. La mort ne rompt pas les nœuds de famille : l'homme vivant est un centre où vient se rattacher le bonheur de ses ancêtres et l'espérance de sa postérité.

Nos sceptiques modernes riront peut-être de cette œuvre toute de foi et de moralité religieuse, que je regarde comme le véritable triomphe du spiritualisme. Oh! j'aime bien mieux cette philosophie qui unit l'homme à ce qui fut et à ce qui sera par des liens qu'on peut appeler superstitieux, que ce froid système qui tend à l'isoler dans le monde par le moyen du doute et de l'égoïsme.

J'ai exposé le principe sur lequel repose la législation indienne; et j'ai franchement admiré ce grand travail d'une philosophie heureusement créatrice, ne rêvant pas de vaines spéculations, mais donnant à ses systèmes une application immédiate pour la paix et la

moralité du genre humain. Je ne trouve nulle part cette philosophie plus sensible, plus présente que dans cet ouvrage, que sa haute pensée conçoit avec sagesse, que sa main façonne avec complaisance, et que sa confiance livre aux siècles à venir, qui en garderont le dépôt impérissable. Je ne suis pas tellement aveugle que quelques détails de cet ensemble merveilleux ne choquent quelquefois ma raison : l'homme a pu mêler ses passions à l'œuvre du philosophe. Mais gloire à cette philosophie qui, de son regard profond embrassant l'espace et le temps pour le bien des générations présentes, associe le monde passé au monde futur! Honte à l'humanité, quand par un alliage impur elle déprécie ce métal précieux, quand la science, d'un côté, abuse de sa supériorité pour exercer une tyrannie au nom de la religion, quand la force militaire, de l'autre, s'entend avec l'intelligence sacerdotale pour régner en commun au détriment des autres hommes! (Voy. lect. I, sl. 93, seq. et alib. lect. IX, sl. 313 et seq. ibid. 303 et alib.)

Ainsi je suis révolté, par exemple, quand je lis (lect. IV, sl. 80 et 81) que le *Soûdra* ne doit pas être initié à la connaissance de la loi et aux pratiques religieuses (lect. VIII, sl. 417); que le Brahmane peut lui prendre son bien; quand je vois (lect. VIII, sl. 270 et seq.) les supplices barbares auxquels on le condamne pour des fautes légères envers des Brahmanes; quand un motif purement religieux fait autoriser le vol, comme dans le sl. 20 de la lect. XI; quand on permet à la police de tenter l'homme accusé

pour le faire succomber et ensuite le condamner par induction (lect. VIII, sl. 182). D'un autre côté, je ne puis m'empêcher de sourire, quand l'agriculture est blâmée, par le seul motif que le soc déchire la terre et les animaux qu'elle renferme (lect. X, sl. 84). Je m'amuse à cette foule de petites prescriptions qu'ennoblit cependant une pensée pieuse, et dont les unes ne sont que des préceptes d'hygiène ou d'économie domestique, dont les autres, chez nous, ne trouveraient leur place que dans la *civilité puérile*. Mais je reconnais la raison triomphant de l'esprit de système, ou la nature rentrant dans ses droits et l'emportant sur le préjugé religieux, quand je lis (lect. II, sl. 137) que le *Soûdra*, à cent ans, a droit au respect de ses semblables (lect. II, sl. 145); qu'une mère est plus respectable que mille pères (lect. III, sl. 61); que la coquetterie est utile chez la femme (lect. II, sl. 100); qu'il faut être pieux sans macérer son corps par la dévotion (lect. VIII, sl. 265); que le mensonge est préférable à la vérité lorsqu'il s'agit de sauver la vie d'un homme, serait-ce même un *Soûdra*. Que ne serais-je pas disposé à pardonner à la législation qui proclame positivement (lect. V, sl. 107, et lect. XI, sl. 245) que l'oubli des injures efface la souillure des plus grands péchés!

Mais ce n'est pas seulement au savant, qui s'est occupé des études philosophiques, que la lecture des lois de *Manou* peut offrir quelques attraits. D'autres personnes y trouveront aussi des particularités intéressantes, relatives aux objets divers de leurs travaux. Le

légiste y verra le germe de la loi normande (lect. IX, sl. 105); le principe de la loi romaine, qui déclare que l'épouse, le fils et l'esclave ne possèdent rien par eux-mêmes (lect. VIII, sl. 416); la politique romaine, qui respectait les dieux et les lois des nations vaincues (lect. VII, sl. 201 et 205); les prohibitions de mariage jusqu'au sixième degré (lect. III, sl. 5); quelques ordonnances des lois juives, et surtout la fameuse loi spartiate qui autorisait le mari à céder sa femme à un autre homme dans la vue de propager sa race (lect. IX, sl. 59). Le théologien y trouvera le précepte de la confession, et surtout le mérite de la contrition (lect. XI, sl. 327 et 230), les cérémonies et les effets de l'excommunication (lect. XI, sl. 182 et seq.) L'économiste, entre autres choses, y lira que l'intérêt de l'argent est porté à 2 et même à 5 p. 0/0 par mois (lecture VIII, sl. 142). Le publiciste examinera pour quelle raison les médecins, les bergers et les marins sont assez peu considérés pour être exclus des sacrifices (lect. III, sl. 152, 158, 166, 180; lect. IV, sl. 220), et il sourira de l'anathème porté contre tous les administrateurs, traités de fourbes et recommandés à la sévérité du roi (lect. VII, sl. 123). Le littérateur lui-même sera étonné de trouver dans un ouvrage de législation des idées ingénieuses, des comparaisons pleines de finesse, de hautes pensées, des descriptions vraiment poétiques. Quoi de plus beau que ces stances sur la vertu (lect. VI, ad fin.), qui la représentent comme accompagnant l'âme après la mort! Quelle invention plus spirituelle que ce passage

de la VII[e] lecture, où le châtiment est personnifié, et apparaît, avec sa couleur noire, son œil rouge, comme gouvernant la nature entière ! Quelle naïveté patriarcale dans la peinture de l'homme coupable qui vient de lui-même, avec l'instrument de son supplice, demander au roi la punition qu'il a méritée (lect. VIII, sl. 314 et seq.)! Quel sujet de réflexion pour celui qui a étudié les poëtes grecs, et qui trouve, reproduites presque littéralement, les prescriptions singulières qu'Hésiode a consignées dans son livre *Des ouvrages et des jours,* v. 727 et seq. (Voy. lect. IV, sl. 46 et 52)!

C'est donc une lecture aussi curieuse qu'utile que celle des lois de *Manou;* et c'est sous ce rapport qu'il faut remercier M. Loiseleur-Deslongchamps d'avoir eu la patience de nous présenter en français tous ces détails, dont quelques-uns sont difficiles à reproduire, et d'autres fastidieux à développer. Son travail est exécuté avec une attention consciencieuse, qui doit lui mériter la confiance des lecteurs. Il ne s'est pas contenté de traduire la traduction anglaise de W. Jones; tout pénétré du texte qu'il venait de faire imprimer, il n'a écouté que ses inspirations, et n'a pas toujours suivi le guide qui l'avait précédé. Je le louerai surtout pour la lumière qu'il a répandue sur la X[e] lecture, où il est question des classes mêlées, et qu'il a présentée avec un ordre satisfaisant. Sa diction est claire et surtout élégante, ce qui était un point très-difficile dans un ouvrage de ce genre. Il ne cherche point à embellir son original; il le livre à notre curiosité dans

toute sa simplicité native : c'est une copie aussi ressemblante qu'il était permis de l'espérer. La traduction est suivie d'une table des matières fort bien rédigée, qui présente l'analyse de cette grande composition dans l'ensemble et dans les détails de ses douze livres. Une autre table alphabétique, également fort utile, renferme les noms propres et les termes relatifs à la religion et aux usages, mentionnés dans le cours de l'ouvrage. Les personnes qui s'intéressent aux études sanscrites ne peuvent que féliciter M. Loiseleur-Deslongchamps d'avoir terminé une traduction qui manquait, et qui, étudiée comme je le désire et comme je l'entends, doit répandre une grande clarté sur les antiquités de l'Inde et sur l'histoire du genre humain.

Je souhaite que l'on soit persuadé de la sincérité de l'opinion que j'émets sur le travail de M. Loiseleur-Deslongchamps, et s'il était besoin de prouver le soin avec lequel j'ai examiné son œuvre, je le ferais en lui soumettant quelques réflexions sur le sens qu'il a jugé à propos d'adopter en plusieurs endroits.

Lect. II, sl. 7. *Manou possède toute la science divine:* सर्व्वज्ञानमयो हि सः Le traducteur a cru devoir faire rapporter cet hémistiche à *Manou,* cité dans le vers précédent. Ne serait-ce pas plutôt avec le mot वेदे, qui précède immédiatement, qu'il faudrait établir ce rapport? *Le Véda renferme toute science, quelle qu'elle soit.* Au reste, M. Loiseleur-Deslongchamps a pour lui l'autorité d'un commentateur qu'il cite dans ses notes.

Lect. II, sl. 19. N'y aurait-il pas une faute d'impression dans ces mots : *la contrée nommée Brahmarchi*, ब्रह्मर्षिदेशो ? Ne faudrait-il pas, *la contrée nommée le pays des Brahmarchis ?*

Ibid. sl. 225. *Un propre frère est l'image de l'âme*, भ्राता स्वो मूर्त्तिरात्मन : J'avoue que j'aurais compris qu'*un frère est pour nous notre propre image*.

Lect. VII, sl. 166. Je crois que la traduction de ce *sloca* renferme une distinction qui n'est point dans le texte, lequel a peut-être aussi besoin d'être modifié. « Un prince, au lieu de marcher en avant, attend « l'ennemi et se retranche dans un camp, en deux circonstances, lorsqu'il veut couvrir un allié, ou lorsqu'il a été lui-même successivement affaibli, *soit « par les coups du sort, soit par suite de mauvaises « combinaisons.* » C'est précisément cette distinction que le texte ne me présente pas : दैवात् पूर्व्वकृतेन il est affaibli *à raison de sa destinée, par suite des fautes commises dans une vie précédente*, suivant le commentaire que cite M. Loiseleur-Deslongchamps : mais la conjonction वा qui suit ne me semble pas placée ici pour disjoindre दैवात् de पूर्व्वकृतेन, mais pour opposer ce dernier mot à अनुरोधेन. Ce qui fait qu'au lieu de चानुरोधेन je lirais वानुरोधेन.

Lect. IX, sl. 256. *Le roi employant comme espions ses propres yeux*, चारचक्षुः. Pour combiner le sens de ce mot avec l'idée contenue dans le sl. 261, je traduirais : *le roi se servant d'espions qui sont comme ses yeux.*

Je ne pousserai pas plus loin ces remarques : je connais l'ingénieuse sagacité de M. Loiseleur-Deslongchamps, et je ne doute pas qu'il n'ait eu de bonnes raisons pour se décider en faveur d'un sens plutôt que d'un autre; car il a travaillé avec un soin aussi consciencieux qu'éclairé, et il a dû ajouter aux éclaircissements de Jones et des commentateurs toutes les lumières que lui fournissait son érudition, secondée d'un esprit délicat et d'un goût éprouvé.

A. LANGLOIS.

NOTICE

Des manuscrits géorgiens envoyés en France par le prince Théimouraz, membre de la Société asiatique.

Les derniers princes Bagratides de Cakheth, et ceux de la branche collatérale des princes de Moukhran, qui montèrent sur le trône de Géorgie à la fin du XVIIe siècle, se distinguèrent par leur amour pour les lettres. Au milieu d'une vie agitée, et des persécutions qu'ils eurent à souffrir, ils trouvèrent assez de loisir pour les protéger et les cultiver eux-mêmes honorablement. Artchil III, fils aîné de Wakhtang V ou

Chah Navaz Ier, roi de la Géorgie centrale, renversé tour à tour des trônes d'Iméreth, de Cakheth et de Karthli, écrivit une *histoire universelle* d'après les documents tirés des auteurs européens, dont j'ai vu un exemplaire entre les mains de deux princes venus en 1831 à Paris, qui en faisaient leur lecture habituelle. Ne la connaissant que par de courts extraits qu'il m'a été possible d'en copier, je ne puis prononcer sur le mérite de cet ouvrage. C'était, au reste, le plus beau manuscrit géorgien que l'on pût voir, par la pureté et l'élégance de l'écriture. Artchil avait encore composé une chronique contenant l'histoire de son pays, dont quelques fragments sont connus par l'ouvrage de Müller sur l'Histoire russe, cité dans *Breitenbauch* (*Geschichte der staaten von Georgien*). Le roi Wakhtang VI, neveu du précédent, s'est illustré par son *Recueil de lois*, ouvrage important dont une partie sera bientôt publiée en France. Il établit une imprimerie géorgienne à Tiflis, d'où sortirent diverses publications. Les unes sont des livres de prières et des portions de l'Écriture-Sainte; des autres, qui sont purement littéraires, la principale est une édition du beau roman de l'*Homme à la peau de tigre*, avec des commentaires mystiques et politiques, fort estimée en Géorgie, mais dont la plupart des exemplaires ont péri dans l'incendie de Tiflis en 95. Outre tous ces ouvrages, Artchil III, Wakhtang VI, et son fils Bakar VII, faussement nommé Chah Navaz II dans nos livres d'Europe, travaillèrent en commun et successivement à la révision et à la mise en ordre de la

Bible géorgienne, magnifique monument de l'ancienne langue, qui se perd chaque jour de plus en plus. Wakhouchti, fils de Wakhtang VI, et un autre prince nommé Thoumanof, ont écrit des histoires de Géorgie, à peine connues de nous par leurs noms, et que des circonstances malheureuses ne nous permettent pas encore de consulter.

Antoni Ier, patriarche du Karthli et du Cakheth, appartenant à la famille royale comme fils de Jassikhan, roi de Karthli, s'est distingué par la composition d'ouvrages remarquables. Le *Tsqobil-Sitqouaoba,* recueil d'odes historiques, dont nous avons des échantillons bien propres à faire vivement désirer la possession du reste, deux grammaires, dont l'une est très-considérable, et plusieurs autres ouvrages sur divers sujets, attestent sa persévérance et son talent.

De son côté, la branche de Cakheth produisait un illustre littérateur dans la personne du roi Théimouraz Ier, roi de Karthli et de Cakheth, dont la carrière politique fut si bouleversée, qu'on a peine à concevoir dans quels loisirs il put composer un *Éloge du printemps.* Notre correspondance en renferme des fragments curieux.

Enfin, pour arriver à des temps voisins du commencement de ce siècle, un des descendants de ce même Théimouraz, le prince David, le dernier qui ait porté le titre de roi de Géorgie, encore ne le porta-t-il pas longtemps, composa beaucoup d'ouvrages, dont l'énumération se trouve renfermée dans cette épitaphe gravée sur son tombeau :

« Créé comme homme de l'argile terrestre, com-
« posé des quatre éléments de la matière, doué du
« don de la vie et de la parole, et par elle distingué
« de tout ce qui respire, maintenant privé de ces
« avantages.

« Non-seulement je l'emportai sur tous les êtres
« vivants, mais encore 1050 ans d'antiquité, et l'au-
« torité souveraine et les priviléges du trône me pla-
« cèrent au-dessus des autres hommes. Tout cela a
« disparu pour moi.

« Jeune par mes années, et non par ma raison, je
« reçus l'éducation convenable à un homme libre; je
« fatiguai mon esprit à travailler sur les saints livres,
« j'acquis l'intelligence des lois civiles, et n'eus point
« de rival dans la guerre.

« Je prouvai en plus d'une rencontre mon dévoue-
« ment à la patrie, me fis aimer de mon peuple géor-
« gien par ma douceur, par ma constance en amitié et
« mon exquise politesse.

« J'ai fait une grammaire pour expliquer ma langue,
« des catégories, un symbole ecclésiastique, une géo-
« graphie, un traité d'artillerie, une mythologie, un
« abrégé d'histoire, un roman ; tout cela en vain.

« J'ai défendu ma patrie des attaques de l'étranger,
« battu les Lesghis à Karel, à Matan, sur les terres de
« Tchar; deux fois j'ai combattu les Turcs et le pacha
« de Kars. Là, Ichiq-Bey me porta six coups de ci-
« meterre, et je le terrassai comme David Goliath.

« J'ai mis en fuite l'avant-garde persane, quand
« le Qodja vint à Tiflis; et quand, le second jour, les

« Géorgiens furent vaincus par les Perses, je conser-
« vai intactes les troupes qui m'avaient été confiées,
« et sus les tirer saines et sauves du carnage.

« Rien de stable en ce monde; tout passe avec ra-
« pidité; richesse, pauvreté, grandeur, ne sont qu'une
« ombre, un rêve. O homme, ne t'attache point à ce
« qui est vanité. »

Dernier rejeton de cette noble race, qui survit à sa ruine dans les souvenirs de l'histoire, le prince Théimouraz se console, à Saint-Pétersbourg, par la culture des lettres, des hautes infortunes de sa famille. Vivant presque en simple particulier, il ne trouve d'autre plaisir qu'à étudier les antiquités de son pays, et à tracer le récit des événements dont il fut le théâtre.

Un savant français, qui a porté à la Russie la gloire de nos professeurs, M. Charmoy, lui suggéra l'idée de s'unir aux travaux de la Société asiatique : il accepta cette offre, et fut admis dans notre sein à la dernière séance publique de 1831, en présence même d'un prince son parent, souverain détrôné de l'Iméreth.

Depuis cette époque, le prince Théimouraz daigna prendre une part personnelle à nos recherches. Dans ses lettres, malheureusement trop rares, il parle de la Société asiatique avec l'expression de l'estime la plus profonde, et dans les termes les plus honorables. C'est pour lui témoigner sa haute considération, qu'il permet que les portions de sa correspondance ayant trait à la littérature, soient insérées au Journal. En un mot, il attache un très-grand prix aux suffrages des savants

d'Europe. On a déjà vu des échantillons de sa manière d'écrire dans un article intéressant du mois d'août 1832.

L'année passée, le prince Théimouraz eut la bonté d'envoyer à la Société asiatique deux beaux manuscrits dignes en tout de sa munificence. Le premier est une grammaire géorgienne, rédigée par le prince David, son frère, d'après celle du patriarche Antoni, par demandes et par réponses. L'autre, dont on pourra donner un extrait par la suite, contient les particularités les plus remarquables de la vie de ce même prince David, écrites par son frère. Non-seulement ces mémoires nous initient aux événements les plus importants de l'histoire de la Géorgie à la fin du XVIIIe siècle, et présentent le tableau fidèle des mœurs de la famille royale des Bagratides, mais les détails topographiques exigés par la nature même des récits servent à faire très-bien connaître les localités du théâtre des guerres du prince David contre les Lesghis et les Turcs de Kars. C'est la reconnaissance pour un frère qui l'avait chéri tendrement et lui avait tenu lieu de père, qui a conduit l'auteur à prendre la plume. Il proteste qu'il n'a pas dit du prince David la dixième partie de ce que méritent ses nobles actions. Cette année, le prince Théimouraz adresse à la Société asiatique deux autres manuscrits, dont l'un contient l'*Histoire abrégée de l'écriture géorgienne*, et six modèles de beaux caractères. Les grands sont d'une élégance rare, mais trop ornés peut-être pour qu'il fût convenable de les reproduire par la gravure, en petit surtout. L'autre est

une dissertation de deux cents pages sur des questions historiques qui lui avaient été soumises. Voulant favoriser de tout son pouvoir le développement de la littérature géorgienne, le prince Théimouraz, indépendamment des nombreux sujets qu'il effleure ou approfondit dans ses lettres, a envoyé en France, à une autre personne, divers volumes renfermant la solution de difficultés importantes d'histoire et de littérature. On en connaît déjà des fragments par le *Journal asiatique*. Cette année, un joli volume est consacré à l'exposition des règles de la poésie géorgienne, bien différentes de celles données par Eugénius, qu'on avait déjà soupçonnées d'inexactitude : il n'y aura plus de doute sur ce sujet. De nombreux exemples tirés d'ouvrages inconnus en Europe y appuient les règles; et l'on y trouve, entre autres, des modèles d'acrostiches d'une difficulté dont l'Europe, si riche en ce genre, ne fournirait pas les pareils; et un éloge de l'Alphabet en quarante vers de seize syllabes chacun, et de quatre mots, commençant tous successivement par la même lettre. Heureusement un commentaire fort étendu y est joint. Nous avons en outre un long traité sur les noms des mois, servant de supplément à deux articles insérés au *Journal asiatique* d'août et novembre 1832; et, ce qu'il y a de singulier, ce traité est extrait d'un grand ouvrage sur la matière, composé par la princesse Macrina, grand'-tante paternelle et sœur du bisaïeul du prince Théimouraz. Son histoire sera publiée plus tard.

Ce n'est pas sans raison que l'on a réservé pour la

fin de cette énumération, fastidieuse peut-être, le plus beau des manuscrits que nous devons à la générosité du prince. C'est la magnifique grammaire d'Antoni Ier, dont celle du prince David n'est qu'une faible image. Si l'on y remarque quelques défauts, ils tiennent moins à l'auteur qu'à son temps et à son pays. Dans cet ouvrage étonnant, l'analyse est poussée à un excès dont on se fera une idée quand on pensera que l'auteur compte en géorgien huit conjugaisons, qu'il se croit obligé de subdiviser en soixante-une espèces caractéristiques, accompagnant le tout de trente-huit modèles complets, actif et passif, des variétés dominantes. Ajoutez à cela d'autres paradigmes pour les verbes construits avec leurs régimes pronominaux, et vous aurez une idée de cette immense composition, non moins abondante pour les autres parties du discours.

BROSSET.

PÊCHES

De la mer Caspienne, traduit du russe par M. KLAPROTH.

En Russie, où la plus grande masse des habitants est de l'église grecque, plus de la moitié des jours de l'année sont des jours de carême. La pêche y fournit donc une des premières nécessités de la vie. La plupart des rivières de la Russie sont très-poissonneuses, et principalement celles qui portent leurs eaux à la mer Caspienne. La presque totalité du sol du gouver-

nement d'Astrakhan, situé sur les bords de cette mer, en faisait autrefois partie; par conséquent il n'est rien moins que propre à l'agriculture. Mais les produits de celle-ci sont amplement compensés par les richesses en poissons que fournissent le Volga et les autres fleuves de ce gouvernement. Les endroits propres à de grandes pêches appartiennent à des particuliers, au gouvernement ou aux communes des villes. Les meilleurs et les plus riches sont la propriété des princes *Kourakin;* ils s'appellent *Kamysiek, Ichagan, Ivantchoug* et *Ouvari;* les autres sont aux princes Youssoupov, Bezborodko, Dolgorouki, et à quelques autres personnages.

Les pêches soumises à un impôt payable au gouvernement appartiennent pour la plupart à des villages et à quelques villes de district du gouvernement d'Astrakhan, qui les donnent en ferme à des particuliers. Les pêches situées dans le territoire même de la ville d'Astrakhan sont la propriété du prince Kourakin; mais il a cédé gratuitement son droit de pêche à la ville. Dans ces dernières on prend plutôt de petites espèces de poissons, qui servent à la consommation des habitants.

Depuis 1803, la pêche dans les eaux de la *Iemba* est libre. Cette pêche s'étend le long de la côte de la mer Caspienne, depuis l'embouchure de l'Oural jusqu'au golfe appelé *Mertvoï koultuk*, sur une étendue d'environ trois cent quarante-cinq milles anglais. Avant 1803 elle appartenait aux comtes Koutaissov et Soltykov. La Iemba, appelée par les Kalmuks *Djem*, donne son nom à cette pêche.

Par un ukase impérial du 31 mai 1803, relatif aux pêches du gouvernement d'Astrakhan, celle dans la mer autour de l'île de *Tchetchen* fut également déclarée libre, ainsi que la chasse des phoques. Sur cette île, située devant l'embouchure du Terek, on a établi des édifices destinés à la salaison des poissons, à l'habitation des pêcheurs et à fumer le poisson. Les poissons qu'on prend ici sont des *bielouga* (accipenser huso), des *sevriouga* (accipenser stellatus), l'*esturgeon* ordinaire, le *sasan* (espèce de carpe), et plusieurs espèces de saumons.

D'après un ancien usage parmi ceux qui font la chasse des phoques, aucun d'eux ne doit chasser avant le 13 (25) avril, même s'il arrive avant ses compagnons sur la place. Celui qui ne se conforme pas à cette règle a le produit de sa chasse confisqué, et on le partage entre tous les autres. Après le 13 (25) avril, les chasseurs font leur plan de campagne, et commencent leurs travaux en commun. Les phoques tués ne sont pas partagés en parties égales entre toute la compagnie, mais chaque membre en reçoit autant qu'il en a écorché; on loue pour ce travail des ouvriers exercés et prompts. La chasse des phoques a lieu pendant toutes les saisons, mais pas de la même manière. D'abord, au printemps sur les îles, et dans la mer avec des filets. En hiver on tue les phoques sur la glace à coups de gourdins, et quand la glace s'en va, à coups de fusil. On les tue aussi en leur tirant une balle dans la tête, quand ils sortent de l'eau pour respirer l'air dans les trous de la glace. Au printemps,

le poids d'un phoque caspien excède rarement trente livres russes; ceux qu'on prend en automne dans les filets pèsent ordinairement deux pouds, ou quatre-vingts livres, et en hiver jusqu'à trois pouds.

Les établissements stables pour la pêche sont de deux espèces. Aux premiers, on remplit toute la largeur de la rivière de pieux et de perches fixés dans le fond, par ce moyen on forme une espèce de haie. Le long de cette haie, on établit dans l'eau plusieurs lignes d'attrapes pour le poisson, tels que des hameçons attachés à une corde tendue sur toute la longueur de la rivière, ou à des filets posés dans l'eau. En hiver, on établit des hameçons sous la glace; les poissons qui remontent vers les haies, se heurtant contre ces hameçons, se les enfoncent dans le corps et y restent attachés. Les pêcheurs n'ont besoin que de les tirer de l'eau tous les matins et tous les soirs. On porte ces poissons sur un radeau pour les éventrer de suite; on les y nettoie, et on met à part les œufs ou le caviar, les cartilages du dos et la colle de poisson; puis on porte les poissons mêmes dans les hangars, où on les sale. Le caviar est mis dans un réservoir pour en séparer la graisse, après quoi il est salé et mis en tonneaux. La colle est placée sur des tables exposées au soleil pour la sécher.

Avec une semblable manière de prendre des poissons, il est naturel que peu d'entre eux passent par les haies sans se blesser, de sorte que la plus grande partie y est prise ou qu'elle périt, étant fort peu en état de remonter le Volga. Le gouvernement russe a

défendu l'établissement de nouvelles haies, car cette mauvaise routine occasionne une diminution considérable des poissons, qui, sans ces haies, auraient poursuivi leur chemin contre le courant du Volga, mais qui périssent à présent sans utilité, puisque ce n'est que le plus petit nombre qui reste attaché aux hameçons; la plupart des grands poissons s'en délivrent, meurent ensuite des blessures et contusions qu'ils ont reçues et pourrissent dans l'eau.

Les cabanes des pêcheurs sont ordinairement réunies sur les bords élevés des îles ou de la mer, et forment de petits villages ou hameaux. Leur nombre est très-considérable sur les îles formées par les nombreuses embouchures du Volga. Chaque hameau est communément habité par trente à cinquante ouvriers.

Les pêches ont lieu tous les ans dans l'ordre suivant : 1° Depuis le mois de mars jusqu'au mois de mai, ou depuis la débâcle du fleuve jusqu'aux eaux hautes. Cette époque est appelée la période du caviar; c'est en même temps celle où la pêche est la plus abondante; aussi s'en occupe-t-on avec beaucoup de zèle, pour obtenir autant que possible de caviars, de cartilages et de colle de poisson. 2° En été, au mois de juin, quand les eaux sont basses, les poissons ont frayé et retournent à la mer. C'est alors qu'on prend les plus grands poissons, auxquels on donne le nom de poissons rouges; ce sont l'esturgeon, le bielouga et le sevriouga; on les pêche, tant dans le Volga que dans la mer, et on les sale de suite. 3° En automne, depuis

le mois de septembre jusqu'à celui de novembre. Alors l'esturgeon, le sevriouga et le bielouga remontent les fleuves et cherchent des endroits profonds pour s'y tenir pendant l'hiver. On les prend aussi, en hiver, dans des filets posés dans des trous pratiqués dans la glace. Pendant cette saison, les pêcheurs se transportent à plusieurs versts de la côte sur la mer couverte de glace. Deux ont toujours un cheval et un traîneau pour le transport des filets, qui ont souvent quinze cents toises de longueur. On enfonce ces filets dans les trous pratiqués dans la glace. On y prend de l'esturgeon, du bielouga, des saumons et autres espèces de poissons. Souvent aussi des phoques se trouvent pris dans ces filets. Souvent il arrive que pendant cette pêche un vent impétueux souffle subitement de la côte et pousse la glace avec les poissons et les pêcheurs dans la haute mer; la perte de ces derniers est alors inévitable si le vent ne tourne pas et ne rejette la glace derechef vers la côte. Les pêcheurs les plus expérimentés assurent que les chevaux ont un pressentiment quand ce vent doit s'élever, qu'ils manifestent alors une grande inquiétude et deviennent récalcitrants. Les pêcheurs font attention à cet indice, abandonnent leur proie et retournent aussitôt à la côte; les chevaux courent alors autant qu'ils peuvent pour y arriver.

La pêche de la Iemba n'a lieu que deux fois par année, au printemps et à l'automne. La première se fait en avril et mai, et on profite du temps où le sevriouga remonte de la mer vers la côte pour y frayer.

L'administration de la pêche, établie auprès de la régence du gouvernement d'Astrakhan, accorde à tous ceux qui le demandent la permission de pêcher; elle dirige l'élection des doyens des pêcheurs, envoie aux pêches des inspecteurs chargés d'y tenir bon ordre, et de recueillir les rapports sur les produits des travaux en général. Voici celui de l'année 1829 à 1830, envoyé par elle au ministère du commerce à Saint-Pétersbourg.

	NOMBRES des ouvriers. pour la pêche.	pour la chasse des phoques.	ESTURGEONS.	SEVRIOUGA.	BIELOUGA.	CAVIAR.		CARTILAGE de POISSON.		COLLE de POISSON.		SASANS et SANDARTS.	PHOQUES.
			Pièces.	Pièces.	Pièces.	Pouds.	Livr.	Pouds.	Livr.	Pouds.	Livr.	Pièces.	Pièces.
En 1828.													
Dans les pêches de la Iemba et des îles des phoques.													
En printemps.	5248	48	2502	463684	5165	28379	20	677	20	651	10	7970	77613
En automne..	2625	206	2411	159650	5073	6416	20	344	26	346	6	365	20971
Dans les parages de Tchetchen.													
Depuis le printemps jusqu'au 1er septembre............	742	»	33020	68650	3476	43	23	134	22	178	19	»	»
Du 1er sept. au reste de l'année.	173	»	4800	19515	7835	16	»	45	»	44	20	»	»
Pêche sur les côtes..........	99	»	300	1635	1509	4	18	6	»	5	10	»	»
TOTAL en 1828.	8887	254	43035	653164	23069	34860	1	1207	38	1225	27	8353	98584
En 1829.													
Dans les pêches de la Iemba et la chasse des phoques													
En printemps.	5284	40	3279	395914	5511	23672	27	666	291/2	630	201/2	4890	62054
En automne..	2432	217	1300	114022	6128	4341	20	257	19	229	101/2	1050	7818
Dans les parages de Tchetchen.													
Depuis le printemps jusqu'au 1er septembre............	853	»	57893	63863	3090	»	»	179	38	157	31	»	»
Du 1er sept. au reste de l'année.	176	»	4778	18915	4532	6	»	52	20	58	20	»	»
Pêche sur la côte...........	92	»	1075	5000	1130	»	»	17	»	16	20	»	»
TOTAL en 1829.	8760	257	68325	697716	20391	28420	7	1173	461/2	1092	22	5940	69872

NOTICE

Sur les Orang Aboûng de l'île de Sumatra, extraite des *Mémoires d'une famille malaye*, traduits et publiés par M. W. Marsden.

Par delà les montagnes intérieures de la contrée de *Samangka*, vivait une peuplade connue des *Lampoungs* sous le nom d'*Aboûngs* (ابونغ), et qui occupait dix villages. Cette singulière coutume s'était établie parmi eux, que lorsque les jeunes hommes pensaient à se marier, ils étaient tenus de subir une épreuve d'un an, avant que leurs offres fussent acceptées. Dans ce dessein, réunis au nombre de dix environ, ils formaient des partis : chacun d'eux était armé d'une lance, d'une épée et d'un kris, et ainsi équipés ils partaient en expédition. Leurs provisions se composaient de trois mesures de riz et d'autant de sucre que chaque homme désirait en emporter : cette dernière substance était destinée à former, avec une triture de bois pourri, une composition nutritive, lorsque la provision de riz serait épuisée. L'objet de ces entreprises était de couper la tête à toutes les personnes qu'ils pourraient rencontrer sur la route, et dans ces incursions ils furent quelquefois entraînés jusque sur les bords de la mer, dans le voisinage de Samangka. A peine un mois se passait-il sans que quelques habitants perdissent la vie; l'on retrouvait dans les bois leurs cadavres privés de têtes : aussi lorsqu'il s'agissait de visiter les

plantations de riz ou d'abattre du bois, ce n'était qu'en compagnie de quatre ou cinq personnes réunies pour la défense commune, que l'on osait s'aventurer dans cette contrée, où les partis d'Aboûngs avaient jeté l'épouvante [1].

Aussitôt que ces partis avaient fait une heureuse récolte de têtes, ils retournaient dans leurs montagnes. Alors la peuplade, allant à leur rencontre, préparait des écales de noix de coco remplies de lait, et les plaçait sur les chemins par lesquels il leur fallait passer pour rentrer dans leurs villages. Ceux de ces jeunes hommes qui rapportaient des têtes se rendaient à leurs habitations, accompagnés d'une nombreuse escorte de jeunes femmes qui les attendaient sur la route et manifestaient par les mouvements de la plus vive joie leur désir de s'unir à de si heureux aventuriers. Ceux au contraire qui revenaient les mains vides se détournaient des villages par un sentiment de honte, à la vue des écales de noix de coco remplies de lait et rangées sur le bord des chemins, car le sens de cette cérémonie était qu'ils devaient être considérés et nourris comme des chiens [2]; et il arrivait quelquefois qu'à l'heure de la mort ces malheureux n'avaient jamais revu leurs habitations. Voici l'usage auquel étaient ensuite réservés les crânes : le jeune homme

[1] Cette tribu sauvage est déjà mentionnée dans la première édition de l'*Histoire de Sumatra*, publiée en 1783, quelques années avant que le manuscrit de ces mémoires eût été apporté en Angleterre. W. M.

[2] Les Malays des îles ne boivent point de lait et ne font point de beurre. W. M.

qui allait se marier mettait dans le creux de cette dépouille humaine un peu d'or ou d'argent pour le présenter au père de sa future épouse, puis, quand venaient les cérémonies nuptiales, on remplissait le crâne de vin de palmier, et les deux conjoints buvaient l'un après l'autre dans cette coupe. Les rites étaient alors accomplis; mais si cette cérémonie était négligée, un mariage aussi imparfait ne pouvait être regardé que comme un état de concubinage, et la femme ne pouvait prétendre au respect dû à une épouse légitime [1]. Telles étaient les coutumes des Aboûngs, alors établis derrière les montagnes de Samangka [2].

[1] Suivant la tradition recueillie à Sumatra par M. W. Marsden lorsqu'il était résident dans cette île, les *Orang Aboûng* payaient avec ces têtes les amendes auxquelles ils étaient condamnés en réparation des crimes commis contre leur ordre social. E. J.

[2] Ce récit, qui a tout l'air d'un roman, peut être très-raisonnablement expliqué par un fait bien simple. Le peuple des montagnes et celui de la plaine étaient (comme il arrive très-souvent) dans un état d'hostilité continuelle et invétérée, prenant leurs revanches quand l'occasion s'en présentait et ne faisant point quartier. Ceux des montagnes, bien que forts de leur défense naturelle, étaient inférieurs à leurs ennemis sous le rapport du nombre et des moyens d'attaque. L'objet de leur tactique doit donc avoir été de surprendre les traîneurs; aussi leurs jeunes hommes étaient-ils sans cesse excités à déployer leur activité et à s'exercer dans ces espèces d'escarmouches, par tous les encouragements les plus puissants qu'on pût leur offrir, et surtout en accordant les jeunes filles de la peuplade, de préférence, à ceux qui s'étaient le plus distingués. La seule preuve qu'ils pussent produire de leur mérite comparatif, c'était le nombre de têtes qu'ils avaient enlevées et qu'ils représentaient comme des titres : l'ignominie qui attendait le manque de succès, quoique fortuit, n'a rien qui doive étonner. W. M.

Nakhoda Moûdà, réfléchissant sur ces événements, se dit : Tant que la tribu des Aboûngs restera livrée à elle-même, les habitants de cette contrée seront toujours entourés de dangers, et l'on ne peut souffrir plus longtemps qu'une personne ne puisse se promener en sûreté dans ces plaines. Dans ces dispositions il alla se concerter avec *Kiria Mindjan*, agent pour le Sulthan de *Bantam* à Samangka, sur les moyens de faire une attaque contre les villages des Aboûngs. Kiria approuva ses desseins et lui proposa de rassembler tous deux leurs partisans, en donnant avis de leur entreprise aux chefs de la contrée. Ces chefs étaient quatre *pangerans*; savoir, *Wei Ratna* de *Beniawang*, dont la juridiction comprenait vingt *kampoungs* (ou villages palissadés), *Laût Darasanta* de *Bîboû loûngoû*, qui possédait dix-huit villages, *Djaya Kasoûma* de *Padang Rata*, qui en avait dix, et *Wei Samangkal*, de *Samawang*, dont les feudataires étaient nombreux, et occupaient treize villages. Tous ces chefs furent convoqués, et environ cinq jours après ils s'assemblèrent à Samangka pour discuter les mesures proposées. Kiria Mindjan leur adressa ces paroles : « Le sujet qui nous a fait, Nakhoda Moûda et « moi, vous appeler à cette conférence, c'est la néces« sité, qui nous paraît urgente, de soumettre la peu« plade des Aboûngs, pour délivrer les habitants de « cette contrée de toutes leurs appréhensions et leur « permettre de soigner leurs plantations de riz et de « poivre : c'est ce qu'ils ne sauraient faire aujourd'hui, « nous en sommes informés, sans courir les dan-

« gers les plus imminents; il ne leur est plus permis « de s'aventurer seuls dans la plaine : à un état de « choses si déplorable il ne me semble pas qu'on puisse « trouver d'autre remède. » Les pangerans répondirent unanimement : « Les circonstances, Kirta Mindjan, sont telles que vous les représentez, et nous « sommes parfaitement d'accord avec vous sur la « nécessité de cette guerre; mais nous sommes entièrement dépourvus des armes nécessaires, telles « que mousquets et pièces d'artillerie. Nous n'avons « d'autre arme offensive que la lance longue, qui « serait très-embarrassante dans un pays inégal et « coupé de montagnes[1]. » « Ce n'est point là une « difficulté, dit Nakhoda Moûda, il ne faut que se « procurer des armes convenables : tous les sujets « des chefs de la contrée qui voudront me suivre recevront des lances d'une taille ordinaire, les longues « nous devenant inutiles. »

Il fut reconnu commandant en chef de l'expédition et ne fut accompagné ni de Kirta Mindjan ni d'aucun des pangerans en personne. Les forces mises à sa disposition se composaient d'environ 400 hommes dont 80 portaient des mousquets : le reste était armé de différentes manières. Après trois jours de marche à travers des forêts inhabitées, ils se trouvèrent dans les environs des villages Aboûngs. Un conseil de guerre fut alors tenu. Nakhoda Moûda ordonna aux hommes qui avaient été placés sous son commandement par des

[1] Ces lances excessivement longues sont ordinairement portées par trois hommes. (Voy. *Hist. de Sumatra.*) W. M.

chefs de la contrée, de s'arrêter en cet endroit, tandis qu'il s'avancerait à la tête de ses gens armés de mousquets, puis, aussitôt qu'ils entendraient le signal d'un coup de feu, de se porter immédiatement sur le point où ils seraient appelés. Marchant rapidement sur l'un des villages nommé *Mindjang*, il donna ordre de faire une décharge d'armes à feu dans cette direction, et entra dans le village avec sa troupe, mais ils trouvèrent qu'il avait été évacué et abandonné par les habitants, qui s'étaient enfuis de tous côtés. La réserve ayant rejoint, on se mit à piller tous les effets qui avaient été laissés dans les maisons. Nakhoda Moûda demanda ensuite aux personnes qui avaient quelque connaissance des localités si les autres villages de cette peuplade étaient fort éloignés, et sur l'assurance qu'ils se trouvaient à peu de distance, il marcha immédiatement contre eux avec toute sa suite. Les noms particuliers de ces habitations n'ont pas été conservés, mais des dix il n'y en eut pas une qui ne fût enlevée, et par ordre du commandant toutes les maisons furent brûlées jusqu'au sol. On passa deux mois à poursuivre les fugitifs; on put à peine en saisir un seul : ceux qui se rencontraient de loin en loin étaient traqués comme les daims dans la forêt; aucun n'essayait de faire résistance, tant ils étaient effrayés de l'explosion des armes à feu; car rien de pareil n'avait encore été entendu dans cette peuplade, ni depuis la génération actuelle, ni du temps de ses pères. Au milieu de la destruction de tous ces villages, il n'y avait eu cependant que quatre hommes de la peuplade des Aboûngs qui eussent été tués par

la mousqueterie ; des 400 hommes qui accompagnaient Nakhoda Moûda, aucun ne perdit la vie; et un seul fut blessé au pied par un *randjau*[1]. Depuis lors, on n'a plus rien appris de certain sur le sort de ces fugitifs ; mais le bruit se répandit qu'ils avaient été entraînés dans leur fuite jusqu'à la mer, sur la côte opposée de l'île, et qu'ils s'étaient établis aux environs de *Palembang*. Nakhoda Moûda et ses troupes retournèrent à Samangka, où ils furent reçus par Kiria et les pangerans, qui leur firent avec empressement de nombreuses questions sur les circonstances de cette campagne, et en recueillirent tous les détails. Rassurés par l'entière dispersion de la peuplade des Aboûngs, les habitants de Samangka furent délivrés de toutes craintes pour l'avenir : après quatre ou cinq jours de fêtes et de réjouissances dans cette ville, les chefs de la contrée retournèrent à leurs villages respectifs, le cœur plein de contentement.

E. JACQUET.

[1] رنجو C'est un éclat de bambou acéré, dressé en terre pour retarder la poursuite d'un ennemi qui a la plante des pieds sans défense. W. M.

OBSERVATIONS

Sur un article du *Journal asiatique* du mois d'avril dernier, relatif aux manuscrits orientaux à miniatures.

Aux peintres et aux poëtes a été accordé, depuis Horace, le droit de *tout oser*, mais il a été bien entendu qu'ils ne devaient user de cette licence que dans les limites de leur art, et que ce grand privilége devait les abandonner lorsqu'ils entraient dans les sciences positives telles que la philologie et l'histoire. Lorsque l'art, se réveillant pour admirer ses premières productions, ou pour chercher de nouvelle méthodes, éprouve le besoin de rassembler tous les types qu'il a reproduits à diverses époques et dans diverses contrées, il doit se soumettre à la condition d'étudier les faits, et de placer son histoire particulière dans la grande histoire des peuples, celle du développement de tous les moyens et de toutes les formes de la civilisation. L'histoire de l'art sera insignifiante, si les faits qu'elle rappelle ne sont expliqués par une idée morale, mis en rapport avec les événements dont ils ont été contemporains, et classés dans une chronologie certaine, dont elle aura emprunté les éléments aux travaux d'érudition : si elle ne remplit ces conditions, elle ne donnera que de fausses idées et de vaines paroles.

Il se trouve plusieurs erreurs graves dans un article

sur les Manuscrits orientaux à miniatures. L'auteur, qui ne paraît pas avoir fait une étude assez réfléchie de la littérature et de l'histoire orientales, a souvent donné des indications inexactes, qui, si elles ne diminuent guère l'utilité dont ce catalogue peut être aux artistes, introduisent dans un recueil destiné à constater les progrès de la science, de fausses notions sur les langues et l'histoire de l'Asie. On est prié de considérer les observations suivantes comme devant servir à la rectification de cet article.

Il est inexact de dire que la partie poétique des anciens drames de l'Inde est, selon l'usage, écrite en *prakrit* (pag. 319, note) : il y a dans les drames de la prose sanskrite et prakrite, et de la poésie sanskrite et prakrite; mais le prakrit est réservé aux femmes et à certains personnages d'une condition inférieure; le sanskrit, au contraire, est la langue propre des Brahmanes et des Kchatriyas.

Un des manuscrits sanskrits les plus remarquables par la beauté de son exécution et par la conservation de ses miniatures est le magnifique *Bhâgavata-pourâna*, acheté pour la Société asiatique, par M. Duvaucel : mais ces miniatures, comme toutes celles dont sont ornés les manuscrits sanskrits, n'ont d'autre mérite qu'une exactitude qui peut paraître beaucoup plus réelle aux Hindous (assez peu difficiles sur ce point) qu'aux Européens, juges plus sévères des arts du dessin.

Le manuscrit de la traduction persane de l'épisode de Nala (pag. 323) est écrit dans l'Inde, et par

conséquent ses figures ne peuvent donner aucun renseignement sur les miniatures et sur les costumes de la Perse.

Les manuscrits du *Viraf nameh* en persan et en goudjarati (pag. 324, note) ne présenteraient absolument aucun secours aux peintres qui voudraient y prendre des notions des antiquités de la Perse. Les Parses modernes, gens très-ignorants, qui ont oublié leur langue, leur patrie, leur religion, leur nom même, ont oublié, à plus forte raison, le costume de leurs ancêtres, et pour comprendre que les grossières peintures du *Viraf nameh* ne reproduisent que les costumes et les mœurs des Parses du Goudjarat au XVIIIe siècle, il suffit de les comparer aux monuments des Hystaspides et des Sassanides encore si nombreux dans les diverses provinces de la Perse.

Les Mongols de l'Inde (pag. 321), comme on s'est depuis si longtemps accoutumé à les appeler, étaient des Turcs, et bien que les historiens orientaux aient prétendu que *Timour lang* appartenait à la famille de *Tchinghiz khan*, et par sa mère et par son père, cette assertion n'étant pas appuyée du témoignage d'auteurs contemporains, on a commencé à douter que les chefs de la tribu des Berlas fussent descendus d'une famille originairement mongole, à laquelle cette tribu aurait été soumise par les descendants de Tchinghiz khan. Il est du moins certain que si des familles mongoles se sont mêlées dans le XIIIe siècle aux Turcs du Mawarennahar, elles y ont bientôt perdu tout caractère national, et qu'elles n'étaient plus distinguées des Turcs,

au XVI[e] siècle, ni par les traits de leur figure, ni par leurs mœurs. Il est donc impossible que les peintres persans de l'Inde aient reproduit, sous les règnes de Baber et d'Houmayoun, des types de physionomie mongole (p. 324).

Un ouvrage qui a été écrit avant le VII[e] siècle de l'hégire (pag. 325), ne peut être rapporté au temps où florissaient les descendants de Tchinghiz khan, ni même à celui où ce conquérant pénétrait dans l'Asie centrale.

Il est peu de mots sanskrits dont on ait plus abusé que celui que les Anglais ont représenté dans leur orthographe, par *Suttee* (pag. 324); on l'a souvent employé à désigner le sacrifice qu'une veuve fait de sa propre vie sur le bûcher de son mari : le mot *satî* ne signifie cependant que *bonne*, *vertueuse*, et ne peut s'appliquer qu'à la veuve qui accomplit ce sacrifice.

« Le *Leilet el Mirage,* ou la Nuit de l'Ascension, « dit M. F. Denis (pag. 325), nous révélera l'état de « l'art chez les Tartares Ouigours. » Il y a dans ce peu de mots plusieurs erreurs. Les *Ouigours* étaient une nation turque, et non pas tatare. Il n'est plus permis de confondre les Tatars, qui étaient un peuple mongol, avec des Turcs. La traduction de *Leilet el Miradj*, est écrite dans le dialecte turc qu'on parle dans la Transoxiane, ainsi elle n'est pas en ouigour, mais seulement en caractères ouigours; il ne peut donc pas révéler l'état de l'art chez les Ouigours.

Le Cathay de nos anciens voyageurs n'est point du tout fantastique (pag. 339), et il y a peu d'histoire

aussi positive et aussi certaine que la description du Cathay, par Marco Polo.

La physiologie historique ne pourra jamais retirer aucune utilité de l'*Iconographie chinoise* déposée à la Bibliothèque du Roi (pag. 331, note 1), et la *physiognomonie* ne peut conclure rien de plus certain du teint de *Lao tseu* et de *Koung tseu*, que la phrénologie, des deux excroissances frontales de *Fou hi*. Les Chinois ne connaissent point la race des Sines : il est encore fort douteux que les Σιναί et les Θῖναι des Anciens aient habité les contrées aujourd'hui comprises dans l'empire chinois, et cette question même résolue affirmativement, on ne comprend pas quels rapports de race ont pu exister entre des *Man tseu* ou des *Joung* et *Lao tseu*, né dans la principauté de *Thsou*. Il est certain que les portraits du peintre *Tchang sieou* sont, pour ces anciens temps, absolument fantastiques, et que leur exactitude est aussi réelle que l'authenticité d'une inscription de deux mille ans d'antiquité, trouvée dans un puits de naphte et déchiffrée par des gens qui ne savent pas lire [1].

Le manuscrit cité comme *specimen* (pag. 332) de l'art de la peinture dans la Cochinchine, est réellement un manuscrit siamois d'une très-belle exécution.

[1] On a des raisons de croire que les révérends PP. jésuites de Péking, qui ont envoyé en France la collection de portraits du peintre *Tchang sieou*, ont été, dans cette occasion, dupes d'une insigne tromperie des Chinois; car ces peintures et le texte manuscrit qui les accompagne paraissent évidemment copiés d'un livre imprimé en 1609; c'est la célèbre Encyclopédie *San thsai thou hoei* de *Wang khi*, ouvrage qui se trouve à la Bibliothèque du Roi.

On pourrait faire des manuscrits omis par l'auteur de l'article, une notice assez étendue, mais aussi peu avantageuse à la réputation de l'art oriental. C'est que ce n'est point dans les miniatures des manuscrits, espèce d'ornements assez peu estimés, qu'il faut chercher cet art; le mérite des manuscrits est dans la calligraphie et non dans la peinture : quand les Orientaux veulent faire des tableaux, ils ne les placent point dans leurs livres; ils pensent que ces productions de leur art ont par elles-mêmes assez de valeur pour ne pas servir d'accessoires. Les Persans et les Indiens font des aquarelles sur papier, et dans des dimensions assez restreintes; ces compositions sont souvent gracieuses; le colonel Tod a publié la copie d'une de ces peintures dans le premier volume de son *Histoire du Râdjasthan*. Les Chinois et les Japonais ne joignent que rarement des figures enluminées à leurs ouvrages; ces figures d'ailleurs ne peuvent être considérées comme des miniatures ; ils ont pour orner leurs livres, ou pour les illustrer, les immenses ressources de la gravure sur bois, dont sont privés les autres peuples de l'Asie. Ils ont réussi en ce genre, de manière à laisser à peine quelque chose à désirer, et ils avaient atteint ce haut degré de perfection bien longtemps avant que les artistes anglais eussent essayé de donner à la gravure sur bois la netteté de la chalcographie : je me contenterai de citer les gracieux dessins du *Fan chi me yuan* ou *Jardin d'encre*, entre lesquels se trouvent les copies de deux gravures européennes, et le magnifique recueil des vases du musée impérial. Les peintures

de grandes dimensions, les peintures à fresque ont dû être autrefois très-nombreuses dans l'Inde et dans l'Asie centrale; les historiens chinois nous ont conservé la description d'un pavillon du palais du roi de *Ho* (dans la Transoxiane), sur les murs duquel on avait peint les portraits des empereurs de la Chine, des princes turcs et indiens, et des dynastes de l'Asie antérieure. On peut observer que l'art, dans toute l'Asie, s'élève et s'agrandit avec les dimensions du sujet, et souvent même que la perfection du travail est en proportion de la solidité de la matière: aussi dans la sculpture, l'Asie peut-elle se comparer à l'Europe sans trop de désavantage; dans l'architecture, elle lui est supérieure.

Il y aurait encore bien des observations à faire sur la prétendue immobilité de l'Orient, de ses mœurs et de ses arts; je dirai seulement que nous connaissons à peine l'Orient moderne, et que l'antique Asie nous est encore toute inconnue; il se pourrait donc bien qu'il n'y eût d'immobile que notre ignorance de toutes ces choses. Il ne peut être du moins douteux que l'art n'ait subi en Asie de grandes révolutions, et la meilleure preuve qui puisse être produite contre cette accusation d'immobilité, c'est que dès le moment que nous pouvons attacher aux monuments des dates historiques, c'est-à-dire dès la domination des Achéménides en Perse, dès l'excavation des grottes d'Ellora dans l'Inde, nous observons l'art dans un mouvement continuel de décadence qui n'est peut-être pas aujourd'hui même interrompu.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

M. G. Ch. Haughton vient de terminer l'impression de son Dictionnaire sanscrit, bengali et anglais. Il est basé sur des matériaux que l'auteur avait recueillis dans l'Inde, et l'on peut espérer qu'il sera plus complet que tous ceux qui ont été publiés jusqu'à présent. Il contient 1,500 pages grand in-4° sur deux colonnes, avec un index qui donne le moyen de trouver les synonymes. La Compagnie des Indes a fait l'acquisition de toute l'édition; mais il faut espérer qu'elle ne la réservera pas exclusivement pour ses écoles.

Le roi d'Angleterre vient de donner à M. Wilkins, à M. Colebrooke et à M. G. Ch. Haughton le titre de chevalier. C'est la première fois que le gouvernement anglais a conféré cet honneur à des hommes qui s'étaient illustrés par des travaux sur la littérature orientale.

La publication que poursuit M. Cahen avec la plus louable activité a été annoncée d'une manière inexacte dans le Rapport lu à la séance générale de la Société. Ce n'est pas seulement le *Pentateuque* que publie M. Cahen, c'est la *Bible* tout entière, avec une traduction française et des notes philologiques, historiques et grammaticales. Ce travail a été, de la part du célèbre Paulus, l'objet d'un jugement favorable.

On imprime en ce moment à l'Imprimerie royale et aux frais du Comité anglais de traductions orientales, la tra-

duction complète du *Harivansa*, poëme sanscrit extrêmement important sous le rapport des antiquités de l'Inde. Au milieu des fables mythologiques qui remplissent tous ces anciens ouvrages, on trouve dans celui-ci les généalogies des diverses dynasties indiennes qui ont précédé Krichna, et la critique historique peut espérer d'y recueillir quelques-uns des renseignements qui lui sont maintenant nécessaires pour fonder l'histoire ancienne de l'Inde. Le traducteur est M. Langlois, qui, par cette publication, fera faire, nous n'en doutons pas, quelques progrès à la science en lui fournissant des matériaux plus positifs que des mémoires souvent rédigés dans un esprit de système. C'est la première traduction d'un ouvrage sanscrit de longue haleine qui ait été donnée en France directement sur le texte. Elle forme deux volumes in-4° de 400 pages; elle est accompagnée de notes, et terminée par une table alphabétique de tous les noms propres cités dans le cours de l'ouvrage.

TRAITÉ DE PHYSIOGNOMONIE EN PERSAN.

Un Anglais habitant Madras a envoyé à la Société un mémoire dont il nous a paru intéressant de donner une idée.

Ce mémoire a pour objet l'art de connaître, au moyen des divers traits de la physionomie humaine, les goûts, les caractères, les inclinations des individus. Il paraît avoir été extrait d'un ouvrage plus considérable dont il formait l'appendice, et qui aurait été composé par un certain Séid Aly de Hamadan, pour un prince dont on ignore le pays et le nom.

Après une courte préface, l'auteur cherche à prouver, par les hadits ou traditions mahométanes, la réalité, l'importance de cet art; il raconte (et c'est ce qu'il y a de plus curieux dans le mémoire) l'aventure d'un Chaféï qui, étant descendu dans la maison d'une personne dont la physio-

nomie était particulièrement sinistre, y ayant reçu l'hospitalité et n'ayant remarqué, de la part de la personne en question, rien que de louable, commençait à douter de la certitude des règles de la physiognomonie, lorsqu'au moment de son départ le maître de la maison exigea les frais du séjour. Rien n'étant plus contraire aux usages orientaux qu'une telle réclamation, il s'ensuivait nécessairement que celui qui l'élevait était un très-méchant homme, et les doutes de notre Chaféï furent complétement levés.

L'auteur du mémoire conseille fortement aux princes et à toutes les personnes investies de quelque autorité, avant de choisir leurs agents, leurs ministres, d'examiner avec une attention particulière la complexion, la taille, la tournure, et surtout la physionomie des candidats. C'est, selon lui, le moyen le plus sûr de ne faire que de bons choix.

Il passe ensuite en revue la tête, les cheveux, le front, les sourcils, la bouche, les lèvres, le menton, la barbe, etc. Si par hasard, dit-il, vous rencontrez une personne ayant les yeux bleus, les cheveux roux, le menton étroit et la tête très-chevelue, méfiez-vous-en comme d'un serpent.

Le traducteur anglais a pris la peine de conférer le texte persan avec les passages de l'ouvrage du célèbre Lavâter qui ont rapport au même sujet. Il en résulte quelques coïncidences qui n'ont assurément rien de bien étonnant, mais le plus souvent des assertions absurdes et des contradictions palpables. Ainsi l'auteur avance, page 11, que des yeux petits sont un signe de légèreté d'esprit; noirs, de tristesse; gris, de sagesse; bleu-turquoise entourés de jaune, de méchanceté. Il dit, page 8, qu'une grosse tête dénote infiniment d'esprit; à la page suivante, qu'un grand front sur lequel on ne voit aucune trace de veines, indique un caractère irascible et une complète incapacité.

On voit qu'il en est de ce travail comme de tous ceux qui ont la divination, le *fâl* ou autres sciences conjecturales pour objet.

AMÉDÉE JAUBERT.

PATER EN LANGUE BELOUTCHI.

هو *Ho*, Oh!
من *min*, dans
جنتا *djantâ*, ciel,
نندگانی *nindagâni*, étant
مایان را *mâyânrâ*, notre
پت *pit*, père,
شمارا *Chemârâ*, Ton
نام *nâm*, nom
پهك *pahak*, pur
بیتگی *bîtagî*, soit.
شمارا *Chemârâ*, Ton
مستری *mustiri*, royaume
گای *gâî*, vienne.
شمارا *Chemâra*, Ta
خاطرخواه *khâthirkhwâh*, volonté
من *min*, dans
جنتا *djanta*, ciel,
چوش *tchouchi*, ainsi
چنچوش *tchantchouchi*, aussi
من *min*, sur
وگارا *wagârâ*, terre
کتگت *katagat*, exécuté
شتگی *chatagi*, soit;
مایانرا *Mâyânrâ*, Notre
زندگینا *zendeginâ*, de vie
لایك *lâik*, pain
وراك *worâk*, donne
مایانرا *mâyânrâ*, nous
مروچی *maroutchi*, aujourd'hui
دنت *dint*, jour;
دگر *diger*, encore
مایانا *mâyânnâ*, notre
وام *wâm*, dette
مایانرا *mâyânrâ*, à nous
پهل *pahal*, rémission
کنیت *kanît*, fais;
هنچوش *hantchochi*, ainsi
ماری *mâri*, nous
وتی *wati*, notre
وام دارانرا *wâm dârânrâ*, débiteurs
پهل *pahal*, rémission
کتگنت *katagant*, faisons;
دگر *diger*, encore
مایانرا *mâyân râ*, nous
من *min*, dans
ازمای یا *azmâï ya*, tentation
مزیریت *mozîrît*, ne conduis
لیکن *lekin*, mais

اش *ach*, du	قوت *kawat*, force
بدی‌یا *bediyâ*, mal	دگر *diger*, et
اشتانیت *achtânît*, délivre	عظمت *adzemet*, grandeur
پرچیا *pertchîyâ*, parce	همیشه *hemicheh*, ensemble
كه *keh*, que	شماری *chemâri*, tiens
مستری *musterî*, royaume	هستیت *hestît*, sont;
دگر *diger*, et	آمین *Amin*, amen. Kl.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE POUR LE NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1832.

Dans une note sur les moyens singuliers que les Jésuites employaient dans leurs missions de l'Orient, pour opérer de nombreuses et faciles conversions, on a mentionné les processions à grand spectacle dont ils amusaient fréquemment les habitants des Philippines; on a cité à ce sujet quelques passages de Murillo Velarde; ces extraits doivent se compléter par la description suivante des réjouissances pieuses qui eurent lieu en 1748, à Antipolo, en l'honneur de la Vierge, *que fueron de obsequio à la Virgen.*

La fête s'ouvrit par la récitation de litanies et de cantiques en tagala; puis des enfants vinrent, au son des instruments, représenter la célèbre danse de Montezuma *con propriedad de las mascaras y acompañaron con los ayacastles las gallardas mudanzas del tocotin;* des nègres figurèrent ensuite les danses de l'Afrique, *que al compàs del grosero birimbao baylaron el mototo, significando al vivo la barbarie que representaban en la desnudez del cuerpo, en el rudo sonido de los cascabeles, &c.;* mais bientôt l'attention se porta vivement sur un ballet dansé par des grues et des géans, *despues representaron al Àsia unos Indios disfrazados de pajaros de estraña grandeza; (es un genero de animal de cuello y pico muy largo, pro-*

prio de la tierra, que llaman Tipol y los Españoles llaman grullas) : *estos baylaban al son de un tambor, bajaban à un tiempo los picos hasta la tierra, à otro toque los lebantaban tan altos, que sobresalian mucho à toda la gente del concurso, à otro toque castañetaban con gran ruido los desmedidos picos, como haciendo la Salva; repetian tres vezes la misma maniobra, y luego, como que iban à volar, saltaban por todas partes, sin orden, ni concierto, con brincos descompasados y violentos, batiendo al mismo tiempo las alas, y esgrimiendo los picos contra el apiñado concurso, que huyendo à un lado, y à otro, y seguido de los pajarotes, &c.......... Luego salian al despique de los perseguidos, unos jayanes con disformes mascaras, como faunos con unas largas y gruesas clavas en las manos; estos acometian con los ñudosos garrotes à las grullas, que no cedian à los jayanes, antes despues de una porfiada y reñida batalla, defendiendose con las alas, y hiriendo con los picos, los perseguian y ahuyentaban à picotazos; y luego cantaban la victoria con horribles graznidos, à que hacian acorde com pàslos Indios con sus descompasadas risadas.* Cet intermède fut suivi d'une *mogiganga de viejos vestidos de matachines y enmascarados :* des troupes de danseurs et de masques vinrent de tous les bourgs voisins; *los tiples de Quiapo ayrosamente vestidos, hizieron un coloquio en verso tagala, parte cantado con gala y con destreza y parte recitado, &c....* Des enfants du bourg de S. Pedro Macati *vestidos y armados con rodelas y campilanes, como Sambales, imitaron con propriedad sus danzas y combates con varios enlazes y mudanzas diestramente executadas, acompañando con pies y manos y movimiento de los cuerpos el compas del instrumento.* Cette pyrrhique fut suivie d'une danse mêlée de chants dans lesquels on célébrait les louanges de la Vierge. Bientôt après, *do Bosobo, pueblo del monte, vino una danza de satyros vestidos de cortezas de arboles y ojas de plantanos, adornados rusticamente de flores y ramages; en el barbaro idioma de los Aetas,*

hizo el adalid del sarao una loa; hasta los Sangleyes ò Chinos concurrieron à la celebridad con varios juegos propios de la China, fingiendo combates de leones, con gran viveza, y otras invenciones de buen gusto. Il y eut encore plusieurs autres *saynetes*, et la fête se termina dignement dans la nuit par une sérénade donnée à la Vierge. E. J.

BIBLIOGRAPHIE.

Essais sur la philosophie des Hindous, par M. H. T. Colebrooke, esq. directeur de la Société asiatique de Londres; traduits de l'anglais et augmentés de textes sanscrits et de notes nombreuses, par G. Pauthier, de l'Académie de Besançon. Première partie, 136 p., in-8°, plus VIII p. Paris, Firmin Didot.

Les mémoires de M. Colebrooke sur la philosophie des Indiens ont paru, comme on sait, dans les deux premiers volumes des *Transactions* de la Société royale asiatique de Londres, recueil qui, vu son prix élevé, n'est pas à la portée de tout le monde; et une traduction française de ces mémoires est une publication éminemment utile. Le mérite du travail de M. Colebrooke est depuis longtemps apprécié. M. Rémusat, dans le *Journal des Savants*, M. Burnouf, dans le *Journal asiatique*, et M. Cousin, dans son cours de philosophie, ont publié de savantes analyses des essais de l'illustre indianiste. Aussi ne devons-nous ici nous occuper que du travail de M. Pauthier. Sa traduction paraît avoir été faite avec le plus grand soin, et ce qui peut en garantir la fidélité, c'est que M. Pauthier s'occupe depuis longtemps de l'étude des antiquités indiennes et du sanscrit. Les matières philosophiques sont si obscures, que les passages empruntés par M. Colebrooke

aux philosophes indiens et cités par lui en anglais, dans ses mémoires, auraient pu, étant traduits de l'anglais en français, renfermer des erreurs; il était donc utile de recourir autant que possible aux ouvrages sanscrits originaux : c'est ce qu'a fait M. Pauthier. Il a lu ou consulté les ouvrages des philosophes indiens, que possède le cabinet des manuscrits orientaux de la bibliothèque du roi; il a souvent donné en notes le texte original en caractères latins, et de plus il a ajouté en appendice à l'essai sur le système Sânkhya une traduction française d'un petit traité en soixante-douze distiques, intitulé *Sănkhya-Carică*, qui offre un résumé de la doctrine de Capila. Ce traité, dont M. Lassen a publié le texte, il y a quelques mois, avec une traduction latine et un ample commentaire, a été pour M. Pauthier l'objet de nouvelles études, qui l'ont conduit quelquefois à adopter un sens différent. Enfin, M. Pauthier a rapproché les dogmes philosophiques indiens, de ceux des autres peuples, et il a consigné le résultat de ses recherches dans des notes très-étendues. Le volume est terminé par un spécimen d'une édition et d'une traduction critiques du *Tao-te-king* de Lao-tseu, l'un des plus anciens et des plus célèbres philosophes chinois, et dont la doctrine paraît avoir des rapports avec un des systèmes philosophiques indiens.

La traduction des mémoires de M. Colebrooke se publie en deux livraisons. La première comprend l'exposition des deux systèmes Sânkhyas, athée et théiste, et celle des systèmes Nyâya et Vaisêchika, ou dialectique et corpusculaire. La seconde partie comprenant les essais sur les systèmes Mîmânsâ, Vêdânta, et sur les sectes hétérodoxes, paraîtra dans le courant de l'année. A. L. D.

La deuxième édition du *Dictionnaire sanscrit-anglais*, par M. Wilson, est arrivée en Angleterre. Cette édition, corrigée et augmentée, d'un ouvrage qui a tant contribué

aux progrès des études indiennes, ne peut manquer d'attirer l'attention de tous les Indianistes. Le prix du volume est d'environ 100 fr.

Herméneutique sacrée, ou introduction à l'Écriture sainte en général et en particulier à chacun des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, par M. Hermann Janssens, prêtre du diocèse de Liége. — Paris, Blaise, 3 vol. in-12.

Cet ouvrage, originairement écrit en latin, reparaît ici en français, et a été revu en entier par M. l'abbé Glaire, professeur d'hébreu à la faculté de théologie de Paris. L'estime dont l'ouvrage jouit depuis sa première publication, et le nom de M. l'abbé Glaire, qui y a fait quelques additions et corrections, sont un garant du mérite de ce livre.

Examen d'un passage de saint Clément d'Alexandrie, relatif aux écritures égyptiennes, par M. Édouard Dulaurier. — Paris, Fournier, 1 vol. in-8°.

Il s'agit ici du passage du livre des Stromates, qui a été le sujet des méditations de MM. Letronne, Champollion, etc. M. Dulaurier, qui depuis longtemps s'occupe avec zèle de la langue cofte et de l'ancienne Égypte, propose une nouvelle interprétation de certaines expressions de saint Clément.

Le tome XVII des *Mémoires de la Société asiatique de Calcutta* est arrivé en Europe.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

SEPTEMBRE 1833.

APERÇU

Des entreprises des Mongols en Géorgie et en Arménie dans le XIIIe siècle [1].

Quoique la Géorgie, comme tous les pays de l'Asie occidentale, ait été souvent ravagée par les musulmans, sa situation au milieu des montagnes, qui l'avait préservée d'être entièrement conquise par les Persans, l'empêcha de l'être par les Arabes. Jamais la série de ses rois ne fut interrompue. Les généraux des khalifs y firent de fréquentes invasions; ils furent même pendant quelque temps maîtres de Tiflis, mais leurs établissements n'y ont jamais été que très-précaires. Lorsque l'empire des khalifs commença à s'affaiblir, les princes arméniens, qui étaient leurs vassaux, se rendirent indépendants; ils rétablirent la dignité royale, éteinte chez eux depuis plus de 400

[1] Pendant mon séjour en Géorgie, j'ai fait faire et traduire en russe ces extraits de l'histoire arménienne de *Tchamtchean*, par M. Joseph Toutoulov, Arménien natif de Tiflis. — Kl.

ans, et ils formèrent du côté du midi une barrière qui défendit pendant longtemps la Géorgie contre toutes les entreprises des musulmans. Unis avec les rois d'Arménie par une même origine, les rois de Géorgie leur fournissaient des secours pour combattre leurs ennemis communs. C'est pendant cet espace de temps que les Géorgiens soumirent à leur puissance le pays des *Abkhas*, nation nombreuse et vaillante qui occupait la partie occidentale du Caucase et les côtes de la mer, depuis la Colchide jusqu'au Kouban. Vers le milieu du XI[e] siècle, les Grecs, par la ruse et la trahison, parvinrent à s'emparer de toutes les principautés de la grande Arménie; mais, trop faibles pour s'y maintenir, ils furent contraints de les abandonner aux Turcs Seldjoukides, qui étaient alors dans toute leur puissance. *Ani* [1], capitale de l'Arménie, tomba

[1] *Ani*, nommée par les Grecs Ἄνιον, était située dans l'ancien canton arménien de Chirag, entre les rivières *Akhourean* et *Rhah*, un peu au-dessus de leur réunion. La dernière de ces rivières porte aujourd'hui le nom de *Magazbert*, coule de là au sud-est, et se jette dans la gauche de l'Araxes près du village Hadji-Baïramlou. Ani existait déjà au v[e] siècle; ce ne fut qu'en 961 que Achod III, roi pagratide de l'Arménie, y fixa sa résidence, et ses successeurs y régnèrent jusqu'en 1045, époque à laquelle la ville fut livrée par trahison aux Grecs. Dix-neuf ans plus tard, en 1064, elle fut prise par Alp-Arslan, sulthan des Seldjoukides. En 1124, David, roi de la Géorgie fit la conquête d'Ani; mais P'hadloun, fils du dernier prince musulman de cette ville, la reprit deux ans plus tard. George III, roi de Géorgie, s'empara derechef d'Ani en 1161, et finit par en remettre le gouvernement à un prince arménien d'origine kurde, nommé *Sarkis*, fils de Zak'hare, et qui était renommé par son courage; mais cependant il ne put conserver la ville qui lui avait été confiée; car, en 1163, elle fut reprise par le sulthan Arslan-chah des Seldjoukides de la Perse. En 1174, le roi de Géorgie re-

entre leurs mains en 1064. La Géorgie, privée du secours des Arméniens, ses alliés naturels, et sans espoir d'en recevoir des Grecs, trop occupés chez eux, se trouva livrée sans défense aux invasions des Turcs, qui la ravagèrent dans tous les sens et prirent Tiflis. Le roi du pays fut contraint de se soumettre à leur empire. Pendant longtemps, ce royaume resta dans cet état d'abaissement; mais sous le règne de *David II*, surnommé *le Réparateur* (1089 à 1130), il commença à se relever. Ce monarque, profitant des dissentions qui régnaient parmi les princes Seldjoukides, et puissamment secondé par la famille des Orpélians, qui possédait, sous sa souveraineté, la Géorgie méridionale, reprit sa capitale, chassa les Turcs de tout le pays, les poursuivit jusqu'aux bords de l'Araxes, et prit même Ani, qu'il ne put cependant pas conserver. Ses successeurs Démétrius I, David III et

vint attaquer Ani, gouvernée alors par Amir-chah. Il la prit et la donna à Ivane, de la race des Orpélians. Après que le roi George III eut fait périr la plupart des princes Orpélians, Sarkis redevint prince d'Ani; et il en transmit la possession à ses descendants, qui, comme nous le verrons plus bas, furent vaincus par les Mongols, qui prirent leur ville en 1239. En 1319, Ani fut entièrement détruite par un tremblement de terre. Ses habitants se dispersèrent dans toutes les parties de l'Arménie; un grand nombre se réfugia chez les Tatares du Kaptchak, dans les environs d'Astrakhan; de là ils allèrent s'établir en Crimée, où leurs descendants existent encore actuellement. Cette ville ne s'est jamais relevée depuis; elle est encore déserte maintenant; on n'y voit plus que les débris de ses édifices. En 1750, il y avait cependant encore un monastère au milieu des ruines d'Ani; mais il fut détruit peu après par les Lezghi. Voyez Карта Театра войны съ Персїянами, 1827. *J. Saint-Martin*, Mém. sur l'Arm. vol. I, pag. 111 à 114. — Kl.

George III, surent garder ses conquêtes, y ajouter et se rendre respectables par les victoires qu'ils remportèrent sur les émirs turcs d'Ani, les rois de Khalath, les sulthans Seldjoukides, et les Atabeksde l'Adzarbaïdjan. En 1174, Ani, capitale de l'Arménie, tomba au pouvoir des Géorgiens, qui la gardèrent pendant fort longtemps. Sous la reine *Thamar*, sous son fils *George VI* et sa fille la reine *Roussoudan*, la puissance des Géorgiens alla toujours en croissant. Ils étaient la terreur de tous les petits princes musulmans de l'Arménie, et passèrent plusieurs fois l'Araxes jusqu'au lac de Van. Un très-grand nombre de petits princes arméniens, maîtres des forteresses situées dans les montagnes au nord de l'Araxes, reconnurent la suzeraineté des rois de Géorgie, et leur fournirent beaucoup de troupes pour combattre les musulmans. Toute la partie de l'Arménie au nord de l'Araxes, qui avait été délivrée du joug des mahométans par les rois géorgiens, appartenait à des princes arméniens feudataires, ou possesseurs de cantons qu'ils tenaient de leurs aïeux, ou qu'ils avaient reçus des rois de Géorgie pour récompense de leurs services. Ani et tout le pays environnant, depuis les bords de l'Araxes, jusqu'au Kour, au nord du lac de *Sevan*, étaient au pouvoir de la parenté d'*Ivane* ou *Jean*, connétable de Géorgie, issu d'une famille arménienne depuis longtemps attachée aux rois de Géorgie. Une autre famille possédait *Chamk'hor* et les pays sur les bords du Kour; une autre le pays de *Khatchen*, situé dans les montagnes, au midi de Chamk'hor, et à l'oc-

oident du même fleuve. Les princes de la race des *Orpélians*, autrefois très-puissante, puis persécutée et presque détruite par *George III*, qui contraignit ses membres de s'enfuir à la cour des Atabeks d'Azarbaïdjan, furent rappelés par Thamar, et rétablis dans une partie de leurs droits. Ils possédèrent la plus grande partie des pays compris entre le lac de Sevan, le Kour et l'Araxes. Privés de leurs anciennes possessions dans la Géorgie méridionale, on avait donné aux Orpélians, pour les dédommager, les pays nouvellement conquis sur les musulmans. Ainsi, lors de l'arrivée des Mongols en Perse, les rois de Géorgie possédaient toute la contrée qui s'étend depuis les bords de la Mer-Noire, entre la Crimée et Trébizonde, jusqu'au passage de Derbend et au confluent de l'Araxes et du Kour, c'est-à-dire le pays des Abkhaz, la Colchide, la Mingrélie, la Géorgie proprement dite, l'Arménie septentrionale, et plusieurs autres petits cantons limitrophes.

La première invasion des Mongols en Arménie et en Géorgie eut lieu en 1226[1]. Alors *Sapada-bahadour*[2], qui poursuivait le sultan de Kharizm *Djelal-eddin*, entra dans ces pays avec un corps de 20,000 hommes. Il fit son irruption par le pays des Aghovans, passa ensuite sur le territoire géorgien, et vint cam-

[1] *Ibn-el Athir* met cette expédition d'une manière plus précise au mois de Cha'aban de l'an 622 de l'hégire, ce qui répond au mois d'août 1225 de J. C.

[2] *Sabada bahadour* des historiens arméniens est le même personnage qui, chez les auteurs musulmans, est nommé سوبداى *Soubadaï*, سوباتاى *Soubâtaï* et سوبتاى *Soubetaï*. Il était de la tribu des *Ouriângkit*. — Kl.

per à *Pegh-amedeh,* entre *Bardaa*[1] et *Pelougoun,* où il passa l'hiver.

L'année suivante, au printemps, les Mongols entrèrent dans le pays de *Koukar*[2]. Le roi de Géorgie *Lacha George* et ses sbarabieds *Ivané* et *Vahram*, princes de Chamk'hor, vinrent à leur rencontre dans la plaine de *Khounan*[3]. George et Ivané furent totalement battus, et ce dernier se sauva avec dix hommes seulement dans le fort de *K'heghé*[4]. Vahram vainquit l'aile droite des Mongols qu'il avait en tête, et les

[1] *Bardaá* بردع, en arménien *Bardav*, est l'ancienne capitale de la province arménienne d'Oudi proprement dite. Elle existait déjà vers la fin du ve siècle de notre ère, et fut renouvelée en 704 par le général musulman Abd-al-Aziz al Baheli. A présent c'est un bourg de peu d'importance, situé par 45° long. ouest, et 40° 18' lat. nord, dans la province de Karàbagh, et sur la gauche de la rivière *Terter*, environ à une lieue et demie de son embouchure dans le Kour. Le *Terter* est formé par les deux rivières *Karà khack* et *Toyankaya*, qui a sa source sur la montagne Sarayar. Il reçoit plusieurs affluents, coule dans la direction E. S. E., et se jette, vis-à-vis du village de Pirazan, dans la droite du Kour. Bardaa était, dans le VIIIe siècle, la résidence des rois des Aghovans. — Kl.

[2] L'ancienne province arménienne de Koukar se composait du pays actuel d'Akhal-tsikhe et de la partie méridionale de la Géorgie russe, appelée Somkhethi. — Kl.

[3] *Khounan* ou *Khounani*, est une très-ancienne forteresse géorgienne, dont on voit encore les ruines au nord de l'embouchure de la rivière de *K'htsia* dans le Kour. Les nomades turcs du voisinage les appellent actuellement *Kyz-kalah;* on les aperçoit de Tiflis dans le lointain. — Kl.

[4] *K'heghé* était une forteresse réputée inexpugnable dans le pays de Siounik'h, province de Kegharkhouni, au sud du lac de Sevan. Elle n'existe plus à présent. — Kl.

poursuivit jusqu'au pays de *Kartman*[1], après leur avoir fait éprouver de grandes pertes. Les Mongols se reposèrent pendant quelques mois dans cette contrée, et se dirigèrent ensuite vers la porte de *Djora*[2], qu'ils trouvèrent gardée par leurs ennemis, de sorte qu'ils furent contraints de traverser le Caucase, par des gorges extrêmement difficiles, pour passer dans le pays des *Huns*, appelé *Khontchakh*[3], où ils livrèrent beaucoup de combats, et forcèrent une partie des habitants à émigrer.

En 1232, *Oukhatha*[4], dans la 5e année de son règne, envoya contre l'Arménie, l'Albanie et la Géorgie, une nombreuse armée de Mongols, qui partirent avec leurs femmes et leurs enfants. Elle était commandée par *Tcharma, Tchorma* ou *Tcharmaghan*[5], ayant sous lui deux chefs principaux, *Penal-nouïn* et *Moular-nouïn*, et quinze autres moins puissants,

[1] *Kartman* était un des huit cantons qui composaient autrefois la province arménienne d'Oudi. Il commençait à Chamkour et Chamchadil, et s'étendait à l'est sur la partie sud-ouest du khanat actuel de Chirwan, arrosée par les trois rivières nommées *Gerdimani*, qui, sans atteindre la rive gauche du Kour, forment avec d'autres des lacs marécageux, qui, pendant les grandes eaux, communiquent avec ce fleuve par de petits canaux. — Kl.

[2] Ջորա *Djora* était l'ancien nom arménien de la porte de *Derbend.* Procope (*De bello Gothico,* IV, 3, pag. 570) la désigne aussi sous la dénomination de Τζουρ *Tsour.* — Kl.

[3] *Khontchakh* est le bourg de *Khoundzakh*, chef-lieu du pays de Lezghi d'Avar. — Kl.

[4] C'est l'empereur mongol *Ogodaï.* — Kl.

[5] جرماغون نويان *Tcharmâghoun noyân* était de la tribu mongole des سونيت *Sounit.* Oktaï kâân lui avait donné 40,000 hommes à commander pour entrer en Perse. — Kl.

Ghadaghan, *Tchaghata*, *Toughata*, *Sonitha*, *Djola*, *Asouthou*, *Batchou*, *Thoutou*, *Khouththou*, *Asar* ou *Aslan*, *Okotha*, *Khoïa*, *Khourhoumdji*, *Khounan* et *Gharabougha*. D'après les lois de Tchinghiz-khan, ils avaient l'ordre de bien traiter les peuples et les princes qui reconnaîtraient leur empire, en leur livrant leurs villes et payant un tribut.

En 1233, les Mongols vinrent camper dans la plaine de *Moughan* [1]. L'année suivante ils quittèrent cette contrée et s'emparèrent de l'Albanie, au-delà du Kour.

En 1235, ils prirent *Kandzag* [2], qui fut livrée aux flammes, et dont tous les habitants furent passés au fil de l'épée. Les Mongols retournèrent après dans la plaine de Moughan.

En 1236, les généraux mongols se dirigèrent chacun vers un côté différent, pour faire la conquête totale de l'Albanie, de la Géorgie et de la Grande-Arménie. *Tcharmaghan*, qui commandait le corps le plus puissant, soumit la plus grande partie de ces pays, et ravagea presque toutes les villes. Les princes épouvantés, ainsi que la plupart des habitants, se réfugièrent dans les montagnes. La reine Roussoudan

[1] La plaine de *Moughan*, *Moghân* ou *Moukân*, est située entre la droite du cours inférieur de l'Araxes, le Kour et les montagnes de Talich ou Talichah. Elle portait autrefois le nom arménien de plaine de *Taran* ou *Tahin*, et faisait partie de la province de Phaïdagaran. Comme elle offre d'excellents pâturages, elle a souvent servi de campement d'été aux armées mongoles et persanes. — Kl.

[2] La ville de *Gandjah* de nos jours, à laquelle les Russes ont donné le nom de *Ielisavetpol*. — Kl.

se renferma dans la forteresse inexpugnable d'*Ousaneth* [1].

L'an 1238, Tcharmaghan campa sur les bords de la mer de *Kegham* [2]. Ghadaghan prit *Kedapagou* et *Varsanachod*. Moular prit *Chamk'har* [3], dont le prince *Vahram* et son fils *Alpough* s'enfuirent dans les montagnes. Le même général mongol s'empara de toutes les forteresses des environs. Djola, frère de Tcharmaghan, entra dans le pays d'*Artsakh*, et prit le fort de *Khatchen* [4]. *Djalal*, neveu d'Ivane, qui en était le prince, se réfugia dans le fort de *Khokk*, devant *Kandzasar* [5]. Les Mongols lui envoyèrent des messages pour qu'il se rendît. Djalal, voyant que toute résistance était inutile, se soumit aux Mongols, leur prêta serment de fidélité, s'engagea à leur payer tribut, et à les servir dans leurs guerres. *Rhouzan*, fille de

[1] Cette forteresse était située dans les montagnes de l'Iméréthi; mais j'ignore son emplacement. — Kl.

[2] Le lac de *Kegham* est le même que celui de *Keghark'houni*, plus connu de nos jours sous le nom de *lac de Sevan* ou de *Goktcha*. Il est situé entre l'ancien khanat d'Erivan et les districts géorgiens de Chamchadilo et de Gandjah. — Kl.

[3] *Chamk'har* ou *Chamkour*, ville actuellement en ruines et située par 43° 45' long. ouest et 40° 46' lat. nord, sur la gauche d'une rivière du même nom, qui va se jeter deux lieues plus bas dans le Kour. Autrefois Chamk'har était importante et faisait partie de la province d'Oudi, district de Kartman. — Kl.

[4] *Artsakh* est le pays appelé à présent par les Musulmans Karàbagh, ou le Jardin noir; nom qui convient plutôt à la partie montueuse de ce pays, située au nord de l'Araxes. Khatchen était une forteresse construite au milieu de ces montagnes. — Kl.

[5] *Kandzasar*, ancienne ville dans la partie septentrionale de la province d'Artsakh, à l'ouest de Gandjah, sur le sommet d'une montagne. — Kl.

Djalal, épousa *Poughan,* fils de Tcharmaghan. Tchaghata entra dans le pays de *Koukar,* et assiégea la ville de *Lorhi* [1], possédée par *Chahan-chah,* prince d'Ani, neveu d'Ivane. La ville fut bientôt prise, Chahan-chah s'enfuit, et les Mongols pénétrèrent en Géorgie, où ils prirent *Tmanisi, Chamchwilde, Tiflis* et beaucoup d'autres villes.

Le prince *Avak,* fils d'Ivane, se réfugia dans la forteresse de *Gaïen* [2]. Le général mongol Toughata vint l'y assiéger. Avak se soumit peu après aux Mongols, et alla avec son fils *Krikor,* trouver Tcharmaghan.

En 1239, *Vahram,* prince de Chamk'hor, et *Éligoum Orpélian,* se soumirent aux Mongols. Tcharmaghan, suivi des princes Vahran et Avak, vint assiéger *Ani;* cette ville fut prise, et tous les habitants furent massacrés.

Les Mongols s'emparèrent de *Garouts;* ils revinrent ensuite passer l'hiver dans la plaine de Moughan, et amenèrent avec eux le prince Avak. *Ghara-pougha* fut nommé gouverneur des pays conquis.

L'an 1240, le prince Avak alla avec sa sœur *Thamtha,* à la cour d'Oukhatha, qui les reçut fort bien, et leur donna une lettre pour Tcharmaghan, afin qu'il leur rendît leurs états, et qu'il traitât de même tous les autres princes arméniens.

[1] La ville de *Lorhi* porte encore aujourd'hui ce nom; elle fait à présent partie du district géorgien de *Bambaki,* et est située sur la gauche et au nord de la rivière *Sarwan tchaï,* qui se réunit au Tebete. — Kl.

[2] *Gaïen* était une forteresse dans le pays de Koukar, située au nord-ouest de Lorhi et à deux journées de Tiflis. — Kl.

Le général Tchaghata, et peu après Tcharmaghan, moururent, et les Mongols d'Arménie restèrent sans chef suprême, ce qui occasionna beaucoup de maux aux pays où ils se trouvaient, par les ravages qu'ils commirent.

Djodj-pougha, un des plus petits princes mongols, alla visiter Avak. Celui-ci vint au-devant de lui, mais comme il ne saluait pas assez profondément, Djodj-pougha le frappa de son étrier; les domestiques d'Avak se jetèrent alors sur le Mongol, et le maltraitèrent beaucoup. Avak prit la fuite et se retira auprès de Roussoudan, dans le fort d'Ousaneth. Lorsque les chefs des Mongols furent informés de tout cela, ils furent très-affligés, et firent punir Djodj-pougha. Ils envoyèrent des messagers à Avak, pour l'engager à revenir chez lui; mais celui-ci, ne se fiant pas à leurs promesses, envoya un messager au grand Roi, pour lui faire connaître toute l'affaire. Il vint alors un nouvel ordre adressé aux princes tatares, de ne rien faire à Avak et aux autres princes arméniens, de ne jamais rien exiger d'eux par la force, mais seulement de recevoir les tributs qu'ils devaient payer.

Cet événement améliora le sort, non-seulement d'Avak, mais encore des autres princes arméniens, et même de la reine de Géorgie, qui, par l'intermédiaire d'Avak, avait fait la paix avec les Tatares. Ils jouirent d'un peu de repos, mais ce repos n'était autre chose que la cessation des déprédations; car d'ailleurs, les Arméniens, les Géorgiens, les Albaniens et les Syriens étaient persécutés pour la cause de

la religion chrétienne, que les Tatares, poussés par les Persans qui étaient au milieu d'eux, ne leur laissaient pas pratiquer publiquement.

Il y avait à cette époque, dans le pays des Tatares, un docteur syrien nommé *Siméon*, homme instruit qui s'était rendu chez eux pour prêcher. Sa sagesse lui avait concilié l'amitié du roi des Tatares, qui l'honorait beaucoup et l'appelait *Atha* (père); les autres l'appelaient *Rhaban* (docteur). Informé de tout ce que souffraient les chrétiens d'Arménie et d'Ibérie, il saisit une occasion favorable pour en parler au roi; il lui dit qu'il n'était pas juste de persécuter et de maltraiter ainsi des peuples qui ne lui avaient jamais résisté, qui le servaient avec zèle et payaient exactement leur tribut. « Leur abaissement et leur avilissement, disait-« il, ternissent la gloire de votre empire; leur exalta-« tion au contraire et leur puissance augmenteraient la « puissance et la gloire de votre règne. » Ce discours fut bien accueilli du roi et de ses courtisans; on créa Siméon commandeur et administrateur des Chrétiens et on l'envoya dans l'Arménie et la Géorgie avec des lettres pour les chefs mongols, par lesquelles on leur ordonnait d'obéir au Rhaban.

L'arrivée du Rhaban consola tous les chrétiens, qui furent délivrés des persécutions des Tatares, et purent professer ouvertement leur religion, enterrer leurs morts avec solennité, même dans les villes où il y avait le plus de Tatares, comme à Nakhdjivan et autres. Beaucoup de Tatares se convertirent et furent baptisés. Les Arméniens et les Géorgiens éprouvèrent

bien par la suite quelques persécutions; mais elles ne furent jamais comparables aux précédentes.

Lorsque, en 1242, le roi apprit la mort de Tcharmaghan, il ordonna aux généraux qui étaient en Arménie de choisir un d'entre eux pour chef suprême. Leur choix se fixa sur *Batchou* [1]. Celui-ci rassembla beaucoup de troupes; il y joignit les Arméniens, les Géorgiens et les Syriens qui étaient soumis aux Tatares, et s'avança vers le pays de *Garin* [2], qui dépendait de l'émir d'Iconium, *Khiathatin* [3], sulthan de Roum. Ils assiégèrent *Theodosiopolis* [4], qui ne voulait pas se rendre et où s'étaient réfugiés beaucoup de chrétiens arméniens. Le siége fut long; la ville fut prise et tous les habitants furent passés au fil de l'épée; il n'y eut que quelques chrétiens d'épargnés.

En 1243, au bout de quelques mois, le sulthan d'Iconium vint avec une grande armée camper entre Arzroum et Arzendjan; le prince arménien de Van était avec lui. Batchou vainquit le sulthan. La mère, la femme et la fille du sulthan se réfugièrent en Cilicie, auprès du roi arménien *Héthoum*. Les Tatares entrèrent dans l'Asie-Mineure, prirent *Césarée*, dont ils

[1] باچو *Batchou* ou بايچو نويان *Baïtchou noyân*, était de la tribu mongole des ييسوت *Yisoût*, et commandant de 10,000 hommes. Il fut envoyé en Perse avec Tcharmaghan, et après la mort de celui-ci, il le remplaça. Voy. le معز الانساب — Kl.

[2] *Garin* est l'ancien nom arménien de la ville d'Erzeroum et de son territoire. — Kl.

[3] C'est le sulthan *Gaïath-ed-din*, des Seldjoukides d'Iconium. — Kl.

[4] Dénomination grecque de la ville d'Erzeroum. — Kl.

massacrèrent les habitants, et *Sebaste*, qui se soumit sans résistance. Batchou assiégea *Arzendjan*, qu'il prit par trahison, puis *Divriky* [1]; il alla aussi assiéger *Miafarekin*, qu'il ne put prendre, et s'en retourna dans ses cantonnements.

A cette époque *Thamtha*, fille d'Ivane et sœur d'Avak, par la protection de la reine, obtint du roi des Tatares une lettre par laquelle il fut enjoint aux généraux tatares de lui remettre la ville de Khelath, qui faisait partie de son héritage; car elle avait été la femme de *Melik Achraf*, prince de Khelath.

En 1244, le roi *Héthoum* [2] voyant que les Tatares avaient vaincu le sulthan des Turcs, et qu'ils s'approchaient peu à peu de lui, résolut de se soumettre à leur puissance; il leur envoya, au commencement du printemps, des ambassadeurs avec de grands présents. Les envoyés de Héthoum se rendirent d'abord dans le pays de Khatchen, auprès du princo arménien Djalal, et, par son entremise, ils furent présentés à Batchou, grand général, à Elthina ou Ailthina, femme de Tcharmaghan, et aux autres généraux. Les Mongols demandèrent qu'avant tout on leur livrât la mère, la femme et la fille du sulthan de Roum; c'est avec ce message qu'ils renvoyèrent les ambassadeurs de Héthoum, accompagnés d'ambassadeurs tatares. Héthoum

[1] *Divriky*, *Diourigé* ou *Dibrig*, est le *Tephrice* des auteurs byzantins. Les Turcs l'appellent دیورکی *Divreky*; cette ville dépend à présent du sangjakat de Sébaste en Asie-Mineure. — Kl.

[2] C'était *Hethum I*, qui régna de 1227 jusqu'en 1269, époque à laquelle il abdiqua en faveur de son fils *Léon II*. — Kl.

fut fort chagrin de cette demande ; mais, forcé par la nécessité, il remit les personnes qu'on lui demandait aux envoyés tatares, auxquels il fit beaucoup de présents. Il leur en remit aussi pour le prince tatare, et les renvoya avec de nouveaux ambassadeurs de sa part. Batchou les reçut avec joie et conclut une alliance avec Héthoum ; il donna ce traité aux ambassadeurs, les garda auprès de lui pendant l'hiver, et les renvoya au printemps suivant à Héthoum.

En 1245, les Tatares se préparèrent à fondre sur la Mésopotamie et à s'en emparer. Après avoir conclu leur alliance avec Héthoum, ils s'avancèrent dans le *Vasbouragan*, ravagèrent beaucoup de villes, entrèrent dans le canton de *Peznouni* [1], dans la province de *Dourouperan*, prirent Khelath, que, d'après l'ordre du grand roi, ils rendirent à la princesse géorgienne *Thamtha*, sœur d'Avak. Ils occupèrent ensuite *Amid*, entrèrent en Mésopotamie, prirent *Edesse*, *Nisibe* et beaucoup d'autres places ; les habitants s'enfuirent partout à leur approche, et abandonnèrent leurs villes. Cette expédition se fit en été ; beaucoup de Tatares y périrent par l'excès de la chaleur, leurs chevaux moururent et leur armée fut tellement affaiblie qu'ils furent contraints de se retirer. Les habitants du pays revinrent alors, rentrèrent dans leurs villes, et furent tranquilles pendant un peu de temps.

Oukhatha-khan mourut en 1246, et son fils *Kiouk* ou *Kaïouk*, né de *Dourakhine* [2], chrétienne,

[1] Canton situé sur le bord occidental du lac de Van. — Kl.

[2] توراكينه خاتون *Tourrâkinah khatoun* était de la tribu

lui succéda. Il envoya, pour percevoir les tributs qui étaient imposés sur les chrétiens de l'Arménie, de la Géorgie et des autres pays, un homme fort dur nommé *Arghoun*[1], qui avait pour adjoint *Ghara-pougha.* Ce dernier persécuta cruellement les princes chrétiens; il fit mettre en prison le prince de Khatchen *Djalal,* et dévasta la plus grande partie de ses possessions, parce qu'il ne voulait pas payer les sommes énormes qu'on exigeait de lui. Il voulut en faire autant à Avak, fils d'Ivane; mais celui-ci, d'après l'avis des autres généraux tatares, eut toujours soin de s'environner d'un corps considérable de troupes, et jamais Ghara-pougha n'osa l'attaquer.

Lorsque le roi Héthoum apprit la mort d'Oukhatha et l'inauguration de Kaïouk, il lui envoya son frère *Sempad,* qui était son sbarabied, pour renouveler l'alliance et pour obtenir quelques villes qui lui avaient appartenu, et qui avaient été enlevées au sulthan d'Iconium par les Tatares. Sempad se rendit auprès de Kaïouk et en obtint tout ce qu'il demandait. En revenant, il alla trouver Batchou pour lui présenter l'ordre du roi. Batchou remplit la volonté de celui-ci, et renvoya Sempad avec honneur.

En 1247, après le départ de Sempad, Batchou ras-

merkite appelée اوهات *Ouhat.* Elle fut seconde reine d'Ogotaï kaân, et mère de كيوك خان *Kiyouk khan* et de trois autres fils. — Kl.

1 ارغون آقا *Arghoun âkâ* était de la tribu des ايرات *Irât* ou اويرات *Ouirât;* il fut plus tard un des principaux conseillers de Houlagou khan, puis premier ministre d'Abaka khan. Il mourut en 1275. — Kl.

sembla ses chefs, et envoya beaucoup de présents à la reine Roussoudan [1], qui était dans le fort d'Ousaneth, en l'invitant à venir promptement auprès de lui pour conclure une alliance d'amitié. Dans le même temps le prince du Nord *Bathou* envoyait aussi des ambassadeurs à cette princesse, et des présents pour l'engager à venir le trouver. Roussoudan ne voulut se rendre ni auprès de l'un, ni auprès de l'autre, parce qu'elle savait que ce n'était pas pour un traité, mais à cause de sa beauté qu'on l'appelait, et parce que tous les deux l'aimaient. Elle leur envoya cependant des ambassadeurs, et elle dépêcha à Bathou, par l'intermédiaire d'Avak, son fils David comme otage.

Batchou et les autres généraux, irrités contre Roussoudan, résolurent de placer un autre roi sur le trône de la Géorgie. Ils choisirent David [2], neveu de cette reine et fils de Lacha George, héritier légitime du royaume, mais que Roussoudan avait éloigné du pays, en l'envoyant au sulthan d'Iconium, qui le gardait prisonnier à Césarée.

Batchou dépêcha alors Vahram, prince de Chamk'hor, dans l'Asie-Mineure, pour y chercher David; Vahram ramena en effet ce prince, et Batchou l'envoya auprès du grand roi, auquel il fit connaître ses droits. Le grand roi donna en conséquence l'ordre de le pla-

[1] რუსუდან *Roussoudan*, fille de la reine Thamar, de Géorgie, parvint au trône en 1221. — Kl.

[2] C'est *Soslan Davith,* appelé par les Mongols *David saïn* ou le *beau David.* — Kl.

cer sur le trône. Vahram le conduisit à *Medzkhitha*[1], où il fut sacré. La plupart des princes géorgiens et les princes arméniens Avak, Chahanchah et Alpough se joignirent à lui et le conduisirent à Tiflis. Il prit le nom de *Vahram oul*[2], parce que Vahram l'avait fait roi. Lorsque Bathou apprit cela, il donna une escorte à l'autre David, fils de Roussoudan, et l'envoya à Gaïouk, pour qu'il le fît roi à la place de Vahram oul. Bathou et Batchou envoyèrent alors de nouveaux ambassadeurs à Roussoudan pour l'engager à venir. Se trouvant également pressée par ces deux chefs, et redoutant l'un autant que l'autre, elle prit le parti de s'empoisonner. Par son testament, elle confia son fils David au prince Avak, pour qu'il lui servît de protecteur lorsqu'il reviendrait d'auprès de Gaïouk. Le grand roi décida que Vahram oul serait d'abord premier roi, que le fils de Roussoudan lui serait subordonné, et qu'il régnerait dans la forteresse d'Ousaneth.

L'année suivante, 1248, la division de la Géorgie en deux royaumes causa beaucoup de mal à ce pays. Les Tatares l'accablèrent de tributs et de vexations. Les princes arméniens ne furent pas mieux traités.

Quelque temps après, en 1249, les princes arméniens et géorgiens, réunis auprès de David Vahram oul, tinrent, pendant un repas, des propos fort imprudents, et parlèrent de chasser les Tatares de leur

[1] C'est la ville de *Mtskhetha*, ancienne capitale de la Géorgie. — Kl.

[2] *Vahram oul* est probablement *Vahram oghoul*, c'est-à-dire *fils de Vahram*. — Kl.

pays. Avak, qui était malade, leur fit sentir leur tort. Les Tatares ayant été informés de leurs discours, chargèrent aussitôt de fers les princes arméniens qui étaient auprès d'eux, et ordonnèrent aux autres de venir, dans le dessein de les faire périr. Un général tatare, nommé Tchaghat, ami d'Avak, lui dit qu'ils n'avaient point d'ordre du roi pour faire mourir ceux qui étaient fidèles et qui payaient le tribut, mais seulement les rebelles. Avak voulut aller trouver en personne les généraux tatares pour les apaiser; mais, comme il ne pouvait monter à cheval, il fut obligé de se faire porter en litière, et il envoya en avant sa mère *Khochak'her*, femme fort habile. Enfin, Avak parvint à faire rentrer en grâce les princes arméniens. Les Tatares mandèrent aussi le roi de Géorgie et ses princes; ils les tourmentèrent et maltraitèrent pendant plusieurs jours, et les renvoyèrent chez eux dépouillés.

Avak Sarkis mourut, et les Tatares donnèrent sa souveraineté à *Zak'hare*, fils de Chahan chah. Avak n'avait laissé qu'une fille appelée *Khochak'h*. Peu de temps après cependant les Tatares ôtèrent la principauté d'Avak à Zak'hare, pour la donner à *Vartoïch-Kontsa*, épouse d'Avak.

En 1251, Gaïouk mourut, et *Mankoï*[1] lui succéda. Bathou avait un fils nommé *Sartakh*, qui avait été nourri par des chrétiens russes; il fut baptisé et vécut chrétiennement. Son père ne s'y opposa pas; il permit de pratiquer le christianisme, et il défendit d'imposer des tributs sur les églises. Sartakh recevait

[1] C'est l'empereur mongol *Manggou kaân*. — Kl.

bien tous les chrétiens, et particulièrement les princes arméniens; il honora beaucoup Djalal, prince de Khachen : ce fut aussi par la médiation de Sartakh et de son père, que les princes arméniens et géorgiens qui étaient soumis à Batchou, furent moins vexés.

Il y avait alors un petit prince arménien du pays de *Siounie*, nommé *David;* il habitait dans la contrée d'*Apant*, et n'était point soumis aux Tatares. Batchou le vainquit et le fit prisonnier; mais au bout de quelques jours David s'échappa avec quelques-uns des siens; n'ayant point d'autre ressource qu'une pierre précieuse d'un prix inestimable et un morceau de bois de la vraie croix; il les remit à un seigneur de Koudeni, nommé *Tangreghoul*, sujet de Sempad, prince des Orpélians. David mourut peu après à Koudeni. Lorsque Sempad apprit sa mort, il vint réclamer la pierre précieuse, dont il voulait faire présent à Batchou, qui chargea Sempad de la porter au grand khan. Mangoï, en retour, combla Sempad d'amitiés et lui donna le titre d'*Entchou.*

En 1251, Sempad revint de la cour du grand khan avec une patente adressée à Batchou, qui lui conférait la souveraineté de plusieurs cantons dans le pays de Siounie.

En 1252, Héthoum ayant appris que Mangoï avait succédé à Gaïouk, voulut conclure une alliance avec lui, et s'adressa à Bathou, prince du Nord, pour qu'il fût son médiateur. Il lui envoya, pour cet objet, un prêtre nommé Basile avec une lettre.

En 1253, Héthoum reçut une réponse à cette lettre,

par laquelle Bathou l'invitait à venir le voir et à aller ensuite à la cour de Mangoï; mais ce prince, effrayé par la longueur du chemin, et par l'état où il fallait qu'il laissât son royaume, que des ennemis ne manqueraient pas d'attaquer, fut fort longtemps à se décider. Dans la même année, Mangoï nomma son troisième frère *Houlavou* [1], prince de la Perse et de l'Occident.

En 1251, Mangoï ordonna de faire la description de son empire et de prélever des tributs sur tous ses sujets, à l'exception des femmes, des vieillards, des ecclésiastiques et des enfants au-dessous de dix ans. *Arghoun* fut chargé de cette opération en Arménie; il avait avec lui beaucoup de Persans, qui tourmentèrent excessivement les Arméniens. Arghoun vexa aussi beaucoup les princes de cette nation. Lorsque Héthoum

[1] Հուլաւու ղան *Houlavou ghan* en arménien, et هولاكو خان *Houlâgou khan* en persan. C'est ainsi que ce nom se trouve écrit dans les livres et sur les médailles de ce prince, et non pas هولاقو *Houlakou,* comme M. Marsden a lu. Nous ignorons l'orthographe mongole de ce nom, qui ne se trouve pas une seule fois cité dans l'histoire de Sanang setsen. Dans les relations chinoises il est transcrit par 兀烈旭 *Hiu ly wou.* Bar Hebraeus, dans sa chronique syriaque, l'appelle ܗܘܠܐܟܘ *Houlâkou,* Marco-Polo *Alau,* et Hayton le nomme *Haloon* ou *Haolon.* Ce prince était le cinquième fils de Touloui khan, quatrième fils de Tchinghiz khan. Sa mère s'appelait سيورقوقيتنى بيكى *Siourkoukitni biki,* ou سوركتنى بيكى *Sourketni biki,* fille de جاكمبو *Djâkembou*, frère de Ouang khan, roi de Keraït. Elle donna à Touloui khan, dont elle était la principale reine, quatre fils : *Manggou kaân, Koubilaï kaân, Houlagou khan* et *Arik bouga.* Houlagou khan règna en Perse jusqu'à sa mort, arrivée en 1265.

apprit que les exacteurs tatares étaient arrivés en Arménie et en Géorgie, et qu'ils opprimaient ces pays, il résolut de partir et d'aller vers le grand khan pour affranchir ses états de tributs.

Héthoum laissa le soin de son royaume à son père *Constantin* et à ses fils *Levan* et *Thoros* (Théodore).

[Je quitte ici le récit de Tchamtchean, pour insérer la relation du voyage de Héthoum à la cour du grand khan, rédigé par l'historien *Kirakos Kaïdzaketsi*, qui s'était trouvé à la suite de Héthoum. Ce morceau curieux a été publié en arménien et traduit en russe, d'après un manuscrit écrit, en 1616, par le prêtre *Jacques*, du couvent de *Sanahin*, dans la Géorgie méridionale. Le traducteur russe est le prince *D. B. Argoutinski*, Arménien de nation et bibliothécaire honoraire de la Bibliothèque impériale à Saint-Pétersbourg. Le texte et la traduction de ce voyage sont insérés dans le Сибирскій Вѣстникъ ou *Messager sibérien* de M. *Spaski* (1822, vol. XIX, pag. 69 et suiv.). J'ai accompagné ce récit de notes explicatives; car celles de l'éditeur russe étaient d'une nullité complète, et n'éclaircissaient aucun des points difficiles qu'on rencontre dans le texte. La traduction a été soigneusement revue et corrigée sur l'original arménien, par M. Saint-Martin.]

(*La fin au prochain cahier.*)

LA BIBLE,

Traduction nouvelle avec l'hébreu en regard, par M. CAHEN. (Rapport fait par M. l'abbé Labouderie à la Société asiatique, dans sa séance du 1er juillet 1833.)

Tout le monde connaît la méthode que M. Cahen a suivie dans son travail; elle est tout entière dans le titre même. C'est d'abord une traduction française de la Bible, avec l'hébreu en regard, accompagnée des points voyelles et des accents toniques; viennent ensuite des notes philologiques, géographiques et littéraires, et les variantes de la version des Septante et du texte samaritain.

Lors de la publication du premier volume, on adressa de toutes parts à M. Cahen des critiques, rapportées avec beaucoup de bonne-foi dans un *mot de réponse* qu'il publia vers le commencement de 1832. On aurait voulu qu'il eût donné de plus fréquentes observations grammaticales, qu'il eût indiqué plus souvent les racines douteuses, qu'il eût fait connaître par des extraits plus étendus les commentaires rabbiniques, qu'il se fût appuyé davantage sur les travaux modernes des hébraïsants d'Allemagne. Il fit à cette critique raisonnable de larges concessions, reconnut qu'elle n'était pas en tout sans fondement, et promit, *dans l'intérêt de la science*, de donner satisfaction à ses lecteurs dans les volumes suivants. Je conviens sans peine qu'il a à peu près tenu sa promesse, et qu'à mesure

qu'il avance dans son travail on remarque avec plaisir plus de correction dans le texte, des améliorations sensibles dans la traduction, quoiqu'elle ne soit pas encore sans défaut. On rencontre dans les notes des traits de mœurs intéressants; des rapprochements piquants de quelques points de législation mosaïque avec les dispositions correspondantes de nos législations modernes, qui ne sont pas toujours à l'avantage de celles-ci; des conciliations de passages, dont les expressions obscures présentent une espèce de contradiction avec d'autres passages: par exemple, le verset 13 du chapitre VII du Lévitique, porte : « Il offrira « son sacrifice des gâteaux de pain fermenté (il y a ici « une inadvertance), lors de son sacrifice de recon« naissance et de contentement. » Et il met en note : « Il peut paraître singulier, dit Rosenmüller, de voir « prescrire ici des pains fermentés, tandis que ci-des« sus, chapitre II, verset 4, il est dit expressément « de ne rien présenter dans les sacrifices divers qui ait « fermenté. Mais, ajoute le même auteur, la défense « n'avait lieu que pour les sacrifices entièrement con« sumés par le feu, il n'en est pas de même de ceux « qui, sous le nom des prémices, étaient offerts aux « *Cohenime*, dont ils sont la nourriture. » Les termes consacrés aux choses divines y sont très-bien expliqués; ainsi, suivant lui, le mot *sanctifier* signifie *séparer par l'onction de tout usage profane et dédier au culte divin.* Il donne des motifs de quelques prescriptions, de quelques défenses qui ne paraissent pas au premier abord très-conformes à la raison.

Il réunit quelquefois, sous le même point de vue, tout ce qui concerne la même matière, le même sujet, et en rend l'examen et la comparaison plus faciles. Enfin, il met heureusement à contribution les connaissances positives qui abondent dans le *grand ouvrage sur l'Égypte*. C'est par ce travail que M. Cahen a pu justement se flatter de fournir des solutions aux difficultés entassées par Voltaire contre la Bible.

Comment se fait-il, après tant de bonnes choses dont son livre est rempli, qu'il échappe si souvent à M. Cahen des réflexions hardies, hostiles, et qui sont capables d'inspirer du mépris pour le texte sacré, telles que celles-ci ? — La prédilection avec laquelle la matière des sacrifices est traitée montre évidemment que l'auteur du *Lévitique* appartenait à la caste sacerdotale. Plusieurs interprètes juifs et chrétiens attribuent à un miracle la présence continuelle du feu sur l'autel. Mais, dit Rosenmüller, un tel miracle est imaginaire. Le feu perpétuel existait aussi dans les temples des autres peuples. — Vater soupçonne que les différentes collections de lois qui se terminent, l'une, chap. VII du Lévitique, les autres, chap. XXVI, verset 27, et chap. XXVII, verset 32, par des formules particulières, existaient dans l'origine séparément, et furent intercalées dans le récit du séjour auprès du Sinaï. — Nous voyons d'après cela que la lèpre des maisons est inexpliquée et inexplicable ; il n'est question que de camps et de tentes ; la lèpre lapidaire a trait à l'état sédentaire, car on sait que c'est principalement pendant cet état que les prescriptions

sacerdotales ont été rédigées, mais faiblement exécutées. — Le verset 11 du chapitre XVII du Lévitique renferme toute la théorie des sacrifices : on a commencé par tuer les hommes et on a fini par les échanger. Est-il toujours nécessaire de se rappeler que les lois écrites par et pour le sacerdoce ne sont pas toujours l'histoire de ce qui existait dans la pratique. — On ne conçoit pas la propension des casuistes de toutes les sectes à approfondir certaines matières qu'il serait plus honnête d'ignorer complétement. — D'après le Talmud, il est ordonné au grand pontife de se marier. Comme les idées judaïques ont changé en passant dans un autre culte! — *Ame pour âme!* Cette locution est embarrassante; parlant d'une bête, Mendelsohn a dit : *Corps pour corps.* — L'auteur sacré a parfaitement compris la difficulté de l'année sabbatique; pour la faire disparaître, il faut l'intervention immédiate de la Providence, un miracle périodiquement renouvelé; aussi cette institution n'était-elle ni pratiquée, ni praticable. — En général ce lugubre tableau (tracé dans le chapitre XXVI du Lévitique) paraît être inspiré par les événements arrivés lors de l'invasion assyrienne. — Nonobstant l'épithète tranchante d'Aben Esra, qui traite de cerveau creux ceux qui trouvent qu'il y a plus de malédictions que de bénédictions dans le *Lévitique*, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, dans toutes les religions, l'imagination s'est montrée plus féconde pour les peines que pour les plaisirs, non-seulement de cette vie, mais aussi de la vie future. — *Voilà les statuts, les jugements et les doctrines*

que l'Éternel donna, entre lui et entre les enfants d'Israël, sur la montagne du Sinaï, par la main de Mosché. Ce document, dit la *Remontrance* (תוכחה), est extrêmement remarquable; le matériel des mots, la construction des phrases, la nature et l'ordre des idées, tout rappelle incontestablement le siècle de Jérémie et d'Ézéchiel. On comprend le haut intérêt qu'attache l'écrivain sacré à se rappeler sans cesse qu'il s'agit des temps sinaïques, lorsque Moïse était à la tête de la nation. — Le bien patrimonial ne retourne pas au propriétaire, mais devient le patrimoine du *Cohen*. *Si toutes ces prescriptions n'étaient pas purement nominales*, à la longue tout le territoire aurait pu devenir le patrimoine du Sacerdoce; partout où il existe un corps aspirant, quelque faible que soit l'aspiration, pourvu qu'elle soit continue, elle amène une absorption totale.

Est-ce, en tenant un langage si peu mesuré, en avançant des assertions si sujettes à controverse, en sapant à petit bruit la croyance de l'inspiration et de l'authenticité du *Pentateuque*, que M. Cahen espère *détruire les préjugés si ridicules de l'école de Voltaire*, et engager les indifférents à lire la Bible ou du moins à lui porter la même admiration qu'ils ne refusent pas à l'antiquité profane? Qu'il y réfléchisse bien.

Ce ne sont pas encore là tous les reproches que l'on a faits à M. Cahen : on l'a accusé surtout de professer le *Rationalisme*, dans lequel le dogme est subordonné à la raison, et d'être par conséquent opposé au *Supernaturalisme*, qui subordonne la raison au

dogme. M. Cahen n'a point dissimulé que le *Rationalisme*, qui compte un si grand nombre de partisans en Allemagne, était son système favori, et M. S. Munk en a fait pour lui l'aveu le plus formel.

Le point de la question n'est pas, à mon avis, d'examiner maintenant si le système du *Rationalisme* est aussi parfait que le prétendent ses partisans, s'il doit à la longue l'emporter sur le système du *Supernaturalisme*, comme on le désire et comme on l'espère, mais si M. Cahen l'a exactement suivi, s'il lui a fait faire des progrès; il me semble qu'on ne doit pas le juger sur le degré de bonté plus ou moins grand des règles qu'il s'est prescrites, mais sur la manière dont il en a tiré parti. En Allemagne, terre classique de l'érudition, où la science biblique a atteint le plus haut point d'élévation, il est certain qu'il serait réputé avoir peu fait, puisqu'il s'est borné à suivre et à abréger des critiques distingués, sans les devancer en quoi que ce soit; mais en France ses efforts doivent être accueillis avec plus d'indulgence. Il a cherché à nous faire connaître ce qu'il y a de plus substantiel dans les commentaires les plus estimés, dont la plupart de ceux qui cultivent les sciences et les lettres ne connaissent guère que le nom, et on doit lui savoir gré de nous avoir initié à un système d'exégèse dont nous n'avons presque aucune idée précise.

Les principes de M. Cahen une fois connus, on voit sans grand étonnement que, s'il ne nie pas formellement la possibilité des miracles en général, il ne laisse passer aucune occasion de porter atteinte à la

réalité de chaque miracle en particulier, par des explications tirées de la physique, ou d'en diminuer les effets; que s'il n'enseigne pas clairement et nettement que la composition du *Pentateuque* est de beaucoup postérieure à Moïse, il laisse trop apercevoir sa tendance à croire qu'il en est ainsi, ou que du moins il s'y est glissé des intercalations qui ne sont pas de la même époque, et qui en altèrent la pureté; que si son intention n'a pas été de renverser les fondements du christianisme qui reposent sur différents passages de la Genèse et des livres suivants, il n'en ébranle pas moins la solidité par des interprétations qui ont révolté toutes les communions chrétiennes. Je sais qu'il me répondra à cela qu'il s'occupe de la lettre et non pas de l'esprit des saintes Écritures; qu'il ne s'est pas proposé d'établir des dogmes, mais d'approfondir et d'éclaircir le langage obscur d'un vieux monument littéraire; qu'il a voulu développer les institutions d'un peuple que Moïse retira, par l'ordre de l'Éternel, de la servitude d'Égypte, pour le faire passer, à travers les horreurs d'une vaste solitude et au milieu des épreuves de tout genre, dans la terre de Chanaan, promise à ses ancêtres, mais non fournir à des nations, longtemps frappées d'anathèmes et détestées, les moyens de supplanter ses co-religionnaires et de s'approprier, à leur détriment, les antiques bénédictions du dieu d'Abraham. Chacun appréciera ses raisons, et saura à quoi s'en tenir.

Au surplus, si la connaissance de cette opposition prononcée entre les *Rationalistes* et les *Supernatu-*

ralistes pouvait réveiller le clergé français de son indifférence et lui inspirer le goût de la littérature hébraïque, si elle pouvait le porter à des études plus sérieuses, plus profondes des saintes Écritures, c'est une obligation que nous aurions à M. Cahen, de nous avoir entraînés dans la voie, et de nous forcer en quelque sorte d'y marcher avec lui. Les hommes raisonnables ne sauraient condamner une opinion sans en connaître la nature, l'origine et les conséquences, et il est impossible de parvenir à cette connaissance, de prendre part à des discussions, sans posséder la langue qui en fait le sujet principal, et qui fournit les armes aux combattants.

Qu'il me soit permis de résumer en peu de mots les observations qu'on peut soumettre à M. Cahen.

Sans doute un traducteur ne saurait trop s'attacher à reproduire son original, à lui laisser la physionomie qui lui est propre et son air natif, mais il doit aussi ne jamais violer les règles de la langue dans laquelle il traduit, lui laisser son génie, se servir des locutions consacrées par l'usage. Ce n'est malheureusement pas ce qu'a toujours fait M. Cahen. Son style est parfois inintelligible, incorrect, dénué d'élégance, à force de courir après le mot à mot, d'employer des termes nouveaux qui peuvent faire illusion pour un moment par leur étrangeté, mais qui finissent par fatiguer et par déplaire : je n'en citerai que deux exemples. On lit dans la traduction de M. Cahen, Exode, chap. XXX, verset 8. « Et quand Aharone allumera les lampes « entre les soirs il y vaporisera encore le parfum; il

« y aura toujours un parfum devant l'Éternel dans vos « générations. » Lemaistre de Sacy a traduit : « Et « lorsqu'il allumera (les lampes) au soir, il brûlera en« core de l'encens devant le Seigneur; ce qui s'obser« vera continuellement parmi vous dans la succession « de tous les âges. » On lit dans la traduction de M. Cahen, Lévitique, chapitre II, verset 1 et 2 : « Si « quelqu'un présente une offrande en don à l'Éternel, « que son offrande soit de fleur de farine, il versera de « l'huile sur cette offrande et y mettra de l'encens. Il « l'apportera aux fils d'Aharone les *Cohenime*, il en « prendra une poignée, de la fleur de farine et de « l'huile avec tout l'encens; le *Cohène* vaporisera ce « souvenir sur l'autel, par le feu, odeur agréable à « l'Éternel. » Lemaistre de Sacy a traduit : « Lorsqu'un « homme présentera au Seigneur une oblation en sa« crifice, son oblation sera de pure farine, sur laquelle « il répandra de l'huile, et il mettra de l'encens dessus, « il la portera aux prêtres, enfants d'Aaron; et l'un « d'eux prendra une poignée de la farine et de l'huile, « et tout l'encens, et il les fera brûler sur l'autel en « mémoire de l'oblation et comme une odeur très« agréable au Seigneur. »

Il serait donc à désirer que le style de la traduction fût purgé de tout *néologisme*, et plus soigné. Ce n'est pas seulement à de jeunes *romantiques* que M. Cahen doit chercher à se rendre agréable, mais il doit bien plutôt étudier à se concilier les suffrages des lecteurs qui aiment la langue dans toute sa pureté et qui n'ont pas encore répudié le précepte de Boileau :

Surtout, qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée [1].

C'est très-bien de donner la racine des mots hébraïques; M. Cahen s'y était engagé, et il était bien sûr, en remplissant son engagement, de mériter la reconnaissance des philologues. Mais est-il de stricte nécessité de donner plusieurs fois la racine du même mot, dans le même volume? Ne vaudrait-il pas mieux n'oublier aucun mot, et compter davantage sur la mémoire du lecteur?

Puisque M. Cahen destinait sa bible aux chrétiens de toutes les communions, comme il a tant à cœur que l'on en soit persuadé, aurait-il dû y insérer cette phrase: « De ces mêmes pharisiens est sorti le célèbre « élève de Gamaliel, le principal promoteur, sinon « le fondateur de la nouvelle loi? » Devrait-il se permettre des attaques contre le christianisme, légères, il est vrai, mais qui lui suscitent des ennemis et qui n'éclaircissent nullement le texte sacré?

J'ai bien envie de rappeler à M. Cahen quelques-unes des critiques qui lui ont été adressées, et dont il aurait pu, ce me semble, profiter davantage: celle, entre autres, de ne pas assez multiplier les notes philologiques, les seules, à proprement parler, qui soient l'objet de son travail, et de *demeurer encore trop étranger* aux précieux commentaires des anciens rabbins Maimonides, Abarbanel, Kimchi, Aben-Esra, Jarchi, et aux œuvres des hébraïsants modernes Vater, Ro-

[1] *Art poétique*, chant I, vers 155-156.

senmüller, Michaëlis, Jahn, Gramberg, Mendelsohn, Herder, Paulus et autres Allemands. Soit dit néanmoins, sans que je l'engage à négliger les détails de mœurs qui répandent un si grand intérêt dans ses notes, et qui éclaircissent presque aussi bien le texte sacré par des similitudes que par des discussions grammaticales.

L'orthographe des noms propres de la Bible, adoptée par M. Cahen, n'a pas été généralement approuvée, ainsi qu'il le reconnaît lui-même dans la première page de l'Exode, et, pour obéir à l'opinion, il s'est déterminé à se servir plus fréquemment de la manière ordinaire d'écrire ces noms. On ne pouvait qu'applaudir à une détermination qui faisait disparaître de sa traduction des termes barbares, inusités, désagréables à la lecture, et qui choquaient tout le monde, à l'exception de quelques jeunes gens amoureux des nouveautés. On les retrouve, néanmoins, presque partout, quelquefois à la vérité, à côté de l'orthographe ordinaire, qui leur sert de traduction, mais qui allonge inutilement son livre. Ainsi le mot *pharaon*, employé par les catholiques, conservé par MM. de Sacy et Champollion, par les auteurs du grand *Ouvrage sur l'Égypte*, et par des protestants célèbres, est transformé en *par'au* sous la plume de M. Cahen.

Le mot *Guerschome* remplace celui de *Gerson;* le mot *Chrobime* est mis pour *Chérubins.* Je n'en transcris pas d'autres, parce qu'il n'est guère probable qu'il remédie désormais à cet inconvénient que j'avais déjà signalé.

Je dirai cependant que M. Cahen, en employant une orthographe de son invention, aurait dû s'accorder constamment avec lui-même, et montrer plus de fixité sur le même nom. N'est-il pas un peu ridicule de trouver dans son livre, tantôt *Onkelos*, tantôt *Ounklousse*, et tantôt *Ounklouse?* Si son orthographe exprime la véritable prononciation des noms hébreux, pourquoi est-elle sujette à tant de variations? Si elle est purement arbitraire, pourquoi l'avoir adoptée par un pur caprice, et pourquoi ne pas l'abandonner entièrement par déférence? J'ajouterai encore que par cette orthographe il tranche magistralement des difficultés jusqu'alors insolubles, en faisant dériver de la langue hébraïque des mots qui peuvent appartenir à d'autres langues, comme *Moïse*, que les uns disent être égyptien, et que d'autres soutiennent être hébreu.

NOTICE

Sur quelques inscriptions koufiques d'un genre singulier, par M. J. J. Marcel.

(1er article.)

Quelques inscriptions koufiques présentent une configuration singulière ; quelques-unes même sont d'un aspect tellement bizarre qu'on se refuserait à reconnaître des lettres arabes dans les groupes de ces traits, qui semblent offrir une ressemblance presque identique avec les cachets d'antiques caractères *Chang*

fang ta tchouan, dont un grand nombre de manuscrits chinois et même quelques-uns de leurs livres imprimés nous offrent l'empreinte [1].

Ces inscriptions, en effet, sont entièrement composées de *traits droits* et *d'égale épaisseur*, s'assemblant entre eux par des lignes toujours parallèles les unes aux autres, ou se coupant à *angles droits*, et sans aucun mélange d'aucun *trait mixte* ni *courbe*, d'aucune ligne irrégulière, ou d'aucun contour arrondi.

Jusqu'à présent aucun orientaliste n'avait parlé de ce genre d'écriture arabe [2], dont pourtant on trouve des monuments dans toutes les contrées de l'Orient, et dont plusieurs fragments ont été remarqués par moi, soit au Kaire, soit dans les autres villes de l'Égypte [3].

Cependant deux fragments en avaient déjà été recueillis à *Koufah* كوفة par *C. Niebuhr*, qui les a publiés dans son *Voyage en Arabie* (C. D. pl. XLIII, t. II, de l'édition française d'Amsterdam, 1780); et

[1] Voyez des exemples de ce caractère quadrangulaire des Chinois dans Klaproth, *Catalogue des livres chinois et mandchoux de la Bibliothèque royale de Berlin*, pag. 117, 152; Montucci, frontispice et page 105 des *Remarques sur le voyage en Chine de M. de Guignes;* Hager, *Monument d'Yu*, etc. J'ai moi-même une ancienne écritoire chinoise portant une inscription de cette espèce.

[2] J'en ai fait mention, en quelques lignes seulement, et j'en ai donné pour unique spécimen le *bism-illah*, pag. 10 de mon *Mémoire sur les inscriptions koufiques recueillies en Égypte, et sur les autres caractères employés dans les monuments des Arabes*, qui fait partie du grand ouvrage de la *Description de l'Égypte*, publié par le Gouvernement.

[3] A Beyrout, à Rosette, à Alexandrie, etc.

il annonce qu'il a vu à *Baghdâd* بغداد d'autres inscriptions du même genre.

Les dessins de ces deux fragments que *Niebuhr* a copiés sans en donner aucune explication, quoiqu'il les soupçonne être arabes, sont tracés avec tant de négligence et d'inexactitude, que les inscriptions en ont paru illisibles jusqu'à présent : ils sont tombés sous mes yeux, lorsque j'avais déjà recueilli une moisson assez abondante d'inscriptions du même genre pendant mon séjour en Égypte. La comparaison des unes avec les autres m'a facilement convaincu de leur nature : j'ai cherché à les déchiffrer et à les traduire, en les rétablissant d'une manière correcte, en coordonnant plus exactement les traits entre eux, et en réparant quelques lacunes dans le tracé qui les compose.

Et j'observerai ici que la plus grande partie des inscriptions de ce genre que j'ai vues étant exécutées en mosaïque de diverses couleurs, il est facile de présumer que les petits carrés de marbre noir ou rouge qui, juxta-posés, en forment les lignes, ont pu être détruits par le temps, ou détachés de l'enduit qui les retient et remplacés, sous la main d'un ignorant réparateur, par des carrés blancs ou de toute autre couleur du fond, et *vice versâ,* faisant ainsi disparaître des liaisons nécessaires ou en introduisant d'abusives.

J'ai moi-même acquis la preuve de la justesse de cette présomption par l'inspection attentive des monuments de ce genre qui ont passé sous mes yeux dans l'Orient.

J'ajouterai ici une nouvelle preuve du fondement

de mes conjectures; il y avait déjà plusieurs années que j'avais achevé cette restauration, restée dans mon portefeuille avec d'autres travaux du même genre, quand j'ai vu mes corrections justifiées et confirmées par un dessin de ces deux inscriptions faisant partie des papiers de feu M. Langlès, et qui paraît avoir été tracé ou par Niébuhr lui-même, ou par l'un de ses compagnons de voyage dans l'Orient.

Ce dessin, presque informe et fait à la hâte, n'est pas pareil en tout point à la copie qui a été gravée et imprimée; quelques contours sont transposés ou placés dans un sens opposé, quelques traits y sont liés, d'autres séparés, d'autres ajoutés, d'autres supprimés; et quoique quelques-unes de ces variantes me paraissent encore fautives, cependant lorsqu'elles s'écartent le plus de la copie imprimée, elles se rapprochent de la correction que j'avais adoptée et donnent ainsi lieu de croire qu'une troisième copie faite avec plus de soin aurait reproduit dans leur entier le peu d'améliorations que j'ai jugées nécessaires.

Avant de publier et décrire les inscriptions *koufiques quadrangulaires* que j'ai rapportées d'Égypte, et auxquelles cette appellation convient d'autant plus qu'elle n'est que la traduction de celle de *Khatt Morabba'* خط مربع que lui donnent les Arabes du Kaire, je crois devoir commencer par donner ici, comme une espèce de prolégomène, la rectification, la transcription en caractères arabes modernes, et la traduction des deux fragments des inscriptions de *Koufah* dont je viens de parler; le peu d'observations que je ferai à

leur sujet s'appliquant d'avance à toutes les autres inscriptions du même genre que je publierai par la suite.

PREMIÈRE INSCRIPTION.



TRANSCRIPTION.


لله الامر من قبل ومن بعد

TRADUCTION.

« A Dieu est l'empire du passé et de l'avenir. »

SECONDE INSCRIPTION.



TRANSCRIPTION.

اللّهم القايم المالك الدّايم ،

TRADUCTION.

« Dieu est existant par lui-même; il est le Roi « éternel. »

On voit que dans la première inscription le mot الامر est placé au-dessus de ceux-ci : الله......من (n° 1), et que مر de ce même mot est écrit non horizontalement, mais perpendiculairement, à la manière des écritures tartares.

Cette dernière observation a lieu aussi pour l'autre mot من qui termine la ligne, avec cette différence qu'il remonte perpendiculairement, tandis que مر descend, ou plutôt qu'à ce point de la ligne l'écriture se ploie avec l'angle du champ; de manière qu'en lisant il faut faire faire à l'inscription un quart de conversion sur le côté n° 2, puis un autre sur le côté n° 3, pour retrouver à la suite le dernier mot بعد tracé ainsi d'une manière renversée au-dessus de قبل.

Dans la seconde inscription, le tracé de l'écriture affecte des formes plus bizarres encore; le premier mot borde le limbe du côté inférieur de droite (n° 1). Pour trouver le deuxième mot, il faut tourner l'inscription de manière à ce que le bord supérieur à gauche (n° 2) devienne à son tour inférieur et occupe la place du précédent. Alors, le long des deux autres côtés, à gauche et à droite (n°s 3 et 4), on a le troi-

sième mot partagé en deux. Enfin, remettant l'inscription dans sa première position, on retrouve dans le centre du champ le dernier mot, également coupé en deux parties superposées l'une à l'autre.

J'ai cru devoir faire, sur ces deux premières inscriptions, ces remarques, qui pourront peut-être paraître un peu minutieuses; mais elles m'ont semblé nécessaires pour faire connaître dès à présent le système de ce genre d'écriture, et elles me dispenseront pour les suivantes d'observations du même genre.

(*La suite au prochain numéro.*)

NOTICE

Sur les Nègres de Kuen lun.

Les Chinois donnent le nom de 崙崑 *Kuen lun*, à la haute. chaîne de montagnes qui commence au nord-ouest de leur pays et à l'occident de la province de Kan su, s'étend droit à l'ouest, forme la frontière septentrionale du Tubet, et sépare ce pays de la petite Boukharie. Cette chaîne s'appelle chez les tribus mongoles du voisinage *Khoulkhoun*. Le nom chinois Kuen lun est principalement donné à sa partie orientale, qui paraît aussi être la plus haute, et couronnée de pics élevés couverts de neiges perpétuelles. Ces derniers sont principalement situés dans la grande courbe que décrit le Houang ho, avant sa première

entrée en Chine. C'est sur le mont Kueh lun, que les mythologistes chinois placent le séjour des immortels et des êtres surnaturels qui gouvernent la surface du monde. Mais on n'a jamais entendu dire en Europe que ces auteurs fabuleux peuplassent cette célèbre montagne d'habitants noirs de la race nègre. En effet, rien de semblable ne se trouve dans le 山海經 *Chan haï king*, ancienne cosmographie extravagante, contenant une description des montagnes et des mers, et des êtres monstrueux qui, selon l'auteur, les habitent. On voit dans cet ouvrage, car plusieurs éditions chinoises sont accompagnées de nombreuses figures de ces monstres, des oiseaux et des poissons à tête humaine, des hommes ailés et ayant des griffes d'oiseaux, des écailles et des queues, ou des pieds de cheval et de bœuf; des quadrupèdes ailés sans tête; des poissons avec une tête et dix corps; des hommes sans tête ayant le visage sur la poitrine; enfin, une multitude d'autres absurdités de la même espèce, mais pas une seule représentation d'un être humain de couleur noire, ou d'un nègre.

L'antiquité du Chan kaï king est en Chine même vivement contestée, et quoique certains auteurs l'attribuent à *Yu le Grand*, qu'on place plus de 2,000 ans avant notre ère, le seul fait véritablement établi est que ce livre fut découvert dans le IV[e] siècle, sous la dynastie des *Tsin*, et publié et commenté par 郭璞 *Kouo pho*.

On ne fut donc pas peu étonné quand une société savante de Paris, en proposant, il y a quelques années, un prix relatif aux races nègres de l'Australie, invita à cette occasion, ceux qui allaient s'occuper de cette question, d'éclaircir en même temps l'existence et l'origine des nègres qui avaient habité le mont Kuen lun. Il n'est pas sans importance de rechercher d'où cette fausse notion a pris origine. Feu M. Abel-Rémusat avait dit à quelques personnes de sa connaissance qu'on trouvait dans les livres chinois des notions sur l'existence d'une race de nègres dans le mont Kuen lun. Il a été induit en erreur par un passage de l'*Encyclopédie japonaise* 和漢三才圖會 *Ho han san thsaï thou hoei*, ou, selon la prononciation japonaise, *Wa kan san saï tsou ye*. Ce livre est une nouvelle rédaction, considérablement augmentée, de l'ouvrage chinois intitulé *San thsaï thou hoei*, terminé en 1607, par le célèbre 王圻 *Wang khi*. L'édition japonaise est de 1713; elle est à la Bibliothèque du Roi. M. Rémusat trouva dans cette dernière (vol. XIV, fol. 29) la figure et la notice d'un peuple nommé 崑崙層斯 *Kuen lun tseng szu*, c'est-à-dire « Tseng szu de Kuen lun. » Ce morceau se compose de deux notices différentes: la première est le texte du San thsaï thou hoei chinois, et l'autre un supplément à ce texte, ajouté par l'éditeur japonais. C'est à ce dernier qu'appartient la figure d'un nègre, tel qu'on les voit à Nagasaki, à

bord des vaisseaux hollandais. Ce dessin y remplaçe celui qui se trouvait dans l'édition chinoise du San thsaï thou hoei. Je donne ici ce dernier; on voit qu'il ne ressemble nullement à un nègre.



TEXTE DU SAN THSAÏ THOU HOEI.

« Le pays des *Tseng szu* de *Kuen lun* est dans la « mer de sud-ouest. On y trouve un oiseau nommé 鵬 « *pheng*, qui, en volant, obscurcit le soleil. Il peut « avaler un chameau. Les tuyaux de ses pennes sont « employés en guise de tonneaux d'eau. Le corps des « habitants du pays est comme couvert d'un vernis

duire par : « Esclaves nègres de Kuen lun. » Mais 崑崙 *Kuen lun*, ou, comme on écrit ordinairement, 屯崑 *Kuen tun*, est le nom chinois de l'île de *Paulo Condor*, et 洋崙崑 *Kuen lun yang* (mer de Condor), celui de la partie méridionale de la mer de la Chine, au sud de cette île. Je trouve le passage suivant dans une cosmographie chinoise, intitulée : *Haï koue wen ki lou*, rédigée par *Tchhin lun kioung*, publiée en 1730. « *Kuen lun* ou *Kuen tun* « ne doit pas être confondu avec le mont Kuen lun, « autour duquel le Houang ho tourne. Ce sont, au « contraire, deux montagnes situées au sud de la mer « des Sept-Iles (les Paracels), dont l'une est grande « et l'autre petite. La première est très-haute, et « les vagues de la mer se brisent avec un grand bruit « contre sa base : c'est le *Grand Kuen lun*. Le *Petit* « en diffère beaucoup : les plus beaux fruits y croissent, « mais on n'y trouve aucune trace d'habitation hu- « maine. »

La grande histoire de la dynastie Ming (sect. 324, fol. 12) contient une description de *Pin thoung loung*, pays qui forme une partie du *Tchen tchhing*, ou Tsiampa ; on y lit : « Il y a aussi la montagne *Kuen* « *lun*, située dans la haute mer, près de Tchen tchhing, « et vis-à-vis les caps *Tchou ting khi*, dont l'un est « à l'est et l'autre à l'ouest. Cette montagne est de « forme carrée, très-large et élevée. La mer qui l'en- « toure est appelée *Kuen lun yang*. Ceux qui vien-

« nent de l'Europe par mer peuvent la traverser en « sept jours et sept nuits, si le vent est bon. De plus, « les marins ont un proverbe qui dit : « En haut (c'est-« à-dire en arrivant de la Chine), craignez les Sept-« Iles; en bas le Kuen lun; l'aiguille aimantée y trouble « le pilote, et hommes et vaisseaux sans nombre y ont « péri. » — Cette montagne ne produit rien de parti-« culier. Quelques hommes y habitent dans des ca-« vernes; ils vivent de fruits, de poissons et d'écre-« visses de mer; ils n'ont ni maisons, ni huttes, ni puits « ou foyers. »

Dans le récit de l'expédition que *Khoubilaï kaân*, empereur mongol de la Chine, envoya à l'île de *Java* (Kwa wa), on trouve pour la première fois le mot *Kuen tun* employé pour désigner l'île de *Condor*, mais il y est écrit avec le radical d'eau : 沌混 *Kuen tun*. Ce terme, ainsi écrit, signifie, selon le dictionnaire de Khang hi, « le cours rapide et tourbil-« lonnant des eaux. » On lit le passage suivant dans la narration de l'expédition des Mongols : « Dans la 29e « des années *Tchi yuan* (1292), la 12e lune, le gé-« néral *Szu pe* s'embarqua avec 5,000 hommes de « troupes à Thsiuan tcheou dans le Fou kian. Comme « le vent était fort et la mer très-haute, le mouvement « continuel des vaisseaux produisit parmi les soldats « une violente maladie de mer; de sorte que pendant « plusieurs jours ils ne pouvaient rien manger. L'ex-« pédition traversa la mer des *Sept-Iles*, passa devant « les rochers *Wan li chy thang*, et arriva à la fron-

« tière qui sépare la Cochinchine du Tsiampa. A la « première lune de l'année suivante, elle passa devant « les deux promontoires *Toung toung chan* et *Si* « *toung chan*, ainsi que devant *Nieou khi sieou*, ou l'îlot « du promontoire du Bœuf, où elle entra dans la « *Grande mer de Kuen tun*. On aborda à l'île *Kuen* « *lun chan* et aux montagnes *Kia li ma* et *Ta kou lun*. « Le général fit abattre des arbres par les soldats, et « construire de plus petites embarcations, dans les- « quelles il arriva à Java. »

La plus ancienne notion que j'aie pu trouver dans les auteurs chinois, sur les *Kuen lun nou*, ou *esclaves de Kuen lun*, est de 960 de notre ère. Sous cette date, on lit dans l'histoire de la dynastie de Soung une description du royaume de *San foe thsu*, qui formait une partie de l'île de Sumatra; il y est dit que les fêtes musicales y consistaient en chansons et danses exécutées par des esclaves de Kuen lun. Il ne paraît pas douteux que sous cette dénomination étaient autrefois compris les individus de race noire, originaires des îles de la mer de Chine, mais que dans des temps postérieurs cette dénomination ait été également appliquée aux esclaves nègres apportés de l'Afrique par des navires européens.

C'est ainsi que s'évanouit l'existence des nègres qu'on supposait habiter ou avoir habité dans le Tubet, et l'Asie centrale, par 35° de latitude nord, et qui ont été le sujet d'un prix proposé par la Société géographique. Dans le même programme il est aussi question de tribus nègres qu'on suppose occuper

les montagnes qui séparent l'Anam du Cambodje. Il ne sera donc pas hors de propos d'ajouter ici quelques mots relatifs à celles-ci. Il faut d'abord observer que le terme *nègre*, quand il est employé à désigner les tribus de l'Océanie qui, par la couleur de leur peau, se rapprochent des nègres de l'Afrique, est extrêmement mal choisi. Le teint des peuplades noires de l'Océanie n'est jamais d'un noir pur; il est plutôt d'un brun fuligineux mélangé de jaune, qui varie d'intensité. Ainsi les Papuas, à cheveux crépus et laineux, sont d'un brun foncé, mais d'une nuance plus claire que les nègres malais, ou Papuas hybrides, tandis que les habitants de la Nouvelle-Hollande, à cheveux courts et lisses, sont d'un brun sale et jaunâtre, et que les nègres de la Terre de Van-Diémen, à chevelure laineuse, très-frisée et courte, se rapprochent plus de plusieurs peuples africains.

Les tribus noires qui occupent les montagnes entre Anam et Cambódje n'appartiennent pas même à cette race des soi-disant nègres de l'Océanie; ils ne sont pas plus noirs ou plus nègres que les Birmans, les Siamois et les *Ko men* ou habitants de Cambodje. Les missionnaires qui ont prêché l'évangile au Tonkin et en Cochinchine les ont désignés par le terme *nigri* ou *noirs*, seulement parce qu'ils ont le teint un peu plus foncé que les habitants de ces deux pays; mais ni leur figure ni leur chevelure n'offrent la moindre ressemblance avec celles des véritables nègres, ni même des Samangs de la presqu'île de Malacca. Je fais suivre ici un vocabulaire de la langue de ces derniers; il démontre qu'elle



est pour le fond tout à fait différente des dialectes malais, quoique mélangée d'un grand nombre de mots malais.

Ciel........ *Kaïl, kaël.*
Dieu........ *Sian.* — Malaï, *toûhan.*
Soleil....... *Mit katok* (œil du jour), comme en malai, *mata hari.*
Lune....... *Kachin, katchik.*
Étoile....... *Binting.* — Malaï, *bintang.*
Feu........ *Us.*
Eau........ *Bayo, batiao.* — Javan. *baya, bangou.*
Lac........ *Laut.* — Malaï, *laut,* mer.
Rivière...... *Soungsaï.* — Malaï, *soûngaï.*
Terre....... *Taïk, tik, tek. Kateh.*
Montagne... *Gounoung.* — Malaï, *gounoung, jabing, tchoubouk.*
Pierre...... *Batah.* — Malaï, *batou.*
Jour........ *Katoh.*
Nuit........ *Naïgouel.*
Arbre...... *Tchouk.*
Or.......... *Volesman.* — Madagascar, *volamena.*
Blanc....... *Paltas.* — Malaï, *poutih.*
Noir........ *Balting.*
Rouge...... *Takoun, tohon.*
Vert........ *Balon.*
Jeune....... *Bakli.*
Vieux....... *Tahak, touhek.* — Malaï, *toûah.*
Homme...., *Tamakal, toumkal. Hana.*
Femme...... *Badon.* — Javanais, *wadon.* — Malaï, *betina.*
Miniah.
Père........ *P'hak.* — Malaï, *pâ.*
Ay, yah. — Mal. *ayah.* — Jav. *yayah.*
Mère....... *Nak.*

Mama...... *Mek.* — Malaï, *mâ.*
Enfant...... *Woung, aneg.* — Malaï, *anak.*
Frère aîné... *Inak.*
—— cadet.. *Bi.*
Cendres..... *Tapip.*
Fumée...... *Iïl.*
Fruit....... *Bouh.* — Malaï, *boûah.*
Doux....... *Gahet.*
Amer....... *Kâdeg.*
Tête........ *Kaï, kiouvay.*
Oreille...... *Anting.* — Madagascar, *tading.*
Yeux....... *Mit, mid.* — Malaï, *mata.*
Nez........ *Findang.* — Malaï, *idoung.* — Nouv. Hollande, *bontdoù, mout.*
Bouche..... *An, ban.*
Dent....... *Niyos, yous.* — Madagascar, *Niffe.*
Main....... *Tchas.*
Ongle...... *Koulakout.*
Cuisse...... *Tchas.*
Ventre...... *Tchoung, tcheong.* — Tayala, *tiyan.*
Os......... *Aying.*
Tigre....... *Tayouh, taïyo.*
Éléphant.... *Gadjah.* — Malaï, *gâdjah.*
Buffle....... *Kiban, kibao.* — Malaï, *karbau.*
Vache...... *Sapi.* — Malaï, *sâpi.*
Lembok. — Malaï, *lamboû* (bœuf).
Chien....... *Ek.*
Poule....... *Kawao.*
Oiseau...... *Manok.*
Poisson..... *Ikan, hikan.* — Malaï, *ikan.*
Sel........ *Siyak.*
Bateau...... *Pahak, pahouk.* — Malaï, *prâhou.*
Tribu....... *Kal.*
Village...... *Dayak.*
Chef, roi.... *Edjah.*
Un......... *Kahoung.*

Mort (la)....	*Kabis.*
Singe.......	*Djayo.*
Chevreuil ...	*Kasak.*
Canard	*Itek.* — Malaï, *itek.*
Fourmi.....	*Les.*
Abeille......	*Gala.*
Cire........	*Soud.*
Habit.......	*Pandjouk.*
Je..........	*Ye.*
Tu..........	*Bo.*
Il...........	*Tak.*
Oui........	*Lelao.*
Ce..........	*Toudeh.*
Sur........	*Kepeng.*
Sous	*Kiyoum.*
Entre, dedans.	*Baleh.*
Sans	*Mos.*
Ici.........	*Eban.*
Là.........	*Touk-oun.*
Être........	*Wek.*
Aller	*Tchoup.*
Venir.......	*Badih.*
Aimer	*Gadek.*
Battre	*Tohoung.*
Volonté.....	*Madouh.*
Vouloir.....	*Gamek.*
Prendre.....	*Makon.*
Poser.......	*Yoë.*
Tuer.......	*Tcheg.*

KLAPROTH.

EXTRAIT

D'une notice sur la relation originale de Marc-Pol, Vénitien, par M. Paulin PARIS. (Lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.)

On a fait sur Marc-Pol bien des conjectures dont on se serait peut-être abstenu, si l'on avait pu comparer tous les manuscrits qui nous ont conservé son précieux voyage.

En effet, ils s'accordent tous, du moins tous ceux dont l'autorité est grave, à nous apprendre que Marc-Pol, craignant que la tradition de ce qu'il avait vu ne se perdît, fit rédiger tous ses souvenirs par un homme qui se trouvait alors avec lui prisonnier des Génois, en 1298. Voici les paroles textuelles : « Et si vos di qu'il « demora (Marc-Pol) à ce, savoir bien XXVI ans; le- « quel puis, demorant en le chartre de Jene fist re- « traire toutes ces chouses à messire *Rusta...Pisan* « qui en celle méisme chartre estoit; au tems qu'il « avoit M. CC. XCVIII ans que Jesu-Crist vesqui. »

Ce passage aurait dû servir de base à tout ce qu'on a dit de la rédaction de ce grand voyage. Cependant, la tradition la plus généralement adoptée est que Marc-Pol dicta sa relation à un noble Génois nommé *Rustigiello*, que le désir de connaître des contrées lointaines avait amené près de notre voyageur et qui venait passer avec lui chaque jour plusieurs heures, afin de lui tenir compagnie.

Mais dans quelle langue fut d'abord rédigée la relation de Marc-Pol ?

Au premier aperçu, il semble naturel de penser qu'un voyageur italien du XIIIe siècle, dont l'éducation littéraire avait été négligée, n'a pu songer à publier ses relations dans une autre langue que celle de ses compatriotes. Aussi l'opinion la plus générale se prononce-t-elle ici en faveur de la relation italienne. Mais, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, la plus commune opinion est loin d'être la mieux appuyée. Un seul fait la détruit complétement : c'est que tous les manuscrits de l'ancien texte italien de Marc-Pol commencent par déclarer qu'ils sont traduits d'un texte antérieur.

Quel est donc ce texte antérieur ?

Dans la préface de la plus ancienne traduction latine, telle que la donnent tous les bons manuscrits, traduction qui date de 1320, on dit que plusieurs personnes désirant que le voyage de Marc-Pol fût mis à la portée de ceux qui n'étaient pas familiarisés avec les idiomes vulgaires, avaient prié Pippinus de le traduire en latin. Voici les paroles : « Librum prudentis, honorabilis ac fidelis viri domini Marci Pauli, de Venetiis, ab eo *in vulgari* fideliter editum et conscriptum, compellor ego Franciscus Pippinus, de Bononiâ, ordinis Fratrum Prædicatorum, à plerisque patribus et dominis meis, veridicâ et fideli translatione de *vulgari* in latinum reducere, ut, qui amplius latino quàm *vulgari* delectantur eloquio, necnon et hi qui vel propter linguarum varietatem omnimo-

« dam, aut propter diversitatem idiomatum, proprieta-
« tem linguæ alterius intelligere omninò, aut facilius
« nequeant, aut delectabilius legant, seu liberius ca-
« piant, etc. »

Le moyen maintenant de supposer, d'abord, que vingt-deux ans après la publication du texte original et peu de temps sans doute après la mort de Marc-Pol, Pippinus eût ignoré la relation originale du célèbre voyageur! Ensuite, que dans leur commune patrie on l'eût engagé à faire une traduction latine d'un ouvrage composé, peu de temps auparavant, dans cette même langue! Ajoutez que les paroles de Pippinus doivent d'ailleurs nous induire à croire que le *vulgaire* dont Marc-Pol s'était servi n'était pas le dialecte italien; car quel Italien ne l'aurait pas facilement compris? A quel Italien serait-il venu dans l'esprit de le faire traduire en latin, afin de le mieux comprendre?

Ces différentes observations semblent prouver assez bien que l'ouvrage de Marc-Pol ne fut originairement composé ni en latin, ni en italien. Il me reste à examiner comment il a dû l'être en français.

La préférence donnée par des écrivains étrangers et surtout par des Italiens à la langue française, durant le treizième siècle, est loin d'être sans exemple. C'est un Anglais, Luces de Gast, qui fit d'abord connaître au monde le merveilleux roman de *Tristan du Léonois*. Dans sa préface, il déclare avoir préféré le roman de France aux autres langages, bien qu'il ne fût pas parfaitement familiarisé avec ce premier idiome. En Ita-

lie, Brunetto-Latini, comme chacun le sait, choisit la langue française pour composer son grand livre du *Trésor,* parce que « la parleure en estoit plus délita-« ble et plus commune à toute gens. » La Bibliothèque du roi possède encore un autre ouvrage écrit en prose française par un Italien : c'est la traduction de la Chronique latine d'Aimé, moine du Mont Cassin, chronique dont Muratori a vivement regretté la perte. Cette traduction fut faite dans les premières années du XIIIe siècle, par un autre moine de la même abbaye qui l'adressa au comte de Mélitrée, « pour ce qu'il se dé-« litoit plus dans cette parleure que dans nulle autre. »

Il est très-probable que durant l'espace écoulé entre ce moine et Marc-Pol, la langue française, grâce aux expéditions siciliennes des princes de la maison d'Anjou, était devenue d'un usage encore plus général au-delà des monts. L'Italie regorgeait de Français; accoutumés aux expéditions aventureuses, nos ancêtres devaient d'ailleurs se montrer plus avides de voyages que les Italiens, alors écrasés sous le joug de leurs haines intestines. Une circonstance curieuse ajoute à la vraisemblance de cette conjecture : plusieurs manuscrits du voyage de Marc-Pol nous apprennent que la première copie en fut faite pour le fils du roi de France. Voici les paroles de celui qui nous a transmis ce fait :

« Veez-ci le livre que monseigneur Thiebault, che-« valier, seigneur de Cepoy (que Diex absoille!) re-« quist que il en éust la coppie à sire Marc-Pol, bour-« geois et habitans en la cité de Venise. Et ledit sire « Marc-Pol, come tres-honorable et bien accoustumé

« en plusieurs regions et bien moriginés, et lui desi-
« rans que ce qu'il avoit véu fust scéu par l'univers
« monde et pour l'onneur et reverence de tres-excel-
« lent et puissant prince monseigneur Charles, fils du
« roy de France et comte de Valois, bailla et donna
« au dessus dit seigneur de Cepoy la *première* coppie
« de son dit livre, puis qu'il l'éust fait. De laquelle
« coppie, messire Jehan de Cepoy, son aisnez fils,
« après son decès, bailla la première coppie de ce livre
« qui onques fu faite, puis que il fut apporté au royau-
« me de France, à son très-chier et très-redoubté sei-
« gneur, monseigneur de Valois; et depuis en a il
« donné coppie à ses amis qui l'en ont requis. Et fut
« celle copie baillée dudit sire Marc-Pol audit seigneur
« de Cepoy quand il alla en Venise pour monseigneur
« de Valois et pour madame l'Empereris sa fame, vi-
« caire general pour eulx deux en toutes les parties de
« l'Empire de Constantinople. Ce fu fait l'an de l'in-
« carnation N. S. J. C. mil trois cent et sept, mois
« d'aoust. »

Sur ce passage, rapporté par M. de Sinner dans le catalogue qu'il a dressé de la Bibliothèque de Berne et d'après l'autorité de M. de Sinner lui-même qui a désigné cette leçon française sous le nom de *versio gallica,* Malte-Brun a cru pouvoir assurer que « le manuscrit d'où on l'avait tiré était une traduction française faite en 1307 par le chevalier Théobald de Cepoy. (Précis de la Géographie universelle, tome I[er].) Rien n'est plus arbitraire que cette explication. D'abord ce n'est plus Théobald de Cepoy qui, en 1307, offre une

copie de son manuscrit de Marc-Pol au comte de Valois; c'est Jean de Cepoy, qui ne prétend nullement à l'honneur d'avoir changé le langage de la copie donnée à son père par Marc-Pol lui-même. Et si Marc-Pol ou les sires de Cepoy eussent fait ou fait faire pour le roi de France une traduction, ils n'auraient pas manqué d'en instruire leurs lecteurs; car alors le talent de traduire était au nombre des plus honorables, et l'on ne pouvait guère confondre le travail du traducteur avec celui de copiste.

Au reste, on doit soupçonner que M. de Sinner, dans son catalogue de la Bibliothèque de Berne, a été trompé par la date mentionnée à la fin de la préface de Jean de Cepoy. Le manuscrit de Berne n'a pas sans doute été copié en 1307 plus qu'un autre manuscrit du roi, dans lequel se trouvent rappelée la même préface et la même date. Mais la Bibliothèque royale possède de Marc-Pol un autre exemplaire plus précieux à certains égards. Il remonte aux premières années du XIVe siècle et le caractère de l'écriture, le style des initiales coloriées, la rudesse du parchemin employé, enfin le mauvais dialecte roman dont on a fait usage, tout à l'œil un peu exercé révèle un manuscrit copié en Italie. Voilà donc l'un des plus anciens, le plus ancien peut-être des manuscrits de Marc-Pol, écrit en français dans la terre d'Italie, à Venise sans doute. Je regarde ce fait comme digne d'attention. Ceux qui pourraient conserver quelques doutes sur le caractère distinctif des manuscrits italiens au XIVe siècle peuvent comparer au livre de Marc-Pol,

n° 7367, la traduction de Paul Diacre, n° 7135; l'histoire de Villehardouin, n° 9644, et surtout le roman de la *Table ronde*, n° 7544, tous écrits également en Italie. On verra que je n'avance ici rien que d'incontestable.

Il me reste une dernière preuve plus forte peut-être que toutes les autres. Ce prisonnier de Gênes, dont quelques-uns ont fait un seigneur génois, est nommé dans les différentes leçons *Rusta Pisan, Rusta Pisanus, Rustacien de Pise, Rusticus Pisanus, Rustigiello Pisano*, et enfin, *Rusticien de Pise*. Ce dernier nom sans doute est le véritable, d'abord parce que ceux de *Rusta* ou *Rusticus* en sont une abréviation, ensuite parce que les plus anciens manuscrits l'écrivent ainsi, ou bien *Rustacien*.

Or, ce Rusticien de Pise est un nom recommandable dans l'ancienne littérature française. Quelques années auparavant, il avait compilé et réuni, en les abrégeant, toutes les histoires de la *Table ronde*, disséminées jusqu'alors dans le *Saint-Graal*, le *Tristan*, le *Merlin*, le *Lancelot* et le *Bret*. Ce grand travail nous donne de Rusticien de Pise l'idée d'un homme habile dans les secrets de la langue romane française. Le préambule de cette compilation mérite d'être cité.

« Seigneur, emperaor et rois et princes et ducs et « quens et barons, cavalier, vavassor et borgiois et tous « les preudomes de ce monde qui avés talent de delitier « vos en romainz, ci preinés ceste et le faites lire de « chief en chief; si troverés toutes les grans aventures « qui avindrent entre li chevaliers herrans don tens li

« roi Huter Pendragon, jusque au tens li roi Artus son « fiz et des complains de la *Table réonde*. Et sachez « tot voirement que cestuy romans fu treslaités dou « livre monseigneur Odoard..... Et maistre Rusticians « de Pise, liquels est imaginés deseure, a compilé ceste « romains. Car il entrelaisce toutes les merveilleuses « novelles qu'il treuve en cest livre..... » (Manuscrit 7544.)

Rapprochons maintenant cette préface des romans bretons de celle du Marc Pol.

« Seignors, emperaor et rois, dux et marquois, « cuens, chevaliers et borgiois et toutes gens, se volés « savoir les deverses generacions des hommes....., si « prenés cestui livre et le faites lire, et chi troverés « toutes les grandismes mervales et les grant diversités « de la grant Harminie..... et si vos di que ledit Marc « Pol demoura en celles deverses parties bien vingt-six « ans; lequel puis demorant en la chartre de Jene fist « retraire toutes cestes chouses à messire Rustaciens « de Pise qui, en celle meisme chartre esteit, au tens « qu'il avoit mil deux cent quatre-vingt-dix-huit ans « que Jesu-Crist vesqui. »

Certes, il y a une analogie singulière entre ces deux préfaces, et remarquez que ces formules ne sont pas ordinaires aux traducteurs, compilateurs ou auteurs des treizième et quatorzième siècles. On n'en trouverait peut-être pas un second exemple.

Je pourrais hasarder sur Rusticien de Pise ou *Pisan* une dernière conjecture. Ne serait-il pas en effet de cette famille de *Pise* qui, un demi-siècle plus tard,

fournit à la France un savant docteur, nommé *Thomas de Pisan*, père d'une fille plus illustre encore, la belle *Christine de Pise?* Mais ce fait est étranger à Marc-Pol : il me suffit ici d'avoir démontré que ce grand voyageur donna en langue française la première relation de son voyage, et que l'homme qui rédigea ses souvenirs fut Rusticien de Pise, écrivain digne de vivre dans les fastes de l'ancienne littérature française.

OBSERVATIONS AJOUTÉES PAR M. KLAPROTH.

Un examen, même léger, des manuscrits et des éditions imprimées de la relation de Marco-Polo, démontre qu'il existe diverses rédactions de l'ouvrage de ce voyageur célèbre, rédactions qui paraissent avoir été faites ou dictées à différentes époques de sa vie. Il est probable que la première et la plus courte est celle qui, pendant sa captivité à Gênes, fut recueillie de sa bouche par *Rustigiello de Pise*, et écrite d'abord en français ancien. Ce fait me paraît bien prouvé par M. Paulin Paris; mais il reste à rechercher si les rédactions postérieures et considérablement amplifiées, faites par Marco-Polo, à l'aide d'un secrétaire, ont également été conçues dans la même langue, ou si elles n'ont pas été rédigées en latin.

En parcourant *Il Milione di Marco-Polo*, publié par le comte *Baldelli Boni*, d'après le manuscrit de la Crusca, écrit en 1309, on trouve un grand nombre d'expressions françaises, que le traducteur italien a mal comprises, ou qu'il a laissé subsister dans sa version.

Ces expressions viennent à l'appui des recherches de M. Paulin Paris; nous en faisons suivre ici quelques exemples.

Dans le XV[e] chapitre du *Milione* (p. 12), où il est question des Géorgiens, on lit: « Egli sono cristiani, « e tengono legge di Greci e i *cavagli* hanno piccoli « al modo de' Greci. » On voit que le traducteur a confondu les mots français *cheveux* et chevaux.

Dans le L[e] chapitre (page 43), qui traite de la ville de Kara korum, on trouve le passage suivant: « Egli è vero ch'eglino non aveano signore, « ma faceano rendita a un signore, *che vale a dire in* « *Francesco,* Preste Giovanni. » Il est évident que Marco-Polo n'a pas dicté ce passage, ni en italien, ni en latin, mais que celui auquel il dictait sa relation la rédigeait en français. La même chose se trouve dans le chapitre CXXIX (p. 138), où il est question de la célèbre ville de Quinsai. On y lit: « Quisai, *che* « *vale a dire in Francesco,* la città del Cielo. » Cette ville y reçoit l'épithète *sopra nobile*. C'est un gallicisme et la traduction du mot *surnoble*.

Dans le chapitre LXVII (p. 70), Marco-Polo décrit la figure du grand Khan Khoubilai; on y trouve le gallicisme: « lo naso ben fatto e *ben gli siede*. »

Dans le chapitre LXXVII (p. 87), le traducteur a laissé subsister le mot français *lièvre*, au lieu de le remplacer par le terme italien *lepre*. De la même manière, on lit à la page 108: « Egli prendono la *sel*, « e fanno la cuocere. » Il aurait fallu mettre *sale* pour le mot français *sel*.

Le manuscrit italien de l'ouvrage de Marco-Polo, connu sous le nom du *Codice Pucciano*, et qui date de 1391, contient le texte du *Milione*, revu sur l'original français. On y trouve au chapitre CL, où il est question d'un roi qui, *autrefois*, avait fait construire le château de *Caituy*, cette phrase : « lo quale « fe fare *Jaddis* uno Re. » On voit que le traducteur a pris le mot français *jadis* pour le nom du roi, qui, selon tous les autres manuscrits de Marco-Polo, s'appelait *Dor*.

NOTICE

De la ville d'Érivan, capitale de l'Arménie russe.
(Traduit du russe.)

La ville d'Érivan est située dans une plaine basse, inégale, entourée de montagnes de trois côtés, et arrosée par le *Zangi* et le *Kirkh-boulakh*. La forteresse dans laquelle résidait le sardar est sur la rive escarpée du Zangi et pourvue de trois côtés de fossés profonds. La ville a une église gréco-russe, un couvent arménien, quatre églises arméniennes et trois mosquées.

Érivan est composée de trois parties : *Damir-boulakh*, *Chagar* et *Topobatin*. La première est située au bas sur les bords du Kirkh-boulakh, dont le nom signifie les quarante sources; Topobatin commence sur la rive haute du Zangi, et va en descendant jusqu'au caravanserail.

La saison chaude commence au mois de mai, et la chaleur augmente de jour en jour; en juillet elle devient presque insupportable; on est alors tourmenté par une quantité innombrable de petites mouches dont la morsure cause des douleurs insoutenables, puis des enflures et enfin des plaies ouvertes. Ces insectes paraissent surtout pendant la nuit. Afin de s'en garantir, on entoure son lit de rideaux épais, ou bien on le place dans de petites cabanes qui sont construites sur des poteaux élevés, et exposées de toutes parts au courant de l'air. L'ardeur de l'été devient encore plus pénible par l'extrême rareté de la pluie; quelquefois il ne tombe pas une seule goutte d'eau durant cette saison. On ne connaît ici ni le printemps ni l'automne, tant les pluies qui accompagnent ces saisons sont peu considérables. Cependant le printemps de l'an passé a fait exception, car il plut souvent et abondamment. En 1812, l'hiver commença en octobre; il gela et neigea fréquemment; le thermomètre descendit jusqu'à 21 degrés au-dessous de zéro. Le froid est d'autant plus sensible à Érivan que les maisons ne sont réellement destinées que pour l'été; une seule cheminée sert à chauffer un appartement long de vingt-cinq pieds et haut de douze pieds, dont les deux fenêtres ont huit pieds de hauteur et dix pieds de largeur. Les carreaux de ces fenêtres à l'asiatique sont posés sans ciment et consistent soit en morceaux de verre, soit en lames de bois aussi minces que du papier. Du reste, les cheminées servent ici plus à orner qu'à chauffer. Quand on veut se procurer de la chaleur,

on place au milieu de la chambre un *mantchal,* qui est un bassin rempli de charbon, et on pose au-dessus une table qui est couverte d'un tapis épais; les habitants de la maison s'asseyent à l'entour en cachant le mieux qu'il leur est possible leurs jambes et leurs pieds sous le tapis. Ils passent toute la journée dans cette position, quand aucune affaire ne les appelle au bazar.

Dans ce pays les maisons sont bâties en briques non cuites, et ont des toits plats; on ne voit nulle part de portes-cochères; il n'y a que de petites portes qui n'admettent qu'une seule personne à la fois; vis-à-vis de cette ouverture s'élève un petit mur, afin qu'un curieux ne puisse pas apercevoir de la rue ce qui se passe dans l'intérieur de cette cour; celle-ci est ordinairement pourvue de bassins et de chambres de bains. Les parois des pièces d'habitation sont généralement revêtues en stuc; le sol consiste en terre battue. Chaque maison a un jardin.

Les aquéducs de cette ville sont vraiment dignes d'attention. Le Zangi et le Kirkh-boulakh ont profondément creusé le lit rocailleux où ils coulent, surtout la première de ces rivières, dont les bords, à l'endroit où est la forteresse, ont deux cents pieds de hauteur; toutes deux entourent la ville en décrivant un arc, l'un à droite, l'autre à gauche, ce qui empêche les habitants de s'approvisionner d'eau avec facilité. Afin de remédier à cet inconvénient, et surtout afin de pouvoir arroser les jardins, on a établi au-dessus de la ville des canaux qui, élevés de dix pieds au-dessus des

deux rivières, conduisent l'eau jusqu'aux jardins. Là en commence la distribution; chaque jardin a une ouverture pour recevoir cette eau par deux ou trois conduits, suivant son étendue. Chacun est partagé en plusieurs carrés entourés de digues de la hauteur d'une archine. Quand la chaleur de l'été a desséché la terre à un degré qui pourrait nuire aux arbres et aux vignes, on ouvre les digues et ensuite on ne les ferme que lorsque les canaux sont pleins d'eau. Mais si tout le jardin doit être arrosé, on fait entrer l'eau dans le premier carré, puis on la fait couler dans le second, de là dans le troisième, et ainsi successivement dans tous, de sorte qu'en deux heures toute sa surface est inondée. L'eau surabondante est conduite hors du dernier carré par un canal particulier. Une autre ouverture la fait passer, quand la terre est bien humectée, dans les jardins voisins, qui sont ainsi arrosés tous, les uns après les autres, de la même manière. Mais dans les temps de sécheresse, l'eau manque, et cela arrive presque tous les étés; malheur alors à l'homme dont le jardin est proche de la rivière, quand il se hasarde à retenir l'eau pendant un jour ou deux sur son terrain; tout le quartier se soulève contre lui, et l'on a vu même quelquefois le peuple se venger de telles usurpations par le meurtre.

Hossein khan, dernier sardar d'Érivan, souhaitait d'étendre le jardinage sur la rive droite du Zanga, où jusqu'alors on n'avait pu l'établir à cause du grand abaissement du terrain. Il fit donc percer la montagne qui sépare la rivière de la vallée, et conduire l'eau

dans l'enfoncement. Voici comment ce travail fut exécuté. On creusa, sur le flanc de la montagne qui s'abaisse vers le Zanga, un puits jusqu'à une profondeur suffisante pour atteindre le lit du Zanga; un peu plus haut on en creusa un second qui fut joint au premier par un canal, ensuite un troisième, et l'on continua de la même manière jusqu'au haut de la montagne. Lorsque le dernier des canaux du côté de la plaine fut terminé, on y fit entrer l'eau qui arrosa un terrain condamné à l'aridité depuis plusieurs siècles. Maintenant on y voit de très-beaux jardins.

Érivan a un grand caravanserail construit en briques non cuites : on y compte sept cent soixante-dix-sept boutiques, dont six cent quatre-vingt-trois sont remplies de marchandises. Au milieu de ce bâtiment se trouvent deux vastes cours; l'une est tout près de l'entrée, entièrement entourée de boutiques. Là sont les ateliers de teinture pour les tissus de coton nommés *Bèz;* c'est aussi là que l'on fait sécher les toiles de lin imprimées. Au milieu de cette cour, les toiles de coton écrues qui viennent des cantons voisins sont emmagasinées. La seconde cour divise le caravanserail en deux parties égales. L'un des côtés est contigu à la mosquée, de l'autre il y a des rangées de boutiques et une allée de peupliers; tous les rangs de boutiques sont pourvus d'auvents pour les préserver, tant des rayons du soleil que de la pluie. Les rues qui y conduisent sont si larges, que les piétons et les gens en voiture ont un espace suffisant pour se détourner; elles sont sèches dans toutes les saisons; et, comme

elles sont souvent arrosées, il y règne un air si frais et si agréable, que pendant toute la durée du jour, le caravanserail est fréquenté tant par les marchands que par les gens qui n'ont pas d'affaires.

Les marchandises y sont exposées à la vue et disposées de manière à ce que leur étalage plaise par la variété; dans une boutique on vend du sucre; dans une autre du thé et toutes sortes de denrées; tout auprès on peut acheter des toiles de coton et des étoffes de soie. Les seuls cordonniers se tiennent ensemble à l'extrémité du caravanserail la plus reculée. Indépendamment des deux grandes rangées de boutiques, il y a aussi de petites rues latérales où se fait le trafic de toutes sortes de menues marchandises. Ces rues secondaires partent d'une longue rue dans laquelle se vendent toute espèce de denrées, et où même en hiver on trouve des fruits bien conservés, tels que pommes, poires, raisins et autres. Le fermier du *Mizan kantar* ou peseur demeure au milieu des marchands du caravanserail; il est chargé de peser toutes les denrées venant des villages voisins, qui sont vendues au poids; il reçoit pour sa peine un *demi-chaour* (3 kopeks et demi en cuivre) par *batman*, équivalant à douze livres russes, ou presque dix françaises. Le médecin de la ville a aussi son logement et son apothicairerie dans le caravanserail: assis dans une boutique, il reçoit les malades qui réclament son secours. Les boutiques de marchandises sont ouvertes en tout temps, en hiver on les échauffe avec des *mantchals*, qui sont des vases de cuivre ou de terre remplis de charbon;

les marchands se servent également pour le même objet de kourssroi, autre espèce de bassin à charbon, au-dessus duquel on dispose des bancs et on étend des tapis.

Indépendamment des droits de péage pour l'entrée et la sortie, on en lève aussi d'autres sur le poids des marchandises quand elles sont vendues; c'est ce qu'on nomme le *mizan kantar*, dont il a été question précédemment. Le savon doit de même un droit particulier. Ces trois sortes d'impositions sont affermées. Il existe dans la province d'Érivan cinq barrières pour les droits : ce sont celles de *Charour*, de *Karpis*, de *Soudatch* ou *Abaran*, de *Sourmalin* et de *Goktcha*. Le bail des droits pour Érivan, en y comprenant ces cinq barrières, court du 1er janvier 1831 au 1er janvier 1834; pour *Nakhitchevan*, depuis le 1er juin 1831 jusqu'au 1er juin 1833; pour *Ardoubad*, depuis le 1er juin 1831 jusqu'au 1er juin 1834.

Voici en quoi consistent les droits de péage.

Marchandises de Perse, à l'entrée, 1° Pour la charge d'un cheval ou celle de deux collis. Les marchandises à l'archine, telles que tissus de soie, de laine ou de coton, quand ce sont des bourgeois d'Érivan qui les emportent, doivent un *ming-altoun* et cinq *chaï*[1]. Les étrangers payent, pour la même quantité de ces marchandises, cinq ming-altoun et dix chaï. 2° Pour la même quantité d'autres marchandises, telles que tapis, châles, couvertures, et objets se vendant

[1] Un *ming-altoun* équivaut à 40 kopeks d'argent, un *chaï* à 7 kopeks de cuivre.

au poids, tels que sucre, café, sucre candi, vaisseaux de cuivre, amandes, clous de girofle, huile, miel, dattes, enfin, de toutes les marchandises comprises sous la dénomination de *sahat-rakhtarou*, on paye quatre ming-altoun. 3° Pour une charge de cheval de soie ou de pelleteries, dix ming-altoun. 4° Pour la même quantité de couleur bleue, huit ming-altoun. 5° Pour autant de coton ou laine, deux ming-altoun. 6° Pour autant de kichmich (raisin sans pepins), de pois, de grenades et de suc de raisin, un ming-altoun et cinq chaï.

Marchandises venant de Turquie. 1° Pour une charge de cheval de tissus de soie, de laine et de coton; de vaisseaux de fer et de cuivre, de sucre, de café, de miel, d'huile, de cire, de suif, quatre ming-altoun. 2° Pour la même quantité de pommes, de poires, de dattes, de châtaignes, de noix, d'amandes et d'autres fruits, un ming-altoun. 3° Pour autant de pelleteries, dix ming-altoun. 4° De planches, dix chaï. Les mêmes droits sont levés sur les marchandises venant de Géorgie.

Les marchandises expédiées en Turquie et en Géorgie doivent, pour une charge de cheval, 1° Les tissus de soie, de laine, de coton et autres étoffes; la laine, l'alun, la garance et toutes les marchandises qui se vendent au poids, quatre ming-altoun; pour un karaoul, un ming-altoun. 3° Sel allant en Géorgie, seize chaï. 4° Le kichmich, deux ming-altoun; pour un karaoul, deux ming-altoun et seize chaï. 5° Couleur bleue, huit ming-altoun; pour un karaoul, deux

ming-altoun et seize chaï. 6° Soie écrue, dix ming-altoun; par karaoul, deux ming-altoun et seize chaï. 7° Coton ou laine exporté en Turquie, deux ming-altoun; par karaoul, deux ming-altoun et seize chaï. Le coton venant de Mongolie paye à la frontière cinq ming-altoun.

Les marchandises expédiées pour la Perse doivent, par charge de cheval, 1° Les tissus de soie, de coton, de laine et autres étoffes, quatre ming-altoun. 2° Le riz, un ming-altoun. 3° Le coton, deux ming-altoun. 4° Le kichmich, deux ming-altoun. 5° La couleur bleue, huit ming-altoun. 6° La soie, huit ming-altoun; une charge de chameau paye le double de celle d'un cheval; le karaoul est toujours imposé au même droit.

La potasse venant de Perse à Érivan, et employée à la fabrication du savon ainsi qu'à la teinture, paye cinquante-quatre kopeks par charge de cheval.

Le poids de la charge est évalué d'après le taux, pour un cheval, quarante batman ou douze pouds; pour un chameau, soixante batman ou dix-huit pouds; pour un bœuf, trente-sept batman et demi ou dix pouds, dix livres.

Ce droit de péage est établi sur le même pied qu'il existait auparavant du temps du sardar d'Érivan.

GESCHICHTE VON SPANIEN,

Histoire de l'Espagne, par Fr. G. Lembke, Docteur en droit. Premier volume, depuis la conquête du pays par les Romains jusque vers le milieu du IXe siècle. XVIII et 424 pages in-8°. — Hambourg, chez F. Perthes. 1831.

Cet ouvrage fait partie de la collection générale d'histoires de tous les États de l'Europe, entreprise par une réunion de savants de l'Allemagne et de l'étranger, sous la direction de MM. Heeren, de Gœttingue, et Ukert, de Gotha.

Dans cette espèce d'histoire générale, on a eu pour but de fournir sur chaque contrée les notions nécessaires à l'homme de lettres comme à l'homme d'état, et l'on a voulu que les auteurs, tout en s'aidant des travaux antérieurs, puisassent aux sources originales, tant à celles qui sont connues depuis longtemps qu'à celles que le progrès des études fait découvrir chaque jour.

C'est pourquoi les directeurs de l'entreprise ont choisi pour chaque État l'auteur le plus propre à en écrire l'histoire particulière. Pour l'Espagne, le choix est tombé sur M. Lembke, qui, à la connaissance des langues et de la littérature du midi de l'Europe, joint celle de l'arabe, indispensable à celui qui veut faire une étude approfondie de l'histoire de la Péninsule.

L'auteur, dans la première partie de ce volume, après avoir décrit l'état politique de la Péninsule sous

les empereurs romains, a donné une histoire détaillée de l'invasion des peuples germaniques et de la monarchie que les Visigoths y établirent. Son récit est fondé non-seulement sur l'étude critique des chroniques, mais principalement sur celle du code et des conciles qui, chez les Visigoths, n'étaient pas seulement des réunions ecclésiastiques, mais de véritables assemblées d'État qui, de tout temps, ont formé une des bases du gouvernement espagnol.

Pour l'histoire de la conquête de la Péninsule par les Arabes, des différents gouverneurs qui dépendaient des Califes de Damas, et de la monarchie indépendante qui y fut établie par un rejeton de la famille des Ommiades, l'auteur put se servir des travaux imprimés de Cardonne, de Casiri, de Murphy (ou plutôt de Shakespear), et surtout de Conde et de la partie de la continuation de l'*Art de vérifier les dates*, où M. Audiffret a su, par une savante critique, corriger beaucoup d'erreurs que Conde, guidé uniquement par les écrivains arabes, dut commettre. Mais, bien convaincu que les véritables sources de l'histoire des Arabes en Espagne étaient encore un champ peu cultivé, il a tâché de recourir aux manuscrits orientaux, autant que des circonstances peu favorables le lui permirent. Il s'est donc servi pour ce premier volume d'un manuscrit des biographies d'Ebn Khallekan, d'un autre de l'ouvrage historique d'Ebn el Khathyb (dont Casiri a déjà donné des notices et des extraits dans sa *Bibliotheca*, tome II), et surtout d'un très-beau manuscrit de l'ouvrage d'Ahmed Ebn

Mohammed el Makkari [1] el Telemsani [2] de la bibliothèque de Gotha, dont l'auteur a donné la description et des extraits à la fin de ce volume. Conde lui-même avait tâché en vain de se procurer une copie de ce même auteur arabe, dont différents volumes se trouvent à la bibliothèque du Roi, sous les n°s 704, 705, 758 et 759 [3]. Les orientalistes n'ignorent pas qu'Ahmed el Makkari, quoiqu'il ne vécût que dans le XIe siècle de l'hégire, a composé son ouvrage sur les travaux des plus anciens et des plus estimables historiens, géographes et poëtes arabes, qu'il cite toujours et dont il donne souvent des extraits textuels. Pour mieux justifier sa narration, M. Lembke a cru de son devoir de ne citer pas seulement Ahmed dans ses notes, mais aussi l'écrivain arabe dont Ahmed s'est servi chaque fois. C'est donc à tort que M. Aschbach, auteur d'une histoire en allemand de l'Espagne sous la domination des Ommiades, et qui, ne connaissant pas l'arabe, a dû se borner le plus souvent à faire un extrait de Conde, s'est permis de prononcer que le tra-

[1] C'est ainsi qu'il faut écrire son nom, et non pas *el Mokri*, erreur où l'auteur est tombé avec Shakespear, Conde, M. de Hammer et plusieurs autres. L'écrivain arabe lui-même dit, dans la seconde partie de son ouvrage (Manuscrits arabes de la Bibliothèque du Roi, n° 758, fol. 79), qu'il faut écrire son nom
بفتح الميم وتشديد القاف المفتوحة.

[2] Intitulé نفح الطيب من غصن الاندلس الرطيب وذكر وزيرها لسان الدين بن الخطيب

[3] Voyez Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, tom. I, prologo, à la dernière page.

vail de M. Lembke manquait de tout mérite, parce qu'Ahmed el Makkari est un écrivain trop moderne. M. Aschbach s'est encore trompé lorsqu'il a confondu l'ouvrage d'Ahmed avec celui de Lisan-eddin Ebn el Khathyb[1] : au contraire Ahmed a écrit la vie de Lisan-eddin dans la seconde partie de son ouvrage, qui se trouve à la bibliothèque du Roi, manuscrits arabes, n°s 758 et 759.

Le premier volume de M. Lembke contient donc dans sa seconde partie l'histoire de la conquête de l'Espagne par Taryk Ben Zeyâd et Moussa Ben Nosair, celle des gouverneurs arabes de l'Espagne et de leurs expéditions guerrières au-delà des Pyrénées, leurs guerres civiles dans la Péninsule, l'établissement d'un empire indépendant à Cordoue par Abdelrahman el Dakhel l'Ommiade, et l'histoire de ses deux premiers successeurs, Hescham et el Hakem, jointe à l'histoire contemporaine de l'établissement de nouvelles principautés chrétiennes dans les montagnes des Asturies et dans la Marche franco-espagnole. Dans le second volume, l'auteur se propose de peindre une période aussi étendue que dans ce premier volume, c'est-à-dire jusqu'à la fin du XVe siècle, où la conquête de Grenade, par Ferdinand-le-Catholique, termina la domination des Arabes en Espagne. Un troisième vo-

[1] M. Aschbach dit (*loc. cit.* tom. I, préface, pag. vj) : « L'ouvrage de Murphy, qui contient l'histoire des Mahométans en Espagne, et est une traduction de l'ouvrage historique arabe d'Ibn el Chatib, etc. » Tout au contraire l'ouvrage de Murphy (ou plutôt de Shakespear) est un extrait de la première partie de notre Ahmed.

lume contiendra la suite de l'histoire de l'Espagne jusqu'à nos jours.

L'auteur, convaincu de plus en plus de la défectuosité de son ouvrage, résultant du manque d'écrivains arabes originaux, s'est rendu à Paris, où la bibliothèque du Roi et les conseils de M. Reinaud lui offrent les moyens de donner plus d'intérêt à son second volume.

Le prix du premier volume est de huit francs.

D.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 5 août 1833.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. Pauthier, homme de lettres.

Le Dr Fr. G. Lembke.

M. Ch. Ed. Guys, gérant du Consulat de France à Salonique, écrit au Conseil pour l'informer de son départ et pour offrir ses services à la Société.

Il est donné lecture d'un projet de règlement relatif au prêt au dehors des livres composant la bibliothèque de la Société.

M. le baron Silvestre de Sacy lit une notice sur le *Sefer tahkemoni*. Cette notice est renvoyée à la Commission du Journal.

Dans la liste des membres correspondants de la Société qui a été insérée dans le cahier du mois de juin dernier, on a oublié de faire mention du nom de M. le capitaine MICHAEL, professeur au collége de Hailesbury.

Le tome XIV de l'*Histoire du Bas-Empire* vient de paraître. M. Brosset y a fait entrer le dépouillement complet des belles éditions de Léon-le-Diacre dues à M. Hase; Lebeau n'avait à sa disposition que des fragments de cet auteur. L'histoire des diverses cessions des provinces de l'Arménie à l'empire grec depuis Basile II, et celle des invasions des Seldjoukides dans l'Asie occidentale, sous Constantin IX, sont les principales additions faites à ce volume. Le tome XV suivra de près celui-ci.

BIBLIOGRAPHIE.

Geschichte Griechenlands. Histoire de la Grèce depuis le commencement des temps historiques jusqu'à nos jours, par J. G. ZINKEISEN, professeur d'histoire à l'Université de Leypsig. Partie I. — Leypsig, 1832, chez Barth, 1 vol. gr. in-8° de 56 feuilles. Prix, 16 fr.

Le premier volume de cet ouvrage, dont la continuation donnera quelques détails sur l'établissement et la domination des Turcs en Europe et surtout dans la Grèce proprement dite, contient l'histoire des temps anciens et celle du moyen âge, jusqu'à l'expédition de Roger, roi de Sicile, en Grèce. C'est surtout au sujet des invasions des barbares du nord de l'Europe, dans la partie européenne de l'empire de Constantinople, période un peu négligée jusqu'à présent, que l'auteur a fait des recherches à peu

près nouvelles, dont les résultats diffèrent beaucoup des opinions dernièrement proposées par M. Fallmerayer dans le premier volume de son *Histoire de la Morée pendant le moyen âge.* Tandis que M. Fallmerayer s'était proposé de prouver l'entière ruine de la nation grecque sous le glaive des barbares, surtout des Esclavons, qui inondèrent, aux VIe, VIIe et VIIIe siècles de notre ère, la Thrace, l'Illyrie, la Macédoine et même la Grèce; l'auteur, au contraire, cherche à faire voir qu'une telle extermination ne s'accorde ni avec les faits historiques généralement connus, ni avec les témoignages positifs des historiens byzantins presque contemporains. Quant à la forme, l'ouvrage, provenant d'un cours sur l'histoire de la Grèce moderne fait par l'auteur à Dresde il y a cinq ans, est divisé en leçons. Ce premier volume contient douze leçons, sans compter un appendice de 22 pages, contenant une dissertation critique sur l'origine et la signification du nom de la Morée et sur quelques assertions étymologiques émises par M. Fallmerayer dans l'ouvrage qne nous venons de nommer. Le second volume commencera par l'histoire détaillée des principautés françaises établies pendant le XIIIe siècle dans la Grèce continentale et dans les îles de l'Archipel, et l'ouvrage sera terminé, dans le troisième volume, par une exposition critique des événements de la révolution grecque depuis 1821 jusqu'à nos jours.

Ermann, G. A. *Bericht*, etc. Relation d'un voyage à travers l'Asie septentrionale et les deux Océans, dans les années 1828 à 1830, avec atlas, 1 vol. Berlin, Reimer, gr. in-8°.

Freytagii G. W. *Lexicon arabico-latinum.* Tomi II sectio 2. Halis Sax. Schwetschke et fils, in-4° maj.

La Religion constatée universellement à l'aide des sciences et de l'érudition modernes. Épigraphe : « Elle ne désire « qu'une chose, c'est qu'on ne la condamne pas avant de « la connaître. » (Tertullien, *Apolog.*) — 2 vol. in-8°. Prix, 8 fr. Paris, Gaume frères, libraires, rue du Pot-de-Fer, n° 5; et Delossy, libraire, rue de Tournon, n° 1. — Lyon, Rusand, impr.-lib.

Dans cet ouvrage l'auteur invoque tour à tour les témoignages des divers peuples de la terre anciens et modernes, et dans le nombre il n'oublie pas les Indiens, les Chinois, et autres peuples de l'Asie. Quelque opinion que l'on adopte, on ne peut s'empêcher de reconnaître chez l'auteur beaucoup de conviction, beaucoup de lecture et un style quelquefois éloquent.

Graberg von Hemso, J. das *Sultanat*, etc. Le Sulthanat de Maghreb ul Aksà, ou l'Empire de Maroc; ouvrage relatif à la connaissance du pays, de ses habitants et de son administration; traduit du manuscrit italien de l'auteur, par Alfr. Reumont. Stuttgard, Cotta, in-8°.

H. Berghaus. *Atlas von Asia.* Atlas de l'Asie, 1re livraison, contenant l'Inde transgangétique, le golfe Persique et les îles Philippines et Souloü; accompagné de mémoires relatifs à la composition de ces cartes. Gotha, Perthes, in-4°.

Malati madhavæ fabulæ Bhavabutis actus primus, ex. recens. Ch. Lasseni. Bonnæ, Weber, in-8°, maj.

C. Ritter. *Géographie de l'Asie*, 2e volume. Berlin, Reimer, in-8° (en allemand).

C. Ritter. *Esquisse d'une carte de tout le système des monts Himâlaya*, avec une carte. Berlin, Dümmler, in-4°.

Conon de la Gabelentz. *Éléments de la grammaire mandchoue*. Altenbourg, comptoir de littérature, gr. in-8°.

LISTE DES OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ, DEPUIS LA SÉANCE DU 6 MAI JUSQU'A CELLE DU 5 AOUT 1833.

Histoire des anciens rois de la Perse, trad. de Mirkhond par David Shea. — Londres, 1832, in-8°. Offert par le Comité de traductions.

The Mrichhakati, drame. — Calcutta, 1829, in-8°. Envoyé par M. Richy.

Vedânta sâra, elements of theology. — Id.

Vikramorvasi, drame. — Calcutta, 1830, id.

Malati and Madhava, id. — Id.

Uttararama cherita, id. — Calcutta, 1831, id.

Vyavahâra tatwa, treatise of judicial proceeding. — Calcutta, 1828, id.

Mudra Râkshasa, drame. — Calcutta, 1831, id.

Dâya Krama Sangraha, a compendium of the order of inheritance. — Calcutta, 1828, id.

Kâvya Prakâsa, a treatise on poetry and rhetoric. — Calcutta, 1829, id.

Daya tatwa. — Calcutta, 1827, id.

Bhâsha Parichheda, an elementary treatise of the logic. — Calcutta, 1827, id.

The Laghu Kaumudi, a sanscrit grammar. — Calcutta, 1827. id.

The Mugdhabodha, a sanscrit grammar. — Id.

Dictionnaire français-tamoul et tamoul-français, par M. Blin. — 1 vol. oblong.

Essai sur la philosophie des Hindous, par H. T. Cole-

brooke, trad. et augm. de notes et de textes sanscrits, par M. Pauthier. — In-8° broch.

Chrestomathia Schahnamiana in usum prælectionum, edidit, annotationibus et glossario instruxit J. Aug. Vullers. Bonnæ, Habicht, in-8°.

Appendice aux rudiments de la langue hindoustani, par M. Garcin de Tassy. — Paris, 1833, in-4°.

Catalogue des livres de feu M. Kieffer. — 1 vol. in-8°.

Planches en cuivre de l'*Yadjnadatta*, données par madame de Chézy.

Examen d'un passage des Stromates de St Clément d'Alexandrie, relatif aux écritures égyptiennes, par Ed. Dulaurier. — Paris, 1833, in-8°.

Mithriaca, ou *les Mithriaques*. Mémoire sur le culte de Mithra, son origine, sa nature et ses mystères, qui obtint une mention honorable au concours de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres en 1825, par M. de Hammer, et publié par M. Spencer-Smith. — Paris, Treuttel et Würtz, rue de Lille, n° 17. — Caen. Chalopin. 1 vol. in-8° avec atlas in-4° de 24 planches. Prix : 15 fr.

Bopp. Fr. *Vergleichende grammatik.* Grammaire comparative du sanscrit, du zend et des langues grecque, latine, lithuanienne et allemande. Première partie. Berlin, chez Dümmler, in-4°.

Calila und Dimna, der philosophen Bidpay, von G. A. Holmboe. — Christiana, 1833, in-8°.

Transactions of the royal asiatic Society, vol. III, part. II, — London, 1833.

Œuvres complètes de Tacite, par M. J. L. Burnouf. — Tome Ier, in-8°, avec la Table générale des matières et l'atlas géographique in-4°.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

OCTOBRE 1833.

APERÇU

Des entreprises des Mongols en Géorgie et en Arménie, dans le XIII[e] siècle.

(Suite et fin.)

VOYAGE DU PIEUX ROI DES ARMÉNIENS, HÉTHOUM, AUPRÈS DE BATOU ET DE MANGOU KHAN, DANS LES ANNÉES 703 ET 704 DE L'ÈRE ARMÉNIENNE, OU 1254 ET 1255 DE J. C.

Le religieux et ami du Christ *Héthoum* [1], roi des Arméniens, qui résidait à *Sis* en Cilicie, avait d'abord envoyé son frère *Sempad,* général en chef de ses troupes, auprès du khan Գիուգ *Kioug,* avec des présents; il en était revenu avec honneur et porteur de lettres de bonne réception.

[1] *Héthoum I* était le fils de Constantin, de la famille des Roupeniens, et connétable et bailli de l'Arménie. Il parvint au trône de la Petite Arménie en épousant *Zabel* (ou Isabel), fille du roi Léon II, qui n'avait pas laissé d'autre enfant; il fut couronné en 1224, et abdiqua, en 1269, en faveur de son fils Léon III. Bientôt après il se retira du monde, et se fit moine sous le nom de *Makar.* —KL.

Lorsque *Mangou khan* monta sur le trône, le grand *Basiléopator* (en arménien Թագաւորահայր) et général *Batou*[1], établi dans le pays du Nord avec une multitude innombrable, qui occupait les bords d'un grand et large fleuve nommé Եթիլ *Ethil* (Volga), qui se jette dans la mer Caspienne, envoya vers le roi Héthoum pour qu'il vînt le visiter, ainsi que Mangou khan. Héthoum, qui le redoutait, partit secrètement, et se déguisa à cause de la crainte que lui inspiraient les Turcs ses voisins, gouvernés par le *Horomots suldan* ou *Sultan de Roum;* c'était alors Աղադին *Aghadin*[2]. Ces Turcs haïssaient Hé-

[1] منككو قاآن ***Mangou kaân*** **était le fils aîné de** تولوى خان *Touloui khan*, fils de Tchinghiz khan; **il succéda à Gayouk khan en 1248, par l'influence active de** ***Batou khan*** باتو خان. **Celui-ci était le second fils de** ***Djoudji khan*** **et petit-fils de Tchinghiz khan. C'est pour cette raison que les auteurs arméniens lui donnent l'épithète de** ***Basiléopator.*** C'est le second des princes mongols qui ont **régné** dans le Kiptchak et **dans** la **Russie méridionale. Sa mère était** اوكين قوچين *Okin koutchin*, ou اوكى قوچين ***Ouki koutchin***, fille de الجى نويان *Ildji noyân* **de la tribu de Konkrât.** ᠪᠠᠲᠤ ***Batou***, en mongol, **signifie dur, durable. Le nom propre** de ce prince était صاين خان *Saïn khan*, **c'est-à-dire « l'excellent** prince. » **Batou avait son campement principal sur le Volga, appelé chez les peuples de l'Asie** ***Ethil***, ***Etel*** **ou** ***Edzil*****. Selon une courte histoire de Tchinghiz khan et de sa famille, écrite en turc Djagataï et intitulée** كتاب تواريخ خان چنكغز نيك اصل, **le campement de Saïn khan était à** اوچ قنداق ***Ütch kandâk*****. Batou mourut l'an 654 de l'hégire (1255) de J. C. à l'âge de quarante-huit ans. — Kl.**

[2] **C'est** علا الدين *A'lâ eddin*, **fils de Kaïkobâd, sulthan des Turcs Seldjoukides de Roum ou de l'Asie Mineure. Ce prince occupa le trône depuis 1219 jusqu'en 1236 de notre ère. — Kl.**

thoum à cause du secours qu'il avait reçu des Tatares. Il traversa rapidement le territoire du sulthan; et, en douze journées, il parvint à la ville de Kars. Il y vit Բաչունոյին *Batchou nouin*[1], général de l'armée tatare qui était dans l'Orient. Il se rendit auprès d'autres grands personnages, qui le traitèrent avec honneur. Il s'arrêta à un lieu situé au pied de l'*Aragadz* Արագած[2] en face des monts d'*Araï* Արայ,

[1] باچو نویان *Batchou noyân*, en arménien *Batchou nouin*. Voyez pag. 205, note 1.

[2] Voici quelques détails sur la vallée d'*Aragadz* ou *Arakadz*, dans le voisinage du mont *Araï*; ils m'ont été donnés par un Arménien, né dans ce canton même. Les distances sont, en verstes russes, de cent quatre et deux tiers au degré. Le célèbre couvent d'*Edjmiadzin* est environ à deux verstes et demi de la rive gauche du *Karpi*, qui tombe dans l'Araxe. Droit à l'est du couvent, et sur la droite du Karpi, est le village d'*Aloubeklou*. En s'avançant d'Edjmiadzin vers le nord-nord-est, on laisse à gauche le village persan de *Youz bacha*, où se trouve le moulin du couvent; quatre verstes plus loin on arrive à *Mouka Doursoun*. De là la route se dirige vers le nord; après avoir fait trois verstes, on voit quelques campements de Turcomans au pied d'une montagne, qui est à gauche du chemin et porte le nom de *Artar Thavith* ou le « Noble David. » Selon la tradition du pays, c'était un ermite qui se nourrissait de chair humaine. Trois verstes plus loin on traverse le *Karpi*, appelé autrefois *K'hassagh*, sur un pont de pierre, et on arrive au village arménien d'*Ouchaghan*, situé sur la droite de la rivière. Ici on entre dans une profonde vallée, dans laquelle coule le Karpi, qui porte ici le nom d'*Abran*. Après avoir fait encore huit verstes, on trouve le grand village d'*Achtarak*. Le côté oriental de la vallée y est fermé par le mont *Araï*, vulgairement appelé *Arakadz*. Quatre verstes plus loin, vers le nord, et également sur la droite du Karpi, est le village de *Mogni*, avec un couvent miraculeux sous l'invocation de saint George. Deux verstes plus au nord, on arrive au couvent nommé *Oanna vank*; de là, à quatre verstes au nord-ouest, on voit l'emplacement de l'ancienne ville de *Karpi* ou *Garpi*. Si

dans un bourg nommé Վարդենիս *Vardénis*, où se trouvait le palais d'un prince appelé Քուրթ *Kourth*. Ce prince, Arménien de nation, était chrétien ainsi que ses fils *Vatché* et *Hassan*. Sa femme, *Khorichah*, était de la race des mamigoniens, fille du marzban et sœur d'Aslan bek et de Grégoire. Il resta dans ce lieu jusqu'à ce qu'on lui eût apporté les trésors de son palais qui lui étaient nécessaires pour des offrandes et des présents. Ils lui furent envoyés par son père, le prince des princes Constantin, qui était vieux. Héthoum avait laissé en sa place ses fils *Levan* et *Thoros*, car sa femme, la pieuse reine *Zabel*, était morte. Le nom de Zabel est le même que celui d'Éli-

l'on va du couvent Oanna vank vers le nord, on arrive, après trois verstes, au monastère de *Soubsarkis* et à un village nommé *Sirghevil*, c'est-à-dire « coing. » Après trois autres verstes, on trouve le couvent *Saghmosa vank*, ou « des psaumes. » On y conserve un morceau de la véritable croix. Ce couvent est situé au pied du mont *Abran*, lequel est traversé par le Karpi, qui a sa source dans le flanc septentrional de la montagne *Ala gheuz*, couverte de neiges perpétuelles.

En se dirigeant d'*Aloubeklou* vers l'ouest, on trouve d'abord, après cinq verstes, quelques villages persans, puis, après dix verstes, celui de *Gourdougouli*. Environ au milieu de cette dernière distance, on laisse à droite un petit lac appelé *Aïgher gol*, ou « de l'étalon. » Les paysans du voisinage prétendent qu'il est sans fond. Sur la gauche du chemin est un marais nommé l'*Eau noire*, en arménien *Siev tchour*, et en turc *Karà sou*. Une rivière du même nom, assez considérable et poissonneuse, en sort et va se jeter dans l'Araxes. Au sud de Gourdougouli, et dans la plaine, est la grande colline *Chahriar*, où, selon la tradition, Julien l'Apostat a livré une bataille. Dix verstes à l'ouest de Gourdougouli est le village de *Getchlou*, par lequel passe un chemin qui conduit à *Karà kalak* et au village de *Kokhp*, où sont les fameuses mines de sel gemme, qui fournissent presque tout le Caucase. — Kl.

sabeth, c'est-à-dire *la semaine de Dieu;* ou, selon la véritable interprétation de son nom, celle qui se repose sur la volonté de Dieu. Cette princesse, fille du grand roi Levan, le premier qui fut couronné, était bonne et indulgente, et aimait les pauvres.

Quand le grand patriarche Constantin apprit que le roi était passé sans accident, et qu'il se trouvait dans la grande Arménie, il lui envoya le *vartabied* (abbé) Jacques, homme éloquent et sage, qu'on avait expédié autrefois près du roi des Grecs *Ioan*, alors très-puissant et possesseur de l'Asie, pour contracter avec lui amitié et alliance. Il s'en était retourné avec honneur. Le seigneur *Étienne*, évêque; le vartabied *Mekhitar* de *Skevra*, lequel était allé dans l'Orient, y vinrent également, ainsi que le prêtre *Basile*, envoyé de Batou; *Thoros*, prêtre régulier qui était venu avec lui; *Karapet*, prêtre du palais du roi, homme doux et instruit, et beaucoup de princes que le roi avait amenés avec lui. Ils prirent leur route par le pays des *Aghovans* et par la porte de Darband, la forteresse de Ջորա *Djora;* puis ils se rendirent auprès de Batou, et de son fils Սարթախ *Sartakh* [1], qui était chrétien de religion; ils furent comblés d'honneurs par eux. Ceux-ci envoyèrent ensuite Héthoum

[1] *Sartâk* ou *Sertâk khan* سرتاق خان, dont le nom se trouve aussi écrit شيرتاق خان *Chirtâk khan*, était le second fils de *Batou*. Après la mort de son père, arrivée en 654 de l'hégire (1255), il se rendit à la cour de Mangou khan pour obtenir l'investiture du khanat de Kiptchak; mais il mourut en chemin. Bar Hebraeus nous apprend qu'il aimait la religion chrétienne, qu'il fut baptisé et qu'il devint diacre. — Kl.

auprès du *khan* Մանգու *Mangou*, par un très-long chemin au-delà de la mer Caspienne.

On partit le 6 *Marièri*[1], c'est-à-dire le 13 mai. Après avoir passé le fleuve Այեխ *Aïekh*[2], on arriva à Հոր *Hor*[3], qui était à moitié chemin entre Batou et Mangou khan ; on prit ensuite par Էրթիճ *Erthidj*, où l'on entra dans le pays des Այիմանի *Aïïmani*[4],

[1] *Marièri* est le dixième des anciens mois des Arméniens. — Kl.

[2] La rivière *Aïekh* est le *Yaïk*, ou *Oural* de nos jours. — Kl.

[3] La position de *Hor* est difficile à déterminer; c'était vraisemblablement une place voisine des monts *Tarbagataï* et du lac *Alak tougoul noor*, dans le pays actuel des Dzoungar; car c'est à peu près là que se trouve le milieu du chemin entre les bords du Volga inférieur, où campaient Batou et Sartâk, et *Karà korum*, résidence de Mangou khan. Les voyageurs se dirigèrent d'ailleurs de Hor vers l'orient, pour passer l'Ertithz, qui est l'Irtiche actuel appelé encore par les Mongols *Ertsis* ou *Erdzis*. — Kl.

[4] *Aïïmani* est sans aucun doute une erreur pour *Naïmani*, nom d'une célèbre nation d'origine turque, qui vivait alors entre l'Irtiche supérieur et la rivière *Dzabkan*.

Les نايمان *Naïmân*, habitaient en partie dans les plaines, en partie dans les montagnes; ils occupaient celles du يكه التاى *Yekeh Altaï* (Grand Altaï) et de *Karà korum*, où Oktaï khan établit sa résidence, ainsi que la montagne الوى سيراس *Alouï sirâs* (ou الوى سواس), le كول اردیش *Koul Ardich* (le lac Dzaisang), dans la contrée près de laquelle sont les habitations des قنغلى *Kangli*, اردیش خوران *Irdich khourân* (ou اردیش قوران), qui est le fleuve Irdich; les montagnes qui sont entre ce fleuve et le pays des *Kirkiz*, et ensuite les cantons sur les frontières de la partie de la Mongolie qui appartenait à Ouang khan. Ils s'étendaient de là jusqu'aux limites des Kirkiz et jusqu'au désert qui avoisine l'*Ighouristân*. Ils ont eu des rois puissants qui avaient de nombreuses armées. Leurs coutumes étaient les mêmes que celles des Mongols. Leurs rois portaient anciennement le titre de كوشلوك *Kouchlouk*, qui, dans leur langue, signifiait « Roi puissant et grand. » Parmi les peuples qui étaient voisins des Nai-

et on arriva dans le Խարախըթայ *Khara khetaï*[1]. Le 4 de *Hori*, ou le 13 septembre, le jour de l'élévation de la croix, ils virent Mangou khan siégeant brillant de gloire, et lui offrirent leurs présents. Le roi fut honoré de lui selon son rang, et il resta dix jours chez son fils. On lui donna un diplôme revêtu d'un sceau pour que personne ne pût l'inquiéter, ni lui ni son pays; on lui donna aussi une lettre d'affranchissement pour les églises de son royaume. Il partit le 5e jour, le 2e de *Sahmî*, ou le 1er novembre. En trois cent trente jours il arriva à Ղումսղուր *Ghoumsghour*[2]; il vint

mân, on en compte un nommé سيكين *Sikin*. Son roi se nommait قادر بويروق خان *Kader Bouïrouk khan*. Kader signifie grand et vainqueur. Les Mongols, qui ne savaient pas ce que ce mot voulait dire, le changèrent en celui de قاجر *Kadjer*, et ils appelaient ainsi les princes de cette nation. — Kl.

[1] Le nom de *Kharà Khetai*, ou « Khataï noir, » s'applique ici à la partie de la Mongolie qui fut soumise aux *K'hitans* ou *Khataï*, et plus tard aux *Ju tchi*, qui, après eux, régnèrent dans la Chine septentrionale, ou le véritable Khatai, c'est-à-dire l'empire des K'hitans. — Kl.

[2] De Karà koroum, ville située sur la gauche de l'*Orkhon* supérieur, le roi Héthoum se dirigea vers le sud-ouest, et ne retourna pas par le même chemin qu'il avait suivi en venant. A cette époque, Mangou khan avait envoyé son frère Houlagou khan, à la tête d'une armée considérable, en Perse, contre le khalife de Baghdâd. Il est probable qu'il dépêcha Héthoum vers lui, pour se concerter avec Houlagou sur les mesures à prendre contre les Musulmans que ce prince allait attaquer, et qui étaient les ennemis naturels de l'Arménie et des autres pays chrétiens de l'Asie.

Quant à la position de *Ghoumsghour*, je ne saurais la fixer; cette place devait être située entre *Karà korum*, sur l'Orkhon supérieur, et le lac *Bar koul*. En tout cas, il y a une erreur grave dans l'original arménien, qui dit que Héthoum mit « *trois cent trente journées* » [երեք հարիւր երեսուն օրն], pour arriver de Karà

ensuite à Պերպալեխ *Ber balekh*[1], à Պեշպալեխ *Bech balekh*[2], et dans un pays désert où l'on

korum à Ghoumsghour. Il faut certainement lire երեսուն երեք օրն « trente-trois journées ; » car nous verrons à la fin de ce récit, que Héthoum ne fut en tout que huit mois pour retourner de la cour de Mangou khan dans ses états. — Kl.

[1] *Ber balekh* est la ville qui est appelée encore par les Mongols ᠪᠠᠷᠬᠤᠯ *Bar koul,* et actuellement par les Chinois 府西鎮 *Tchin si fou*. Elle est située au sud du lac *Bar koul* et au nord de Hami ou Khamul. C'est à présent une ville départementale de la province de Kan su ; son nom chinois signifie « ville qui retient l'Occident en obéissance. » Le pays de Bar koul fut conquis sous le règne de l'empereur Khang hi, et le département de Tchin si fou y fut établi sous Khian loung, en 1773. Il comprend deux *hian* ou villes de la troisième classe : la première, *I ho hian*, fait partie de la capitale même, et l'autre, *Khi thaï hian*, en est éloignée environ de six cent quatre-vingt-dix *li* à l'ouest. Cette dernière ville portait autrefois le nom de *Dzirmatai du milieu*, et n'était qu'une station militaire. — Kl.

[2] De Ber balekh ou Bar koul, Héthoum vint à *Bech balekh,* qui est la célèbre ville de بيش باليق *Bich bâlik* (Pentapolis) de l'ancien pays des Ouigours, et le *Pe thing tou hou fou,* du temps de la dynastie des Thang. M. Abel-Rémusat a toujours confondu cette ville avec celle de *Koutche* ou *Khoueï thsu,* située au sud des montagnes Célestes. Bich bâlik, au contraire, est l'*Ouroumtsi* de nos jours, appelée par les Chinois 州化迪 *Ty houa tcheou,* et faisant partie du Kan su. Bich bâlik était donc au nord des montagnes Célestes, et donnait, du temps de la dynastie des Ming, ou dans les xv[e] et xvi[e] siècles, son nom à toute la partie de l'Asie centrale, qui était bordée au sud par la contrée de Khoten, au nord par le pays des Eleuts Dzoungar, à l'ouest par le canton de Samarkand, et à l'est par le district de *Ho tcheou* ou *Karà khodjah*, ville située à mille soixante-dix *li* ouest de Khamul. Ce fut en 1755 que les Mandchoux, en guerre avec le Galdan dordzi des Dzoungar, occupèrent *Ouroumtsi,* et la firent entrer dans les limites de leur empire. En 1777, ils y établirent une ville départementale du second ordre,

trouve des hommes sauvages nus, n'ayant que du crin sur la tête; les mamelles de leurs femmes sont extrêmement amples et pendantes. Ce sont de véritables brutes. On y trouve aussi des chevaux sauvages de couleur jaune et noire[1]; ils sont plus grands que les chevaux ordinaires et les ânes; il y a également des chameaux sauvages qui ont deux bosses[2]. De là ils vin-

sous le nom de *Ty houa tcheou*, c'est-à-dire « ville qui contribue au changement en bien. » Elle a trois *hian* sous sa juridiction, savoir : *Tchhang ky hian, Soui laï hian* et *Feou khang hian.* — Kl.

[1] Il s'agit ici des chevaux sauvages appelés en mongol [illegible] *taki*, qui ressemblent parfaitement au cheval domestique, mais qui ont les jambes beaucoup plus minces; ils sont maigres, ont le poil long et de grandes oreilles branlantes; la plupart sont couleur gris de souris, avec une raie noire sur le dos; quelques-uns sont de couleur différente, souvent brun tacheté ou rouge de renard. Les Turcs de la Sibérie, les Bachkirs et les Kirghiz les appellent *Tarpan;* chez les derniers, ils portent aussi les noms de *Taga, Kis taga* ou *Ker taga.* Ces chevaux sauvages sont très-agiles et courent avec une vitesse extrême. Il est impossible de les apprivoiser; car ils meurent de faim quand on les tient enfermés, et se sauvent aussitôt que l'occasion le leur permet. Quelquefois les étalons sauvages enlèvent des cavales domestiques des nomades de l'Asie centrale, lesquelles ne reviennent jamais des steps, et y contribuent à augmenter le nombre des chevaux sauvages. — Kl.

[2] Les chameaux sauvages sont appelés en mongol [illegible] *Temèhn gurohsou ;* ils sont plus petits que les domestiques, ont les jambes plus minces, leur poil est plus fin, et ils sont plus gais et plus indomptables; ils se tiennent toujours deux à deux; pour les prendre, on les chasse dans les marais, où ils s'enfoncent; on les tue alors et on vend leurs peaux aux marchands de la Boukharie, principalement à ceux de Tachkend, qui les savent parfaitement tanner. Quand on prend ces animaux tout jeunes, on parvient facilement à les apprivoiser; ils restent cependant toujours plus gais que les chameaux domestiques, qui sont d'un caractère mélancolique. — Kl.

rent à Յառլեխ *Yar'lekh*, à Կուլուկ *Koulouk*, à Հենկախ *Henkakh*, à Ճամպալեխ *Djam-balekh*, à Խութաւիայն *Khoutaïyaï*, à Յանկիպալեխ *Yanki-balekh*[1]; ensuite ils entrèrent dans le Թուրքաստան *Turkastan*, et de là à Ցեկոփրուկ *Tsekoprouk*, à Դինկա պալեխ *Dïnka-balekh*, à Փուլատ *Phoulat*; ils passèrent par Սուտքուլ *Sout-kôl* et par Կաթն ծով la *Mer de Lait*[2], et vinrent à

[1] De Bich bâlik, la route suivie par le roi Héthoum se dirigeait presque droit à l'ouest. C'est la même qui, encore aujourd'hui, conduit d'*Ouroumtsi* ou *Ty houa tcheou* aux bords de la rivière d'*Ili*; mais les villes qui y existaient alors sont depuis longtemps détruites, et on n'en voit aucune trace à présent. Il faut cependant en excepter celle nommée *Djam balekh* par le voyageur arménien, c'est le fort actuel de *Dzing* ou *Dzeng*, qui porte de nos jours le nom chinois de 堡潤豐 *Fung jun phou*. Il est situé sur la rivière *Dzing* ou *Dzeng*, qui vient des montagnes Célestes, coule au nord et se jette dans le lac *Khaltar ousikhé noor* ou *Boulkatsi noor;* cette place appartient au département actuel de *Kour karà oussou*. De Dzing, le chemin conduit vers le nord-ouest à la plaine de *Boro tala*, traversée par la rivière du même nom, qui coule de l'ouest à l'est, et tombe dans le même lac. C'est dans cette plaine que se trouvaient vraisemblablement K'houtaïyaï et Yanki-balekh, mentionnés par Héthoum. — Kl.

[2] Dans la plaine de Boro tala, la route du roi d'Arménie remontait la rivière de ce nom, ou celle de son affluent méridional l'*Otouk sari*, et traversait la montagne *Taliou teke dabahn*, pour arriver au lac appelé encore aujourd'hui *Sout koul*, ou Lac de Lait, par les Kirghiz du voisinage qui parlent turc, et par les Mongols, *Tchaghan Saïrim noor*, c'est-à-dire le « *Lac blanc de la Tranquillité*. » Il y a ici une erreur patente dans l'original arménien, qui porte *և անցեալ ընդ Սուտքուլն, և ընդ Կաթն ծովն ։* « Il vint par *Sout koul* et par la *Mer de Lait*. » Il faut nécessairement lire *և անցեալ ընդ Սուտքուլն այս ինքն Կաթն ծովն ։* « Il vint

Յալուալեխ *Haloualekh*[1] et à Յիլան պալեխ *Ilan-balekh ;* ils passèrent la rivière nommée Իլան սու *Ilan sou*, puis ils traversèrent une branche du mont Տորոսի *Thoros* et vinrent à Դալաս *Talas*, auprès de Հուլաւու *Houlavou*, frère de Mangou-khan, qui avait pris pour son partage les pays d'Orient[2]. Ils se

par Sout koul, c'est-à-dire la Mer de Lait ;» car *Ghatn dzov*, Mer de Lait, n'est que la traduction du turc *Sout koul.*

La ville de *Phoulat*, mentionnée par Héthoum, était dans le voisinage de ce lac. On lit dans Rachid-eddin, fol. 251 *recto :*

قرا بوقا که منقلای اریق بوکا بود در حدود شهر بولاد
بموضعی که آنرا سوت کول کویند با الغو مصاف داد و
الغو غالب کشت و قرا بوقا بقتل آمد

« *Karà boukâ*, qui était envoyé en avant par *Arik bougâ*, livra « bataille à *Alghou*, dans le voisinage de la ville de Poulâd, dans « un lieu nommé *Sout koul ;* la victoire resta à Alghou et Karà « boukâ périt. » Cette ville, dont le nom signifie *acier*, existait déjà du temps de Tchinghiz khan ; car on voit par l'ouvrage historique de *Nikbi ben Massoud*, que les khans de *Kayâligh* (et non pas *Kambaligh*), d'*Almaligh* et de *Foulâd*, qui avaient reconnu la souveraineté de ce monarque, furent récompensés en 651 de l'hégire, par Mangou khan, en la personne de l'un des descendants du khan de Kayâligh, etc. — Kl.

[1] La ville nommée *Haloualekh* dans notre texte est sans doute celle de المالیق *Almâlik* ou المالیغ *Almâligh*, c'est-à-dire « *des pommes*, » située dans le voisinage de *Korgos* de nos jours, sur les bords de la petite rivière *Alimatou*, c'est-à-dire « *qui a des pommes*, » et qui se réunit au *Khorgos gol*, affluent de la droite, ou rive septentrionale du fleuve *Ili* ou *Ilè*, nommé هیله *Hileh* par les historiens persans, et qui va se jeter dans le lac *Balkhach noor*, appelé *Tenghiz*, ou la mer, par les Kirghiz. — Kl.

[2] D'Almaligh, la route d'Héthoum reprend une direction occidentale. Il doit avoir passé l'Ili près de cette ville ; de là il arriva à *Ilan balek'h* ou « la ville de Serpents, » qui n'existe plus, mais

dirigèrent ensuite au nord-ouest vers Խութուղչին *Khoutoughtchin*, Պար-քանթ *Bar-kant*, Սուլղան *Soulghan*, Ուրուսողան *Ourousoghan*, Քայի-քանթ *Kayï-kant*, Խուզախ *Khouzarkh* ou Քամոց *Kamots*, Խնդախոյր *Khendakhoïr* et Սնղախ *Senghakh*, où est la montagne de Խարչուխ *Khartchoukh*, d'où sont venus les Seldjoukides. C'est là que commence le mont Thoros. On alla ensuite jusqu'à Փարչին *Phartchin*; on se détourna du chemin, et on alla rejoindre *Sartakh*, fils de Batou, qui se rendait auprès de Mangou khan. On revint de là à *Senghakh*, puis à Սաւրան *Savran*, qui est très-grand, à *Khartchoukh*, à Յասուն *Yasoun*, à Սաւրի *Savri*, à Յաւթրար *Otrar*[1], à Զուռնուխ *Zour*-

dont on doit chercher les ruines sur la rive de l'*Ilan bach sou*, ou la « Rivière de la tête du serpent, » affluent de la gauche du *Tchoui* ou *Tsoui*. Il n'y a aucun doute que cette rivière est la même que celle d'*Ilan sou* ou « des Serpents » de l'original arménien. De là, le voyageur vint à *Talas*, après avoir passé une branche du mont Taurus. Ce sont les hautes montagnes nommées actuellement *Khoubakhaï*, qui séparent le bassin du Tchoui et son affluent le *Khorkhotou* de celui du *Talas*. Pour traverser cette chaîne, il faut passer le défilé de *Khoumbor dabahn*, et entrer dans la vallée du Kharà et du Tchoung koul, affluents du Talas. Cette dernière rivière est considérable; elle a son origine au mont *Edemek tak*, coule du sud-est au nord-ouest, et se perd dans le lac *Talas gol* ou *Sikhirlik*. Sur ses bords inférieurs était située la ville de *Talas*, très-célèbre dans l'histoire de l'Asie centrale, et que feu M. Abel-Rémusat a toujours confondue avec celle de *Tharas* en Transoxiane, sur la droite du Syr daria. A *Talas* Héthoum trouva Houlavou ou Houlagou khan, frère de Mangou, qui était alors en route pour la Perse. Nous savons par les annales chinoises que ce prince arriva avec son armée à Talas, le 28e jour du second mois, en 1255, et c'est précisément l'époque où Héthoum y était aussi. — Kl.

[1] De Talas, Héthoum se dirigea vers le nord-ouest pour aller à

nouhk [1], à Դիզակ *Dizak* [2], et de là en trente jours à Սմըրղընդ *Semergend*, à Սարի‿փուչ *Sari-phoutch*, à Քըրման *Kerman* [3], à Պուխարա *Boukhara;* ensuite on traversa le grand fleuve Ջըհուն *Djehoun*, et on vint à Մըրմն *Mermen*, à Սարախս *Sarakhs*, puis à Տուս *Thous*, qui est sur la limite du Khorasan, appelé aussi Ռաւղաստան *R'aughastan*. On entra dans le Mazanderan, d'où on vint à Պստան *Bestan*, et au pays de Երազ *Eraz*, sur la frontière des Մուլհէտ *Moulhet*. On arriva ensuite à Տամղայն *Thamghaïn*, puis à la grande ville de Հռէ *Hr'eï*, puis à Խըզուին *Khezovin;* de là

la rencontre de *Sartâk*, qui venait du nord de la mer Caspienne, et suivait la route méridionale conduisant à Karà koroum, pour y recevoir l'investiture de Mangou khan. Cette route paraît être la même que Héthoum avait prise en quittant la résidence du grand khan des Mongols. La plupart des villes par lesquelles il passa en venant de Talas n'existent plus. Le mont *Khartchouk*, d'où sont venus les Seldjoukides, est la chaîne appelée actuellement *Karà tau*, au nord de Tharaz, et de laquelle sortent les rivières *Karà sou* et *Atchigan*, entre lesquelles cette ville est située. Elles se réunissent au-dessous de celle de *Savran* et forment l'Ard, qui, à *Otrar* ou *Farâb*, tombe dans la droite du Syr daria ou Sihoun. *Senghakh* ou *Sagnakh* est situé plus bas que Otrar, sur le *Mouskan*, autre affluent de la droite du Sihoun. Le Mouskan a sa source à l'extrémité occidentale du mont Khartchouk. — Kl.

[1] *Zournouk* ou *Zarnouk* est une ville située au-dessous d'Otrar, sur la gauche du Sihoun. — Kl.

[2] *Dizak* est vraisemblablement la même ville dont le nom est écrit دبزك *Debzak* dans l'extrait persan de la géographie d'Ibn Hhaukal. Elle faisait partie du territoire de *Setrouchteh* ou *Osrouchnah*, et se trouvait, par conséquent, située dans la plaine entre Zarnouk et Samarkand. — Kl.

[3] *Kerman* est sans doute la ville de كرمينيه *Kerminiah*, entre Samarkand et Bokhara. — Kl.

à Աւախր *Avakhr*[1], à Զանղիան *Zanghian* et à Միանա *Miana;* puis en douze jours à Դաւրէժ *Tavrej*, puis après vingt-six jours, ayant traversé le Երասխ *Eraskh*, on vint à Սիսան *Sisan*, auprès de *Batchou nouin*, le général de l'armée tatare. Celui-ci renvoya Héthoum auprès de *Khodja-nouin*, qu'il avait laissé pour commander l'armée en sa place; lui-même, ayant pris la principale partie de ses troupes, alla au-devant de Houlav, frère de Mangou khan, qui était dans l'Orient.

Cependant le pieux Héthoum se rendit dans la maison du prince Kourth, dans le bourg de Vardénis, où il avait laissé ses effets et son bagage; il y attendit l'arrivée du prêtre Basile pour lui montrer les lettres et l'ordre de Mangou khan, et pour qu'il écrivît ses ordres dans les mêmes termes. Le vartabied Jacques, qui était resté en Cilicie pour les affaires de l'église, et le vartabied Mekhitar, qui était revenu d'auprès de Batou pendant que le roi était allé auprès de Mangou khan, vinrent le trouver. Les évêques, les vartabied, les prêtres et les seigneurs chrétiens qui le visitèrent, furent tous reçus avec amitié, car c'était un homme doux, sage et instruit; il leur faisait des présents selon sa puissance, et les renvoyait tous contents et joyeux. Il donnait aussi des vêtements ecclésiastiques pour l'ornement des églises, parce qu'il etait un

[1] Il paraît que Héthoum passa le Djihoun à Amoul. Son *Merman* est la ville de Merv Chahdjân. Le reste de sa route n'a pas besoin d'explication. Le pays de *Moulhet* est celui des *Moulahids* ou *Assassins*. Khezovin est *Kazouin* ; Avakhr est *Abhar*, etc. — Kl.

grand ami de la messe et des péchés; il accueillait les chrétiens de toutes les nations, et les priait avec amour de toujours vivre ensemble comme frères et comme imitateurs du Christ, ainsi que Dieu l'a ordonné (Joan. XIII, 35). « Tout le monde connaîtra « que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les « uns les autres. »

Le roi Héthoum nous racontait beaucoup de choses merveilleuses et inconnues qu'il avait vues et entendues chez les nations barbares. Il disait qu'au-delà des Ghotaïens il y avait un pays où les femmes sont raisonnables à la manière des hommes, et les hommes sans raison, et semblables à des chiens grands et couverts de poil; ils ne laissent entrer personne dans leur pays. Ces chiens font la chasse, et les chiens et les femmes en vivent. De l'union de ces chiens avec des femmes naissent des enfants mâles qui ont la forme de chiens, tandis que les femelles ont celle de femmes[1].

[1] Cette fable était généralement répandue parmi les Mongols à l'époque de leur domination universelle. Plan Carpin, qui voyagea en Tatarie en 1247, la rapporte également dans sa relation publiée en latin dans le *Miroir historique* de *Vincent de Beauvais* (lib. XXXII, chap. 11.) En parlant des guerres des Mongols du temps de Tchinghiz khan, il dit :

« Dum autem per deserta redirent, in quamdam terram vene« runt, in quam, sicut nobis apud Imperatoris curiam per clericos « Ruthenos et alios qui diu fuerant inter ipsos, firmiter asserendo « referebatur, monstra quædam imaginem fœmineam habentia « repererunt, quas cum per multos interpretes interrogassent « ubi viri terræ illius essent? Responderunt quod in illa terra quæ« cumque fœminæ nascebantur, habebant formam humanam, « masculi verò speciem caninam. Dumque moram in terra illa pro« traherent, canes in alia fluvii parte convenerunt, et cum esset

On y trouve aussi une île sablonneuse, où il y a un os précieux en forme d'arbre; on l'appelle dent de poisson; et, quand on le coupe, il en pousse d'autres

« hyems asperrima, omnes se in aquam projecerunt. Post hæc in « continente sponte in pulverem volvebantur, sicque pulvis ad- « mixtus aquæ super eos congelabatur. Et ut ita pluries fecerunt, « glacie super eos depressata, cum impetu magno contra Tartaros « ad pugnam convenerunt. At vero cum illi sagittas super eos jac- « tabant, ac si super lapides sagittassent, retrò sagittæ redibant. « Alia quoque arma eorum in nullo eos lædere poterant. Ipsi vero « canes insultum in Tartaros facientes, morsibus vulneraverunt « multos et occiderunt, sicque illos de suis finibus ejecerunt. Unde « adhuc inter illos est proverbium de hoc facto, quod dicunt ad in- « vicem ridendo : Pater meus vel frater meus a canibus fuit occisus. « Mulieres autem illorum quas cœperant ad terram suam duxerunt « et usque ad diem mortis eorum ibidem fuerunt. Dum autem exer- « citus ille Mongolorum rediret, venit ad terram *Burithabeth*; « cujus habitatores pagani sunt, et hos Tartari bello vicerunt. »

Nous trouvons aussi un récit du 狗國 *Keou koue* ou *Royaume des Chiens*, dans les livres chinois de la même époque. Voici ce qu'en dit l'Encyclopédie chinoise intitulée *San thsaï thou hoeï* (Affaires de l'homme, liv. XII, fol. 27) : Dans le *Royaume des Chiens*, les « hommes ont le corps de chien; leur tête est couverte de longs « poils; ils ne sont pas habillés, et leur langue ressemble à l'aboye- « ment des chiens. Leurs femmes sont de race humaine, et com- « prennent la langue chinoise; leurs habits sont faits de peaux de « martres zibelines. Ce peuple vit dans des cavernes; les hommes « mangent les comestibles crus, mais les femmes les font cuire. « Elles contractent des mariages avec ces chiens. Autrefois, un « Chinois étant arrivé dans ce pays, les femmes, qui désiraient « s'enfuir de là, lui donnèrent des petits bâtons, et le prièrent, « quand il retournerait dans sa patrie, de laisser tomber un de ces « bâtons tous les dix *li*. Les chiens, voyant alors que leurs habi- « tations étaient désertes, se mirent à la poursuite de cet homme, « mais ils ne purent l'atteindre. Pour se rendre de *Yng thian fou* « (Nanking sous les Ming) dans ce pays, il fallait deux ans et deux « mois. » — Kl.

en place comme des cornes. Dans ce pays il y a encore beaucoup d'idolâtres, qui adorent une image de terre extrêmement grande, et dont le nom est Շակմոնիա *Chakemonia*[1]. Ils disent qu'il est Dieu depuis trois mille quarante ans; il a encore trente-cinq *touman* (à gouverner le monde); un *touman* vaut dix mille ans; et ensuite il sera privé de la divinité. Il y a aussi un autre dieu dont le nom est Մադրի *Madri*[2]; on a fait de lui une figure en terre d'une incroyable grandeur dans un beau temple. Toute la nation, hommes, femmes et enfants, sont prêtres; on les nomme Տուին *Touin;* ils se rasent les cheveux sur la tête, ainsi que la barbe; ils ont des manteaux jaunes semblables à ceux des prêtres chrétiens, avec cette différence qu'ils ne les portent pas sur les épaules, mais seulement sur la poitrine; ils sont très-modérés dans leur nourriture; ils se marient à l'âge de vingt ans, et exercent les devoirs de mari jusqu'à cinquante ans; car ils regardent cela comme très-nécessaire à la conservation de la santé.

Le sage roi racontait encore beaucoup d'autres choses au sujet des nations sauvages; nous les négligeons, car je ne pourrais jamais les énumérer toutes. De cette manière, Héthoum, huit mois après avoir quitté Mangou khan, revint aux limites de l'Arménie, l'an 704 des Arméniens, ou 1255 de J. C.

[1] C'est le Bouddha *Shakya mouni* dont il est question ici. Le compte de Héthoum mettrait sa naissance en 1785 avant notre ère; ce qui est contraire au calcul des Chinois et des Mongols. — Kl.

[2] C'est *Maïdari* ou *Maitreya*, le successeur futur du Bouddha Shakya mouni, qui est celui de l'époque actuelle. — Kl.

[Je reprends ici le récit de Tchamtchéan.]

Lorsque le prêtre Basile eut rejoint le roi Héthoum, ce prince se mit en route avec un corps de Tatares que lui avait dônné Batchou, s'avança vers la Mésopotamie et rentra dans ses états après une absence d'un an et quatre mois selon Giraga et Vartan, de quatre ans selon Vahran, et de deux ans et demi selon Hayton.

Bathou, le prince du Nord, mourut en 1255; *Sartàkh*, son fils, alla à la cour de Mangou pour obtenir la souveraineté de son père. Il amena avec lui le prince arménien de Khatchen, nommé *Djalal*. Sartàkh, ayant obtenu ce qu'il demandait, revint dans les possessions de son père, où il fut bientôt empoisonné par ses parents *Park'hachah* et *Parak'hsar*[1]. Le prince arménien Djalal obtint du khan une patente qui lui garantissait la possession tranquille de sa principauté, et il revint dans ses états.

Le prince Sempad Orpélian, vexé par les Tatares,

[1] Selon Bar Hebraeus, il fut tué en route, et *Park'ha* s'empara de la souveraineté. *Park'ha,* ou *Park'hachah* du texte arménien, est بركه خان *Berkeh khan* ou *Barkah khan*, quatrième fils de *Djoudji* et frère de *Batou*. Le *Parak'hsar* du même texte est بركچر *Barakdjar,* neuvième fils de Djoudji. Ces deux princes et leur frère *Bourah* avaient la même mère, nommée *Sulthan khatoun,* de la tribu d'*Imen*. اولاكچى *Oulâgdji,* frère de Sartâk, devait, selon l'ordre de Mangou khan, succéder à celui-ci, mais il mourut également bientôt, et *Barkah khan* prit sa place comme souverain du Kiptchak. Rachid-eddin et le Mo'ezz al ansâb placent tous ces événements l'an 652 de l'hégire, mais ils eurent lieu en 654 (1255 de J. C.) — Kl.

se rendit derechef à la cour de Mangou, qui l'avait fort bien traité, et qui le confirma de nouveau dans son gouvernement. Comme Sempad était ami du gouverneur *Arghoun* qui avait été emprisonné, il obtint sa délivrance et le ramena en Arménie. Arghoun, par reconnaissance, accorda de grands avantages à Sempad; mais il persécuta comme auparavant les autres princes arméniens.

Lorsque le sulthan d'Iconium eut appris l'alliance du roi d'Arménie avec les Tatares, il se prépara à la guerre et vint attaquer Héthoum, qui le vainquit et lui enleva plusieurs villes.

Houlav Elghan[1], ou *Houlagou khan*, arriva avec soixante-dix mille cavaliers tatares et persans, et entra dans l'Adzarbaïtchan. Il envoya des messagers à Batchou et aux autres commandants de l'Albanie, de l'Arménie et de la Géorgie, pour qu'ils se rendissent avec leurs tribus dans l'Asie Mineure. En conséquence des ordres de Houlagou, Batchou entra dans cette contrée, vainquit et mit en fuite le sulthan d'Iconium, qui se réfugia dans une île avec ses enfants. Héthoum, effrayé de l'invasion des Tatares, envoya des présents à Batchou pour l'empêcher de venir sur ses terres, et celui-ci écrivit en sa faveur une lettre de recommandation à Houlagou et au grand khan.

En 1256, Houlagou entra en Albanie, et campa avec toutes ses hordes dans la plaine de Moughan.

[1] *Elghan* est le même mot que les auteurs persans écrivent ايلخان *Il khan*. Ce titre mongol, qui est propre à tous les rois Tchingizkhanides de la Perse, signifie « *Prince de la Paix*. » — Kl.

Lorsque ce prince fit une expédition contre les Ismaélites de l'Yrak, il nomma gouverneur d'Arménie et d'Albanie *Ghoulkhan*, qui vexa cruellement ces deux pays. Cependant il mourut dans la même année, et eut pour successeur son fils *Mighan*.

En 1257, Houlagou revint du pays des Ismaélites dans la plaine de Moughan; il y appela auprès de lui David Vahram oul, roi de Géorgie, ainsi que les principaux seigneurs arméniens; il les combla d'honneurs, aussi bien que les autres chrétiens, en considération de sa femme *Doghouz khatoun*, qui était nestorienne et de la race d'Oungkhan [1]. Houlagou avait fait dresser une tente particulière, où les chrétiens arméniens, géorgiens et syriens qui se trouvaient à sa cour, remplissaient les cérémonies de leur culte.

Houlagou resta pendant quelque temps dans la plaine de Moughan; il y rassembla toutes les troupes des peuples soumis à son empire, et se proposa de s'avancer vers la Syrie; il laissa dans l'Arménie et en Géorgie des gouverneurs pacifiques; il avait auprès de lui le prince arménien *Zak'hare*, fils de Chahan

[1] دوقوز خاتون *Dokouz khatoun* était de la race royale des Kerait, et fille d'*Ouïkou* ou *Ouighou*, fils de *Ouang khan*. Elle avait été une des reines de Touloui khan, et, selon l'usage des Mongols, elle épousa après sa mort un de ses fils, qui était né d'une autre princesse. Mangou la donna à Houlagou quand il l'envoya gouverner la Perse. Ce fut d'après le désir de cette princesse que Houlagou ordonna d'honorer les chrétiens, et qu'il fit rebâtir toutes leurs églises dans son empire. Il y en avait une à la porte du palais de Dokouz khatoun, et partout les chrétiens (ترسابان) avaient le droit de sonner les cloches. — KL.

chah, Sempad Orpélian, fils d'Eligoum, Savada Khatchenetsi et Theghiatin le Pagratide.

En 1258, Houlagou prit Bagdad, passa en Mésopotamie, soumit Merdin, Khurhou, Bir, etc., passa l'Euphrate et s'empara d'Halep et de Damas. Le roi d'Arménie Héthoum et le patriarche Constantin furent effrayés de l'arrivée d'Houlagou, et, craignant qu'il n'entrât en Cilicie, ils lui envoyèrent beaucoup de présents. Houlagou renvoya avec distinction les messagers du roi d'Arménie, qui, selon l'historien Vartan, aida beaucoup les Tatares dans leur expédition en Syrie; sur ce point il est d'accord avec le moine Hayton.

En 1260, Houlagou, après beaucoup de victoires, laissa des gouverneurs dans les villes ci-dessus nommées, les quitta et revint dans la plaine de Moughan. N'ayant pu prendre *Miafarekin*, il laissa devant ses murs un corps nombreux de troupes commandé par son fils *Ismoutin*. Le siége fut extrêmement long: les Tatares ne purent se rendre maîtres de cette ville qu'au bout de deux ans, lorsqu'elle fut réduite à la dernière extrémité par la faim et le manque de défenseurs. Les Tatares y perdirent beaucoup de monde; le prince arménien Savada y mourut [1].

[1] En l'an 1260, les Mongols possédaient Baghdâd et tous les pays situés au-delà du Tigre.

Les montagnes des Kurdes étaient occupées par des émirs kurdes indépendants.

La race des Atabeks de Syrie avait cessé de régner depuis quelque temps. *Bedr-eddin Loulou*, un de leurs esclaves et tuteur du dernier d'entre eux, régnait comme vassal des Mongols à Mousoul

Lorsqu'on apprit en Égypte que Houlagou avait mis des gouverneurs en Syrie et en Palestine, et qu'il s'en était retourné, les Égyptiens revinrent; ils reprirent Halep et Jérusalem, persécutèrent les chrétiens, chassèrent les gouverneurs tatares dont le chef *K'heth-pougha* ou *K'hoï pougha*[1] était chrétien, à ce que dit Vartan. Les gouverneurs, ne pouvant retourner vers Houlagou, se rendirent en Cilicie, auprès du roi Héthoum, qui leur donna des chevaux et des provisions et les renvoya vers Houlagou, ce qui le mit en grande réputation parmi les Tatares.

sur le Tigre et dans les contrées limitrophes. Il mourut à cette époque, et ses fils furent dépouillés par les Tatares.

Miafarekin, Amid, Édesse, appartenaient à des princes de la race de Saladin.

Les descendants des Turcs Ortokides régnaient encore à Mardin et à Hism keïfa.

Les Seldjoukides de l'Asie Mineure avaient deux princes: *Rokneddin* régnait à Sebaste, et son frère Azz-eddin à Iconium; ils étaient ennemis, mais sujets des Mongols qui campaient dans la Cappadoce dans les environs d'Ak-cheher.

A Damas, à Halep, à Hamah, à Emesse, il y avait encore des princes de la race de Saladin, vassaux des Mameluks d'Égypte.

Acre, Tyr, Beryte, Tripoli, Tortose, Markab, Gibelet, Laodicée et Antioche, étaient au pouvoir des Francs, qui possédaient aussi quelques villes dans le voisinage des précédentes; le littoral seul leur appartenait.

Les rois d'Arménie étaient maîtres de toute la Cilicie, de la partie septentrionale de la Syrie, appelée anciennement Comagène, jusqu'aux rives de l'Euphrate, ainsi que d'une partie de l'Isaurie. Ils tenaient tous les passages du mont Taurus, de l'Arménie, de la Syrie et de l'Asie Mineure. — Kl.

[1] La bataille dans laquelle ce chef mongol fut vaincu eut lieu à *Aïn Djalout* (la fontaine de Goliath), dans le territoire de Damas, le 25e du 9e mois de l'an 658 de l'hégire (1260). Voyez l'*Histoire d'Aboulfeda*, vol. IV, p. 567. — Kl.

A cette époque, les généraux tatares se révoltèrent contre Houlagou, et voulurent tous être indépendants. Ce prince fut donc obligé d'envoyer des messagers vers le grand khan, qui lui fit parvenir un ordre pour faire périr les rebelles et qui le constituait chef suprême. Lorsque la paix fut rétablie, Houlagou s'occupa de réparer les villes de l'Arménie et de l'Albanie, et particulièrement la ville de Tauriz, qui fut nommée *Houlagou takhd* (trône d'Houlav). Il fit aussi construire un grand palais à *Tarantachd,* dans la plaine de Moughan, où il ordonna de lui amener des pierres et du bois, et de terminer, bon gré malgré, tous les travaux. Sempad Orpélian fut chargé d'aller chercher du bois jusque dans le pays de *Pasen.* Il s'acquitta si bien de cette commission que Houlagou le combla de faveurs. Comme Sempad était ennemi de la famille d'Avak, il obtint d'Houlagou l'ordre de faire périr *Kontsa,* veuve d'Avak, et de s'emparer de ses possessions. Il donna aussi *Khochak'h,* fille d'Avak, en mariage à son ami *Sahib,* qui fut secrétaire du conseil sous Houlagou et Abaka. L'action de Sempad fit beaucoup de plaisir au roi de Géorgie *David Vakram oul,* qui le nomma précepteur de son fils *Démétrius,* et le combla de faveurs.

En 1261, Arghoun, l'administrateur des tributs, que Sempad avait tiré de prison et qu'il avait ramené en Arménie, devenait de jour en jour plus puissant et commença à persécuter les chrétiens. Il fit charger de fers Djalal, prince de Khatchen, comme coupable de s'être révolté contre Mangou khan. Aussitôt que la

fille de ce prince, nommée *Rhouzan*, femme de *Poughan*, fils de Tcharmaghan, apprit la captivité de son père, elle alla trouver la reine Doghouz khatoun, pour qu'elle lui fît rendre la liberté. Quand Arghoun fut informé de cette démarche, il envoya des bourreaux pour faire étrangler Djalal. Ceux-ci, qui étaient Persans, essayèrent vainement de lui faire abandonner sa religion, et il mourut martyr. On jeta son corps dans une citerne; son fils *Athapag* l'en retira; il le fit déposer dans les tombeaux de ses aïeux à *Kandzasar*, et, par la médiation de sa sœur et de la reine, il hérita de la principauté de Khatchen. Arghoun accusa ensuite Zak'hare de rébellion et le fit mettre à mort par ordre de Houlagou; son père Chahan chah en mourut de chagrin.

A cette époque mourut *Mangou khan*: ses deux frères *Arikh pougha* et *Ghoubila*[1] se firent la guerre pour lui succéder. *Bark'ha chah*, prince du Nord, fut auxiliaire de Ghoubila; il vainquit Arikh pougha et plaça le premier sur le trône des Tatares. Houlagou soutint Arikh pougha, et fit, pour cette raison, à Bark'ha chah, une guerre qui dura trois ans.

En 1264, Houlagou tint au mois de juillet un grand *kouriltaï*, où assistèrent le roi d'Arménie Héthoum, le roi de Géorgie David Vahram oul, le prince d'Antioche et beaucoup d'émirs persans. Houlagou y appela aussi un grand nombre de docteurs arméniens, géorgiens, syriens et grecs.

Ce prince mourut l'année suivante; son fils aîné

[1] C'est l'empereur mongol de la Chine *Koubilaï khan*. — Kl.

Abagha lui succéda. *Doghouz khatoùn* écrivit aux prêtres syriens et arméniens pour qu'ils chantassent des prières pour le repos de l'âme de Houlagou. Plusieurs prêtres syriens se conformèrent à sa demande, mais le vartabied *Vartan* et tout le clergé arménien refusèrent de le faire. Au bout de trois mois Doghouz khatoun mourut aussi[1]. Ce fut un grand malheur pour les chrétiens. Abagha se montra, comme son père, ami des chrétiens; il demanda en mariage la fille de Michel, empereur des Grecs, qui lui envoya *Mariam Tesbina*, sa fille, mais à condition que Abagha embrasserait le christianisme et se ferait baptiser. Vartan raconte que le bruit courait qu'il s'était effectivement fait baptiser. Comme son père, Abagha résidait à Tauriz. Il avait auprès de lui Sempad Orpélian, qu'il aimait beaucoup, et qui mourut cette année dans la même ville. Il eut pour successeur son frère *Darsaïdj*, qui fut aussi fort aimé d'Abagha et des généraux mongols; car il servait avec beaucoup de courage; il jouissait également d'une grande faveur auprès du roi de Géorgie David Vahram oul.

Le roi Héthoum, allié des Tatares, vivait dans une profonde tranquillité. En apprenant la mort de Houlagou, les Égyptiens attaquèrent les Francs de Syrie et leur firent beaucoup de mal. Le pape *Clément IV* écrivit alors à Héthoum une lettre pour l'engager à secourir ces derniers, ce qui attira de nouveaux mal-

[1] Doghouz khatoun mourut le 1er de Ramadhan de l'an 663 de l'hégire (17 juin 1265), quatre mois et onze jours après la mort de Houlagou. — Kl.

heurs sur ses états. Lorsque le sulthan *Bondokdar* fut monté sur le trône de l'Égypte, il envoya redemander à Héthoum les villes qu'il avait conquises sur les Égyptiens à l'aide des Tatares. Héthoum refusa d'accéder à sa demande, malgré sa faiblesse, parce qu'il redoutait la vengeance des Tatares.

En 1266, Bondokdar se mit en marche pour combattre Héthoum; son armée entra en Palestine, prit Antioche, s'avança vers la Cilicie, qu'elle trouva sans défense et qu'elle ravagea. Héthoum rassembla ses troupes et les confia à ses fils Levan et Thoros, tandis que lui-même alla en toute hâte implorer le secours des Tatares. Pendant ce temps les Égyptiens attaquèrent l'armée arménienne; Thoros fut tué et Levan fut fait prisonnier et conduit en Égypte. Les Égyptiens ravagèrent tout le pays, mais ils ne purent prendre aucune ville, à l'exception de *Sis* la capitale, qui était moins forte et qui fut dévastée. Héthoum revint ensuite avec une armée tatare qui ne trouva plus rien à faire; car l'armée égyptienne était déjà rentrée en Syrie.

En 1268, Héthoum envoya demander au sulthan de l'Égypte la délivrance de son fils; elle lui fut accordée à condition qu'il retirerait des mains des Tatares un parent du sulthan nommé *Seghour*, qui était leur prisonnier.

L'année suivante, le prince Levan revint d'Égypte, et son père lui céda la couronne. Héthoum mourut bientôt après. Levan en ressentit une telle douleur, qu'il tomba dangereusement malade, et qu'il fut sur

le point de mourir. Les souverains voisins, le sulthan d'Égypte et Abagha lui écrivirent pour le consoler et pour l'engager à prendre le titre de roi.

En 1275, mourut *David Vahram oul*, roi de Géorgie. *Darsaïdj*, prince des Orpélians, plaça sur le trône le fils de David, nommé *Démétrius*, qui lui conféra le titre d'*Atabek*.

En 1276, Abagha envoya de grands présents à *Levan II*, qui avait vaincu les Égyptiens et qui venait de rentrer dans ses états. Les Musulmans de la Cappadoce et de la Lycaonie, qui étaient soumis à l'empire des Tatares, redoutant les exploits de Levan, l'accusèrent auprès des Tatares, tandis qu'eux-mêmes entretenaient des correspondances avec les Égyptiens pour se révolter contre les premiers. Levan, instruit de leur méchanceté et des lettres qu'on avait écrites contre lui, fit connaître aux Tatares les projets de ses ennemis. Les Tatares, assurés de la vérité, les firent massacrer; et Abagha, pour récompenser Levan, lui envoya de nouveaux présents.

L'année suivante, Levan alla à la cour d'Abagha, et renouvela son alliance avec lui. Les Musulmans de la Lycaonie profitèrent de cette circonstance pour faire une invasion dans ses états. A son retour, en 1277, Levan rassembla ses armées et marcha contre les Lycaoniens; il les vainquit et les força de demander la paix.

Abagha voulut céder à Levan la possession de la Cappadoce, de la Lycaonie, et même de la Mésopotamie, pays habités en grande partie par des Musul-

mans qui se révoltaient souvent, à condition qu'il lui payerait un tribut; mais Levan le refusa, et lui conseilla de faire administrer ces pays par des gouverneurs séparés, pour en être plus facilement maître.

En 1279, les Musulmans de l'Asie Mineure se révoltèrent contre Abagha, tuèrent beaucoup de Tatares, s'avancèrent vers la province d'*Egegheats* et prirent Arzendjan. Abagha envoya contre eux son frère *Manko-demour* et le général *K'henk'hech*. Il les suivit bientôt après et soumit les rebelles.

Abagha envoya ensuite contre Bondokdar les généraux Thavtan et Thokhoum, qui furent vaincus dans la plaine d'*Ablestâ*[1].

A la nouvelle de cet échec, Abagha voulut, en 1280, marcher en personne contre les Égyptiens; mais une révolte qui survint en Perse le contraignit d'abandonner ce projet; il laissa en Mésopotamie son frère Manko-demour, pour le venger des Égyptiens. Celui-ci appela Levan, roi d'Arménie, Démétrius, roi de Géorgie, et tous les autres princes chrétiens; il s'avança vers l'Euphrate avec une armée de cent mille hommes, moitié Tatares, moitié chrétiens, et chassa devant lui les troupes égyptiennes jusqu'aux portes d'Hems; mais ceux-ci, joints par de nouvelles forces, attaquèrent à l'improviste le général tatare qui, saisi d'une terreur subite, se laissa vaincre sans résistance, et s'en retourna en fuyant auprès de son frère.

[1] Ce bourg, dont le nom arménien est *Ablastha*, est situé dans l'ancienne province de Djahan, au nord du Taurus, actuellement dans le territoire du pacha de Marach. — Kl.

Pendant que Manko-demour combattait les Égyptiens, *Tchak'houtar* ou *Nikoudâr*, neveu d'Abagha [1], se révolta contre lui, réunit quarante mille Tatares et dévasta l'Arménie orientale.

En 1281, Abagha rassembla les troupes des princes arméniens et géorgiens, avec lesquelles il attaqua et vainquit Tchak'houtar, qui fut fait prisonnier et exilé au milieu du lac d'Ourmiah.

En 1282, Abagha mourut et Tchak'houtar sortit de son exil, s'empara du trône, embrassa le musulmanisme, et prit le nom d'*Ahmed khan;* puis il envoya des troupes contre *Arghoun*, fils d'Abagha, qui fut fait prisonnier; mais les généraux tatares, qui haïssaient Tchak'houtar, le tuèrent et mirent Arghoun à sa place.

Celui-ci récompensa les services que lui avait rendus Démétrius, en lui donnant, en 1284, la possession d'une partie de l'Arménie et des pays qui avaient appartenu à Avak et à Chahan chah. Démétrius abandonna le gouvernement du pays d'Ararad [2] à Darsaïdj Orpélian.

[1] Aboulfaradj dit que Nikoudâr était le frère d'Abagha. Le Mo'ezz al ansâb atteste la même chose, et rapporte que نكودار *Nikoudâr* était le fils de Houlagou et de la reine قوتوى خاتون *Koutouï khatoun*, de la race de Konkrât. — Kl.

[2] Ce pays est celui qui avoisine le mont Ararat, appelé aussi *Masis* par les Arméniens, *Aghri daghi* en turc, et vulgairement *Aher daghé*. Ce nom paraît venir de celui du bourg d'*Agori*. Cette montagne, très-célèbre dans l'Écriture sainte et dans l'histoire profane, est à une journée sud-ouest d'Érivan, à environ un jour et demi au sud-est d'Edjmiadzin, à douze milles de l'Araxes, également au sud; elle s'élève dans une vaste plaine, environnée par-

Lorsque le roi Levan apprit l'avénement d'Arghoun au trône des Tatares, il fut fort content et vou-

tout de montagnes, qui ne se prolongent pas sur une ligne régulière, mais qui, sur plusieurs points, se rapprochent de l'Ararat, et s'en éloignent sur d'autres. Du côté de l'ouest, cette plaine se joint à une chaine qui s'étend jusque vers *Khali yasi*, et se prolonge ensuite vers *Bing gheul*; par le sud elle se joint aux montagnes de Bayazid, qui se réunissent à la chaîne de celles du fleuve (*Dzaghghats liarn*), c'est-à-dire l'*Ala dagh*. Cette chaîne se joint aux montagnes qui passent par Pagnots, Khelath, Paghach (Bitlis) et Mouch; c'étaient autrefois les montagnes des *Kurdes*; elles se prolongent dans l'Arménie méridionale, et vont rejoindre les monts de Bing gheul. Cette plaine est très-élevée, et d'un accès difficile du côté de Bayazid, tandis qu'elle est fort basse du côté d'Edjmiadzin, au lieu nommé *Chathaphos*. C'est dans cette plaine que le sulthan Selim vainquit, l'an 920 de l'hégire, les troupes d'Ismael, roi de Perse.

La base de la montagne occupe une circonférence d'environ cinq journées pour un homme à cheval. Le massif de l'Ararat, du côté du nord-est, est partagé en deux, presque depuis le bourg d'*Agori*, qui est près de la baie, jusqu'au sommet. C'est pourquoi cette partie, vue de *Khor virab* (près d'Érivan), présente dans le lointain un sommet bifurqué. L'une des cimes est basse, mais très-pointue ; on n'y voit point de neige en été; l'autre est très-élevée; il y a un abime formé de rochers d'une épouvantable noirceur; il est d'une immense profondeur. C'est là que périt Artavazd, roi d'Arménie. On ne trouve dans aucun pays du monde un tel abîme, dit Busching, tome X, d'après Tournefort. Deux parties de la montagne, dans sa hauteur, paraissent de loin de couleur noire; l'autre tiers paraît blanc, parce que son sommet est couvert de neige pendant toute l'année. A cause de sa grande hauteur, on l'aperçoit à dix ou douze journées de distance, et les vaisseaux qui naviguent sur la mer Caspienne voient également cette cime. Les voyageurs européens disent que le mont *Masis* n'égale pas en hauteur les sommets du Caucase ou du Taurus, mais il n'a pas encore été mesuré jusqu'à présent. Le terrain de cette montagne est partout un rocher de gravier et de sable, comme celui des autres montagnes; on n'y trouve rien, ni arbres, ni plantes, mais seulement de

lut aller en personne à sa cour pour renouveler son alliance; il ne s'y rendit pourtant pas cette année,

l'herbe et des épines, encore à peu d'endroits. Des troupeaux de moutons y paissent, mais seulement du côté d'Érivan; ces troupeaux s'élèvent sur la montagne, à peu près jusqu'à l'endroit où commence la neige. Il y règne un froid très-rigoureux, à cause de l'épaisseur et de l'abondance de la neige. Dans l'été, après midi, sa superficie fond, et alors il s'écoule, de tous les côtés de cette terrible montagne, des torrents nombreux et impétueux, qui se précipitent du haut en bas, jusqu'au milieu de la nuit; ils se réunissent et forment un ruisseau qui fait tourner des moulins, et va se jeter dans l'Araxes; quelques Européens, trompés par cela, ont placé la source de l'Araxes dans le mont Masis. Ces torrents entraînent dans leur cours de très-grands morceaux de neige glacée, qu'on appelle *Ortnoug*, et en turc *Zulal*. Lorsqu'on casse ces morceaux de glace, on y trouve des insectes (*Orten*, c'est de là que vient le nom d'*Ortnoug*) et une eau extrêmement froide, très-bonne et très-salubre. Auprès de la cataracte par laquelle les eaux se précipitent, et dans toutes les parties de la montagne, on trouve des vallées.

On ne voit sur cette montagne aucune source jaillissante, si ce n'est cependant la fontaine de Saint-Jacques (Aghpiour Serpoïn hagspoï), située à moitié de la hauteur. C'est saint Jacques, évêque de Nisibe, qui, par ses prières, la fit paraître à cet endroit.

Au pied de la montagne, particulièrement vers le nord-ouest, on voit en quantité des quartiers de rochers, et de très-grandes roches qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, comme des collines. Il est évident qu'elles doivent leur origine aux torrents impétueux qui ont entraîné d'abord les terres de la montagne, et qui, dans la suite des temps, ont emporté les rochers eux-mêmes. Ces torrents ont ouvert également et formé les vallées et les ravins qui s'y trouvent. Dans beaucoup d'endroits le pied de la montagne est couvert de rochers, et encore aujourd'hui il arrive souvent que des grands quartiers de roc s'écroulent et viennent se précipiter dans l'abîme avec un bruit effroyable. Ces rochers paraissent aussi avoir été précipités à une époque très-ancienne par un grand tremblement de terre, dont parle Moïse de Khoren (I, 29). Au pied de la montagne, du côté du nord-ouest, on aperçoit des ruines et des vestiges

parce qu'il craignit que ses ennemis ne profitassent de son absence pour tomber sur ses états.

Au commencement de l'année 1285, Levan alla à la cour d'Arghoun, où il fut très-bien reçu.

En 1289, Démétrius, roi de Géorgie, accusé d'avoir pris part à une conspiration contre Arghoun, fut

de maisons, d'édifices d'une très-grande dimension; c'est peut-être là qu'était la ville, résidence d'*Anouich*, femme d'Astyages, et des autres Mèdes dont parle Moïse de Khoren. Quelques-uns des habitants du pays croient que ce sont des ruines du temps des Arsacides.

Du côté de l'orient, au pied du mont Masis, il y a une autre montagne qui en est un petit rameau détaché; on l'appelle *Pokhr Masis* ou le *Petit Masis*.

Les voyageurs européens, et particulièrement ceux du XVII[e] siècle, Adam Olearius, Jean Struys, etc., ont rapporté beaucoup de fables au sujet de cette montagne; que son sommet est au-dessus des nuages, et qu'il n'y a ni pluie, ni tempête. Les mêmes choses se retrouvent dans le *Djihân numâ*, dans la description du Kaghzivan. Il en est de même de ce que ces voyageurs disent au sujet du nom que les Arméniens donnent à cette montagne, qu'ils appellent tantôt *Méosina*, tantôt *Matchis*, et encore *Mesesouar*, au lieu de *Masisou sar*, ce qui signifierait, selon eux, *Montagne de l'Arche*. Je ne veux pas en dire davantage sur ce sujet, parce que tout cela est contraire à la vérité.

On trouve au pied du mont Masis une grande quantité de champs cultivés et de jardins, dans lesquels on sème des pastèques, des melons et des concombres d'une excellente qualité; on y trouve aussi toutes sortes de légumes et de grains; ils sont arrosés par les torrents qui se précipitent de la montagne, et qui les rendent extrêmement fertiles. On voit des ruines et les vestiges d'une grande ville dans les montagnes qui environnent la vaste plaine où est le mont Masis. Ces ruines renferment deux très-grandes églises bâties en pierre, et très-anciennes, comme on le reconnaît par le genre de leur construction. Elles sont très-dégradées et abandonnées. Voyez *Géographie de l'Arménie*, par le P. Indjidjian (Venise, 1802), Arménie persane, pag. 257 à 260.

condamné à mort et exécuté dans la plaine de Moughan, au bord du Kour.

En 1290 mourut Darsaïdj, prince des Orpélians; il eut pour successeur son fils Elighoum, avec le consentement d'Arghoun.

L'année suivante, le roi Héthoum (second) de l'Arménie fut attaqué par le sulthan Bondokdar; il envoya demander du secours à Arghoun, qui, occupé par d'autres guerres, ne put le défendre. Héthoum écrivit alors au pape, pour qu'il lui obtînt des secours de la part des princes chrétiens.

Arghoun mourut alors, et fut remplacé par son frère *K'heghathoun* ou *K'haïkath khan*[1], qui régna environ quatre ans. Il fut vaincu et tué par *Baïdou*, fils de *Thargad*[2], fils de Houlagou.

Lorsque le roi Héthoum apprit cet événement, il alla, en 1295, trouver Baïdou, pour faire sa paix avec lui; mais *Ghaza* ou *Ghazan khan*, fils d'Arghoun, se révolta alors contre Baïdou, et celui-ci ordonna à Héthoum de l'attendre à Maragha jusqu'à l'issue de cette lutte. Cependant bientôt après Baïdou perdit le trône, qui échut à Ghazan khan.

[1] كيخاتو خان *Keikhatou khan* était fils d'Abagha. — Kl.

[2] Le *Moe'zz al ansâb* écrit le nom de ce prince طرغاى *Tharghaï*. — Kl.

EXTRAIT

Du *Séfer Tahkémoni*, par M. le baron SILVESTRE DE SACY.

L'ouvrage duquel est tiré le morceau qu'on va lire a pour auteur un rabbin justement célèbre, nommé *Juda, fils de Salomon, fils d'Alcharizi*, יהודה בן שלמה בן אלחריזי. Le surnom d'*Alcharizi*, donné au grand-père du rabbin Juda, et celui d'*Alchofni* אלחפני qu'il porte lui-même, font assez voir qu'il vivait dans une contrée soumise aux Arabes : nous savons d'ailleurs qu'il était Espagnol. Du reste, la vie de ce savant rabbin nous est peu connue, et ce que nous trouvons à cet égard dans la bibliothèque hébraïque de Wolf [1], dans le premier volume de la Bibliothèque espagnole de D. Rodriguez de Castro [2], et dans le Dictionnaire historique des écrivains hébreux, du savant professeur de Parme, M. J. B. De' Rossi [3], se réduit à bien peu de chose. Quelques écrivains ont parlé de lui sous le nom d'*Ithiel* [4], et c'est même sous ce nom qu'il est désigné dans l'approbation donnée par un rabbin de la synagogue allemande d'Amsterdam, laquelle se trouve à la tête de l'édition du *Tahkémoni*,

[1] *Biblioth. hebr.* tom. I, pag. 456; tom. III, pag. 342; tom. IV, pag. 836.

[2] *Biblioteca esp.* tom. I, pag. 233.

[3] *Dizionario storico degli autori ebrei*, tom. I, pag. 81.

[4] Bartolocci, *Biblioth. mag. rabbin.* tom. I, pag. 99. — Wolf, *Biblioth. hebr.* tom. I, p. 139; tom. III, pag. 89; tom. IV, p. 776.

imprimée dans cette même ville en 1729. Je ne pense pas qu'il ait jamais porté ce nom; si on le lui a donné, c'est sans doute parce qu'il a publié sa traduction des *Séances de Hariri*, dont je parlerai bientôt, sous le titre de *Compositions d'Ithiel* מחברות איתיאל. Quelques vers hébreux qu'on lit à la tête du *Tahkémoni* ne nous apprennent autre chose, sinon qu'il s'appelait *Juda, fils de Salomon*, et qu'ayant quitté l'Espagne, qui était sa patrie, il voyagea dans la Palestine :

ועזב משכנות ארץ מגוריו · ואל ארץ יי רץ וחרד :
שמו נודע יהודה בן שלמה · ושם ארצו ומולדתו ספרד :

Ce fut à Marseille qu'il traduisit en hébreu le *Moré névochim* de Maimonide [1]; il doit donc avoir fait un assez long séjour dans cette ville. L'époque à laquelle il a écrit n'est pas certaine. Wolf dit qu'il florissait dans le XIIe siècle; Don Rodriguez de Castro assure qu'on ignore l'année de sa mort, ainsi que le lieu et l'année de sa naissance, mais qu'il écrivait vers la fin du XIVe siècle; M. De' Rossi rapporte au XIIIe siècle l'époque de sa célébrité.

Quoi qu'il en soit, le rabbin dont nous parlons, et qu'on nomme quelquefois d'une manière abrégée *Alcharizi* [2], a composé ou traduit en hébreu un grand nombre d'ouvrages, sur lesquels on peut consulter les livres que j'ai déjà cités, et surtout le Dictionnaire historique de M. De' Rossi. Je ne parlerai ici que de

[1] De' Rossi, *Diz. stor. degli aut. ebr.* tom. I, pag. 83.

[2] Ce nom a été altéré de plusieurs manières, par Hottinger et autres.

deux de ces ouvrages. Le premier est une traduction hébraïque du livre arabe connu sous le nom de *Mékamat* ou *Séances de Hariri* [1]; le second est de la composition de notre rabbin, mais est fait à l'imitation des *Mékamat :* c'est le *Tahkémoni*. Ces deux ouvrages de Juda ont été souvent, ou, pour mieux dire, presque toujours confondus l'un avec l'autre, et il n'y a d'exact à ce sujet que ce qu'en a dit M. De' Rossi dans son Dictionnaire historique [2]. La traduction hébraïque des Séances de Hariri est intitulée, comme je l'ai déjà dit, *Compositions d'Ithiel.* Les deux personnages qui sont mis en scène, dans les Séances de Hariri, sous les noms de *Hareth ben Hammam* et *Abou-Zéid Saroudji*, paraissent toujours, dans la traduction hébraïque, sous ceux d'*Ithiel* איתיאל et de *Chaber Hakkéni* חבר הקיני : ces noms sont empruntés, l'un du second livre d'Esdras (Néhém. ch. XI, v. 7), l'autre du livre des Juges (chap. IV, vers. 11). Cette traduction hébraïque de Hariri n'a jamais été imprimée, et je ne sais si elle existe en entier en Europe : celle des vingt-sept premières Séances seulement se trouve à Oxford, dans la Bibliothèque bodléyenne [3]. Le nom

[1] Voy. sur Hariri ma *Chrestomathie arabe*, 2e éd. t. III, p. 173 et suiv. et l'édition que j'ai donnée du texte des *Mékamat*, avec un commentaire arabe.

[2] M. De' Rossi lui-même s'est exprimé d'une manière peu exacte à ce sujet, en parlant de l'édition du *Tahkémoni* donnée à Constantinople en 1540, dans ses *Annal. hebr. typogr. ab ann. MD ad MDXL*, pag. 43.

[3] *Biblioth. bodl. cod. manuscr. orient. catal.* part. I, pag. 97. J'ai publié un fragment de cette traduction hébraïque des *Mékamat*, dans mon édition du texte arabe de Hariri.

de *Tahkémoni*, donné par le rabbin Juda au second des deux ouvrages dont je parle, est emprunté du second livre des Rois (II Sam., ch. XXIII, v. 8) : c'est le titre que porte cet ouvrage dans les éditions qui en ont été faites, soit à Constantinople en 1540 et 1578 (suivant d'autres, 1583), soit à Amsterdam en 1729. Les deux manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, que j'ai sous les yeux [1], ne présentent aucun titre écrit en hébreu, mais dans la notice latine manuscrite qui est à la tête de chacun de ces deux volumes, notice qui me paraît être de la main du célèbre Renaudot, on lit pour titre : *Méhabbéroth Harizi* מחברות חריזי. Dans le catalogue imprimé de cette bibliothèque on a substitué à ce titre celui de *Maléket Jéhouda* מלאכת יהודה, ce qui rend cet ouvrage tout à fait méconnaissable. Le P. Lelong a cru que ces deux volumes contenaient une grammaire arabe, qui avait pour auteur le rabbin Juda Alcharizi [2], et cette erreur a été répétée par Wolf [3]. Dans le *Tahkémoni*, comme dans Hariri, deux personnages paraissent constamment sur la scène. Ce sont *Héman haëzrachi* הימן האזרחי et *Chaber hakkéni* חבר הקיני. Je ne sais pourquoi tous ceux qui ont parlé de cet ouvrage, sans en excepter M. De' Rossi, ont substitué au premier de ces personnages, *Ethan haëzrachi* איתן האזרחי.

[1] Ceci était écrit avant 1814. En le publiant aujourd'hui, j'ai consulté un manuscrit de l'ancienne bibliothèque de la Sorbonne, nº 236, qui m'a été indiqué par M. Carmoli.

[2] *Biblioth. sacr.* pag 1175.

[3] *Biblioth. hebr.* tom. III, pag. 342.

L'édition d'Amsterdam et les manuscrits dont je fais usage portent uniformément *Héman*. Ce nom est pris du psaume LXXXVII (LXXXVIII), v. 1; *Ethan* serait pris du psaume LXXXVIII (LXXXIX), vers. 1. Avant d'aller plus loin, je crois à propos de donner en abrégé le contenu de la préface que Juda Alcharizi a mise à la tête du *Tahkémoni*.

Dans cette préface il commence par relever le mérite de la science ou de la sagesse, par laquelle seule l'homme remplit véritablement sa destination en ce monde, et se rend digne du bonheur qui lui est préparé dans l'autre. Il adresse ensuite à Dieu une prière pleine de sentiments de piété et de ferveur; puis, dans un style rempli des figures les plus hardies, et des métaphores les plus recherchées, il expose le motif qui l'a porté à entreprendre la composition de ce livre.

Le mépris dans lequel il a vu languir la langue sainte, cette langue dont Dieu lui-même a daigné se servir pour donner sa loi aux hommes, et pour leur parler par ses prophètes, l'a rempli d'une sainte jalousie; il s'est senti comme inspiré de venger cette langue de l'injuste abandon où la laissaient les enfants de Jacob, qui ne rougissaient point de lui préférer le langage des enfants d'Ismaël. « Un saint zèle s'est enflammé « dans son cœur, en voyant que la sagesse avait cessé « parmi sa nation, et s'en était retirée; en voyant « que Hagar avait mis au monde des enfants pleins de « charmes, et que Sara était devenue stérile. »

ונפשי עגבה רוח קנאותה · לחכמה נעדרה מנו וסרה :
בשורי ילדותה הגר ילדים · חמודים ותהי שרי עקרה :

Ce qui l'a surtout déterminé à se livrer à la composition du *Tahkémoni*, c'est qu'un des plus savants et des plus éloquents d'entre les Arabes, nommé *Alhariri*[1], avait publié un livre, supérieur à tout ce qui avait été fait en ce genre. « Cependant, dit le rabbin « Juda, tout ce qu'il y a dans l'ouvrage de cet écrivain « arabe, de paraboles ingénieuses, de pensées subli- « mes, d'expressions nobles, est emprunté de nos saints « livres, et de la langue de nos pères, et si l'on deman- « dait à chacune des figures et des métaphores dont les « étrangers ornent leurs écrits, *Qui vous a introduite « dans le langage des barbares?* elle répondrait : *J'ai « été enlevée par surprise de la terre des Hébreux.* « Lors donc, ajoute-t-il, que j'ai vu cet ouvrage, « les cieux de ma joie se sont roulés comme un livre, « et les torrents de ma douleur ont coulé avec abon- « dance. » Notre auteur remarque que la plupart des Israélites, pour excuser la préférence qu'ils accordaient à la langue arabe, mettaient en avant que la langue sainte avait perdu toute sa beauté, qu'elle était incapable de s'exprimer avec éloquence, et trop pauvre pour se prêter à toutes les sortes de sujets et à tous les genres de style. Ils ne s'aperçoivent pas, dit-il, qu'en eux seuls sont les défauts qu'ils imputent à la langue sainte ; que s'ils la trouvent pauvre et dénuée

[1] L'édition d'Amsterdam porte *Alharizi*, c'est une faute. Dans le manuscrit 505 et dans celui de la Sorbonne, on lit *Alhariri*.

de ressources, c'est uniquement parce qu'ils n'en connaissent pas les richesses; semblables en cela à un homme dont les yeux malades ne verraient point la lumière du soleil, et qui rejetterait sur cet astre ce qui ne serait que l'effet de sa propre infirmité. « Malheur à ces insensés, qui rugissent comme des onagres, qui ont auprès d'eux les sources d'Éden, et « souffrent de la soif. La manne est sous leurs yeux, « mais leurs yeux sont bouchés : ils sont sortis pour « la recueillir, et ils n'en ont point trouvé. »

אוי על פתאים כפראים יהמו · אצלם מקור עדן והם יצמאו :
המן לעיניהם ועינם נסגרה · ויצאו ללקוט ולא מצאו :

Ç'a donc été pour convaincre ses frères qu'il n'y a aucun sujet pour lequel la langue hébraïque ne fournisse des termes aussi abondants que variés, que notre rabbin a mis la main à la plume. Afin que chaque lecteur trouvât dans cet ouvrage quelque chose d'analogue à son goût, il a eu soin d'y faire entrer toute sorte de matières. Dans tout ce que renferme le *Tahkémoni*, il ne se trouve rien qui soit emprunté des Séances de Hariri, ou s'il se rencontre quelque idée ou quelque expression qui soit commune aux deux ouvrages, c'est un effet du hasard ou une pure inadvertance.

Notre auteur nous apprend ensuite que plusieurs personnes avant lui avaient essayé de traduire en hébreu le livre de Hariri, et que toutes, faute de talents suffisants, avaient succombé dans une entreprise si difficile. Pour lui, il a été plus heureux : car ayant

conçu le même dessein, il l'a exécuté avec un plein succès. Mais écoutons-le se vanter lui-même de la réussite de son travail, et rabaisser ceux qui avant lui avaient couru la même carrière.

« Un grand nombre, dit-il, de ceux qui dormaient « dans la terre de la sottise se sont éveillés, et ils ont « poussé le coursier de leur langue dans l'hippodrome « de la poésie. Ils ont formé le dessein de transpor- « ter l'ouvrage de ce descendant d'Ismaël, de la lan- « gue arabe, dans la langue sainte : ils se sont présentés « revêtus d'habits profanes, pour servir dans le sanc- « tuaire, et étant sortis tout équipés pour combattre « dans le champ de bataille de l'éloquence, de cin- « quante ennemis ils en ont à peine dépouillé un seul : « car la force de l'éloquence de ce livre les a jetés « dans l'épouvante et la consternation, le bruit de ses « tonnerres et les carreaux de ses foudres les ont fait « défaillir, et leur ont ôté la vie : la grêle est tombée « sur eux, et ils sont morts. Au moment où ils se sont « rassemblés et se sont formés en escadrons, pour cou- « rir à sa poursuite, les portes se sont fermées [1], et « leur ont refusé le passage. Comme on allait fermer « la porte le soir, les hommes sont sortis; ceux qui « les poursuivaient les ont cherchés de tous côtés et ne « les ont point trouvés [2]; jusqu'à ce que moi, je me

[1] On lit dans le manusc. 505 et dans celui de la Sorbonne, דפקו, *ils ont frappé à ses portes.*

[2] Toute cette phrase, *Comme on allait fermer la porte*, etc. est prise du livre de Josué (ch. II, vers. 5 et 22). C'est une allusion dont le sens est que ces hommes dont il parle n'ont pas été plus heureux dans les efforts qu'ils ont faits pour traduire Hariri et imiter son

« suis levé, j'ai brodé ses habits de parade [1], et j'ai « dressé son tabernacle. J'ai traduit le livre tout entier « en termes convenables, et en expressions semblables « à des cristaux, fraîches [2], pures, assaisonnées de « sel, et qui ont réduit les chantres les plus illustres à « se coucher sous un buisson [3]. J'ai élevé mes prières « vers le sanctuaire de l'intelligence, et ses cieux s'é- « tant ouverts, les pluies sont descendues; ses sillons « ont été abreuvés, ses parfums ont répandu leur « odeur; j'ai parlé au rocher de la poésie, et il a donné « ses eaux. »

Le rabbin Juda Alcharizi avait entrepris la traduction des Séances de Hariri à la demande de quelques personnages illustres d'Espagne, qui étaient grands admirateurs de cet écrivain arabe. Après avoir terminé ce travail, il passa dans l'Orient, et alors il se repentit d'avoir employé ses talents à cette traduction, plutôt qu'à composer lui-même un livre en langue hébraïque, et de s'être empressé de *garder la vigne des étrangers, tandis qu'il négligeait la garde de sa propre vigne*. Ce fut par suite de ces réflexions

style, que les gens envoyés par le roi de Jéricho à la poursuite des espions de Josué, cachés par Rahab.

[1] Ou *ses beaux habits*. Voyez Isaïe, ch. III, v. 22. — Zachar. ch. III, v. 4.

[2] Je suis la leçon du manuscr. 505, où on lit: שכנו הקמתי· והעתקתי כל הספר בדברים נכוחים · ובמלים טהורים ממולחים · כבדולחים לחים ·. On lit de même dans le man. de la Sorbonne.

[3] C'est-à-dire, qui ont confondu et désespéré les poëtes les plus célèbres, de même que Hagar désespérée jeta son fils Ismaël dans le désert, au pied d'un buisson. *Genèse*, ch. XXI; v. 15.

qu'il composa cet ouvrage, dont il vante beaucoup le mérite. Il avertit ensuite qu'il a mis tous les récits sous les noms de *Héman haëzrachi* et *Chaber hakkéni*, qui ne sont que des personnages fictifs. Enfin il prie le lecteur d'excuser les fautes qui ont pu lui échapper.

Dans une dernière partie de sa préface il dit qu'après avoir longtemps cherché quelqu'un à qui il pût dédier son livre il a enfin trouvé un homme du plus grand mérite, le rabbin *Samuel, fils de Barkouli* שמואל בן ברקולי, auquel il en fait hommage. Ce rabbin habitait sans doute l'Orient : car l'auteur dit que le Caire, Damas, Alep, Assur et Adina [1] se disputent l'honneur de le posséder. Il nomme aussi les deux frères du rabbin Samuel, Rabi Joseph et Rabi Esdras, et il les associe aux éloges pompeux qu'il lui prodigue [2].

Telle est en substance la préface du *Takkémoni;* mais je dois faire observer que, quoique j'aie quelquefois, dans l'analyse que je viens d'en donner, employé ce mot comme le titre du livre, il ne se trouve jamais dans l'original.

Juda Alcharizi s'est proposé, comme on l'a vu, en composant cet ouvrage, d'imiter le style de Hariri, et de faire voir que la langue hébraïque n'est ni moins riche, ni moins propre à traiter toute sorte de sujets,

[1] *Adina* עדינה, est, je crois, Babylone, c'est-à-dire, Bagdad. *Adina*, c'est-à-dire, *voluptueuse*, est une épithète donnée à Babylone, dans Isaïe, ch. XLVII, v. 8.

[2] Une partie de ceci ne se trouve point dans le manuscrit de la Sorbonne.

que la langue arabe. On peut dire effectivement qu'il égale souvent son modèle, par la multiplicité et la variété des figures, et par toute la pompe du style oriental. Mais il faut convenir aussi qu'il n'a pas moins imité les défauts que les grâces du style recherché des écrivains arabes. Il affecte surtout d'employer le même mot dans des acceptions différentes, qui le plus souvent ne sont fondées que sur des passages obscurs des livres saints, et sur l'interprétation que tel ou tel commentateur célèbre y donne à une expression susceptible de divers sens, et de là naît une grande obscurité dans son style. Ajoutez que, plus occupé des mots et de leur consonnance que du fond des choses, il associe des idées totalement disparates, et se fait un jeu des métaphores les plus outrées et des figures les moins naturelles. Le chapitre dont on va lire le texte et la traduction offrira des exemples de ce que je dis. Il se divise naturellement en deux parties, et chacune des deux parties est une prière adressée à Dieu : la première est écrite d'un style très-fleuri, mais facile, naturel, et parfois vraiment sublime; la seconde, tolérable peut-être jusqu'à un certain point dans l'original, à cause du rhythme, de la cadence, et des jeux de mots qui surprennent le lecteur, et lui arrachent comme malgré lui une admiration irréfléchie, paraît dans la traduction, non-seulement boursouflée et gigantesque, mais même ridicule et hors de toute mesure. Au reste, il serait injuste de juger de toute la littérature hébraïque moderne par cet échantillon. Les défauts que je reproche à l'auteur du *Tahkémoni*, ap-

partiennent plutôt à son siècle; et il ne trouverait sans doute point aujourd'hui d'imitateurs parmi ceux de sa nation qui admirent le plus ce qu'il y a de vraiment estimable dans son style.

Il n'existe, je crois, que trois éditions du *Tahkémoni*. Les deux premières ont été publiées à Constantinople en 1540 et 1578, suivant M. De' Rossi [1]; quelques écrivains, comme je l'ai dit, ont rapporté celle-ci à 1583 [2]: M. De' Rossi en possède un exemplaire [3]. La troisième édition a été donnée en 1729 à Amsterdam : c'est la seule que j'aie eue entre les mains. Quoique les éditeurs assurent avoir apporté beaucoup de soin à cette édition, je puis certifier qu'elle est extrêmement fautive, et qu'il y manque souvent des phrases entières, également réclamées par le sens et par la rime. Outre l'édition de 1729, j'ai fait usage de deux manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, rangés parmi les manuscrits hébreux sous les nos 505 et 506 [4]. Il y a des différences importantes entre le texte imprimé et celui des manuscrits. Le manuscrit 505 diffère surtout essentiellement de l'imprimé, soit pour l'ordre des chapitres, soit pour la rédaction même. Ce n'est pas ici le lieu de rendre compte de ces différences, et d'ailleurs je n'en ai pas fait un examen détaillé. Je dirai seulement que le

[1] *Dizion. stor. degli aut. ebr.* tom. I, pag. 82.

[2] *Annal. hebraic. typograp. ab ann. MD ad MDXL*, part. I, pag. 43.

[3] De' Rossi, *Libri stampati di litteratura sacra*, etc. pag. 65.

[4] Voyez la note [1] ci-dessus, pag. 309.

chapitre que je donne ici, et qui est le XIV[e] dans l'imprimé et dans le manuscrit 506, est le IV[e] du manuscrit 505 [1]. Du reste, il y a dans ce chapitre peu de variantes qui ne me paraissent des fautes ou des omissions, soit des copistes des manuscrits, soit des éditeurs du texte imprimé.

Le XXXI[e] chapitre du *Tahkémoni* a été publié à Londres en 1773 par J. Uri, ainsi que quelques passages du L[e], avec une version latine. Je n'ai jamais eu cette édition entre les mains. J'ai donné moi-même en 1808, dans le *Magasin encyclopédique*, la traduction du XL[e] chapitre, en rendant compte de celle du *Béchinat olam* בחינת עולם, publiée par M. M. Berr, sous le titre de l'*Appréciation du monde*. Je ne fis usage alors que du texte de l'édition de 1729.

Je n'ai pas connaissance qu'aucune autre portion du *Tahkémoni* ait été traduite, soit en latin, soit en quelque autre langue.

Parmi la variété des sujets qu'offre le *Tahkémoni*, j'aurais pu en choisir facilement un qui eût procuré plus d'amusement aux lecteurs. J'ai cru que le chapitre XIV, qui appartient à un sujet religieux, méritait la préférence, pour cette fois, du moins. Si cet essai est reçu favorablement, je pourrai publier par la suite quelques morceaux d'un autre genre [2].

[1] C'est aussi le IV[e] dans le manuscrit de la Sorbonne.

[2] Je crois que M. Carmoli est dans l'intention de donner une édition du texte, accompagnée d'une traduction. Personne n'est plus en état que lui de s'acquitter de cette tâche à la satisfaction des amateurs des lettres orientales.

CHAPITRE XIV.

PRIÈRE EXCELLENTE, DONT LE PRIX EST AU-DESSUS DE TOUTE SOMME D'ARGENT.

Je passai par mer, disait Héman Haëzrachi, au pays de Gaza, où j'arrivai après des peines excessives. Quand j'eus atteint les maisons de cette ville, et que je me fus promené dans ses rues, je vis, au bout de quelques jours, un édifice rempli d'une foule de monde, comme une grenade est remplie (de ses grains). Au milieu de cette multitude était un vieillard, qui compassait dans sa bouche des discours éloquents, et rassemblait les fragments dispersés de la sagesse, comme on rassemble des œufs qu'on tire d'un nid. Devant lui étaient des disciples qui étudiaient diverses sortes de sciences. J'entendis l'un d'eux qui lui disait : « S'il « plaît à notre seigneur, il nous composera, des perles « de ses pensées et des cristaux de ses méditations, une « prière ou une oraison dévote, qui nous servira de « bouclier et de lance, brisera les portes du ciel, et « parviendra jusqu'au trône de la majesté divine. » Le vieillard prenant la parole, lui dit : « Prête l'oreille ; « écoute ce que tu as demandé, et la prière qui a été « l'objet de tes souhaits. » Puis, après avoir différé seulement autant qu'il était nécessaire pour réveiller ses idées endormies, il parla au rocher de sa langue, et le rocher donna ses eaux [1].

[1] C'est une allusion à l'action de Moyse, ordonnant au rocher

Prenant donc la parole, il dit : « Écoutez-moi, vous « qui courez après la justice. Je vais vous réciter une « prière, qui est le diadème de la louange et la cou« ronne de la grandeur [1]. Jamais aucun homme n'a « adressé cette prière à Dieu, en dirigeant vers lui sa « pensée, que le Créateur ne l'ait exaucé. » En voici le commencement.

Seigneur de l'univers, créateur de tout ce qui est créé, source des âmes, fondement des mondes, je suis venu me prosterner en ta présence, parce que tu es le seigneur par excellence; l'unique, mais non à la manière de tout ce qu'on appelle unique; le bien véritable, les délices éternelles, la lumière intérieure, la splendeur aperçue de l'œil de la pensée, la gloire suprême, le fondement de tout fondement, le mystère de tout mystère, le principe de tout principe, la cause de toute cause, la source de la rectitude, l'origine de la foi, le fondement de l'équité, le moteur qui imprime aux créatures le mouvement par lequel elles proviennent de lui et retournent à lui, et qui fait passer les êtres d'un des lieux de sa domination à un autre [2]; le dieu dont la proximité est comme l'éloignement [3], et l'éloignement comme la proximité,

de s'ouvrir et de donner de l'eau aux enfants d'Israël, dans le désert.

[1] C'est-à-dire, ce qu'il y a de plus excellent et de plus précieux.

[2] A la lettre : *Qui meut les créatures, à partir de lui, et revenir vers lui, et transporte les êtres créés de sa domination vers sa domination.*

[3] L'auteur, parlant de Dieu dans sa préface, dit : הוא הקרוב ונלגלי מעלה לא ידעו מכונו · והוא הרחוק ובתוך הלב משכנו :

se connaissant lui-même sans êt reconnu d'aucun autre; sage, mais non d'une sagesse surajoutée (à son essence); fort, mais non d'une force qui lui ait été donnée; vivant, mais non d'une vie reçue d'un autre que lui; qui enseigne le sentier de la justice, qui conduit dans la voie de la droiture, qui se dérobe aux yeux des esprits élevés, et se laisse trouver par tout homme contrit et humble de cœur; le bienfaiteur, dont les bienfaits sont l'effet d'une générosité volontaire, et non une dette; le miséricordieux, qui exerce ses miséricordes par pure tendresse, et non par aucune nécessité; le fort, qui, à cause de la vaste étendue de sa force, pardonne au moment même où sa colère est enflammée; le généreux, qui, par un effet de son excessive générosité, accorde spontanément aux pécheurs le pardon de leurs crimes; le créateur increé, qui, producteur [1], n'a point été produit, le dominateur qui ne dépend de personne; l'être qui atteint sans pouvoir être atteint, qui opère sans compagnon, qui décide des destinées sans l'assistance d'aucun autre; le roi qui n'a point de conseiller, le juge qui est en même temps le créancier [2]. C'est toi que j'invoque, lumière supé-

« Il est près des sphères célestes, et elles ne connaissent point le « lieu qu'il habite; il est loin (de l'homme), et il fait son séjour au « milieu du cœur. »

[1] Le terme de l'original הממציא veut dire à la lettre, *celui qui fait trouver, qui procure l'existence :* נמצא signifie ordinairement *existant*, je le rends ici par *produit*, parce que le sens et le parallélisme semblent l'exiger ainsi.

[2] Dieu seul a des droits à exercer sur l'homme. Le terme de l'original signifie proprement *le demandeur en justice.*

rieure, qui habites les parvis élevés du séjour caché; toi, vers qui se dirigent toutes les intentions; qui es l'objet de l'affection de toutes les âmes, des vœux de tous les cœurs, du désir de toutes les pensées. Au nom de cette base inébranlable sur laquelle tu t'es élevé [1], où tu es placé sans cependant occuper aucun lieu, où tu es en même temps éloigné et proche (de nous), d'où tu as tout créé du néant, je te demande ton secours et ta faveur. Par la gloire et la divinité éternelle de ton existence sans fin, de ta grandeur intrinsèque, majestueuse et parfaite en beauté, de ta force perdurable, de ton unité incompréhensible, je te conjure de me retirer et de me délivrer de la fosse de la concupiscence, de m'arracher des flots de la mer des désirs pervers; de me ranimer en m'inspirant un esprit élevé, saint, pur; de m'affermir en m'accordant un conseil droit; de me soutenir en me gratifiant d'une intelligence pure et exempte de toute souillure; de me sanctifier en me donnant une connaissance claire, émanée de ton esprit; de me fortifier en mettant en moi une âme qui connaisse le prix de la vérité; en sorte que ma création ne demeure point sans fruit, que je n'aie pas été formé en vain, et que je ne sorte point de ce monde, de même que j'y suis entré, nu des vêtements de la droiture et privé du manteau de la justice.

O Dieu, toi qui m'as créé du néant, et m'as formé

[1] A la lettre, *Par la vie du fondement sur lequel tu es élevé*, c'est-à-dire, de ta demeure élevée et céleste, inaccessible aux hommes et ineffable.

de rien il n'y a point d'autre seigneur que toi, tu es celui qui a usé envers moi d'une grande bonté, avant même que j'existasse, et qui me comblera de ses immenses bienfaits jusqu'à ce que je cesse d'être! Dès les temps les plus anciens, et avant un nombre d'années incalculable, tu m'as rendu présent à ta pensée [1], quoique je n'eusse point encore l'existence; je n'étais point encore créé, et déjà tu m'as visité d'une visite de salut et de miséricorde; avant que j'eusse été appelé (du néant), tu t'es souvenu de moi pour me faire du bien; du haut des cieux que tu habites, tu as pris la résolution de me créer sur la terre; tu as ordonné aux sphères, et les sphères ont roulé [2]; tu as parlé aux forces qui devaient concourir à ma création [3], et elles ont été produites; tu as appelé le ciel qui est en haut et la terre qui est en bas, et de leur union tu as formé une âme d'une nature élevée, et tu l'as liée à un corps abject. Avant de me créer, tu as envoyé ton esprit libéral et ta force bienfaisante sur mes premiers aïeux, les ancêtres de mes ancêtres; ce don de ta bonté est parvenu

[1] Dans l'original ceci et tout ce qui suit est exprimé à la troisième personne : *il m'a rendu présent à sa pensée....... il m'a visité, etc.* parce que le tout se lie avec ce qui précède, *tu es celui qui a usé envers moi d'une grande bonté, etc.* J'ai substitué la seconde personne à la troisième pour couper la phrase et m'accommoder au génie de la langue française.

[2] L'auteur fait mention ici des sphères célestes, à cause de l'influence que les corps célestes sont censés exercer sur la formation et les destinées des hommes.

[3] Le texte imprimé porte כחות יצירותי; le manuscrit nº 505, כוחות יצירתו, l'autre, nº 506 רוחות יצירותי; le manuscrit de la Sorbonne est conforme au nº 505. Je lis כחות יצירתי.

jusqu'à mes père et mère; tu as ordonné au néant, et le néant s'est entr'ouvert; au chaos [1], et le chaos a déchiré son sein, et tu m'as fait sortir du milieu du chaos, tu m'as fait paraître du sein du néant; tu as envoyé sur moi ton esprit et ton souffle; tu m'as largement pourvu de tes bienfaits; tu as achevé ma formation dans le sein de ma mère; tu m'as amené et produit à la lumière du monde; tu as soufflé en moi un esprit de vie; tu m'as abreuvé, par les canaux du sein de ma mère, d'une boisson grasse et substantielle; tu m'as fait trouver grâce aux yeux de mes père et mère, en sorte qu'ils ont consenti à supporter eux-mêmes toutes sortes de peines pour me faire du bien, à se soumettre à des privations de toute espèce pour me procurer des jouissances; tu m'as entretenu et élevé, au moyen d'une nourriture délicieuse; tu m'as conduit à des eaux tranquilles, tu m'as enseigné la route de ce qui est bon, et ta loi m'a donné l'intelligence; tu m'as fait voir, des yeux du cœur, la lumière du monde à venir. Combien de fois ne me suis-je point égaré, en suivant les sentiers de mon cœur, et Dieu ne m'a point puni comme je le méritais! il a suspendu les effets de sa colère que mon péché avait irritée, et il m'a corrigé par des châtiments d'amour. Combien de fois l'ai-je oublié, sans que pour cela il m'ait mis dans l'oubli! Je l'ai effacé de ma mémoire, et il s'est souvenu de moi; je l'ai abandonné, et il ne m'a point délaissé; ses bon-

[1] Je ne me sers du mot *chaos* que pour ne pas répéter le mot *néant* : le texte s'exprime d'une manière plus forte, et dit à la lettre *le non.*

tés et les effets de sa bienveillance sont demeurés attachés à moi comme si c'eût été une dette à laquelle il se fût obligé. Par combien d'afflictions ne m'a-t-il point éprouvé! il n'en est aucune dont il ne m'ait délivré. De combien de bienfaits ne m'a-t-il pas comblé, au temps où il m'a tiré de la terre de ma naissance, où il m'a conduit vers la montagne sainte! il m'a rendu digne de voir cette montagne, sur laquelle il a aimé à faire sa demeure; ce lieu que mes pères n'ont point eu le bonheur de contempler, dont il ne leur a point été donné d'embrasser la poussière. Il m'a fait traverser une contrée aride et déserte; il m'a comme transvasé d'un vase dans l'autre, pour mon bonheur; il a altéré ma force par (la fatigue) du chemin, pour m'humilier et m'éprouver, afin de me faire du bien à la fin de mes jours. Et comment un esclave méprisable comme moi, une ordure digne de mépris et abjecte telle que moi, pourrait-elle par ses louanges imparfaites et défectueuses, reconnaître dignement un seul de ces inestimables bienfaits ?

Plaise à ta bonté, Éternel, notre Dieu, séjour de la grâce, demeure de la vérité, de rendre ma fin meilleure que mon commencement! Que ta main n'abandonne point ton serviteur. Ne détruis point l'édifice de la bienfaisance que tu as construit, n'arrache point l'arbre de la miséricorde que tu as planté. Continue sans cesse à me combler de tes bienfaits, comme tu as commencé à en user envers moi, afin que je réforme ce qu'il y a en moi de perverti, et que je redresse ce qui est tortueux; que je purifie mon cœur

de ses scories, et que je nettoie mon âme, ma fille unique, de ses souillures, en sorte que je puisse la représenter devant toi aussi pure qu'elle était lorsque tu me l'as donnée. Daigne m'assister pour que je délivre mon âme du compte qu'elle doit te rendre, que j'arrache ma fille unique à tes rigueurs, que je sauve mon esprit [1] de la douleur de ton jugement; car je sais que tu as tout pouvoir [2] pour instruire les pécheurs et purifier par ta justice les hommes souillés; pour ramener vers toi les rebelles, et enseigner ta voie à ceux qui sont égarés.

O mon Dieu, de combien de miséricordes n'as-tu point usé envers ton serviteur! Tu m'as créé et tu m'as donné la vie, sans aucune nécessité et sans aucun besoin; tu as acheté mon corps et acquis la possession de mon âme; tu as disposé mes os; tu as tendu mon cœur [3] comme une tente, au milieu de laquelle tu as bâti ton tabernacle et fixé ta demeure; tu m'as vu lorsque je n'étais encore qu'un embryon; tu as jeté un regard sur mes voies. Avant que je t'eusse appelé, tu m'as répondu, et quand je passerais des millions d'années prosterné devant toi, et occupé à te louer et à te chanter des cantiques et des hymnes, je ne pourrais reconnaître dignement le moindre des bienfaits

[1] Au lieu de רוחי, *mon esprit*, on lit dans le manuscrit 506 כחי, *ma force*.

[2] Cette expression, כל תוכל, est empruntée de Job, ch. xv, vers. 2.

[3] Le manuscrit de la Sorbonne porte גופי, *mon corps*, au lieu de לבי, *mon cœur*.

dont tu m'as comblé ; et cela, malgré que je t'aie abandonné, que j'aie excité ta colère, que je me sois vendu pour faire le mal, que j'aie renoncé à ta crainte, qu'endurcissant mon visage devant toi, je n'aie point rougi, et que j'aie marché suivant les caprices de mon cœur, sans m'en repentir. Je sais et je crois fermement que si ce n'était que tu es miséricordieux, plein de bonté, et porté à user de tolérance et de patience envers les pécheurs, j'aurais déjà mérité que tu exerçasses sur moi tes jugements, à cause de la multitude de mes péchés et du petit nombre de mes bonnes œuvres ; mais tu veux faire voir combien ta manière d'agir l'emporte sur celle de la chair et du sang : car si un serviteur du roi pèche en la présence de son maître, le roi le traite suivant sa rébellion et sa désobéissance, et il retire de dessus lui sa miséricorde. Pour toi, ce n'est pas ainsi que tu agis : tu ne fais que du bien aux impies, et tu ne laisses éprouver que ta miséricorde aux coupables, afin qu'il ne leur reste aucune objection à faire valoir, et qu'à leur dernier jour ils ne puissent pas même ouvrir la bouche : car tu sais bien que quand même tu suspendrais ta colère contre le pécheur pendant tous les jours de sa vie, il n'échappera point à ta main au moment de sa mort ; qu'à l'instant de la sortie de son âme il faudra qu'il retourne vers toi, et qu'alors tu pourras tirer la vengeance qui t'est due, de la malice de ses œuvres.

Plaise à ta bonté, fondement de toute grâce, principe de tout bien et de toute justice, que dans toutes mes œuvres mon intention se rapporte à toi, toutes

mes actions à ton nom, toutes mes affections à ta gloire, toutes mes pensées à toi, toutes mes réflexions à ton mystère; que toutes mes spéculations [1] n'aient pour objet que toi, que tous mes désirs se portent vers toi, que ma confiance ne s'appuie que sur toi, que toute ma grandeur soit de m'humilier devant ta face, toute ma félicité de me mortifier à ton service! Ne me laisse point partager le sort de ceux qui courent après les convoitises et les biens de ce monde, qui ne trouvent leur plaisir que dans ses voluptés, qui comptent ton service pour un joug de fer qui pèse sur leur cou, et qui font de ta loi l'objet de leurs railleries.

Fontaine d'où coule la vie, source de grâce, plaise à ta bonté de me délivrer de leur croyance mauvaise et mensongère, de leurs vues insensées et rétrécies; incline mon cœur vers ta crainte; que mes pensées soient occupées de la frayeur du jour de ton jugement, et qu'en tout temps elles aient pour objet le souvenir de tes châtiments. Que tes terreurs soient sans cesse devant mes yeux, qu'elles y soient comme des phylactères tous les jours de ma vie. Écoute ma prière

[1] A la lettre, *toutes mes sources.* Ceci est tiré du Ps. LXXXVII (LXXXVIII), v. 7, où le mot מַעְיָנַי est expliqué diversement par les commentateurs. Suivant Aben-Ezra, מַעְיָנַי est pour מַעְיָנִים, comme, dans Ézéchiel, ch. XIII, vers. 18, אַצִּילֵי יָדַי est pour אַצִּילֵי יָדַיִם. Salomon Jarchi explique מַעְיָנַי par קְרוֹבַי, *mes proches.* Quelques-uns entendent par le mot *sources* dans ce passage, *les chants et les cris d'allégresse* qui s'échappent d'un cœur satisfait, comme les eaux coulent d'une source. J'ai supposé que notre auteur avait pris ici מעין dans le sens qu'a chez les rabbins le mot עיון, *spéculation, attention.*

lorsque je crie vers toi : Sois béni, Éternel, toi qui exauces la prière! Puissent les paroles de ma bouche et les méditations de mon cœur être agréables devant toi, ô Dieu, qui es mon refuge et mon rédempteur!

Après avoir récité cette prière, le vieillard dit à ses auditeurs : « Voici encore une autre prière d'une beauté « parfaite ; il n'y en a point dans l'univers une seconde « comme celle-ci ; et on ne peut la louer dignement que « par le silence [1], à cause de la sublimité des pensées « qu'elle renferme, et de la force des expressions dont « elle est construite. »

Puis il commença ainsi : Mon Dieu, j'ai rougi et j'ai été couvert de honte au souvenir des péchés dont je me suis rendu coupable. J'ai mis la main sur ma bouche, j'ai penché mon visage vers la terre, et je suis demeuré muet en pensant aux gerbes d'iniquités que j'ai liées. Mes pensées ont été plongées dans le deuil [2], parce que la concupiscence les a attirées à elle et les a écrasées et obscurcies [3]; les a brûlées dans la fournaise du chagrin, et ne les a point purifiées de leur alliage; a déchiré le manteau de ma gloire, et s'est jetée sur moi comme un lion qui se repaît du sang de ceux qui ont été tués, et regimbe après s'être engraissé

[1] Ceci est pris de cette expression לך דמיה תהלה. Ps. LXV, vers. 2.

[2] A la lettre, *ont laissé leurs moustaches croître, et couvrir leur lèvre.* On sait que c'était chez les Israélites une marque de deuil.

[3] Au lieu de שִׁפֵּם, de la racine שׁוף, *obscurcir,* peut-être faut-il lire סִפֵּם, de la racine ספה, *consumer, détruire.*

d'une nourriture délicieuse [1]. Par un effet de son orgueil, le sanctuaire qui faisait ma force a été renversé dans la vallée [2], et ma gloire a péri par le tranchant de son épée. Ses flèches ardentes à chaque instant m'atteignent, et sans efforts elles me traversent et me terrassent [3]. A cause de la multitude des terreurs et des alarmes [4] de la fortune, ses douceurs sont devenues pour moi pareilles à ses amertumes, et ses torrents d'eaux à des gouttes [5]. Mon cœur s'est laissé séduire par sa fierté et son orgueil, mais il n'en doit pas être ainsi; car les événements que les jours enfantent changeront son élévation en abaissement; et si la fortune conçoit de mauvais desseins contre lui, elle renversera en un moment sa grandeur. Alors sa flamme s'allumera; il remplira la terre de ses gémissements et de ses plaintes opiniâtres [6], il submergera les collines aussi anciennes que le monde, par les eaux profondes de ses fleuves [7] et les flots de ses abîmes, en sorte qu'il

[1] C'est une allusion à un passage du dernier cantique de Moyse. *Deutér.* ch. XXXII, v. 15.

[2] C'est une expression empruntée de Michée, ch. I, v. 6.

[3] On lit ici trois fois ירדוני. Ce mot me paraît pris la première fois de רדה, dans le sens de לקח, *prendre* (*Juges*, chap. XIV, vers. 9); la seconde fois, de רדד, dans le sens de פשט, *étendre* (Isaïe, ch. XLV, v. 1; Ps. CXLIV, v. 2); la troisième fois, de רדה dans le sens de שלט, *dominer, soumettre*.

[4] A la lettre, *du temps*. C'est ainsi que s'expriment tous les Orientaux.

[5] מריו vient ici de מר, dans le sens de טפה, *goutte*. Voyez Isaïe, ch. XL, v. 15.

[6] L'expression מרי שיחותיו est imitée de מרי שחי, Job, chap. XXIII, vers. 1.

[7] C'est-à-dire, *de ses larmes*.

ouvrira des courants dans les rochers les plus inattaquables, que les nuées qui versent des eaux sembleront être fermées et refuser leur pluie, et qu'il arrêtera le cours des fleuves [1]. A cause de sa faute, il éprouve un feu ardent et une brûlure [2] cuisante au fond de son souvenir; et, par un effet de son injustice, la bête féroce de ses soupirs a placé son repaire au milieu de ses entrailles; elle a appesanti sur lui la main de son arc, et le cliquetis de son carquois a retenti contre lui [3]. Réveillez-vous et sortez de votre assoupissement, vous qui êtes plongés dans la rébellion, qui buvez le jus de la convoitise jusqu'à l'ivresse, qui êtes subjugués par les vapeurs du vin de la volupté, qui vous éloignez des sentiers de l'équité, qui êtes blessés et plongés dans l'affliction par les désirs de la vanité, qui gémissez comme des colombes et affligez vos âmes. Vous avez assemblé les bandes de votre rébellion; vous avez endurci vos visages comme le diamant; vous vous êtes éloignés de l'enceinte de la décence [4], et par la ma-

[1] C'est-à-dire, *ses larmes seront si abondantes, qu'il n'y aura plus d'eau dans les réservoirs de la nature, pour entretenir la chute des pluies et le cours des fleuves;* ou peut-être, ce qui serait moins gigantesque, *les plus fortes pluies, et les eaux des fleuves sembleront n'être rien, au prix des torrents de larmes qui couleront de ses yeux.*

[2] כי *brûlure.* Isaïe, ch. III, v. 24.

[3] Voyez Job, ch. XXXIX, v. 22.

[4] Ceci est une allusion à un texte d'Ézéchiel, ch. XLII, v. 12, dans lequel les mots הגדרת הגינה paraissent être le nom propre du temple. Salomon Jarchi dit : לשון גדרת הגינה בנין גדר אבנים עשוי במעלות שהיו מגנים ושרים עליו « Ce mot signifie une en- « ceinte de pierres, construite en forme de gradins, sur laquelle

lice de votre convoitise, vous avez fixé vos habitations dans les demeures de l'ignominie, et vous vous êtes refusés à avoir pour fin la miséricorde [1]. Réveille-toi, âme agitée! débarrasse ton cou des liens qui l'enchaînent, captive, emprisonnée dans la fournaise de la concupiscence, expatriée et fugitive; vigne dégénérée, dont les ceps excellents ont été brisés [2], abandonne-toi aux gémissements, fais une complainte sur ton péché; que tes larmes soient comme une mer, tes yeux comme un vaisseau (au milieu des eaux), et pleure sur le sort qui t'attend. Comprenez, ô mes enfants, et connaissez le peuple qui court avec impétuosité, pour monter sur la montagne de l'orgueil [3]. S'ils s'élèvent aujourd'hui, demain ils seront abaissés dans l'enfer, et les vers les dévoreront [4]; et ceux qui dorment durant leur vie se réveilleront au jour de leur mort pour comparaître au jugement. Le premier

« on se plaçait pour jouer des instruments et chanter. » Cette interprétation, qui est fort douteuse, n'est fondée que sur l'étymologie tout aussi douteuse du mot הגינה, supposé venir de גנן.

[1] On trouve trois fois ici תאותכם. Je lis, 1° תַאוֹתְכֶם, de תאוה, *désir;* 2° תָאוֹתְכֶם, de תָּא, *chambre, appartement;* 3° תְאוֹתֵכֶם, de תאוה, *terme, limite,* venant de la racine תאר, dans le sens de סוף. Voyez *Gen.* ch. XLIX, v. 26.

[2] Ceci est imité de ces expressions הלמו שרקיה, Isaïe, ch. XVI, v. 8, et סורי הגפן, Jér., ch. II, v. 21.

[3] C'est une allusion à un passage du livre des Nombres, ch. XIV, v. 44.

[4] Le mot ירומו vient de la racine רמם, de laquelle dérive רמה, *vermis.* Ceci est pris du livre de l'Exode, chap. XVI, vers. 19, où l'on lit וירום תולעים ויבאש.

né de la mort[1] se précipitera sur eux avec ses boucliers relevés en bosse[2], il brisera leur force, comme fait un rouleau armé de pointes de fer aiguisées, par une destruction totale et sans remède, et l'or ne servira de rien (en ce jour-là) à tous les hommes avides[3]. Malheur à moi, parce que mon iniquité s'est revêtue de ses armes; elle a passé sur les demeures de ma joie, et elles ont été dévastées, sur tout ce qui faisait l'objet de mon allégresse, et tout cela s'est envolé[4]; elle a jeté sur moi ses filets, elle a calomnié les fils de ma peine[5] et elle a exercé la domination. Éternel, qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui? l'homme qui doit être la proie du trépas, que le sceptre de la mort brise à tout instant. Son âme, amollie par les délices, est plongée dans la tristesse, et son esprit rebelle se retire

[1] Le *premier-né de la mort* est une expression figurée, empruntée de Job, ch. XVIII, v. 13.

[2] Ceci est pris de Job, ch. XV, v. 26.

[3] Le mot חרוץ est pris ici dans quatre significations différentes toutes fondées sur des textes de la Bible. Voyez Isaïe, ch. XLI, v. 15, et ch. X, v. 22; Prov. ch. VIII, v. 10, et ch. XII, v. 27.

[4] Le mot נצו qui se trouve ici deux fois me paraît devoir être pris la première fois dans le sens de שממה, *désolation*, et être lu נִצּוּ : la seconde fois, je le prononce נָצוּ. Au lieu de ועל עליצותי, on lit dans le manuscrit 505 et dans celui de la Sorbonne, ועל עלי צויתי, ce qui ne signifie rien. Peut-être l'auteur a-t-il écrit ועל עלי עליצותי, *et sur le feuillage de mon allégresse*.

[5] C'est-à-dire, *elle donne une mauvaise interprétation aux plaintes que m'arrache la douleur*. Le manuscrit 505 et celui de la Sorbonne, au lieu de תדגל, portent אדגיל, ce qui ne donne aucun sens. Je soupçonne que l'auteur a écrit תגדל, *elle entretient et élève les enfants de ma douleur*, c'est-à-dire, *mes chagrins*. On lit de même plus loin, התאוה לילדי עוני מגדלת.

en arrière; ceux qu'il laisse après lui demeurent faibles et abattus, et tous ceux qui lui appartenaient restent languissants et courbés; ses flambeaux ne donneront plus de lumière; ses plaies n'ont point été guéries; les événements que le temps amène l'accableront de chagrin en amenant sa destruction et sa ruine [1].

Plaise à ta grâce et à ta miséricorde, toi en qui réside la grâce intérieure et extérieure, de me ceindre et de me secourir, de m'étayer et de me soutenir, en me donnant un esprit pur et éclatant de lumière, agile à ton service, et brillant de l'éclat de la vérité, en sorte qu'il atteigne les hauteurs des nuées où tu habites [2], et qu'il calme la nature corrompue! car si ce n'étaient [3] les cohortes des convoitises qui (comme des brigands) poursuivent et pourchassent mon âme [4] jusqu'à ce qu'elles lui portent des coups douloureux, elle aurait brisé les chaînes de ses peines et apaisé les flots de ses larmes; elle aurait écrasé la tête (au serpent) de son affliction, et se serait élancée comme un

[1] On lit dans l'édition d'Amsterdam יִגָּהוּ, ce qui semble pris du premier livre des Rois (I, Sam.), ch. VII, v. 2. Le manuscrit 505 porte יגהו, et le manuscrit de la Sorbonne, ainsi que le manuscrit 506, יגוהו. Je lis יגהו et ילד au singulier. Le mot יגה est pris des Lamentations (*Threni*), chap. III, vers. 33.

[2] A la lettre, *de tes nuages*.

[3] Le mot אולי est pris ici dans le sens de לולי, comme au livre des Nombres, ch. XXII, v. 33.

[4] Tous les verbes au féminin, זנקה, מחקה, שקטה, נתקרה et les pronoms affixes féminins qui se trouvent dans ירדפוה, ידפוה (ou, suivant le manuscrit 505 et celui de la Sorbonne, יכפוה), יגונה, דמעיה, מצוקיה, ינפוה, supposent un antécédent au féminin : cet antécédent est רוח.

lion s'élance des montagnes sur lesquelles il poursuit sa proie. Mais, hélas ! que puis-je faire, tandis que la concupiscence a exercé sur moi ses ravages, m'a réduit au silence, et m'a entièrement consumé? Elle m'a pris pour le but de ses coups; mon cœur est blessé et affaibli par les plaies dont elle m'a couvert; j'ai marché, ayant pour compagnie dans ma route toutes sortes de désirs, et j'ai eu pour camarades les hommes coupables d'iniquité, incapables de s'élever au-dessus des [1] choses sensibles; j'ai oublié celui par le souffle duquel les cieux ont reçu leur beauté [2]; et la convoitise a élevé et fait croître les enfants de mon iniquité, à un tel point que la beauté de mon âme s'est changée en une couleur artificielle [3]. L'ardeur de mes soupirs me brise par les coups de sa verge; elle a frappé de son bâton la mer de mes yeux, en sorte qu'un rocher aride s'est fendu par les torrents d'eau qu'a versés mon nuage, et dont rien n'a arrêté le cours. Dans les jardins de ma douleur les fruits et les fleurs ont cru ensemble et se sont entrelacés; les colonnes de la fumée des chagrins se sont élevées dans mon cœur [4]. Par les flammes de l'embrasement qu'ont produit mes soupirs bouillants, et

[1] A la lettre, *qui ont les ailes coupées*. Cette expression figurée veut dire des hommes attachés à la terre par leurs passions, et incapables de s'élever vers les objets spirituels.

[2] Ceci est emprunté de Job, ch. xxvi, v. 13.

[3] Le mot פוערה n'est point de l'hébreu pur. Voyez le *Lexicon chald. talmud et rabbin.* de J. Buxtorf le fils. On écrit פוארה et פוערה.

[4] Voyez Isaïe, ch. ix, v. 17.

par l'incendie de mes douleurs cuisantes, mon œil a fermé les portes de ses cieux élevés [1], il a bouché les sources de ses abîmes; il a écarté (les nuages) par son souffle impétueux [2], et il a changé la mer en une terre aride.

Lumière du monde, splendeur très-élevée, éclaire les yeux de mon intelligence en dissipant les ténèbres de ma folie; éloigne de devant ta face les fautes cachées de ma jeunesse; écarte le voile du péché, qui met une séparation entre toi et moi; dissipe le nuage de ta colère, qui me dérobe la vue de ton visage.

O mon Dieu, avant que tu eusses mesuré dans ton poing les espaces des cieux et des abîmes, tu as instruit l'homme par tes réprimandes; tu as cicatrisé ses blessures, et la santé a été rendue à ceux qui étaient captifs du péché; tu as envoyé la guérison pour sécher une plaie qui n'avait point été bandée, et dont on n'avait point exprimé l'humeur purulente, et cela en faveur d'un peuple qui a retourné en arrière. C'est pour cela que j'ai conçu de la confiance et étendu mes mains vers toi, en te suppliant de rétablir ce qui a été détruit, de relier ce qui a été déchiré, de rendre mes ténèbres aussi claires que la lumière du soleil. Hélas! je soupire en pensant aux jours de la jeunesse qui ont tourné le dos. Après avoir passé avec moi quelques étés et quelques hivers, ils se sont dégoûtés de ma so-

[1] Cette expression est prise du deuxième livre d'Esdras (Néhémie), ch. VII, v. 3.

[2] Voyez Isaïe, ch. XXVII, v. 8. L'auteur veut dire que sa douleur a été si vive, qu'elle a arrêté ses larmes, et en a tari la source.

ciété et m'ont traité avec mépris; ils se sont évanouis comme l'ombre, et, par leur inconstance, ils m'ont changé moi-même [1]. Les cohortes de mon iniquité m'ont brûlé et consumé par leur feu, et, après m'avoir élevé, elles m'ont jeté à terre et foulé aux pieds [2]; elles ont déployé contre moi toute leur malice; elles m'ont rendu stérile, et incapable d'enfanter et de concevoir; elles m'ont réduit à un état de folie qui me prive de toute connaissance; elles m'ont brisé avec leur main élevée, et m'ont entièrement détruit [3]; elles m'ont obligé à prendre la fuite en m'opposant les rangs de l'armée de la douleur, et elles ne m'ont pas tiré de la fosse [4]; elles m'ont inquiété [5] au dedans et au dehors, et avec leur glaive elles m'ont arraché et coupé [6] jusqu'à ce qu'elles m'aient brisé et exterminé. La concupiscence perverse, qui ne désire que les vanités de ce monde, qui fait sa demeure dans le séjour de la folie, et dont les convoitises sont comme un cercle qui le

[1] Dans le manuscrit 506, le chapitre finit ici.

[2] On lit ici trois fois סלוני. Je crois que le premier vient de la racine סלל, et le second, ainsi que le troisième, de la racine סלה, aux deux formes *Kal* et *Pihel.*

[3] Le mot רצוני se lit ici deux fois. Je pense que la première fois il vient de רצץ, *briser,* et la seconde fois de רצה, *achever* comme dans ce texte de Job, ch. XIV, v. 6, עד ירצה כשכיר יומו, et dans celui-ci d'Isaïe, ch. XL, v. 2, נרצה עונם.

[4] Voyez Genèse, chap. XLI, vers. 14, et psaume XXXIX (XL), vers. 3.

[5] Ou *elles m'ont assiégé, resserré.* Ceci est pris d'Isaïe, ch. VII, vers. 6.

[6] Le mot קִצְּנֻנִי me paraît devoir être prononcé קִצּוּנִי, comme étant à la forme *Pihel,* de la racine קצה.

circonscrit (de toutes parts [1]), m'a séduit par ses paroles flatteuses, et m'a brisé par ses galets glissants; sa parure m'a entraîné par l'attrait de la volupté, mais ses lances polies m'ont blessé [2]; les flots de ses pôles [3] se sont ébranlés, et ses angoisses [4] m'ont agité, ses torrents m'ont couvert, et mes flèches n'ont point atteint ses robustes guerriers. Elle a rugi contre moi comme un lion, elle a secoué son bras [5], elle m'a menacé et a détruit tous les principes de ma joie [6]; ses bandes assiégent les forteresses de mes méditations, et les souvenirs endormis de ma gloire passée se réveillent [7]. Le temps m'a dépouillé du manteau de sa gloire, et il s'est fait un sujet de triomphe contre moi;

[1] Je prononce אֻתּוֹ et מְתָאֳרָה, dans le sens de וְהִתְאַוִּיתֶם, Nombres, ch. xxxiv, v. 10.

[2] Le mot מרוקיו se trouve ici deux fois : il est pris la première fois du livre d'Esther (chap. ii, v. 12), et signifie les soins qu'une femme prend pour relever sa beauté, *la toilette*. La seconde fois il signifie, je crois, רמחים מרוקים, des lances qu'on a rendues luisantes en les polissant : il me paraît pris de ce texte de Jérémie, ch. xlvi, v. 4, מרקו הרמחים.

[3] Voyez le premier livre des Rois (i Sam.), chapitre ii, vers. 8.

[4] Je prononce מְצוּקָיו.

[5] Le manuscrit 505 et celui de la Sorbonne portent חצני, je lis חצנו; ceci ne se trouve ni dans le manusc. 506, ni dans le texte imprimé. Voyez le second livre d'Esdras (Néhém.), c. v, v. 13.

[6] A la lettre, *les taureaux de ma joie.*

[7] Le mot יקיצון, qu'on lit ici deux fois, est pris la première fois dans le sens de נקיצנה, Isaïe, ch. vii, v. 6; la seconde fois il signifie *se réveiller*, et il est emprunté de Daniel, chap. xii, vers. 2. Le souvenir de la gloire passée, en se réveillant, rend plus amer le sentiment de l'humiliation et des infortunes présentes.

des plaies qu'il a faites à mon repos [1]. Ses angoisses m'ont enveloppé, elles m'ont entraîné comme fait un torrent, elles m'ont dévoré et ont prévalu sur moi; elles ne m'ont point délivré de la main de mon chagrin, mais elles m'ont souillé en m'enveloppant de ténèbres, à tel point que les ombres et les feuilles (de l'arbre de ma douleur) sont tombées sur moi; les opérations de mon intelligence sont devenues un objet de mépris, et ses facultés vastes et élevées sont tombées en défaillance [2]. Le temps a changé en adversité le calme dont je jouissais; il a allumé une torche au milieu de mes entrailles: ses terreurs se sont emparées de moi, et m'ont traité avec rigueur (comme un créancier qui redemande ce qu'il a prêté); elles m'ont fait perdre tout souvenir du bonheur. Réveille-toi, âme agitée, déchirée comme un vaisseau au milieu des abîmes de la mer de l'affliction! Jusqu'à quand les vanités du monde te détourneront-elles? Prends garde que, te séduisant et t'entraînant à ta perte, elles ne te brisent entièrement. Déjà depuis longtemps elles t'ont entamée; elles t'ont choisie pour être la proie de leurs dents, et t'ont dévorée; elles ont fait de toi le but des coups d'une forte concupiscence; elles t'ont confinée dans la fosse de la destruction [3] et t'ont anéantie [4]. Ainsi donc, à cause de tes

[1] Le texte imprimé porte נגעי לרגעי, et le manuscrit 505, ainsi que celui de la Sorbonne, נגעי לרגעי. Je présume que le texte est corrompu, et je traduis au hasard.

[2] C'est-à-dire, *ma raison n'a plus agi d'une manière digne d'elle, et mon esprit, auparavant si étendu et si élevé, a paru défaillir.*

[3] Voyez Isaïe, ch. XXXVIII, v. 10: c'est de là qu'est pris le mot דמי.

[4] Le mot דמוך est pris dans le sens de ודמיתי אמך. Hosée, c. IV, v. 5.

passions égarées [1], qui te poursuivent, verse des larmes [2], tandis que tu en as encore la force; élève la voix de tes gémissements, en poussant des plaintes aiguës sur ton sort plein d'amertumes; éloigne-toi de la concupiscence, détourne-toi de ses voies; dépouille-toi du vêtement de la rébellion, et sauve-toi vers la ville de la vérité. Peut-être que tu redresseras ce qu'il y a de raboteux, que tu en répareras les lézardes; que tu reconstruiras ce qui a été démoli; que tu abandonneras les demeures habitées de la convoitise, et rétabliras les palais de la justice qui sont détruits. Ne mets point ta confiance dans le monde, qui n'est qu'un cadavre stérile, semblable à une tente renversée ou à un chêne abattu. Rallume tes étincelles; ouvre les fers qui te serrent au point de te rendre inutile comme un vase vide; reviens à celui qui est le mystère du fondement [3] sur lequel sera solidement établi ton édifice; car son nom sera ton espoir, sa grâce ton réservoir d'eau, et son indulgence la corde (de ton salut [4]). Dieu t'ins-

[1] Le mot מדחים est pris des Lament. (*Thren.*) ch. II, v. 14, où il signifie, suivant les commentateurs, *tout ce qui éloigne l'homme de Dieu et de sa vérité.*

[2] Cette expression הזי נצחך, est empruntée d'Isaïe, ch. LXIII v. 3. Dans ce texte, נצח est pris pour *le sang de l'ennemi vaincu*: ici il me semble devoir signifier *les larmes*, ou peut-être *des larmes de sang*. Les mots suivants הרימי נהי שיחך, confirment, ce me semble, cette idée.

[3] C'est-à-dire, *à la connaissance de la vérité et à la croyance des dogmes*, ou plutôt *à Dieu même.*

[4] L'auteur a eu en vue ici le mot מקוה ou מקוא, qui se trouve dans le troisième livre des Rois (I, Rois), ch. X, v. 28, et dans le deuxième livre des Paralipomènes, ch. I, v. 16. Je crois que

truira et répandra sur toi sa pluie fécondante [2], en sorte que tu deviendras digne de voir son visage, et que tu trouveras grâce devant ses yeux. Ainsi soit-il. Amen.

L'auteur de ce récit dit : « Alors je m'informai de sa « santé et de son nom, auprès de l'un de ses disciples, « afin de pénétrer dans ses secrets. » En entendant mes paroles il me dit :

« C'est moi Chaber, qui ai composé ces hymnes; « car dans mon cœur il y a des routes qui mènent à « toutes sortes de sciences; je compose pour les insen- « sés des plaisanteries, et je prépare pour les hommes « pieux le fruit des prières. »

השער הארבעה עשר
בסדר תפלה יקרה לא ישקל כסף מחירה:

נאם הימן האזרחי עברתי בים לארץ עזה · אחרי יגיעה קשה ועזה · וכאשר באתי נאותיה · והתהלכתי בנתיבותיה · ראיתי בקצת הימים ארמון · מלא המון כמלואת רמון · ובתוך ההמון זקן · בפיו

notre auteur a regardé dans ces passages מקוה comme synonyme de תקוה, *cordeau, cordon*, et qu'il a fait allusion au cordeau de couleur écarlate que Rahab suspendit à sa fenêtre lors de la prise de Jéricho, et qui sauva la vie à elle et à sa famille. David Kimchi entend ainsi le mot מקוה dans les deux passages cités. Salomon Jarchi croit qu'il est pris dans le sens de *collection* אסיפה.

[2] Dans les mots ויורך יורך, le premier mot est pris des Prov. ch. xi, v. 25, où on lit גם הוא יורא, et de Hosée, ch. x, v. 12, ויורה צדק לכם : le second mot est יורה, *pluie d'automne*.

התפלצות יתקן · ויאסף פזורי התכונות כאסוף בצים מקן · ולפניו תלמידים · במעי החכמות לומדים · ואשמע אחד מהם אומר לו אם טוב בעיני אדונינו · יחבר לנו מפניני רעיוניו · וגדולתי רעיוניו · תפלה או תחנה · תהיה לנו לסוחרה וצנה · ותבקע שערי מעונה · ותגיע לכסא השכינה : ויען ויאמר לו הט אזנך ושמע שאלתך אשר שאלת · ותפלתך אשר בקשת · ולא התעכב בי אמם הנע כפי אשר העיר ישני זממיו · וידבר אל סלע לשונו ונתן מימיו :

ויען ויאמר להם שמעו אלי רודפי צדק הנה לכם תפלה · היא פאר התהלה · ונזר הגדולה · לא התפלל בה איש בכונת דעתו · שלא ישמע הבורא מיד תפלתו · וזאת תחלתה : אנא אדון עולם · ובורא הברואים כלם · מעין הנשמות · ויסוד העולמות · באתי להשתחוות לפניך כי אתה האדון המיוחד · האחד ולא ככל אחד · הטוב האמיתי הנועם הנצחי · והאור הפנימי · הזוהר הנראה לעין הרעיון · הכבוד העליון · יסוד כל יסוד · וסוד כל סוד · ועקר כל עקר ועלת כל עלה · ומעין הנכוחה · ומוצא האמונה · ויסוד הנבונה · מגיע הברואים מאתו ואליו · ומסיע המצואים מרשותו לרשותו · הקרוב כפי רחקו · והרחוק כפי קרבו · הנמצא לעצמו · ולא לאחר עמו · החכם ולא בחכמה נוספה · הגבור ולא בכח נתונה לו · החי ולא בחיים קנויים מבלעדיו · המורה לנתיב הצדק · המנהל לדרך היושר · הנסתר מעיני הנשמות העליונות · הנמצא לכל דכא ושפל רוח · המטיב וטובתו נדבה בלי חונה · המתחסד וחסדו לא באונס רק לאהבה · הגבור ולרוב גבורתו · ימחול בעלות חמתו · הנדיב ומרוב נדבתו · יתנדב לחוטאים במחילתו · ובורא ולא נברא · הממציא ולא נמצא · השליט ואין שולט בו · המשיג בלי מושג · העושה בלי שותף · הגוזר בלי עוזר · המלך בלי יועץ ·

השופט והיה מעל הוב · אליך אקרא יסוד האור העליון · הנשגב בהודו
חביון · אשר אלהי כחות עלי מתכון · יחשק כל נפש · ומחמד כל
לב · התאוה כל רעיון · ראשאל ממך עזרתך וקרבתך · בדי היסוד
אשר כדי באספת · בבאן מקום נצבת · ורחקת וקרבת · ובראת הכל
מאין · ואתחנן אליך בכבוד אלהותך הנצחית · ובמציאותך
התמידית · ובחילתך הפנימית · הבאורה השולמית · ובגבורתך
הקיימת · ובאחדותך הנעלמת · לשבבני ולחלצני משוחת התאוה ·
ולהוציאני מגלי יבם המעורה · ולעודדני ברוח עליונה זכה וברורה ·
ולאמצני בעצה ישרה · ולאשרי בשכל טהור בלי שמצה · ולקדשני
בדעת צלולה · אשר מרוחך אצולה · ולחזקני בנפש ידועה עיקר
האמת · להיות פרי לבריאתי · ואל תהי לריק יצירתי · ואל אצא מן
העולם כאשר באתי · ערום מבגדי יושר · ועריה ממעיל הכשר ·
אנא האל הבוראי מאין והיוצרי מאפס · אתה הוא יי לבדך ·
המבטאר עלי חסד במרום רואתי · המגדיל עלי טובו עד לא הייתי ·
זמן זמנים קדמונים · השנים בלי גמרים · העלני על מחשבתו במעט
במצאתו · ופקדני בפקודת ישועה ורחמים ועוד לא נבראתי · ונפתי
לטובה בטרם נקראתי · ונזר והוא בשמים לכונן אותי בארץ ·
וצוה על הגלגלים והתגלגלו · ודבר אל כחות יצירתי ונפעלו · ומרא
אל השמים ממעל ואל הארץ מתחת · והחביר משניהם בשמרית
עליונה · עפר תחתית שפלה · ובטרם בראני אצל רוחו הנדיבה ·
ובכוח תשובתי על אבות אבותי הקדמונים · והניע השוב החוא יעד
אבי ואמי · וצוה על האפס ונבקע · ועל האין ונקרע · ומתוכו הוציאני ·
ומלב האפס המציאני · ואצל עלי רוחו ונשמתו · והעניקני טובתו ·
ומבטן אמי הכינני · ולאור העולם הוציאני · והמציאני · ונפח בי
רוח חיים · והשקני מתעלות השדים · שמנים ממוחים · ונתן לי
חן בעיני אבותי לספוק כל נזק ולהטיב לי · ולשארית חם כל צער

ולהיות לי · ובמעדנים כלכלני וגדלני · ועל מי מנוחות נהלני ·
ודרך הטוב למדני · ותורתו השכילני · ואור העולם הבא בעין לבי
הראני · וכמה פעמים הלכתי שובב בדרך לבי ולא גמלני · והאריך
אפו לחטאתי וביסורי אהבה יסרני · וכמה פעמים שכחתיו ולא
שכחני · ולא זכרתיו חכרני · ועזבתיו ולא עזבני · ודבקו בי חסדיו
הטוב בעליו · כאלו הם חובה עליו · ובכמה צרות נסני · ומכלם
גאלני · וכמה טובות גמלני · בעת מארץ מולדתי לקחני · ואל הר
קדשו הביאני · ולראות הדר חסד לשבתו זכני · מקום אשר לא
זכו אבותי לראותו · ולהאבק בעפר אדמתו · ובארץ צידה וערבה
הוליכני · ומכלי אל כלי הריקני · ענה בדרך כחי לטובתי למען
ענותי · ולמען נסותי · להטיב לי באחריתי · ומה יוכל עבד נמאס
כמוני · ועב נבזה ונקלה דמותי · להשיב גמול בשבחיו הנרצים על
אחת מאלה הטובות הגדולות :

יהי רצון מלפניך יי אלהינו מעון הרצון · ומכון האמת · להטיב
אחריתי מראשיתי · ואל תרף ידך מעבדך · ואל תהרוס הטובה אשר
בנית · ואל תעקור החסד אשר נטעת · וכאשר החילות כן תתמיד
חסדיך עמי · עד אתקן המעוות ואישר המקולקל · ואברר סיג לבי ·
ואטהר טומאת יחידתי · עד אשיבנה אליך נקיה כאשר נתתה בי ·
ועזרני לחלץ נפשי מחשבונך · ולהציל יחידתי מענשך · ולמלט
רוחי מצער דינך · כי ידעתי כי כל תוכל להורות החטאים · ולטהר
בצדקתך הטמאים · ולהשיב אליך הפושעים · וללמד דרכך לתועים ·
אנא אלהי כמה חסדים עם עבדך עשית · כי בלא אונס ובלא
הכרח אותי בראת והחיית · וגוי כרית · ונפשי קנית · ועצמי
שית · ולבי כאהל נטית · ובתוכו אהלך בנית וחנית · וגלמי ראית ·
והכבי פנית · וטרם קראתיך ענית · ואלו אעמוד אלף אלפי שנים
משתחוה ומודה ומשבח ומהלל · לא יכלתי להשיב גמול הטובה הנגלה

אשר גמלתני · אף כי עזבתיך והכעסתיך והתמכרתי להרע ולא יראתיך · והעזותי פני ולא נכלמתי · והלכתי בשרירות לבי ולא נחמתי · וידעתי והאמנתי כי לולי שאתה הרחום וחנון ארך אפים לרשעים · כדי הייתי לעשות בי שפטים · על רוב חטאתי · ומעוט צדקתי · אבל אתה רוצה להראות יתרון מעשך על מעשה בשר ודם · כי כשיחטא לפני המלך עבדו · יגמלהו כרשעו ומרדו · ימנע ממנו חסדו · ואתה לא כן מעשך · רק תטיב לרשעים · ותגמול חסד לחייבים · למען לא ישאר להם טענה · ואל יהי להם פתחון פה באחריתם · כי ידוע אתה כי אם תאריך אפך לחוטא כל ימי היותו · לא יברח מידך במותו · רק בצאת נשמתו · לידך תשובתו · ואז תוכל לקחת נקמתך על רוע פעולתו :

יהי רצון מלפניך יסוד הרצון · ועקר הטוב והנכון · להיות כונת כל מעשי אליך · וכל פעולתי לשמך · וכל חפצי לכבודך · וכל מחשבותי לך · וכל רעיוני לסודך · וכל מעיני בך · וכל תשוקתי אליך · וכל מבטחי עליך · וכל גדולתי להכנע לפניך · וכל הנאתי להתענגות בעבודתך · ואל תשים חלקי עם רודפי תאוות העולם הזה וטובותיו · והמתעסקים בתענוגותיו · והמושכים עבודתך עול ברזל על צואריהם ותורתך דמתה לעג להם :

אנא מקור החיים · ומעין הרצון · יהי רצון מלפניך להצילני מאמונתם הכוזבת הרעה · ומחשבתם הסכלה הגרועה · והטה לבי ליראתך · והביא ברעיוני לפחוד מיום דינך · ולזכור בכל עת ענשך · ולהיות לנגד עיני פחדך · כטוטפות כל הימים אשר אחיה · ושמע תפלתי בשועי אליך · ברוך אתה יי שומע תפלה · יהיו לרצון אמרי פי והגיון לבי לפניך צורי וגואלי :

ויאמר להם הנה זאת תפלה אחרת יפהפיה · אין לה בתבל שניה · ולא תהלה דומיה · לחזק עניניה ולתוקף בניניה :

ויען ויאמר אלהי בשתי ונכלמתי · בזכרי אשר אשמתי · ויד לפדות
שפתי · ועל אלמות עונים אשר אלמתי · נתתי פני ארצה ונאלמתי ·
ויענני עמו על שמם · כי היצר שאפם ושפם · ובכור הינן שרפם · ולא
צרפם · מעיכל הדרי קרע · ועלי כארי כרע · דמי חלליכם לועם ·
ובראשי התענג בועם · ובוזתו דכיה עזי לניאת חנר · והכבודי עלי
צור הדבר הנבר · וכבי רשפיו לרגעים ידחני · ובאפס יד ירדוני
ותחני · תלאתי בלהות ותהלות הזמן שבו לי מתוקיו כמריו · וחרמיו
כמריבי · ונפתח לבי בבאום ונזאו · ולא כן כי ילד יום ימיו שיאו
בניאו · ואבם הזמן לב אליו ישים · נאותו כרגע ישורית · ועל כן
יקוד להבו ישא תבל באנחותיו · ומרי שיחותיו · וישקע נבעורת
עולם בנבכי נהרותיו · וגלי תהומותיו · עד בקע יאורים בצורות
צורותיו · וחושב עבות זבות עצורות · ונהורות חבש מבכי · ובחובו
לחובו ערבת זכי · ובתוכו לחוכו חית אנחתו חנתה · ויד קשתות
עלי קשתות · ואשפתה עליו דנתה · העירו וחקיצו מעמיקי סורה ·
ששתו עסיס ותאסדה לשכרה · הלומי יין תענוגיכם · ומנתוני יושר
נסוגיכם · והתאוה נתעל נגועים תוגים · הומים כיונים · ונפשכם
יגיבם · גדוד מריבכם העותם · וכשמיר פניכם העותם · ומן
הנדרת הבינה לזתם · שמתם ברוע תאותכם · בגאוה והחסד
תאותכם · ומצנתם להיות החסד תאותכם · עורי נפש הומיה ·
והתאשרי מוסרי צואריך שביה · בכור התאוה אסורה · גולה וסורה ·
הלומה שרוקים זמורות התאותני · ועל המאך קנני · ושיתי דמעתך
במשתעשעי אני · ועל אחריתך אני · כי הבינו והשכילו · העם אשר להוי
התאוה יעפילו · כי אם היום ידומו מחר לשאול ישחו וירומו · ואשר
בחייהם ינומו במותם למעמד הדין יקומו · ועדיהם בכור מות בנבכי מגניו
יחוק בתוקפם ירוץ כמורת הרוץ · בכליון הרוץ · ולא יועיל החרוץ כל
חרוץ · אללי לי כי עתי כליו עדה ועדה · ערל נאות גילי ונצו · ועל

עליצותי ובצלי ועלי חבליו ידה · ובכיגוני תדגל ודודו · יי מורה אדם ותשועתו · והמות ירעהו · ושבשו בכביל עת ירועתו · ונפשו העגומה נגודה · ונשמתו הנשכחה סתורה · ושרידיו עיפים ונרדפים · ובנתיו חלשים ונכאבים · נפאריו לא ינחו · ומזוריו לא נהו · וילדי יום בפשו ואיזה ינחם ·

יהי רצון והומים מלפניך משוך הרצון · הפנימי והחיצון · לאורתי ולעודני · ולעודרו ולסעדני · ברוח נקיה סהירה · במלאכתך מחיה · ובאור אשתך מזהירה · ולגבהי שמקוך תרקיע · עד היצר הרע תרגיע · ואגלי כחודי התאותיה · אשר יהדפוה · ודפוה עד צפוה רתוקתיה מצוקה מתקת · זגלי דמעה שמקה · וראש ימניה מחקח · ומדהרי טרף כאבי ונקדתה · אך מה לעשות · ויצרי השיפני · והדימני · עד הסיבני · שמני לו למטבע · ובמחשתו לבי מנוגע ומיגע · ואורתי עבם צמד כל תאוה לתגרה · והתרעיתי את בעלי און קצרי אביהם · ובשיתו אשר ברוחו שמים שפרה · ותהי התאוה לילדי עוני מגדלת עד נהפכה לפועה שפרדה · ויקדו אנחותי בשבטו ורועני · והזכורת במשהו יכם עיני · עד נמס צרות צרה · לורמי עבני אשר לא נעדר · והסתבס בפני יתני פנחיו ומעניו · והתאבכו בגלפי צאורת עשנו · ובלהבי צרבת האנחות המרתיחות · ושלהבת היגונות הקודחות · הניף עינה הלחי משוסיו · ויסכר עינות תהומיו · והנה ברוחו הקשה והפך יכם ליבשה ·

אנא אור עולם אחד בעליון האר עיני שכלי · ממאפל סכלי · והסר עלומי עלוסי מנגד עיניך · והעבר מסך התמאדרת המבדיל בני ובינך · והפך ענן זעמך המסתיר מסני פניך :

אנא אלהי בפנים מורדת בשאל · מסמוי תחת ומעלי הוכחת ותעלי · ארוכת ותעל · לשבי מעלי · ושלחת מזור · לבהות מגור · אשר לא חובש ולא זור · לעם אחור נזור · ועל כן בטחתי · וכפי לך שטחתי · לרפוא

הימים · ולקשור הקרים · ולהאיר חשכי כאור חרים · אהה על ימי חורף ·
אשר הפכו עורף · ואחרי קצו כי חרפו · נקטו כי חרפו · וכצל
חלפו · ומתלפותם אותי חלפו · ונדודי עוני באורם קלוני וצלוני ·
ואחרי סלוני סלוני וסלוני · ובגבליהם נכלוני · ומלדה ומבטן
שכלוני · ומדעת סכלוני · ובידם הרמה רצוני ורצני · ובמערכת
הזמן הריצוני · ומבור שאון לא הריצוני · ומבירת ומחוץ הקיצוני ·
ומדרבם הקצוני וקצוני · עד שברוני ודברוני · והיצר הנעוה · אשר
לאגלי העולם מתאוה · ובמעון הסכלות מעונו ואותו חוג מתאוה ·
מתוני חלקיו · ומתוני חלקיו · ועננוני מרוקיו · ונגעוני מרוקיו · והתגעשו
גלי מצוקיו · ורעשו כי מצוקיו · וכסוני אפיקיו · ונטו חצי מעל
אפיקיו · כארי עלי נער · והצנו נער · וכי נער · ואבירי ששוני גער ·
ומחדיו מבצרי שיתי יקיצון · וישני הודי יקיצון · ונזל הזמן מעלי
מעטה הודו · ויד נבעו לרעי עלי הודו · וצוקותיו אפפוני · וכנחל
נרפתי · ואכלוני ויכלוני · ומיד יגוני לא גאלוני · ובחושך גאלוני · עד
נבל עלי צלליו ועליו · ומלאכת שכלי נמכה ועלפו נהלאיו ועליו ·
והשך הזמן שלוי לפיד · והבעיר בקרב קרבי לפיד · ובעותיו בשוני
ובשמיני הכל סובה בשתי · לכן עורי נפש הומיה · סרופה כאנידה ·
כספני ים אניות · למתי הבלי תבל יסיתוך · ואל יסיתוך וישחיתוך ·
עד אחרוך · והזמן ארוך ארוך · ולהיות טרף לשניהם ברוך ובירוך ·
ולמפגע ליצר סמוך שמוך · ובבור הדמי הדפוך ודפוך · עלכן למדוחך ·
אשר ידיחך · והי נצחך · בעוד נצחך · והרימי נהי שיחך · על המרורים ·
בקול תמרורים · ומעל היצר שמי · ומדרכיו נטי · וסות רשע פשטי ·
ועל עיר האמונה פשטי · אולי תישרי רכסיה · ותרפאי רסיסיה · ותבני
הריסותיה · ותעזבי מעונות התאוה הנושנות · ותעזבי טירות צדקך
הנשושות · ואל תבטחי בתבל אשר היא נודה משכלת · כספרה
מפלת · וכאלה נובלת · והבעירי זיקך · ופתחי זיקך · אשר יציקך · עד

בלי ריק יציקך · ושובי עד סוד היסוד · אשר בנינך עליו יעמוד · כי
שמו מקוך · ורצונו מקוך · וסליחתו מקוך · והאל יורך · ויורך יורך ·
עד תזכי לראות פניו · ותמצאי חן בעיניו · וכן יהי רצון יי אמן :

אמר המגיד · ואשאל אל שלומו ועל שמו לאחד מתלמידיו למען
אעמוד אל סודיו · וכשמעו מלי · ויאמר אלי ·

אני חבר מחבר התהלות : ובלבבי לכל־חכמה מסלות :
אחבר לסכלים מהתלות : ואערוך לחסידים ניב תפלות :

PRÉCIS

De l'histoire des khans de Crimée, depuis l'an 880 jusqu'à l'an 1198 de l'hégire, traduit du turc par M. Kazimirski; revu par M. Amédée Jaubert [1].

MENGLI GHERAÏ KHAN [2],

Fils de Hadji gheraï khan.

(Que la miséricorde du Dieu très-haut soit sur eux tous!)

Keduk Ahmed pacha s'était emparé, l'an 880 (de l'hég.), 1475 (de J. C.), des forteresses de Kaffa et de Mankioub. Mengli gheraï khan, qui avait été fait

[1] La traduction qu'on va lire a été faite d'après un manuscrit turc rapporté de Crimée en 1819 par M. Amédée Jaubert. Bien que ce manuscrit ne porte aucun titre, il y a lieu de croire que c'est un extrait de l'ouvrage intitulé *Es sebi es seiar fi akhbâri muluketi Tatar,* dont M. de Hammer a fait usage dans son histoire si instructive et si complète de l'Empire ottoman.

(*Note de M. Amédée Jaubert.*)

[2] Le nom de ce khan est *Mengli* ou *Bengli gheraï.* La pre-

prisonnier par les Vénitiens [1] et enfermé à Mankioub,

mière orthographe est la plus généralement admise par les historiens européens contemporains de Mengli gheraï. Le P. Stephan, l'un des membres de la mission catholique en Crimée, écrit *Bengli gheraï* (*Lettres édifiantes et curieuses*, v. III). Le nom de *Gheraï* n'est pas très-antérieur à l'époque où les khans de Crimée furent élevés à la domination sur les tribus tartares de la petite Tartarie. Le sieur Ferrand, médecin du khan Gazi gheraï, nous apprend l'origine de ce nom de dynastie, d'après ce que lui racontait le khan Hadji Selim, prince très-versé dans les antiquités de sa famille: « Il y a près de deux siècles, dit-il, que les petits Tartares se trouvèrent dans une grande confusion de guerres civiles, où tous leurs « princes périrent, à l'exception d'un seul, âgé de dix ans, qu'un « laboureur nommé *Ghiraï* sauva par compassion. Les Tartares « se partagèrent en plusieurs factions, et la guerre devint parmi « eux longue et sanglante. S'en étant enfin lassés, et ne pouvant « s'accorder sur le choix d'un prince, ils convinrent entre eux que « s'ils en pouvaient trouver un de la race de leurs khans, ils le « mettraient sur le trône. Alors Ghiraï présenta le jeune prince, « qui avait dix-huit ans, et qu'il fit connaître à plusieurs marques « certaines. Les Tartares se soumirent à lui, et la tranquillité fut « rétablie. Le jeune khan, voulant donner à son nourricier et à son « libérateur des marques de sa reconnaissance, le fit appeler, et « lui demanda quelle grâce il désirait de lui. Le bon laboureur lui « dit qu'à son âge les richesses et les emplois ne le touchaient plus, « mais que, sensible encore à l'honneur, il le priait de prendre son « nom, et d'obliger les princes ses descendants à le porter; et c'est « depuis ce temps-là que les princes tartares joignent le nom de « *Ghiraï* à leur nom de circoncision. » *Lettres édifiantes et curieuses, des missions étrangères*, vol. III, pag. 192.

[1] Il y a ici évidemment une erreur : Mengli gheraï ne fut point fait prisonnier par les Vénitiens, car les villes de Kaffa et de Mankioub ne leur appartenaient pas, mais par les Génois qui, à cette époque, s'étaient emparés de la plupart des places importantes de la Crimée, après en avoir expulsé leurs rivaux. L'auteur turc peut avoir confondu les deux noms de ces puissances maritimes, que les chroniqueurs ottomans comprennent souvent sous la dénomination générale de كفار, de كفار et de كفره,

tomba aussi au pouvoir du pacha, qui l'envoya aussitôt à Constantinople. Peu de temps après, les habitants de la Crimée dépêchèrent, d'un commun accord, des envoyés au sultan ottoman, pour lui représenter l'état déplorable du pays, et pour solliciter l'investiture du khanat en faveur de Mengli gheraï khan. Les conditions ayant été acceptées par les deux parties, le sultan nomma khan de Crimée Mengli gheraï et lui accorda le droit d'avoir des drapeaux, des queues de cheval et une musique militaire, comme insignes du pouvoir.

Voici quelles furent les conditions stipulées à cette occasion :

1° Aucune des deux parties ne fera mettre à mort contrairement à la loi ceux qui tomberaient en son pouvoir.

2° Les deux parties contractantes se prêteront une assistance mutuelle contre leurs ennemis communs.

3° Les khans qui succéderont à Mengli gheraï seront tenus de prêter serment d'obéissance à la Porte, aussi bien que le khan actuel. Leur investiture et leur destitution seront au pouvoir des sultans ottomans.

4° Il appartiendra également aux sultans ottomans de nommer les cadis et de percevoir les dîmes dans

Infidèles, sans distinction particulière de ونديك ou de جنويز. M. de Hammer dit, dans le second volume de son *Histoire de l'Empire ottoman*, pag. 138, que Mengli gheraï avait cherché auprès des Génois un refuge contre les poursuites de son frère Ahmed gheraï, également fils de Hadji gheraï.

les environs de Kaffa et de Mankioub [1]. Les khans de Crimée n'auront point à s'y immiscer, de même que le sultan ottoman ne touchera point à la prérogative dont jouiront les khans, de faire frapper la monnaie à leur coin [2].

[1] كفه و مانكوب جوارنده اولان خلقك نصب قضاسى واعشارى عثمانلونك اولوب

Les mots نصب قضاسى peuvent présenter quelque difficulté, d'après la manière dont ils sont construits. Si on lit نَصْب, le sens sera : *l'élévation au poste de cadi*, etc., pour نصبى قضا. Dans ce cas, le mot قضا sera le complément de نَصْب, et l'affixe pronominal se rapportera à خلق. Si on lit au contraire نِصب, *portio, pars*, ce que chacun apporte en commun, le mot قضا signifiera *determinatio, dispositio*, le droit de fixer la quotité des charges publiques, des impôts. Il paraît cependant plus naturel de le prendre dans le premier sens. La nomination des cadis entrant dans les prérogatives du pouvoir spirituel suprême, il s'agissait de réserver ce droit au sultan ottoman. La construction *nasb kasasi* quoique rare, n'en est pas moins usitée.

[2] Les articles de ce traité, conclu entre le sultan et le khan, diffèrent entièrement de ceux que M. Langlès reproduit dans sa notice sur les khans de Crimée (v. III du *Voyage de Forster*), d'après une traduction d'Abdul Gaffar, faite par un jeune des langues. Aucun de ces articles ne parle du droit de *Sikké* comme appartenant aux khans. On lit d'ailleurs à la page 468 de la notice de M. Langlès, que Chahyn gheraï fut le premier qui fit battre monnaie à son coin. Quoique les monnaies de ce dernier khan indépendant de la Porte ottomane soient les plus nombreuses et les plus connues, il est également certain que les khans avaient le droit de *Sikké*. On peut voir dans l'histoire ottomane de *Petchoglou* que Mohammed gheraï, à qui la suzeraineté de la Porte paraissait trop onéreuse, et aux exigences de laquelle il voulait se soustraire, allègue en faveur de son indépendance ses droits de *Khotbé* et de *Sikké*.

Après avoir prêté le serment d'obéissance sous ces conditions, Mengli gheraï se rendit en Crimée, désigna son fils Mohammed gheraï pour *kalga* (titre analogue à celui d'héritier présomptif), et lui donna le commandement de la droite de l'armée. Les chefs des tribus de *Karadjou,* qui comprenaient celles de *Baryn*, d'*Arghyn* et de *Captchak*, obtinrent le commandement de l'aile gauche, et les émirs de *Chiryn* celui du centre. Ces dispositions ainsi faites dans les troupes tartares, Mengli gheraï forma le projet de s'emparer du pays situé sur les bords du Volga et appartenant à Seïd Ahmed khan, qui avait régné précédemment en Crimée.

Mengli gheraï se dirigeant vers le pays de Seïd Ahmed, Murteza sultan, l'un des frères du khan, vint se joindre à Mengli gheraï et lui offrir ses services en feignant d'avoir abandonné le parti de son frère. Mengli gheraï l'accueillit avec distinction, et lui fit servir un repas. Les réjouissances du festin laissèrent transpirer le véritable objet de la démarche de Murteza sultan. Mengli gheraï, suffisamment instruit que

بن صاحب سکه وخطبه پادشاه ایکن بنی عزل ونصبه
کم قادر اولور

• Mais ce qui prouve mieux que toute autre chose l'existence de ce droit, ce sont les monnaies, à la vérité assez rares, de Mengli gheraï, frappées à Sulgath en 883, 884, 886, 888 et 892 de l'hégire, sous le règne de Mohammed gheraï, et en 923, sous ceux de Devlet gheraï Ier, de Gazi gheraï II, etc. (J. Fræhn, *Ueber das asiatische Musæum zweiter vorläufiger Bericht.*)

celui-ci n'était venu que pour le sonder et épier ses démarches, le fit emprisonner. Seïd Ahmed, informé de ce qui venait de se passer, après avoir mis en sûreté sa famille et ses richesses dans des lieux inaccessibles sur les bords du Volga, marcha à la tête d'une armée nombreuse, à laquelle vint bientôt se joindre Moumaï beï, l'un des descendants d'Adikou, arrivant comme auxiliaire avec une troupe de Nogaïs. Le combat s'engagea entre ces troupes et celles de Crimée, sous Mengli gheraï et son lieutenant Mohammed. Les troupes du khan de Crimée ne purent soutenir l'attaque de l'ennemi. Mengli gheraï, lui-même blessé, prit la fuite, et, poursuivi par Seïd Ahmed, il entra dans le fort de Karkar, situé dans l'intérieur de la Crimée, et s'y renferma. Seïd Ahmed se jeta de nouveau sur l'armée de Crimée, qui venait d'être battue, et, chargé d'un butin considérable, il s'avança dans l'intérieur du pays. Arrivé près de Sulgath [1], ville fortifiée et l'une des plus remarquables de la Crimée, il en fit le siége. Les habitants de la ville se défendaient vigoureusement. Seïd Ahmed, désespérant du succès de ses armes, eut recours à la ruse. Il envoya aux habitants de la ville un parlementaire qui leur promit, au nom du khan, le pardon de leur résistance et toute sûreté pour leurs familles et leurs biens, pourvu qu'ils lui livrassent la ville de bonne volonté. Les assiégés, sur la foi de la lettre perfide que le khan leur avait envoyée, lui ouvrirent la place en

[1] صلغات Sulgath, appelée aussi قرم Krim ou اسکی قرم Eski krim, ancienne capitale de la Crimée.

vertu d'une capitulation; mais à peine l'eurent-ils fait, que Seïd Ahmed, parjure à sa parole, fit massacrer les habitants et piller la ville. Après avoir enlevé leurs biens et leurs familles, il se dirigea vers Kaffa pour s'en emparer également. Dans ce but, il envoya au gouverneur de la place, *Kasim pacha*, un messager, pour le sommer de reconnaître son autorité et de lui livrer la ville. Kasim pacha, instruit d'avance de ses projets, et sans consulter personne, fit embarquer un de ses officiers sur un vaisseau, avant que l'envoyé de Seïd Ahmed eût eu le temps d'arriver, ensuite il en fit équiper plusieurs autres. Aussitôt que l'envoyé de Seïd Ahmed fut arrivé à Kaffa, le pacha l'invita à venir chez lui, l'accueillit avec distinction et lui fit voir les présents destinés à Seïd Ahmed. Au milieu des cérémonies de cette réception paraît un bâtiment. Il en sort un officier (tchaouch) qui se rend chez le pacha, et lui annonce, en présence de l'envoyé, qu'il vient de quitter Constantinople il y a trois jours; que le sultan, instruit des dommages faits en Crimée par Seïd Ahmed, a déja fait partir une flotte qui ne tardera pas à arriver. L'officier n'avait pas encore achevé de parler, lorsque quelques bâtiments de guerre parurent sur mer, et tirèrent des coups de canon. Alors Kasim pacha s'adressant à l'envoyé, lui dit: Pars et dis au khan ton maître qu'il se prépare au combat. L'envoyé revint près du khan et lui rapporta ce qui s'était passé. Le khan Seïd Ahmed, ne soupçonnant pas l'impossibilité du fait, abandonna son entreprise sur Kaffa, mais dans sa re-

traite il ravagea tout ce qui se trouvait sur son passage. Mengli gheraï, de son côté, informé de tous ces événements, sortit de Karkar. Memich beï, chef de la tribu de *Chiryn*, ainsi que les principaux chefs de celle de *Baryn*, vinrent se joindre à lui et tombèrent à l'improviste sur Seïd Ahmed, qui, loin de s'attendre à cette attaque, donnait des fêtes dans la ville de *Fekeldjik*. Les trésors et les familles enlevés par Seïd Ahmed furent repris par les vainqueurs. Seïd Ahmed, défait complétement, prit la fuite, et se retira dans son pays. Alors Mengli gheraï, voulant tirer vengeance de son ennemi, se dirigea de nouveau vers les possessions de Seïd Ahmed. Mohammed gheraï, kalga, marcha à l'avant-garde en toute hâte, surprit les frères du khan au milieu de leurs discordes, et engagea le combat avec eux. Sur ces entrefaites Mengli gheraï arriva avec ses troupes, anéantit celles de Seïd Ahmed, et transporta les habitants du pays en Crimée [1]. Mengli gheraï prit part ensuite à

[1] Le pays de Seïd Ahmed khan est constamment appelé par l'auteur turc تخت ايل *Takht-il*. Ce mot ne se trouve pas dans nos dictionnaires. Comme nom propre, il ne se trouve pas non plus dans les géographes orientaux qui ont décrit les pays situés sur le Volga. Seïd Ahmed descendait de Toktamisch khan de Captchak, dont la métropole était Cazan. Il paraît que l'auteur turc indique simplement par *Takht-il* la province où résidaient les princes des Tartares de Captchak. Quant à Seïd Ahmed, nous tâcherons de compléter son histoire par quelques détails tirés des chroniqueurs polonais contemporains des événements dont il est question. Seïd Ahmed (appelé par eux *Sachmates* ou *Sadahmates chan Tartarorum Zavolgensium*), ayant conçu le projet de s'emparer de la Crimée, entra en relations avec les rois de la Pologne, et leur demanda un secours de troupes pour chasser les Gheraïs de la

l'expédition du sultan Baïazid en Moldavie, conquit

Crimée, dont le voisinage et les invasions renouvelées presque chaque année inquiétaient continuellement les provinces méridionales de la Pologne. Les rois de Pologne se prêtèrent volontiers à conclure une alliance avec Seïd Ahmed, mais leurs affaires intérieures et les dangers toujours imminents du côté de la Moldavie, ne leur ayant pas permis de mettre aussitôt à la disposition de Seïd Ahmed des forces suffisantes, celui-ci entra à la tête de dix mille hommes en Crimée, où il fit la guerre d'abord avec beaucoup de succès. Forcé ensuite de se retirer, il entra dans les provinces russes appartenant à la Pologne, où son séjour occasionna beaucoup de dommages aux habitants, qui s'en plaignirent au roi de Pologne Alexandre. Peu de temps après, en 1501, Seïd Ahmed se rendit à Radom, où la diète allait se réunir. Accueilli par le roi avec toutes les marques possibles de distinction, il se plaignit ouvertement et en termes acerbes de ce que le roi avait manqué à ses engagements envers lui, et l'avait exposé à des pertes considérables. On lui reprocha son peu d'habileté dans la manière dont il faisait la guerre en Crimée, sa négligence à profiter des circonstances favorables, enfin sa conduite dans les provinces polonaises du Dnieper. Ces reproches donnèrent lieu à un vif ressentiment de la part du khan. Le roi Alexandre, craignant que Seïd Ahmed, de retour chez lui, ne voulût se venger en s'alliant aux Tartares de Crimée, envoya Seïd Ahmed à Troki, en Lithuanie, pour y être détenu, ce que le khan de Crimée sollicitait aussi auprès des Polonais par un messager envoyé à cet effet, dans le but de la tranquillité commune. Quelque temps après, arriv en Pologne une députation des Tartares Nogaïs, pour offrir à Seïd Ahmed le trône et demander son élargissement. Le roi Alexandre l'ayant refusé, Seïd Ahmed parvint à s'échapper de Troki accompagné de quelques Tartares Nogaïs; mais surpris par un détachement de Lithuaniens, qui se trouvèrent par hasard sur son chemin, il fut ramené à Troki, et ensuite renfermé par l'ordre du roi à Kowno, où il termina sa vie. (Martini Cromeri, *De rebus Polonorum*, lib. XXIX et XXX.)

Nous croyons devoir ajouter ici quelques détails sur les familles tartares établies en Pologne, dans les provinces lithuaniennes, au commencement du xve siècle. A la fin du xive siècle, Witold, grand duc de Lithuanie, s'opposait aux invasions des hordes tar-

les places d'Akkerman et de Kilia, servit avec cinquante mille Tartares, comme auxiliaire, dans les guerres du sultan ottoman, et obtint un revenu annuel assigné sur les ports de Kozlew et de Baleklava. Le khan s'étant emparé de plusieurs places situées sur les bords du Dnieper, qu'il avait enlevées au vaïwode de la Moldavie, ces places furent ensuite comprises sous la dénomination de *possessions littorales* et administrées par un aga élevé à ce poste par les khans de Crimée. Akkermann et Kilia furent du nombre de ces possessions.

tares soumises au sceptre de Tamerlan, les combattait souvent avec beaucoup de succès et transportait les prisonniers de guerre dans la Lithuanie. Le nombre de ces Tartares s'accrut ensuite par les fréquentes émigrations de plusieurs familles qui quittaient leurs foyers, embrasés par la discorde et par la guerre civile. Une fois établis en Lithuanie, ils y jouirent de droits égaux à ceux des indigènes, furent admis à l'exercice des droits politiques, en vertu de lettres de noblesse accordées à plusieurs d'entre eux, et bientôt, en 1410, on les vit dans les rangs de l'armée polonaise, à la bataille sanglante livrée aux Chevaliers teutoniques, à Grünwald. Ces familles tartares conservèrent leurs usages et leur religion jusqu'à nos jours, mais le texte de l'Alcoran ne leur étant plus aussi familier qu'il l'était autrefois, ils l'expliquèrent et y ajoutèrent des gloses en polonais. On lit dans Petchoglou le passage suivant :

الى الانه له ده التمش پاره قريه موجود در وهر قريه
ده برر جامعلري اولوب خطبه لرين قرال نامنه قرات
ايدرلرمش وغايت معمور وآبادان كويلر ايمش بلكه هر
برنده نيچه جامع ومسجد اولمغله متحمّل ايكن كفّار
رخصت ويرمز ايمش اسكندر پاشا مرحومك كتخداسى

Mengli gheraï réduisit encore les peuples de la Circassie sous son obéissance. Il fit construire sur le Perekop la palanque de *Ferkkerman*, sur les bords du Dnieper (Boristhène) celles de *Djankerman* et de *Carakerman*, établit une école et fit bâtir une mosquée à *Seladjik*.

Il laissa huit fils, dont les noms étaient : 1° Mohammed gheraï, 2° Behader gheraï, 3° Mahmoud gheraï, 4° Feth gheraï, 5° Bektach gheraï, 6° Mobarek gheraï [1]. Son règne dura quarante-un ans et huit mois. Il vécut soixante et onze ans.

موسى كتخدا كه اهل دلدن بر معتمد آدمدر له ده
تمام اون ييل اسير بند و زندان اولمش ايدى بونلردن
بر نجه آدم ايله ملاقى اولوب احواللرين تفصيل اتدوكين
نقل ايلدى حتّى قرآن عظيمى ينه عربى خط ايله
يازارلر و تفسير اتسه لر له كفره سى لسانيله تفسير
ايدرلر و قراللغه دخى بر و يركو ويرمزلر ايمش انجق
بهر سنه ايجلر ندن او جيوز آدم قرال خدمتنه
كوندروردى ولازم كلن مكاتيب و مرا سلاتى بونلر ارسال
و ايصال ايدرلر و قراللرينك اعتمادى كندو ابناء
جنسلرى اولان كفاردن بو نلره آرتوغمش

[1] Le texte turc n'en nomme que six. Saheb gheraï et Saadet gheraï reparaissent dans la suite comme fils de Mengli gheraï.

MOHAMMED GHERAÏ KHAN,

Fils de Mengli gheraï khan.

Devenu khan en 921 (1515 de J.-C.), il choisit pour kalga l'un de ses frères, Behader gheraï, et en envoya un autre comme otage à la Sublime Porte. Ce fut la première fois que l'on prit une telle mesure. Mohammed gheraï faisait souvent la guerre, tantôt en personne, tantôt en envoyant son kalga avec un ou plusieurs de ses fils, et il retirait toujours de ces expéditions un riche butin. Dans le but d'étendre les limites de son empire, il forma le projet de soumettre toutes les tribus tartares qui habitaient les bords du Volga, et en peu de temps il s'empara d'Astrakan. Comme il voulait aussi réduire les Tartares Nogaïs sous son obéissance, et qu'il semblait préférer le séjour de ces pays à celui de la Crimée, cette circonstance occasionna le retour des troupes tartares dans leurs foyers. Vers la même époque, le khan, instruit par les requêtes qui lui furent adressées, que les gens attachés à la suite des deux sultans Baba gheraï et Gazi gheraï, ses fils, commettaient des injustices envers les habitants d'Astrakan, réprimanda fortement les princes, et fit punir sévèrement les gens de leur suite, qui s'étaient rendus coupables des vexations. Profitant de ces événements, les Nogaïs entraînèrent d'un côté les sultans mécontents dans leurs vues, et d'un autre, se prévalant du retour des Tartares sans la permission du khan, lui persuadèrent qu'il était nécessaire de punir

les rebelles, ajoutant qu'en tous cas ils seraient prêts à lui prêter appui [1]. Le khan se laissa prendre à ces promesses fallacieuses, et peu de temps après, en 928 (1522 de J. C.), Moumaï beï, chef des conjurés, d'accord avec Chefin mirza et plusieurs autres, s'étant emparés, à la faveur d'une nuit obscure, de la personne du khan et de celle de son kalga, les tuèrent avec tous ceux qui les entouraient, enlevèrent tout ce qu'ils trouvèrent d'argent comptant, et se retirèrent le long du Volga. Les habitants de la ville

[1] La construction de ce passage du texte turc est très-embrouillée : on parvient avec peine à découvrir le sujet et le régime de la phrase. En voici le texte :

اول اثناده خانك اوغللری غازی کرای وبابا کرای سلطانلریك اتباعندن حاجی ترخان رعایاسنه رنجیده ایتدکلرینی محمد کرای خانه عرض اولندقده سلطانلره تنبیه واتباعلرندن صاحب جرم اولنلره حقندن کلدکندن طایفهء نوغای سلطانلری دخی کندولرینه اویدروب قریم عسکری ینك بلارخصت عودتندن ناشی طایفهء نوغای خان حضرتلری سزه مخالفه وعصیانده اولانلریك حقندن کلمك لازمدر بو خصوصده سکا معین وقفادار اولورز دیو خان مشار الیه الدایوب طوقزیوز یکرمی سکز سنه سی بر قراکوکیجه رئیس المتغلبین ممای بك...... الی اخ

voisine enlevèrent le corps du khan et le cachèrent [1]. Mohammed gheraï laissa trois fils, 1° Baba gheraï, 2° Gazi gheraï et 3° Islam gheraï. Il régna huit ans et fut assassiné à l'âge de cinquante-huit ans.

GAZI GHERAÏ ET SAADET GHERAÏ.

Les habitants de la Crimée, instruits de ces événements, commencèrent à se repentir du crime qu'ils avaient commis en abandonnant le khan. Après avoir rendu les honneurs funèbres selon les usages tartares, au khan assassiné, ils élevèrent Gazi gheraï au khanat. Celui-ci nomma à son tour Baba gheraï pour son kalga. Cependant les Tartares ayant réfléchi que leur retour dans leurs foyers, sans la permission du khan, avait été la cause principale de sa perte, dans la crainte que le fils ne voulût venger un jour sur eux la mort de son père, commencèrent à se prononcer contre la légitimité de son pouvoir, qui ne lui avait pas été conféré par le sultan ottoman. En conséquence ils envoyèrent Memisch beï mirliwaï de la tribu de Chiryn, à Constantinople, porteur de la relation des événements, et d'une requête tendant à obtenir du sultan le remplacement de Gazi gheraï. A son arrivée à Constantinople, Memisch beï y trouva Saadet gheraï, fils de Mengli gheraï, le même qui avait été envoyé précédemment en otage, et lui fit connaître les événements survenus en Crimée. Saa-

[1] Le texte turc ne dit pas du tout où cet événement a eu lieu. Il paraît cependant que ce fut sur les bords du Volga.

det gheraï fit auprès du sultan les démarches nécessaires, et ayant obtenu l'investiture du khanat, il s'embarqua pour la Crimée. Des contestations s'élevèrent alors entre Gazi gheraï et Saadet gheraï. Une partie des habitants se déclara pour Saadet gheraï, l'autre pour son compétiteur. La lutte était prête à s'engager, lorsque Memisch beï et quelques autres beïs de son rang intervinrent, et, voyant que le parti de Gazi gheraï était le plus faible, conclurent un arrangement en vertu duquel Gazi gheraï serait kalga de Saadet gheraï [1]. Au bout de trois mois, les deux princes arrivèrent à Baktchésérai; mais au moment ou Gazi gheraï se disposait à prêter serment d'obéissance au khan et à baiser le pan de sa robe, un des gens de la suite du khan, conformément aux ordres qu'il avait

[1] On voit par ce récit que les beïs de la tribu de Chiryn jouaient un rôle important dans les affaires de la Crimée. La tribu de Chiryn formait une sorte de noblesse tartare, et surpassait toutes les autres en crédit et en influence politique. Les beïs ou chefs de cette tribu occupaient le premier rang après les membres de la famille régnante, et, regardés comme dépositaires des lois du pays, ils exerçaient souvent un contrôle sévère sur les actes des khans. Les beïs de Chiryn avaient, comme les khans, leurs kalgas et leurs nour eddin, et ils étaient en quelque sorte indépendants des khans dans les affaires de leur tribu. Si un Tartare Chiryn venait à être cité devant le khan pour répondre aux plaintes élevées contre lui, le beï de Chiryn était toujours appelé pour assister au jugement et apprécier l'impartialité de la sentence du prince. L'autorité de ces chefs et la stabilité de leur pouvoir (car un Chiryn beï ne pouvait jamais être destitué) formant un contraste si frappant avec le pouvoir des khans, exposés aux caprices des sultans et de leurs visirs, gênaient beaucoup les Gheraïs, mais ils ne parvinrent à s'y soustraire qu'à l'époque même où les dangers les plus graves commencèrent à menacer leur existence politique.

reçus, le frappa par derrière et le tua. Baba gheraï subit le même sort. Le règne de Gazi gheraï dura six mois; il n'était âgé que de vingt ans.

Saadet gheraï nomma à la place de Gazi gheraï Devlet gheraï pour son kalga. Après quatre mois de règne, Islam gheraï, frère de Gazi gheraï, qui venait d'être assassiné, se présenta en Crimée, comme pour venger la mort de son frère, mais réellement dans le but de s'emparer du pouvoir. Après divers combats qui eurent lieu entre les deux princes, Saadet gheraï, ayant eu l'occasion de se convaincre que le peuple était plus disposé en faveur d'Islam gheraï que pour lui, se démit du pouvoir pour son compte, et en 938, au mois de schewwal (1532 de J. C.), il s'embarqua avec son kalga Devlet gheraï pour Constantinople où, s'étant présenté au sultan, il reçut, avec la promesse d'une pension annuelle, de riches présents. Le règne de Saadet gheraï fut de neuf ans trois mois. Il vécut quarante-six ans.

[1] Petchoglou dit dans son histoire ottomane sous l'année 939 :

مزبور سعادتكراى آستانهٔ سعادته كلوب رويمال ايتدى واللى بيك اقچه‌لق خاصلر ايله اوچيوز بيك اقچه ساليانه احسانيله خانلق منصبندن زياده رعايت وعزة اولندى

ISLAM GHERAÏ KHAN,

Fils de Mohammed gheraï khan.

Devenu khan par usurpation, il nomma kalga Uzbek gheraï, son frère [1]. Au bout de quelques mois, se repentant de sa conduite dans les événements qui avaient eu lieu, il envoya au sultan une requête, par laquelle il renonçait au pouvoir, lui laissant le soin de le conférer à qui bon lui semblerait. Long-temps auparavant, en 921, à l'époque du règne de Mohammed gheraï, Itchim khan, khan de Cazan, étant mort sans héritier, les habitants de cette ville s'étaient adressés à Mohammed gheraï, pour lui demander un prince pour chef. Il leur envoya son frère Saheb gheraï. Celui-ci, après cinq ans de règne, ayant fait le vœu de s'acquitter du pélerinage de la Mecque, abandonna le khanat, et vint à Constantinople offrir ses services au sultan. Sur ces entrefaites arriva la requête d'Islam gheraï, dont il vient d'être question. Islam gheraï fut déposé, et Saheb gheraï élevé à sa place. L'usurpation d'Islam gheraï dura cinq mois. Il mourut à l'âge de trente ans.

SAHEB GHERAÏ KHAN,

Fils de Mengli gheraï khan.

La Porte ottomane s'étant engagée à fournir chaque année, du trésor impérial, une certaine somme à titre

[1] Le texte turc n'en a pas encore fait mention. Voyez ci-dessus, pag. 362.

de solde [1] et les objets nécessaires pour la guerre, on fit embarquer pour la Crimée soixante pièces de canon, mille janissaires, trois cents fantassins et autant de canonniers. Saheb gheraï s'y rendit aussi, et s'assit sur le trône de Crimée. Il nomma Islam gheraï pour son kalga, fit construire une mosquée et une école (*Médréssé*), et pour que Baktchéséraï devînt une ville, il y fit bâtir des palais, des bains, une mosquée et des boutiques. Peu de temps après, instruit qu'Islam gheraï, qu'il avait nommé son kalga, engagé de nouveau dans les voies du crime, tramait des complots contre sa vie, il s'éloigna vers Ferhkerman, et chargea l'émir Baki beï, de la tribu de Mansour, d'ôter la vie à Islam gheraï. Baki beï s'étant acquitté de sa mission, Saheb gheraï appela à la dignité de kalga Ahmed gheraï, fils de Saadet gheraï; mais celui-ci, ayant manifesté quelque opposition contre le khan, Saheb gheraï le fit tuer également, et le remplaça par un de ses fils, Amin gheraï. Ayant ainsi consolidé son pouvoir, Saheb gheraï commença à s'occuper de l'organisation de son empire. Jusqu'à Saheb gheraï les habitants de la Crimée n'avaient pas eu d'établissements fixes : ils habitaient tour à tour les bords des fleuves Djem-djaïk (l'Oural), ceux du Volga, du Terek, du Kouban et du Dnieper (Boristhène). Ils campaient tantôt en dehors, tantôt à Carakerman et

[1] M. de Hammer (*Histoire de l'empire ottoman*, tom. III, pag. 244) appelle cette solde *Sekban akhtchesi*. La milice elle-même connue sous le nom de *Sekban* ou *Seiman* (gardes-du-corps) ne fut créée en Crimée que plus tard, sous Sélim le pélerin.

menaient une vie nomade. Saheb gheraï fit briser les chariots qui leur servaient à transporter leurs familles, partagea les terres, en assigna à chacun une partie suffisante pour sa subsistance, et fit construire des maisons et des villages entiers. Il agrandit le fort de Ferhkerman, et, pour le faire toucher à la mer par les deux extrémités, il fit creuser le canal nommé *Or* (Perecop). Les diplômes délivrés par lui, et constatant les titres de propriété, étaient écrits en langue tartare, et munis du sceau rouge et vert gengiskhanien. Après avoir vaincu Yagmandji, khan d'Astrakhan, et détruit complétement sa puissance, il transporta en Crimée les hommes échappés au glaive, leus femmes et leurs richesses. Il se distingua dans l'expédition du sultan Suleïman contre la Moldavie, entreprise en 945 (1538 de J. C.), et en fut comblé de bienfaits. En 953 (1547 de J. C.), il envoya au service du sultan son fils et kalga Emin gheraï, pour l'accompagner dans la guerre de Hongrie, où il s'acquit une honorable réputation. En 957, ayant appris que Ali mirza, descendant d'Adikou, et l'un des principaux chefs des Nogaïs, se préparait à faire une invasion en Crimée, Saheb gheraï rassembla ses troupes, marcha contre l'ennemi et le défit complétement. Jusqu'à cette époque, les tribus *Chiryn*, *Baryn*, *Arghyn* et *Captchak* étaient connues sous le nom de *Deurt karadjou*, et jouissaient de la plus grande considération. Saheb gheraï releva la tribu *Sidjewit*, et pour récompenser Baki beï, un des chefs de *Mansour*, des services qu'il lui avait rendus, en assassi-

nant Islam gheraï, il lui adjoignit la tribu d'*Ataï-khodja*, et l'éleva au-dessus des autres chefs. Vers cette époque, Saheb gheraï, ayant entrepris l'expédition de Circassie, passa près de Kaffa, où un officier de sa suite l'invita à venir chez lui, et le traita magnifiquement. Le khan descendit dans le jardin de son intendant (*Nazir*). Au milieu du repas, une foule nombreuse s'y rassembla. Le khan ayant fait venir les Sipahis, leur adressa des admonitions et leur fit des reproches au sujet de leur conduite. Les Sipahis, irrités, se récrièrent que le pain qu'ils mangeaient, ils le devaient au sultan; à quoi le khan répondit que ces bienfaits lui avaient été accordés en récompense des services qu'il avait rendus hors de Kaffa [1]. A cet incident vinrent se joindre les intrigues des principaux habitants de Kaffa, qui finirent par perdre Saheb gheraï. Pendant son séjour à Constanti-

[1] بر مقدار رعایا کلوب سپاهیلر کتوروب نصیحت
وتعذیر ایلدوکنده سپاهی تحمل ایتمیوب بره بو اتمك
پادشاه احسانیدر دیدکنده خان مشار الیه کفه
قصبه‌سنده طوب منزلندن طشره‌سی خدمت مقابله‌سنده
بزلره ویریلمشدر

Il est difficile de bien saisir le sens de ces entretiens. N'ayant qu'un seul manuscrit sous les yeux, nous ne pouvons juger de ce qu'il peut y avoir d'omis ou de fautif. Il paraît que les paroles du khan Saheb gheraï furent de nature à pouvoir être interprétées différemment, car, comme on le voit par la suite, l'affaire des Sipahis fut envenimée par ses ennemis, qui entouraient le sultan, et contribua à lui attirer sa disgrâce.

nople, le khan avait souvent avec le sultan Suleïman des conférences secrètes, dont le résultat était le changement fréquent des grands visirs. Le khan ne pouvant cependant, malgré ses insinuations réitérées, persuader le sultan, ni empêcher que Rustem pacha ne fût élevé au visirat, celui-ci, parvenu à ce poste, envoya secrètement aux principaux habitants de Kaffa une lettre dans laquelle il leur disait : « Faites entendre que le « khan trahit le sultan, et vous mériterez mes bonnes « grâces. » Les seigneurs de Kaffa résolurent de profiter de l'occasion qui se présentait à eux, et, donnant à l'affaire des Sipahis un caractère différent et conforme à leurs vues, ils représentèrent dans un rapport adressé à la Porte, que le khan voulait s'emparer de Kaffa, et qu'il ne cherchait qu'une occasion favorable. Tandis que les choses se passaient ainsi en Crimée, Sefa gheraï, khan de Cazan, venait de mourir, et le trône devint vacant. Les deux fils du défunt, Boulukh et Mobarek gheraïs, se trouvant en Crimée, les envoyés de Cazan chargés d'offrir le pouvoir à Boulukh gheraï vinrent le déclarer à Saheb gheraï; mais celui-ci, ayant quelques ressentiments contre les deux princes, les renferma dans le fort d'Akkerman. D'un autre coté, Devlet gheraï se trouvant à Constantinople, où il était allé avec Saadet gheraï, pour prêter serment d'obéissance au sultan, on sollicita l'investiture du khanat de Cazan en faveur de Devlet gheraï : sur ces entrefaites arrivèrent les représentations des seigneurs de Kaffa. Alors le sultan nomma Devlet gheraï khan de Crimée, et fit entendre à Saheb gheraï qu'il allait

être destitué. Cependant pour que le khan se méprît sur ses véritables intentions, le sultan, cédant d'abord aux remontrances arrivées de Kaffa, envoya à Saheb gheraï l'ordre de faire la guerre aux tribus de la Circassie. Saheb gheraï obéit à l'ordre du sultan, et envoya son kalga Emin gheraï à la tête de vingt mille Tartares pour garder les environs de Ferhkerman. Lui-même il marcha sur *Jaja* avec une partie de ses troupes. Pendant ce temps, le nouveau khan, Devlet gheraï, arriva à Akkerman sous le nom de khan de Cazan; de là il alla en bateau au port de Kozlow, et, entré en 958 (1551 de J. C.) à Baktchéséraï, il fit mettre en liberté les sultans emprisonnés à Akkerman. Les chefs tartares présents en Crimée embrassèrent son parti. Emin gheraï, fils et kalga de Saheb, instruit de ces événements, marcha à leur rencontre; mais ses troupes, ayant été battues à Alma, passèrent à Devlet gheraï. Emin gheraï se sauva à Sultan Bazar, résidence habituelle des kalga. Lorsque ces nouvelles furent parvenues à Saheb gheraï et à ceux qui l'entouraient, ses troupes se dispersèrent aussi. Le khan se proposa de partir seul, et entra à Temrouk, suivi des janissaires. Le gouverneur de la forteresse lui montra le firman du sultan et lui conseilla de renvoyer les troupes ottomanes, et de ne pas prolonger son séjour dans la ville. Le khan y resta cependant, jusqu'à ce que Boulukh gheraï sultan, envoyé par Devlet gheraï dans cette ville, vînt lui ôter la vie. Saheb gheraï régna dix-neuf ans.

DEVLET GHERAÏ KHAN,

Fils de Mobarek gheraï khan.

Devenu khan en 958 (1551 de J. C.), Devlet gheraï nomma Boulukh gheraï sultan pour son kalga; mais celui-ci, ayant manifesté quelque opposition à la volonté du khan, le khan le fit mourir et éleva à sa place son propre fils Ahmed gheraï. Devlet gheraï entreprit l'expédition d'Astrakhan, et il en revenait chargé de butin, lorsque le célèbre Schermet Oglou se présenta avec ses troupes pour lui disputer le passage. Le khan, ne pouvant lui échapper, fut forcé d'accepter la bataille. Déjà le kalga Ahmed gheraï, Hadji gheraï, tous deux fils du khan, cinq autres princes (sultans), plusieurs chefs et un grand nombre de simples soldats avaient succombé; les troupes tartares étaient près d'éprouver une défaite complète, et le khan, abandonnant ses troupes, ne pensait plus qu'à aller défendre la Crimée, lorsque Mohammed gheraï, fils du khan, qui, honteux de rester inactif, avait réuni des troupes sans attendre la permission de son père, et s'était mis en marche, arriva au moment où le combat durait encore. Les troupes du khan, renforcées par ce secours, reprirent courage et remportèrent la victoire.

En récompense de ce service éminent, le khan nomma Mohammed gheraï son kalga. En 979, il marcha contre Moscou, dont il fit le siége pendant quarante jours [1]. En 987 (1570 de J. C.), il fit

[1] L'expédition de Moscou, dont il est ici question, n'est pas la

construire le fort d'Islam kerman. En 982 (1574), il ravagea la Moldavie et mourut de la peste en 985

seule qu'ait faite Devlet gheraï. Petchoglou parle dans son histoire ottomane, à l'année 961, d'une éclatante victoire remportée par le khan sur les Moscovites. Voici le passage :

بحمد الله والمنة بو سنهٔ مباركه ده اهل اسلامه
نصيب اولان فتوحات جميله معلوم دكلدر كه بر قاچ
سنه‌دن برو واقع اولمش اولا بو جمله دن بر محاربه
عظيمه وبر فتح جسيمه دركه قريم خانى دولت كراى
خانه ميسّر اولمش در بو اثناده عرضلرى كلوب اعلام
ايتمش كه روس مخصوص بانى اولان ايوان نام بد نام
الچمش بيك مقدارى عسكر هزيمت اثر منتهى قلمش
واوّل بهارده غارت اسلام ايچون زياده تدبير وتداركلر
كورمش چون احوال بو جانبه منعكس اولدى بلا
اهمال اوزرلرينه محمّد ميرزا نام كارآزما نيجه بيك تاتار
صبارفتاره سردار نصب اولنوب ارسال اولندى كفرا
بد بيار تاتارك كلمه سندن خبردار اولوب استقبال ايدرلر
وقت ظهر ايمش نار جنك وقتال اشتعال بولور اول كيجه
طرفين آسايش اتمزلر صباحه دكن جنك ايدرلر چون
صباح اولور جنك ازدياد بولور وبالجمله وقت چاشت
ايمش نسيم نصرت جانب اسلامدن اسوب كفار نا بكار
محل كارزاردن اختيار فرار ايدرلر غـــزات دخى تعقيب

(1578) à Baktchéséraï, après un règne de vingt-sept ans et quatre mois, dans la soixante-septième année de son âge [1].

MOHAMMED GHERAÏ KHAN,

Fils de Devlet gheraï.

Mohammed gheraï, élevé en 985 (1578) à la dignité de khan, nomma Adil gheraï pour son kalga. L'année suivante, il réunit les troupes commandées par le kalga à celles de Gazi gheraï, de Saadet gheraï et de Mobarek gheraï, et les envoya contre la Perse. Arès khan, khan du Chirwan [2], combattait déjà cou-

ايدوب سوروب كيدرلر علم الله التمش بيك كافردن اقلّ
قليل خلاص اولور ديو اعلام اتمش

[1] C'est à l'époque de Devlet gheraï qu'il faut rapporter le projet de la réunion du Don avec le Volga par un canal creusé dans le pays où ces deux fleuves se rapprochent le plus. Petchoglou en parle dans son histoire ottomane à l'année 976, ainsi que l'auteur du Djihan numa, dans sa description du *Turkestan*. Ce projet, entrepris dans le but de faciliter les transports et les approvisionnements des troupes ottomanes en cas de guerre contre la Perse, fut suivi avec beaucoup de zèle; toutes les tribus tartares devaient y contribuer. Déjà le travail était avancé jusqu'au tiers, lorsque le bruit se répandit parmi les Tartares, que l'hiver prochain serait très-rigoureux, et qu'il commencerait même avant l'époque ordinaire. Tout à coup les nombreux travailleurs se dispersent, abandonnent leurs outils et s'en vont chez eux. On attribua ces bruits au khan, qui croyait son existence ou du moins son indépendance menacée par une entreprise qui rapprocherait trop de son empire les forces ottomanes, et qui leur faciliterait les moyens d'agir contre lui.

[2] Le titre de khan se donne en Perse aux gouverneurs des pro-

rageusement contre Osman pacha. Le quatrième jour de ces engagements, les sultans précités étant arrivés avec des troupes tartares, les Persans furent défaits, et leur chef, Arès khan, tomba entre les mains des Tartares, qui l'amenèrent devant le pacha, où il fut mis à mort. Cependant Artougdi khan et quelques officiers supérieurs (sultans), étant parvenus à se sauver, se retirèrent avec les troupes qui leur restaient, transportèrent leurs familles de l'autre côté du fleuve Kour, dans le pays de Hélo, se retranchèrent dans les lieux inaccessibles de ce pays, et en confièrent la garde aux *Kizilbach* [1]. Le visir Osman pacha, qui en fut instruit, envoya contre eux le frère du khan de Crimée, qui, sans engager une bataille, enleva les trésors d'Arès khan, sa femme, les filles de son harem belles et en âge d'être mariées, des filles esclaves et son fils naturel. Il y tua un grand nombre de kizilbach. Deux mille chameaux chargés et divers troupeaux tombèrent également au pouvoir des Tartares. Après tant de revers, trente à quarante mille Persans, ayant à leur tête un jeune prince de la famille régnante, s'avancèrent vers *Chamakh*, et y assiégèrent Osman pacha. Les Persans en faisaient le siége depuis dix jours, lorsqu'un officier tartare passa chez eux et leur apporta la nouvelle que le pacha venait

vinces. Le titre de *sultan*, inférieur à celui des khans, se donnait en Perse à des officiers de l'armée commandant les légions.

[1] C'était un corps de cavalerie composé, pour la plupart, de la jeunesse des plus nobles familles de la Perse. Plus tard les Turcs donnèrent ce nom à tous les Persans en général.

d'écrire aux chefs tartares une lettre par laquelle il leur faisait connaître sa position et les pressait de venir à son secours. Aussitôt les Persans abandonnent le siége de Chamakh. Dans leur retraite, les troupes tartares les surprirent près de Mahmoud-abad. Après un engagement qui eut alors lieu, les deux armées ennemies se retirèrent. Les Persans s'en allèrent de leur côté, les Tartares se dirigèrent vers Demir capou [1]. Osman pacha, délivré des assiégeants, sortit pour procurer des approvisionnements à son armée, et se rendit à Demir capou, où il eut une entrevue avec les princes tartares; mais à peine y fut-il arrivé, qu'on vint lui apprendre que les troupes persanes étaient entrées dans les provinces de Cara-bagh et de Moghan. Alors Osman pacha envoya contre les Persans Adil gheraï, à la tête d'une partie des troupes tartares. Celles-ci, entourées de tous côtés par une armée nombreuse, furent battues; Adil gheraï fait prisonnier fut mis à mort.

Les troupes tartares furent reconduites en Crimée par les princes qui étaient à leur tête. Le khan de Crimée, ayant appris la mort de son kalga Adil gheraï, Alp sultan fut appelé à le remplacer. Le khan, pour calmer les esprits, créa une nouvelle dignité, celle de second héritier présomptif, et la conféra à Saadet gheraï sultan. Comme son gouverneur avait le nom de Nour eddin Mirza, le surnom de Nour

[1] *Demir capou* en turc, *Bab ul-ebwab* ou *Bab ul-hadid* en arabe, est le nom donné à la ville de Derbend, située sur la côte occidentale de la mer Caspienne.

eddin fut attaché depuis cette époque à cette nouvelle dignité [1].

Seconde époque.

Le khan Mohammed gheraï ayant reçu l'ordre de marcher contre la Perse, y envoya Murad gheraï son fils, et après avoir fait des excursions dans les pays voisins, il revint en Crimée. En 987 (1579), désigné de nouveau par l'ordre du sultan pour faire la guerre aux Persans, il partit de Baktchésérai à la nouvelle lune de djoumadzi el akhir de la même année. Il éleva Mohammed, beï du sandjak d'Azow, au commandement de dix mille Tartares, et l'envoya au-devant de lui. Après une marche de soixante et quatorze jours, celui-ci rejoignit Osman pacha, à qui son arrivée causa une grande joie. Le khan lui-même ne tarda pas à arriver et fut accueilli par le pacha. Les troupes persanes, sous leur chef Mohammed khan, faisant des efforts pour s'emparer de Chamakh, le khan tartare survint avec ses troupes, et passa au fil de l'épée un grand nombre de Persans. La populace des pays adjacents

[1] Nous avons traduit par *gouverneur* le mot اتالق du texte turc. Cette signification ne se trouve pas dans les dictionnaires. On trouve dans Méninski sous le mot باباالق, formé de بابا, comme *atalik* de celui de *ata*, les significations suivantes : *paternitas*, pater adoptivus, vitricus.

M. Senkowski, dans son ouvrage sur la Boukharie, donne à ce mot la signification de celui de لالا *lala*, dans le langage de Constantinople. Le mot *atalik* peut avoir le même sens que اتابك *atabek*, nom donné aux tuteurs des princes mineurs sous les Seldjoukides, et *baba khan*, dans l'Inde, sous les empereurs de la famille de Timour. Le sultan ottoman appelle souvent son grand-visir *lala*, gouverneur, précepteur.

s'étant rassemblée dans la ville de Bakou, le khan tartare envoya son fils pour la repousser, et celui-ci en tira une vengeance éclatante. Mohammed gheraï, assisté de la faveur divine, ravagea les provinces persanes adjacentes. Après tant de services rendus à la Sublime Porte, le khan crut pouvoir se dispenser de nouveaux efforts. Il ne voulut pas hiverner dans le Chirwan; d'abord il eut recours à différents prétextes, et ensuite, après y avoir laissé son fils Gazi gheraï, il revint en Crimée. Son retour excita la colère du sultan, et contribua à perdre le khan. En effet, le khan, fier d'appartenir à la race de Gengiz khan et d'être de père en fils le protégé de la dynastie ottomane, avait refusé d'abord d'aller faire la guerre en Perse; pressé par les ordres émanés de Constantinople, il y marcha malgré lui, et s'en retourna promptement. D'ailleurs les habitants de Kaffa élevaient des plaintes contre lui, et lorsqu'un ordre du sultan lui était transmis, il refusait d'obéir, en disant qu'il n'était pas un beï sujet de la Porte, mais bien un prince indépendant. Le sultan, indigné de sa fierté, envoya à Osman pacha, qui était alors à Kaffa, l'ordre de punir le khan rebelle. Osman pacha représenta au sultan qu'ayant peu de forces à sa disposition, et que d'ailleurs les affaires persanes n'étant pas terminées, une telle mesure ferait surgir de grands embarras. Lorsque ce rapport fut mis sous les yeux du sultan, il écrivit au pacha d'exécuter sur-le-champ ses ordres, et celui-ci s'en occupa immédiatement. Le khan, revenu en Crimée, sé-

journa à Eski krim, et invita le pacha à se rendre chez lui; mais ce dernier, préoccupé d'autres soins, et d'ailleurs refroidi dans ses rapports avec le khan, ne se rendit point à son invitation. Alors le khan fit éclater son ressentiment, et assiégea la ville de Kaffa. Son kalga, Alp gheraï, l'abandonna peu après, et, préférant secourir le pacha, il alla à Kaffa. Osman pacha, dans le but de diviser les forces du khan, fit courir le bruit qu'Alp gheraï était khan, et que le khan Mohammed était destitué; mais comme personne n'ajoutait foi à cette nouvelle, les deux partis devaient nécessairement en venir aux mains. Après quarante jours de siége, on vit arriver (en 992 de l'hégire) à Kaffa, Kilidj Ali pacha pour appuyer Islam gheraï, qui venait d'être élevé par le sultan au khanat. Dès qu'il fut entré avec la flotte dans le port de Kaffa, Ali beï, émir de la tribu de Mansour, embrassa le parti du nouveau khan, et ses troupes suivirent bientôt son exemple. Mohammed gheraï, dans l'intention de se réfugier auprès des Tartares Nogaïs du Volga par Ferhkerman, alla à Fekeldjik. Son ancien kalga, Alp gheraï, envoyé par le nouveau khan, l'y atteignit et lui ôta la vie, ainsi qu'à son fils Sefa gheraï. Le règne de Mohammed gheraï dura sept ans et trois mois. Il périt à l'âge de cinquante-deux ans [1].

[1] Tous les détails relatifs à la part que le khan Mohammed avait pris dans la guerre de Turquie contre la Perse s'accordent exactement avec le récit qu'en fait Petchoglou (Man. de la Bibl. royale, nº 72). Les derniers événements qui ont précédé la chute de Mohammed, ainsi que les motifs du ressentiment du sultan,

ISLAM GHERAÏ KHAN,

Fils de Devlet gheraï khan.

Parvenu au pouvoir en 992 (1584 de J. C.), il nomma Alp gheraï son kalga, et conféra le rang de Nour eddin à Mobarek gheraï. Quatre mois après son avénement au trône de Crimée, Saadet gheraï, fils du khan Mohammed, vint en Crimée à la tête des Tartares Nogaïs, et fit la guerre à Islam gheraï durant trois années. S'étant emparé de la ville de Baktchéséraï, Islam gheraï se réfugia à Kaffa, et instruisit la Sublime Porte de sa situation. Aussitôt l'ordre fut donné au grand visir Osman pacha de marcher contre les rebelles et de les anéantir. Les beïs de Kaffa et la plupart des habitants de la Crimée, ayant réuni leurs efforts à ceux des Ottomans, une bataille eut lieu dans les plaines d'Andal, dans laquelle Esni beï, chef des Nogaïs, et quelques autres chefs de son rang, furent tués. Saadet gheraï, défait complétement, prit la fuite, et Islam gheraï se trouva ainsi rétabli dans ses états. Peu de temps après, Saadet gheraï, à qui la dernière défaite n'avait pas fait abandonner ses projets, ayant appelé à son secours les Tartares et les Cosaques du Don, résolut de nouveau de disputer le pouvoir à Islam gheraï. Lorsque celui-ci en fut instruit, il envoya contre lui son kalga Alp gheraï et le nour eddin Mobarek gheraï. Dans un combat qui s'en sui-

sont presque textuellement empruntés par notre auteur à la chronique de Petchoglou.

vit, Mobarek, frère de Saadet gheraï, et un grand nombre des plus braves d'entre les Nogaïs succombèrent. Saadet gheraï prit la fuite, et alla se fixer parmi les Nogaïs, où il mourut en 999 (de l'hégire), après avoir habité ce pays pendant huit ans. Il régna en Crimée deux ans comme usurpateur, et mourut dans la quarantième année de son âge. Voici les noms des tribus issues d'Adikou qui appuyaient les entreprises de Saadet gheraï : *Fesal, Orak, Moumaï, Mansour, Tokouz, Yedisan, Djembouboluk, Yedidjek oglou* [1]. Islam gheraï, après avoir éprouvé tant de vicissitudes et surmonté tant d'obstacles, s'affermit sur le trône. Il entreprit une expédition contre la Circassie et en revint chargé de butin. Informé que le vaïwode de Moldavie avait tenu contre lui des propos malveillants, il entra, sans la permission du sultan, en Moldavie, et la ravagea. Le sultan, l'ayant appris, lui ordonna de restituer tout ce qu'il avait enlevé. Le khan obéissait à cet ordre lorsque la mort le surprit à Akkerman, en 996 (1588 de J. C.). Il régna quatre ans.

(*La suite au prochain numéro.*)

[1] Les noms de ces tribus sont cités également par M. de Hammer (*Histoire ottomane*, vol. IV, pag. 169), d'après le manuscrit *Es sebi es seïar*. Il est cependant à observer qu'Adikou ne devrait pas entrer dans le nombre, ce nom étant générique pour les Nogaïs. Au lieu de *Fesal*, M. de Hammer a *Kossaï*, différence qui tient probablement à l'absence d'un point diacritique dans notre manuscrit. Our Mohammed ne se trouve pas dans notre auteur.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 2 septembre 1833.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. le colonel LAZAREFF.
Adolphe DESVERGERS.
BONNETTI, homme de lettres.

M. H. Haïman Wilson, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, écrit au Conseil pour lui adresser les remercîments de la Société, pour l'envoi des nos 50 et 51 du Journal asiatique, fait à la Société du Bengale.

M. Harkness, secrétaire de la Société asiatique de Londres, écrit au Conseil pour le remercier de l'envoi du Rapport sur les travaux de la Société pour l'année 1833, adressée par le Conseil à la Société asiatique de Londres.

M. Lewis d'Acosta écrit au Conseil en lui adressant le prospectus et le spécimen d'un ouvrage sur l'histoire universelle, traduit par lui en persan. L'auteur envoie en même temps au Conseil un exemplaire des Éléments d'histoire naturelle ancienne et moderne du Rév. Ed. Nares, traduits en hindoustani par M. d'Acosta. Les remercîments du Conseil seront adressés à M. d'Acosta. Le prospectus et le spécimen de l'ouvrage de M. d'Acosta sont renvoyés à la commission du Journal.

M. Cahen écrit à la Société en lui adressant le quatrième volume de sa traduction de la Bible. Les remercîments de la Société seront adressés à M. Cahen.

M. Mohl, au nom de la commission nommée dans la

dernière séance, propose d'admettre comme membres étrangers de la Société MM. Prinsep et Harkness, secrétaires, l'un de la société asiatique de Calcutta, et l'autre de la Société asiatique du Bengale. Cette proposition est adoptée.

M. Brosset lit un extrait d'une traduction de la vie du prince royal David, en géorgien, qu'il se propose de publier.

LETTRE AU RÉDACTEUR DU JOURNAL ASIATIQUE.

Monsieur,

Vous avez inséré dans le cahier de juillet dernier du *Nouveau Journal asiatique*, un essai sur la langue et la littérature persanes, par M. de Hammer, essai qui ne pouvait manquer d'attirer mon attention, à raison de la renommée de l'auteur. Mais j'ai cru m'apercevoir que ce savant, entraîné sans doute par le désir d'augmenter les rapports observés jusqu'ici entre le persan et l'allemand, a admis légèrement bien des suppositions dont la critique a droit de lui demander la preuve. Je me bornerai à les énoncer.

1° *Sister* en persan, *sœur*, fait au pluriel *sisteran*, ce que l'auteur compare à l'allemand *schwestern*. Dans lequel des douze dialectes de la langue persane trouve-t-on le mot *sister?*

2° La finale allemande *heit*, comme dans *freyheit*, se retrouve dans la finale persane *het*, dit l'auteur, qui donne pour exemple *ferahet*. Mais *ferahet* est une contraction pour *ferahakht* فراهخت, et, pour avoir le droit de regarder *het* ou *hakht* comme une terminaison servant à former des dérivés, il faudrait en produire plus d'un exemple.

3° J'ai peine à reconnaître quelque analogie entre la finale allemande *keit*, indiquant les qualités abstraites, comme dans *seligkeit*, *schamhaftigkeit*, et la finale per-

sane *éghi*, qui n'est qu'une permutation euphonique de *ehi*, comme dans *bendéghi*, esclavage, venant de *bendèh*, esclave.

4° Il me semble qu'il y a bien peu de rapport entre la finale allemande *er*, comme dans *lehrer*, *erloeser*, etc., et le monosyllabe persan *ghar* ou *gher*, qui signifie *faiseur*, et qui entre en composition, comme dans *djenk-gher*, celui qui fait la guerre, *âhenghér*, celui qui travaille le fer, etc.

5° Il ne faut pas être fort difficile en fait d'étymologies, ce me semble, pour rapprocher les terminaisons allemandes *ich* et *licht*, des terminaisons persanes *nac* et *lakh*.

6° N'est-ce pas une chose hasardée de prétendre que l'*â* long, par lequel commencent les verbes persans *âwerden*, *âmâden*, *ârâsten*, est une particule qui répond aux prépositions grecques ἐπὶ et ἀπὸ, et aux particules allemandes *an*, *ab*, *auf*? A-t-on jamais vu cette prétendue particule *â*, isolée? et a-t-on par hasard rencontré quelque part les verbes *werden*, *mâden*, *râsten*, dépouillés de cette particule?

7° Si *fer* est une particule servant à former un composé dans les mots persans *ferakhten*, *fermouden*, *ferman*, *feramousch*, qu'on nous montre donc les racines *akhten*, *mouden*, *man*, *âmousch*.

8° Où l'auteur a-t-il trouvé les mots persans *ferzanèh*, entendu, et *fernoud*, entendement, qu'il compare, très-heureusement sans doute, avec l'allemand *verstanden* et *vernunft*? *Fernoudrouba* a certainement beaucoup de ressemblance avec l'allemand *vernunftraubend*; mais il faudrait, avant de tirer de là quelque conséquence, prouver que *fernoud* signifie effectivement en persan *entendement*. Suivant le lexique *Burhani kati*, il veut dire *argument*, *preuve*.

9° En parlant de l'*i* d'*izafet* ou signe d'annexion, qui, pour le dire en passant, n'est pas bref, comme l'auteur l'assure, mais ou bref ou long, *ad libitum*, on donne pour

exemple *ghermii souné*, la chaleur du soleil, en allemand *die Wærme der Sonne*, et on ne manque pas d'observer qu'en vieux allemand on disait aussi *sune* au lieu de *sonne*. Je le veux, mais, encore une fois, dans lequel des douze dialectes de la Perse, le soleil, au lieu de se nommer *hour, khour, khourschid* ou *áftâb*, s'appelle-t-il *soune?*

Je pourrais bien faire encore quelques autres questions, mais je me borne à celles-ci, auxquelles je désire beaucoup recevoir une réponse satisfaisante : car je ne doute nullement de l'analogie que M. de Hammer admet entre le persan et l'allemand, mais je crains qu'il n'ait fait tort à la cause qu'il défend, en employant de mauvais arguments. J'apprendrais avec plaisir que ma crainte est mal fondée, et c'est dans cet espoir que je vous prie de donner place à cette lettre dans un des cahiers du *Journal asiatique*.

Agréez, Monsieur, etc. *DANISCHDJOUI*.

BIBLIOGRAPHIE.

ADDITION À LA LISTE DES OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ, INSÉRÉE DANS LE NUMÉRO DE SEPTEMBRE.

De l'Asie, ou *Considérations religieuses, philosophiques et littéraires sur l'Asie;* ouvrage dédié à M. le baron Silvestre de Sacy, par Mme V*** de C***. 4 volumes in-8°. Offert par l'auteur.

Asiatic Researches of the Society instituted in Bengal, etc. tom. XVII, in-4°; offert par la Société.

Traité grammatical sur la langue tamoule, en tamoul, in-4°, imprimé à Chinnapatnan; offert par M. Blin.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

NOVEMBRE 1833.

INTRODUCTION

Au traité d'astronomie d'Aboul-Hhassan Ali, intitulé :

جامع المبادى والغايات

« Collection des commencements et des fins [1]. »

Tandis que l'Europe chrétienne restait plongée dans les ténèbres du moyen âge, les Arabes, que leurs conquêtes et des rapports multipliés avec les peuples

[1] Sur la proposition de M. le Garde des Sceaux, le Roi a autorisé l'impression aux frais de l'État, à l'Imprimerie royale, de la traduction que nous a laissée M. Sédillot, du traité d'Aboul-Hhassan, sur les *Instruments astronomiques des Arabes,* et qui mérita en 1810 l'un des grands prix décennaux. Cette publication sera faite par M. Sédillot fils, professeur d'histoire au Collége royal de Henri IV, membre de la Société asiatique, etc., initié de bonne heure aux travaux de son père sur l'histoire de l'astronomie chez les Orientaux, et appelé à en être le continuateur par le vœu du Bureau des Longitudes et de M. le baron Silvestre de Sacy. (*Moniteur* du 2 août 1833.)

L'*Introduction* que nous offrons à nos lecteurs doit être imprimée en tête du traité d'Aboul-Hhassan.

vaincus avaient conduits à un degré de civilisation avancé, cultivaient les sciences et les lettres, et s'appropriaient les travaux des Grecs.

Dès le milieu du VIII[e] siècle, le khalife Al-Manzor encourageait spécialement l'astronomie, et l'un de ses successeurs, Al-Mamon, qui régnait à Bagdad en 814, faisait traduire l'Almageste, et répandait ainsi dans son empire les connaissances astronomiques de l'école d'Alexandrie; mais jusqu'au commencement de notre âge, les écrits des astronomes arabes étaient en général peu connus.

Le seul ouvrage important que l'on pût citer, l'*Introduction* aux tables de Mohammed Ben Geber Albatani, nommé par le traducteur Albategnius ou Albategni, écrit au IX[e] siècle, et commenté avec soin par Regiomontan, paraissait indiquer que les Arabes, imitateurs scrupuleux des Grecs, en avaient conservé les théories générales, qu'ils avaient seulement un peu perfectionné les instruments, mieux déterminé l'obliquité de l'écliptique, l'excentricité du soleil, son mouvement moyen, et la précession des équinoxes; qu'ils avaient employé les sinus au lieu des cordes dans les calculs astronomiques, mais qu'ils n'avaient pas été plus loin, et que, pour signaler de nouveaux progrès, il fallait recourir aux astronomes européens du XVI[e] siècle.

Quant au livre de Ahmed ebn Ketir de Forgana, ou Alfragan, qui vivait vers 950, on n'y avait trouvé qu'un extrait superficiel de Ptolémée, une copie de quelques chapitres d'Albategni; et Thebith ben Cho-

rath, que Delambre appelle à juste titre le *Ronsard* de l'astronomie, s'était jeté dans des aberrations qui lui ôtaient toute autorité.

Albategni semblait donc avoir seul des titres à l'estime des savants, et en effet Bailly le présentait comme le plus grand astronome qui *eût paru sur la terre depuis Ptolémée jusqu'à Regiomontan.*

La traduction de quelques chapitres d'Ebn Jounis, par M. Caussin, avait bien fait connaître, en 1804, des observations d'éclipses et de conjonctions de planètes, utiles pour la détermination des moyens mouvements; mais la doctrine, les méthodes, en un mot l'histoire de la science restaient dans l'obscurité. M. de Laplace écrivait que l'activité des astronomes arabes s'était bornée aux observations, et qu'ils n'avaient rien ajouté aux hypothèses de Ptolémée; M. Delambre, que leur principal mérite était d'être venus sept à huit cents ans plus tard; qu'ils avaient mieux déterminé ce qui n'avait été qu'ébauché par les Grecs, mais qu'ils ne paraissaient pas même avoir entrevu le besoin de rien changer aux théories.

Telles étaient les seules notions que l'on possédât, lorsque M. Sédillot, soupçonnant chez les Arabes des travaux plus étendus, plus parfaits, se livra à des recherches approfondies sur ce sujet, et commença cette série de découvertes que M. Delambre cite avec les plus grands éloges dans son Histoire de l'astronomie au moyen âge, publiée en 1819. Nous ajouterons, pour nous servir des expressions d'un savant célèbre: *La haute opinion qu'avait M. Delambre des résul-*

tats obtenus par M. Sédillot n'est pas le témoignage du moment; c'est le jugement impartial de l'histoire porté il y a plus de douze ans par un des hommes qui ont le plus honoré la France.

M. Sédillot commence par compléter la traduction du Ms. d'Ebn Jounis, tiré de la bibliothèque de Leyde; il retrouve vingt-huit nouveaux chapitres de cet astronome dans un ouvrage d'Ebn-Schathir, et nous montre des progrès dont nous n'avions aucune idée; un grand nombre de pratiques et de règles qui rapprochent la trigonométrie arabe de celle des modernes, l'emploi des tangentes et des sécantes comme moyen subsidiaire en certains cas plus compliqués, des artifices de calcul qui n'ont été imaginés en Europe que dans la première moitié du XVIIIe siècle, voilà ce que M. Sédillot nous donne d'après ces derniers chapitres d'Ebn Jounis [1].

Mais ce n'est pas tout; il existait un almageste d'Aboul-Wefa, astronome de Bagdad, qui vivait au Xe siècle, contemporain d'Ebn Jounis; et il se trouvait dans plusieurs bibliothèques. Weidler le cite en passant; il paraît que personne n'avait pris la peine de le lire; il contient les formules des tangentes et des sécantes, des tables de tangentes et de cotangentes pour tout le quart de cercle. Aboul-Wefa en fait le même usage qu'on en fait aujourd'hui dans les calculs trigonométriques; il change les formules des triangles; il en bannit ces expressions composées si incommodes où se trouvaient à la fois le sinus et le cosinus de l'in-

[1] Voy. Delambre.

connue; il complète enfin la révolution dont l'auteur était incertain; on en faisait sans aucun fondement honneur à Regiomontan, qui n'avait jamais été plus loin ni même aussi loin qu'Ebn Jounis; on n'en a joui en Europe que six cents ans après l'invention première par les Arabes, dont malheureusement les ouvrages n'ont pas été assez répandus.

Animé par ce succès inespéré, M. Sédillot étend ses recherches aux astronomes persans et tartares; il nous apprend que le catalogue d'Ulugh-Beig est vraiment original comme celui d'Hipparque, et que toutes les étoiles en ont été réellement déterminées par des observations nouvelles; que tous les autres catalogues ne sont que des copies de Ptolémée, qui avait copié Ménélaüs, lequel Ménélaüs avait tout pris dans Hipparque. Albategni et Nassir-Eddin, pour déterminer la précession, s'étaient contentés d'observer, comme Ménélaüs, deux ou trois étoiles, et avaient pris les autres dans Ptolémée, en faisant aux longitudes la correction commune qui résultait d'un petit nombre de comparaisons. M. Sédillot nous apprend encore que l'astronome Abderahman Suphi ne s'est occupé que des alignements et des grandeurs des étoiles, en sorte que son catalogue, que l'on croyait véritablement original, n'est rien que celui de Ptolémée, avec l'addition d'une constante qui nous est connue, remarque curieuse en ce qu'elle nous procure une copie authentique du catalogue de Ptolémée, et par conséquent de celui d'Hipparque, et nous permettra peut-être de rectifier un nombre considérable de fautes de copie, qui nous

étaient presque démontrées sans que nous eussions les moyens de rétablir les véritables leçons; c'est le service que pourra rendre le catalogue d'Abderahman, traduit avec soin par M. Sédillot, et collationné sur trois manuscrits.

Voilà ce qui restait enfoui dans les bibliothèques, et ces connaissances remplissent une grande et importante lacune dans l'histoire des sciences mathématiques; elles ont trouvé place dans l'histoire de l'astronomie au moyen âge de M. Delambre, et elles en forment la partie vraiment neuve et originale; nous avons dû les restituer à leur auteur.

Toutefois les travaux de M. Sédillot ne se bornèrent point là. Montucla n'avait pas balancé à affirmer que la gnomonique des Arabes était perdue, ainsi que celle des Grecs; cependant celle des Grecs était en entier dans l'Analemme de Ptolémée, avec la première idée et l'emploi des sinus et des sinus verses. L'ouvrage d'Albategni prouvait déjà que vers l'an 900 de notre ère, les Arabes n'avaient encore fait aucune addition à la théorie de Ptolémée. M. Sédillot, par la traduction d'Aboul Hhassan Ali de Maroc, nous donne un traité complet et très-détaillé de la gnomonique des Arabes; le fond de la doctrine est toujours le même, mais avec des additions curieuses et importantes. Vitruve nous avait conservé les noms de quelques pratiques connues de son temps; mais ses descriptions étaient tellement équivoques, qu'on en était réduit à des conjectures. Les descriptions d'Aboul Hhassan, plus exactes, lèvent tous les doutes, et son ouvrage renferme

de plus un grand nombre d'inventions évidemment dues aux Arabes.

L'histoire des sciences réclamait depuis longtemps un livre qui fît connaître les instruments dont ils se servaient pour leurs opérations; celui d'Aboul Hhassan, qui vivait au commencement du XIIIe siècle, est le plus complet qui ait été composé sur ce sujet, au jugement des Arabes eux-mêmes, par aucun écrivain de leur nation. Cet auteur n'a pas rédigé son ouvrage en simple praticien, mais en astronome distingué; il ne s'arrête pas uniquement à la forme extérieure des choses, mais, considérant la justesse des observations comme la base des progrès de l'astronomie, et sachant combien il serait utile que les constructeurs eussent des notions précises des objets auxquels les instruments sont destinés, afin d'en rendre l'exécution plus parfaite et plus commode, il porte dans cette intéressante partie de la mécanique les lumières qu'il a puisées dans sa pratique et dans les écrits les plus estimés de son temps.

Et pour procéder dans un ordre vraiment géométrique, il consacre la première partie de son ouvrage à l'exposition des principaux éléments sur lesquels reposent les diverses branches de l'astronomie, qui sont: la cosmographie ou description du ciel et du globe terrestre, la chronologie et la gnomonique. On y remarquera l'emploi des tangentes et sécantes trigonométriques dont l'invention remontait, comme nous venons de l'indiquer, au Xe siècle; et l'on verra aussi que, dans ses considérations sur la gnomonique, Aboul

Hhassan ne se montre pas inférieur à nos géomètres, et que, après en avoir saisi les principes généraux, il les applique avec succès au tracé de nos heures égales, dont il a le premier, parmi les Arabes, développé la théorie, et au tracé beaucoup plus compliqué des parallèles ou arcs de signes et des heures inégales ou antiques, les seules dont se servent les Orientaux pour la division du jour civil, et dont il a encore le premier expliqué la construction sur les surfaces du cylindre, du cône et de la sphère.

Les trois premiers livres de la seconde partie sont presque entièrement consacrés aux instruments relatifs à la mesure du temps, et les quatre livres suivants donnent la description des instruments purement astronomiques entre lesquels on distingue plusieurs quarts de cercle, une sphère, un planisphère, quatre mesatirahs, tracés sur des plans parallèles à l'horizon ou au méridien; plus, dix sortes d'astrolabes, au nombre desquels se trouvent le shafïah d'Arzachel, indiqué par Montucla, et le Chekazïah. Les autres sont: le sextant, l'anneau et les instruments spécialement destinés à l'observation des éclipses, des nouvelles lunes et de plusieurs autres phénomènes célestes.

Un second manuscrit, qui renferme l'exposition des usages de tous ces instruments, et un recueil de problèmes avec leur solution par le calcul ou par des procédés graphiques, complète le traité d'Aboul Hhassan.

Le grand nombre d'auteurs grecs et arabes cités par cet écrivain donne une idée avantageuse de son savoir et de son érudition astronomique; entre

les premiers, c'est Hipparque et Ptolémée, qu'il suffit de nommer; Apollonius, que la profondeur de ses considérations sur les sections coniques place immédiatement après Archimède; Eutocius d'Ascalon, commentateur d'une partie des ouvrages de ces deux grands géomètres; Théodose de Tripoli, dont les sphériques peuvent être mises au rang des classiques en astronomie; Théon, le seul astronome distingué des derniers temps de l'école d'Alexandrie; enfin, Euclide et Philon; et parmi les Arabes, Albategni, qui a déterminé avec une grande précision, pour son temps, l'obliquité de l'écliptique, la position des équinoxes et l'excentricité de l'ellipse solaire; Geber ben Aflahh, qui a simplifié les méthodes trigonométriques; Albirounie, Alfragan, Avicène, Aboul-Wefa, commentateur d'Euclide, de Diophante et de Ptolémée; le géomètre Khostha-Ben-Loukha; Mohammed-Ben-Mousa, contemporain d'Al-Mamon, auteur des tables nommées *tables indiennes*, et l'un des premiers qui se soient livrés à l'étude de l'algèbre; enfin, Arzachel, qui observait à Tolède, vers la fin du XIe siècle, et Alkemâd, qui a déduit des observations de cet astronome célèbre trois tables toujours citées avec éloge par les écrivains arabes.

En outre, Aboul Hhassan avait parcouru en observateur éclairé le midi de l'Espagne et une grande partie de l'Afrique septentrionale, ayant relevé lui-même la hauteur du pôle dans quarante et une villes, depuis Ifrâne, sur la côte occidentale, au 27e degré 15 minutes, jusqu'à la capitale de l'Égypte, c'est-à-dire sur un espace

de plus de neuf cents lieues de l'est à l'ouest, et ajouté par ses voyages aux connaissances qu'il avait acquises par la lecture, celles des plus savants hommes des seules contrées où les sciences fussent alors cultivées avec succès. Nous savons encore qu'il avait composé un traité sur la manière d'observer la nouvelle lune [1], circonstance très-remarquable dans le calendrier civil des Arabes, et un autre sur les sections coniques [2].

Après cet aperçu des objets compris dans le traité des instruments astronomiques des Arabes, nous nous arrêterons plus particulièrement sur quelques-uns de ceux qui font partie du premier volume. Aboul Hhassan présente les tangentes et les sécantes, dans ses calculs astronomiques, sous les noms d'*ombres* et de *diamètres d'ombres*, dont le module, qu'il nomme corps, est égal au rayon des tables; ces lignes, on le voit, sont nées de la gnomonique; la tangente, comparée à l'ombre que projetterait sur un plan vertical un corps où

[1] كتاب تلخيص الاعمال في روية الهلال

[2] Ce traité d'Aboul-Hhassan sur les sections coniques ne nous est pas parvenu. Il nous en reste les méthodes curieuses qu'il en avait déduites pour tracer les arcs des signes en déterminant d'abord l'axe et le paramètre, et par conséquent l'équation de la section conique. Ces méthodes diminuaient déjà le travail de moitié, puisque les deux hyperboles opposées sont toujours égales, et qu'on peut toujours calquer l'une sur l'autre, quand une fois on a déterminé les axes et les sommets de ces courbes. L'auteur ne donne pas la démonstration de ses règles; mais elles sont rigoureusement exactes, et par de simples substitutions algébriques d'une règle à la suivante, on arrive à des formules bien autrement expéditives qui suffisent pour décrire tous les arcs des signes sans la moindre connaissance des lignes horaires, excepté la méridienne du plan, sur laquelle se trouvent les axes de toutes les courbes.

gnomon perpendiculaire à ce plan, est nommée ombre verticale, et la cotangente est l'ombre horizontale du même gnomon, devenu par un quart de réversion sur son sommet perpendiculaire au plan horizontal. Par une conséquence naturelle, la sécante est nommée diamètre de l'ombre verticale, et la cosécante, diamètre de l'ombre horizontale, parce qu'elles répondent au diamètre d'un cercle sur lequel seraient appuyés l'ombre et son gnomon, formant un angle droit à la circonférence.

Si Aboul Hhassan n'employait ces termes que dans le sens rigoureux que leur assigne leur signification propre, on pourrait croire qu'il ne considère pas les lignes dont il s'agit comme purement trigonométriques; mais il prend soin de lever tous les doutes qu'on pourrait former à cet égard : « Si vous préparez, dit-il, « une aire parallèle à l'horizon, et que sur cette aire « vous éleviez un gnomon vertical, l'ombre du gno- « mon sur cette surface, lorsqu'elle sera éclairée par « les rayons du soleil, sera sensiblement proportion- « nelle à l'ombre horizontale de la hauteur du soleil à « l'instant de l'observation, c'est-à-dire qu'elle contien- « dra sensiblement autant de parties du gnomon que « l'ombre horizontale de la hauteur comprend de par- « ties du corps (ou rayon des tables). » De plus, il ne ferait usage de ces ombres que quand il s'agirait réellement de celles d'un gnomon; or il les emploie absolument de la même manière que nous employons nos tangentes et nos sécantes, et de même que nous disons : « Prenez la *tangente* ou la *sécante* de l'incli-

« naison ou de la déclinaison d'un plan; de la déclinai-« son ou de la latitude d'un astre, de sa longitude ou de « son ascension droite, de son amplitude ortive ou « occase; » il dit : « Prenez l'*ombre verticale* ou le « *diamètre de l'ombre verticale,* de l'inclinaison ou de « la déclinaison du plan, de la déclinaison ou de la la-« titude de l'astre, etc., » et il donne des tables toutes calculées de ces tangentes ou cotangentes pour tous les degrés du cadran, comme il en a donné pour les sinus et les sinus verses. Ainsi, la trigonométrie sortie des mains d'Hipparque, le plus grand astronome de l'antiquité, simplifiée d'abord par la substitution que firent les Arabes des sinus aux cordes des arcs doubles, enrichie par eux des deux principaux théorèmes employés pour la résolution des triangles sphériques rectangles, reçoit au xe siècle un nouveau degré de perfection par l'addition, et au XIIIe siècle par l'usage reproduit des seuls éléments que nous nous flattions d'y avoir introduits; car dès que les signes sont inventés, leur emploi découle nécessairement de leurs propriétés, et il ne faut pour l'étendre que multiplier les applications.

Aboul Hhassan expose dans le plus grand détail la construction des lignes d'heures antiques, les seules que les Orientaux tracent sur leurs cadrans; mais il ne détermine pas la nature de ces lignes, dont aucun de nos géomètres ne paraît s'être occupé; il lui était cependant facile de voir que pour les horizons obliques dont la latitude n'excède pas le complément de l'inclinaison de l'écliptique, ces lignes d'heures sont

des courbes résultantes de l'intersection d'une surface conique par la surface destinée au tracé du cadran.

En effet, les heures antiques, qui sont alors variables d'un jour à l'autre, sont toujours proportionnelles au temps que le soleil met à décrire la partie visible de son parallèle; si donc on conçoit sur la portion de sphère occupée par les parallèles une courbe à double courbure qui divise en parties proportionnelles l'arc visible de chaque parallèle sur l'horizon donné, et que sur cette courbe on fasse mouvoir une droite, assujettie à passer par le sommet du gnomon, cette droite engendrera une surface conique, dont la nappe opposée, qui sera celle de l'ombre, donnera pour tous les jours de l'année, par sa rencontre avec la surface du cadran, la ligne d'heure correspondante au point de division de chaque parallèle céleste, et l'intersection de cette ligne par les arcs des signes marquera le lieu de l'extrémité de l'ombre pour les jours qui répondent à chacun de ces arcs.

Lors du passage du soleil au méridien, la surface conique dont il s'agit se confond avec le plan du méridien qui divise en deux parties égales l'arc visible de chaque parallèle; ainsi la méridienne sera toujours une ligne droite sur un cadran plan; mais sur toute autre surface elle prendra diverses formes, déterminées pour chaque surface par la nature de son intersection par le plan donné du méridien; à l'instant du lever et du coucher du soleil la surface conique se confond avec le plan de l'horizon; et il est aisé d'apercevoir ce qui a lieu pour les lignes d'heures relative-

ment aux horizons dont la latitude excède le complément de l'inclinaison de l'écliptique.

Sans nous étendre sur la partie chronologique, nous ferons remarquer les moyens ingénieux dont l'auteur se sert pour trouver le maderhhal ou jour initial des années, et des mois grecs et arabes, et particulièrement la règle donnée pour trouver les années bissextiles de l'hégire. On sait que ces années ne procèdent pas comme les nôtres, mais que dans chaque période de trente années arabiques ou lunaires, il y en a onze dont l'ordre est indiqué par les nombres 2, 5, 7, 10, 13, 16, 18, 21, 24, 26, 29, qui paraissent choisis arbitrairement, et qui cependant sont tels, ainsi que nous l'apprend la règle donnée, que, multipliés par onze, nombre des années bissextiles de la période, et divisés par trente, nombre de toutes les années de la même période, on a pour reste un des onze nombres compris entre 15 et 27, dont l'ordre naturel paraît être le motif qui a fait choisir les nombres indiqués de préférence à tous autres.

Nous avons déjà parlé des latitudes terrestres relevées par l'auteur lui-même; il les a réunies dans une table avec un petit nombre d'autres; et il donne aussi dans une autre table la longitude de la plus grande partie des mêmes lieux. Dans une note placée à la suite de ces longitudes, M. Sédillot en a indiqué le terme fixe comme appartenant à un système de géographie sur lequel nous n'avons aucune indication positive, et qui mérite l'attention des savants qui s'occupent spécialement de recherches géographiques.

De toutes les autres tables que nous présente l'ouvrage d'Aboul Hhassan, nous ne mentionnerons que celle des longitudes et latitudes de deux cent quarante étoiles, des déclinaisons de cent quatre-vingts et des ascensions droites de deux cent dix. La première est rapportée à l'époque astronomique du commencement de l'hégire, le jeudi 15 juillet 622 à midi, les deux autres à la fin de l'année 680 de la même ère. L'auteur ne dit pas si ces tables résultent de ses propres observations, ou s'il les a calculées d'après d'autres observations réduites aux deux époques citées d'après le système qu'il adopte sur le mouvement des points équinoxiaux; car Aboul Hhassan n'est point exempt de préjugés; il s'est laissé entraîner par l'esprit de son siècle et par sa vénération pour Arzachel, et il a reçu comme à l'abri de toute objection les opinions enseignées dans l'école de Tolède sur les variations de l'obliquité de l'écliptique et sur les oscillations du point initial du zodiaque mobile. Il a même, pour calculer ces variations, dressé des tables qui méritent quelque attention comme monument historique, en ce qu'elles peuvent servir à déterminer les limites encore indécises des erreurs dans lesquelles les Arabes sont tombés sur ces deux points importants du système du monde.

Sous un autre rapport elles ne sont pas moins utiles en ce que l'une d'elles peut servir à déterminer la date précise de la composition de cet ouvrage, époque sur laquelle la bibliographie arabe de Hhajjî-Khalfâ, qui nomme avec éloge Aboul Hhassan, ne donne aucun

renseignement. On aurait pu croire que ce devait être vers l'an 680 de l'hégire, parce que la plupart de ses exemples de calcul sont rapportés à la fin de cette année, 10 avril 1282 de notre ère. Cependant le silence absolu qu'il garde sur les tables alphonsines qui parurent en 1252 et sur les grands travaux exécutés en Espagne vers le même temps, lui qui avait été à Séville et à Cadix, devait faire supposer qu'il avait écrit avant leur publication.

Ce doute ne pouvait être résolu que par la comparaison de deux époques déterminées d'un mouvement périodique connu, vrai ou supposé. Aboul Hhassan choisit précisément la fin de l'année 680 de l'hégire pour donner un exemple de l'application de la table relative aux variations de l'obliquité de l'écliptique, et il en déduit cette obliquité de 23° 36′ à très-peu près pour cette époque. Puis, dans un autre passage, il dit positivement que de son temps l'obliquité n'était que de 23° 35′. Or, la différence de ces deux quantités, qui est d'une minute, répond à cinquante-trois années arabes en moins, ce qui nous apprend qu'il écrivait vers l'an 627 de l'hégire, ou de 1229 à 1230 de notre ère, c'est-à-dire au commencement du XIIIe siècle, comme nous l'avons déjà indiqué.

Il n'était pas aussi facile de déterminer la date de la transcription des deux manuscrits (*Bibl. roy.*, n° 1147 et n° 1148); nous savons seulement qu'elle a au moins quatre cents ans d'ancienneté, ce que l'on reconnaît par une note placée au-dessous du titre du second, portant que ces manuscrits furent donnés à la mosquée des

Ommiades à Damas, par Mohammed Jousef al Soukrie, en 813 de l'hégire, 1410 de notre ère. Cette époque n'est postérieure que de dix ans à l'incendie de cette grande ville par Tamerlan; et, comme les deux manuscrits ont été brûlés sur les angles, et endommagés par le feu d'une manière assez considérable, on pourrait croire, si toutefois cette conjecture n'est pas trop hasardée, qu'ils avaient éprouvé cette altération à Damas même, avant le don qui en fut fait à la mosquée.

Une autre note, qui est de la main du copiste, nous apprend que c'est la septième fois qu'il transcrit l'ouvrage d'Aboul Hhassan, et qu'il a fait cette transcription, qui contient, dit-il, plusieurs choses qui n'étaient pas dans les autres, sur une copie immédiatement faite d'après un manuscrit autographe de l'auteur; ainsi nous sommes assurés d'avoir l'ouvrage tel qu'il a été composé.

Une circonstance non moins remarquable, c'est que les deux manuscrits ont appartenu, en 971 de l'hégire (1563), à l'astronome turc Takhi-eddin-Ibn-Maruf, auteur de plusieurs tables astronomiques, d'un abrégé de celles d'Ulugh-Beig, d'un traité sur les horloges d'eau ou clepsydres, et d'un autre sur la gnomonique, dont la bibliothèque d'Oxford possède un exemplaire. Cet astronome, après avoir fait rétablir le bord des feuilles brûlées, et corrigé lui-même le texte par des notes marginales, se proposait de restituer les fragments qui manquent au bas des pages, comme on le reconnaît par quelques restitutions écrites de sa

main; mais ce travail n'ayant pas été terminé, et la bibliothèque royale ne possédant qu'un exemplaire de l'ouvrage, M. Sédillot a été obligé d'achever ces restitutions et de rétablir dans sa traduction tous les mots altérés ou entièrement détruits; il a aussi restauré un grand nombre de figures où le copiste avait omis plusieurs lignes essentielles, et corrigé les erreurs des tables, erreurs qu'il est difficile d'éviter dans les transcriptions de manuscrits arabes où l'omission d'un seul point change totalement la valeur des nombres.

L. Am. Sédillot,

Professeur d'histoire au collége royal de Henri IV.

NOTICE

D'une chronologie chinoise et japonaise,
par M. Klaproth.

La Bibliothèque du roi possède le premier tome d'un ouvrage chronologique imprimé au Japon, en caractères japonais et chinois. C'est un petit volume in-fol. de 54 feuillets ou 108 pages; il porte le titre chinois de :

圖運合年編統皇漢倭

Wo han houang thoung pian nian ho yun thou, ou, selon la prononciation japonaise, *Wa kan kwô tô fen nen gakf oun-no tsou*, c'est-à-dire, Table ar-

rangée d'après la correspondance des années des règnes des empereurs du Japon et de la Chine. L'auteur est 氏原埜 *Ya ghen si*, de 下谘 *Ra ka* ou *Ra simo*. Cet ouvrage n'a ni préface ni frontispice, et on n'y trouve rien qui indique l'année de sa composition ni celle de sa publication. Il existe pourtant déjà depuis plus de cent ans à la Bibliothèque royale. Chaque page est horizontalement divisée en deux parties, dont la supérieure contient les événements du Japon et l'inférieure ceux de la Chine. Chaque année cyclique occupe une colonne perpendiculaire.

L'auteur suit, pour les âges mythologiques du Japon, la chronologie extravagante de ses compatriotes, qui placent le commencement de la seconde de leurs dynasties d'origine divine, 836,702 ans avant notre ère, de sorte que, suivant leur calcul, l'année actuelle de 1833 serait la 838,535^{e}. *Ya ghen si* a tâché d'ajuster la chronologie mythologique des Chinois avec celle des Japonais, et il adopte le système de la secte des Tao szu, qui fixent la mort de Confucius à 2,267,002 ans après la création du monde, et par conséquent 2,267,480 ans avant J. C.

Voici l'aperçu des deux cosmogonies japonaise et chinoise, telles que les donne l'auteur :

COSMOGONIE JAPONAISE.	COSMOGONIE CHINOISE.
Originairement le Ciel et la Terre n'étaient pas séparés; le *principe parfait* (le *yang* des Chinois et le *mi* des Japonais) et le *principe imparfait* (*in* en	Au commencement le Ciel et la Terre n'étaient pas séparés. Cet état de choses fut appelé *Houan tun* (le Chaos) ou *Phan kou*. Plus tard eurent lieu cinq

chinois et *o* en japonais) n'étaient pas disjoints. Le Chaos (en chinois *houan*), ayant la forme d'un œuf, contenait le souffle de la production spontanée, qui renfermait le germe de toutes les choses. Puis, ce qui était pur et parfait monta en haut et forma le Ciel, tandis que ce qui était dense et impur se coagula, se précipita et forma la Terre. Le pur et l'excellent forma tout ce qui est léger, mais tout ce qui est lourd et impur tombait par son propre poids. Par conséquent le Ciel fut formé avant la Terre. Après leur achèvement, un être divin (*kami*, en japonais) naquit au milieu d'eux. On dit que lors de la réduction du chaos, une île de terre tendre sortit de l'eau comme un poisson qui surnage. A cette époque, une chose semblable à un rejeton de la plante *assi* (l'*eryanthus japonicus*) fut produit entre le Ciel et la Terre. Ce rejeton se métamorphosa en un être divin, qui porta le titre honorifique de *Kouni toko koutsi-no mikoto* (en chinois *Koue tchang li tsoung*), c'est-à-dire, le Vénérable qui supporte éternellement le royaume.

grandes naissances, le *Taï ye*, le *Taï tsou*, le *Taï chi*, le *Taï so* et le *Taï ky*. Le *Taï ye* était le Ciel et la Terre avant qu'ils eussent pris leur forme. Le *Taï tsou* est le germe produit par le souffle primordial. Le *Taï chi* est l'élément produit par le souffle qui prit une forme. Le *Taï so* est la matière produite par les métamorphoses de la forme. Le *Taï ky* est la reproduction de la forme matérielle. Le résultat du mouvement et de l'action de ces cinq principes, qui opérèrent mutuellement l'un sur l'autre, fut la formation du Ciel et de la Terre. Les éléments purs et parfaits se séparèrent des autres, s'élevèrent en haut et devinrent le Ciel, tandis que les éléments impurs et imparfaits se condensèrent, tombèrent et formèrent la Terre. Les différentes formes du Ciel et de la Terre sont appelées les *deux* I, et ce sont elles qui, avec l'*Homme*, font ce qu'on appelle les *San thsaï*, ou les « trois pouvoirs de la création. » Le dernier (celui de l'homme) a commencé à l'époque nommée *Jin houang* ou de « l'auguste dynastie des Hommes. »

Après cette exposition des deux cosmogonies, *Ya ghen si* donne les noms des « sept dieux du Ciel » et des « cinq dieux de la Terre. » Il place le pre-

mier des sept dieux célestes, *Kouni toko datsi mikoto*, à la même époque que le *Phan kou* des Chinois, duquel il dit : « Quand le Ciel et la Terre n'étaient « pas encore séparés, il n'existait qu'un seul élément : « c'était le Chaos, qui avait la forme d'un œuf, et « Phan kou naquit de cet œuf. »

Je supprime ici toute cette chronologie mythologique et extravagante des Chinois et des Japonais, dans laquelle ils comptent par dix millions d'années ; je dois pourtant remarquer que l'auteur place la première année de la dynastie appelée *Thian houang chi* ou « des Chefs augustes du Ciel, » à une année 丑辛 *Sin tcheou*, qui est la 58e du cycle de 60, et la 31,105e depuis le commencement de la dynastie des cinq dieux terrestres du Japon. La période chinoise, appelée *Kieou theou* ou « des neuf têtes, » commence, également selon lui, avec une année *Sin tcheou*, par la dynastie des *Jin houang* ou « les au- « gustes des Hommes, » l'an 67,105 de l'ère japonaise. Les neuf *Jin houang*, dit-il, ont régné 45,600 ans, et depuis leur première année jusqu'à la prise du *Khi lin* [1], se sont écoulés 2,267,000 ans.

Selon notre auteur, les *San houang* ou les trois

[1] Dans le texte 麟獲 *Huo lin*. On sait que le *Khi lin* est un animal fabuleux qui est censé ne se montrer que sous les règnes des plus vertueux princes de la Chine. La prise d'un Khi lin, dont il s'agit ici, eut lieu dans l'année 431 avant notre ère, qui est la 57e du cycle de 60, sous le règne de *King wang* de la dynastie de Tcheou, deux ans avant la mort de Confucius. C'est le roi *Ngaï koung* du royaume de Lou, qui prit le Khi lin à la chasse.

« augustes » de la Chine sont *Fou hi*, *Chin noung* et *Houang ti*. Il fait le premier contemporain du cinquième des dieux terrestres des Japonais, et place le commencement de son règne à l'année 815,587 de l'ère japonaise. Il compte depuis cette époque jusqu'à la prise du Khi lin, 20,636 ans.

M. Deguignes fils a prétendu que les annales japonaises diffèrent considérablement des histoires chinoises en tout ce qui concerne les trois premières dynasties historiques de la Chine. Rien de pareil ne se rencontre dans l'ouvrage dont nous rendons compte, ni dans aucune des autres tables chronologiques publiées par les Japonais, et que nous avons eu l'occasion d'examiner. Ici, de même que dans les Tables chronologiques imprimées par ordre des empereurs Khang hi et Khian loung, le règne de *Yu* commence à une année 子丁 *Ting tsu* (la 45ᵉ du cycle), qui est l'an 2,224 avant J. C. Le règne de *Tchhing thang*, fondateur de la dynastie des Chang, commence à une année 卯乙 *Y wei*, (la 32ᵉ du cycle), ou 1766 avant J. C.; et celui de *Wen wang* des *Tcheou*, avec l'année 未己 *Ki mao*, qui est l'an 1123 avant la même époque.

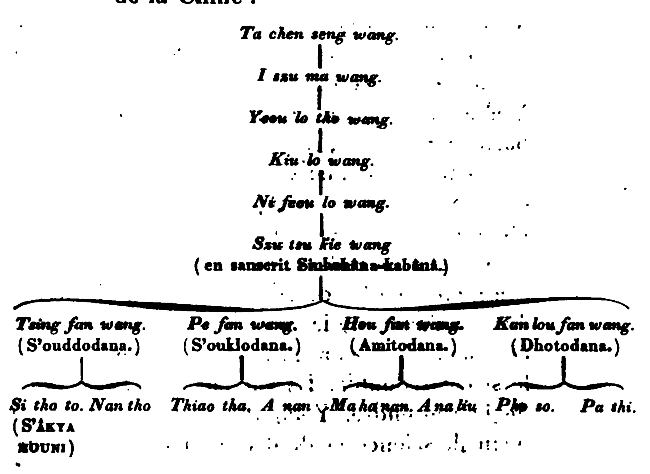
A partir de cette année, notre auteur consacre à chaque année cyclique une colonne perpendiculaire, dont la partie supérieure est destinée aux événements du Japon, et l'inférieure à ceux de la Chine. Cependant la première est en général vide, jusqu'à l'époque de la fondation de la monarchie japonaise par

Zin mou ten ô, l'an 660 avant notre ère. Les événements de l'histoire chinoise sont trop connus pour que j'en donne ici des extraits, mais ce qui me paraît principalement intéressant dans l'ouvrage en question, ce sont les faits relatifs au bouddhisme, qu'on y trouve chronologiquement rangés. Je vais faire suivre ici ces événements, tels qu'ils se rencontrent dans l'original, en y ajoutant des notes nécessaires pour les expliquer, et que j'ai renfermées entre deux crochets. Après les noms propres écrits à la manière chinoise, j'ai mis entre deux parenthèses leur prononciation japonaise.

甲寅 51e du 27e cycle; 26e du règne de Tchao wang des Tcheou; 1027 avant J. C.

Chy kia (Siaka) naquit le 8e jour de la 4e lune.

NOTA. [Voici la généalogie de S'âkya mouni, telle qu'on la trouve dans les livres bouddhiques de la Chine :



La grande *Encyclopédie japonaise* (vol. XIX fol. 7 *recto*) raconte de la manière suivante la naissance et la vie du Bouddha *S'âkya mouni* ou 來如迦釋 *Chy kia jou lai* (*S'âkya Ta-t'hâgatah*) : Il était le fils du grand roi *Thsing fan* (en sanscrit *S'ouddodana*), du royaume de *Mo ho tho* (Magad'ha), dans l'Inde centrale. Sa mère se nommait la dame *Mo ye* (Mâya). Il naquit en sortant d'elle par le flanc droit, dans la 835,676e année de *Fouki awa sesou-no mikoto* (cinquième des dieux terrestres du Japon). Il fut appelé le prince *Sy tha* (en sanscrit *Siddhârtha*). Sa mère étant morte, sa tante *Kiao tan mi* le nourrit. Au moment où il naquit, il montra le ciel et la terre, et dit de lui-même : « Sur le ciel et sous le ciel il n'y a que moi « d'honorable. » Tout le monde en fut frappé. Étant devenu grand, son intelligence s'éleva à la science sainte, et il vainquit le siècle. Il avait toujours la pensée d'abandonner le monde, mais le roi (son père) ne le permettait pas. Un jour qu'il sortit par la porte orientale, le dieu *Tsing kiu* se changea en un homme très-vieux, et se tint à côté de la porte. Quand Sy tha sortit par la porte méridionale, ce dieu se changea en homme très-malade. Quand Sy tha sortit par la porte occidentale, le dieu se changea en un homme mort. Quand il sortit par la porte du nord, le dieu se changea en un cadavre en dissolution. Le prince ayant ainsi vu les conséquences de la vieillesse, de la maladie, de la mort et de la putréfaction (*bikkou*, séparation), son désir de rompre avec le siècle redoubla. Le roi chargea *Yeou tho i* de le reprendre. Yeou tho i était un brahmé plein de science et de discernement, et ami du

prince. Celui-ci lui dit : « J'ai quatre désirs : de « ne pas vieillir, de ne pas être malade, de ne « pas mourir, de ne pas être séparé (別不 « c'est-à-dire, de ne pas subir la séparation des ato« mes de mon corps). Si le roi fait succéder ces cho« ses selon mes désirs, je ne voudrai plus sortir de « la maison. » Le roi ordonna à la fille *Chu tho lo* d'y opposer de doubles obstacles. Sy tha disait alors : « Le roi n'a pas d'héritier ; s'il me naît un « fils, alors il me permettra de quitter la mai« son. » Là-dessus le prince examina le ventre de Chu tho lo, et reconnut qu'elle avait conçu ; car *Lo heou*, quittant la forme de Dieu, renaquit d'elle, sans copulation de père ni de mère, et après sa naissance il fut appelé *Lo heou lo* (*Râhoula*). Cette année, Sy tha ayant dix-neuf ans, s'enfuit de la maison paternelle, en sortant par la porte du nord ; il passa une année à souffrir tout ce que l'immortel *O lo lo kia* avait souffert. L'année 未癸, à la 4e lune, le 8e jour, il avait trente ans ; il alla dans le jardin de la *Plaine des Cerfs* (à Benarès), et devint parfait dans la loi. L'usage qu'ont maintenant les *Pi khieou*, ou prêtres bouddhistes, de se raser la tête, et d'avoir l'extérieur de Sangas (ecclésiastiques), date de cette époque. L'illustre *Siu tha* éleva la chapelle du jardin *Ki tho*, et la lui consacra (Voy. p. 414). Il eut dix grands disciples et plusieurs centaines de *Lo han* (Arhan). Toutes les fois qu'on l'entendait expliquer la loi, il y avait un concours de plusieurs milliers d'hommes. Les discours qu'il avait tenus à ses contemporains furent écrits sur des feuilles de *pei to lo*, et ils se sont transmis ainsi. C'est ce qu'on nomme les *textes*

sacrés. Depuis qu'ils se sont répandus dans l'empire, il n'y a personne qui n'adore et ne croie.

A soixante et dix neuf ans, il entra dans l'extinction, la 2e lune, au 15e jour, sous Mou wang, des Tcheou, la 53e année, 申壬, qui fut la 835,754e du *Fouki awa sesou-no mikoto*, ou 289 ans avant la 1re année du premier Dairi *Sin mou ten ô*.

辰丙 53e du même cycle; 28e du même règne; 1025 avant J. C.

達悉 *Sy tha* (Sits tats) se rendit par ordre (de son père) le roi *Thsing fan wang* (Ziaô fan ô), au temple des dieux célestes (Thian chin), et y éleva leurs statues.

Nota. [*Sy tha* (en sanscrit *Siddhârtha*) fut le premier nom du bouddha S'âkya mouni, avant sa fuite de la maison paternelle.]

申庚 57e du même cycle, et 32e du même règne; 1021 avant J. C.

Sy tha fut remis entre les mains d'un maître, et apprit les écritures et les lois du monde.

Nota. [Cet instituteur du Bouddha est nommé dans les livres mongols, *Bukoun-ou sadoun*, c'est-à-dire « l'ami de tous. »]

亥癸 60e du même cycle, et 35e de Tchao wang; 1018 avant J. C.

Sy tha surpasse en force tous ses frères; il jette avec sa main un éléphant par terre, et en dehors de la ville, il perce neuf tambours de fer à la fois avec une flèche.

亥乙 12[e] année du 28[e] cycle, et 47[e] de Tchao wang; 1006 avant J. C.

Sy tha s'enfuit au lieu appelé *Yu theou lan foe*.

未癸 20[e] du même cycle et 4[e] du règne de Mou wang des Tcheou; 998 avant J. C.

Chy kia atteint le plus haut degré dans la doctrine.

Nota. [Cet événement eut lieu la 8[e] année du règne du roi de Magad'ha *Adjâtas'vara*, fils de *Bimbasâra*, en chinois *Pin po so lo.*]

申甲 21[e] du même cycle et 5[e] du même roi; 997 avant J. C.

Sy tha prescrit à *Yeou leou phin lo* (Ou rou fin ra), à *Kia che* et aux deux autres *Kia che* (Ka sef) et à mille hommes, de quitter leurs maisons pour embrasser la vie monastique.

Nota. [*Kia che*[1] est la transcription chinoise du nom sanscrit *Kâs'yapa*. Ce nom se compose de *kas'*, splendeur, et de *pa*, buvant. On compte trois Kâs'yapa parmi les disciples immédiats et principaux de S'âkya mouni; ce sont *Ourou bilwâ Kâs'yapa* (en chinois *Yeou leou phin lo*) *Nadi Kâs'yapa* (en chinois *Na ti kia che*), et *Gaya Kâs'yapa* (en chinois *Kia ye kia che*).]

[1] Le second caractère de ce mot, 葉, se prononce ordinairement *ye*, et signifie feuille; ici il se prononce *che*, et ne sert qu'à la transcription du sanscrit. De là la prononciation *sef*, en japonais.

酉乙 22ᵉ du même cycle, et 6ᵉ du règne de Mou wang; 996 avant J. C.

Foe (ou Bouddha) étant sur la montagne *Siang theou chan* (Zô tô san, ou de la tête de l'éléphant), enseigne la doctrine aux dragons (*Nâgas*) et aux démons.

Nota. [Les bouddhistes admettent huit espèces de démons. Ce sont, avec leurs noms en chinois et en sanscrit :

1° Les *Kan tha pho* (en sanscrit *Gandharva*) ou corps odorants, qui ne boivent pas de vin et ne mangent pas de chair; ce sont les musiciens d'Indra.

2° Les *Pi che tche* (*Pis'âtcha*), qui respirent les esprits animaux des hommes et la vapeur des graines.

3° Les *Kieou phan thou* (*Koumbhân'd'a*), qui ont les parties naturelles faites comme une cruche; on les nomme aussi en chinois *Yan mo kouei*.

4° Les *Py ly to* (*Pretâ*) ou démons de la faim qui, dans toute la durée de leurs kalpas, n'entendent parler ni de nourriture ni d'eau.

5° Les *Dragons* (*Loung* en chinois et *Nâga* en sanscrit). Ils sont de quatre espèces : ceux qui gardent les palais des dieux et les soutiennent pour les empêcher de tomber; ceux qui conduisent les nuages et font tomber la pluie pour l'avantage des hommes; les dragons de la Terre, qui font couler les fleuves et percent les lacs; ceux qui sont cachés, qui gardent le trésor des rois Tchakravartis et des hommes opulents.

6° Les *Fou tan na* (*Poutana*) ou démons faméliques et fétides; ce sont ceux qui président aux maladies pestilentielles.

7° Les *Ye tcha* (*Yakcha*) ou courageux; ils sont de trois sortes, ceux de la Terre, ceux de l'Air et ceux du Ciel.

8° Les *Lo cha* (*Rakchas*), les rapides ou redoutables, parce que leur colère est à craindre. — (Extrait du *Fan y ming i.*)]

戊丙 23e du même cycle et 7e du même règne; 995 avant J. C.

Foe prescrit à *Che li foe* (Sia ri fots) et à *Mou lian* d'embrasser, avec deux cent cinquante hommes, la vie monastique.

Nota. [*Che li foe* (en sanscrit *Sârîpoutra*), est le nom du troisième des dix grands disciples de S'âkya mouni. Il signifie fils de *Sârî*. La mère de Sârîpoutra avait les yeux comme l'oiseau aquatique *Sâras*, appelé en chinois *Thsieou lou.* Le père de Sârîpoutra ou *Sârî radja* était un brahme nommé par les Chinois *Te han lun szu.* Sârîpoutra excellait à expliquer toutes les lois; c'est pourquoi on l'appelait *Tchi hoei ti y*, ou la premier en intelligence.

Mou lian ou *Mou kian liun* (en sanscrit *Manggalyam*, c'est-à-dire lentille, *cicer lens*). Un ermite de la haute antiquité aimait beaucoup ce légume, d'où lui vint ce nom de famille. C'est le sixième des dix grands disciples de S'âkya mouni, et celui qui avait acquis la plus grande force surnaturelle; c'est pourquoi il est nommé en chinois *Chin thoung ti y*, ou le premier dans la sainte pénétration.]

亥丁 24e du même cycle et 8e du même règne; 994 avant J. C.

Siu tha (Siô dats) dépense de l'or et achète le

jardin *Khi tho yuan* (Ki ta), où il élève un temple au Bouddha.

Nota. [Le jardin de *Khi tho yuan* s'appelle aussi jardin de *Ky tou tu*, d'après le nom d'un chef vertueux et bienfaisant, qui recueillit de l'or, avec lequel il acheta le jardin d'un prince royal de l'Inde, nommé *Khi tho*. Il y construisit une chapelle qu'il consacra au Bouddha S'âkya mouni, qui y enseigna sa doctrine. Le mot sanscrit *Khi tho*, correspond au chinois *Tchen ching*, vaincre au combat.]

子戊 25e du même cycle et 9e du même règne. 993 avant J. C.

Le Bouddha étant dans le royaume de *Kiu ye ni* (Kou ya ni), transmit au Bodhisattwa *Pho to ho* (Fa da wa), le *Khou hing pan jo king* et autres livres classiques.

Nota. [Le titre chinois de ce livre équivaut au sanscrit *Tapas'vi pra'djñâ*, c'est-à-dire, l'*Intelligence acquise par la macération.*]

丑己 26e du même cycle, et 10e du même règne; 992 avant J. C.

Le Bouddha étant sur le *Mont des Saules* (Lieou chan), y prêcha la doctrine au roi *Tchin tho lo* (Sin da ra) et autres.

寅庚 27e année du même cycle, et 11e de Mou wang; 991 avant J. C.

Le Bouddha étant dans le *Lac des Immondices*, y prêcha la loi à *O kiu mo*.

卯辛 28e année du même cycle et 12e de Mou wang; 990 avant J. C.

Le Bouddha se rendit au royaume de *Mo kie*, et y prêcha la loi au roi *Fou cha* (Fots sa).

辰壬 29ᵉ année du même cycle, et 13ᵉ de Mou wang; 989 avant J. C.

Le Bouddha explique à *Mi le* (Mi rots) le *Sieou hing pen khi king* (ou le livre de l'origine de la vertu religieuse).

巳癸 30ᵉ du même cycle, et 14ᵉ de Mou wang; 988 avant J. C.

Le Bouddha vint au royaume de *Kia pi lo* (Ka fi ra), et y instruisit le roi son père dans la loi.

NOTA. [Le royaume de *Kia pi lo* s'appelait en sanscrit *Kapilavastou.*]

戌戊 35ᵉ du même cycle, et 19ᵉ de Mou wang, 983 avant J. C.

Le Bouddha explique, dans les mondes du Désir et des Formes, le *Ta tsi king* (ou le livre de la Grande Réunion).

亥己 36ᵉ du même cycle, et 20ᵉ de Mou wang; 982 avant J. C.

Le Bouddha commence à transmettre les seize *hoei* (collections) et les huit *pou* (divisions) du *Pan jo king* (livre du *pradjñâ* ou de l'Intelligence divine).

丑辛 38ᵉ du même cycle, et 22ᵉ de Mou wang; 980 avant J. C.

Le Bouddha commence à adresser des exhortations sérieuses à ses sectateurs, et établit les règles de l'abstinence et du jeûne.

午丙 43ᵉ du même cycle, et 27ᵉ de Mou wang; 975 avant J. C.

Le Bouddha commence l'instruction d'*A nan*, et lui ordonne d'embrasser la vie monastique.

NOTA. [*Anan* ou *Ananda* était un cousin germain de S'âkya mouni et le second de ses dix grands disciples. Il était originaire de *Radjapoura*. Son nom signifie en sanscrit *Joie du bonheur*. Quand S'âkya mouni eut atteint la dignité de Bouddha, son oncle, le roi *Hou fan wang*, envoya dire au roi *Thsing fan wang*: « Votre noble « frère cadet a engendré un garçon. » Le roi, joyeux à cette nouvelle, dit aux envoyés : « Puisque « c'est un garçon, il convient de lui donner le nom « de *Joyeux*. » Par la suite, Ananda s'attacha au Bouddha, embrassa la vie monastique et s'occupa de l'enseignement des trois *Tsang* ou corps de doctrine. C'est pourquoi on l'appelait le premier des *To wen*, ou de ceux qui ont beaucoup entendu.

辛亥 48e du même cycle, et 32e de Mou wang; 970 avant J. C.

A nan prie le Bouddha de prescrire également aux femmes d'embrasser la vie monastique.

甲子 1re année du 29e cycle, et 45e de Mou wang; 957 avant J. C.

Le Bouddha commence à expliquer le livre *Fa houa king* (ou de la Fleur de la Loi).

辛未 8e du même cycle, et 52e de Mou wang, 950 avant J. C.

Le vénérable du siècle (*Chi tsoung*, en japonais *Se soû*), reçut un sacrifice de fleurs, et instruisit tout le monde.

NOTA. [Le *Vénérable du siècle* (en sanscrit

Lokadjyêcht'ha), est une des nombreuses épithètes de S'âkya mouni.

壬申 9e du même cycle, et 53e de Mou wang; 949 avant J. C.
Le Bouddha, âgé de 79 ans, entre dans le néant (*Nirvân'a*).

丙辰 53e année du même cycle, et 5e du règne de Hiao wang; 905 avant J. C.
Kia che (Ka sef, en sanscrit *Kâs'yapa*) se retire dans la montagne *Ki tsou chan* (ou du pied de la Poule).

癸巳 30e année du 30e cycle, et 11e du règne de Li wang; 868 avant J. C.
A nan meurt.

Nota. [*Anan* ou *Ananda* est le second patriarche du bouddhisme.]

庚申 57e année du 30e cycle; 841 avant J. C.
Commencement de l'époque chinoise appelée *Koung ho*, 835,862 de l'ère japonaise.

Nota. [*Li wang*, le dixième empereur des Tcheou, [illegible] déposé à cette époque à cause de sa cruauté, et l'empire gouverné par ses deux ministres *Tcheou koung* et *Tchao koung*. Cette régence, qui a duré quinze ans, est appelée *Koung ho*, et forme une ère célèbre dans l'histoire chinoise.]

戊辰 5e année du 31e cycle; 833 avant J. C.
Le roi de *Thian tchu* (Ten zik), *A yu wang* (A ik ô), construit 84,000 *tha*, ou tours bouddhiques.

NOTA. [竺天 *Thian tchu* est le nom que les bouddhistes de la Chine donnent ordinairement à l'Inde en-deçà du Gange. Cette dénomination se trouve pour la première fois dans les annales chinoises, à la 8e année du règne de l'empereur *Ming ti*, des Han (65 ans avant J. C.). Avant cette époque les Chinois appelaient l'Inde *Sin tou*, ce qui n'est que la transcription de *Sindhou*. C'est donc une méprise singulière que commet le Dr R. Morrison dans son *View of China*, quand il place « les relations avec les huit tribus barbares, nommées « *Thian tchu* (Inde) » à l'an 770 avant notre ère. Il cite bien les mots du texte chinois même 竺天爲蠻八道通, mais cette phrase est certainement apocryphe, et prise dans quelque auteur moderne de peu d'autorité, car le nom de Thian tchu ne se trouve ni dans les *King*, ni dans aucun ouvrage antérieur à la dynastie des Han. Le dictionnaire *Choue wen*, rédigé par *Hiu tchiu*, l'an 121 de J. C., ne contient pas même encore le nom de 竺天 *Thian tchu*, et il explique le caractère *tchu* par *gros, grand*. Les 蠻八 *Pa man*, ou huit tribus barbares du Midi, sont mentionnées dans le *Chou king*; mais il n'existe aucune raison pour les identifier avec les Hindous; il paraît au contraire qu'ils étaient de l'Inde au-delà du Gange. Les relations directes des Chinois avec le *Sin tou* ou l'Hindoustân ne sont pas plus anciennes que l'expédition de *Tchang khian* dans les pays occidentaux, laquelle eut lieu l'an 122 de J. C.

Dans le *Szu ki* de Szu ma thsian, l'Hindoustân est appelé *Khian tou.*

Le nom sanscrit du roi de Magadha, que les Chinois appellent *A yu*, est *As'oka* (c'est-à-dire, sans tristesse). Il était arrière-petit-fils du roi *Ping cha* ou *Pin po so lo,* en sanscrit *Bimbasâra.* Le nom d'Asokâ est traduit en mongol, dans l'histoire de Sanang setsen, par *Khasalang oughei nomiin khan,* c'est-à-dire, le roi de la loi exempt de tristesse. Le fils de ce prince, nommé en chinois *Fa i* (croissance de la loi), en sanscrit vraisemblablement *Dharma vardhana,* était roi de Gandhâra.

Les tours bouddhiques, nommées 塔 *tha* en chinois, s'appellent en sanscrit *sthoûpa.* On les élève au-dessus des reliques des religieux d'un haut degré de sainteté, selon lequel elles ont plus ou moins d'étages. Celles des Bouddhas en ont treize, pour indiquer qu'ils ont dépassé les douze Nirvân'as.]

未乙 32e année du même cycle et 22e du règne de Siuan wang; 806 avant J. C.

Le troisième patriarche de l'Inde, *Chang na ho sieou*, meurt.

Nota. [Il était natif du royaume de Mathoura.]

子庚 37e année du 32e cycle, et 30e du règne de Phing wang; 741 avant J. C.

Le quatrième patriarche de l'Inde, *Yeou po kiu to* (Ou fa kik ta), meurt.

Nota. [Il était né dans le pays de Tcha li.]

丑己 26e année du 33e cycle, et 5e du règne de Tchouang wang; 692 avant J. C.

Le cinquième patriarche de l'Inde, *Thi to kia*, (Deï ta ka), meurt.

Nota. [Il était né dans le Mathoura.]

午甲 38ᵉ du même cycle, et 10ᵉ du règne de Tchang wang; 687 avant J. C.

Le 5ᵉ jour de la quatrième lune, *Wen chu*, de *Si thian* (le Ciel occidental, ou le Bengale), convertit cinq cents immortels dans les Montagnes de Neige, et revint dans sa patrie.

Nota. [*Wen chu* était un des disciples de *Che li foe*, ou *Sâripoutra.*]

酉辛 58ᵉ année du 33ᵉ cycle, et 17ᵉ de Hoei wang; 660 de J. C. Commencement de la monarchie japonaise sous *Zin mou ten ô*, l'an 836,043 de l'ère japonaise.

申甲 21ᵉ année du 34ᵉ cycle, et 15ᵉ de Siang wang; 637 avant J. C.

Le sixième patriarche de l'Inde, *Mi chu kia* (Mi sia ka), meurt.

Nota. [Il était né dans l'Inde centrale.]

巳丁 54ᵉ année du 34ᵉ cycle, et 3ᵉ de Ting wang; 604 avant J. C.

Naissance de *Lao tan* (Rô tan), le 14ᵉ jour de la 9ᵉ lune, dans le district de *Tchhin*, du royaume de *Tsou.*

Nota. [Ceci paraît être la véritable date de la naissance du célèbre philosophe *Lao tan* ou *Lao tsu*, fondateur de la secte des *Tao tsu* en Chine. Des ouvrages apocryphes forgés par ses sectateurs, tels que le *Seou chin ki* et autres,

placent sa naissance à la 9e année de *Wou ting*, de la dynastie des Tcheou, ou l'an 1316 avant J. C., et le font vivre plus de 800 ans.]

未辛 8e année du 35e cycle, et 17e de Ting wang; 590 avant J. C.

Le septième patriarche de l'Inde, *Pho siu mi*, (Fa siu mi), meurt.

Nota. [Il était natif de l'Inde du Nord.]

巳庚 47e année du 35e cycle, et 21e de Ling wang; 551 avant J. C.

Confucius naît dans le royaume de *Lou*.

亥辛 48e année du même cycle, et 21e du règne de Ling wang; 550 avant J. C.

Cinq cents arahan du royaume de Kachimir (Ka sits mi ra) prêchent conformément à la loi et transmettent le discours *Pi pho cha lun*.

寅丙 3e année du 36e cycle, et 10e de King wang; 535 avant J. C.

Le huitième patriarche de l'Inde, *Foe tho nan ti* (Boudz da nan daï), meurt.

Nota. [*Foe tho nan thi* est la transcription chinoise de *Boudhânandi*. Ce patriarche était de Kanara.]

寅甲 51e année du 36e cycle, et 33e de King wang, 487 avant J. C.

Le neuvième patriarche de l'Inde, *Fou tho mi to*, meurt.

Nota. [*Fou tho mi to* était de Ti kia; son nom sanscrit est *Boudhâmita*.]

亥己 36e année du 37e cycle; 442 avant J. C.

Le dixième patriarche de l'Inde, *Hie*, meurt.

Nota. [Il était natif de l'Inde centrale.]

戊戌 35e année du 38e cycle, 19e de Ngan wang; 383 avant J. C.

Le onzième patriarche de l'Inde, *Fo na ye che* (Fou na ya sia) meurt.

Nota. [Il était natif de Patna, ou Palibothra.]

甲午 31e année du 39e cycle; 42e de Hian wang; 327 avant J. C.

Le douzième patriarche de l'Inde, *Ma ming ta szu*, meurt.

Nota. [Ce Bodhisattwa, appelé en chinois *Ma ming,* naquit à Bénarès. Son nom signifie *voix du cheval.* C'est une traduction du sanscrit *As'waghôcha.* Il le portait parce que, dans un âge antérieur du monde, il avait fait chanter comme des oiseaux mille chevaux blancs.]

壬辰 29e du 40e cycle, et 46e de Nan wang; 264 avant J. C.

Le treizième patriarche de l'Inde, *Kia pi mo lo* (Ka bi mo ra) meurt.

Nota. [Il était de l'Inde de l'ouest. — Commencement de l'empire des Thsin, en Chine.]

己丑 26e année du 41e cycle, 35e de Chi houang ti; 212 avant J. C.

Le quatorzième patriarche de l'Inde, *Loung chou* (Ro sio), meurt.

Nota. [Il était de l'Inde centrale. *Loung chou* est une dénomination chinoise et signifie *Arbre du dragon.*]

辰庚 17e année du 42e cycle, 19e du règne de Wen ti des Han; 161 avant J. C.

Le quinzième patriarche, *Kia na tchi pho* (Ka na taï bo), meurt.

NOTA. [Il était de l'Inde de l'ouest.]

亥辛 48e année du même cycle, et 5e des années *Yuan kouang*, sous Hiao wou ti; 130 avant J. C.

Dans l'Inde, *Ko li nan tho* (Ka ri nan ta) fait une image de *Mi le* (Mi rok), qui excite l'admiration générale.

辰戊 5e du 43e cycle, et 4e des années *Yuan ting* du règne de Hiao wou ti; 113 avant J. C.

Le seizième patriarche, *Lo hoei lo to* (Ra go ra ta), meurt.

NOTA. [Il était natif de Kapila.]

未丁 44e année du même cycle, 1re année *Yuan phing* du règne de Tchao ti; 74 avant J. C.

Le dix-septième patriarche de l'Inde, *Sang kia nan thi* (Sô ka nan daï), meurt.

NOTA. [Né à Chi lo fa.]

申戊 45e du 44e cycle, 4e des années *Khieou chi* du règne de Tchhing ti; 13 avant J. C.

Le dix-huitième patriarche de l'Inde, *Kia ye che to* (Ka ya sia ta), meurt.

NOTA. [Il était de Ma ti.]

未己 56e année du 44e cycle, 1re année *Yuan cheou* de Ngai ti; 2 avant J. C.

King hian est envoyé dans le royaume des *Grands Yue ti*, et y obtient les livres classi-

ques du bouddhisme, inconnus auparavant en Chine.

午壬 19ᵉ année du 45ᵉ cycle, 3ᵉ des années *Ti houang* de Wang mang; 22 après J. C.

Le dix-neuvième patriarche de l'Inde, *Kieou mo lo to* (Koumarada), meurt.

NOTA. [Il était natif de Farghana.]

Malheureusement le premier volume de cette chronologie, le seul qui existe à la Bibliothèque du Roi, finit avec l'an 24 de J. C. Le second, qui doit contenir les événements qui ont eu lieu après cette époque, n'a pas été apporté en Europe. Il nous mettrait en état de donner une chronologie complète de la religion bouddhique à la Chine et au Japon, qui serait tout à fait nouvelle et intéressante. Pour suppléer autant que possible à cette perte, je fais suivre ici quelques faits relatifs au bouddhisme, avec les indications des années dans lesquelles ils ont eu lieu. Je les ai extraits de divers livres chinois et japonais. Ils vont jusqu'au commencement du IXᵉ siècle de notre ère.

ANNÉES de J. C.

65. Introduction du bouddhisme à la cour de Ming ti, empereur de la Chine de la dynastie des Heou han.

74. Mort du vingtième patriarche bouddhique de l'Hindoustan, *Tu ye to* ou *Che ye to*, natif de l'Inde septentrionale.

117. Le vingt-unième patriarche bouddhiste de l'Inde, *Pho sieou phan theou,* natif de Fa la yue, meurt.

165. Le vingt-deuxième patriarche bouddhiste de l'Inde, *Mo nou lo,* meurt. Il était de Na ti.

209. Mort de *Ho le na,* vingt-troisième patriarche bouddhiste de l'Inde, natif de Farghana.

259. *Szu tsu pi khieou,* vingt-quatrième patriarche bouddhiste de l'Hindoustan, né dans l'Inde centrale, meurt.

266 à 313. Pendant cette période, le samanéen *Tchu than mo lo tchha* traduit en chinois le *Phan jo king* ou le livre du *pradjñâ,* c'est-à-dire de l'Intelligence divine. Il était d'une famille de Yue ti, établie à la frontière nord-ouest de la Chine.

300. *Wou lo tchhu,* samanéen natif de Khotan, traduit le *Fang kouang king* en chinois.

325. *Pho che szu to,* vingt-cinquième patriarche bouddhiste de l'Hindoustan, meurt sous le règne de Ming ti de la dynastie de Tsin. Il était natif de *Ki pin* ou *Caboul.*

372. Introduction du bouddhisme dans le royaume de *Kao li* ou *Koraï* (Corée).

382. *Kieou mo lo chy,* samanéen de *Khiu thsu* (Koutché) dans l'Asie centrale, vient à *Tchhang ngan* (à présent *Si ngan fou*), capitale des rois de Thsin, et reste en Chine jusqu'à sa mort, arrivée en 409. Il a traduit en chinois le *Mo ho phan jo king* (Mahâ pradjña), ou le Livre de la grande révélation spirituelle.

384. Introduction du bouddhisme dans le royaume de *Pe tsi* (en Corée).

388. Mort de *Pou jou my to,* vingt-sixième patriarche bouddhique de l'Hindoustan, natif de l'Inde centrale.

399. *Chy fa hian,* dont le nom de famille était *Koung,*

partit de Tchhang ngan pour se rendre dans l'Inde et y recueillir et traduire les livres de la loi bouddhique.

407. Première introduction du bouddhisme au Tubet, sous le règne de Hlatotori.

NOTA. Tout ce qu'on a répandu en Europe sur l'antique civilisation du Tubet, et sur l'ancienneté du bouddhisme dans ce pays, n'est qu'un tissu de fables trop longtemps accueillies, même par des auteurs d'un grand mérite. En effet, le Tubet n'était qu'un pays habité par des anthropophages barbares, avant sa conversion à la loi de Bouddha.

414. Retour de *Chy fa hian* à Tchhang ngan.

429. Mort de *Foe fou pha tho lo*, samanéen célèbre, natif de Kapilavastou, patrie de S'âkya mouni. Il vint en Chine et y traduisit le *Houa yan king*.

457. Mort de *Phan jo to lo* (Pradjñâ dhara), natif du sud-est de l'Inde, vingt-septième patriarche de l'Hindoustan.

499. Le vingt-huitième patriarche bouddhiste, *Pou thi ta ma* (Bodhi dharma), natif de l'Inde méridionale, vint de l'Hindoustân en Chine, et devint le premier patriarche de cette contrée. Il mourut neuf ans après, sur la montagne *Soung chan*, dans le Ho nan. Il a eu cinq successeurs chinois.

506. Le samanéen *Sang kia pho lo*, natif du royaume de *Fou nan*, dans l'Inde au-delà du Gange, est nommé chef des différents temples bouddhistes de la Chine, par l'empereur *Siuan ven ti*, de la dynastie de Heou Weï. Il mourut en 525, après avoir traduit en chinois plusieurs livres de religion.

528. Introduction du bouddhisme dans le royaume de

Sin lo ou *Sin ra* (en Corée), par le prêtre *Mi ho tsu*, qui venait du Kao li.

552. Première introduction du bouddhisme au Japon.

592. Mort de *Hoei kho ta szu*, second patriarche bouddhique de la Chine.

606. Le troisième patriarche bouddhique de la Chine, *Seng lin ta szu*, meurt.

629. *Yuan houang*, samanéen de la famille des *Tchhin* en Chine, entreprit de longs voyages dans l'Asie centrale et dans l'Inde; il revint dans sa patrie en 645, et traduisit un grand nombre de livres bouddhiques. Ce religieux célèbre est plus connu sous son titre *San thsang fa szu.* (Voyez *Nouv. Journ. asiat.* vol. VI, pag. 168.)

632. Introduction générale du bouddhisme au Tubet par le roi *Srongbdzan gambô*.

651. Mort de *Tao sin ta szu*, quatrième patriarche chinois du bouddhisme.

675. Mort de *Houng jin ta szu*, cinquième patriarche chinois du bouddhisme.

676. *Ti pho ho lo*, prêtre bouddhiste de l'Inde centrale vient en Chine. Il y traduit un grand nombre d'ouvrages religieux.

699. *Chy tchha nan tho*, samanéen de *Ki pin* ou *Caboul*, vient en Chine, et traduit le *Houa yan king* et d'autres ouvrages bouddhiques. Il meurt en 710.

713. Mort du sixième et dernier patriarche bouddhique de la Chine, nommé *Hoei neng ta szu*.

732. *Pou koung*, samanéen d'une famille de Brahmes, vient en Chine. Il traduit le *Wen chou wen king* ou les questions de *Mañdjousri*, le *Kin kang ting king* et le *Houa yan king pa fa kiaï*.

814, ou environ. *Phan jo*, samanéen de *Ki pin* établi en Chine, traduit le *Houa yan king*. En 854, il est nommé *Fa pao ta szu*, ou grand maître du trésor de la religion.

PRÉCIS

De l'histoire des khans de Crimée, depuis l'an 880 jusqu'à l'an 1198 de l'hégire ; traduit du turc par M. KAZIMIRSKI, et revu par M. Amédée JAUBERT.

(Suite et fin.)

GAZI GHERAÏ KHAN,

Fils de Devlet gheraï khan.

Arrivé au khanat en 996, il nomma pour son kalga Feth gheraï, et éleva Bakht gheraï, fils d'Adil gheraï, au rang de noureddin. En 997 (1589 de J. C.), il fit une incursion dans les provinces de la Pologne, où il fut vainqueur. La paix ayant été conclue à la condition qu'une certaine quantité de martes zibelines serait fournie aux Tartares et portée à leurs frontières, le khan retourna en Crimée. En 998 (1590), Gazi gheraï passa le Boristhène à la tête de ses troupes, et se dirigea vers le Niester, où il eut à combattre contre l'armée autrichienne, qui se trouvait sur son passage. Il rejoignit l'armée ottomane près de Sonlek, place forte située non loin de Bude, d'où il se dirigea vers les plaines de Yanok, et contribua par son assistance à la reddition de cette ville. De là il retourna dans ses campements d'hiver. Vers ce temps le voïevode de Moldavie s'étant révolté contre la Porte, le khan le réduisit sous l'obéissance du sul-



than. Pendant sept ans qu'il hiverna à Sombor [1], ses troupes occupaient des campements d'hiver dans le sandjak de Segedin; durant tout ce temps il prit part à toutes les opérations de l'armée ottomane, et lui fut d'un grand secours; mais en 1005, s'étant brouillé avec le pacha, il repartit pour la Crimée. Peu de temps après, le sulthan, ayant donné l'ordre de marcher pour la seconde fois contre la Hongrie, le khan ne fit point cette expédition en personne, mais en chargea son kalga Feth gheraï. Celui-ci, s'étant acquis de la réputation par ses nombreux services et s'étant d'ailleurs concilié les faveurs du seraskier Tchekal zade Sinan pacha, le seraskier, élevé à la dignité de grand visir, lui fit des propositions au sujet du khanat. Feth gheraï s'y refusait constamment en disant que le khanat appartenait de droit à Gazi gheraï, qu'il ne lui convenait pas de supplanter son bienfaiteur et en quelque sorte son père adoptif. Cependant comme le seraskier le pressait continuellement, Feth gheraï y consentit. La chose étant parvenue à la connaissance de Gazi gheraï; il s'embarqua aussitôt à Balaklava pour aller à Constantinople, mais les vents contraires le forcèrent de relâcher à Sinope.

FETH GHERAÏ KHAN.

Arrivé au pouvoir, Feth gheraï nomma pour son kalga Bakht gheraï, et conféra la dignité de noureddin à Selamet gheraï, son frère. Il fut à peine arrivé

[1] Sombar, ville de Hongrie entre le Teisse et le Danube. Segedin, ville de Hongrie sur le Teisse.

en Crimée, qu'Ibrahim pacha fut élevé au visirat. Celui-ci, agissant dans d'autres vues que le visir précédent, Sinan pacha, fit entendre au sulthan que si Gazi gheraï n'était pas rétabli, il y aurait à craindre une nouvelle révolte de sa part. En conséquence, il écrivit deux diplômes de confirmation, pour les deux khans compétiteurs, et les remit à Tcherkes khendan aga, en lui recommandant de remettre la confirmation du khanat à Gazi gheraï, si les Tartares se déclaraient pour lui, ou bien à Feth gheraï dans le cas contraire. Dans ce dernier cas il devait mander Gazi gheraï à Constantinople. Khendan aga s'embarqua aussitôt pour Kaffa, mais les vents contraires l'ayant amené à Sinope, il y trouva Gazi gheraï, et comme il lui avait des obligations antérieures, il lui remit son diplôme de confirmation. Gazi gheraï, muni de cette pièce, revient en Crimée, produit le firman et fait valoir ses droits au khanat. Feth gheraï de son côté produit une pièce autographe du sulthan; de là des contestations entre les deux khans. Les Tartares, divisés en deux partis, allaient en venir aux mains, lorsqu'on se décida à s'en rapporter à la loi. Alors le muphti de Kaffa *Abd ur-rizzak effendi* répondit par un *fetva* portant que « depuis l'origine de la dynastie ottomane jusqu'à « ce jour, tous les emplois et dignités existants dans « les provinces soumises à la Porte s'obtiennent en « vertu d'un ordre du sulthan revêtu du *Toghra*, et « que si Feth gheraï avait un tel ordre à l'appui de la « pièce qu'il produisait, il fallait lui obéir. » Cette décision rendue, les Tartares passèrent du côté de Gazi

gheraï. Feth gheraï destitué, dans l'intention d'aller à Constantinople, se dirigea vers Kaffa. Descendu à Nakychdan pour prendre congé du khan et pour baiser le pan de sa robe, il fut tué par un des chefs de Mansour nommé Kormerdach, qui en avait reçu l'ordre. Feth gheraï ne fut pas le seul qui subit ce sort. Les gens de la suite de Gazi gheraï tuèrent aussi Bakht gheraï, kalga de Feth gheraï, et d'ailleurs le khan, agissant d'après les usages consacrés dans la race de Gengis khan, fit mette à mort neuf enfants [1] de Feth gheraï. Feth gheraï régna trois mois.

GAZI GHERAÏ,

Pour la seconde fois.

Gazi gheraï nomma Selamet gheraï son kalga, et éleva Devlet gheraï au rang de noureddin. Ce dernier ayant manifesté quelque opposition à la volonté du khan, celui-ci le fit mourir et choisit pour noureddin son fils Tokatmich gheraï. Les frères de Devlet gheraï, qui venait d'être assassiné, prirent la fuite : Chahyn gheraï se sauva en Circassie et Mohammed gheraï en Anatolie. Peu de temps après, le kalga Selamet gheraï s'y réfugia aussi pour se soustraire à la mort. Le khan le remplaça par Tokatmich gheraï, et éleva au rang de noureddin Sefer gheraï. Gazi gheraï se faisait fournir par les habitants de la Crimée un tribut annuel de douze moutons pour sa cuisine, et

[1] On sait que le nombre *neuf* est en vénération particulière chez les Tartares.

une somme suffisante pour solder cinq cents fantassins. Appelé par l'ordre du sulthan à faire partie d'une expédition militaire, il chercha d'abord à s'en exempter, ensuite il s'y refusa formellement; mais, craignant le juste ressentiment du sulthan, il voulut se retirer à Gazi kerman, place forte située du côté de la Circassie, qu'il avait fait construire, et qui venait d'être achevée. Arrivé à Temboug, il fut atteint de la peste et il mourut, après avoir régné huit ans et dix mois pour la première fois, et un an et trois mois pour la seconde époque. Il était âgé de cinquante-cinq ans.

TOKATMICH GHERAÏ.

Le khan Gazi gheraï avait sollicité longtemps avant sa mort, auprès du sulthan Murad, que le khanat restât dans sa famille, ce qui lui fut accordé par un firman. Lorsque le khan fut mort les habitants de la Crimée, en se conformant à cette disposition, élevèrent au trône Tokatmich, et dépêchèrent en même temps des envoyés à Constantinople pour obtenir sa confirmation. Le sulthan Murad, ainsi que la plupart de ses ministres, étaient morts depuis longtemps, et la requête n'obtint pas de succès [1]. Instruit de ce refus Tokatmich résolut de se rendre à Constantinople par terre.

[1] Le sultan Murad III, dont il est question ici, mourut en 1003 (1595 de J. C.).

SELAMET GHERAÏ.

Tandis que Tokatmich était en voyage, Selamet gheraï, fils de Devlet gheraï, arriva en Crimée, monté sur son propre vaisseau, éleva Mohammed gheraï au rang de kalga, et nomma Chahyn gheraï, noureddin. Aussitôt il ordonna à son kalga d'ôter la vie à Tokatmich. Le kalga l'atteignit à Aksou[1], et, après un engagement avec les gens de sa suite, il tua Tokatmich et son frère Sefer gheraï. L'année suivante, 1017 (1608), Mohammed gheraï kalga, ayant osé désobéir au khan, celui-ci voulut lui faire ôter la vie. Mohammed, informé de ses desseins, leva, de concert avec son frère Chahyn gheraï, l'étendard de la révolte, et marcha contre le khan; mais, après quelques engagements, les deux frères furent vaincus et se sauvèrent en Circassie. Selamet gheraï éleva alors au rang de kalga Djanbek gheraï, et Devlet gheraï à celui de noureddin; mais peu de temps après, en 1019 (1610 de J. C.), il mourut après avoir régné un an et quatre mois. Il vécut cinquante-deux ans et quatre mois.

DJANBEK GHERAÏ.

Djanbek gheraï, kalga du khan décédé, envoya la même année, 1019, son frère Devlet gheraï à Constantinople, pour obtenir l'investiture du khanat. Les deux princes Mohammed et Chahyn gheraï, qui

[1] Qu'il ne faut pas confondre avec la ville de ce nom, située dans le Turkestan. — J.

s'étaient réfugiés en Circassie, firent de leur côté des démarches semblables, mais leurs efforts furent infructueux, car le khanat fut accordé à Djanbek gheraï dans le mois de Rebi ul akher de la même année. Djanbek gheraï nomma Devlet gheraï pour son kalga et Azemet gheraï pour noureddin. Les deux princes Mohammed et Chahyn, irrités de ce que l'investiture leur était refusée, rassemblèrent beaucoup de troupes et assiégèrent Djanbek gheraï, d'abord à Sou-bak-baghri et ensuite à Baktchésérai; mais un parti considérable de Tartares ayant prêté appui à Djanbek gheraï, ses compétiteurs furent mis en déroute. Chahyn gheraï alla chercher un asile en Perse; Mohammed s'embarqua pour Constantinople. Il eut près de Gallipoli une entrevue avec le sultan, qui lui pardonna ses fautes. Mohammed, gratifié d'un revenu annuel, se fixa à Gallipoli. Quant à Djanbek gheraï, après avoir écarté ses compétiteurs, il partit de Kaffa, conformément aux ordres qu'il avait reçus du sultan, avec trente mille Tartares, et arriva à Trébizonde pour opérer sa jonction avec l'armée ottomane. Le sultan l'ayant autorisé à faire quelques excursions militaires, le khan ravagea le pays de *Nakhchdjiwan* et autres provinces persanes situées de ce côté, et, après avoir enlevé quinze mille prisonniers, une grande quantité de bétail et un riche butin, il rejoignit l'armée ottomane dans les plaines de *Tchoulbek*. De là il marcha avec l'armée impériale sur Ardebil, mais il fut mis en déroute par l'ennemi et retourna en Crimée. En 1030 (1621), il prit part, avec le sultan Osman, à la

guerre de Khotin [1], où par des actions remarquables il s'acquit une grande réputation. Cependant en 1032 (1623), dans le mois de Djoumad'ul ewel, il fut destitué sans aucun motif et relégué au sandjak de Tchermen (d'Andrinople), qui lui fut assigné comme apanage. La durée de son règne fut de onze ans et quatre mois.

MOHAMMED GHERAÏ KHAN,

Fils de Seadet gheraï khan.

Investi du pouvoir de khan dans le mois de Djoumad'ul ewel en 1032, il nomma pour son kalga Chahyn gheraï, qui s'était réfugié chez le chah Abbas, et l'invita à revenir en Crimée. Chahyn gheraï s'y rendit aussitôt, mais une semaine après son arrivée d'Ispahan Mohammed gheraï fut destitué.

DJANBEK GHERAÏ KHAN,

Pour la seconde fois.

Nommé khan, il arriva à Kaffa escorté de la flotte ottomane. Mohammed gheraï, et son frère Chahyn gheraï, irrités d'avoir été destitués sans motif, combattirent le nouveau khan dans les environs de Kaffa. L'armée ottomane fut battue; Djanbek gheraï et le capitan pacha furent obligés de se rendre à Kaffa pour sauver leur

[1] *Khotin* (en polonais *Khotzim*) est le nom d'une ville située sur le Dniester. Le sultan Osman y fut battu par soixante-cinq mille Polonais sous le commandement de Chodkiewicz et de Ladislas, fils du roi Sigismond III.

vie. Par suite de cet événement, une convention fut conclue, en vertu de laquelle le khanat fut dévolu à Mohammed gheraï. Djanbek gheraï retourna au sandjak de Tchermen, qu'il administrait avant la guerre.

MOHAMMED GHERAÏ KHAN,

Pour la seconde fois.

Mohammed gheraï, réintégré dans ses fonctions, eut à combattre un nouvel ennemi. Khan Timour mirza, l'un des plus remarquables mirzas de la tribu nogaïs de Mansour, ayant le droit d'arborer des queues comme les pachas, et habitant dans les environs d'Akkerman, n'avait pas voulu reconnaître l'autorité des khans de Crimée. Mohammed gheraï envoya contre lui son kalga à la tête d'une partie des troupes tartares. Khan Timour mirza, instruit de ce mouvement, passa le Danube. Chahyn gheraï le poursuivit; mais, les habitants de ces pays ayant prêté leur appui au pacha Khan Timour, Chahyn gheraï fut battu et retourna à Baktchésérai, en Crimée. Khan Timour l'y suivit, et assiégea cette ville où se trouvaient le khan et son kalga; c'était au commencement du mois de ramazan 1036 (1627). Après vingt jours de siége, le khan fut vainqueur, Khan Timour mirza prit la fuite et entra à Kaffa. Ayant réorganisé ses troupes, au bout de dix jours il se dirigea de nouveau vers Baktchésérai pour en faire le siége, mais il fut défait complétement après avoir perdu deux mille de ses plus braves guerriers.

DJANBEK GHERAÏ,

Pour la troisième fois.

Peu de temps après ces événements, Djanbek gheraï, investi du khanat le 10 du mois de chawal de la même année, 1036 (25 juin 1637), nomma pour son kalga Devlet gheraï, et éleva Azemet gheraï au rang de noureddin. Les Tartares, ayant appris que le nouveau khan était arrivé à Kaffa, sous la protection de la flotte ottomane, se soumirent à son autorité. Mohammed gheraï se retira, avec les troupes qui lui restaient, sur le Boristhène, et engagea les Cosaques habitant les bords de ce fleuve à lui prêter appui, leur donnant l'assurance que les habitants de la Crimée n'oseraient pas prendre les armes contre lui. L'année suivante Mohammed gheraï vint, avec les Cosaques, dans les environs de Ferhkerman. Djanbek gheraï marcha contre eux et les mit en déroute. Les Cosaques, se voyant trompés, furent indignés contre le khan, qui leur faisait éprouver de si grands dommages, et l'un d'entre eux le tua d'un coup de fusil. Mohammed gheraï avait occupé le trône, la première fois, pendant un an et deux mois, la seconde fois, trois ans et neuf mois, enfin la troisième il se maintint pendant quatre mois comme usurpateur. Il était âgé de quarante-cinq ans.

Djanbek gheraï, après avoir vaincu ses adversaires et terminé ses différends avec le beï de la tribu de Mansour, envoya Devlet gheraï, son kalga, et Islam

gheraï pour ravager la Pologne. Leurs troupes furent battues et Islam gheraï fait prisonnier au milieu du combat. Djanbek gheraï fut destitué et relégué à l'île de Rhodes en 1044 (1635), après avoir régné pour la troisième fois durant sept ans.

E'NAÏET GHERAÏ KHAN,

Fils de Gazi gheraï khan.

Devenu khan en 1044, il choisit Ham gheraï pour son kalga, et éleva Sa'adet gheraï au rang de nour-eddin. A son arrivée en Crimée, il reçut du sultan l'ordre de marcher contre la Perse. Au milieu de ses préparatifs pour cette expédition, Khan Timour mirza, dont il a été précédemment question, se joignit au khan comme pour l'accompagner, mais dès qu'ils furent arrivés à Soutoud, Khan Timour abandonna le khan, s'en retourna avec sa suite et ses bagages, et alla à Akkerman. Le khan indigné résolut de le punir, et, de retour de la guerre de Perse, il fit tous ses efforts pour l'anéantir. Il transporta en Crimée la tribu *Orak* (Orak oglou), qui habitait les bords du Don, avec tous ses troupeaux, et il accrut ainsi ses forces. Presque en même temps il fit mourir le begler beï *Bedjagdji zadé*, Ibrahim pacha, gouverneur de Kaffa, et le cadi Hamid effendi, à l'occasion de quelques démêlés qu'il eut avec les habitants de Kaffa, et se dirigea vers Akkerman. Dès qu'il y fut arrivé, Khan Timour mirza prit la fuite, et, accompagné de quelques individus de la tribu de Man-

sour, il se rendit à Constantinople, où il accusa le khan d'avoir été la première cause de son éloignement, et l'auteur de tous ses méfaits. Le khan, de son côté, profitant de la fuite de Khan Timour, et informé d'ailleurs qu'il devait être prochainement destitué lui-même, après avoir enlevé les richesses de son compétiteur, ordonne à son kalga et au noureddin de s'emparer des femmes, des esclaves et des troupeaux de Khan Timour, et de les emmener en Crimée. Lui-même, il songe aux moyens de défendre le pays, et se prépare à combattre le nouveau khan. Les deux princes tartares s'empressent de s'acquitter de leur mission, mais au bout de deux jours, deux beïs de Mansour, Devlet chah et Suleïman chah, ayant entraîné dans leurs projets le mirza d'Orak oghlou, s'emparèrent des personnes du kalga et du noureddin, et les tuèrent avec toute leur suite; c'était en 1046 (1636), au mois de dzi'l-hidjé. L'année suivante, 1047, E'naïet gheraï fut destitué et se rendit à Constantinople. Aussitôt après son arrivée, Khan Timour et lui se présentèrent devant le sultan, et rejetèrent l'un sur l'autre l'odieux des événements qui venaient d'avoir lieu. Les excuses du khan ne furent point admises, et le sultan le fit mourir. E'naïet gheraï régna deux ans [1]. Il vécut quarante-quatre ans.

[1] C'est une erreur : il régna trois ans, c'est-à-dire depuis 1044 jusqu'en 1047.

BEHADER GHERAÏ KHAN,

Fils de Selamet gheraï khan.

Nommé khan en 1047 (1637), il éleva au rang de kalga Islam gheraï, et Sefa gheraï à celui de noureddin. A leur arrivée en Crimée, ces deux princes furent envoyés pour ravager les provinces russes. Après avoir dévasté ce pays, ils retournèrent en Crimée dès le commencement du printemps, et s'occupèrent à faire rentrer dans l'obéissance la tribu de Mansour, qui s'était révoltée et qu'ils châtièrent exemplairement. La même année, Krim gheraï, à la tête de ses troupes, accompagna le sultan Murad dans son expédition contre Bagdad. Après son retour, le khan l'envoya pour ravager les provinces polonaises. Il en revenait chargé de butin, lorsqu'au passage du Boristhène la glace se rompit, et une partie de ses troupes périt; sur ces entrefaites les Polonais arrivèrent et reprirent tout ce qui avait été enlevé par les Tartares. Le khan mourut en 1051 (1642), après avoir régné quatre ans, à la quarante-quatrième année de son âge.

MOHAMMED GHERAÏ KHAN,

Fils de Selamet gheraï khan.

Devenu khan en 1051, il nomma kalga Feth gheraï, et Gazi gheraï noureddin. Cette même année, il prêta son appui à l'armée ottomane, qui se préparait à l'expédition d'Azow, et contribua puissamment

à ses succès. Il revint en Crimée, après avoir remporté de nombreux avantages dans cette guerre; mais une partie de ses troupes ayant ravagé, sans la permission du khan, les provinces polonaises, le sultan, qui en fut informé, destitua le khan, parce qu'il avait agi contrairement aux traités existants, et que par conséquent il était incapable de gouverner par lui-même.

ISLAM GHERAÏ KHAN,

Fils de Selamet gheraï khan.

Devenu khan en 1054 (1644), il éleva Krim gheraï au rang de kalga, et confirma Gazi gheraï dans sa dignité de noureddin. Il envoya ce dernier en 1055 pour ravager la petite Russie, province de la Pologne, et subjugua les Circassiens qui s'étaient révoltés. Il régna dix ans et cinq mois, et vécut cinquante ans.

MOHAMMED GHERAÏ,

Fils de Selamet gheraï, khan pour la seconde fois.

Rétabli sur le trône en 1064 (1654), il éleva Gazi gheraï au rang de kalga, et Murad gheraï à celui de noureddin. Il marcha en 1068 contre la Hongrie, et en revint avec un butin considérable. L'année suivante, 1069, il partit de nouveau pour la guerre de Hongrie et y remporta de grands avantages. Fazil Ahmed pacha étant allé à l'expédition d'Ouïvar, le sultan Mohammed III donna au khan l'ordre de s'y rendre

aussi avec ses troupes; mais le khan s'excusa d'y aller en personne et se contenta d'envoyer son fils Ahmed gheraï. Plus tard, les Nogaïs habitant dans la proximité des dépendances de la Porte s'étant révoltés contre l'autorité du khan, celui-ci, sans attendre la permission du sultan, marcha contre eux en 1070. Cette circonstance, jointe à son refus de marcher à la guerre, comme le lui avait ordonné le sultan, motiva sa destitution en 1076. Craignant les suites du ressentiment du sultan, il n'alla point à Constantinople et se réfugia à Komouk, où il mourut en 1085. Mohammed gheraï fit construire à Baktchéséraï un grand édifice pour des bains, et des palais à Toula, dans le voisinage de Baktchéséraï. Il régna la seconde fois douze ans quatre mois, et mourut âgé de soixante-six ans.

ADIL GHERAÏ KHAN,

Fils de Devlet gheraï sultan.

Nommé en 1078 (1665), il fut déposé après cinq ans de règne, pour cause d'aliénation mentale, et mourut en Roumélie.

SELIM GHERAÏ KHAN,

Fils de Behader gheraï khan.

Élevé au khanat en 1081, il nomma kalga Selamet gheraï et conféra la dignité de noureddin à Safa gheraï. Arrivé en Crimée, il se rendit aussitôt en Circassie pour organiser le pays; mais au moment où il prenait ses quartiers d'hiver dans la Cabarda,

le sultan l'appela pour l'accompagner dans l'expédition contre la ville de Kamindjé [1]. Le khan passa de la Cabarda en Crimée, et de là il se mit en marche en 1083 (1672). Résolu d'opérer sa jonction avec l'armée ottomane il eut à combattre les troupes polonaises qui se trouvaient sur son passage près de Kamindjé. Le khan les battit, entra dans la forteresse, et contribua ainsi aux succès des armes ottomanes. Comme l'armée tartare commençait à manquer de vivres, il obtint la permission de passer en Moldavie. Les Nogaïs habitant les environs d'Akkerman s'étant révoltés contre la Porte, et le sultan ayant manifesté le désir de les voir transportés en Crimée, le khan, conformément aux ordres qu'il avait reçus, passa le Boristhène et transporta la tribu susdite avec ses troupeaux dans la péninsule; mais les Tartares de cette tribu, exerçant continuellement des brigandages, par suite de la négligence que l'on mit à empêcher de s'éloigner ceux qui regrettaient leur patrie, reprirent peu à peu leurs anciennes habitations.

Le khan Selim voulant se démettre du pouvoir, présenta à ce sujet une requête au sultan, qui ne l'agréa point; mais, au contraire, il lui donna l'ordre de prêter secours à l'armée ottomane destinée à faire évacuer la forteresse de Tchehryn (en Ukraine). Comme cette entreprise ne réussit point, et que Cara Mustafa pacha attribua les fautes du seraskier au khan, celui-ci fut destitué en 1088, au mois de dzi'l-hidjé. Après

[1] Kamiénietz en Podolie.

avoir passé l'hiver à Kaffa, il alla, en 1089 (1678), à Constantinople, d'où il fut relégué à l'île de Rhodes sur les représentations du nouveau khan. Selim gheraï régna sept ans.

MURAD GHERAÏ KHAN,

Fils de Mobarek gheraï sultan.

Devenu khan en 1088 (1677), il nomma kalga Tokatmich gheraï, et conféra le rang de noureddin à Sa'adet gheraï. Peu de temps après son arrivée en Crimée, il reçut l'ordre de marcher contre les Allemands; mais la guerre n'ayant pas été heureuse, Cara Mustafa pacha en rejeta la faute sur le khan, dans un rapport adressé au sultan : en conséquence, le khan fut destitué en 1094. Le sultan lui désigna pour séjour une ferme située dans le voisinage de Yamboli, où il mourut en 1107. La durée de son règne fut de cinq ans et dix mois. Il vécut soixante-neuf ans.

HADJI GHERAÏ KHAN,

Fils de Selamet gheraï sultan.

Parvenu au khanat en 1094 (1682), il nomma pour kalga Devlet gheraï, et pour noureddin Azemet gheraï. Ayant reçu l'ordre de marcher contre les Allemands, il partit à la tête de ses troupes. Lorsque l'armée ottomane, battue sous les murs de Vienne, abandonna ses drapeaux, le khan combattait encore à la tête des Tartares et sauva l'étendard ottoman. Plus

tard, quand l'armée polonaise voulut s'emparer du pays de Boudjak (la Bessarabie), le khan alla à sa rencontre, lui livra bataille près du gué d'Ismaël, et la battit. Peu de temps après il envoya le noureddin à la tête d'une partie de ses troupes pour accompagner le sultan dans son expédition contre Bude (en Hongrie), et repartit pour la Crimée. Il fut destitué en 1095, après avoir régné un an; il vécut quarante-un ans.

SELIM GHERAÏ,

Pour la seconde fois.

Il fut nommé khan en 1095. Devlet gheraï kalga; Azemet gheraï noureddin. Selim eut à combattre, la même année, le célèbre Gallitzin qui était venu en Crimée. Après un combat qui eut lieu à Carayelg, il se retira le lendemain. En 1100, Selim partit d'Akkerman pour rejoindre l'armée ottomane, et fut envoyé contre les Allemands, qui étaient alors dans leurs quartiers d'hiver. Il alla à la rencontre d'une partie de ces troupes rassemblées près de Captchak, les battit, et fit prisonnier un de leurs chefs nommé *Hersek*. En récompense de ces services, il fut invité à se rendre au camp de l'armée ottomane, où il eut une entrevue avec le sultan qu'il pria de créer une milice qui porterait le nom de *sekban*, et serait destinée à être toujours auprès de la personne des khans. Cette nouvelle garde serait divisée en compagnies (drapeaux *beïrak*), chacune de 50 hommes, et payée par le trésor impérial à raison de 41 ghourouchs (écus) par personne. Le

sultan agréa sa demande et la milice des *sekban* fut créée. Selim gheraï reçut, en 1101, l'ordre d'accompagner Keuprili Zadé Mustapha pacha dans ses guerres; il s'y rendit, et il contribua puissamment à expulser les Allemands des pays dont ils s'étaient emparés depuis leur arrivée auprès de Belgrade. Ayant obtenu, en récompense de ses nouveaux services, la permission de demander au sultan quelque faveur, il le pria d'abord d'ordonner qu'aucune personne étrangère à sa famille ne pût à l'avenir régner en Crimée; ensuite il demanda la permission de s'acquitter du pèlerinage de la Mecque. Le sultan lui ayant accordé ses demandes, Selim gheraï remit le pouvoir à Sa'adet gheraï et se rendit par l'Égypte à la Mecque, se montrant très-généreux envers les beïs de l'Arabie. Après avoir accompli cet acte de dévotion, il retourna en Crimée. Depuis le temps de Selim jusqu'à nos jours, une rente annuelle est payée, par le trésor particulier des sultans ottomans sous le nom de *syra* (صره), aux stations que Selim gheraï avait visitées dans son voyage. Selim gheraï, de retour de son pèlerinage, choisit pour séjour uue ferme nommée *Kazikeuï*, dans le voisinage de Silivri. La durée de son règne fut, cette fois, de sept ans.

SA'ADET GHERAÏ KHAN,

Fils de Selim le pèlerin.

Il parvint au pouvoir en 1102 (1691). Kalga, Devlet gheraï; noureddin, Feth gheraï. Peu de temps après son avénement au trône, le khan, ne pou-

vant s'accorder avec son kalga, l'exila à Babadagh, et le remplaça par son frère Djihan gheraï. Ayant reçu l'ordre d'aller faire la guerre contre les Allemands, il quitta la Crimée la même année (1102), et traversa la Valachie; mais les récoltes de ce pays ayant été détruites par les sauterelles, le khan eut beaucoup de peine à retenir dans l'obéissance ses troupes manquant de vivres. D'un autre côté, les habitants de la Crimée ayant fait représenter au sultan que le khan ne pouvait s'accorder avec ses soldats, et le khan n'étant point arrivé à temps pour secourir l'armée ottomane, il fut destitué et relégué à l'île de Rhodes. Il régna dix mois et vécut cinquante-un ans.

SAFA GHERAÏ KHAN,

Fils de Safa gheraï sultan.

Il fut élevé au pouvoir en 1103. Kalga, Kara Devlet gheraï; noureddin, Chahyn gheraï. Après avoir rassemblé ses troupes, il se mit en marche; mais à peine arrivé à Berkouki, ses Tartares se dispersèrent. Il fut destitué pour n'avoir pas su les discipliner. Son règne dura dix mois.

ELHADJ (le pèlerin) SELIM GHERAÏ,

Pour la troisième fois.

Rétabli au pouvoir en 1104 (1692), il conféra le rang de kalga à Devlet gheraï et celui de noureddin à Chahyn gheraï. Peu de temps après son arrivée à Baktchéséraï, en 1105, un capidji-bachi de la

Porte lui remit une lettre du sultan qui l'appelait à la guerre de Transylvanie. Le khan s'étant mis en marche à la tête de ses troupes, la nouvelle que la ville de Belgrade venait d'être assiégée par les Allemands le trouva à Akkermann : aussitôt il envoya les deux sultans Sa'adet gheraï et Takht gheraï pour former l'avant-garde, et ne tarda pas à s'y rendre lui-même. L'armée ottomane les suivit de près. Les princes tartares envoyés en avant-garde avaient déjà engagé le combat, lorsque le khan arriva avec le grand-visir : le courage et le zèle du premier contribuèrent à la défaite des Allemands. Ceux-ci ayant passé la Save, le khan passa aussi cette rivière à la tête des troupes qui l'accompagnaient ; mais les Allemands l'attaquèrent et le battirent à leur tour. Le khan envoya alors les deux princes Sa'adet et Takht gheraï pour ravager les pays voisins.

En 1106 et 1107 un firman du sultan l'appela de nouveau à la guerre contre les Allemands, et il contribua puissamment à la prise des villes de Logoch, de Nissa et de Behlu. En 1109 il fut invité par le sultan à se rendre à Andrinople, où il eut une entrevue avec S. H. Le sultan, cédant à ses instances, éleva son héritier présomptif, le kalga Devlet gheraï au khanat de Crimée. Selim gheraï renonça au pouvoir, et alla se fixer à Kazikeuï, dans le voisinage de la ville de Scutari. Cette fois Selim gheraï occupa le trône pendant six ans.

DEVLET GHERAÏ KHAN,

Fils du précédent.

Il fut élevé au khanat en 1110 (1698). Kalga, Schahbaz; noureddin, Gazi gheraï. Devlet gheraï fut destitué après cinq ans de règne.

ELHADJ SELIM GHERAÏ,

Pour la quatrième fois.

Appelé de nouveau au khanat en 1115 (1703), il nomma kalga l'un de ses fils, Gazi gheraï; et noureddin, son autre fils, Kaplan gheraï. Il mourut à Baktchéséraï après un an de règne.

GAZI GHERAÏ KHAN,

Fils de Selim le pèlerin (alhadj).

Il fut nommé khan en 1116. Kalga, Kaplan gheraï; noureddin, Maksoud gheraï. Le khan n'ayant point châtié les chefs qui, contre la foi des traités, avaient ravagé les provinces polonaises, le sultan le destitua. Gazi gheraï régna deux ans.

KAPLAN GHERAÏ KHAN,

Fils de Selim le pèlerin.

Il fut nommé khan en l'an 1119 (1707). Kalga, Mengli gheraï; noureddin, Maksoud gheraï. Kaplan

gheraï ayant obtenu du sultan la permission de soumettre les peuplades de la Cabarda qui s'étaient révoltées, le beglerbeï de Kaffa, Murteza pacha, conformément aux ordres de la Sublime-Porte, devait lui prêter appui. Le khan, de son côté, s'adjoignit, outre ses propres troupes, celles des Nogaïs et d'Ada. Arrivé à Bakhsan, il se jeta sur les Circassiens, mais il fut battu et mis en déroute. Le sultan le destitua comme incapable de faire respecter la dignité de son rang. Kaplan gheraï régna deux ans.

DEVLET GHERAÏ KHAN,

Pour la seconde fois.

Il fut nommé khan en 1121 (1709). Le kalga fut Bakht gheraï, et le noureddin, Safa gheraï. Le grand czar Pierre Ier s'étant avancé à la tête de son armée pour faire la guerre à la porte ottomane, en l'an 1123 (1711), le khan entra dans la Moldavie avec quarante mille Tartares, intercepta le transport de vivres, et contribua par cette mesure au succès des armées ottomanes. Après avoir réduit la Moldavie sous l'obéissance de la Porte, il repartit pour la Crimée. En 1124, le khan donna à son fils Mohammed gheraï le commandement en chef de l'armée du Kouban, y joignit une partie des troupes de Crimée, et, après avoir passé le Bouzak, pilla la ville de Lebenko. Il régna cinq ans.

KAPLAN GHERAÏ,

Pour la seconde fois.

Kalga, Mengli gheraï; noureddin, Safa gheraï. Kaplan gheraï, arrivé en Crimée, reçut l'ordre de suivre comme auxiliaire l'armée ottomane à Varadin. Le khan, n'y étant point allé en personne, se borna à y envoyer son frère Selamet gheraï. Celui-ci rejoignit bientôt l'armée ottomane et marcha avec elle sur Varadin; mais les troupes du sultan et du khan furent battues, et le khan fut destitué à la fin de l'année 1128 (1715), pour ne s'être pas rendu à l'appel du sultan. Il régna trois ans.

CARA DEVLET GHERAÏ,

Fils d'Adil gheraï.

Il fut nommé khan en 1129 (1716). Le sultan ayant été informé que les Tartares avaient hautement manifesté l'intention de n'obéir qu'à un descendant de Selim le pèlerin, Devlet gheraï fut destitué, après avoir régné pendant quatre mois.

SA'ADET GHERAÏ,

Fils de Selim le pèlerin.

Il fut nommé en 1129. Kalga, Safa gheraï; noureddin, Islam gheraï. Sa'adet gheraï alla en Circassie en 1133 (1720), et il y fut fait prisonnier. Après son retour de captivité, il fut destitué et envoyé en Roumélie après neuf mois de règne.

MENGLI GHERAÏ KHAN,

Fils de Selim le pèlerin.

Il fut nommé khan en 1137 (1724). Kalga, Selamet gheraï; noureddin, Saleh gheraï. Mengli gheraï fit construire à Baktchésérai un nouveau palais dans le quartier nommé *Seladjik*. Il fut destitué en 1143 (1730), après avoir régné six ans [1].

[1] Nous avons parlé, dans une des notes précédentes, de l'influence qu'exerçaient les chefs de la tribu de Chiryn sur les affaires de la Crimée. Le conflit de ces chefs avec l'un des prédécesseurs du khan Mengli gheraï amena leur chute, ainsi que la déconsidération de cette noblesse tartare. Voici le résumé des événements relatifs à ce point historique, racontés par un témoin oculaire. Un Chiryn beï, mécontent du dernier khan, se rendit à Constantinople pour obtenir sa destitution. Le grand visir favorisait le khan et fit tous ses efforts pour que le beï ne pût pénétrer jusqu'au sultan. N'ayant point réussi à Constantinople, le beï revient en Crimée, rassemble les plus vaillants des Chiryn, et leur fait jurer par Mahomet qu'ils ne mettraient bas les armes qu'après avoir chassé le khan. En conséquence, ils l'attaquèrent dans son palais, et le khan, qui ne pouvait leur opposer que des forces inférieures, prit le parti d'abandonner la Crimée, et d'aller à Constantinople. Arrivé auprès du visir et du Grand-Seigneur, il se plaignit de l'esprit de révolte qui animait continuellement les Chiryn, et inspira au sultan l'idée de la destruction de cette puissante famille. Le sultan l'adopta, et, pour mieux couvrir ses projets, il fit savoir aux Chiryn qu'il leur enverrait un nouveau prince. Le choix ne pouvait être plus agréable, ni plus capable de les tromper : c'était Mengli gheraï, beau-frère du beï des Chiryn. Le sultan instruisit le nouveau khan de ses intentions et le fit agir dans ce sens. Le khan arrivé en Crimée, tout en donnant des marques extérieures de son amitié au chef des Chiryn, s'occupa à faire semer par ses émissaires des germes de mésintelligence entre le beï et les principaux membres de cette noblesse, en leur faisant entendre que le beï sacrifiait leurs intérêts à ses vues ambitieuses, et qu'un

KAPLAN GHERAÏ,

Pour la troisième fois.

Il fut nommé khan en 1143. Kalga, Adil gheraï; noureddin, Hadji gheraï. L'armée russe étant entrée en Crimée en 1148, le khan voulut s'opposer à ses progrès, et alla à sa rencontre à Karaïelga. Trop faible pour lui résister, le khan fut battu et mis en déroute; il se replia sur Perekop, mais il y fut battu également, et prit la fuite. L'armée russe le poursuivit et brûla Kozlew, Baktchéséraï et Akmesdjid (Simpheropol). Après un séjour de quatre-vingt-quatorze jours dans l'intérieur de la Crimée, elle incendia, dans sa retraite, la place forte de Perekop et se retira. Le khan fut destitué la même année 1148 (1735), après avoir régné six ans.

jour il se prévaudrait de son alliance avec le khan pour les trahir. On commença à se plaindre hautement du beï dans sa tribu, et en peu de temps, par suite des machinations du khan, les choses en vinrent au point qu'une rupture ayant éclaté entre lui et le beï, le khan résolut de lui faire ôter la vie. Le beï, informé de ses projets, prit la fuite. Le khan le fit poursuivre jusqu'à ce qu'il fût sorti de la Crimée : ce bannissement volontaire du beï de Chiryn servait mieux le khan dans l'opinion du pays que ne l'aurait pu faire sa mort. Le même khan fit rechercher les amis du beï, dont quelques uns furent mis à mort, et d'autres renvoyés dans les contrées les plus désertes de la Crimée, où ils se virent bientôt réduits à la dernière misère. Depuis cette époque, la tribu de Chiryn perdit toute son importance politique. (Lettre du P. Stéphan dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, vol. III, pag. 196-206.)

FETH GHERAÏ KHAN,

Fils de Devlet gheraï khan.

Il fut élevé au khanat en 1149. Kalga, Arslan gheraï; noureddin, Mahmoud gheraï. Feth gheraï fixa sa résidence à Cara-sou [1]; et durant l'hiver de la même année, il sortit de Parech-pol pour faire une excursion militaire qui lui rapporta de grands avantages.

En 1150 (1737) le célèbre Gallitzin entra en Crimée à la tête de troupes nombreuses; et, ayant passé auprès d'Outchouba, il ravagea le pays jusqu'à Cara-sou : après quoi il s'éloigna. Le khan Feth gheraï régna un an.

MENGLI GHERAÏ KHAN,

Fils de Selim le pèlerin, pour la seconde fois.

Il fut nommé khan en 1150 (1737). Kalga, Selamet gheraï; noureddin, Saleh gheraï. Dans la même année, l'armée russe entra en Crimée; et, après avoir défait les troupes tartares, elle s'empara du fort de Perekop. Mengli gheraï mourut après un règne de deux ans.

SELAMET GHERAÏ KHAN.

Il fut élevé au khanat en 1152 (1739). Kalga, Azemet gheraï; noureddin, Tokatmich gheraï. Ce prince fit reconstruire à Baktchéséraï les palais et la grande mosquée qui avaient été brûlés par les Russes;

[1] Aujourd'hui Cara-sou-bazar, l'une des villes les plus importantes de la Crimée. — J.

les travaux furent achevés dans la même année 1152. Selamet gheraï fut destitué en 1156 (1743). Il régna cinq ans.

SELIM GHERAÏ KHAN,

Fils de Kaplan gheraï.

Il fut nommé khan en 1156. Kalga, Chahyn gheraï; noureddin, Behader gheraï. Selim fut destitué en 1190, après avoir régné cinq ans.

ARSLAN GHERAÏ,

Fils de Devlet gheraï khan.

Il fut élevé au khanat en 1161 (1748). Kalga, Selim gheraï; noureddin, Krim gheraï. Ce prince fit relever les fortifications d'Arabat, et construire des remparts et des fossés à Outchouba, à Djounkar et à Djouvach [1]. Il établit une école à Baktchéséraï et des fontaines à Kozlew, ainsi qu'à Akmesdjid, et ajouta au palais de Batkchéséraï un pavillon du côté occidental. Il régna huit ans.

HAKIM GHERAÏ KHAN [2],

Fils de Seadet gheraï khan.

Il fut nommé khan en 1169; il eut pour kalga son frère Devlet gheraï, et Mohammed gheraï pour noureddin, et fut destitué au bout de trois ans de règne.

[1] C'est le lieu désigné sur nos cartes sous le nom de *Zaback*.

[2] La notice de feu M. Langlès porte *Alym*.

KRIM GHERAÏ KHAN,

Fils de Devlet gheraï.

Il fut nommé khan en 1172. Kalga, Hadji gheraï; noureddin, Ahmed gheraï. Krim gheraï fit rebâtir, en 1173, un palais à Seladjik, l'un des quartiers de Baktchéséraï, et fut destitué après avoir régné six ans.

SELIM GHERAÏ,

Fils de Feth gheraï khan.

Nommé khan en 1178, il eut pour kalga Mohammed gheraï, et pour noureddin Krim gheraï. Il fut destitué après deux ans de règne.

ARSLAN GHERAÏ,

Pour la seconde fois.

Nommé khan en 1180, il eut pour kalga son fils Devlet gheraï. Il mourut deux jours après son avénement au pouvoir.

MAKSOUD GHERAÏ KHAN,

Fils de Selamet gheraï khan.

Il fut nommé khan en l'an 1181, et eut pour kalga Islam gheraï. Il fut destitué au bout de six mois.

KRIM GHERAÏ KHAN,

Pour la seconde fois.

Il fut élevé au khanat en 1182; il eut pour kalga Mas'oud gheraï, et Kaplan gheraï pour noureddin. Il

étendit ses excursions jusque dans le voisinage de Belbesat, et mourut après avoir régné six mois.

DEVLET GHERAI KHAN,

Fils d'Arslan gheraï khan.

Nommé khan en 1182, il eut pour kalga Chahbaz gheraï, et Mobarek gheraï pour noureddin. Il fut destitué après un an de règne.

KAPLAN GHERAÏ KHAN,

Fils de Selim gheraï khan.

Il fut nommé khan en 1188. Kalga, Islam gheraï; noureddin, Bakht gheraï. Ce prince fut destitué au bout de dix mois.

SELIM GHERAÏ KHAN,

Pour la seconde fois.

Il fut nommé khan en 1184. Kalga, Mohammed gheraï; noureddin, Krim gherai. Après dix mois de son règne, l'armée russe s'étant emparée de la Crimée, le khan fut renvoyé en Roumélie.

SAHEB GHERAÏ KHAN,

Fils d'Ahmed gheraï sultan.

Il fut nommé khan en l'an 1185; il eut pour kalga Chahyn gheraï, et Behader gheraï pour noureddin. Il fut destitué en 1189.

DEVLET GHERAÏ,

Pour la seconde fois.

Il fut nommé khan en l'an 1189. Kalga, Schahbaz gheraï; noureddin, Mobarek gheraï. Ce prince fut destitué en 1191 et se retira en Roumélie.

CHAHYN GHERAÏ KHAN,

Fils d'Ahmed gheraï sultan.

Nommé khan en 1189 (1775), il renonça volontairement au pouvoir après un règne de sept ans.

DESCRIPTION

Des principaux fleuves de la Grande-Arménie, d'après le *Djihan-Numa* de Kiatib Tchélébi, par M. Amédée Jaubert, avec la traduction d'un fragment arménien du docteur Indjidjian [1], par M. Brosset.

AVERTISSEMENT.

Feu M. Saint-Martin avait proposé au comité des traductions orientales de Londres de traduire et d'imprimer sous ses auspices tout le volume d'Indjidjian, relatif à l'Arménie moderne, et ce comité s'était empressé d'accueillir sa demande. C'est le désir témoigné par ce savant orientaliste de faire passer en notre langue l'ouvrage du docteur arménien qui m'en a fait entreprendre la lecture, et m'a engagé à en traduire plusieurs morceaux importants pour la géographie de la Géorgie et pour l'histoire de Tchbi-

[1] *Asie*, I, 24 sqq.

sonde, dont il sera souvent question dans l'histoire du Bas-Empire. Nos lecteurs regarderont sans doute comme très-précieuse pour ce travail la coopération de M. Amédée Jaubert pour la partie extraite du Djihan Numa. — B.

TRADUCTION DU PASSAGE DE *KIATIB TCHÉLÉBI*, OÙ IL EST QUESTION DU *KOUR* ET DE L'*ARAXE*.

« Le Kour est le plus considérable des deux fleuves « qui arrosent cette contrée (le Moghan et le Chirwan). « Il prend sa source dans les montagnes de *Calican*, « et coule de l'ouest à l'est; se dirigeant ensuite vers « le sud, il passe auprès de *Couri* et d'*Ak'hiskhah* [1]. « Quelques auteurs dignes de foi rapportent que la « source de ce fleuve se trouve dans une montagne « située entre la tour dite *Keuleh* (ou de l'esclave) et « *Cars*, près du premier de ces lieux; ils ajoutent « qu'on y a sculpté en pierre une statue représentant « un bœuf [2] qui, placé au-dessus de la source, jette « avec beaucoup d'impétuosité de l'eau qui sort par la « gueule et par les naseaux.

« Ces eaux descendent dans la plaine de *Keuleh*, « puis atteignent le défilé de ce nom sans lequel cette « plaine, qui est entourée de montagnes, serait un lac. « Ce fut pour procurer aux eaux un écoulement qu'an-« ciennement on ouvrit à travers les rochers le défilé « ou passage en question, et en effet le fleuve y coule « (avec facilité); il traverse ensuite la ville de *Cara*

[1] *Akhaltzikhé* et *Gori*. — B.

[2] L'auteur arménien dit positivement un *cerf* (eghn). — B.

« *ardehan*, et baigne les murs de la citadelle de ce « nom, passe vis-à-vis d'*Ardjoukeh* et de *Khartous*, « où il reçoit les eaux de l'*Akhilklik* [1]. Auprès du mo- « nastère de *Khartous*, son cours se ralentit un peu. « De là il se dirige vers les forts d'*Azbour* et de *Khad-* « *jar*, et sa jonction avec la rivière d'*Akhiskha* a lieu « dans les prairies dites *Beglik*. Parvenu à Tiflis, il « coule à travers deux rochers énormes, par un défilé « très-étroit au-dessus duquel est bâti le fort; puis il « reçoit les eaux du *Canac*, rivière qui vient des mon- « tagnes de *Zekem*; il se dirige vers le sud, vers l'est, « enfin vers le nord, et sert de limite entre le *Chirwan* « et l'*Aderbaïdjan*.

« D'après le témoignage d'*Hamdallah*, ce fleuve se « divise en deux branches, dont l'une (la plus petite) « s'écoule dans le lac de *Chemkourèh*, et l'autre s'unit « à l'*Araxe*, auprès d'*Iourt bazar*. Les eaux réunies « des deux fleuves s'écoulent ensuite dans la mer de « *Chirwan* (la Caspienne). La longueur totale du « cours du *Kour* est d'environ deux cents parasanges...

« L'Araxe (*Aras*) est également un fleuve consi- « dérable. Il surgit des pâturages de *Bin gheul*, arrose « les plaines du *Passïn*, et, après avoir passé sous le « pont dit *Tchoban Keuprousi*, reçoit auprès d'*Eri-* « *van* les eaux du *Zenghi*, rivière qui prend sa source « dans le lac de *Keuktchè*, situé au nord de *Baïazid*. « C'est auprès de cette dernière ville qu'il reçoit les « eaux de l'*Arpa-tchaï*, autre cours d'eau provenant « du *Cara-sou* et du *Thockour Séad*. Les divers

[1] La rivière d'*Akhal-kalaki*. — B.

« affluents réunis se dirigent ensuite vers l'est directe-
« ment, passent au pied du mont Ararat, à *Lechker,*
« vis-à-vis de *Nakhchiwan,* et sous le pont de *Tcheul-*
« *ha;* dans le district de *Caradja-dagh,* et près du
« fort de *Cahcaha,* l'Araxe reçoit les eaux du *Ghen-*
« *djèh* et celles du *Couban* [1], passe sous un pont et
« s'unit, auprès de *Mahmoud-Abad,* à l'une des bran-
« ches du *Kour* sur laquelle on a jeté le pont de
« *Djewad.*

« Ce fleuve, dans le voisinage du lieu où s'opère sa
« jonction avec le *Kour,* se précipite du haut d'un
« endroit très-élevé, et forme une cataracte, au-des-
« sous de laquelle on passe par un chemin fort large.
« Ce lieu est connu sous le nom d'*Aras-bar* (rempart
« de l'Araxe). Après sa jonction, le fleuve est d'une
« largeur très-considérable. Il a son embouchure dans
« la mer Caspienne vers *Kuchta Séfi.* Ses eaux sont
« d'une grande utilité pour les pays qu'il arrose, et
« son cours est d'environ cent cinquante parasanges....
« Il forme la frontière orientale de l'Arménie, etc. »

I. L'ARAXE.

L'Aras ou Eras, altération de l'ancien nom Eraskh, est le premier fleuve de la Grande-Arménie qui aille à la mer Caspienne, coulant de l'ouest à l'est, et le seul qui traverse toute l'Arménie. De sa source à son embouchure, son cours est de cent cinquante pa-

[1] Ce nom de *Couban* ou de *Kouwan* se retrouve comme dénomination de fleuve dans la *Boukharie,* au nord du Caucase.... — J.

rasanges, suivant Kiatib Tchélébi. Par où l'on peut comprendre ce mot du même auteur, relatif au fleuve en question « qu'il forme la limite orientale de l'Ar-« ménie, » c'est-à-dire que la limite supérieure orientale de l'Araxe est la borne supérieure orientale de cette contrée, puisque là où se termine l'Araxe, là se termine l'Haiastan : on ne peut pas l'entendre autrement[1]. Sa source est à Dekman[2] dans le mont Pinkiol (Bin-Gheul), où se trouvent une multitude de sources et de ruisseaux, qui lui donnent naissance. Chardin et ses imitateurs ont donc tort de faire sortir l'Araxe de la montagne où s'arrêta l'arche de Noé, c'est-à-dire du mont Masis. De Dekman, l'Araxe traverse le Basen et passe devant la province de Cars. De là il traverse la partie de l'Arménie soumise aux Persans (maintenant aux Russes); et passe à Sahathaphos, frontière d'Érivan, où, selon Tournefort, sa largeur égale celle de la Seine à Paris. Il arrose la province de Nakhdjovan, Khaphan, et le Karabagh, où, près de Djévat, il s'unit au Kour; puis il passe à Kouchtha-Séphi, et se jette par trois embouchures dans la mer Caspienne.

[1] Kiatib Tchélébi pense que les deux fleuves Kour et Araxe se réunissent deux fois : 1° une branche du Kour à Mahmoutapar près de Khaphan; 2° la branche principale. Mais en décrivant le Kour il ne mentionne pas ces deux réunions.

(*Note du docteur Indjidjian.*)

[2] Le système de transcriptions adopté pour les noms propres par l'auteur arménien n'étant pas toujours régulier, on a cru devoir conserver celles suivies en Europe pour les noms bien connus, autant qu'elles ne s'opposeront point à l'analogie étymologique. — B.

Après sa jonction au Kour, l'Araxe sépare la Grande-Arménie du Chirvan ou Albanie, appelée anciennement Phaitaracan, et maintenant, depuis plusieurs siècles, Tarpédjan. Avant sa jonction, l'Araxe reçoit dix rivières remarquables. Au nord, celle de Hassan-Caleh, dans le Basen (ou Passïn), celle de Dchenkli, venant du lac du même nom, dans le pays de Cars; l'Arpatchaï, au même lieu; le Zancou (Zenghi), à Érivan ou à Sahathaphos; la rivière de Garin, dans la même province; celle de Nakhdjovan, près de cette ville; le ruisseau de Mrotn du côté de Khaphan; au midi, la rivière de Macou, dans le pays de Nakhdjovan; celle de Cotala, dans la même contrée, et l'Entérap ou Qizil-ozan, à Khaphan.

Il y a quatre ponts sur l'Araxe : le premier à Dekman, d'une seule arche admirablement belle; le second, dans le Basen, appelé Tchopan-Kouprisi; le troisième, à Khaphan; le quatrième, à Djévat, après sa jonction au Kour, que l'on dit avoir été construit par Tahmas. Tchélébi en place [1] un autre à Djougha (l'ancienne Djoulpha), mais on nous a dit que l'on ne voyait plus que les ruines de ses fondations, non plus que celles de plusieurs autres, détruits par l'Araxe.

[1] C'est peut-être celui qui fut ruiné en 1796 par Ibrahim khan de Karabagh, allié du roi Iracli II, pour empêcher Agha-Mohammed khan de le poursuivre. Il est dit dans les *Mémoires historiques* relatifs à ces événements, que nous publions en ce moment, (P. II, p. 149), que, nonobstant la rapidité des eaux du fleuve, Agha-Mohammed khan le traversa avec une grande partie de sa cavalerie. — B.

Le cours de ce fleuve est d'une extrême impétuosité, lorsqu'il s'est grossi de la fonte des neiges, très-abondantes sur les montagnes. A cette époque, Chardin ayant voulu le traverser devant l'ancien Djoulpha, dans une barque qui pouvait contenir trente personnes et vingt bêtes de charge, le courant imprima à la barque une telle rapidité, qu'elle fit presque un demi-mille en une minute; mais en été et en hiver, quand les eaux sont basses, on peut, dans les endroits larges, traverser le fleuve en droiture, comme l'atteste le même voyageur, et même à gué, surtout dans la partie supérieure. Jusqu'à Sahathaphos, l'Araxe n'a pas de courbure remarquable, mais là, près de Khorvirap, il tourne au midi; à la limite de Khaphan, il tourne au nord presque jusqu'à sa jonction avec le Kour; et, depuis lors, ils descendent réunis vers le midi jusqu'à la mer Caspienne. Mais en général il a moins de sinuosités que l'Euphrate et le Tigre.

D'anciens habitants des bords de l'Araxe nous ont raconté qu'au commencement du siècle passé, par suite d'un grand tremblement de terre qui eut lieu dans le Basen, le cours de l'Araxe fut arrêté pendant quelques jours dans cette province, au point qu'il se fraya peu à peu un autre lit auprès de l'ancien, et s'y maintint ensuite; et que dans le lit desséché du fleuve on trouve beaucoup d'antiquités. Du côté de Khaphan l'Araxe forme une cataracte qui se précipite d'en haut avec une violence extrême, laissant par-dessous un intervalle assez grand pour les hommes et pour une caravane entière. Ce lieu est appelé Erespar, corrompu

sans doute de Eraskhvar ou Eraskhavar, d'après la forme Érès ou Araz, du nom donné à l'Araxe : au IXe siècle, il prit le nom de Kharavagh.

Les eaux de l'Araxe sont très-bonnes, très-salubres et très-favorables à la végétation ; ce qui provient (entre autres causes) de ce que ce fleuve reçoit beaucoup de ruisseaux qui prennent naissance dans des forêts de pins, de chênes et de sapins [1] qui les assainissent notablement. C'est ce qui fait dire à Kiatib Tchélébi : « Partout ce fleuve, dans son cours, ré- « pand mille bienfaits. L'eau en est douce et excel- « lente; et Hafiz, poëte persan de Chiraz, dit à sa « louange :

ای صبا کر بکذری بر ساحل رود ارس
بوسه زن بر خاك ان وادی ومشکین کن نفس

« Quand tu passeras, aimable Zéphire, aux bords « du fleuve Aras, donne un baiser à la terre de la « vallée, et respires-y la douce haleine du musc [2]. »

Les poissons de l'Araxe surpassent en délicatesse ceux des autres fleuves. Le principal, qui se trouve du côté de Basen, est le djanar, d'une longueur et d'une blancheur admirables. Il est à peu près sem-

[1] L'auteur arménien dit *des forêts de Mairis ou Tcham*. M. A. Jaubert pense que les mots soulignés sont la transcription du turk *senouber, meicheh* et *tcham,* qui signifient *pins, chênes* et *sapins*. Nous avons suivi les indications données par ce savant orientaliste. — B.

[2] C'est M. Reinaud qui a bien voulu restituer ici le vers de Hafiz, dont l'auteur donne la simple transcription en lettres arméniennes. — B.

blable au koumich, mais atteignant jusqu'à deux coudées. Étranger d'ailleurs à tous les autres cours d'eau, il n'a pas d'égal en saveur. Le léog, plus grand que le djanar, sorte de poisson long et effilé, auquel les Arméniens, riverains de l'Euphrate, donnent le nom de *cet* (baleine), à cause de sa grandeur. Le déghin-port (*nombril roux*), qui pèse jusqu'à un okha, appelé délic; le mourz ou mokh de l'Euphrate : il pèse de vingt-cinq dirhem jusqu'à un okha. Le carmrakhet (*peau rouge*), ou alapalze, ainsi nommé à cause de la couleur de sa peau. Son corps, du reste, est très-blanc, et il n'a qu'une arête. Outre que c'est un poisson excellent à manger, il possède la vertu de détendre les nerfs, lorsqu'on l'applique sur le membre retiré. Dans de certaines localités, on l'emploie pour la guérison de toutes sortes de blessures. Il se trouve surtout à Dekman, où le fond de l'Araxe est plein de rochers, que ce poisson recherche beaucoup. On y trouve encore le sazan et d'autres poissons exquis. Devant Astapat, sur la frontière de Perse, il y a le mitia blanc, appelé par les habitants olancadeh; mais ils ne le mangent pas ordinairement.

II. LE KOUR.

Le Kiur, altération de l'ancien nom Kour, est le second fleuve de la Grande-Arménie, allant de l'occident à l'orient vers la mer Caspienne, après avoir traversé deux cents parasanges, au dire de Kiatib Tchélébi. Il y a une de ses sources dans les montagnes au nord de Cars. Cette branche passe devant Ar-

tahan, dont elle prend le nom. L'autre, qui est dans le lac Pharhavan, auprès d'Akhal-Kélek, passe devant cette ville, puis à Chawcheth, dont elle prend aussi le nom. Ces deux ruisseaux viennent se réunir à Pikélek, où ils forment le Kour. Kiatib Tchélébi, après avoir placé sa source aux monts Galigan, dit : « Quelques-« uns racontent que la source du Kour est dans la « montagne entre Cars et celle nommée Koulé; qu'elle « est recouverte d'une tête de cerf en pierre; que l'eau, « s'échappant par la bouche et les yeux de la bête, « avec un bouillonnement très-fort, s'élance avec ra-« pidité dans la plaine de Koulé; qu'arrivée au voisi-« nage de ce lieu, elle entre dans le pas du Koulé; et « que, sans ce passage, la plaine, environnée comme « elle est d'une enceinte de montagnes, deviendrait un « grand étang, etc. »

Formé de la réunion des deux ruisseaux d'Artahan et de Chawcheth, le Kour baigne les trois citadelles de Khertous, Pzpour et Khadjrek[1], passe devant Azghor, traverse la courbure ou le pas de Pétré, puis passe devant Gori et Tiphlis, où son lit est resserré par deux rochers naturellement très-escarpés; ensuite, devant Chemkour et Kanta, et se divise en deux branches: l'une, qui est la petite, se jette dans le lac de Chemkour, et, au voisinage de Djévat, se réunit à l'Araxe. Après cette jonction il coule vers la mer Caspienne, où il entre par trois embouchures, dont deux portent le nom du fleuve, ainsi qu'une petite

[1] Lisez *Kherthwis* et *Aspindza* : ce sont les noms géorgiens de ces deux forts. — B.

île du voisinage; on les appelle aussi indifféremment Resthkhal, Kélékhal et Zéphékhal.

Il reçoit sept affluents remarquables au nord et au sud : 1° Le ruisseau d'Akhaltzikhé, passant devant cette ville, que quelques-uns regardent comme la source du Kour, et placent en Géorgie; mais le ruisseau qui fournit le plus d'eau au Kour, et la source la plus éloignée, sont ce que j'ai dit plus haut; 2° le Léak (ou Liakhwi), près de la ville de Gori; 3° un autre à Tiphlis, venant de Thélav; 4° le ruisseau Ganag au-dessous de cette ville, venant des montagnes de Zékémi; 5° un autre au-dessous d'Haghpat, venant de la vallée de Bambac et de Lorhi; 6° au-dessous de Kanta, un grand cours d'eau formé de l'Ior et de l'Alazan réunis; 7° celui qui passe à Perté (ou Berda). Son pont, près d'Haghpat, est remarquable. Le Kour coule en grande partie dans l'Arménie, d'abord depuis sa source jusqu'à Azghor (ou Atsqour), puis il côtoie l'Ibérie. Un peu au-dessous de Tiphlis, il entre de nouveau en Arménie jusqu'à la mer, et en trace de ce côté la limite supérieure. Sa principale courbure est en sens inverse de celle de l'Araxe. Au même point où l'Araxe se dirige vers le midi, le Kour monte vers le nord; et, lorsque l'Araxe reprend cette dernière direction, le Kour, presqu'à la même longitude, redescend au midi jusqu'à la jonction des deux fleuves. Ainsi la partie de l'Arménie qui occupe l'intervalle entre deux forme une sorte d'île longue sur le continent. Presqu'au milieu est le lac de Sévan.

L'eau de ce fleuve n'a aucune vertu particulière,

ce qui fait dire à Kiatib Tchélébi que, dans son cours, il n'est d'aucune utilité pour l'arrosage des terres. Parmi ses poissons les plus remarquables sont le zourki (bossu), que l'on sèche comme le mersin, pour l'envoyer de divers côtés.

III. TCHOROKH.

Le Tchorag ou Tchoroug-soui, le Djourouk-soui des Turks, l'ancien Dzorokh ou Djorokh, le seul fleuve de la Grande-Arménie qui aille à la mer Noire, prend sa source dans les montagnes à l'occident de Baberd, et s'appelle dans la partie supérieure Masat-térési, puis il prend le nom de Tchoroug, passe à Baberd, à Sper, à Khotrdchour, à Berdagrac, à Ardvin, et se jette dans la mer Noire, entre Batoum et Kounié. Il reçoit divers ruisseaux à Khotrdchour, à Berdagrac celui qui est connu sous le nom de Salordchour, etc.; mais le plus considérable par sa grandeur est l'Adjara, qui, après sa jonction avec le Tchorokh, forme un cours d'eau très-impétueux. Il y a beaucoup de ponts, la plupart en pierre. Le premier, au-dessus de Baberd, qui n'a qu'une arche, à cause du peu de largeur de l'eau; deux dans Baberd même; un à la ville de Sper; un cinquième à Khotrdchour, où son lit est encaissé dans deux rochers, et où l'on a simplement posé des poutres allant d'un bord à l'autre, sans solidité; un sixième à environ quatre heures du précédent; un septième près de Berdagrac, etc.

Depuis Baberd, le Tchorokh forme deux coudes

remarquables : l'un de l'ouest à l'est, puis de l'est à l'ouest, ce qui lui donne la forme d'une faux. La rive arménienne du Djorokh est couverte de bourgades de Turks, la plupart apostats du christianisme, ayant des mœurs très-hospitalières, ce qui permet de voyager chez eux sans aucune crainte des voleurs. On rencontre çà et là beaucoup d'églises et de monastères encore debout, mais vides et abandonnés, bâtis en pierre. Les forêts, assez nombreuses dans les environs, fournissent beaucoup de bois, que l'on transporte par le lit du fleuve.

NOTE

Sur les gisements de l'or dans la partie septentrionale des monts Oural, au-delà des cantons habités, d'après une relation russe.

L'exploration de la partie septentrionale des monts Oural au-delà des cantons habités commença en 1830. L'expédition qui en était chargée parcourut pendant l'été près de cinquante versts en s'avançant au nord, et termina ses travaux à la petite rivière de *Malaïa Lozva* (petit Lozva). Cette exploration confirma par ses résultats l'opinion de M. le Ministre des finances, qui pensait que les régions inhabitées de l'Oural septentrional devaient être aussi riches en trésors souterrains que l'étaient les cantons de ces montagnes déjà connues et où 100,000 individus trouvent du travail et des moyens d'existence.

En 1831, la tâche de l'expédition était d'explorer la plus grande étendue de pays possible et de faciliter les recherches futures pour découvrir le métal, en mettant en évidence et en indiquant la direction des principaux filons métalliques de cette contrée. Voilà la marche que l'expédition adopta pour remplir sa mission.

La nature du principal gisement des métaux dans le vaste district des usines de Bogoslov, et, suivant les apparences, dans d'autres, induit à conjecturer que l'or qui est épars dans toute la largeur de la pente orientale de l'Oural a rempli surtout les filons ou les couches qui sont très-riches en autres métaux utiles. Mais la manière dont l'or et le platine se présentent dans le gravier, la pureté de leurs masses et leur nature particulière, rendent réellement leur recherche plus facile que celle de tous les autres métaux. Dirigée par ce principe, l'expédition s'est principalement occupée de trouver dans ces cantons des graviers tenant or, et de découvrir les principaux amas de ce métal.

On sait que les sables qui couvrent les enfoncements de l'Oural oriental offrent deux régions de l'or bien distinctes, et dont la dissemblance est très-sensible; l'une est générale et l'autre particulière. A la première région appartiennent tous les graviers qui, dans leur composition, montrent de l'or, mais qui, dans leur état actuel, ne valent pas la peine d'être exploités. L'étendue de ce terrain aurifère est très-considérable, elle comprend presque toute la déclivité des monts Oural. Souvent il s'y présente aussi de grands intervalles qui ne contiennent pas du tout d'or.

Quelquefois le métal est tellement disséminé isolément partout que l'on ne peut d'avance rien déterminer du positif sur le point où l'on rencontrera le filon assez important pour donner du profit, ou le gisement particulier de l'or.

La seconde région, qui est plus spécialement l'aurifère, comprend les graviers dont, par le procédé actuel, on peut extraire l'or avec profit, c'est-à-dire qu'il y a plus d'un quart de zolotnik d'or dans cent pouds de sable. Cette région n'est pas continue; elle consiste généralement en emplacements séparés qui sont comme les anneaux d'une chaîne de terrains aurifères souvent très-éloignés les uns des autres.

Cette chaîne de terrains aurifères subit partiellement des déviations considérables dans la direction vers le nord; mais il paraît que celles-ci sont dues plus ou moins aux changements que présente dans cette ligne la position des rochers que l'on peut regarder comme le gisement primitif de l'or. Tous ces motifs décidèrent l'expédition à borner ses travaux à la recherche des graviers qui, dans ces cantons, contenaient de l'or, afin de ne pas manquer la direction de la région principale. Mais les nombreux enfoncements remplis de graviers, et surtout l'obligation de l'expédition de s'avancer vers le nord aussi loin qu'il lui serait possible, ne lui permirent pas d'employer le temps nécessaire à l'examen exact et spécial de ces graviers.

Le pays que l'on devait explorer étant absolument inconnu, inhospitalier, inculte, stérile, le climat variable et l'été très-court, l'expédition fut obligée de

hâter ses opérations. Elle s'occupa donc principalement de faire connaître l'Oural septentrional, et ne se livra à l'examen des graviers que dans les cas où les recherches à la surface du terrain ne suffisaient pas pour indiquer avec précision la direction de la partie du fonds riche en métal; mais elle remit au commencement de l'automne, saison qui n'est pas propre aux explorations étendues, pour procéder à l'examen spécial des lieux qui, par la nature des roches contenant des graviers, et d'après le résultat des recherches faites préalablement, donnaient des espérances fondées de découvrir de l'or. La grande extension des cantons explorés, le nombre et la valeur des graviers aurifères qui y ont été découverts, n'ont pas complétement répondu à l'attente de l'expédition ; mais dans des circonstances plus favorables, les peines qu'elle s'est données auraient été couronnées d'un succès incomparablement plus grand. La cause principale des inconvénients et des obstacles que l'expédition de 1831 a éprouvés tient surtout à l'été désagréable de cette année et à la grande quantité de marais qu'elle a rencontrés dans la contrée explorée.

Malgré tous ces empêchements, les monts Ourals ont été reconnus sur une longueur d'environ cent seize versts en ligne droite en allant vers le nord, depuis *Vesselago Zimovie*, sur le *Malaia Lozva*, jusqu'au *Malaia Yougra*, *Sevrnaia Sosva*, rivière qui traverse la ville de Berezov et se jette dans l'Œstuaire de l'Ob. Ce travail a duré depuis le 15 mai jusqu'au 28 septembre, et de plus on a continué l'exploration

de la déclivité occidentale commencé en 1830. Par conséquent l'expédition est parvenue jusqu'au 63ᵉ degré de latitude boréale ; plus de la moitié de son travail a été fait dans le gouvernement de Tobolsk. D'après la largeur de la pente, les lignes d'exploration vers l'ouest peuvent être déterminées par la hauteur des rivières suivantes : Le *Pouloudennaïa-Tochemka*, le *Vychaïa*, le *Severnaïa-Tochemka*, l'*Ouchma*, le *Lozva*, le *Sosva* et le *Malaïa Yougra ;* à l'est par les plaines basses, situées à la rive gauche du Lozva, et par les eaux qui se dégorgent dans le *Kouatal* et le *Pélim*. Le terrain relevé a une surface de 3,000 versts carrés.

COUCHES AURIFÈRES.

La contrée contenant des couches aurifères peut déjà être indiquée par le résultat des travaux de l'expédition. La position de la *Youlva*, de la *Dancha*, de la *Vladimirovka* et d'autres petites rivières coulant dans la même direction, et la ligne suivie par les terrains aurifères du district des usines de Bogoslov et par les couches des montagnes déjà connues, donnent lieu de conjecturer avec vraisemblance que les amas d'or peu considérables déjà trouvés dans les graviers des bords de ces rivières sont de sûrs indices de la nature aurifère de ces montagnes, de même que pour les exploitations du district nommé précédemment.

Durant l'automne très-court de 1831 on a découvert dans l'étendue de pays désignée plus haut quatre gisements de gravier aurifère.

1° Dans le ravin de *Blagovestchenk*, qui se prolonge jusqu'à la *Petite Talliya*. La couche aurifère est d'une profondeur d'une à deux archines au-dessous de la surface du sol, a une longueur de cent quatre-vingt brasses, une largeur de six, et une épaisseur d'une à deux archines. La quantité d'or est depuis dix-sept parties (un zolotnik contient quatre-vingt-seize parties) jusqu'à un zolotnik, vingt-quatre parties sur cent pouds de sable.

2° Le long de la *Youlva*, petite rivière qui coule du sud-ouest à l'est, et se jette dans le Malaïa Lozva. Le lit de sable aurifère de cet emplacement est à une profondeur d'une à deux archines et demie, sa longueur est de cent vingt-huit brasses, sa largeur de quatre-vingt-une, son épaisseur d'une et demie à deux archines. La quantité d'or est de vingt-sept parties à un zolotnik, cinquante parties par cent pouds.

3° Le long de la *Tancha*, petite rivière qui coule du sud-ouest à l'est, et se réunit au *Choch*. La couche aurifère est à une profondeur d'une à une archine et demie; sa longueur est de quatre-vingt-dix brasses; sa largeur, de cinq, son épaisseur, de deux à deux archines et demie. Quoiqu'elle ne contienne que vingt à cinquante-six parties d'or sur cent pouds de sable, néanmoins l'épaisseur du lit est à prendre en considération, de même que la grosseur considérable des grains d'or que l'on y trouve.

4° Le long de la *Vladimirovka*, petite rivière qui coule du nord-ouest à l'est, et se joint à la *Vasiliev-ka*. La couche aurifère est à une profondeur d'une

archine trois quarts à deux archines un quart; elle a une longueur de soixante-quinze brasses, une largeur de huit, et une épaisseur d'une archine un quart. Elle contient depuis un zolotnik jusqu'à soixante parties d'or sur cent pouds de sable.

On a trouvé depuis, dans les atterrissements de la *Malaïa* et de la *Bolchaïa Vasilievka*, des dépôts aurifères moins importants où cent pouds de sable contiennent jusqu'à quatre-vingts parties d'or.

L'or, dans les lits du ravin de *Blagovestchenk*, est en grains rudes au toucher, et les morceaux semblent cependant avoir été en quelque sorte usés par le frottement; ils offrent des formes différentes ou régulières. En lavant le sable du premier lit, on découvre souvent des morceaux d'or natif d'un à cinq et jusqu'à huit zolotniks. Les autres lits ont de l'or à grain plus fin, et plus ou moins mêlé de platine.

L'exploration de l'or de ce canton pour l'année 1832 a été confiée à une autre expédition; on a lieu d'espérer que le résultat de ses opérations sera publié.

On sait qu'en Sibérie comme en Amérique le platine se trouve ordinairement dans les sables aurifères en grains fins, parmi lesquels se rencontrent quelquefois, particulièrement en Sibérie, des pépites de platine natif de grosseurs diverses. Les quatre plus grosses que l'on ait trouvées jusqu'à présent viennent des sables des usines de *Nijnei Taghilsk* appartenant aux héritiers du conseiller intime Demidov. L'un de ces échantillons, pesant 10 livres 54 zolotniks, est déposé au cabinet de minéraux de l'Institut des Mines :

les trois autres pesant, l'un 19 livres 55 zolotniks, le second, 19 livres 18 zolotniks et le troisième, 13 livres 53 zolotniks, ornent les nombreuses collections d'échantillons de platine natif au comptoir de MM[es] Demidov à Saint-Pétersbourg.

ÉTAT DE L'OR ET DU PLATINE OBTENUS DANS LES USINES DE LA COURONNE ET DES PARTICULIERS DANS LES SIX PREMIERS MOIS DE L'ANNÉE 1832.

I. OR.	POUDS.	LIVRES.	ZOLOTNIK.
A. USINES DE LA COURONNE.			
Iekatherinenbourg	15	24	52 ½
Zlatoust	29	1	12
Bogoslov	28	29	34
Goro Blagodat	2	//	32
TOTAL	75	15	34 ½
B. USINES DES PARTICULIERS.			
Verkh Isetsk, à M. Iakovlev, cornette aux gardes	32	37	53
Kazlinsk et Kichtym, aux héritiers de Rastorgouiev, négociant	18	27	36
Nijnei Taghilsk, aux héritiers Demidov	18	18	60
Novo Iansk, aux héritiers Iakovlev	17	6	62
Sisertsk, aux héritiers Tourtchaninov	4	20	39
Chaitansk, à M. Yartsov, maître d'usine	3	19	69
Verkhne Oufaleisk, à M. Goubin	2	22	4
Bilimbaievsk, à la comtesse Strogonov	1	24	85
Vsevolod Blogodatsk, à M. Vsevolodski	3	23	40
Redvinsk, aux héritiers Demidov	//	2	37
Krestovosdvijensk, à la comtesse Poliev	1	6	73
Des héritiers de M. Major, chef de mines	//	30	64
Preobrajensk, à M. Gousiatnikov	//	2	81
TOTAL	105	3	32
TOTAL général de l'or	180	18	66 ¼

II. PLATINE. A. USINES DE LA COURONNE.	POUDS.	LIVRES.	ZOLOTNIK.	PARTIES.
Goro Bladodatsk	//	2	51	//
Bogoslovsk	//	//	3	54
TOTAL	//	2	54	54
B. USINES DES PARTICULIERS.				
Nijnei Taghilsk	79	2	15	42
Kazlinsk et Kichtymsk	//	//	60	72
Krestovosdvijensk	1	9	52	80
Verkh Isetsk	//	1	25	48
TOTAL	80	13	31	50
TOTAL général du platine	80	15	91	8

(*Gazette de Saint-Pétersbourg.*)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 octobre 1833.

M. Blin, lieutenant de Sipahis, écrit au Conseil pour demander que le titre des ouvrages qu'il a récemment offerts à la Société soit inséré dans le *Journal asiatique.* Un membre fait observer que cette omission a été réparée dans le numéro de septembre, et on arrête qu'il en sera donné connaissance à M. Blin.

BIBLIOGRAPHIE.

Chrestomathia Schahnamiana, par Vullers. Bonn. 1833. 267 pages in-8°.

M. Vullers vient de réunir sous ce titre trois fragments du Schahnameh, qui avaient déjà été publiés par MM. Wahl, Wilken, Silvestre de Sacy et les éditeurs de Calcutta, et un fragment du Barzou-nameh que M. Kosegarten avait inséré dans les *Mines de l'Orient*. Le tout comprend à peu près sept cent cinquante vers. Ces textes sont suivis d'un Vocabulaire à l'usage des étudiants. Les textes sont corrigés autant que le manque de manuscrits l'a permis à l'éditeur.

Il va paraître à Londres une nouvelle édition du Mémoire de sir John Malcolm sur les Sikhs, avec une introduction sur la navigation à vapeur sur l'Indus. On sait combien sir John s'était occupé de cette question pendant qu'il était gouverneur de Bombai.

Retnavali, a drama in four acts, with a commentary explanatory of the Pracritpassages. Published by the committee of public instruction. Calcutta, 1833, in-8°, 106 pages.

Asiatic Researches. Vol. XVII. Calcutta, 1832, in-4°, 635 pages.

Ce volume contient: 1° Rapport statistique sur les Bhotea, districts de Kamaon, par G. W. Traill; 2° Essai sur l'extraction des racines des intègres par les Arabes, par Tytler; 3° Sur les sectes religieuses de l'Inde, par H. H.

Wilson; 4° Mémoire sur les opérations trigonométriques faites en Assam et les pays voisins, par Wilcok; 5° Sur la population de Benarès, par J. Prinsep; 6° Voyage dans les montagnes Pandua, près de Silhet, en Bengale, par Walton; 7° Route de Cathmandou dans le Népal, à Tagedo, sur la frontière chinoise, par Amir; 8° Sur la population de Dacca; 9° Description d'anciennes monnaies indiennes du cabinet de la Société asiatique de Calcutta, par H. H. Wilson; 10° Remarques sur la partie des Dionysiaques de Nonnus qui se rapportent aux Indiens, par le même. Le volume contient une carte d'Assam et huit planches gravées.

Three weeks in Palestina and the Libanon. Londres, 1833, in-12, 137 pages, avec 10 gravures.

Persian fables by the Rev. H. G. Leen. Londres, 1833, in-12.

Schi-king, nachgeahmt von Rükert. 1833, in-8°, 296 pag.

Il paraît, d'après une courte préface en vers, que l'auteur a été vivement frappé des beautés poétiques de ces restes de l'ancienne poésie populaire de la Chine. La langue chinoise lui étant étrangère, il a pris pour base la traduction latine du père Lacharme, publiée à Stuttgart en 1830. Le travail de M. Rükert est plutôt une imitation qu'une traduction; il omet quelques chansons, et en raccourcit un grand nombre. Le but de son ouvrage paraît être de populariser la poésie chinoise, et l'élégance de sa versification ne peut que rendre ce livre très-agréable à ses lecteurs, que la sécheresse du style de la traduction latine pouvait rebuter. Il n'ajoute aucune note, ce qui l'oblige souvent d'atténuer des expressions qui auraient exigé un commentaire.

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

DÉCEMBRE 1833.

MÉMOIRE

Sur l'ancien cours de l'Oxus, par M. A. Jaubert.

Je me propose, dans ce travail, d'examiner le plus ou moins de probabilité de l'opinion de ceux qui s'occupent de retrouver sur les bords de la mer Caspienne des traces d'une ou de plusieurs des embouchures de l'Oxus, et dans les steppes au sud-ouest du lac d'Aral, les lits desséchés d'une ou de plusieurs branches de ce fleuve célèbre. A défaut de renseignements plus exacts je m'appuierai principalement sur les témoignages des géographes orientaux, sur les traditions locales et sur le récit des voyageurs qui, comme moi, ont pu puiser leur conviction dans la physionomie caractéristique ou plutôt dans l'aspect général des lieux; méthode de procéder conjecturale sans doute, mais qui, restreinte dans de sages limites, est encore la seule praticable, dans une question aussi obscure, pour parvenir à la découverte de la vérité.

Personne n'ignore combien les opinions des anciens au sujet de la mer Caspienne ont successivement varié. Hérodote, Aristote la considéraient comme un lac isolé. Du temps d'Ératosthène, d'Hipparque, de Strabon, on en fit un golfe de l'Océan septentrional. L'illustre géographe d'Alexandrie, Ptolémée, lui rendit sa qualification primitive, mais ses idées sur ce point ne furent pas admises sans contestation, et l'on peut avancer que jusqu'au xe siècle de notre ère la configuration et même l'existence du lac d'Aral, si précisément indiqué par Messoudi et par Ebn-Haukal, furent complétement ignorées dans notre occident. Il n'est donc pas surprenant qu'en décrivant le cours de l'Oxus les anciens aient constamment supposé qu'il déchargeait ses eaux dans la Caspienne, seule mer qu'ils connaissaient dans cette partie de l'Asie.

Ces incertitudes, ces variations d'opinion sur un fait isolé, tenaient sans doute à la difficulté de concilier entre eux les systèmes géographiques qui furent successivement en vogue dans l'antiquité. Comment les géographes anciens auraient-ils pu se former une idée juste du cours d'un fleuve dont les bords lointains étaient, comme ils le sont encore, si peu fréquentés, alors que plusieurs d'entre eux, selon la judicieuse remarque de M. Letronne, en étaient au point, à l'époque des conquêtes d'Alexandre, de confondre le Nil d'Égypte avec l'Indus? Moins instruits sans doute, mais aussi moins systématiques que les Grecs, les géographes turks, persans et arabes se sont bornés à enregistrer les faits constatés, sans en tirer aucune conséquence.

Il est cependant un de ces faits qui domine toute cette question, et sur lequel les Grecs et les Orientaux sont d'accord : c'est l'ancienne et prodigieuse fertilité non-seulement de la Sogdiane et de la Transoxiane, mais encore celle du Khowarezm, que les relations les plus récentes nous représentent comme une espèce d'oasis presque entièrement envahie par les sables.

Il est essentiel, quand on parle de Khowarezm, de ne pas confondre la province avec la ville de ce nom; car celle-ci, d'après le témoignage des auteurs arabes, était encore très-peuplée au XVe siècle, ainsi qu'on peut en juger par l'extrait suivant d'un manuscrit inédit des Voyages d'Ebn-Batouta, qu'un heureux hasard m'a mis à portée de consulter.

« Nous arrivâmes, dit-il, à Khowarezm : c'est la « ville la plus considérable, la plus belle, la plus riche « du pays des Turks. Ses marchés sont vastes, ses édi- « fices nombreux et magnifiques, sa population im- « mense comme les flots de la mer. Lorsque j'entrai « dans le marché principal, il ne fut pas possible de le « traverser à cause de la foule; et quand je voulus me « retirer, il me fut également difficile de revenir sur « mes pas. Le Djihoun (l'un des quatres fleuves qui « viennent du Paradis) coule auprès de cette ville. Il « gèle ainsi que le Volga, durant l'hiver, à tel point « que, pendant cinq mois, on peut passer dessus; « mais, lorsque la glace vient à fondre, il arrive souvent « que les voyageurs, surpris par leur rupture soudaine, « périssent submergés. Ce fleuve est navigable, pendant « l'été, depuis Termed jusqu'à Khowarezm, ce qui

« comprend un intervalle de dix journées. Il sert à « transporter, au moyen de navires, de l'orge et du « blé. »

Quant à la province du même nom, connue aujourd'hui sous celui de *pays de Khiva*, en comparant le tableau qu'en donne Aboulghazi, écrivain du XVIIe siècle, avec la relation d'Abdal-Kerim, qui accompagnait Nadir-Chah lors de son expédition en 1740, on voit que, durant le court intervalle de cent ans, la fertilité et les ressources de ce pays avaient considérablement diminué. En effet, Nadir, attiré vers les plaines de l'Oxus par l'ancienne renommée des richesses de cette contrée, y pénétra pour ainsi dire sans obstacle, s'y établit sans résistance, mais ne tarda point à l'abandonner, presque honteux, dit son historien, d'une conquête si facile, mais dont la conservation n'était pour lui d'aucune utilité. Nadir se borna donc à ravager le pays, à y ramasser quelques milliers d'esclaves, qu'il emmena dans le Khorassan pour y creuser des canaux; et le Khowarezm, privé de la majeure partie des bras nécessaires à l'irrigation des terres, vit encore s'accroître les causes de sa misère et de sa dépopulation.

S'il est des contrées où l'industrie humaine soit nécessaire à la reproduction des plantes en général et à celle de tous les êtres organisés, ce sont évidemment celles qui ne doivent la fertilité dont elles jouissent qu'à la distribution artificielle des eaux. Supposons, en effet, que, par suite d'un événement quelconque, les pays que nous habitons viennent subitement à se

dépeupler : tant que le climat resterait le même, la constante humidité de l'atmosphère y développerait les germes d'une végétation abondante et parasite, sans doute, mais enfin susceptible d'amélioration. Il n'en est pas de même des pays de la nature de celui qui nous occupe : ici deux causes puissantes concourent incessamment à frapper le sol de stérilité ; nous voulons parler, 1° des ravages occasionnés par la main des hommes ; 2° de l'influence du climat.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'Asie dans tous les siècles, pour se convaincre de l'étendue des dévastations exercées par les peuples tartares, et surtout par les peuples de race mongole, partout où ils portèrent leurs pas. Ce n'était pas tant l'amour du pillage que l'ardeur de la destruction qui les dirigeait. S'ils n'eussent été que conquérants, ils auraient songé à conserver ; si le patriotisme, l'amour de la gloire eussent été leurs mobiles, ils auraient voulu perpétuer, par des établissements durables, le souvenir de leurs succès ; mais un sentiment de vengeance (telle est l'expression dont se servent les auteurs turks) aveugle, imprévoyante, une soif inextinguible de sang et de carnage, un instinct malheureux qui les portait à ne se complaire qu'au milieu des ruines, telles furent leurs passions. Les seules traces, les seuls monuments de leur passage qu'on rencontre, sont des ruines, des décombres, ou des pyramides de crânes humains, telles que celles d'une date toute récente que nous avons vues nous-même dans les plaines de Nissa en Servie, et jusqu'aux portes de Tauris.

On aurait pu cependant remédier à ces désordres avec le secours du temps, si les forces propres de la nature n'avaient été enchaînées, pour ainsi dire, et neutralisées par l'influence du climat : en effet, les vents d'est et de nord-est, qui, pendant neuf ou dix mois de l'année, soufflent dans les steppes situées à l'est de la mer Caspienne (Decht Kaptchak), maintiennent l'atmosphère dans un état presque constant de siccité. Il en résulte que dans les parties les plus septentrionales de cette contrée, à Orenbourg par exemple, le thermomètre, qui baisse en hiver jusqu'au 30e degré de Réaumur au-dessous de zéro, s'élève en été jusqu'au 35e au-dessus du point de la congélation. Ce ciel presque toujours serein, ces alternatives de froid rigoureux et de chaleur étouffante sous des latitudes peu élevées, favorisent continuellement l'action de l'évaporation, phénomène dont les résultats puissants sont provoqués par l'humidité constante des provinces situées au sud de la mer Caspienne (du Mazenderan et du Ghilan), qui contraste singulièrement avec la stérilité toujours croissante du Khowarezm et de la Boukharie. « Dans cette dernière province, dit « M. le baron de Meyendorff, p. 159, le sable empiète « continuellement sur le pays cultivé : on a beau tra- « vailler sans cesse à déblayer les fossés, on n'y réussit « pas généralement. Il est même probable qu'un jour « les fertiles oasis de la Boukharie deviendront arides « et inhabitables comme celles du Sedjestan. »

A la vérité des neiges abondantes couvrent les steppes durant l'hiver, mais elles ne suppléent que

faiblement au défaut des pluies et des brouillards : aussi est-il digne d'observation que non-seulement le Khowarezm, mais même les vastes plaines qui s'étendent au nord et au nord-est de cette province, jusqu'à Orenbourg et à Semnipealatzk, sont entièrement dépourvues de forêts.

Ce nom de *steppe*, récemment introduit dans notre langue, signifie en russe comme celui de *tcheul* en turk et en persan, comme celui de *savanne* en Amérique, une grande étendue de terrain qui n'est pas cultivée. Toutefois une dénomination aussi générale laisse dans l'esprit trop de vague pour qu'il soit possible de s'en contenter lorsqu'on cherche à rétablir par des faits historiques et précis la vérité d'une assertion anciennement émise, puis repoussée comme improbable, et dont le moindre défaut est d'entraîner dans des détails déjà surannés.

Pour bien s'entendre au sujet de cette dénomination, il faut concevoir trois sortes de steppes tellement différentes entre elles, qu'on s'expliquerait difficilement comment elles ont pu jusqu'à ce jour être confondues, si l'on ne savait combien peu sont exactes la plupart des définitions données par les peuples nomades, en général.

Si l'on suppose un voyageur partant des bouches du Danube et se dirigeant le long de la mer Noire, vers le Tanaïs (fleuves qui l'un et l'autre portent en turk le nom de *Donna*), il rencontrera des plaines de verdure où l'œil se perd dans l'immensité de l'espace, et où l'horizon se termine par une ligne d'azur comme

en pleine mer. Le sol de ces plaines est généralement noir, gras, fertile : à l'aide de la moindre culture, toutes les espèces de céréales, le chanvre même et le pavot, y croissent merveilleusement. Abandonnée à elle-même la nature y produit les pâturages les plus savoureux. De temps en temps on rencontre de nombreux troupeaux de bœufs d'une grosseur énorme, et de chevaux qui paissent librement *sub dio*. De distance en distance on voit s'élever quelques cabanes que l'on décore du nom de *stanitzas* ou de villages, qui figurent sur les cartes. C'est le passage de l'état agricole à l'état nomade, c'est une ébauche bien imparfaite, sans doute, de la vie sociale, c'est un commencement de civilisation.

Plus loin et jusqu'au Volga, la physionomie du pays change; le terrain, à mesure qu'on s'éloigne de la mer d'Azoff, devient plus inégal, plus ondulé, plus sillonné par des cours d'eau. Ce ne sont plus ces steppes où l'herbe croît spontanément presque à hauteur d'homme; ce sont des collines, des monticules et des vallées dont le fond seul est habité. Ici le nombre des tribus errantes commence à prévaloir sur celui des peuplades sédentaires; on rencontre plus fréquemment des caravanes. On sent enfin qu'on approche de cette partie de l'Asie qui se divise en iaïlaks et en kichlaks, c'est-à-dire en campement d'été et en campement d'hiver, et où la vie et les habitudes sédentaires sont frappées d'une sorte de réprobation.

A partir du Volga, et à mesure qu'on s'avance vers le sud-est, les steppes deviennent de plus en plus stériles, la végétation ne se montre plus que par inter-

valles ; ce sont tantôt des sables sur la surface desquels le sel se montre en efflorescences blanchâtres, tantôt des lacs où croissent à peine quelques saules et une grande quantité de roseaux, seule ressource pour la nourriture des troupeaux durant l'hiver ; quelquefois, mais rarement, des terrains susceptibles de quelque culture, où les Kalmoucks, les Kirghiz et les Turkomans hasardent de semer un peu d'avoine et de millet, sans avoir la certitude de recueillir le fruit de leurs soins. A l'est de l'Oural, les subsistances sont tellement rares, que le prix d'un sac de farine y est égal à celui d'un esclave, et que des hordes nombreuses sont obligées d'aller chercher des hivernages sous des latitudes moins élevées, et même jusqu'aux confins de la Boukharie et du Tubet.

Cette dernière espèce de steppes doit donc être considérée comme totalement dépourvue des moyens physiques nécessaires pour recevoir des populations à demeure fixe. Quelque florissantes que puissent avoir été les anciennes résidences de Boulgar, de Saraïtchik et autres, quelque persévérants que puissent être les efforts du gouvernement russe, il est facile de prévoir que jamais la civilisation, du moins telle que nous l'entendons, n'étendra ses bienfaits jusqu'à ces contrées : elles ne seront jamais sillonnées que par des chariots tartares à essieu de bois, qui font un bruit si désagréable pour des oreilles européennes, bruit que les Kirghiz ne redoutent pas, parce que, disent-ils, c'est un moyen sûr d'avertir de leur présence leurs ennemis..

Tel est l'aspect général que présentent les steppes de la Tauride et celles de l'Asie nord-ouest. M. de Humboldt, dans ses Fragments géologiques sur cette dernière partie du monde, fait remarquer que, d'après le peu de hauteur au-dessus du niveau des mers des divers points culminants situés entre le Caucase, le Hindoucouch, l'Himalaïa et la chaîne la plus méridionale de l'Altaï, ce vaste espace mérite plutôt le nom de bassin que celui de plateau de la haute Asie qu'on lui avait donné dans ces derniers temps. Si, comme il y a lieu de le croire, l'idée d'une telle dépression était admise, l'argument que nous tirons de l'influence toujours croissante de l'évaporation solaire n'en acquerrait que plus de force, et nous serions fondé à dire qu'à défaut de renseignements historiques les faits parlent avec assez d'évidence pour expliquer, du moins en partie, les progrès de la stérilité et de la dépopulation des provinces connues par les Orientaux sous le nom de *Touran*.

Ces considérations nous ramènent à l'hypothèse de la diminution et de l'ancienne bifurcation des eaux de l'Oxus. Rien ne serait plus simple que l'explication de ce phénomène, si la cause générale était démontrée; et, quelque fondés que puissent être les doutes de l'illustre Cuvier, quelque respectables que soient les autorités de Saint-Martin, de Malte-Brun, et de M. Fraser, auteur d'un voyage estimé dans le Khorassan, qui pensaient que, depuis les temps historiques, l'état des lieux n'a subi aucun notable changement, nous n'hésiterions pas à leur opposer les té-

moignages d'auteurs très-ignorants d'ailleurs, et même barbares, lorsque ces témoignages seraient concluants. Tel nous paraît être celui d'Aboulghazi, sultan du Khowarezm, qui nous a laissé une Histoire généalogique des Tartares, dont une édition en turk oriental, récemment publiée à Cazan, est encore très-supérieure aux versions françaises et allemandes qui en ont été données.

« En 880 de l'hégire (dit cet auteur, pag. 115), « les communications entre Ourghendj et le pays d'A- « boulkhan étaient très-fréquentées, et voici pourquoi : « le fleuve Amou (l'Oxus), après avoir passé sous les « murs d'Ourghendj, se dirigeait vers la partie orien- « tale de la montagne d'Aboulkhan [1], puis vers le sud, « en contournant le pied de cette montagne, puis vers « l'ouest. Il passait auprès d'Oghourdja, et enfin dé- « chargeait ses eaux dans la mer de *Mazenderan* (la « Caspienne).

« Les deux rives du fleuve jusqu'à Oghourdja, « étaient couvertes de vignes, de champs cultivés et « de vergers. Durant l'été les riverains allaient camper « avec leurs troupeaux dans ces vallées; en automne, « saison des cousins [2], ils se retiraient vers des puits « situé à deux journées de distance du fleuve; et en « hiver ils revenaient sur ses bords. Ce pays était « alors d'une fertilité prodigieuse, et très-peuplé. De- « puis Pichghah (sur le littoral de la Caspienne) jus-

[1] C'est le Balkan de la mer Caspienne.

[2] Voyez, au sujet des inconvénients résultant des moustiques, le voyage du docteur Clarke, tom. I, pag. 514 et 515.

« qu'à Cara kitchit (le gué noir) les deux rives du « fleuve étaiênt habitées par les Adalik-Khozar (les « Khozar des îles); depuis Cara kitchit jusqu'au revers « occidental de la montagne d'Aboulkhan, par la tribu « d'Aly; et de là enfin jusqu'à l'embouchure du fleuve « *dans la mer,* par une peuplade dont l'industrie con-« sistait à élever des chameaux. »

Plus loin le même auteur ajoute : « Je vins au « monde dans le pays d'Ourghendj, l'an 1014 de « l'hégire (1605 de J. C.), année du lièvre, un lundi « 15 du mois de rébi' ul-ewel, le soleil étant dans le « signe du lion, au moment du lever de cet astre. « Trente ans auparavant, la tribu des Ouïgours noirs, « qu'on nomme *Tokaï,* avait sa résidence auprès d'une « tour située sur le bord de l'Amou (l'Oxus) : c'est « à partir de ce lieu que les eaux du fleuve, qui se di-« rigeaient anciennement vers la ville de Touk, et « *de là vers la mer,* ayant été détournées, il en est « résulté que le pays d'Ourghendj est devenu totale-« ment désert. Pour remédier à cet inconvénient, le « gouverneur de la province fait cultiver les bords su-« périeurs du fleuve. Lorsque la récolte est terminée, « on en apporte les produits à la ville. »

Ces passages indiquent, comme on voit, d'une manière assez exacte, l'ancien cours du fleuve et le lieu de la dérivation de ses eaux. Quant à l'époque où cette dérivation eut lieu, elle n'est malheureusement pas indiquée avec la même précision. A la vérité, Aboul-ghazi semble la rapporter à l'an 1033 de l'hégire, puisqu'il dit, p. 173 : « Que le lieu de l'embouchure du

« fleuve reçut le nom d'*Aral* six mois après la mort « d'Esfen-diar, auquel il succéda lui-même en qualité de « khan. »

Il y a quelque chose de plus : un voyageur anglais, le capitaine Woodrcof, dont la relation se trouve dans la collection d'Hanvay, rapporte[1] qu'étant descendu sur la côte orientale de la Caspienne, à peu de distance des montagnes de Balkan et dans la baie de ce nom, on lui dit que les eaux de l'Oxus avaient cessé de se décharger dans cette baie depuis environ cent ans : ce voyageur écrivait en 1743. La date rapportée par Aboulghazi tombant entre 1642 et 1643, l'une et l'autre concorderaient à merveille si un voyageur plus ancien (1559) Jenkinson, tout en admettant la dérivation comme un fait incontestable, n'en reculait de beaucoup l'époque, puisqu'il dit textuellement : « Vous remarquerez que la rivière d'Oxus se « rendait *autrefois* dans le golfe de Balkan, mais que « maintenant elle ne vient pas jusque-là. . . elle se « rend dans le lac Aral. Toutes les eaux nécessaires à « l'arrosage du pays étant tirées de cette rivière, elle « ne se décharge plus dans la mer. »

Cependant nous remarquerons que la date donnée par Aboulghazi ne se rapporte pas à l'époque de la cessation de l'écoulement des eaux dans la mer, mais bien à celle où l'embouchure du fleuve commença à porter exclusivement le nom d'*Aral*. Quant à l'assertion du voyageur anglais, elle repose sur une tradition vague, et les gens du pays peuvent très-bien lui

[1] Tom. I, pag. 88.

avoir dit *cent ans* pour exprimer un nombre d'années indéterminé. Rien n'empêche d'ailleurs que le desséchement ait eu lieu progressivement, ce que l'explication donnée par le même Jenkinson rend infiniment probable. « Comme cette rivière, dit-il, était souvent « desséchée en plusieurs endroits par les chaleurs de « l'été, les Turcomans s'imaginèrent qu'en élevant une « digue vers le lieu de son embouchure (dans la mer « Caspienne), ils préserveraient la partie supérieure « des inconvénients du manque d'eau; mais le con- « traire arriva ; car les eaux n'ayant plus une force de « courant suffisante pour écarter le sable que les vents « du désert y amenaient continuellement, le lit de « cette rivière finit par se combler, et il en reste à « peine quelques vestiges qui sont encore visibles dans « le voisinage de la mer. »

Il est incontestable que les besoins de l'irrigation ou les nécessités de la guerre ont souvent porté les habitants du Khowarezm à tenter avec plus ou moins de succès la dérivation des eaux de l'Oxus : on sait qu'au siége d'Ourghendj, en 1221, les fils de Djengiz-khan ne jugèrent point cette entreprise impraticable, et que les trois mille Mongols qui y furent employés en seraient facilement venus à bout sans la résistance des assiégés. Comment donc admettre avec M. Malte-Brun « que les travaux immenses qu'exige la dérivation « d'un fleuve étaient au-dessus des forces d'une faible « nation tartare? » et ne sait-on pas que ces travaux étaient précisément de la nature de ceux qui sont les plus familiers à ces peuples, habitués d'ailleurs à y

employer des milliers de bras ou plutôt d'esclaves? car dans leur langue le même mot (*goul*) a ces deux significations.

Une autorité qui ne laisse pas d'avoir quelque poids dans les questions relatives à la géographie de l'Asie occidentale est celle de Kiatib-Tchelebi, qui écrivait vers le milieu du XVIIe siècle (en 1650). Voici la description du cours de l'Oxus, telle qu'elle se trouve dans l'édition turke du *Djehan Numa* imprimée à Constantinople en 1732.

« Le Djihoun est un fleuve considérable qui porte « aussi les noms de *fleuve de Balkh,* d'*Amou* et de « *Tzir,* et qui sépare l'Iran du Touran. L'un de ses « affluents est le Khartan, qui prend sa source dans « les montagnes de Badakhchan et se dirige vers le « nord-ouest ; il en reçoit d'autres à Cobâd Abad. « Grossi des eaux connues sous le nom de *Wakhch,* « qui viennent du Tokharistan, au-dessus de Termedz « et vers les frontières du pays de Balkh, il prend le « nom de Djihoun, qu'on ne lui donne pas dans la « partie supérieure de son cours à Termedz; il reçoit « le Djaghanian, puis il passe à Kalfa, à Zemeh et à « Amol ou Amou. Jusqu'à Zemeh, il ne sert nulle- « ment à l'irrigation, et ce n'est qu'à partir de ce point « qu'on en retire quelque avantage pour la culture « des terres. Auprès d'Amou, tous les champs sont « arrosés de ses eaux, auxquelles le Khowarezm doit « toute sa fertilité.

« Après avoir éprouvé diverses saignées dans les « districts de Balkh et de Termedz, ce fleuve entre

« dans un pays de montagnes, pénètre dans une vallée « dite *la Gueule de lion,* qui n'a guère plus de cent « coudées de large, et passe auprès du village de Tou- « minèh, qui est une dépendance de Hérat. Le défilé « dont je viens de parler n'est pas très-éloigné de « Kourghendj, ville du Khowarezm : lorsqu'il en est « sorti, le Djihoun se perd dans des sables de deux « parasanges d'étendue, où l'on enfonce au point de « ne pouvoir marcher ; puis il reparaît et parvient au « Khawarezm, province dans laquelle il se divise en « plusieurs grands canaux, tels que ceux qui sont « connus sous les noms de *rivière de Kharah, canal « d'Hezarasp* [1], *canal de Kerdan, de Kerbeh* et *de « Djerèh,* qui tous sont navigables, et qui portent des « embarcations jusque dans le lac de Khowarezm. »

« Il existe (dit le même auteur) un bras du Djihoun « qui, après avoir dépassé la capitale du Khowarezm, « entre dans une vallée étroite et pierreuse nommée « par les Turks *Kerlawa.* Ce bras forme ensuite une « cataracte où il se précipite avec un bruit tellement « effroyable, qu'on l'entend de deux parasanges. D'après « le témoignage de Hamdallah (géographe du XIV[e] « siècle), ce bras du Djihoun se décharge dans la mer « Caspienne vers Khalkhal, lieu situé à six journées « de Khowarezm, et uniquement habité par des pê- « cheurs. L'auteur du Mesalek Ulmemalek et celui de « Tecouïm elboldan, Ebn-Haukal et Abulféda, disent

[1] Le mot جول, dont se sert notre auteur, signifie bien : *Rivus talis quem facta fossa et amne deducunt ad irrigandos agros et hortos.*

« que l'embouchure du Djihoun est dans le lac d'Aral, « mais il est permis de croire que c'est seulement de « la principale branche du fleuve que ces auteurs ont « voulu parler. »

Ce passage, qui contient une citation dont j'ai vérifié l'exactitude d'après le texte persan d'Hamdallah, est assez remarquable en ce qu'il offre un moyen de comparer l'état du Khowarezm au XIVe siècle avec ce qu'il est aujourd'hui. Il concourt à justifier l'opinion d'un critique habile, M. le baron de Sainte-Croix [1], qui considérait comme un fait positif la disparition de plusieurs grands fleuves qui jadis versaient leurs eaux dans le lac d'Aral; opinion qui se trouve pleinement confirmée par le témoignage d'un voyageur russe dont nous avons publié nous-même, en 1826, la curieuse relation.

« Le Djanderia, dit M. le baron de Meyendorff [2], « qui était encore très-considérable il n'y a guère plus « de dix ans, et qui, en 1816, surpassait en largeur « le Kouwan [3], ne présente qu'un lit desséché de plus « de cent toises de large, des rives de trois à quatre « toises de hauteur, et quantité de trous de deux à « trois toises de profondeur, et dont quelques-uns seu« lement contiennent de l'eau: ce sont là les seuls in« dices du Djanderia, qui n'existe plus. Ce dessèche« ment presque subit étonna beaucoup les Kirghiz; ils

[1] *Examen critique des historiens d'Alexandre*, pag. 701.

[2] Page 63 de son Voyage à Boukhara.

[3] L'identité du nom de ce fleuve avec celui de *Kouban*, autre qui se jette dans la mer Noire, a été déjà remarquée.

« avaient l'air stupéfait en voyant ce changement dont « ils ignoraient la cause. . . . . On expliquerait peut-« être cette funeste disparition des eaux par la ten-« dance qu'elles ont à se dessécher par évaporation, « ou à se perdre par infiltration dans le sable du dé-« sert ; mais, quelle qu'en soit la cause, il existe un « fait surprenant : le Djanderia a disparu. »

Si l'on ajoute à ces autorités celle de Gmelin, celle du professeur Pallas, celle de M. Mourawief, qui, en 1819, a parcouru dans deux directions différentes l'isthme qui sépare la mer Caspienne du lac d'Aral; et qui, sur un espace de 400 verstes a parcouru le lit desséché d'un ancien fleuve sur les bords duquel il a trouvé de vieux mûriers; enfin celle de M. Klaproth, qui a recueilli dans ses savantes lectures des renseignements analogues, et dont l'opinion en pareille matière est d'un si grand poids, il restera démontré :

1° Que l'Oxus se partageait autrefois en deux branches principales, dont l'une coulait vers le lac d'Aral, et l'autre vers la mer Caspienne ;

2° Qu'à une époque qu'il est impossible de déterminer, mais qui ne saurait être antérieure au XIIIe siècle, le desséchement de cette dernière branche eut lieu.

Les causes du phénomène furent-elles naturelles ou bien artificielles? ses résultats futurs seront-ils de diminuer progressivement la population de ces contrées, et d'éloigner désormais de la Perse et de l'Asie méridionale le fléau des invasions tartares, dont le

Khowarezm fut un des principaux foyers? Ce sont deux problèmes intéressants sans doute, mais dont l'un paraît à peu près insoluble, et dont l'autre reste tout entier dans le domaine de l'avenir.

Depuis la composition de ce mémoire, j'ai eu l'occasion de lire, indépendamment de la Description du cours de l'Oxus, celle de la mer Caspienne et du lac d'Aral, dans l'ouvrage même d'Hamdallah, et j'ai eu la satisfaction de voir que les résultats auxquels j'étais parvenu avant de connaître ces passages sont pleinement confirmés par l'Ératosthène persan.

Voici les passages en question :

MER CASPIENNE (NOMMÉE MER D'HYRCANIE PAR PTOLÉMÉE).

« Les principaux fleuves qui ont leur embouchure « dans cette mer sont le Volga, LE DJIHOUN, le Cy- « rus, l'Araxe, etc. »

LAC DE KHOWAREZM.

« Bien que ce lac ne soit point compris dans la « Perse, pays dont la description fait l'objet du présent « ouvrage, cependant, comme *une partie des eaux* « *du Djihoun*, بعضی از آب جیحون, fleuve qui sert « de limite à cet empire, se jette dans le lac en ques- « tion, il m'a paru utile d'en dire quelques mots.

« Ce lac a environ cent parasanges de circonférence; « *une partie des eaux du Djihoun*, le Chark, la

« rivière de Ferghana et d'autres affluents y versent « leurs eaux. Ces eaux sont douces et agréables à boire, « cependant celles du lac sont très-salées; ses bords « sont séparés de ceux de la mer Caspienne par un « isthme, dont l'étendue est d'environ cent parasanges. « Quelques personnes ont supposé qu'il existait une « communication souterraine entre le lac et la mer, « mais cette assertion ne repose sur aucune espèce de « fondement. »

POËME ARABE

D'Abou'lwélid Ebn-Zéïdoun, tiré de l'ouvrage d'Ebn-Khacan, intitulé : *Les Colliers d'or.*

Quoiqu'on ait publié ou traduit, surtout depuis un demi-siècle, un assez grand nombre de poëmes arabes, à l'aide desquels on peut comparer l'ancienne poésie des habitants de l'Arabie avec celle des siècles suivants et des différents âges de la littérature musulmane, on n'a que très-peu puisé dans la source abondante qu'offrait l'Espagne, à l'époque où elle brillait d'un si grand éclat sous le sceptre des khalifes de l'Occident, et des rois de Tolède, de Séville et de Cordoue. On doit donc savoir beaucoup de gré à un jeune orientaliste, M. Weyers, qui, ayant entrepris de publier les célèbres lettres d'Ebn-Zéidoun avec le commentaire d'Ebn-Nobata, a fait précéder cette publication, de Prolégomènes historiques, destinés à faire

connaître, autant que possible, la vie, les aventures et les talents distingués d'Ebn-Zéidoun. Cette portion du travail de M. Weyers est intitulée : *Specimen criticum exhibens locos Ibn Khacanis de Ibn Zeidouno*, etc.; il n'en a encore paru que la première livraison, qui a été publiée à Leyde, en 1831. L'ouvrage d'Ebn-Khacan est moins une biographie des poëtes illustres de l'Espagne, qu'une Anthologie, contenant des morceaux choisis de leurs poésies. Devant rendre compte de l'ouvrage de M. Weyers dans le *Journal des Savants*, je dirai seulement ici que le long article, tiré des *Colliers d'or*, que le jeune savant a publié, traduit et enrichi de notes de toute espèce, renferme plusieurs poëmes et beaucoup de fragments de poésies d'Ebn-Zéidoun. Ces poésies présentaient à l'éditeur et au traducteur beaucoup de difficultés, parce que les manuscrits offrent un grand nombre de variantes, et que les idées du poëte sont parfois un peu bizarres, et ses expressions recherchées et obscures. J'ai essayé de faire passer dans notre langue un de ces poëmes, et j'en donne ici le texte et la traduction; mais je dois auparavant en faire connaître le sujet.

Abou'lwélid Ahmed, fils de Zéidoun, florissait à Cordoue sous la dynastie de la famille de Djahwar; il était parvenu au rang de vizir, c'est-à-dire d'administrateur général du royaume, et faisait les délices de la cour par son talent distingué pour la poésie; mais, étant tombé dans la disgrâce du roi, il fut jeté en prison. En vain il réclama, dans son infortune, la médiation

d'un prince de la famille régnante, nommé comme lui *Abou'lwélid*, et avec lequel il avait contracté une intime liaison. Trompé dans l'espoir qu'il avait conçu d'obtenir sa liberté par l'intercession d'Abou'lwélid, il parvint à s'échapper de sa prison et se réfugia à Séville.

Ebn-Zéidoun, dans les jours de sa prospérité, avait conçu un ardent amour pour Walladèh, princesse de la famille des khalifes Ommiades d'Espagne, aussi remarquable par les talents de l'esprit que par sa beauté; réfugié à Séville, il se rendait quelquefois furtivement dans les environs de Cordoue, espérant qu'il pourrait y rencontrer l'objet de ses amours; il lui adressait aussi des vers, dont Ebn-Khacan nous a conservé des fragments, et par lesquels il paraît que Walladèh n'avait pas toujours été insensible aux hommages du poëte. De Séville il passa à Valence, où il fut accueilli avec l'estime due à ses talents; mais ce n'est pas ici le lieu de suivre dans tout leur détail les aventures d'Ebn-Zéidoun. Ce que nous en avons dit suffit pour faire connaître le sujet du poëme qu'on va lire, et qui fut adressé par notre poëte, au moment où, échappé de sa prison, il se tenait encore caché dans Cordoue, à un autre poëte célèbre, nommé *Abou-becr*, et surnommé, s'il n'y a point d'erreur dans les manuscrits de l'ouvrage d'Ebn-Khacan, *Ebn-Lobanèh*. Ebn-Zéidoun y rappelle sa disgrâce et son amour pour Walladèh; il excuse sa fuite de prison, et il prie son ami d'intercéder pour lui auprès du prince, qui a prêté une oreille trop facile aux délations de ses ennemis, les-

quels ne sont devenus tels que par l'effet des sentiments d'envie et de jalousie que leur ont inspirés la supériorité de son mérite, et la faveur dont il jouissait.

Dans la traduction de ce petit poëme, je me suis plus d'une fois écarté de l'interprétation de M. Weyers, aux efforts et aux rares talents duquel je me plais cependant à rendre la plus entière justice, et à qui l'on doit savoir gré de n'avoir pas reculé devant une tâche aussi difficile que celle qu'il s'est imposée.

Le baron SILVESTRE DE SACY.

POËME.

Nous sommes éloignés, mais ce n'est pas notre domicile qui fait notre éloignement et notre absence; ce qui met une telle séparation entre nous et ceux que nous aimons, c'est qu'il ne nous est pas permis de les visiter, et non qu'une grande distance les divise d'avec nous. O chers amis! ce qui a détruit nos engagements encore récents, ce sont les vicissitudes de la fortune, qu'on ne saurait lier par aucun pacte ni par aucune convention. J'en jure par vos précieux jours; le temps qui s'est plu à briser les nœuds que nous avions formés nous a traités avec une injuste rigueur. Aussi, depuis que j'ai cessé de vous fréquenter, le sommeil fuit de mes yeux; il ne me visite que rarement, et il n'approche de moi que de loin en loin. Le désir ardent qui me porte vers vous ne le cède point à celui

qu'un malheureux, dont la soif dévore les entrailles, éprouve pour une eau limpide, conservée dans le creux d'une roche; mais, entre moi et l'objet pour lequel je n'ose pas même entretenir quelque léger espoir, il y a des buissons épineux et d'impénétrables halliers[1].

Parmi ce troupeau de gazelles accoutumées à notre

[1] C'est-à-dire qu'il y a des obstacles insurmontables : c'est une expression proverbiale d'un usage très-ordinaire. Dans ces mots دون ما اديم المنى عنه, M. Weyers pense qu'il vaudrait mieux écrire en un seul mot دونما, parce qu'il assimile cette expression à قبلما, بعدما, etc., et que ما, suivant lui, a ici le même sens que ان, en sorte que ما serait ce que les grammairiens arabes appellent ما مصدرية, et que ces mots دون ما اديم المنى عنه seraient l'équivalent de دون ادارق المنى عنه. En conséquence, il traduit ainsi : *Dum, quominus vota mea ab hoc (desiderio) avertantur, obstat arbor tragacanthæ et strictura ramorum ejus.* Je ne saurais admettre cette interprétation, ni le motif sur lequel elle est fondée. Je regarde ما comme nom conjonctif, signifiant *illud quod,* et c'est à ما que je rapporte le pronom affixe de عنه. C'est comme si le poëte eût dit en d'autres termes : بيني وبين الذى اديم عنه المنى. S'il eût voulu exprimer la pensée que lui prête M. Weyers, il aurait dû dire عنكم, plutôt que عنه. Le poëte, si je ne me trompe, a voulu dire que quelque ardent que soit le désir qu'il éprouve de revoir ses amis, il est tellement effrayé des obstacles insurmontables qu'il faudrait vaincre pour cela, qu'il n'ose pas en concevoir l'espérance, et qu'il s'efforce de ne pas faire des vœux pour une chose impossible. M. Weyers paraît avoir si bien senti que la pensée qu'il prête au poëte a quelque chose de forcé (*quod vero,* dit-il, *cum satis inepte sonet,* etc.), qu'il donne la préférence à une autre leçon où, au lieu de عنه, on lit شوك; mais, pour justifier cette leçon et lui donner un sens plausible, il est obligé de faire violence à la signification du verbe اديم; son interprétation est ingénieuse, toutefois je la crois tout à fait inadmissible.

société, il est un jeune faon au poil noir, qui a sa retraite, non dans des sables épais, ou au pied d'une colline sablonneuse[1], mais au milieu de mon cœur. Réunion surprenante de diverses beautés, tandis que sa taille se joue librement dans un étroit pourpoint, les vêtements qui le couvrent au-dessous de la ceinture ne sont jamais assez amples pour son embonpoint. Au jour où, éperdu d'amour, je lui faisais mes adieux, on eût dit que mon cœur palpitant avait pris la place des boucles qui ornent ses oreilles[2]. Si les

[1] Le poëte s'exprime ainsi, parce que les poëtes arabes associent souvent à l'idée d'une gazelle, celle des déserts sablonneux qu'habitent ces animaux.

[2] Je m'éloigne encore tout à fait ici du sens adopté par M. Weyers, qui traduit ainsi ce vers : *Videbatur cor meum, die quo peribam inter valedicendum, palpitans ab illo excidere, ita ut* (*in terram*) *caderet* (*illius*) *inauris.* Voici comment il développe cette pensée qui, il faut l'avouer, a quelque chose de bien bizarre : *Vult igitur, credo, poeta, die illo, quo inter valedicendum animus ipsum deficeret, perinde fuisse, ac si cor suum à Walladâ, quîcum a longo inde tempore in unum corpus conjunctum fuisset, violentâ manu divulsum excideret, et tanto quidem cum tremore et palpitatione, ut ipsius puellæ inauris per vehementiam motûs soluta, in terram caderet.* Il y aurait assurément quelque chose de bien mesquin et de bien ridicule à supposer que tout l'effet qu'aurait produit sur Walladèh la séparation violente de son amant aurait été de détacher et de faire tomber à terre ses pendants d'oreilles. D'ailleurs, il faudrait supposer, pour admettre cette traduction, que حيث a ici le sens de حتى. Le pronom affixe dans منه se rapporte bien effectivement à أحوى, c'est-à-dire à Walladèh, comme l'a pensé M. Weyers, mais il ne dépend pas du verbe هوى qui précède منه. En outre il ne faut point lire, comme il le propose اهوِى au lieu de اهوَى, et c'est avec grande raison que dans un des manuscrits que j'ai sous les yeux, اهوى est expliqué par إعشق *deperibam amore.* Les mots كأنّ فؤادي..... هوى خافقا منه

caractères avec lesquels s'expriment des transports amoureux ne suffisent pas à faire comprendre mes sentiments, mes soupirs et mes larmes sont là pour suppléer à ce qui leur manque et en fixer le sens[1]. Hélas[2]! la jeunesse ne comprendra-t-elle point que ses

بحيث هوى القرط doivent être entendus comme si le poëte avait dit : كان فؤادي هوى خافقا بالمكان منه الذى هوى فيه القرط. Le sens est donc que le cœur d'Abou'lwélid, au jour où il a dû se séparer de son amante, a éprouvé de si violentes palpitations, que, sortant de sa place, il est allé se suspendre aux oreilles de cette belle, et est resté en sa possession. Je ne prétends pas justifier cette hyperbole, mais on doit convenir qu'elle est bien dans le goût de l'Orient, et que d'ailleurs elle exprime une idée que nous ne ferions point difficulté d'adopter, c'est que malgré la séparation corporelle, le cœur de l'amant est resté au lieu qu'habite l'objet de son amour.

Il ne faudrait pas objecter que هوى signifie proprement *tomber*, et que cette idée figure mal ici : car il est évident que هوى comme نزل ne signifie autre chose ici que صار, ou انتقل.

[1] Le texte signifie à la lettre : *Si les lignes du livre de l'amour offrent des difficultés, mes soupirs en sont les voyelles, et mes larmes les points diacritiques*. Cette figure est empruntée de la nature même de l'écriture arabe qu'il serait souvent très-difficile de bien lire si l'on supprimait les voyelles, et même, comme il n'est pas rare de le faire, les points diacritiques qui seuls déterminent la valeur d'un grand nombre de lettres. A ces idées, qui seraient incompréhensibles à quiconque ne connaît point le système graphique des Arabes, j'en ai substitué d'autres qui en sont l'équivalent. Je dois rappeler ici une observation que j'ai déjà eu l'occasion de faire ailleurs; c'est que cette sorte de métaphores qui nous paraissent ridicules et puériles, ne manquent point, au même degré, de noblesse et de dignité dans l'Orient, où tout ce qui tient à la grammaire jouit d'une grande importance, et fait le sujet des méditations des hommes les plus savants.

[2] M. Weyers a traduit ألا par *nonne;* mais c'est ici simplement une *particule énergique* ou *d'excitation* حرف التحضيض.

grâces mêmes sont la proie de ceux qui lui portent de l'inimitié, et le sujet qui attire sur elle la violence des hommes barbares? Ne fera-t-elle pas attention que le coursier le plus habile à fournir une immense carrière est celui auquel on met des entraves, et qui a la douleur d'être retenu par des liens, et la honte de se voir lié avec des cordes? que l'épée la mieux acérée est celle qu'on retient dans le fourreau, tandis qu'on n'a point à reprocher à sa lame de manquer son coup, soit qu'elle frappe de taille ou d'estoc?

Abou-becr, je me suis hâté de venir vers toi dès l'aube du jour, avec une âme qui n'a rien perdu de son élévation, quoique l'infortune l'ait accablée. O toi qui es mon père depuis que la poussière du tombeau a couvert celui qui m'a donné le jour; ma famille pour laquelle je suis prêt à sacrifier mes jours, depuis que je n'ai plus de famille! je te suis redevable des bienfaits les plus éclatants qui, comme des nuées généreuses, m'ont inondé de leurs eaux; je ne veux ni les dénier, ni manquer à la reconnaissance. Je sais que sans toi mes talents naturels ne se seraient point développés [1], et leur éclat n'aurait point percé

comme أما au vers 25. On peut voir ce que j'ai dit de cette classe de particules dans la seconde édition de ma *Grammaire arabe*, t. I, p. 527 et suiv. Cela est d'autant plus certain ici, que ألا est suivi de هل, particule interrogative. Il n'en est pas moins vrai que l'interrogation qui s'étend sur ce vers et sur les deux vers suivants, est ce que les grammairiens arabes nomment استفهام انكار *interrogation destinée à exprimer la dénégation* ou *l'improbation*.

[1] A la lettre *le briquet de mon talent naturel n'aurait pas fait feu*. Si l'on réfléchit que la signification propre de قريحة est *la*

les ténèbres; que sans toi mes vers, les fruits de mon génie, les bouquets cueillis dans ce parterre, n'auraient jamais été ornés de la fraîcheur et des grâces du printemps [1]. J'ai senti les atteintes de la vieillesse : elle ne

première eau qui jaillit quand on creuse un puits, on sera porté à trouver assez étrange l'union de ce mot avec زناد, *briquet*, et ثقب, *faire feu*. Mais notre poëte n'a eu égard qu'à la signification métaphorique du mot قريحة *talents naturels, dispositions innées*.

[1] M. Weyers a prononcé أُلِّفَتْ, tandis que j'ai préféré prononcer أَلِفَتْ. Dans ma manière de lire ce vers, بدائع est le *sujet* ou فاعل du verbe ألفت, et أيدى est à l'accusatif, c'est-à-dire est le *complément* ou régime مفعول du même verbe : le poëte a pu dire أيدى au lieu de أيادى; c'est une licence d'un usage très-ordinaire. Ce qui me détermine à regarder بدائع comme sujet, ce sont les mots نظم et لقط du second hémistiche, qui sont au nominatif, et me paraissent *unis par la conjonction avec* بدائع c'est-à-dire, pour employer les termes techniques des grammairiens arabes, معطوف على بدائع. M. Weyers, qui a traduit ainsi : *nec composuissent manus veris ea quæ produxi novitatis laude conspicua, aut ex ingenio meo* (*prodiissent*), *carmina, et ex horto ejus* (*fructus*) *fuissent collecti*, a été obligé de suppléer un verbe (*prodiissent*) dans le second hémistiche. On pourrait faire valoir, en faveur de l'opinion de M. Weyers, deux raisons: 1° Que la métaphore qui attribue *aux mains du printemps* les compositions d'Aboul'wélid est plus naturelle que celle qui résulte de la construction que j'ai adoptée, ce qui est si vrai que j'ai dû, pour la rendre supportable, la modifier dans la traduction; 2° Que le poëte, en disant فمن et non ومن, a détaché davantage le second hémistiche du premier. Mais si l'on se rend à ces raisons, comme je ne serais point éloigné de le faire, ce second hémistiche devra être considéré comme tout à fait indépendant de لولا, et au lieu de dire, comme l'a fait M. Weyers, *non prodiissent carmina*, etc., il faudra traduire ainsi : *itaque prodeunt ex ingenio meo bene compo-*

se manifeste pas par des cheveux blanchis sur le sommet de ma tête, c'est dans mes entrailles que le chagrin a empreint les signes de la caducité. De longues infortunes ont accablé mon âme, elles m'ont rappelé l'affligeant tableau d'un jardin dont une sécheresse prolongée a détruit la riche verdure; cinq[1] longues années passées dans une dure captivité, sans que l'œil aperçût mes entraves et mes chaînes, ont produit sur moi le même effet que produit sur un chameau difficile à retenir, l'amphore qu'on suspend entre ses jambes, et sur un vêtement sale la pression qu'on lui fait subir et qui en enlève toutes les souillures[2]. Quoi donc!

sita carmina, et ex horto ejus collectio fructuum vel florum, et le sens sera : « Sans toi je n'eusse rien produit de remarquable; mais « soutenu de ton appui, mon génie s'est développé et je me suis « fait connaître par des poëmes qui ont obtenu les suffrages de « mon siècle. »

[1] Au lieu de سنون, un de mes manuscrits porte مئون; le sens est alors *cinq cents jours* au lieu de *cinq années*. Je serais tenté de croire que c'est là la vraie leçon, parce que, en lisant سنون, les mots من الايام semblent n'être qu'une redondance insignifiante. D'ailleurs, si ce poëme, comme le dit Ebn-Khacan, a été composé dans le temps qu'Ebn-Zéidoun, échappé de sa prison, se tenait caché à Cordoue; ce qui semble vouloir dire qu'il ne s'était point encore réfugié à Séville, il est difficile de croire qu'il fût demeuré ainsi caché cinq ans entiers.

[2] Ce vers est celui de tout le poëme qui présente le plus de difficulté. Au lieu de نيط, plusieurs manuscrits portent منيط, ce qui semble d'abord se lier plus convenablement avec عنه. De plus M. Weyers a lu لى au lieu de ى, que portent tous les manuscrits, et qui est incontestablement la vraie leçon. Voyons d'abord comment il a traduit ce passage. Il dit : *Ita accidit mihi, ut suspenditur vas aquarium camelo præ feritate impatienti, et aufert sordes quæ in veste sint, ejus fricatio.* Cette traduction serait peu intel-

chacun pourra-t-il cueillir sans efforts les riches trésors des jardins, et moi seul devrai-je me contenter de quelques fruits étiolés et acerbes [1]? Je ne m'étais pas

ligible, si M. Weyers n'avait eu le soin de l'expliquer lui-même dans les termes que voici : *Subest, credo, his versibus qui inter se arctissime juncti sunt, hæc sententia. Uti camelo effero et contumaci suspenditur vas aquarium, ut hoc onere pressus lenior evadat et facilior, utque pannus sordidus exprimi et fricari solet, ut purgetur et niteat; ita mihi quoque carceris calamitas eo exitu accidit, ut fortunæ illecebris non amplius decipiar, et qui fastus inesset, penitùs ex animo extortus sit.*

Je dois d'abord faire observer que la correction arbitraire qu'a faite M. Weyers en substituant لى à بى, était tout à fait inutile, même en adoptant le sens qu'il a exprimé : car أتحت بى signifie *adduxerunt me*, c'est-à-dire *hi quinque anni similem me effecerunt vasi*, etc. Je voudrais savoir ensuite sur quelle autorité il se fonde pour assurer que, à l'effet de calmer et de rendre tranquille un chameau remuant et intraitable, on suspend à son cou ou à quelque partie de son harnais une cruche ou un vase semblable. Je regrette de plus que M. Weyers, qui a souvent eu recours à des gloses de l'un de ses manuscrits, ne nous ait pas fait connaître si c'était en se conformant à l'une de ces gloses, qu'il lisait أُدْلِى, et qu'il traduisait comme il l'a fait. Je suis très-porté à le supposer, et je pense que le vase suspendu entre les jambes de l'animal, venant à le frapper quand il s'agite, produit le même effet qu'un billot qu'on suspend entre les jambes d'un taureau pour l'empêcher de courir. J'ai donc adopté dans ma traduction le sens exprimé par M. Weyers, et je crois que le poëte a voulu dire que les infortunes qu'il a éprouvées l'ont rendu plus traitable et ont adouci la rudesse et subjugué la fierté naturelle de son caractère.

Quant à la liaison que M. Weyers suppose exister entre ce vers et le vers suivant qu'il traduit ainsi : *An magno hominum numero se offerunt uvæ duorum hortorum* (*Saba*)? *quare ego non ultra emtor, quam ad paucas illas sidros aut khamtos;* je ne saurais l'admettre. L'interrogation أتدنو me paraît s'opposer tout à fait à la dépendance intime qu'il cherche à établir entre ces deux vers.

[1] M. Weyers a très-bien remarqué que le poëte fait ici allusion à

imaginé que je serais le jouet de vaines espérances, et pourtant c'est à cause de sa présomption qu'au milieu d'une nuit obscure le chameau sans expérience marche à l'aventure sans savoir où il met le pied [1].

deux passages de l'Alcoran, le premier tiré de la 34e surate, et conçu en ces termes :

لقد كان لسبأ في مسكنهم آية جنّتان عن يمين

وشمال .... فارسلنا عليهم سيل العرم وبدّلناهم

بجنّتيهم جنّتين ذواتي اكل خمط واثل وشيء من سدر

قليل

Erat incolis Sabæ in habitaculo suo signum (nempe), duo horti, alter a dextera, alter a sinistra...... et immisimus in eos torrentem Iremi, et pro illis duobus hortis dedimus eis duos hortos proferentes fructus khamti et tamarisci, et paucos aliquot sidros; le second, qui se lit dans la 69e surate et où on lit ces mots : في جنّة عالية قطوفها دانية *in horto excelso, cujus fructus se cominus offerunt (carpere eos cupientibus).*

J'ai traduit librement, parce que, pour traduire plus littéralement, il aurait fallu développer l'allusion que fait le poëte à ces textes de l'Alcoran. Peut-être aurais-je pu dire : « Quoi donc, les « fruits des deux jardins (de Saba) se présenteront-ils d'eux-mêmes « aux mains des autres hommes, tandis que je devrai borner mes « vœux à quelques baies de sidr ou de khamt? »

[1] Je prends ici العشوآء dans le sens de *nuit obscure*; M. Weyers l'a pris dans le sens *camela cæcutiens*, et il a fait rapporter l'affixe de الغرّ à من ظنّه ; de plus, au lieu de الغِمر il a préféré lire والغِرّ. Dans l'un des manuscrits que j'ai sous les yeux, il y a un *kesra* sous le غ. Le mot غِمر de la forme فِعل signifie *inexpertus, imperitus*. La construction que j'ai adoptée me paraît la plus naturelle.

Certes, une vaine confiance me persuadait[1] que je foulerais aux pieds les pléiades, mais elle m'a renversé dans la poussière, en sorte que chacun a appliqué sur mes joues la plante de ses pieds. Au moment où je me croyais assuré de la faveur de celui de qui j'espérais obtenir des grâces, je n'ai reçu de lui que de longues réprimandes, et les effets d'une colère non interrompue. Je n'ai cessé de faire des efforts pour regagner ses bonnes grâces, en lui prodiguant les témoignages d'un amour ardent et d'un attachement sans mesure, et il s'est toujours montré de plus en plus éloigné de tout rapprochement[2] : c'a été en vain que j'ai consacré mes vers à louer cette excellente administration qui fait l'ornement de la terre, qui est pour le monde comme une parure composée des perles les plus rares, et qui forme sur ses reins une ceinture éclatante d'or et de pierres précieuses, sur sa tête une couronne, à son cou un superbe collier. Ses oreilles bouchées pour moi ne se sont ouvertes que pour les discours de mes ennemis, qui n'ont négligé aucune occasion de me déchirer à plaisir. J'ai atteint le suprême degré du talent, tandis qu'ils n'ont pu y arriver; aussi leurs cœurs servent-ils de repaire aux plus envenimés serpents de la rancune; ils ne me montrent qu'un visage de dédain et de haine; toute leur conduite n'est

[1] C'est المنى qui est le sujet du verbe ارت. Voyez sur منى la note 1, ci-devant, pag. 504.

[2] Les mots وينأى قبوله doivent être considérés comme formant une proposition incidente que nous placerions entre parenthèses : c'est ce que les grammairiens arabes nomment اعتراض.

qu'envie et jalousie. Après qu'ils m'ont fait éprouver d'indignes traitements que je n'avais point mérités, et auxquels jamais n'avaient été exposés des hommes tels que moi, j'ai pris le parti de la fuite. Et qu'ils ne disent pas que ma fuite me rend justement suspect : Moïse aussi a eu recours à la fuite pour se soustraire aux mauvais desseins des Égyptiens. Pour moi, j'espère éprouver encore un jour, comme par le passé, les bontés de ce naturel excellent, de ce caractère plein de générosité, de la douceur de cet homme illustre, devant l'indulgence duquel les fautes disparaissent, et les crimes mêmes s'effacent, comme on efface de l'écriture [1]. Pourquoi donc, Abou-becr, ne m'accordes-tu pas une puissante médiation, capable d'imprimer sur mes jours une honorable empreinte? une médiation aussi propre à réjouir le cœur, que l'odeur de l'ambre rougeâtre, mêlé au musc le plus noir. Si mon maître m'accorde le pardon que je sollicite, oh faveur précieuse, qui rendra la paix à une âme oppressée par un long et cuisant chagrin ! Si, au contraire, il persiste à me priver des grâces dont il m'avait comblé, eh bien! alors, au-dessus de lui il est un maître qui retient ou distribue généreusement ses faveurs.

[1] J'ai suivi la leçon d'un de mes manuscrits où l'on lit au passif يمحا, et j'ai pris تعفو dans le sens neutre. J'ai préféré cette leçon pour éviter la tautologie insipide que me semble présenter l'autre leçon يعفو لعفوه.

قال ابو الوليد احمد بن زيدون

شَحَطْنا وما بالدارِ نأْىٌ ولا شَحْطُ
وشَطّ بمن نَهْوَى المَزارُ وما شَطّوا
أأَحْبابَنا أَلْوَتْ بحادِثِ عَهْدِنا
حوادِثُ لا عَهْدٌ عليها ولا شَرْطُ
لَعَمْرُكُمُ إِنّ الزمانَ الذى قضى
بشَتِّ جميع الشَّمْلِ مِنّا لَمُشْتَطُّ
وأَمّا الكَرَى مُذْ لم أَزُرْكم فهاجر
زيارتُه غِبٌّ وإِلمامُه فَرْطُ
وما شَوْقُ مقتولِ الجوانحِ بالصدى
الى نُطْفةٍ زرقآءَ أَضْمَرَها وَقْطُ
بأَبرحَ من شوقى اليكم ودونَ ما
أُدِيرُ المُنَى عنه القَتادةُ والخَرْطُ
وفى الربرب الأُنْسِىّ احوَى كناسُه
نواحى ضميرى لا الكثيبُ ولا السِّقْطُ
غريبُ فُنونِ الحُسْنِ يَرتاحُ دِرْعُه
متى ضاق ذَرْعًا بالذى حازه المَرْطُ

كأنّ فؤادى يومَ أهوَى مُودّعًا
هوَى خافقًا منه بحَيْثُ هَوَى القُرْط

اذا ما كتابُ الوجدِ أشكَلَ سَطْرُه
فمن زَفْرتى شَكلٌ ومن عَبرتى نَقْطُ

الا هل أتى الفتيانَ ان فَتاءهم
فريسةُ من يعدو ونُهزةُ من يَسطو

وأنّ الجوادَ الفائتَ الشاوِ صافِنٌ
تَخَوّنَه شكلٌ وأزرَى به رَبْطُ

وأنّ الحسامَ العَضْبَ ناوٍ بجفنه
وما ذُمّ من غَرْبَيْه قدٌّ ولا قَطٌّ

عليك ابا بكرٍ بكرتُ بهمّةٍ
لها الخَطَرُ العالى وان نالَها حَطٌّ

ابى بعدَ ما هيلَ الترابُ على ابى
ورَهْطى المُفَدَّى حينَ لم يَبْقَ لى رَهْطُ

لك النّعمةُ الخَضْرآءُ تندى ظلالها
علىّ ولا جَحْدٌ لدَىَّ ولا غَمْطُ

ولولاك لم يثقُبْ زناد قريحتى
فيَنْتَهِبَ الظلمآءَ من نارها سِقْطُ

ولا أَلِفَتْ ايدى الربيع بدائعى
فمن خاطرى نَظْمٌ ومن روضه لَقْطُ

هَرِمْتُ وما للشيب وَخْطٌ بمفرقى
ولكنْ لشيبِ الهَمّ فى كَبدى وَخْطُ
وطاوَلَ سوءُ الحالِ نفسى فأُذْكِرَتْ
من الروضةِ الغَنّاء طاوَلَها القَحْطُ
سنون من الايّام خَمْسٌ قطعتُها
اسيرا وان لم يَبْدُ شَدٌّ ولا رَبْطُ
أَتَتْ بى كما نِيط الإناءُ عن الأذى
واذهَبَ ما بالثوب من دَرَنٍ مَشْطُ
اتحدو قطوفَ الجنّتين لمعشر
وغايتىَ السِّدْرُ القليل او الخَمْطُ
وما كان ظنّى ان تَغُرَّنىَ المُنَى
وللغِرّ فى العَشْوآء من ظنّه خَبْطُ
أما وأرتنى النّجمَ موطِئَ أخْمَصى
لقد اوطأتْ خَدّى لأخْمَصِ من يَخْطو
ومستنبِطِ العُتْبى اذا قلتُ قد اتى
رِضاه تمادى العَتْبُ واتّصل السُخْطُ
وما زال يُدنينى ويَنْأَى قَبولُهُ
هَوًى سَرَفٌ منه وصاغيةٌ فَرْطُ
ونَظْمُ ثنآءٍ فى نِظامِ ولايةٍ
تَحَلَّتْ به الدنيا لَآلِئُهُ وَسْطُ

على خَصْرِها منه وِشاحٌ مُـفَـصَّـل
وفى رأسِها تاجٌ وفى جيدِها سِمْطُ
عدا سمعُهُ عنّى واصغى الى عِدًى
لهم فى اديمى كلّما استمكنوا عَطُّ
بلغتُ المَدَى اذ قصّروا فقلوبهم
مكامِنُ اضغانٍ أساوِدُها رُقْطُ
يُولّونَنى عُرْضَ الكراهةِ والقِلَى
وما دهرُهم الا النفاسةُ والغِبْطُ
ولما انتحَوْنى بالتى لستُ اهلَها
ولم يَمْنُن امثالى بامثالها قطُّ
فررتُ فان قالوا الفرارُ أرابَه
فقد فَرَّ موسى حين همَّ به القِبْطُ
وانّى لراجٍ أنْ تعود كعَهْدِها
لىَ الشيمَةُ الزهراءُ والخُلُقُ السَبْطُ
وحِلْمُ امْرِئٍ تَعْفو الذنوبُ لعَفْوِه
ويَمْحى الخطايا مِثْلَ ما يُمْحَى الخَطُّ
فما لك لا تختصّنى بشفاعةٍ
يلوحُ على دهرى لِميسَمِها عَلْطُ
يَفى بنسيم العنبر الوردِ ريحُها
اذا شَعْشَعَ المِسْكَ الأَحَمَّ به خَلْطُ

فان يسعف المولى فنعمى كريمة تنفّس عن نفس ألظّ بها ضغط
فان يأب الا قبض مبسوط فضله ففي يد مولى فوقه القبض والبسط

HISTOIRE DE LA GÉORGIE,

Par M. Klaproth.

Pendant mon séjour en Géorgie, en 1808, je me suis principalement occupé à recueillir des matériaux pour l'histoire ancienne et moderne de ce pays; mais les ouvrages historiques y sont, en général, peu nombreux et difficiles à trouver, car il y a peu de personnes qui s'occupent d'études savantes; et si l'on rencontre quelques livres, ce sont des ouvrages théologiques et ascétiques, ou des productions poétiques et des romans, plus ou moins intéressants, écrits en vers. Les Géorgiens possédaient pourtant trois rédactions de leurs annales, qui, à diverses époques, ont été continuées par différents auteurs. Avec le secours de ces annales et à l'aide des matériaux qui étaient conservés dans les couvents de Mtskhetha en Géorgie, et de Gelathi en Imérethi, le roi *Vakhtang V*, fils de *Lewan* et neveu de *Giorgi*, composa, au commencement du siècle passé, une chronique complète. Elle est intitulée: ქართლის ცხოვრება *Karthlis*

tskhowreba, c'est-à-dire *Vie de la Géorgie*. Cet ouvrage forme ordinairement un fort volume in-folio. La feue reine d'Imérethi, *Anne*, fille du prince Matthieu de la maison des Orpélians, eut la bonté de me prêter l'original de ce livre. Mon intention était d'en faire une traduction, avec l'aide de quelque Géorgien instruit qui sût le russe, et qui pût m'interpréter verbalement le sens du texte. Après quelques recherches, je découvris heureusement l'homme qu'il me fallait : c'était M. *Joseph Toutoulov*, Arménien catholique, qui, pendant son séjour à Tiflis, vint tous les matins chez moi pour me servir d'interprète. Par malheur, ses occupations l'obligèrent de retourner, au commencement de l'été de 1808, à Gheorghievsk, et notre travail ne fut conduit que jusqu'au commencement du IVe siècle de J. C. Le soin avec lequel M. Toutoulov traduisait chaque passage plusieurs fois, et les recherches historiques et géographiques que ce travail exigeait, furent cause que nous n'avançâmes que très-lentement. Obligé bientôt après de rendre l'original, je ne pus songer à chercher un autre interprète capable d'achever ce que le premier avait si bien commencé.

Je donne ici ce fragment de traduction de la chronique de Vakhtang, en français; je l'ai accompagné de notes explicatives. Mon travail est déjà connu en France par quelques extraits que feu M. Saint-Martin a insérés dans le savant commentaire de l'Histoire des Orpélians, qui fait partie du second volume de ses *Mémoires sur l'Arménie*. J'ai tâché de continuer l'histoire de la Géorgie jusqu'à nos jours;

les ouvrages dont je me suis servi pour cela sont les suivants :

Исторія Георгіанская о юношѣ Князѣ Амилохоровѣ, съ краткимъ прибавленіемъ Исторіи тамошней земли отъ начала до нынѣшняго вѣка, которую разсказываетъ *Усимъ*, купецъ Анатолскій; пер. *И. С.*—I ч. въ Санктпетербургъ, 1779.—140 pages in-8°.

შემოკლებული ისტორია საქართუელოისა. *Histoire abrégée des Géorgiens.* Elle se trouve dans un aperçu de l'histoire ancienne, rédigé par le prince Davith, fils de Giorgi XIII, dernier roi de la Géorgie, et imprimé à Tiflis en 1800. In-8°.

Краткая Исторія о Грузіи со временъ перваго во оной населенія : соч. Царевича Грузинскаго *Давида*. Спт. Петерб. 1805.—145 pag. in-12. Cet ouvrage est écrit par le même prince *Davith* qui a rédigé l'*Histoire abrégée des Géorgiens*, citée plus haut; mais son Abrégé en russe est très-inférieur à son premier travail en géorgien. Quoique ce dernier soit moins étendu, il contient des dates qui manquent dans le premier. Dans celui-ci Davith a introduit de l'érudition européenne mal digérée, ainsi que des étymologies parfois absurdes.

Обозрѣніе Исторіи Грузинскаго народа; соч. Грузинскаго Царѣвича *Бахтанга*. Спт. Петерб. 1814.—84 pages in-8°.

Грузинская Исторія отъ 1659 до 1796 года. —Traduction russe d'un original géorgien, avec beaucoup de passages de ce dernier. Ce manuscrit curieux est de 390 pages in-folio. Malheureusement le style en est très-obscur, et l'écriture du traducteur, qui n'était pas Russe d'origine, est souvent fort difficile à déchiffrer.

Ainsi que d'autres nations de l'Asie occidentale, les Géorgiens, en adoptant la religion chrétienne, ont cherché à rattacher leurs anciennes traditions à celles de la Bible, de sorte qu'il est difficile de reconnaître ce qui est original, et ce qui appartient aux Hébreux. On verra également que les auteurs des annales géorgiennes y ont introduit beaucoup de notions prises dans les historiens arméniens et dans les livres des Persans modernes. D'autres passages indiquent des emprunts faits aux auteurs grecs et avec peu de discernement. Quoi qu'il en soit, cette histoire géorgienne est fort curieuse, et elle contient sur ces pays beaucoup de détails qui ne laissent pas que d'être intéressants.

HISTOIRE DE LA GÉORGIE, PAR LE ROI VAKHTANG V.

Suivant les plus anciennes traditions, les *Arméniens*, les *Géorgiens*, les habitants de *Rani*, de *Movak'ani*, de *H'erthi*, les *Lesghi*, les *Mingréliens* et les *K'avk'asiens* [1] proviennent d'une même souche,

[1] C'est ainsi que la chronique de Vakhtang nomme ces peuples. Le prince géorgien Davith, dans sa Краткая исторїя о Грузїи,

qui était თარგამოს *Thargamos*. Ce Thargamos était fils de *Tharchis*, fils d'*Avanan*, fils de *Iafet*, fils de *Noé;* c'était un homme vaillant.

Après la confusion des langues, ნებროდ *Nebrod* (2642 ans avant J. C.)[1] était sur le trône de Babylone, et les hommes se dispersaient partout. Alors Thargamos s'expatria avec sa famille et alla habiter le pays situé entre les montagnes d'*Ararat* et de *Masisi*. Sa postérité fut grande et innombrable, car il avait beaucoup de femmes, de fils et de filles, qui lui avaient donné des petits-fils et des arrière-petits-fils. Il y vécut pendant six cents ans; mais ses descendants, qui n'avaient plus de place entre les monts Ararat et Masisi, s'étendirent dans toute la contrée voisine[2]. Les limites

les appelle : არმანთა *Armantha* (Arméniens); გრიზთა *Griztha* (Géorgiens, mot qui paraît forgé d'après la dénomination Грузія (*Gruziya*), par laquelle les Russes désignent la Géorgie); მოვაკანთა *Movak'antha* (Movak'ani est le pays entre Noukhi et la mer Caspienne); ჰერთა *Hertha* (habitants de la partie orientale du K'akhethi); ლეკთა *Lek'tha* (Leaghi); მეგრელთა *Megreltha* (Mingréliens); კავკასთა *K'avk'astha* (Caucasiens).

[1] Tout ce qui se trouve placé entre deux parenthèses a été ajouté par moi pour l'éclaircissement du texte.

[2] *Thargamos* habitait donc dans la contrée de *Nakhtchivan* en Arménie. Le mont *Ararat* porte encore aujourd'hui ce nom; celui de *Masisi* désigne les montagnes du Karàbagh. Comme Thargamos est censé y avoir vécu pendant six cents ans, sa mort doit être placée à l'an 2042 avant notre ère.

de leurs habitations étaient celles-ci : A l'orient, ils avaient la *mer de Gourgan,* qu'on appelle à présent la *mer de Gilan* (Caspienne); à l'ouest, la *mer du Pontos*, nommée actuellement la *mer Noire;* au sud, les montagnes de ორეთი *Orethi*, dans le pays des *Kurth* (Kurdes), vers *Midia* (la Médie); au nord, le mont *K'avk'as*, appelé par les Persans *Yal-bouz* [1].

Parmi les enfants de Thargamos, huit se distinguèrent par leur force et leur bravoure; ce furent : 1° ჰაოს *Hhaos;* 2° ქართლოს *Karthlos;* 3° ბარდოს *Bardos;* 4° მოვაკან *Movak'an;* 5° ლეკოს *Lek'os;* 6° ჰეროს *Heros;* 7° კავკას *K'avk'as*, et 8° ეგროს *Egros* [2]. Ces huit frères étaient tous braves; mais Hhaos était le plus vaillant; personne ne l'a égalé, ni avant, ni depuis le déluge. Il était d'une complexion forte et endurcie. Comme ses frères et leurs familles n'avaient plus de place dans le pays entre l'Ararat et le Masisi, Thargamos partagea entre eux toutes les contrées adjacentes. Il donna la moitié de son peuple et la moitié du pays à *Hhaos;*

[1] یال بوز *Yâl-bouz* n'est pas un terme persan, c'est un mot turc qui signifie *crinière de glace.* Voyez le *Nouveau Journal asiatique*, vol. V, pag. 50.

[2] Davith dit que les *Somekhtha* ou Arméniens descendent de Hhaos, et qu'on les appelle d'après lui *Hhaosiani.* Hhaos est le *Haïg* des Arméniens, fils de Thaglath, qui, selon eux, est le même que le patriarche *Thogorma* de la Genèse et le *Thargamos* des Géorgiens. De Karthlos descendent, selon Davith, les Géorgiens, nommés pour cette raison *Karthouli.*

il envoya les sept autres frères vers le nord, et leur distribua des contrées en proportion du mérite de chacun d'eux. Il établit *Karthlos* dans la contrée bornée à l'est par le *Herethi* et par la rivière ბერდუჯი *Berdoudji* (ou *Bedroudji*[1]); à l'ouest, par la mer du Pontos; au sud, par les montagnes qui s'étendent à l'occident de la rivière de Berdroudji, et de la crête desquelles des eaux coulent vers le nord et vont se réunir au fleuve *Mtk'vari* (Kour[2]). Entre ces rivières sont les montagnes კლარჯეთი *K'lardjethi* et ტაოსი *Thaosi*[3]; au nord, enfin, s'élevait le mont de ღადო *Ghado*, branche du Caucase, qui commence à *Ghado*, appelé à présent ლიხო *Likho*[3]. Tout ce qui était compris entre ces limites fut le partage de Karthlos[4].

[1] La rivière *Berdoudji* est la même qui porte actuellement le nom de *Debete* ou *Bortchalo*, affluent de la droite du Kour, et qui arrose la partie méridionale de la Géorgie.

[2] *K'lardjethi* est le pays situé à l'ouest du Kour supérieur, et des districts actuels de *Djavakhcthi* et d'*Arthani*. Dans le moyen âge cette contrée reçut le nom de *Sa-Atabago*, parce qu'elle était le domaine de l'Atabeg de la Géorgie, c'est-à-dire de l'instituteur du prince royal de cette contrée. *Thaosi* est l'ancien nom du district de *Narimani*, dans le pachalik turc de *Tchildir*. La partie supérieure de cette vallée porte encore aujourd'hui le nom de *Thaos k'ári*, c'est-à-dire, la *porte* ou *le passage de Thao*. Les *Táochi* de Xénophon étaient les habitants de ce canton.

[3] *Likhi*, anciennement *Ghado*, est la branche du Caucase qui, à l'ouest, sépare l'Iméréthi de la Mingrélie. Cette montagne a donné à tout l'Iméréthi le nom de *Likhth-Imerethi*.

[4] *Karthlos* reçut donc la partie occidentale du *Somkhethi*, *K'wemo-*, *China-* et *Zemo-Karthli* (c'est-à-dire la Géorgie supé-

Bardos obtint ce qui était situé au sud du fleuve Mtk'vari, depuis la rivière de Berdoudji jusqu'au confluent du Mtk'vari avec le რახისი *Rakhisi* (Araxe). Bardos y bâtit la ville de *Bardavi*, dans laquelle il habita [1].

Movak'an reçut le pays situé au nord du Mtk'vari, depuis l'embouchure du *Petit Alazani* (Iori) jusqu'à la mer (Caspienne); il y fonda la ville de *Movak'anethi* et y résida [2].

A *Heros* Hhaos accorda les contrées au nord du Mtk'vari, depuis l'embouchure du Petit Alazani (Iori), jusqu'à ტყე ტბა *Tqe-tba* [3]. Heros construisit une ville entre les deux rivières *Alazani* (c'est-à-dire le Iori et l'Alazani), et l'appela d'après son nom *Here-*

rieure, moyenne et inférieure), l'*Iméreti*, le *Ghouria*, les districts géorgiens sur le *Tchorokhi* et ses affluents, et le *Lajethi* ou pays de *Laj* ou *Lazes*.

[1] Davith (Кратная исторія о Грузіи, pag. 15) indique plus précisément les limites du pays qui fut le partage de Bardos. « La domination de *Bardos*, dit-il, s'étendait à l'est jusqu'au fleuve Kour, au sud jusqu'à l'Araxe, au nord et à l'ouest jusqu'à la rivière de *Berdoudji* (Debete). Il construisit une ville dans ce pays, c'est *Barda*, qui porte encore aujourd'hui son nom. Bardos régnait par conséquent sur la partie sud-ouest du *Somkhethi*, sur *Chamchadilo* et sur les pays de *Gandjah*, de *Karà-bagh* et d'*Érivan*. » — La ville de *Barda* n'est plus qu'un chétif village connu sous le nom de *Berde;* autrefois elle était très-célèbre dans l'histoire asiatique.

[2] *Movak'anethi* se composait des pays de *Noukhi*, de *Chaki* et de *Chirvân* de nos jours.

[3] *Tqe-tba* signifie lac de la forêt, c'est l'ancien nom de *Goulgouli*, bourg situé dans la vallée de *Goudos-khevi*, dont la rivière se jette dans l'Alazani supérieur. Elle faisait autrefois la frontière entre le Herethi et le K'akhethi.

thi ; ce lieu porte à présent le nom de *Khorantha*[1].

Egros reçut la contrée située sur la mer Noire, et dont les limites étaient, à l'orient, les petites montagnes, appelées actuellement *Likhi;* à l'ouest, la mer et la rivière du *Petit Khazarethi*[2], à laquelle finit le mont K'avk'as. Il y fonda une ville, qu'il appela de son nom *Egrisi*, mais qui porte à présent celui de ბედია *Bedia*[3].

Les pays caucasiens situés au nord n'avaient pas été le partage de Thargamos, et personne n'y régnait. Comme ils n'avaient pas de maître, et qu'ils s'étendaient du mont K'avk'as au grand fleuve (Terek) qui se jette dans la mer de *Daroubandi* (de Derbend, la Porte Caspienne), il choisit parmi tant de braves ses deux fils *Lek'os* et *K'avk'as*, et donna au premier le pays entre la mer de Daroubandi et le fleuve ლომეკი *Lomeqi* (Terek), et au nord jusqu'au fleuve du *Grand Khazarethi* (le Volga). A *K'avk'as* il donna le pays

[1] Davith nous apprend que la ville de Herethi se trouvait sur l'emplacement de *Samoukhi* de nos jours. — Le domaine de Heros était donc dans la partie orientale du K'akhethi actuel.

[2] La rivière du *Petit Khazarethi* est appelée *Vardani* dans quelques ouvrages géorgiens ; c'est sans doute le Kouban, à l'embouchure duquel la chaîne du Caucase finit, et auquel Ptolémée donne le nom de *Vardanes*.

[3] *Bedia* est une ville de l'*Odichi*, sur la gauche du fleuve *Egrisi*. Le prince Davith paraît être dans l'erreur, s'il prend pour *Egrisi* le bourg de *Soubdidi* ou *Soughdidi*, situé entre les fleuves Engouri et Tchani. — Le pays qui devint le partage d'Egros comprit donc la partie occidentale de l'Iméreth, la Mingrélie, l'Odichi et l'Apkhasethi, ou le pays des *Apkhas*.

entre le Lomeqi et l'extrémité occidentale du mont Caucase.

Quant à Hhaos, il resta dans l'ancien pays de son père Thargamos, et occupa les parties mentionnées ci-dessus, qui étaient bornées au sud par les monts d'Orethi; à l'est, par la mer de Gourgan, et à l'ouest, par le Pontos. Il régna sur ses sept frères, et fut leur chef; ils étaient soumis à ses ordres, et parlaient tous la même langue, savoir : le სომხური *somkhouri* ou l'arménien. Néanmoins ces huit braves étaient sujets de Nebrod, qui était le premier roi de tous les habitants de la Terre. Après quelques années, Hhaos appela à lui les sept braves (frères), et leur dit : « Le « Dieu très-Haut nous a donné de la puissance et des « peuples nombreux, nous ne devons donc être sujets « que de Dieu, et non pas les esclaves de qui que ce « soit; nous ne devons obéir qu'à Dieu. » Les sept braves se rangèrent de son avis, refusèrent d'être soumis à Nebrod et ne lui payèrent plus de tribut. Nebrod, courroucé de leur conduite, rassembla ses braves et ses guerriers, et marcha contre Thargamos. Hhaos appela à lui les plus vaillants, ainsi que tous les Thargamosiens, et des troupes auxiliaires prises parmi les familles qui habitaient plus à l'occident. Quand toute son armée fut réunie, il resta au pied du mont Masisi. Nebrod, arrivé dans le pays d'*Adrabadagani* (Atropatène, aujourd'hui Adzarbaïdjan), y campa et envoya soixante de ses plus braves, à la tête d'une armée innombrable, contre les Thargamosiens. A l'approche

des troupes de Nebrod, les sept frères de Hhaos allèrent à leur rencontre avec une partie de son armée. Hhaos resta en arrière avec l'élite de ses troupes. Une bataille terrible, semblable à un ouragan, eut lieu. La poussière qui s'élevait sous les pieds des combattants formait un nuage épais : l'éclat de leurs cuirasses ressemblait aux éclairs du ciel; la voix de leur bouche, au bruit du tonnerre; les flèches et les pierres lancées tombaient comme la grêle, et le sang coulait comme un torrent gonflé. Le massacre dura longtemps, et d'innombrables victimes tombaient de chaque côté. Cependant Hhaos, avec ses braves, se trouvait derrière les siens et les soutenait; d'une voix puissante il les excitait au combat, et leurs coups ressemblaient à ceux de la foudre. Enfin la victoire se déclara pour les Thargamosiens, qui tuèrent les soixante chefs et tous les guerriers de Nebrod, tandis que les sept chefs des Thargamosiens Karthlos, Bardos, Movak'an, Heros, Lek'os, K'avk'as et Egros, restèrent en vie sans être même blessés. Ils rendirent grâce à Dieu, qui leur avait accordé la victoire. Nebrod, instruit de ce désastre, devint furieux, et se porta avec toutes ses forces contre eux. Hhaos, qui n'avait pas autant de troupes que Nebrod, se retira dans les vallées profondes du Masisi, et Nebrod campa au pied de cette montagne. Armé de pied en cap d'une cuirasse de fer et de cuivre, il monta sur une hauteur pour parler à Hhaos; il l'invita à rentrer dans l'obéissance et à se soumettre derechef à lui. Hhaos dit alors aux siens : « Tenez-vous derrière moi quand je m'approcherai

« de Nebrod. » Il courut sur lui et lui lança une flèche qui pénétra la cuirasse de Nebrod, et lui sortit par le dos. A la chtue de Nebrod, ses troupes s'enfuirent et ne pensèrent plus à attaquer les Thargamosiens. Hhaos se fit donc roi et régna sur ses frères et sur tous les peuples qui habitaient dans son voisinage. Les sept frères retournèrent dans leur pays, et furent les vassaux de Hhaos.

Karthlos, qui avait obtenu la contrée indiquée plus haut, se rendit à l'endroit où la rivière *Aragwi* se jette dans le *Mtk'vari* (Kour), et y bâtit le premier château qui devint sa résidence, sur une montagne appelée არმაზი *Armazi*; il l'appela d'après son nom *Karthli*[1], de sorte que cette montagne porta ce dernier nom jusqu'à ce qu'on y eut élevé l'idole *Armazi*. Plus tard le mont Karthli donna son nom à toute la Géorgie; et tout le pays, depuis ხუნანი *Khounani*

[1] Au sud du pont sur lequel on passe le Kour, à l'ouest de Mtskheka, est situé le couvent d'*Akhal-kalaki*, qui se trouve sous l'invocation de la sainte mère de Dieu. Plus loin, un peu plus à l'occident, est une étroite vallée, dont la rivière sort de la montagne de *Skhaldidi*, et coule vers le nord. Cette vallée porte le nom de *Karthlis-kheoba*. C'est là que Karthlos construisit la forteresse qui fut appelée de son nom. Elle n'a jamais été détruite par l'ennemi. Le premier roi de Géorgie, *Pharnavaz*, y plaça l'idole *Armazi*, c'est pourquoi on donnait aussi ce nom à la forteresse. On dit que Karthlos y est enterré, ainsi que Pharnavaz, devant l'idole qu'il y avait érigée. Plus tard celle-ci fut détruite par la Sainte Nino. La ville d'*Armazi* s'étendait de là jusqu'à *Nakoulbakhevi* et au-delà de *Gloukhi*. Elle fut détruite dans les temps postérieurs; le village qui l'a remplacée a eu le même sort.

jusqu'à la mer grecque (le Pontos[1]), fut appelé *Karthli*. Plus tard Karthlos bâtit la forteresse d'*Orbisi* (ou Orbethi), nommée à présent სამ შვილდე *Samchwildé*[2], puis une autre nommée *Mtk'varis tsikhé* (fort du Kour), à présent *Khounani*[3]. Il vécut de longues années, et son peuple s'accrut considérablement. Parmi ses fils il y avait cinq héros, savoir: მცხეთოს *Mtskhethos*, 2° გარდაბოს *Gardabos*, 3° კუხოს *K'oukhos*, 4° კახოს *K'akhos*, et 5° გაჩიოს *Gatchios*. Mtskhethos était le plus vaillant de tous. Quand Karthlos mourut, ils l'enterrèrent sur la montagne Karthli, appelée à présent Armazi. Plus tard son épouse construisit les forteresses *Deda tsikhé*[4] (château

[1] სპერისა ზღვა *Sperisa zghva*, ou la mer grecque, est le Pont Euxin.

[2] *Samchwildé*, c'est-à-dire les trois arcs, est le nom d'une forteresse actuellement détruite, située sur un affluent de la gauche du Kzia ou Khrame, près de la frontière de *Thrialethi*.

[3] *Khounani*, forteresse à présent en ruines, était située au nord de l'embouchure du *Kzia*, sur la gauche du Kour. Elle fut remplacée par une autre nommée en turcoman *Kyz kalah*. Non loin de là est le pont du Kzia, appelé par les Géorgiens *Gatekhili khidi* ou le Pont rompu. On voit de Tiflis les ruines de Kyz kalah. Khounani était un château très-fort, situé sur le sommet d'une colline assez élevée; il avait dans sa dépendance un territoire très-considérable, qui était sur les confins de l'Aran ou Arménie persane.

[4] A l'ouest de K'avthis khevi, est la Thedzma, qui vient de la montagne située entre *Chtchvarebi* et *Thoris*. Cette rivière coule à l'est jusqu'à Deda tsikhé, puis elle tourne vers le nord et tombe dans la droite du Kour. Deda tsikhé est placée au pied de la

de la mère), et *Bostan kalaki* (ville des jardins), nommée actuellement *Roustavi*[1]. Elle partagea le pays entre les cinq vaillants fils de Karthlos. Elle donna à Gardabos, Khounani; ses possessions s'étendaient à l'est jusqu'à la rivière Berdoudji; à l'ouest, jusqu'à la ville de *Gatchiani;* au sud, jusqu'à la montagne mentionnée (?); et au nord jusqu'au fleuve Mtkv'ari[2]. Gatchios reçut la forteresse *Orbisi* et le pays depuis la rivière *Sk'virethi*, jusqu'au commencement d'*Abotsi*. Gatchios y fonda la ville de *Gatchiani*, appelée alors *Sanadiro kalaki* (château de chasse[3]). K'oukhos eut *Bostan kalaki*, à présent Roustavi, et le pays entre l'*Aragwi* et l'*Erethi* (Herethi), et entre la haute montagne de K'akhethi et le Mtk'vari[4]. K'akhos obtint la contrée entre le K'avk'as et les monts K'akhethi, depuis l'*Aragwi* jusqu'à *Tqe tba*, à la frontière d'Erethi. K'akhos y bâtit *Tehelthi*[5],

montagne d'*Erikali;* c'est une place très-forte, entourée de rochers. Elle appartient à la partie haute du district géorgien de *Sa Tarkhno.*

[1] *Roustavi,* forteresse à présent détruite, sur la rivière Liakhvi, dans les hautes montagnes.

[2] Gardabos reçut donc en partage la partie méridionale du district de *Sa-Barato,* et les deux cantons habités actuellement par les Turcomans de *Temir-Hasanle.*

[3] Cette ville devait être située dans le Thrialethi, à la frontière d'Akhal tsikhé. — La contrée que reçut Gatchios comprenait le Somkhethi, la rivière Alghethi et le canton de Tachiri, au sud.

[4] K'oukhos eut en partage le pays entre le Iori et le Liakhvi.

[5] La ville de *Tehelthi* était située sur la rivière du même nom, qui sort du Caucase, et se réunit à l'Alazani, au-dessus de celle de Qvaréli en K'akhethi. — K'akhos régna sur le K'akhethi septentrional de nos jours, au sud, jusqu'à *Goulgouli* et au-delà de *Thelavi.*

à l'aide de K'oukhos, et y établit sa résidence. Pour récompenser K'oukhos, il lui donna *Ber*, à la frontière du K'akhethi. Mtskhethos, qui était le plus puissant des cinq frères, resta dans le lieu qu'avait habité son père Karthlos, et qu'on nomme à présent Armazi; il fonda, à l'endroit où l'Aragwi se réunit au Mtk'vari, une ville qu'il appela d'après son nom მცხეთა *Mtskhetha*. Il régna sur le pays de ტბილისი *Tbilisi*, et de l'*Aragwi*, à l'ouest, jusqu'à la mer grecque (Pontos); et fut le suzerain de ses quatre frères, qui lui étaient soumis [1]. Tel est le partage du pays entre les cinq fils de Karthlos, ainsi qu'il a été fait après sa mort par son épouse.

Le fils aîné de Karthlos vécut beaucoup d'années, et son peuple s'augmenta. Parmi ses fils il y avait trois hommes valeureux nommés 1° უფლოს *Oup'hlos*, 2° ოძხროს *Odzkhros*, et 3° ჯავახოს *Djavakhos;* il partagea entre eux ses peuples et ses possessions. A *Odzkhros*, il donna le pays de Thasis k'ari, hérissé de rochers, jusqu'à la mer grecque (Pontos). Odzkhros y construisit les deux villes *Odzkhre* et *Toukharisi* [2]. Djavakhos obtint le pays entre P'haravani et le Mtk'vari supérieur; il y fonda les deux villes *Tzounda* et *Arthani*, qu'on nommait alors

[1] Mtskhethos, l'aîné et le plus puissant de ses frères, régna sur le pays situé sur les deux rives du Kour supérieur jusqu'à ses sources, sur la contrée arrosée par le Tchorokhi et sur le Ghouria.

[2] *Toukharisi*, en arménien *Touk'hars*, était situé sur le Tchorokhi, dans la province arménienne de *Daïk'h*.

Kadjthi kalaki (ville des aveugles), et qu'on appelle à présent ჰური *Houri*. Oup'hlos resta dans les états de son père, qui s'étendaient depuis l'Aragwi et Tbilisi jusqu'à Thasis k'ari et P'haravani. Il y construisit *Oup'hlis tsikhé* (fort d'Oup'hlos), *Ourbnisi* et *Kaspi*[1]. Il donna le nom de *Zemo Karthli* (ou Géorgie supérieure) au pays qui s'étendait depuis l'Aragwi et Armazi jusqu'à Thasis k'ari, et qu'on appelle à présent *Chida Karthli*[2].

[1] *Ourbnisi* est situé sur la gauche du Kour, entre *Rousisi* et *Ghori*. *Kaspi* est sur la droite du *Lekhouri*, au-dessus de son embouchure dans le Kour.

[2] D'après le texte de la chronique de Vakhtang, il paraîtrait que *Zemo Karthli* (Géorgie supérieure) était synonyme de *Chida Karthli*; mais une note marginale nous apprend que *Chida Karthli* était le nom de la contrée située sur le Kour, au-dessous de *Thasis k'ari*, jusqu'à *P'haravani*, tandis que celle qui était au-dessus de ce défilé s'appelait *Zemo Karthli*, c'est-à-dire *Samtskhe* et *K'lardjethi*. Nous verrons plus bas que *Chida Karthli* était le pays sur le Kour, depuis l'Aragwi et Tiflis jusqu'à Thasis-kari et P'haravani. *Thasis k'ari* est le nom d'un passage étroit près du Kour, à la frontière de la Géorgie et de l'Imérethi.

Odzkhros obtint donc le pays d'Akhal tsikhé ou Tchildir et le Ghouria. Sa ville d'*Odzkhré* porte encore ce nom; elle est située sur une montagne, environ à dix-sept lieues au nord-ouest d'Akhal tsikhé. *Djavakhos*, dont le pays s'appelle encore *Djavakhethi*, reçut la partie de la province d'Akhal tsikhé sur la gauche et la droite du Kour, jusqu'au canton montagneux, et le lac de *Tapharavani*, à la frontière occidentale du Somkhéthi. La ville d'*Arthani* porte encore aujourd'hui ce nom; elle est située sur la gauche du Kour supérieur. — On lit sur la marge de l'original cette note : « Djavakhos reçut le pays depuis *Tonavardi* jusqu'à « *Tavatak'vari*. » — Oup'hlos posséda la contrée de Tiflis et Mtskhetha sur le Kour jusqu'à la frontière de l'Imérethi et d'Akhal tsikhé. Sa résidence *Oup'hlos tsikhé* existe encore; c'est un fort situé au

C'est ainsi que le peuple des Thargamosiens vécut jusqu'à la mort de Mtskhethos en paix et en affection mutuelle. Leur seule crainte était que les adhérents de Nebrod ne vinssent pour venger son sang, et c'est pour cette raison qu'ils s'occupèrent avec ardeur de fortifier leurs châteaux et leurs places fortes. Cependant à la mort de Mtskhethos, fils de Karthlos, les autres fils de ce dernier se désunirent, et commencèrent à se disputer entre eux. Ils ne furent plus soumis à Ouphlos, fils de Mtskhethos, et ne voulurent plus le reconnaître comme leur suzerain, quoiqu'il fût assis sur le siége de Karthlos, et que son père lui eût transmis la domination. C'est ainsi que les Karthlosiens commencèrent à se quereller, de sorte que souvent deux familles combattirent contre une troisième, qui reçut à son tour du secours des autres; et la désunion se propagea de plus en plus. Souvent la paix fut rétablie, mais bientôt les dissentions recommençaient de nouveau. Il n'y avait plus alors d'hommes distingués et opulents parmi eux, et dans chaque lieu habité il y avait un autre *Thavadi* (chef ou prince). Celui qui régnait à Mtskhethi était pourtant regardé comme le supérieur de tous; mais il ne portait pas le titre de მეფე *Mep'hé* (roi), ni celui de ერისთავი *Eristhavi* (chef du peuple) : on l'appelait simplement მამა სახლი *Mama sakhli*, c'est-à-dire *Père*

dessous de Ghori, sur la gauche du Kour. On peut voir sa position sur la carte de la Géorgie que j'ai dressée pour l'édition française de mon *Voyage au Caucase*. Cette forteresse est taillée dans le roc, et appartient à présent aux princes *Tseretéli*, qui y résident.

de la maison. Il était chargé de rétablir la paix et d'être l'arbitre de tous les Karthlosiens. La ville de Mtskhetha, qui était la plus grande du pays, porta le titre de *Deda kalaki* (ville-mère).

Les Géorgiens oublièrent alors Dieu, le créateur; ils adorèrent le soleil, la lune, et les cinq planètes, et leur serment le plus sacré fut par la tombe de Karthlos [1].

[1] Le prince Davith remarque que les descendants de Karthlos quittèrent à cette époque leurs anciens usages, prirent plusieurs femmes et épousèrent même leurs plus proches parentes. Auparavant un grand du pays ne prenait pour femme que la fille d'un autre grand, et un homme du tiers état ou de la dernière classe n'épousait qu'une femme de son propre rang. Le serment le plus général et le plus sacré était par la tombe de Karthlos. Les riches avaient la dégoûtante habitude de manger les cadavres des classes inférieures. Ils enterraient les femmes avec toute leur parure, et les hommes avec leurs armes. Ce ne fut qu'après l'introduction du christianisme que ces coutumes barbares furent abolies; au lieu d'ensevelir des choses précieuses avec les morts, on les remit alors aux évêques, sous le nom persan de *Nichani* (c'est-à-dire *signe* ou *souvenir*). Les hommes et les femmes se réunissaient auprès des sépultures pour pleurer leurs parents défunts, en se rappelant leurs bonnes qualités. Quand la Géorgie était gouvernée par des rois, on se réunissait à la résidence royale, au jour de l'an, pour féliciter le roi, auquel on montrait sa soumission en tirant une flèche contre une planche placée debout dans la salle de réception, en disant : « C'est ainsi que cette flèche doit atteindre le cœur de celui « qui devient traître à la patrie et à Votre Majesté. »

Davith cite, comme une preuve qu'on mangeait autrefois la chair humaine en Géorgie, la coutume des habitants du village de *Karsani*, qui, en se disputant avec leurs voisins de *Kodmani* (village et fort ruinés, à l'ouest de Mchadis djvari, sur la rivière de *Nares-khevi*, dans le voisinage de Douchethi), leur adressent le reproche : « Vous nous devez encore un mort. » Car on prenait les cadavres où on les trouvait pour les dévorer.

INVASION DES KHAZARS.

A cette époque les *Khazars* devinrent puissants, et commencèrent une guerre contre les descendants de Lek'os et contre les K'avk'asiens. Tous les Thargamosiens vivaient alors en paix et en bonne intelligence entre eux. *Dourdzouk*, fils de *Tirethi* (ou *Tineni*), régnait sur les descendants de K'avk'as; il invita les six autres peuples thargamosiens à venir à son secours contre les Khazars. Alors tous les Thargamosiens se réunirent, traversèrent le mont K'avk'as, et pillèrent les contrées limitrophes de *Khazarethi*. Ils construisirent, à la frontière de ce pays, une ville, et retournèrent chez eux. Sur ces entrefaites les Khazars se choisirent un roi, lui jurèrent tous obéissance et lui prêtèrent hommage. Sous sa conduite ils passèrent par ზღვის კარი *Zghwis k'ari* (la Porte de la Mer),

[1] Les Khazars étaient, selon toute apparence, un peuple de la race ouralienne ou hunnique. Ils sont mentionnés pour la première fois dans l'histoire, vers l'an 212 de J. C. Il paraît donc peu probable qu'une nation, portant le même nom, ait occupé déjà le pays situé au nord du Caucase, entre la mer Noire et la mer Caspienne, l'an du monde 2302, car c'est à cette époque que Davith (Краткая ист. о Грузіи, pag. 23) place cette invasion des Khazars en Géorgie. Il ne dit pas s'il suit dans ce calcul la chronologie du texte hébreu ou celle du texte samaritain. Selon la première, l'an du monde serait 1702, et d'après l'autre, 1598 avant J. C. Mais la chronologie qu'on s'est empressé d'adapter aux anciennes traditions géorgiennes ne paraît fondée sur aucune base solide, de sorte que je serais assez tenté de prendre cette invasion des prétendus Khazars pour un souvenir vague de celle des Scythes sous Madyes, l'an 633 avant notre ère, par suite de laquelle ils restèrent pendant vingt-huit ans maîtres de la Haute-Asie.

appelée à présent *Daroubandi* (Derbend), et firent une irruption en Géorgie. Les Thargamosiens n'étaient pas en état de leur résister. Les Khazars étaient innombrables; ils pillèrent tout le pays, et détruisirent toutes les villes, tant celles qui étaient voisines de l'Ararat et du Masisi, que celles qui étaient situées plus au nord. Il n'y eut que les forteresses suivantes qui restèrent intactes: *Thoukharisi, Samchwildé, Mtk'varis tsikhé*, c'est-à-dire *Khounani* [1], ainsi que les pays de *Chida Karthli* et *Egrisi*. Les Khazars connaissaient les deux passages par les montagnes, celui de *Zghwis k'ari* ou *Daroubandi*, et celui de l'*Aragwi* ou *Dariela*. C'est par ces deux défilés qu'arrivèrent toujours de nouveaux Khazars; ils pillèrent les Thargamosiens, qui ne pouvaient alors rien contre eux, et qui devinrent leurs tributaires.

Quand le roi des Khazars vint pour la première fois en Géorgie, il s'en retourna par le Caucase, et donna à son fils *Ouobos* les captifs de *Karthel-Somkhithi*, et la partie des pays caucasiens à l'occident du fleuve *Lomeqi* jusqu'à l'extrémité des montagnes. Ouobos s'y établit et appela son peuple ოვსი *Ovsi*, c'est-à-dire habitants de ოსეთი *Osethi*, qui est une partie du Caucase. Dourdzouk', qui était le principal entre les descendants de K'avk'as, se retira dans de profondes vallées, les appela de son nom, *Dourdzouk'ethi*, et paya un tribut au roi des Khazars. A l'époque de

[1] Dans d'autres manuscrits géorgiens *Mtk'varis tsikhé*, est appelée aussi *Khounan-chida*. Le nom de *Chida Karthli* y manque.

son invasion en Géorgie, ce dernier donna à son neveu la partie orientale du pays de Lek'an, depuis la mer jusqu'au fleuve de Daroubandi. Cependant ხოზანოს *Khozanos*, le plus vaillant parmi les fils de Lek'os, se retira dans les hautes montagnes, et y bâtit une ville, qu'il appela de son nom *Khozanethi*. C'est là que se rendirent alors beaucoup de colons. Tous ces peuples furent les tributaires des Khazars. Dans ce temps les Perses devinrent puissants; ils habitaient à l'orient du peuple de Nebrod, et le subjuguèrent. Un héros parmi eux, nommé აფრიდონ *Ap'hridon*[1], lia le *Seigneur des Serpents* avec de doubles chaînes, et l'attacha sur une montagne inaccessible aux autres hommes, comme il est écrit dans les histoires persannes. A'phridon s'empara alors de toute la Perse et des autres pays qu'il avait conquis. Il établit des eristhavi (chefs du peuple), et beaucoup de contrées lui étaient soumises.

Il envoya aussi un de ses eristhavi, nommé *Ardam*, de la race de Nebrod, avec une armée contre la Géorgie. Celui-ci détruisit toutes les villes et les forteresses, et tua tous les Khazars qu'il trouva. Cet *Ardam eristhavi* construisit une ville à la *Porte*

[1] *Ap'hridon* est le فريدون *Feridoun* des romanciers persans. Son nom se trouve aussi écrit افريدون *Afridoun*. Le *Seigneur des serpents* est ضحاك *Dzohhâk* ou ضحاك مارى *Dzohhâk mâri*, c'est-à-dire *Dzohhâk aux serpents*, que Feridoun vainquit et qu'il enchaîna dans une profonde caverne du mont *Damavend*. — *Iared* est l'*Iredj* des Persans.

de la mer (Zghwis k'ari), et l'appela *Daroubandi*, c'est-à-dire la *Porte fermée*. Il entoura aussi la ville de Mtskhetha d'un mur en pierres construit avec de la chaux; car, avant son temps, on ignorait en Géorgie cette manière de bâtir. Il fortifia le château d'Armazi d'une muraille semblable, qu'il prolongea jusqu'au fleuve Mtk'vari (Kour), à l'endroit où il décrit le coude d'Armazi. Ardam fut eristhavi pendant de longues années[1], et quand Ap'hridon partagea son empire entre ses trois fils, celui d'entre eux qui résida en Perse eut aussi la Géorgie en partage. Ce fut *Iared*. Après la mort d'Ardam eristhavi, le gouvernement de la Géorgie fut encore changé, car l'eristhavi de ce pays se rendit indépendant des fils d'Ap'hridon. Une dispute s'éleva entre eux, et ils tuèrent leur frère Iared. Alors les Karthlosiens devinrent sujets des Grecs.

[Ici il manquait un feuillet dans l'original.]

La partie inférieure du pays situé sur le fleuve *Egrisi* resta aux Grecs. Ses habitants conclurent une alliance avec les Osi, et entrèrent en campagne avec eux. Ils trouvèrent l'eristhavi perse dans une vallée

[1] Davith dit qu'*Ardam*, qu'il appelle *Ardab*, laissa le gouvernement de la Géorgie aux Mama sakhli, mais qu'il en démembra les provinces de *Rani* (Karà-bagh) et de *Movak'ani* (Chaki et Chirvân), qui plus tard restèrent des dépendances de Derbend. A cette même époque, ajoute-t-il, l'*Egrisi* (la Mingrélie et l'Odichi) et la Colchide furent soumis par les Grecs. Il place ces événements l'an du monde 2342. La Géorgie retomba souvent sous le joug des Persans, et s'en délivra quand les circonstances le permirent.

resserrée et le tuèrent, et tout ce qu'il y avait de Persans fut massacré par les Géorgiens et les Osi. De cette manière la Géorgie fut délivrée, mais *Rani* et *Erethi* restèrent aux Persans. Plusieurs années après, le roi de Perse, *Kek'apos* (Kaï Kaous), se rendit célèbre et devint puissant. Il y avait alors dans le pays de Lek'ethi un homme de la race des magiciens, qui par ses prestiges aveugla le roi Kek'apos avec toute son armée, de sorte qu'il ne put pas faire la guerre contre le Lek'ethi, et qu'il fut obligé de retourner sur ses pas. Ensuite il obtint derechef la faculté de voir la lumière. A cette occasion il rendit la Géorgie tributaire et retourna dans son pays [1].

Peu d'années après on reçut la nouvelle que Moyse et les Israélites avaient passé la mer, et qu'ils avaient été nourris par la manne dans le désert. Tout le monde en fut étonné et loua le dieu d'Israël. Quelques années ensuite, le roi Kek'apos ayant une guerre à soutenir contre les Touraniens, les Arméniens et les Géorgiens profitèrent de cette occasion pour se délivrer du joug des Persans. Ils fortifièrent leurs châteaux et leurs villes, et tous les descendants des Thargamosiens se réunirent; mais bientôt le roi de Perse, Kek'apos, envoya son fils *Pharchroth* à la tête d'une grande armée contre les Arméniens et les Géorgiens, et contre tous les Thargamosiens. Ceux-ci se rassemblèrent et entrèrent dans l'Adrabadagani (l'Atropatène); ils

[1] D'après le récit de Firdousi et d'autres romanciers persans, ce ne fut pas contre les Lesghi du Caucase que Kai Kaous entreprit cette expédition, mais contre le Mazanderân.

vainquirent et chassèrent Pharchroth, et tuèrent ses guerriers. Plus tard Kek'apos expédia contre eux son petit-fils, le fils de *Chiouch* (Siawous) *le Fortuné*, qui fut tué dans le pays des Kourths. comme on le lit dans les livres persans. Ce fils de Chiouch, nommé *Kaï Khosrou*, arriva, et les Arméniens et les Géorgiens ne purent lui résister; car son armée était trop nombreuse et trop puissante. Il soumit l'Arménie et la Géorgie, pilla le pays, détruisit les forteresses et les villes, et établit des eristhavi. Dans l'Adrabadagani il construisit un temple pour ceux de sa croyance, et retourna en Perse. Cependant, quelques années plus tard, quand Kaï Khosrou était occupé à faire la guerre aux Touraniens pour venger sur eux le sang de son père, les Arméniens et les Géorgiens se délivrèrent et tuèrent l'eristhavi des Perses. Dans ce temps même, quelques Touraniens, au nombre de vingt-huit familles, battus par Kaï Khosrou, traversèrent la mer de Gourgan (Caspienne), remontèrent le Mtk'vari et arrivèrent à Mtskhetha. Ils se concertèrent avec le Mama sakhli de Mtskhetha, et lui promirent leur aide contre les Persans. Le Mama sakhli en donna avis à tous les Géorgiens qui, craignant les Persans, firent une alliance avec ces Touraniens. Ces derniers se dispersèrent par tout le pays, mais le plus grand nombre demandèrent au Mama sakhli la cession d'un lieu situé à l'ouest de Mtskhetha, dans la vallée escarpée d'une montagne hérissée de rochers; ils y bâtirent un château fort qu'ils appelèrent *Sarkiné*[1], c'est-à-

[1] Les montagnes de *Sarkinethi* sont à l'ouest de la ville de

dire *Habitation de fer.* Ils vécurent en bonne intelligence avec les Géorgiens, et comme ceux-ci craignaient une invasion des Perses, ils fortifièrent leurs villes et leurs châteaux. Lorsque des fugitifs de სბერძნეთი *Sberdznethi* (la Grèce), de ასსურეთი *Assourethi* (l'Assyrie) ou du *Khazarethi* arrivaient en Géorgie, ils y étaient reçus de la manière la plus amicale, afin qu'ils aidassent à la défense contre les Persans.

Dans ce temps beaucoup de fugitifs Juifs (*Ouriani*) arrivèrent en Géorgie; car l'an 3360 après Adam, le roi *Naboukhodoniser* avait saccagé la ville de Jérusalem. Ces Juifs demandèrent au Mama sakhli de Mtskhetha de leur accorder un canton pour y habiter. On les établit sur la rivière *Znawi,* qui tombe dans l'Aragwi. Ils furent obligés de payer des impôts pour ce terrain, qui s'appelle encore aujourd'hui ხერკ *Kherki*[1], nom qu'il a reçu de ces impôts (*Kherkisa*).

Jusqu'à cette époque les Karthlosiens n'avaient parlé que la langue géorgienne, mais après que d'innombrables familles étrangères se furent établies dans le pays, l'idiome des habitants changea, et fut mélangé d'un grand nombre de termes étrangers. Le peuple adopta des croyances mauvaises, n'eut plus d'égard à la parenté dans les mariages, mangea toute sorte d'ani-

Mtskhetha; le faubourg *Sarkiné* était autrefois placé à leur pied. On en voit encore les ruines près de celles de l'ancien fort *Samthavro.*

[1] *Kkerkis-khevi,* ou la vallée de Kherki, est arrosée par une rivière qui vient des monts de *K'oukhethi* et se jette dans l'Aragwi par la droite. Kherk'i s'appelle actuellement *Sagouramo.*

maux, et dévora les morts au lieu de les enterrer.

Quelque temps après, ***Spandiat, le géant d'airain***[1], fils de ***Vachtachabi,*** roi de Perse, marcha contre les Arméniens et les Géorgiens, qui, n'étant pas assez forts pour aller à sa rencontre, se fortifièrent dans leurs châteaux et dans leurs villes, et y attendirent son arrivée; mais dans l'Arabadagan, il reçut la nouvelle que les Touraniens avaient tué son grand-père et fait une invasion en Perse; il fut donc forcé d'abandonner la guerre contre l'Arménie et la Géorgie, et tourna ses armes contre les Touraniens, pour venger la mort de son grand-père. Au bout de quelques années, 3457 ans après Adam, le fils de Spandiat d'airain, nommé ***Baaman*** et surnommé ***Ardachir***[2], régna en Perse. Ce fut le plus puissant de tous les rois de Perse; car sa domination s'étendait sur Babylone et sur l'Assyrie, et il rendit tributaires les Grecs et les Romains (***Rimni***). Les Géorgiens lui payaient également un tribut. Dans leur pays habitaient divers peuples qui parlaient différentes langues, telles que l'arménien, le géorgien, le khazar, l'assyrien, l'hébreu et le grec.

[1] *Spandiat, le géant d'airain*, est اسفنديار *Isfendiâr*, fils de كشتاسب *Guchtâsb* (*Vachtabi*, *Hydaspes* et *Gustave*, en allemand et dans les langues du nord), lequel portait le surnom de روين تن *Rouin-ten* ou *Corps de bronze.*

[2] C'est بهمن *Bahmen* ou اردشير درازدست *Ardechir diraz-dest*, c'est-à-dire Artaxerxes Longimanus.

ARRIVÉE DE ალექსანდრ ALEXANDRE.

(L'an du monde 3560.)

Alexandre était du pays de la Grèce appelé *Makedon*, et fils de *K'atsob* le *Iagyptien*, comme le disent les auteurs grecs. Il conquit le monde et se dirigea de l'ouest vers le sud, puis il marcha vers le nord, traversa le K'avk'as et entra en Géorgie[1]. Il trouva que toutes les tribus géorgiennes suivaient une fausse croyance. Dans les mariages et dans la cohabitation, elles n'avaient aucun égard aux degrés de la parenté, elles mangeaient de toute sorte d'animaux et même la chair des cadavres humains. Alexandre en fut étonné; il y avait pourtant quelques familles qui n'agissaient pas de même. Il trouva leurs villes et forteresses très-fortes; c'étaient *Chida Karthli, Tsounda, Khertvisi, Mthvrisi, Odzrkhe*, placé sur un rocher, *Gadosi, Toukharisi*, sur le fleuve Tchorokhi, *Ourbnisi, Oup'hlis-tsikhé*, et la grande ville de *Mtskhetha*, avec ses faubourgs; *Sarkiné*, la grande forteresse de *Dzanavi, Aspaubani*, le bourg des Juifs, *Roustavi*, et *Deda tsikhé, Samchwildé, Mtk'varis-tsikhé*, qui

[1] On sait qu'Alexandre n'a pas été en personne en Géorgie, mais il se peut qu'un de ses généraux ait fait, d'après ses ordres, la conquête de ce pays. — Le récit suivant des exploits d'Alexandre repose peut-être sur des faits qui sont vrais pour le fond, mais il est mêlé de fables, auxquelles appartiennent entre autres la garnison romaine qu'il laissa à Iazon, ainsi que la fondation de Byzance par *Byzinthios*, celle de Rome par *Romos*, et la domination de *Plathon*, à Alexandrie.

est *Khounani*, et les villes du *K'akhethi*. Toutes ces forteresses et villes étaient occupées par des gens propres à la guerre. Alexandre partagea son armée en plusieurs corps pour cerner ces places. Il resta lui-même d'abord à Mtskhetha, et envoya ses troupes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; puis il se rendit sur les bords du *Ksani* à *Nastakisi*, place actuellement détruite. Il ne put s'emparer de *Mtk'varis-tsikhé* et de *Toukharisi*, et fut forcé de cesser de les assiéger. Dans l'espace de six mois, et en employant toutes ses forces, il parvint à se rendre maître des autres villes et forteresses. Les alliés de *Sarkiné* avaient offensé ce roi, de sorte qu'Alexandre, indigné de leur conduite, refusa de leur donner la paix, et ne cessa de les traiter en ennemis. Il leur fit dire : « Pourquoi m'avez-vous injurié? Pour vous punir, « je vous ferai tous mettre à mort. » Il bloqua donc la ville de Sarkiné, de sorte que personne ne pouvait s'enfuir; mais les habitants se défendirent valeureusement et soutinrent le siége pendant onze mois. Cependant ils travaillaient en secret à tailler dans le roc, dont la pierre n'était pas trop dure, une issue par laquelle ils se sauvèrent tous pendant une nuit. Ils se retirèrent dans les montagnes du K'avk'as, où ils bâtirent une nouvelle forteresse.

Alexandre soumit donc toute la Géorgie, fit tuer tous les étrangers, et condamna à l'esclavage leurs femmes et les jeunes gens au-dessous de quinze ans, de sorte qu'il n'y resta que des Karthlosiens. Il leur imposa pour chef un de ses parents, originaire de Ma-

kedon, et nommé ⴀⴆⴍⴌ *Azon*. Il lui donna deux cents hommes du pays des Romains (Rimni), qu'on appelait *P'hrotatos;* c'étaient des hommes forts et braves, qui avaient conquis le pays des Romains. Azon fut l'eristhavi de la Géorgie et gouverna ce pays avec ses guerriers. Alexandre ordonna de révérer le soleil, la lune et les cinq étoiles, mais de ne servir que le Dieu invisible, créateur de toutes choses. A cette époque il n'y avait pas de prophètes ni d'hommes qui enseignassent la véritable croyance, et qui pussent instruire et convertir les mortels. Ce fut Alexandre lui-même qui imagina cette religion; tous ceux qui se trouvaient sous sa domination furent obligés de la suivre. Quand Alexandre eut quitté la Géorgie, Azon fit abattre les anciens murs de Mtskhetha, ensuite il en fit bâtir de nouveaux; il construisit également quatre nouvelles forteresses, au confluent de l'Aragwi et du Mtk'vari, savoir: celle d'Armazi, une autre au coude armazien (du Kour), une au-dessus de Mtskhetha, et la quatrième à l'ouest de Mtskhetha sur le bord du Mtk'vari. Ayant achevé ces quatre places fortes, il fit démolir les murailles des autres villes de la Géorgie, et régna sur tout le pays depuis la rivière de *Berdoudji* jusqu'à la mer grecque (Pontos). Il incorpora Egrisi à la Géorgie et rendit tributaires les Osi, les Lek'i et les Khazars.

Quand Alexandre arriva en Égypte, il y fonda la ville d'Alexandrie. Dans l'espace de douze ans il traversa et conquit le monde habité. Dans la quatorzième année de son règne, ce monarque incomparable mourut à Alexan-

drie. Avant son trépas il mit en liberté tous les princes vaincus et captifs, et les renvoya dans leur pays. Il fit venir quatre de ses favoris, *Anthiokhos, Romos, Byzinthios* et *Plathon*. Il donna l'Assourestan (l'Assyrie), l'Arménie et les contrées orientales à Anthiokhos; celui-ci y bâtit la ville d'Anthiokhia. Romos reçut les trois *Mikosi* et les contrées occidentales; il y fonda la ville de Rome. Byzinthios eut *Sberdznethi* (la Grèce) et le pays du Nord; dans une lettre qu'Alexandre écrivit à *Azon Patriki*, eristhavi de la Géorgie, il lui ordonna d'être vassal de Byzinthios. Ce dernier fonda *Byzinthi*, appelé de nos jours Constantinople. Plathon resta à Alexandrie.

Après le décès d'Alexandre, *Azon* quitta la religion que celui-ci avait instituée. Il fit faire deux idoles en argent, nommées *Hatsi* et *Haït* (ou *Haot*), et fut vassal de Byzinthios, roi de la Grèce. Azon était un homme fin et rusé; il ordonna à ses troupes de tuer tous les Géorgiens en état de porter les armes; les Romains exécutèrent cet ordre. Tous ceux qui s'étaient distingués par leur valeur furent mis à mort, ce qui causa une grande persécution dans le pays. Azon fut également très-cruel envers les Romains, et tua plusieurs d'entre eux.

(*La suite au prochain numéro.*)

RAPPORT

De M. R. Lenz, sur une collection de manuscrits sanscrits déposée au musée asiatique de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg.

Cette collection est composée de 95 articles, et quoiqu'il convienne de remarquer, à ce sujet, que les numéros ont été multipliés, et que des bagatelles d'une seule feuille, même de quelques lignes, ont été notées séparément comme autant d'ouvrages particuliers, toutefois les trente à quarante manuscrits dont le contenu est précieux sont suffisants pour donner à la totalité une valeur réelle. Les manuscrits, de même que la plupart de ceux qui existent, ne sont pas anciens; presque tous appartiennent à la dernière moitié du siècle précédent, et à peu d'exceptions près sont écrits nettement et corrigés soigneusement; quelques-uns sont des chefs-d'œuvre de calligraphie, tous en caractères Devanâgari, sauf le n° 14 de notre liste et quelques bagatelles non numérotées qui sont en caractères bengali. Ils ont, comme les signatures le témoignent, été achetés dans différents cantons de l'Inde, dans le Nepâl, à Kachemir, à Benarès, etc. Quelques-uns sont reliés et revêtus d'étoffe, en format portatif, et ornés de peintures; d'autres, à la manière asiatique, sont en feuillets détachés, oblongs, contenus entre des plaques de bois, mais presque tous, comme on le voit, sur du papier d'Europe lisse pour l'emploi

de la plume en bois. Ils comprennent presque toutes les branches de la littérature sanscrite, à l'exception de la partie dramatique et de la littérature des Véda dans un sens restreint, qui jusqu'à présent ne sont l'une et l'autre parvenues manuscrites en Europe qu'en très-petit nombre. L'ordre du catalogue joint à la collection est alphabétique, d'après la première lettre du titre qui n'est pas toujours écrit correctement. Afin qu'on puisse l'examiner systématiquement, nous avons disposé les ouvrages suivant leur contenu, et, pour la commodité des personnes qui voudraient faire des recherches, nous avons ajouté, entre parenthèses, le numéro de l'ordre alphabétique.

I. POÉSIE ÉPICO-DIDACTIQUE.

Nous comprenons dans cette section des fragments et des épisodes, soit en récit, soit en raisonnements, soit offrant un mélange des deux, tirés des grandes épopées religieuses, le *Râmâyana*, le *Mahâbhârata* et les *Pourân'a*, poëmes mythico-didactiques qui, dans leur ensemble, peuvent être considérés comme une réunion poétique de toute la mythologie, de la cosmologie et de la cosmogonie religieuse et philosophique des Indiens. On compte dix-huit de ces ouvrages contenant ensemble près de 800,000 sloka ou distiques.

1. *Râmâyana*. La collection possède un fragment d'une très-belle écriture, de l'*Outtara-khanda* (livre dernier) de cet ouvrage, sans commentaire, 78 feuillets (n° 32). On sait que M. A. G. Schlegel, à Bonn,

s'occupe maintenant d'une édition complète et critique du *Râmâyana*.

2. *Adhyâtma-Râmâyana*. Ce poëme, dont le manuscrit est de 127 feuillets, traite de toute la vie et des travaux prodigieux de Râma, septième incarnation du dieu Vichnou; il est en sept sections principales (Khanda ou Kânda), de même que le *Râmâyana* plus célèbre de Valmiki, dont il vient d'être question, et dont il est une sorte d'abrégé. Suivant le témoignage d'un manuscrit de la bibliothèque de Paris, il appartient au Padma-Pourân'a, dont cependant il n'est fait mention nulle part. Comme partie d'un Pourân'a, il est considéré par Hamilton comme le même poëme que celui qu'on nomme le Râmâyana de Vyâsa, l'auteur prétendu des Pourân'a et du Mahâbhârata. Le style en est plus noble et plus antique que celui de la plupart des fragments des Pourân'a qui nous sont connus. Le manuscrit, très-correct et très-net, vient du Nepâl, et porte la date de 1851, depuis le roi Vikramâditya (1795 après J. C.) (n° 1).

3. *Râma-gîtâ* (chant de Râma). C'est le cinquième chapitre (*Sarga*) du septième et dernier livre (*Kânda*) de l'*Adhyâtma-Râmâyana* dont il vient d'être question. Après un court entretien avec son frère *Lackchamana*, *Râma* lui expose sa propre essence, plus relevée, comme étant le dieu *Vichnou*, qui comprend tout. L'idée religieuse et philosophique qui y domine est celle du *Bhagavad-gîtâ* (comparez avec le n° 5), cinq feuillets (n° 48).

4. *Le Bhagavad-gîtâ.* C'est le poëme didactique religieux-philosophique, extrait du Mahâbhârata, dont il a récemment été question; d'abord imprimé à Calcutta en 1808, publié avec des notes critiques par Schlegel (Bonn, 1823), et avec des explications philosophiques, par M. G. de Humboldt (Berlin, 1826). Il existe dans cette collection en trois manuscrits portatifs, reliés (n°s 8, 9 et 43). Le numéro 9 est une édition en miniature de deux cent trente-deux feuillets, ne contenant chacun que cinq lignes. La longueur du livre est de 3 pouces, sa largeur de 2. Les trois exemplaires sont nouveaux et ne fournissent aucun secours à la critique pour donner le vrai sens d'un petit nombre de passages douteux dans l'édition de Schlegel. De même que tous les manuscrits de ce texte réputé sacré, ils diffèrent très-essentiellement l'un de l'autre. Aucun n'est accompagné de commentaires. Le numéro 43 se trouve dans un recueil de cinq extraits du *Mahâbhârata* célébrant *Vichnou*, et où le *Bhagavad-gîtâ* occupe la première place et la plus considérable. Les autres pièces sont : 2° *Vichnou-nâma-sahasram* (les mille noms ou épithètes honorables de Vichnou). (Voyez ci-après, n° 18.) 3° *Bhichma-stavarâdja* (panégyrique de Vichnou, par *Bhîchma*, grand-père des fils de *Pândou*, célèbres dans le *Mahâbhârata*). 4° *Anousmrîtih* (panégyrique de Vichnou, par Nârada). 5° *Gadjêndra mokchana-stotram* (panégyrique de Vichnou, par Airâvata, l'éléphant céleste que ce dieu avait délivré). Tout le livre n°. 43 était intitulé *Pantcha ratnâni*

(les cinq perles). Chaque pièce est précédée d'une figure.

5. *Siva-gîtâ* (chant de Siva) détaché du *Padma-Pourân'a*. C'est un pendant intéressant du *Bhaghavad-gîtâ* (chant de Vichnou); mais il se rapproche plus de la manière fantastique et incohérente du Devî-Mâhâtmyam (voy. n° 7). Dans le *Bhagavad-gîtâ, Krichna* instruit son protégé *Ardjouna* de sa haute essence (comme Vichnou, divinité panthéistique); dans le *Siva-gîtâ*, le dieu *Siva* apparaît à *Vichnou* incarné en héros Rama, qui lui a adressé une prière fervente, et il lui explique sa vraie nature dans un discours panthéistico-mystique. Ce poëme didactique est également divisé en leçons (*adhyâya*), et en contient dix. L'exposition doctrinale de *Siva*, dans laquelle il est quelquefois interrompu par les questions de *Rama*, ne commence proprement qu'à la sixième leçon. La cosmogonie panthéistique de la philosophie des Yoga et des Védânta, est ici développée, dans ses principales parties, sous une forme mythologique. L'esprit universel des Védânta, qui produit tout, qui pénètre tout, et qui anéantit tout en lui-même, est présenté ici sous la forme mythologique de *Siva*, de même qu'il l'est dans l'autre poëme sous celle de *Vichnou*. C'est la même pensée philosophique, adaptée, sous deux emblèmes différents, aux deux sectes des *Vaichnava* et des *Saïva*. Les dogmes du *Siva-gîtâ* sont ceux qu'énoncent la plupart des ouvrages modernes, par exemple, les invocations par lesquelles commencent plusieurs productions drama-

tiques, et qui, suivant Wilson, dominent encore aujourd'hui parmi les Brahmanes du sud et de l'ouest. Le Siva-gîtâ se termine, comme le Bhagavad-gîtâ, par le *Mokcha* ou la doctrine de la rédemption, et en enseignant comment l'âme, emprisonnée dans le monde matériel, après s'être dépouillée de son individualité, se réunit à Siva, l'âme universelle. Ce poëme, de même que le précédent, est, d'après sa suscription, compté parmi les *Oupanichad*, ou livres canoniques des Hindous, parmi ceux de la doctrine de *Brahma* (*Brahma-vidyâ*) ou de la philosophie panthéistique, et parmi les traités de philosophie des *Yoga* (Yoga-sâstra), où l'émancipation de l'âme par l'extase et par l'union avec l'essence divine est enseignée. Le culte du *Linga* joue un rôle dans ce livre. La collection en possède deux exemplaires : un relié, en format portatif, en 191 feuillets (de l'an 1813), et un non relié, en 13 feuillets (de l'an 1812) (nos 66 et 67).

6. *Gourou-gîtâ*, détaché du dernier livre du *Skanda-Pourân'a*. *Siva* instruit son épouse *Pârvatî* de la sublimité de la nature du *Gourou* qui, de même que dans les précédents ouvrages concernant *Vichnou* et *Siva*, est mis de pair avec le Brahmane suprême de l'âme unique et absolue de l'univers. Sept feuillets, de l'an 1677 (n° 27).

7. *Devî-Mâhâtmyam* (la grandeur du *Devî*), détaché du *Mârkandeya-Pourân'a*. Ce fragment est suffisamment connu par une édition de Calcutta de 1813, par une édition critique donnée par M. Poley

(Berlin, 1831), et par une analyse que M. Burnouf en a insérée dans le tome IV du *Nouveau Journal asiatique*. L'objet de ce poëme est l'explication mystique, religieuse et philosophique de la déesse *Pârvatî* ou *Dourga*, épouse de *Siva*, qui, dans le sens de ses adorateurs, est représentée comme *Devî* (déesse), comme divinité suprême embrassant tout [1]. Il y en a deux exemplaires (n°s 14 et 17).

Le texte du *Devî-Mâhâtmyam* est, dans les deux exemplaires, entouré de *Stotra* ou chants à la louange de *Devî*.

Nous mettons de ce nombre des extraits des *Pourân'a* relatifs à divers lieux de pélerinages célèbres et à des images sacrées (*Tîrtha*) des Hindous. Ils contiennent l'éloge de ces *Tîrtha*, et leur rapport avec la mythologie, ainsi que leur description est ordinairement mise dans la bouche de *Siva*, adressant la parole à *Pârvati*, son épouse.

8. *Râdjahgriha-Mâhâtmyam*. Dix feuillets subdivisés en trois leçons. Ce fragment, détaché d'un

[1] Le catalogue de la collection Mackenzie, publié par M. Wilson, a fait connaître la nature et la valeur des *Mâhâtmyam*, ou légendes locales, pour la plupart, destinées à commémorer la fondation des temples et autres édifices religieux dont ils portent le nom. Ces légendes, comparées entre elles, pourront sans doute fournir quelques faits pour l'histoire religieuse des diverses provinces de l'Inde. Mais on peut d'avance assurer, d'après les renseignements donnés par M. Wilson, que le contenu en est à peu près exclusivement légendaire, et que l'opinion des Brahmanes, qui les rattache presque tous à des Pourân'as célèbres, comme le Padma, le Skanda et le Shiva, ne repose que sur des fondements peu solides.

(*Note du Rédacteur.*)

Pourân'a qui n'est pas nommé, décrit le réservoir sacré de la forêt *Radjahgriha* dans le *Kikata* (Behar). C'est le *Soûta*, l'interlocuteur ordinaire dans les *Pourâna* qui, en employant les paroles de *Siva*, adresse son discours aux ermites réunis dans le bocage de *Naimicha* (n° 47).

9. *Gayâ-Mâhâtmyam*, détaché du *Vâyou-Pourân'a;* il est subdivisé en 8 leçons, et composé de 82 feuillets (n° 20). *Gayâ* est encore aujourd'hui une ville sainte du *Behar*, couverte de ruines.

10. *Kalinga-Mâhâtmyam*, détaché du *Padma-Pourân'a;* il contient 13 feuillets. Le canton de *Kalinga* comprend une partie de la côte de Coromandel (n° 32).

11. *Mathourâ-Mâhâtmyam*, détaché du *Vahâra-Pourân'a;* il est subdivisé en 31 leçons et composé de 69 feuillets (n° 89). Mathourâ, à peu de distance d'Agra, sur la Djemah, est un lieu saint pour les Hindous, parce qu'il a donné naissance à Krichna et parce que l'on s'y baigne dans les eaux du fleuve.

12. Douze *Adhyâya* ou *leçons*, détachées du livre *Padma-Pourân'a*, intitulé *Pâtâla-khandu* (livre de l'enfer). Dans le vers final, cet extrait est nommé un *Krichna-roûpa-gouna-varnana-sâstram* (Traité décrivant les qualités physiques et intellectuelles de Krichna). Il s'occupe de Krichna ou de *Vichnou* dans sa huitième incarnation, et héros du *Mahâbhârata*, dans ses divers rapports mythiques, et paraît appartenir aux livres canoniques des *Vaichcnava*. L'interlocuteur est *Siva*, que son épouse

Pârvati interroge et écoute. Il est en 53 feuillets et vient de Mathourâ (n° 42).

13. *Srîbhâgavatâmritalabdha Sbribhâgavad-bhakti-ratnâvalî* (collier de perles de l'adoration de *Vichnou*, pêchées dans la mer délicieuse du *Bhâgavata-Pourân'a*). Cet extrait substantiel des *Bhâgavata-Pourân'a* est un recueil de passages en l'honneur de Vichnou; il est divisé en 13 sections, et contient l'indication des chapitres du Pourân'a dont ils sont tirés, ainsi que celle des personnages dans la bouche desquels ils sont placés. Il comprend 129 feuillets (n° 7).

14. Le *Vaîdyanâtha-Mâhâmatyam*, manuscrit de 26 feuillets en caractères bengali, peut aussi être rangé dans cette section. *Vaidyanâtha* est une forme mythologique de *Siva*.

II. POËMES EN FORME DE PANÉGYRIQUE.

Nous comprenons sous ce titre tous les *Stotra* ou panégyriques en l'honneur d'une divinité quelconque, n'importe qu'ils soient sous forme d'hymne ou de prières contenant des louanges, ou d'énumération rhythmique des noms et des attributs de la Divinité. Ce sont généralement des fragments des *Pourân'a*, ou des *Tantra* renfermant des dialogues religieux et didactiques des dieux; ils sont surtout tirés du *Roudra-yamala-tantra* le plus célèbre de ces sortes d'ouvrages. Ils ont tous peu d'étendue, et offrent si peu d'intérêt, que nous nous bornerons à en donner les titres, passant entièrement sous silence ceux qui sont insigni-

fiants, et quelques-uns qui ne sont pas numérotés.

Les suivants se rapportent au culte de Vichnou.

15. *Râmarakchâ-stotram.* 1 feuillet (nº 49).

16. *Vichnou pandjara-stotram* (tiré du *Brahmânda-Pourân'a*: 5 feuillets (nº 10).

17. *Râma-Stavarâdjah.* 4 feuillets (nº 51).

18. *Vichnou-sahasrarâma-stotram.* (Voyez ci-dessus, nº 4.) (Nº 90.)

19. *Pandava-gîtâ* (nº 45).

20. *Krichna-divya-stotram,* par *Sankara Atchaya* (nº 34).

21. *Garoudopanichat* (nº 6).

22. *Hanoumatah prâtah-stotram* (hymne du matin en honneur du singe *Hanoumân,* personnage héroïque et compagnon d'armes de *Râma*) (nº 80).

Poëmes relatifs au culte de *Siva.*

23. *Sivasahasranâma* (les mille noms de Siva) tiré du dernier livre du *Padma-Pourân'a.* Trois manuscrits (nºˢ 70, 71, 72).

24. *Siva-kavatcham,* extrait du *Brahmottara khanda* du *Skanda-Pourân'a.* 3 manuscrits (nºˢ 5, 65, 73, 75).

25. *Siva-Nâmâvali* (liste des noms de Siva), par *Sankara-Atchârya* (nº 68).

26. *Dattabhoudjanga-stotram,* par *Sankara-Atchârya.* 2 manuscrits (nºˢ 56 a. et 56 b.).

27. *Dasaslokîvédântam* (nº 76 qui contient aussi le *Srimaddatta-oupanichat,* et nº 55, où il

est joint au même *Oupanichat* et au *Roudrâkchara-Mâhâmatyan*).

28. *Visvanâthâchtekam* de *Vyâsa* (n° 91).

29. *Sivapantchavadana-stotram*, par *Sankara Atchârya* (n° 69).

30. *Sadâsiva stotram* (n° 55).

Poëmes relatifs au culte de *Devî* ou *Tchandikâ*.

31. *Devî-sôuktam*, extrait du *Roudra-yamala-tantra* (n°s 14 et 15).

32. *Kâlikâ stotram* (n° 96 incomplet, et dans le n° 30).

33. *Gouhyakâlî-stotram* (n° 34).

34. *Dourga-kavatcham* (n° 16).

Poëmes relatifs à d'autres divinités.

35. *Ganésa-stotram*, et d'autres, tirés du *Roudra-yamala-tantra* (n° 54).

36. *Aditya-hridaya-stotram* (il est adressé au soleil) (n° 2).

37. *Sâradâ-stotram* (*Sâradâ* est *Sarasvatî*, épouse de *Brahma* et déesse de l'éloquence (n° 59).

38. *Djvâlâmoukhî-stotram*, par *Kâlidâsa*. *Djvâlâmoukhi*, c'est-à-dire, Abîme de feu est le nom donné, ou sources gazeuses thermales qui sont, comme on le sait, vénérées par les Hindous (n° 29).

39. *Ardjouna-kavatcham*, contenant deux cents épithètes d'*Ardjouna*, le héros de *Mahâbhârata* (n° 6).

40. *Vakratoundara-stotram*, par *Vyâsa* (n° 85).

41. *Paramahansa-sahasranâman* (n° 46).

42. Un recueil de *Stotra*, extrait de différents *Tantra*. 10 feuillets (n° 28).

III. POÉSIE LYRIQUE.

43. *Gîta Govinda.* Chef-d'œuvre de Djayadéva, dans le genre de l'idylle critique, est le seul ouvrage de cette classe que contienne la collection. Il a d'abord été traduit en anglais par sir William Jones (*Asiatic Researches*, t. I, p. 26, et t. III, p. 185), et ensuite de l'anglais plusieurs fois en allemand. Krichna, dieu incarné, et sous la figure d'un berger folâtrant parmi les bergères, est amoureux de Râdhâ : cet amour est chanté dans des hymnes harmonieuses et d'un style figuré qui se ressent plus du goût moderne que de l'antique. Si l'on ajoute à cela l'explication mystico-religieuse que des commentateurs hindous ont donnée de ce poëme, on ne peut trouver déraisonnable l'opinion de quelques écrivains qui l'ont comparé au *Cantique des cantiques*. Le texte, publié à Calcutta en 1808, est rare, et d'un format incommode. Nos deux manuscrits (n°s 23 et 24) sont parfaits sous le rapport de l'orthographe et de la calligraphie. Le n° 24 contient le commentaire continu et très-ample de *Vanamâli-Dâsa*. L'autre exemplaire est un petit manuscrit de luxe de format portatif; il est de l'année 1811, et vient de Cachemire. Avec le secours de ces deux manuscrits on pourrait publier une édition complète et critique de ce monument intéressant de la poésie érotique des Orientaux, ce qui ne serait pas un mince

service rendu à la littérature sanscrite. On peut aussi recueillir dans ce poëme des notions précises sur la musique des Hindous.

IV. RÉCITS.

44. *Mâdhavânala-nâtika.* 9 feuillets d'une très-jolie écriture sur papier jaune, de l'an 1787 (n° 37).

45. *Soukasaptatih,* c'est-à-dire soixante-dix récits d'un perroquet (il y en a réellement soixante-douze). C'est l'original du *Touti-Nameh* persan. Par malheur le commencement jusqu'au treizième feuillet manque. Si le manuscrit était complet, il contiendrait 74 feuillets; il est de l'année 1786 (n° 78).

V. RHÉTORIQUE.

46. *Kouvalayânanda,* par *Apyâya-dîkchita,* qui existait vers 1520, et est connu comme philosophe *Védanta.* (Voy. *Transactions of the Royal Asiatic Society*, tom. II, p. 7.) C'est une suite de distiques de mesures dissemblables et dont le contenu est varié; ils sont accompagnés d'éclaircissements tirés des règles de la rhétorique et de l'æsthétique. Wilson (*Hindus Theatre,* tome I, introduction, page 6), dit que ce livre est un développement du *Tchandrâloka,* ouvrage de rhétorique de *Djayadeva.* Il est en 63 feuillets, et de l'année 1770 (n° 35).

47. *Alankâra-tchandrikâ* (clair de lune de la rhétorique). Commentaire sur l'ouvrage précédent, par *Vaidyanâtha.* Il est en 94 feuillets (n° 36).

48. *Kâvya-prakâsa.* Suivant Wilson, c'est un

célèbre traité de rhétorique, par *Mammatta bhatta* de Kachemir. Cet ouvrage est cité dans le catalogue des manuscrits sanscrits de la bibliothèque de Paris, sous le n° 120, avec cette note : *Art poétique, composé par Krichna-Déva.* Notre manuscrit ne nomme pas l'auteur. Suivant une remarque en anglais, placée sur la couverture, ce livre a été imprimé à Calcutta; nous ne savons rien de précis sur ce point. L'ouvrage est en 96 feuillets et écrit en 1702 (n° 55).

49. *Padhâti* (l'introduction), par Sâragadhara, savant du XIVe siècle; c'est un traité de morale pratique, d'après des fragments de divers poëtes réunis en un corps d'ouvrage divisé en chapitres (*Paritchhéda, Prakarana*), suivant les sujets qui y sont exposés. Ce livre se compose de 6,200 distiques. Il y en a deux manuscrits; l'un (n° 58), qui paraît être complet, est de 1813, et se termine par des tableaux des huit *Râsa* (passions sous le rapport poétique et mimique); l'autre manuscrit (n° 41) est incomplet; il finit après le chapitre intitulé *Râdjanîti.* Malheureusement l'exemplaire complet est écrit d'une manière incorrecte et illisible. Indépendamment de ces deux manuscrits et de celui que M. J. Tod a donné à la Société asiatique de Londres, il n'en existe peut-être pas d'autre en Europe de ce livre, qui n'est pas sans importance pour la chronologie et la critique des poëtes anciens les plus célèbres.

50. *Navaratnakâvyâni.* Notice des neuf poëtes de la cour de *Vikramâditya,* nommés les neuf perles. *Amarasinha* le lexicographe, et le célèbre

Kâlidâsa étaient de ce nombre. Il y en a deux manuscrits de peu d'étendue (nos 38 a et 38 b.).

VI. GRAMMAIRES ET LEXIQUES.

51° *Sarasvatî-prakriya*, nommé aussi *Sârasvatam*. Il y en a quatre exemplaires dans la collection (nos 60, 62 *a*, 62 *b* et 95). Le n° 95 paraît avoir été copié par une main européenne, et contient des notes écrites de la main de William Jones; il est relié avec un manuscrit de son *Mohamedan Law of succession*, etc., en arabe (Londres, 1782). Le *Sarasvati* est une grammaire sanscrite populaire, composée par *Anoubhoûtisvaroûpa Atchârya* d'après le fameux *Siddhânta-Kaumoudî* (Calcutta, 1812).

52. *Shatkârika-pratitchhandas*, par *Ratnapâni*. 7 feuillets écrits en 1775. Ce traité enseigne l'usage des cas (n° 83).

53. *Siddhânta tchandrikâ*, par *Râmâsrama Atchârya*. Il est en 95 feuillets et écrit en 1781. C'est une grammaire complète (n° 64).

54. *Amara-Kocha*. C'est le célèbre dictionnaire d'*Amarasinha*, qui vivait vers l'an 45 avant J. C. Ce livre a été la principale autorité pour Wilson dans la composition de son *Sanscrit dictionary*. Il a été imprimé en 1807, à Calcutta, avec d'autres dictionnaires. Colebrooke en a publié une édition critique à Serampour, en 1808. Ce manuscrit contenant 45 feuillets, est de l'an 1763, et n'offre que le texte (n° 3).

VII. PHILOSOPHIE.

55. *Soubodhinî.* C'est un *Tîkâ* ou commentaire pour le *Vedânta-sâra*, par *Narasinha.* Abrégé de la philosophie *Vedânta*, mis en vers par *Sadânanda.* Manuscrit de 42 feuillets. Colebrooke (*Transactions of the royal Asiatic Society*, tom. II, pag. 10), cite ce commentaire parmi les sources à consulter pour la philosophie *Vedânta*, le plus répandu et le plus important des systèmes philosophiques des Hindous (n° 88).

56. *Hastâmalaka-védânta-prakaranam.* C'est une section d'un *Véda*, avec un commentaire, par Sankara, philosophe et poëte célèbre, honoré du titre d'*Atchârya* (conducteur spirituel). Il a été déjà nommé plusieurs fois comme auteur de plusieurs *stotra ;* il tient le premier rang parmi les interprètes de la doctrine des Véda : il vivait vers l'an 800 après J. C. Manuscrit de 7 feuillets (n° 89).

57. *Tattvavivéka-vivaranam*, par *Djayatîrtha bhikchou.* Commentaire du traité intitulé *Tattavivéka* (manière de distinguer la vérité), qui traite également de la philosophie des Véda, et qui a pour auteur *Ananda Tîrtha.* Il est en 6 feuillets (n° 81).

58. *Pantchîkaranavârtikam*, par *Souresvara Atchârya.* Discussion philosophique en douze dissertations (*Siddhanta*) sur autant de mots du commencement des quatre Véda. Chaque Siddhanta contient une *Nirnaya* (déduction) de chacun des douze mots

de la métaphysique. Ces dissertations sont, suivant la manière de Sankara, remplies de sublimités mystiques. Elles offrent de fréquentes citations du *Bhagavad-gita*, de *Kapila*, fondateur de la philosophie *Sânkhya* et d'*Oupanichats* anonymes. Dans une occasion, *Sankara* le cite lui-même. Le manuscrit de l'an 1772 est en 25 feuillets; les 3ᵉ, 4ᵉ et 6ᵉ manquent (nº 18).

61. *Aptavadjrasoûtchî oupanichat*, par *Sankara Atchârya*. Traité en 4 feuillets, dans lequel il est démontré avec toutes les subtilités de la dialectique, que le Brahmane est réellement le Brahma absolu, l'essence divine même. Le *Dvâdasa-Mahâvâkyam*, dont il a été question précédemment, est finalement préconisé comme le moyen unique de parvenir à la rédemption.

Il en est donné sommairement une explication mystique, notamment des mots *Tat* et *Tvam* du *Sâma-Véda* (nº 87).

62. *Srîmaddatta-Oupanichat*, fragment mystique insignifiant; il se trouve dans le nº 76, avec le *Dasaslokîvedantam*, dont nous avons parlé à l'article 27; et ces deux ouvrages composent ensemble 4 feuillets. On le retrouve aussi dans le nº 33 avec deux autres morceaux, ensemble 4 feuillets.

63. *Yogavâsichtha-Sâra*. Extrait en dix sections, qui expose la doctrine de *Yoga*, poëme philosophique *Yogavâsichtha*. La société asiatique de Londres en possède un manuscrit complet. Il y est parlé du Yogavâsichtha, comme d'une vaste mer de science

panthéistique, qui fut communiquée à Râma par le saint Vasichtha, et de laquelle quelqu'un a extrait ce *Sâra* ou abrégé. Le thème en est, la manière par laquelle l'esprit devint Brahma, ou la Divinité absolue. Cet ouvrage est accompagné d'un commentaire perpétuel, qui cependant n'a de rapport qu'à la grammaire et à la syntaxe. 24 feuillets de 1768 (n° 92).

64. *Achtâvakrokti*. Doctrine du saint *Achtâvakra Mokcha*, doctrine de la rédemption, telle qu'il l'a expliquée à *Djanaka*, son disciple. C'est, de même que l'ouvrage précédent, une théorie, avec un commentaire, par *Visvesvara*. *Achtâvakra* est tout simplement un nom mythique d'auteur, comme *Vasichta* dans le précédent manuscrit. Le texte et le commentaire sont écrits avec beaucoup de netteté et de correction. Ce manuscrit, en 16 feuillets, n'est pas numéroté dans le catalogue; nous lui avons mis la marque N. B.

VIII. MORALE.

65. *Tchhâyapourouchalakchanam*. 2 feuillets. Production ascétique (n° 13).

66. *Sannyâsa-paddhati* (*doctrine* de l'abnégation). 6 feuillets, écrits en 1772 (n° 57).

67. *Grihapati-dharma*. Compilation extraite des Véda, des lois de Manou, et de divers *Pourân'a*, sur les devoirs du père de famille, du troisième degré de la conduite des Brahmanes dans cette vie; elle est en 77 feuillets (n° 25).

IX. JURISPRUDENCE.

68. *Vivâdârnava-sétou*, c'est-à-dire pont sur la mer des discussions. Compilation des lois hindoues, rédigée par onze savants pandits, par ordre de Warren Hestings. Manuscrit de 1789 (n° 94).

69. Manuscrit intitulé en anglais : *A digest of Hindu law, according to the pundits of* Mithila, compiled *at the request of* sir William Jones, by Sarvoru Trivedin, 1789 (n° 94).

Ces deux recueils de lois ont été très-utiles au célèbre William Jones pour la composition de son ouvrage sur le code des lois des Hindous. Plusieurs notes de sa main témoignent de son zèle à les étudier. Quoiqu'ils aient perdu de leur importance littéraire par les publications de ce savant et de divers auteurs, le n° 71 ayant été imprimé dès 1776 aux dépens de la compagnie anglaise des Indes orientales, ils sont toujours intéressants pour tout ami de la littérature sanscrite, de l'histoire de la jurisprudence et des sciences en général, comme monument d'un temps fécond en travaux pour la connaissance de l'Orient, et comme morceaux remarquables de l'héritage de sir W. Jones. Ces deux manuscrits sont de forts in-folio, en format européen.

X. MÉDECINE.

70. *Vaidjadjîvanam* (Vie du médecin). Poëme didactique sur le traitement méthodique de diverses maladies; il est en 8 feuillets (n° 83).

XI. ASTROLOGIE ET PRÉDICATIONS.

71. Direction en deux feuillets pour l'observation des constellations, dans les prières et les sacrifices. Le tout se termine par une description liturgique détaillée du sacrifice à *Ganésa* (*Ganapatipoûdjâ*). Un petit tableau avec des signes astronomiques y est joint.

72. *Svapnadrichtasoubhâsoubham* ou *Svapnâdhyayanam.* Instruction pour l'interprétation des songes, attribuée à *Vrihaspati*, instituteur des dieux, et tirée du *Skanda-Pourân'a.* Deux manuscrits chacun de 4 feuillets. Le n° 74 a dix vers de plus que le n° 79. Sans être deux pièces différentes, ils diffèrent considérablement l'un de l'autre (n°s 74 et 79).

73. Tablettes astrologiques en 20 feuillets. Le premier manque (n° 5).

GAZETTE CHINOISE.

Il n'existe dans toute la Chine qu'une seule gazette; elle est publiée à Peking, et porte le titre de *King pao* (Messager de la capitale); mais ni par son contenu, ni par sa forme, elle ne ressemble aux gazettes politiques d'Europe.

Le tribunal suprême de l'empire, dans lequel siégent les ministres, se trouve dans l'intérieur du palais impérial de Peking. Tous les jours de bonne heure on affiche sur une planche, dans une cour de ce palais,

d'amples extraits des affaires décidées ou examinées la veille par l'empereur. Les recueils de ces extraits composent les annales du gouvernement; et c'est dans celles-ci que l'on puise ensuite les matériaux de l'histoire de l'empire chinois; c'est pourquoi il est ordonné à toutes les administrations et les établissements du gouvernement à Peking de faire copier chaque jour les extraits dont il vient d'être question, et de les conserver dans les archives. Les administrateurs dans les provinces reçoivent ces extraits par leurs *tchi tchan* (employés des postes), qu'ils entretiennent dans la capitale uniquement pour cet objet. Mais afin que tous les habitants de l'empire obtiennent une certaine connaissance de la marche des affaires publiques, les extraits affichés sont, avec la permission du gouvernement, imprimés en totalité à Peking, sans qu'il en soit changé un seul mot, ni omis un seul objet.

Telle est la gazette de la Chine; elle comprend toutes les ordonnances qui ont été soumises à l'approbation ou présentées à l'examen de l'empereur par les six ministères siégeant à Peking, et par les diverses autorités des provinces, ainsi que par les commandants des corps militaires. Les nominations aux emplois, les promotions, les sentences, les châtiments, les rapports des différentes branches de l'administration publique, sont par conséquent les principaux objets contenus dans cette gazette. Les rapports des officiers de l'empereur sur des événements particuliers sont par cette feuille portés à la connaissance de tout le monde. Quelquefois on y trouve aussi dans les rapports des

administrateurs provinciaux des notices très-intéressantes sur des phénomènes de la nature.

On peut s'abonner à cette gazette tous les jours de l'année et pour un temps indéterminé; elle cesse d'être envoyée à l'instant, aussitôt qu'on annonce qu'on n'en veut plus. L'abonnement ne coûte qu'un *liang* et une once d'argent, à peu près douze francs pour un an. Les habitants de la capitale jouissent seuls de l'avantage de recevoir la gazette tous les jours et à une heure fixe; mais comme la Chine n'a pas d'établissement de poste, cette feuille n'est expédiée aux autres villes que par des occasions; et voilà pourquoi elle n'arrive que très-tard dans les lieux éloignés.

Quelques extraits des Chang yu (ordres) de l'empereur, tirés du dernier semestre de l'année précédente et du premier de l'année courante, pourront servir d'échantillon de la Gazette de Péking.

I.

Soung kiun[1] nous a récemment fait connaître que par suite de son grand âge, son dos et ses pieds se sont affaiblis, ses yeux ne remplissent plus leurs fonctions, sa main tremble quand il signe des papiers, et sa mémoire est visiblement diminuée; il nous a en conséquence sollicité de vouloir bien lui accorder la permission de transmettre à un autre les emplois dont

[1] C'est un ministre très-âgé; il a servi successivement sous trois empereurs, et a passé par tous les emplois publics. Il est connu en Europe par la relation de l'ambassade de lord Macartney, qui l'appelle *Soung ta jin*.

il est revêtu, de se retirer du service, et de pouvoir, dans son âge avancé et son état maladif, jouir du repos. Étant dans l'usage de traiter avec équité les hommes qui nous servent, nous ordonnons, en considération des motifs valables allégués par *Soung kiun*, que sa demande lui soit accordée, et que les affaires dont il est chargé soient confiées à un autre; en même temps nous commandons à *Soung kiun*, comme ancien général d'armée, en lui exprimant nos profonds regrets, de se vouer au repos dans son grand âge.

Sur ces entrefaites nous avons, contre toute attente, reçu, il y a quelques jours, dudit *Soung kiun*, un nouveau rapport dans lequel il nous annonce qu'il a déjà recouvré la santé, et qu'il se sent aussi fort qu'autrefois; en conséquence il nous supplie de lui accorder un emploi. Quoique nous ayons également pris en considération cette dernière requête, et que nous lui ayons commandé de remplir le poste de *Tou thoung* (commandant) de la division Mandchoue de la bannière bleue[1], nous ne pouvons néanmoins nous empêcher de faire la remarque que d'après les deux suppliques de Soung kiun, l'une pour obtenir son congé,

[1] Le corps d'armée qui occupe Peking est composé de huit bannières ou corps; chacun de ceux-ci comprend trois *ki* ou divisions. Les Mandchoux, conquérants de la Chine, forment la première; les Mongols, auxiliaires des Mandchoux, la seconde; les Chinois du Liao tang, province au-delà de la grande muraille et au nord-est de Péking, la troisième. Il convient de noter que ces huit bannières composent seules la véritable armée de la Chine: chaque *ki* est partagé en 70 à 80 subdivisions, comprenant chacune 200 à 300 familles; 40 hommes de celles-ci s'acquittent du service militaire et reçoivent une solde.

l'autre pour être placé de nouveau, nous n'avons aperçu aucun changement dans sa santé, ni le moindre symptôme d'une maladie quelconque. Comment donc dans le cours de quelques jours a-t-il pu tantôt se plaindre de sa faiblesse, qui ne lui permettait pas de se tenir debout, tantôt annoncer le retour de son ancienne vigueur; un jour il demande à être congédié, un autre à obtenir de nouveau un emploi. Tout cela vient de sa vieille originalité et de sa hardiesse à nous incommoder de ses remontrances. Dans les relations entre le souverain et ses serviteurs, la sincérité et la vérité doivent occuper la première place. Fidèle à ce principe, nous en usons toujours envers nos serviteurs avec la plus grande franchise; par conséquent nous devons attendre d'eux la même chose, puisqu'ils jouissent de notre haute faveur. Or, *Soung kiun*, par la conduite bizarre et capricieuse qu'il vient de tenir, ayant montré le contraire, nous nous contentons pour cette fois, en lui laissant à lui-même à se demander si dans sa conscience il peut être satisfait de ses démarches, de recommander expressément à tous les officiers d'un ordre supérieur, dans toutes les affaires de service, la circonspection et l'attention qu'ils doivent à leur devoir, et, conformément aux marques de faveur qui leur ont été données, à leur monarque. Nous ordonnons que ce *chang yu* soit rendu public.

II.

Tchhou kuei tchoung, Siun fou (gouverneur) de Canton, nous mande que le Siamois *Thaï khau pei*

ta khan lui a annoncé que dans le douzième mois de l'année précédente, un navire jeté sur la côte de son pays et échoué dans un lieu nommé *Lou kouen*[1] avait été sauvé. L'interrogatoire de l'équipage de ce bâtiment a fait connaître que parmi les personnes qui s'y trouvaient il y avait la famille d'*Ou tchou fan*, Thun phan (fonctionnaire public) du cercle de *Pheï hou*, dans l'île de *Thaï wan* (Formose), qui appartient à la province de Fou kian. Quand le roi fut instruit de cet événement, il ordonna que l'on prît soin du bâtiment, et que l'on fournît aux hommes tout ce dont ils avaient besoin. Ce navire ayant été envoyé ici avec le tribut, il lui a été commandé de conduire ladite famille à Canton. Le Siun fou nous dit également que du port maritime méridional il lui a été donné avis que ladite famille est arrivée et a été débarquée. A la vérité, le royaume de Siam est séparé de nous par une vaste mer; mais comme ses habitants n'ont pas manqué de zèle pour sauver un navire jeté par la tempête sur la côte de leur pays pour accueillir l'équipage, lui fournir ce dont il avait besoin, le conduire à Canton, une action semblable mérite réellement nos éloges complets. En témoignage de notre gracieuse approbation, nous ordonnons que le roi de Siam soit récompensé par le don de deux pièces de satin brodé en or, deux pièces de satin rouge, deux pièces de satin brodé en soie, deux pièces à fleurs et deux pièces unies. Le Tsoung tou (gouverneur général) et le Siun fou (gouverneur) de Canton, auront soin de remettre

[1] C'est le royaume de Ligor, appellé en siamois *La kon*. — Kl.

ces cadeaux audit Siamois Thaï khou pei ta kan, et d'envoyer par écrit au roi de Siam un rapport détaillé du tout, par les ambassadeurs siamois qui ont apporté le tribut et qui retournent chez eux.

(*La fin au prochain cahier.*)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 4 novembre 1833.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. le comte DE LA FERTÉ-SÉNECTÈRE,
FRIÉS fils.

M. Caussin de Perceval fils fait hommage au Conseil de sa *Grammaire arabe vulgaire des dialectes d'Orient et de Barbarie;* in-8°. M. Caussin de Perceval, présent à la séance, reçoit les remercîments du Conseil, et l'ouvrage est renvoyé à l'examen de M. Reinaud.

Sir Graves Ch. Haughton écrit au Conseil en lui adressant, de la part de la Compagnie des Indes, un exemplaire de son *Dictionnaire sanscrit, bengali et anglais*. Les remercîments de la Société seront adressés à la Cour des Directeurs de la Compagnie des Indes et à M. Haughton.

M. Lassen adresse au Conseil un exemplaire du premier acte du *Mâlati mâdhâva*, qu'il vient de publier. Les remercîments du Conseil seront transmis à M. Lassen.

BIBLIOGRAPHIE.

Alfyya, ou la quintessence de la grammaire arabe, ouvrage de Djemal-eddin Mohammed, connu sous le nom d'Ebn-Malek; publié en original avec un commentaire, par M. le baron SILVESTRE DE SACY; 1 vol. in-8°. L'ouvrage a été imprimé à Paris aux frais du Comité anglais de traductions orientales, et se vend à Londres, chez Parbury.

Arabica chrestomathia facilior, quam partim ex profanis libris, partim e sacro codice collegit, in ordinem digessit ac notis et glossario locupleti auxit Johan. HUMBERT, arabicæ linguæ in academia Genevensi professor. 2 vol. grand in-8°, Paris, chez Dondey-Dupré.

Il ne paraît pour le moment que le premier volume renfermant les textes. Le deuxième volume est sous presse.

Was hat Mohammed aus dem Judenthume auf genommen, par M. Abr. GEIGER, rabbin à Wisbade. Bonn, 1833, in-8°.

Voyage dans l'Arabie pétrée, par MM. Léon de Laborde et Linant, publié par M. Léon de Laborde. 12 livrais. formant un volume grand in-fol. et faisant suite au grand ouvrage sur l'Égypte. Paris, chez Giard, éditeur, rue Pavée-saint-André des Arcs, n° 5. Prix : 240 fr. Il sera rendu compte de ce magnifique ouvrage.

TABLE GÉNÉRALE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE XII[e] VOLUME.

MÉMOIRES.

